UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04048 8579

JOHN M. KELLY LIBRARY

Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto

XXIII 5
HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED

ŒUVRES
DU R. P. VENTURA

EX-GÉNÉRAL DES THÉATINS

ÉCOLE DES MIRACLES

OU LES ŒUVRES

DE LA PUISSANCE ET DE LA GRACE DE JÉSUS-CHRIST

FILS DE DIEU ET SAUVEUR DU MONDE

BIBLIOTHECA PROV. TORONTINAE STUDENDATUS
TRANSFERRED

PARIS. — IMPRIMERIE Vve P. LAROUSSE ET Cie
19, RUE MONTPARNASSE, 19

BQT
811
.V46
F8

ŒUVRES

DU

R. P. VENTURA

EX-GÉNÉRAL DES THÉATINS

ÉCOLE DES MIRACLES

OU LES ŒUVRES

DE LA PUISSANCE ET DE LA GRACE DE JÉSUS-CHRIST

FILS DE DIEU ET SAUVEUR DU MONDE

OUVRAGE TRADUIT DE L'ITALIEN

Par Mgr LACHAT, Évêque de Bâle

TOME TROISIÈME

BIBLIOTHECA
C. S. R.
ad Ss. Annae,
MARIANOPOLI.
TRANSFERRED

PARIS
LOUIS VIVÈS, LIBRAIRE-ÉDITEUR
13, RUE DELAMBRE, 13

1882

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

52 - 0543

HOMÉLIES

SUR LES

PRINCIPAUX MIRACLES

DE JÉSUS-CHRIST.

VINGT-NEUVIÈME HOMÉLIE.

L'Aveugle-né (1).

(*Saint Jean*, chap. IX, 1-41.)

> Populus, qui ambulabat in tenebris, vidit lucem magnam. Sedentibus in regione umbræ mortis, lux orta est eis.
>
> (ISA. IX, 2.)

La lumière qui, de toutes les choses inanimées, est la plus belle, la plus agréable, la plus gracieuse, est en même temps la plus importante et la plus nécessaire. Que serait, en effet, le monde sans la lumière ? rien autre qu'une prison ténébreuse où

(1) Ce miracle magnifique de Notre-Seigneur, qui n'est raconté que par saint Jean, arriva la même année et le jour même où, après avoir pardonné au repentir de la femme adultère (voyez II vol., homél. XVIII, note 1, pag. 108), Jésus révéla clairement aux Juifs dans le temple sa propre divinité.

les hommes et les animaux, rendus immobiles et comme emprisonnés dans les entraves de ténèbres profondes, s'ignorant les uns les autres, ne pourraient ni vivre, ni se reproduire. Ce serait donc en vain, dit saint Ambroise, que Dieu les aurait créés, s'il ne leur avait accordé le don de la vue ; et c'est pour ce motif qu'il a commencé, par la lumière, la série magnifique de la création (1).

Il n'en est pas moins vrai que cette créature admirable, très-importante, fut en même temps une créature mystérieuse et prophétique, puisque, au moyen de cette lumière matérielle que Dieu fit briller sur le monde au commencement de la création, il voulut, d'après saint Paul, figurer une lumière beaucoup plus noble et plus précieuse, la lumière spirituelle de la science de Dieu, qu'il devait faire également resplendir dans le monde au début de la rédemption (2). Et de même, selon la belle expression de saint Ambroise, que la lumière naturelle qui éclaire les corps est comme le reflet de la face du Dieu créateur (3) ; de même, ajoute encore saint Paul, la lumière surnaturelle qui éclaire nos intelligences est le reflet de la face très-sainte du Dieu rédempteur (4). Or, le prodige de cette lumière

(1) Unde vox Domini debuit inchoare, nisi a lumine? frustra enim esset mundus, si non videretur (*Hexamer.*).

(2) Deus, qui dixit de tenebris lumen splendescere, ipse illuxit in cordibus nostris, ad illuminationem scientiæ claritatis Dei.

(3) Deus vidit lucem, et vultu suo illuminavit.

(4) Ad illuminationem scientiæ claritatis Dei, in facie Christi Jesu.

spirituelle et divine qui devait, au moyen de la prédication évangélique, éclairer le monde, était prophétisée par Isaïe, quand il disait : « Un temps viendra où le peuple des Gentils, retenu maintenant dans la région des ombres de la mort, et s'agitant au sein d'une nuit ténébreuse, verra tout-à-coup la clarté d'une lumière immense briller à ses yeux (1). »

En effet, saint Matthieu, mentionnant le début de la prédication de Notre-Seigneur à Capharnaüm, pays limitrophe des Gentils (2), affirme que ce fut alors que s'accomplit réellement la prophétie d'Isaïe citée plus haut (3). Il est manifeste qu'il voulut donner, dans la guérison subite de l'aveugle-né, une image anticipée de tous les autres effets de sa venue dans le monde, effets produits par la prédication apostolique. Examinons donc ce prodige étonnant où Notre-Seigneur donne la vue corporelle à un aveugle-né, particulièrement dans son rapport avec le prodige plus grand encore par lequel il nous accorde la lumière de l'âme, la vraie foi, afin que nous en appréciions toujours davantage le bienfait, que nous en accomplissions mieux les œuvres, que nous en acquérions les fruits.

(1) Populus, qui habitabat in tenebris, vidit lucem magnam. Sedentibus in regione umbræ mortis, lux orta est eis (*Isa.* IX).

(2) Exinde cœpit Jesus prædicare.

(3) Ut adimpleretur quod dictum est per Isaiam prophetam : Populus, qui ambulabat.

PREMIÈRE PARTIE.

Le Sauveur venait de parler au peuple, dans le temple, de son origine éternelle et en avait révélé la divinité dans les termes les plus clairs et les plus formels. Au lieu de recevoir avec reconnaissance l'avantage insigne de cette révélation divine, les Juifs obstinés s'en révoltèrent au point de le menacer de lapidation. Or, selon la remarque de l'évangéliste, ce fut précisément dans cette circonstance et sous les yeux de ce même peuple, que Jésus-Christ, à sa sortie du temple, passa sur la voie publique, afin de donner la vue à l'aveugle-né (1); c'est-à-dire, comme le font remarquer saint Chrysostome et Euthymius, qu'il voulut, par un miracle aussi frappant, qui n'avait jamais été opéré jusqu'alors, confirmer par un fait la vérité de ses paroles, et donner une preuve solennelle et publique de sa divinité (2). Oh! combien nous vous remercions, Seigneur, d'avoir voulu, par ce prodige, rendre les Juifs inexcusables, et établir toujours davantage, sur une base solide, la foi des chrétiens, en rattachant aussi admirablement vos révélations à vos prodiges et en confirmant, par les prodiges de votre puissance, la vérité de vos enseignements. Bien que l'Evangile ne nous le dise pas, nous savons

(1) Exiit de templo, et præteriens vidit cæcum a nativitate (*Joan.* IX, 1).

(2) Confirmando quod dixerat, fidemque faciens quod Deus esset; exiens de templo, statim venit ad miraculum maximum, ad id temporis nunquam factum (Chrysost., *Homil.* 55 *in Joan.*; Euthym., *Exposit.*).

néanmoins, par l'histoire ecclésiastique, que l'aveugle-né dont nous nous entretenons aujourd'hui, s'appelait Sidoine. Mais si l'évangéliste nous a laissé ignorer le nom de cet aveugle, il n'en a point fait de même par rapport à sa naissance vile et à sa profession de mendiant (1). Théophylacte nous apprend que ce silence avait pour but de nous montrer la bonté ineffable avec laquelle Notre-Seigneur accueillait les personnes pauvres et méprisées, et de nous apprendre à nous-mêmes à ne point les dédaigner (2). C'est précisément dans cette intention, dit également saint Jean Chrysostome, que la clémence admirable de Notre-Seigneur fit éprouver la partialité de sa providence compatissante non aux grands, aux nobles, aux riches, mais au malheureux, et, parmi ces malheureux, aux mendiants, rebut du monde : c'est à eux qu'il prodigua une tendresse particulière (3).

Voyez, en effet, avec quelle bonté Notre-Seigneur s'approche de Sidoine, assis sur la voie publique ; avec quel intérêt il le considère, avec quelle tendresse il lui compatit !

Au rapport de saint Chrysostome, ce sont toutes

(1) Mendicus erat.

(2) Non temere adnotavit Evangelista quod mendicus fuerit, ut ostendat ineffabilem Dei misericordiam, quæ se ad infima usque dimittit, ne nos minimos contemnamus (*Exposit.*).

(3) Mirabilis Dei clementia non præclaros, non nobiles, non insignes, sed ignobiles sua dignos ducebat providentia, et eos qui mendicabant summa devotione curabat (Loco cit.).

ces circonstances que saint Jean a voulu nous révéler, en disant que Jésus-Christ considéra cet aveugle infortuné (1).

Est-il possible, nous dit saint Grégoire, d'envisager cet aveugle, enseveli dans les ténèbres au milieu de la lumière du jour, privé d'yeux, couvert de haillons, assis sur une pierre dans la voie publique, solitaire au milieu de la foule qui l'environne, souillé, affamé, désolé; car personne ne s'intéresse à lui, personne ne le regarde, nul ne vient à son secours ; et de ne pas y voir l'image vivante du genre humain tout entier, pauvre aussi lui-même, dénué de tout bien spirituel, privé de la lumière de la vérité divine, et qui, selon la peinture du prophète, après s'être agité en vain dans les ténèbres les plus profondes de l'erreur, dénué de tout secours, fatigué et abandonné, s'était assis dans la région des vices, dans les horreurs de la mort, en proie à son propre désespoir et à sa propre douleur (2) ? Est-il possible de ne pas voir dans Jésus-Christ, qui s'approche de Sidoine avec tant de bonté, afin de le guérir, sans même en avoir été prié; est-il possible, dis-je, de ne pas voir ce même Jésus-Christ qui, dans la personne et au moyen de ses apôtres, est venu nous chercher, tandis que nous ne le cherchions point, afin de nous donner la vue de l'âme et de nous éclairer, au moyen de la prédication évangélique,

(1) Vidit cæcum; id est, ad eum accessit, studiose respexit (*Ibid.*).
(2) Populus, qui habitabat in regione umbræ mortis.

avec la lumière de la vérité divine (1). Saint Augustin assure également que l'aveugle-né est la figure la plus parfaite de l'état malheureux du genre humain, en qui le péché du premier homme étant devenu naturel, était aussi naturellement aveugle d'esprit. Tout homme n'est-il pas aveugle-né, puisqu'il naît aveugle selon l'intelligence (2)?

Les Juifs, ayant la connaissance du vrai Dieu, la croyance en un médiateur futur, avaient vu briller l'aurore du salut, et étaient moins aveugles et moins ignorants que les Gentils, plongés dans l'idolâtrie et dans l'infidélité. L'aveugle-né était donc, selon Corneille de Lapierre, la figure particulière, vive et fidèle des Gentils (3). De là vient que Jésus, chassé du temple, allant donner la vue à un mendiant aveugle, signifie, selon l'interprétation de Bède, Jésus-Christ qui, chassé du cœur des Juifs, s'en va éclairer les Gentils qui mendiaient depuis tant de siècles le pain de la parole divine, privés de la lumière de la vérité (4).

Les apôtres, voyant leur divin Maître considérer Sidoine avec tant de compassion et tant de bonté, lui disent : « Seigneur, pourquoi donc ce malheu-

(1) Cæcus quippe est genus humanum, quod, in parente primo claritatem supernæ lucis ignorans, damnationis suæ tenebras patitur; sed tamen per Redemptoris sui præsentiam illuminatur (*In Evang.*).

(2) Cæcus significat humanum genus, in quo cæcitas naturalis, quia, peccante primo homine, vitium propter naturam inolevit; unde, secundum mentem, omnis homo cæcus natus est (*Tract. 44 in Joan.*)

(3) Cæcus a nativitate denotat Gentiles in cæca infidelitate natos.

(4) Postquam expulsus est ex cordibus Judæorum, transivit ad populum Gentium (*Comm. in Joan.*).

reux est-il aveugle ? Est-ce à cause de ses péchés, ou bien à cause des péchés de ses parents (1) ? » Les apôtres demandaient si la cécité de Sidoine était le châtiment de ses péchés, vu que, dit saint Jean Chrysostome, ils se souvenaient que, lorsque Jésus-Christ guérit le paralytique de la piscine, il leur avait déclaré que sa paralysie était le châtiment de ses fautes, et que le péché, véritable maladie de l'âme, est souvent la source des maladies du corps (2). Ils lui demandent également si c'était la faute de ses parents, vu qu'ils savaient par l'Ecriture que Dieu châtie souvent les pères dans leurs enfants, dont ils ont fait une occasion de luxure. Saint Thomas ne nous apprend-il pas que la licence avec laquelle les parents abusent du mariage est la cause naturelle, nécessaire des générations vicieuses, qui produisent fréquemment des enfants qui naissent aveugles, difformes, rachitiques, monstrueux ?

Il constate que Sidoine n'était pas né aveugle pour aucune de ces causes honteuses. Aussi Jésus-Christ répond-il aux apôtres : « La cécité de cet infortuné n'est ni l'effet, ni la punition d'aucun péché des hommes ; elle a été préparée, selon une providence admirable, pour la manifestation de la puissance et de la plus grande gloire de Dieu (3). » C'est-à-dire,

(1) Rabbi, quis peccavit, hic aut parentes ejus, ut cæcus nasceretur *Joan.* IX, 2) ?

(2) Interrogaverunt, quia prius curans paralyticum dixerat : « Ecce sanus factus es ; jam amplius noli peccare. »

(3) Neque hic peccavit, neque parentes ejus ; sed ut manifestentur opera Dei in illo (*Joan.* IX, 3).

comme le font observer les interprètes, afin que, guéri instantanément par Jésus-Christ lui-même, il fût à la fois et une preuve sensible de sa divinité, et une prophétie magnifique de la façon merveilleuse par laquelle ce même Seigneur devait donner plus tard, au moyen de sa grâce et de sa doctrine, la lumière de l'intelligence à tous les hommes (1). Le Sauveur ajoute cependant : « Pendant que dure le jour du siècle présent, pendant la nuit de l'éternité, alors que rien ne sera plus créé , il faut que j'accomplisse les œuvres de mon Père qui m'a envoyé (2). » Voulant nous apprendre ainsi, selon saint Chrysostome, cette sentence remarquable : Je dois opérer de manière à rendre manifeste que ce que fait mon Père, je le fais également en lui et avec lui (3). Le Seigneur ajoute au surplus : « Pendant que je suis dans le monde, je suis la lumière du monde (4). » Or, cependant, ce que nous dit saint Augustin indique tout le temps que durera le siècle présent (5). Paroles admirables ! révélation importante ! Jésus-Christ a été et sera toujours, jusqu'à la fin des siècles, la lumière du monde ; il le fut

(1) Ut cæcum illuminando, se Filium Dei ostenderet (*Gloss.*). Ut significaret se simili modo homines illuminaturum in mente per suam doctrinam et gratiam (A Lap.).

(2) Me oportet operari opera ejus qui me misit, donec dies est. Veniet nox, quando nemo potest operari.

(3) Opera quæ manifestent me eadem cum Patre facientem (Loco cit.).

(4) Quandiu sunt in mundo, lux sum mundi.

(5) Dies præsentiæ Christi usque ad consummationem sæculi extenditur.

avant de venir corporellement sur la terre, puisqu'il donna au premier homme la loi naturelle, qu'il instruisit plus tard les patriarches, éclaira les prophètes et donna la loi écrite ; il l'est bien davantage depuis sa venue, puisqu'il maintient dans son Église, en vertu de son assistance, une lumière toujours vive, intacte et pure, la lumière de toutes les vérités, la splendeur de toutes les vertus. Otez la lumière qui descend de lui, on cesse de connaître aucune vérité, comme sans sa grâce on ne fait plus rien de bon et de vertueux. Quiconque soupire après la vérité, quiconque recherche la vertu, est forcé de recourir à cette clarté divine qui brille toujours pure dans l'Eglise, et hors de laquelle tout est ténèbres, obscurité, vices, erreurs. Lui seul, en effet, est la lumière de la lumière, lumière qui éclaire tout homme en ce monde (1).

En s'exprimant de la sorte et en donnant la lumière à un corps, Notre-Seigneur voulait prouver la facilité avec laquelle il donnerait la lumière aux intelligences humaines. Il laisse tomber par terre de ses lèvres très-pures un peu de salive ; puis, se baissant, il la mélange avec la poussière du chemin, en forme un peu de boue et en frotte l'orbite des yeux de Sidoine avec son doigt divin (2). Y avait-il donc nécessité d'oindre l'aveugle avec de la boue, pour celui qui pouvait le guérir par le commandement de sa seule

(1) Quandiu (ut supra).

(2) Hæc cum dixisset, expuit in terram, et fecit lutum ex sputo, et linivit lutum super oculos ejus (*Joan.* IX, 6).

parole? N'est-ce pas une parole seule qui a créé tous les êtres ? Il est donc impossible que cette circonstance, si légère en apparence, et néanmoins racontée et répétée plusieurs fois par l'évangéliste avec un air de grande importance, ne renferme pas un grand mystère (1) ! Les rationalistes modernes (la secte la plus coupable et la plus téméraire, en qui l'hérésie de Luther est venue aboutir et se confondre), qui, à force d'absurdités, veulent donner aux miracles consignés dans les Ecritures une explication naturelle et humaine, afin de ravir à ce code auguste tout ce qu'il a de surnaturel et de divin, les rationalistes se sont pris à dire que Jésus-Christ n'était qu'un savant empirique ; que la boue avec laquelle il guérit Sidoine n'était qu'un liniment dont il avait le secret , et que cette guérison ne fut en aucune façon miraculeuse. Hélas ! ce blasphème insensé n'a pas même le triste avantage de la nouveauté. Les ariens, ennemis de la divinité de Jésus-Christ, et pères naturels des hérétiques modernes, pensaient et déliraient ainsi dès le temps de saint Ambroise. Que dites-vous ? leur répliquait ce grand docteur. Quoi ? par la raison que le Sauveur employa un peu de boue détrempée instantanément par lui-même, sous les yeux de la foule, afin de donner la vue à un aveugle-né, il ne fit pas autre chose qu'un prodige et non point un médica-

1) Nisi aliquid significaret, quid necesse fuit ut lutum faceret, cui solum sufficiens erat dicere : Ipse enim dixit, et facta sunt (*Exposit.*).

ment (1). N'est-il pas vrai que, chez les aveugles-nés, l'organe de la vue est non-seulement offensé, mais que le plus souvent ils en sont totalement privés ? Au surplus, l'homme qui naît avec des yeux sains et parfaits ne voit point pour autant d'une manière subite les objets à la distance voulue et distincts les uns des autres ; il les voit, au contraire, tout confondus, il lui semble les avoir tous sous les yeux; ce n'est qu'à l'aide du tact et au bout d'une année presque entière qu'il apprend à les distinguer et à déterminer les distances. Jésus-Christ donc, en donnant à l'aveugle-né la faculté instantanée de voir aussi distinctement et clairement qu'un homme qui a toujours vu, dut lui créer non-seulement des yeux avec toutes les parties admirables qui les constituent, en illuminer les paupières ; il dut non-seulement créer ces organes avec la perfection et la grandeur relative à l'âge d'un homme fait, les placer dans leur orbite ; mais il dut encore lui accorder instantanément l'exercice, l'aptitude de voir, qu'on n'obtient qu'avec le temps et l'usage. Ce ne fut donc point là un miracle, mais un ensemble de miracles. Insensés et impies que vous êtes ! un ensemble de miracles faits avec un peu de boue n'est plus le médicament d'un homme, mais le prodige d'un Dieu (2).

Laissons, pour le moment, ces imposteurs stupides, condamnés de Dieu, pour leur orgueil infernal,

(1) Dedit sanitatem, non medicinam exercuit.

(2) Quod lutum linivit, non artis est, sed potestatis (*Caten.*).

a errer dans les ténèbres des plus lourdes absurdités, des contradictions les plus manifestes, à ne point voir la lumière divine qui brille dans les livres saints. Prêtons l'oreille aux Pères, à ces hommes grands autant par leur génie que par leur humilité, et pour laquelle Dieu leur accorda de discerner, dans les circonstances les plus difficiles, les mystères divins les plus élevés. Observons, avec saint Augustin, que Jésus-Christ emploie la boue dans la création des yeux de Sidoine, précisément pour nous apprendre qu'il est ce Dieu même qui avait créé avec de la boue l'homme tout entier (1). Oh! quel n'est pas l'éclat de ces belles paroles ! quel éclaircissement n'apportent-elles pas à ce mystère ? Qui pourrait contempler Jésus-Christ, formant de ses doigts divins, avec un peu de boue, des yeux à Sidoine, les mettant à leur place avec une bonté infinie, sans songer à l'amour, à la bienveillance infinie avec laquelle ce même Verbe prit autrefois de la boue et en forma le corps entier du premier homme, non plus, nous dit saint Grégoire de Nysse, avec le ton d'un maître, mais avec la bonté d'un ami (2).

Il est constant, par les Ecritures, que Dieu employa souvent les choses les plus abjectes pour figurer les mystères les plus élevés. La salive, dit l'Emissène, descend de la tête dans la bouche, et figure ainsi le Verbe éternel, qui est engendré et qui descend

(1) Voluit docere se ipsum esse creatorem qui in principio ad hominis formationem usus est luto.

(2) Non imperiali verbo, sed familiari manu.

de l'intelligence divine ; elle figure la divinité de Jésus-Christ, qui a dit de lui-même dans les livres saints : » Je suis la sagesse qui suis sortie de la bouche du Très-Haut.» Cette salive précieuse, ajoute saint Augustin, tomba par terre, alors que le Verbe divin descendit dans la terre vierge et sainte, dans le sein très-pur de Marie ; ce fut avec elle qu'il forma une boue ineffable, de fabrication divine, au moyen de quoi le Verbe se fit chair (1). O vous donc qui attribuez ce miracle au médicament, vous n'avez peut-être pas grand tort de tenir ce langage : vos paroles insensées contiennent une vérité sublime et précieuse ! Le voici, dit Corneille de Lapierre, ce liniment précieux qui éclaire les aveugles, c'est la divinité du Verbe unie à l'humanité dans Jésus-Christ. Quiconque n'est pas oint de ce mélange divin, de ce baume préparé par l'Esprit-Saint dans les entrailles de Marie, demeure à jamais aveugle, vu que c'est la foi pure et sincère en l'Homme-Dieu qui confère la vue aux hommes (2). Oui, répète le même commentateur, cette boue employée par Jésus-Christ est le vrai liniment qui guérit le genre humain, c'est-à-dire, le sentiment de sa bassesse, le souvenir d'avoir été tiré de la fange. C'est ce liniment qui

(1) Saliva, quæ naturaliter ex capite defluit, Christi divinitas est; est sapientia quæ ex ore Altissimi prodivit. Saliva hæc in terram decidit, quia Verbum in Virginem descendit; et factum est lutum, quia Verbum caro factum est (*Gloss.*, Emiss., Aug.).

(2) Hoc est igitur medicamen quo cæci illuminantur. Cæci sunt qui hoc luto non tanguntur; tanguntur vero qui Christum Deum et hominem credunt (*In Joan.*).

guérit le grand mal de l'orgueil, lequel nous aveugle ; et c'est pour nous instruire que Dieu nous a dit dès le commencement du monde, et que l'Eglise nous répète incessamment : Souviens toi, ô homme, que tu es terre, et que tu redeviendras terre (1).

Revenons à Sidoine. Il y avait près du temple, et dès le temps du prophète Isaïe, une fontaine ; et comme, dès-lors, Isaïe prophétisait la vie de Jésus-Christ dans ses moindres circonstances, et qu'il était l'évangéliste anticipé du Messie, ainsi cette fontaine que le même prophète fit, par ses prières, jaillir à l'improviste, prit dès cette époque le nom de Celui que le prophète annonçait par ses paroles, et fut appelée Siloé, qui, selon l'explication du même saint Jean, signifie *envoyé*. De cette sorte, nous disent les interprètes, c'est là le nom du Messie que le Père nous a envoyé sur la terre (2). Saint Augustin nous apprend que, sans ce divin Messie, nul péché ne pouvait être remis (3). En conséquence, Jésus-Christ, après avoir oint de boue, ou après avoir créé avec de la boue les yeux de Sidoine, lui ordonne d'aller se laver à cette fontaine mystérieuse, afin que, ajoute saint Chrysostome, comme la pierre du désert, d'après saint Paul, représentait Jésus-Christ; ainsi, cette

(1) Ecce collyrium quo ungitur genus humanum, scilicet cogitatio suæ vilitatis, quod ex luto factum sit; et per eam superbia curatur, quæ illud excæcavit ; unde : Memento, homo, quia pulvis es, et in pulverem reverteris.

(2) Siloe est Messiæ nomen, qui missus est a Patre.

(3) Nisi enim ille fuisset missus, nemo esset ab iniquitate dimissus.

fontaine étant un symbole permanent du même Messie, Sidoine apprît que, dans cette fontaine, résidait la vertu de Celui dont elle portait le nom, et qu'il devait recouvrer la vue par les mérites, par la vertu et pour la gloire du Messie (1). Nous apprenons encore par là le sens de cette lotion évidemment non nécessaire à la perfection du prodige, mais nécessaire à la manifestation du mystère. Siloé était la figure de Jésus-Christ, non-seulement par le nom, mais encore par la chose. Quoi de plus propre en effet, nous dit Corneille de Lapierre, qu'une fontaine intarissable, pour figurer Jésus-Christ, source éternelle de toutes les grâces, et particulièrement son baptême, que l'on confère avec l'eau et qui achève d'éclairer les esprits qui ont commencé à voir par l'enseignement évangélique? C'est pour ce motif que les Grecs appellent le baptême Φώτισμα, c'est-à-dire illumination (2). Sidoine obéit sans balancer à l'ordre qu'il venait de recevoir : se laver les yeux dans la fontaine, y voir ne fut qu'un même instant. Qui pourra jamais expliquer l'étonnement, la surprise, la stupeur de la foule qui, depuis tant d'années, connaissait Sidoine pour aveugle et mendiant en ce lieu, lorsqu'elle le vit revenir de la fontaine avec des yeux brillants et vifs, et annonçant par leur

(1) Sicut Apostolus dixit quia petra erat Christus; sic et Siloe : in Siloe erat virtus Christi, qui omnia operabatur.

(2) Siloe, typus Christi, quia ipse fons est gratiarum; et Baptismo Christi, quo homines illuminantur et ideo Græci Baptisma vocant φώτισμα, id est illuminationem.

expression la joie que le guéri éprouvait dans son cœur ! Plusieurs sont tellement étonnés du miracle, qu'ils en croient à peine à leurs yeux ; et tandis que le peuple entier disait : « C'est lui-même, c'est bien lui, Sidoine l'aveugle, le mendiant, qui a reçu ce bienfait (1) ; d'autres disaient : C'est impossible ; celui-ci est un pauvre qui lui ressemble (2). » Mais Sidoine, entendant ces derniers poser en doute l'identité de sa personne, et par conséquent l'opération du prodige : « Quelle étrange pensée n'avez-vous pas, leur dit-il ? C'est moi, c'est bien moi, Sidoine l'aveugle, que, depuis tant d'années, vous avez vu mendier sur cette même place (3). — Et comment, lui demandent-ils, se fait-il qu'à cette heure tu y voies (4) ? — Comment ? répond Sidoine : cet homme, qui s'appelle Jésus (parole qui signifie Sauveur), celui qui a la vertu et la puissance de Sauveur, comme il en a le nom (5), est celui qui a oint mes yeux d'un peu de boue, en m'ordonnant de me les laver dans la fontaine de Siloé : j'y ai été, je me suis lavé, et j'y vois (6). » O belles paroles, ô généreuse confession, s'écrie Théophylacte ! Il n'a point honte de confesser son ancienne cécité, il ne redoute point la haine

(1) Hic est qui sedebat et mendicabat.

(2) Alii autem : Non ; sed similis est ei.

(3) Ille vero dicebat : quia ego sum.

(4) Quomodo aperti sunt tibi oculi ?

(5) Ille homo qui dicitur Jesus.

(6) Lutum fecit, unxit oculos meos et dixit mihi : Vade ad natatoria Siloe, et lava. Et abii, lavi, et video (*Joan.* IX, 11).

d'un peuple ennemi de Jésus-Christ, pourvu qu'il fasse connaître et qu'il prêche son bienfaiteur (1). Arrêtez-vous aux expressions que lui inspire le transport de sa reconnaissance; remarquez le style admirable dont il se sert pour raconter le fait et qui se réduit à trois mots : j'y ai été, je me suis lavé, j'y vois (2), voulant ainsi, par la rapidité du langage, faire connaître l'instantanéité, la grandeur, la perfection du prodige !

Un miracle aussi frappant, opéré sous les yeux de tout un peuple, provoqua naturellement une rumeur immense dans Jérusalem tout entière. Chacun se le raconte l'un à l'autre, chacun s'en entretient ; en sorte que le bruit en parvient aux oreilles des Pharisiens, âmes les plus scélérates qui aient jamais habité un corps humain, âmes remplies d'une haine infernale contre Jésus-Christ ; aussi en demeurent-ils pâles et frémissants de jalousie. Voilà donc ces méchants obstinés qui s'agitent, qui redoublent d'efforts pour affaiblir et jeter le doute sur la vérité du prodige, ou pour en empêcher la diffusion au milieu de leurs concitoyens. Mais qu'y gagnent-ils ? Malgré tous les doutes provoqués, toutes les preuves réunies, tous les témoignages entendus, tout le contrôle exercé contre ce même Sidoine, contre ses parents et leurs connaissances, ils n'aboutirent qu'à mettre les deux extrêmes du miracle en plus grande évidence : la

(1) Nec pristinam cæcitatem erubescit, nec populum timet; sed benefactorem prædicat.

(2) Abii, lavi, et video.

cécité de Sidoine remontant à sa naissance, et sa guérison subite et parfaite. Toute leur méchanceté, dit Corneille de Lapierre, servit, sans le savoir, les desseins de Dieu, qui voulait que les ennemis mêmes de Jésus-Christ, par les moyens qu'ils mirent en usage pour éclipser le prodige, le rendissent incontestable, authentique, public, solennel, inattaquable, et qu'ils fussent eux-mêmes, contre leur gré, contraints de le reconnaître et de le proclamer comme vrai (1).

En effet, dans le sanhédrin même des princes des prêtres, des sénateurs, des interprètes de la loi, réunis sur-le-champ en très-grand nombre pour se prononcer sur un fait qui causait au dedans et au dehors de la ville une si grande rumeur, il y en eut qui disaient : « Il ne saurait être l'homme de Dieu, celui-là qui ne respecte point la sainteté du sabbat et qui n'observe point la loi (car ce fut un samedi que Notre-Seigneur opéra ce miracle) (2). « D'autres, plus sincères et plus droits, répliquaient : « Ayez patience ; comment croire qu'un pécheur puisse enfanter de tels prodiges (3) ? » En sorte que la diversité des jugements, la séparation manifeste de l'assemblée en deux parties (4), ne retombèrent point

(1) Consilio Dei factum est, ut miraculum fieret testatissimum et celeberrimum, et illud Pharisæi negare non possent.

(2) Non est hic homo a Deo, qui sabbatum non custodit.

(3) Alii autem dicebant : Quomodo potest homo peccator hæc signa facere?

(4) Et schisma erat inter illos.

sur la vérité du miracle, que nul n'osa contester, mais sur la sainteté de son auteur.

Dans cette circonstance, Sidoine, traduit devant le grand conseil, offre aux yeux de la foi le spectacle le plus édifiant et le plus délicieux. O vous ! vils hypocrites du vice et de l'incrédulité, plus vils que les hypocrites de la foi et de la vertu, qui, pour plaire à une beauté profane, ou pour échapper aux sarcasmes d'une réunion d'âmes corrompues, affectez dans vos discours une licence de sentiments que vous n'avez pas dans le cœur ; qui vous efforcez de paraître plus licenciés et plus dissolus que vous ne l'êtes dans votre conduite ; âmes viles, je le répète, dominées par un misérable respect humain qui vous enchaîne et vous empêche de vous proclamer chrétiens; venez, oui venez apprendre, au milieu de la synagogue, d'un misérable mendiant, la vraie liberté d'esprit dans la confession de Jésus-Christ. Le sanhédrin se composait de tout ce qu'il y avait de plus élevé et de plus remarquable dans la nation juive. On y voyait le souverain pontife et les princes des prêtres, les soixante-dix sénateurs, juges de la vie et de la mort, les scribes ou interprètes de la loi, les Pharisiens entourés d'une nuée de satellites insolents et d'officiers armés. Dans leurs discours, comme dans leurs desseins, ces conseillers du démon ne respiraient que le venin, la haine, le mépris contre Jésus-Christ et contre ceux qui en disaient du bien ; la conspiration infâme ourdie pour amener sa mort était dès-lors connue de tout le monde ; ils

avaient déjà lancé l'excommunication publique contre tout homme qui oserait dire que Jésus-Christ était le Messie (1). Aussi le peuple craignait-il de se montrer le partisan du Sauveur. De là vient que les parents de Sidoine, cités devant ce conseil afin d'attester la cécité naturelle de leur fils, osent à peine dire en tremblant : « Sidoine est notre enfant ; il est vrai qu'il est né aveugle : comment voit-il actuellement ? C'est ce que nous ne saurions vous expliquer. Demandez-le à lui-même ; il est en âge de pouvoir vous rendre raison par lui-même de ce qui le regarde (2).» Telle fut leur déposition : quant à Jésus-Christ qui venait de guérir leur enfant par un aussi grand prodige, ils n'osent pas même prononcer son nom, tant ils redoutent le sanhédrin (3) !

Oh ! combien le langage tenu par le fils est opposé à celui de ses parents ! Au lieu de trembler comme eux devant des juges aussi injustes que cruels, devant la force armée ; il se tient en leur présence avec tout le courage d'un confesseur intrépide de la vérité (4). Ces méchants demandent à Sidoine ce qu'il pense de Jésus-Christ qui l'a guéri (5), et Si-

(1) Jam enim conspiraverant Judæi, ut si quis eum confiteretur esse Christum, extra synagogam fieret.

(2) Scimus quia hic est filius noster et quia cæcus natus est. Quomodo autem nunc videat, nescimus : ipsum interrogate ; ætatem habet : ipse de se loquatur.

(3) Hæc dixerunt parentes, quoniam timebant Judæos.

(4) Imbecilliores erant filio, qui testis aderat intrepidus veritatis (Theoph.).

(5) Tu autem quid dicis de illo qui aperuit tibi oculos?

doine leur répond, sans hésiter : « Moi, je le tiens comme un prophète et un grand prophète (1). A cet aveu, le cœur de ces impies se remplit de confusion, de dépit et de douleur (2), dit saint Augustin. Néanmoins, contenant leur rage, ils tâchent, par des paroles adoucies, d'entraîner Sidoine dans leur opinion ; ils lui proposent, comme un acte de religion agréable à Dieu, de convenir et de confesser avec eux-mêmes que Jésus-Christ est un pécheur; et l'assemblée tout entière, d'une voix unanime, le déclare pécheur devant tout le peuple (3). O misérables ! comment et par où savez-vous que celui qui est venu expier le péché est lui-même un pécheur ? Calomniateurs déhontés ! si vous aviez pu découvrir la tache la plus légère dans la vie de Jésus de Nazareth, vous n'auriez pas manqué de la lui jeter à la face, hier même, lorsqu'il vous provoquait, chacun en particulier, à l'accuser et à le convaincre de la moindre faute (4). En entendant Jésus traité de pécheur, lui dont la vie était si pure et la doctrine si sainte, Sidoine est saisi d'une sainte indignation. Il se retient cependant encore, afin de pouvoir plus commodément, nous dit saint Augustin, défendre son bienfaiteur, annoncer ses grâces, proclamer sa sainteté (5). Il leur répond enfin : « Si Jésus-Christ est

(1) Ille autem dixit quia propheta est.
(2) Cæcus iste confitebatur, et frangebantur corda impiorum (S. Aug.).
(3) Da gloriam Deo : nos scimus quia hic homo peccator est.
(4) Quis ex vobis arguet me de peccato (*Joan.* VIII) ?
(5) Ecce annuntiator factus est gratiæ ; ecce evangelizat.

un pécheur, je l'ignore; je ne sais qu'une chose, c'est que j'étais aveugle, et, grâce à lui, maintenant je vois (1).» Il voulait dire, d'après saint Chrysostome : Je ne veux point discuter avec vous si Jésus-Christ est pécheur ou s'il est saint : tout ce que je pourrais vous dire en sa faveur, par mes discours, serait moins concluant que le fait de ma guérison, qui est sans réplique (2). Mais ces méchants, s'obstinant à vouloir connaître de nouveau toutes les circonstances du miracle, dans l'espoir de découvrir quelques moyens de l'attaquer, Sidoine reprend ainsi : « Je vous ai déjà raconté plusieurs fois fidèlement ce qui touche à ma guérison ; pourquoi donc recommencer avec tant de zèle à me questionner sur ce fait ? Auriez-vous aussi vous-mêmes, par hasard, l'envie de devenir ses disciples (3)? » Mais pourquoi cette expression *vous aussi ?* Parce, dit saint Augustin, qu'elle signifie ceci : Voulez-vous aussi devenir ses disciples, comme je le suis déjà moi-même (4). O courage véritable d'une âme libre, d'un cœur intrépide, s'écrie Théophylacte! ne pas craindre la fureur armée, se moquer de la folie cruelle des chefs du peuple, en s'avouant disciple de Jésus-Christ en face

(1) Si peccator est, nescio; hoc unum scio, quod, cæcus cum essem, modo video.

(2) Voluit Christum rei testimonio, non sua voce, ab accusatione vindicare.

(3) Jam dixi vobis. Quid iterum vultis audire? Numquid et vos vultis discipuli ejus fieri?

(4) Et vos; id est, sicut et ego jam sum (S. Aug.)?

des ennemis si puissants et si implacables de Jésus-Christ (1) !

Effectivement, l'aveugle Sidoine provoque le courroux de ces méchants hypocrites ; ils se lèvent, poussent des clameurs en signe d'horreur et de scandale et s'écrient : « Sois maudit (2). » Heureux Sidoine, de se voir maudit pour avoir confessé généreusement son Sauveur ! Te voilà sûr de l'éternelle félicité ! Dès cet instant, tu entres en possession de ces biens ; car Jésus-Christ a dit : « Vous serez heureux quand les hommes vous maudiront, quand ils taxeront votre nom d'infamie, à cause de votre fidélité à confesser votre Sauveur. Votre récompense sera riche et abondante dans les cieux (3). » Puissions-nous, Seigneur, puissions-nous aussi, s'écrie l'Emissène, nous voir maudits à notre tour pour votre amour; que le monde, que la chair, que le démon nous maudisse ; que les hommes nous méprisent, nous insultent, nous haïssent, nous persécutent pendant cette vie ! nous serons trop heureux, si, à cette condition, nous possédons la gloire, l'amour, la bénédiction de Dieu pendant l'éternité (4).

La malédiction prononcée, ils n'en continuèrent

(1) Quod fuit animæ liberæ et intrepidæ, illorum non curantis insaniam.

(2) Maledixerunt ergo ei.

(3) Beati eritis cum maledixerint vobis homines et exprobraverint nomen vestrum tanquam malum propter Filium hominis! Ecce merces vestra copiosa est in cœlo.

(4) Beati illi super quos cadit ista maledictio! utinam super nos maledictio ista descendat!

pas moins à parler de cette sorte à Sidoine : « Malheureux, quel blasphème ne venez-vous pas de proférer? Oser nous supposer les disciples de cet homme ? Soyez-le vous-même, quant à nous, nous ne voulons avoir d'autre maître que Moïse ! Nous sommes assurés du moins que Dieu lui a parlé : pour cet homme, nous ignorons ce qu'il est et d'où il vient (1). » O langage propre à des âmes orgueilleuses et coupables! Quelle indifférence, quel mépris n'indique-t-il pas pour tout ce qui concerne la personne adorable de Jésus-Christ ! Ils l'appellent *cet homme* ; ils affectent de ne pas même oser prononcer son nom. O misérables ! vous renoncez donc aujourd'hui solennellement à être les disciples de Jésus-Christ. Eh bien ! vous ne les serez point. Séparés de sa société, vous n'aurez aucune part à la grâce de sa rédemption. Sidoine, au contraire, aura l'héritage que vous lui souhaitez avec imprécation ; sa part sera d'être disciple de Jésus-Christ ; en partageant ses ignominies ici-bas, il partagera aussi sa gloire dans le ciel. Pour vous, qui vous vantez d'être les disciples de Moïse, si vous l'étiez réellement, vous reconnaîtriez celui que Moïse vous a ordonné de reconnaître et d'écouter. Jésus l'a déclaré devant vous : « Moïse a écrit de moi, et, au jour du jugement, Moïse lui-même vous accusera d'infidélité auprès du juge éternel. » Celui que vous proclamez comme votre

(1) Tu discipulus ejus sis ; nos autem Moysi discipuli sumus. Nos scimus quia Moysi locutus est Deus ; hunc autem nescimus unde sit.

maître en ce jour, ne sera plus alors que votre accusateur. La frénésie des Pharisiens n'épouvante aucunement Sidoine, ce généreux confesseur de Jésus-Christ. Rendu, au contraire, plus intrépide, à mesure que ceux-là se montrent plus furieux, voici cet homme sans lettres, ce mendiant ignorant et grossier qui se met à faire de Jésus-Christ, avec un ton ferme et tranquille, l'apologie la plus éloquente et la plus magnifique. « Chose étrange, dit-il, oui, chose étrange, que vous ne sachiez pas ce qu'est Jésus ! il m'a cependant donné miraculeusement la vue. C'est pourquoi il me semble que ce serait de votre devoir de chercher à connaître ce qu'il est et d'où il vient (1). C'est en vain que vous voulez me persuader qu'il est un pécheur : nous savons que Dieu ne les exauce point, mais qu'il n'écoute favorablement que ceux qui pratiquent son culte et qui accomplissent ses lois. Jamais, depuis que le monde est monde, on n'a ouï dire que quelqu'un ait donné la vue à un aveugle-né. Si donc Jésus a opéré un aussi grand prodige, lequel ne pouvait s'opérer que par Dieu, il n'est plus un pécheur, mais un saint ; ce n'est plus un simple homme, mais il vient de Dieu, et Dieu est en lui et avec lui (2). »

(1) In hoc enim mirabile est, quia vos nescitis unde sit, et aperuit oculos meos.

(2) Scimus autem quia peccatores Deus non audit; sed si quis Dei cultor est et voluntatem ejus facit, hunc exaudit. A sæculo non est auditum quia quis aperuit oculos cæci nati. Nisi esset hic a Deo, non poerat facere quidquam.

Langage magnifique, s'écrie ici Euthymius! défense triomphante ! Il est aisé de voir que le Seigneur, en donnant à Sidoine les yeux du corps, lui a également ouvert ceux de l'âme (1).

Qui ne voit pas ici l'accomplissement littéral de la promesse faite par Jésus-Christ à ses martyrs, de leur donner le Saint-Esprit, qui devait leur suggérer les paroles, quand il disait aux apôtres : « Vous serez traînés devant les trônes et les tribunaux pour rendre témoignage de moi. Ne vous mettez point en peine, en ce temps, de ce que vous devrez dire et répondre ; la grâce vous suggérera les paroles. Vous ne parlerez point alors de vous-mêmes ; mais ce sera le Saint-Esprit qui parlera en vous et par vous. » En effet, Sidoine, homme illettré, ignorant, grossier, mendiant, a parlé en apôtre zélé et en théologien éclairé. Il déclare que, pour être un véritable ami de Dieu et pour participer à ses grâces, il ne suffit pas de lui rendre un culte sincère, mais qu'il faut accomplir sa volonté (2). Par là, nous dit Théophylacte, il proclame la nécessité de joindre les œuvres à la foi ; il condamne les faux dévots, la fausse religion des Pharisiens présents (non moins que celle des faux chrétiens futurs), qui se donnaient pour des personnages religieux, agréables à Dieu, vu qu'ils étaient exacts, jusqu'au scrupule, à accomplir les rites de la religion, tandis qu'ils ne songeaient pas

(1) Vide contexturam : quomodo mirabiliter argumentatur! Vere non exterioribus tantum oculis, sed et interioribus est illuminatus.

(2) Si quis Dei cultor est et voluntatem ejus facit, hunc exaudit.

même à en pratiquer les vertus ; prodigues d'adorations envers la majesté de Dieu, ils ne se mettaient point en peine de se conformer à sa volonté et de pratiquer ses lois (1).

Mais, que venez-vous dire, ô Sidoine ! dit en l'interrompant saint Augustin? Pendant que, par vos discours, vous faites triompher la sainteté du Fils de Dieu, vous glacez d'effroi les enfants des hommes. Vous venez de prononcer que Dieu n'écoute pas les pécheurs (2). Ah! s'il en était ainsi, qu'en serait-il de nous tous qui sommes pécheurs? Dieu ne nous écoute donc point? Il est donc inutile de le prier? Nous n'aurons plus qu'à mourir désespérés dans nos péchés (3)? Sidoine, vous nous attérez ; venez donc ici au milieu de nous, vous, ô bon publicain ! racontez-nous ce que vous avez fait, ce qui vous est arrivé dans le temple ; rendez-nous l'espérance et convainquez Sidoine d'erreur (4). Ecoutez-le donc, ô Sidoine! ce bon publicain. C'était un pécheur, et comme pécheur il a prié (5). Dieu n'a pas laissé de l'exaucer : il était justifié au sortir du temple (6). Comment pouvez-vous donc soutenir que Dieu n'exauce pas les pécheurs devant l'exemple de ce

(1) Multi enim Dei cultores sunt, et Dei voluntatem non faciunt; oportet autem utrumque adesse, et fidem et opera.

(2) Deus peccatores non audit.

(3) Quid facient carnales? peribunt? Deum non rogabant?

(4) Veni, publicane; sta in medio; ostende tuam spem, ne infirmi amittant spem.

(5) Propitius esto mihi peccatori.

(6) Peccator erat, et exauditus est et justificatus.

pécheur exaucé de Dieu (1)? Quel que soit le langage de Sidoine, ô vous qui êtes pécheurs! ne cessez jamais de prier ; confessez humblement vos fautes devant Dieu, et suppliez sans cesse avec humilité et ferveur, afin qu'elles vous soient pardonnées (2). Souvenez-vous que, parmi les choses que le Seigneur nous a recommandé de demander à Dieu vous devez vous figurer également celle-ci : Pardonnez-nous nos offenses. En priant de la sorte, vous entrez dans le temple, débiteurs de Dieu, et vous en sortez acquittés (3).

Eh quoi! reprend Théophylacte, l'aveugle-né et le publicain ne laissent pas que d'être d'accord, malgré une apparente contradiction, et tous deux disent la vérité. Il y a des imposteurs, tels que les hérétiques, qui cherchent les miracles pour confirmer leurs erreurs, leurs mensonges, leur hypocrisie ; il y a des pécheurs qui demandent la santé, les richesses, les honneurs, pour persévérer dans leurs péchés. C'est de ceux-là que Sidoine entend parler ; et, pour ceux-là, il est très-vrai que Dieu ne les exauce point. Quant aux pécheurs comme le publicain, par là même qu'ils demandent grâce et pardon de leurs fautes,

(1) Quid ergo dixisti : Deus peccatores non audit? Ecce peccatorem Deus audivit.

(2) Incumbite ergo orationibus, peccatores, confitemini peccata vestra, orate ut depellantur.

(3) Inter cætera quæ jussit orari, et hoc proposuit : Dimitte nobis debita nostra. Debitores intrant, et exeunt absoluti (Serm. 43, lib. quinquagint. Homil.).

ils ont déjà un commencement de repentir ; ils sont entrés dans la catégorie des pénitents, et Dieu, en leur pardonnant, les exauce comme pénitents qui commencent et non plus comme pécheurs qu'ils ont cessé d'être (1).

Toute réplique au langage de Sidoine, langage plein de force et de vérité, devenait impossible. Aussi les Pharisiens, sans ressource pour le réfuter, en viennent aux insultes et aux injures : refuge ordinaire à employer par tous les ennemis de la vérité, lorsqu'ils ne peuvent plus en nier l'évidence ou en éluder la force. Et vous, disent-ils à Sidoine, vous, misérable, pétri d'iniquités et de péchés, maudit de Dieu avant de naître, car c'est pour cela que vous êtes né aveugle ; au sein de cette suprême assemblée, en notre présence, vous osez parler ainsi de cet homme? Indigne d'être notre disciple, vous osez nous faire la leçon (2)? Allez, sortez d'ici, misérable. Vous êtes excommunié, vous n'êtes plus juif (3). Telle fut la conduite des enfants du mensonge contre le confesseur généreux de la vérité. Mais insensés, s'écrie l'Emissène, en croyant le punir, ils ne firent que lui assurer la récompense glorieuse de sa confession et de son courage. En le rayant du ta-

(1) Cum peccatores veniam implorant de commissis translati sunt a gradu peccantium ad statum pœnitentium. Cum Deus eos audit, non ut peccatores, sed ut pœnitentes audit.

(2) In peccatis natus es totus, et tu doces nos?

(3) Et ejecerunt eum extra synagogam. Ejecerunt filii mendacii confessorem veritatis.

bleau des Juifs, ils lui frayèrent le chemin au christianisme : ne fallait-il pas sortir de la Synagogue pour entrer dans l'Eglise et retrouver Jésus-Christ (1) ?

Effectivement, Sidoine, repoussé par les Juifs avec une souveraine injustice, est accueilli par Jésus-Christ avec le plus tendre amour, déclare saint Augustin (2). Peu après, Jésus étant allé le rejoindre dans le temple et l'ayant accosté avec l'air de la bonté qu'il avait mise à le guérir de l'aveuglement du corps, lui dit : « Sidoine, voulez-vous croire au Fils de Dieu (3) ? — Et qui est, où est, Seigneur, ce Fils de Dieu ? répondit Sidoine : je désire vivement le connaître, et je suis prêt à le croire sur le témoignage de votre parole (4). » Alors Jésus-Christ lui dit avec la plus grande familiarité et la plus parfaite douceur : « Homme fortuné ! vous le connaissez déjà, vous le voyez, vous l'avez devant vous, ce Fils de Dieu : c'est moi, Sidoine, moi qui parle avec vous (5). » Pendant que la voix de Jésus-Christ fait retentir ces belles paroles aux oreilles de Sidoine, sa grâce fait briller un rayon de lumière divine dans son esprit, et produit dans son cœur fidèle un sentiment de foi vive, d'ardente charité : « Oui, oui, s'écrie-t-il, je vous crois, ô Seigneur, le Fils de Dieu ; et, se

(1) Multum profuit quod foras ejecerint; nisi enim de Synagoga exeant, non possunt Judæi Jesum videre.

(2) Illi expellebant, Christus excipiebat (S. August.).

(3) Credis in Filium Dei ?

(4) Quis est, Domine, Filius Dei, ut credam in eum ?

(5) Et vidisti eum, et qui loquitur tecum, ipse est.

jetant par terre, se prosternant à ses pieds, il l'adore profondément (1). » Et de même que tous ces faits eurent lieu dans le temple, de même le Verbe incarné reçut alors pour la première fois, conformément aux prophéties, le culte de latrie, l'adoration publique qui lui était due comme Dieu et Seigneur du temple. Heureux Sidoine! d'avoir reçu la vue du corps et de pouvoir ainsi contempler la sainte humanité du Sauveur; mais bien plus heureux encore d'avoir reçu la vue de l'âme et de connaître et de croire ainsi la Divinité! Heureux celui qui reçoit de Jésus-Christ ces yeux et cette lumière! Heureux celui qui, après l'avoir reçue, la conserve et l'augmente!

SECONDE PARTIE.

A peine Sidoine achevait-il son adoration, que le Seigneur s'adresse au peuple et aux Pharisiens qui l'entouraient, et d'un ton propre au Seigneur et à Dieu, il leur dit : « Apprenez, par ce que vous voyez de vos propres yeux, que je suis venu dans le monde pour y exercer un discernement mystérieux, un jugement important (2) : pour que les aveugles acquièrent la vue, et que ceux qui voient, deviennent aveugles (3). » Choqués de ces paroles, les Pharisiens l'interrompent en disant : « A qui et de qui enten-

(1) At ille dixit : Credo, Domine. Et procidens, adoravit eum.
(2) In judicium veni in hunc mundum.
(3) Ut qui non vident, videant; et qui vident, cæci fiant.

dez-vous parler? Serions-nous peut-être ceux qui, de voyants, sont devenus aveugles? — Oui, oui, répliqua directement le Sauveur, je parle de vous et avec vous. Oh! combien vous seriez moins malheureux si, étant véritablement aveugles, vous saviez que vous l'êtes! votre aveuglement serait alors sans péché. Mais parce que, étant aveugles, vous vous glorifiez de voir, votre aveuglement est coupable, et vous y demeurerez plongés (1).»

Paroles à la fois terribles et consolantes! Le Seigneur, en transportant ainsi tout-à-coup son discours de l'ordre sensible à l'ordre spirituel, nous a donné lui-même le sens allégorique de son miracle. Il nous a clairement indiqué qu'en guérissant Sidoine de la cécité corporelle, il a voulu nous apprendre comment il guérirait un jour les Gentils de la cécité spirituelle; comment il leur donnerait la lumière de la vérité divine qu'il devait ôter aux Juifs obstinés. De là vient que saint Augustin assure que le discours de Notre-Seigneur se réduit à ceci : l'humilité devait éclairer dans la vraie foi les Gentils étrangers aux choses de Dieu. L'orgueil devait, au contraire, aveugler les Scribes savants et les retenir dans les ténèbres de l'infidélité (2).

Outre la révélation de ce mystère, le Seigneur, par ces paroles, nous a donné une instruction très-

(1) Si cæci essetis, peccatum non haberetis. Nunc autem dicitis quia videmus : peccatum vestrum manet.

(2) Humilitas gentes insipientes fide illuminavit ; superbia scribas e sapientes infidelitate excæcavit.

importante, bonne pour tous les temps et pour tous les lieux ; c'était dire, en effet : Je suis venu dans le monde pour séparer les croyants des incroyants, les bons des méchants, les pieux des impies (1). Je suis venu apporter la lumière de la vraie foi à ceux qui, sachant qu'ils sont dans les ténèbres de l'erreur, la cherchent avec humilité d'esprit et sincérité de cœur (2) ; tandis qu'il en sera tout autrement pour ceux qui, pleins de présomption et d'orgueil, croient se suffire à eux-mêmes, de discerner mieux que les autres les choses divines et sans l'assistance de mon concours spirituel : ces faux voyants resteront dans les ténèbres (3). Chaque jour voit l'accomplissement de cette double sentence. Dans cet instant même où nous parlons, les envoyés de l'Eglise, en évangélisant les contrées idolâtres, portent à des peuples entiers la lumière de la vérité. Le prodige annoncé par Isaïe, figuré par la guérison de l'aveugle-né, se renouvelle au milieu d'eux. Ces peuples, gisant depuis tant de siècles dans les régions des ombres de la mort, acquièrent la vue de l'âme et ouvrent les yeux à la lumière vraie de l'Evangile (4). Les aveugles voient ; Jésus-Christ continue, du haut des cieux, au moyen de ses ministres, la mission qu'il exerça personnellement sur la terre et pour laquelle il y était venu (5).

(1) In judicium veni in mundum.
(2) Ut qui non vident, videant.
(3) Et qui vident, cæci fiant.
(4) Populus, qui habitabat in tenebris, vidit lucem magnam.
(5) Ut qui non vident, videant.

Tandis que le philosophe orgueilleux qui, fier de ses prétendues lumières, de son génie, de ses études, s'imagine voir assez bien pour juger de la vérité des dogmes et de la sainteté des lois du christianisme ; que l'hérétique obstiné qui, idolâtre de sa propre raison, rejette ou admet, selon son caprice, avec l'Écriture, les dogmes et les lois de la veritable Eglise, persuadé qu'il voit mieux que le reste des hommes, ne sont en réalité que des aveugles, ils n'aperçoivent ni les vérités les plus consolantes, ni les dogmes les plus lumineux contenus dans ces Ecritures qu'ils ont sans cesse entre les mains. C'est en eux que Jésus-Christ accomplit le mystère de justice, qui consiste à aveugler ceux qui présument voir (1). Combien il serait moins malheureux d'être entièrement aveugle, au lieu de voir mal ! d'ignorer totalement le christianisme, que de le défigurer ! d'ignorer l'Évangile, que de l'interpréter conformément à leurs rêves et à leurs passions ! Ils seraient coupables devant la loi naturelle ; ils ne le seraient pas devant la révélation positive. Comme celui des Gentils, leur péché serait moindre, en reconnaissant leur aveuglement : la grâce de Dieu les guérirait comme elle éclaire tant d'autres nations ; ils seraient enfin excusables de tout péché (2). Mais, en connaissant l'Église qu'ils calomnient, les dogmes chrétiens qu'ils répudient ; en se vantant de connaî-

(1) Ut qui vident, cæci fiant.

(2) Si cæci essetis, peccatum non haberetis.

tre mieux le christianisme que l'Eglise elle-même, d'en savoir plus que tous les docteurs catholiques, pendant qu'au fond ils ne se fient qu'à la témérité et à la méchanceté de leur cœur, ils ne sont que de véritables aveugles; jamais ils ne seront guéris de cette cécité volontaire; ils y demeureront ensevelis comme dans un péché grave; la cécité reste en eux comme un châtiment terrible (1).

Cette même sentence s'accomplit d'une autre manière sur ces catholiques qui, présomptueux à raison de leur ignorance des choses sacrées, appuyés sur la science du collége, sur la théologie des philosophes profanes, sur la doctrine des romans, sur l'érudition des almanachs, s'imaginent voir mieux que les ecclésiastiques instruits, que les hommes pieux, que les personnes dévotes, en matière de religion : ils traitent l'Évangile aussi légèrement qu'on traite la mythologie, et ils se mêlent de l'apprécier; ils trouvent les dogmes trop abstraits, les mystères trop élevés, la morale trop sévère; ils condamnent l'abstinence, ils plaignent le célibat, ils discréditent la profession religieuse, ils ridiculisent les pratiques de piété, ils se moquent de la pudeur, de la charité, de la dévotion. Malheureux! ils parlent et agissent de la sorte, parce qu'ils s'imaginent savoir beaucoup, tandis qu'ils ne savent rien; de voir, tandis qu'ils sont aveugles, mais aveugles volontaires, puisqu'ils vivent au milieu des splendeurs de la foi; aveugles inexcusables, mais

(1) Nunc autem dicitis quia videmus : peccatum vestrum manet.

aveugles plus coupables que les hérétiques eux-mêmes. Aussi leur aveuglement, tout à la fois péché et punition de leur orgueil, sera éternel (1).

Voyez, en effet, ce qu'est leur foi, malgré leurs prétendues lumières : une foi languissante, faible, mourante, si elle n'est point morte ; une foi qui tient à un fil et qui doute d'elle-même, parce qu'ils ne savent eux-mêmes s'ils croient ou s'ils ne croient point, s'ils sont chrétiens ou non ; enfin une foi obscurcie, enveloppée dans les ténèbres d'un cœur corrompu ; ténèbres beaucoup plus épaisses que les incertitudes et les ténèbres d'un esprit errant.

Hélas ! si, rentrant en nous-mêmes, nous découvrons que ce sont là les vices de notre foi ; si le spectacle d'une foi aussi faible, aussi froide, aussi inefficace, en comparaison de la foi des âmes vraiment chrétiennes, si simple mais si vive, si forte et si fervente, si tranquille et si efficace, si combattue et si heureuse ; si ce spectacle nous humilie, nous confond, Jésus-Christ nous a découvert aujourd'hui le moyen de la raviver, de la rallumer. Ce fut par l'humilité que nos pères reçurent la vue de l'âme, la lumière de la foi : c'est par l'humilité seule que nous pouvons conserver ce précieux héritage ; c'est par l'humilité que nous pouvons l'accroître. La science de Dieu ne commence à briller dans nos cœurs, dans notre esprit, qu'au moment où nous renonçons à la science des hommes. Où la raison cesse de discuter,

(1) Nunc autem.....

la foi commence à éclairer. La grâce commence où l'orgueil est éteint; et, dès que l'homme s'est rejeté lui-même, il commence à être rempli de la sagesse divine. A l'école de Jésus-Christ, à l'aide de la science du salut éternel, l'âme apprend à connaître sa propre misère, sent le besoin de prier, s'élève en s'abaissant, s'agrandit en se rapetissant; elle apprend d'autant plus qu'elle est plus humble, et d'autant plus vite qu'elle est plus soumise. Trop heureux si nous nous attachons à cet enseignement; si, rabaissant notre orgueil, renonçant aux misérables prétentions de la vanité, nous savons nous humilier devant Dieu et devant les hommes, comme Sidoine, nous trouverons Jésus-Christ dans le temps. Il achèvera, par sa grâce, l'œuvre de la révélation qu'il a commencée en nous; il nous en donnera l'intelligence, la connaissance pratique; nous apprendrons à l'adorer en esprit et en vérité; nous deviendrons ses enfants affectueux, ses disciples zélés, ses imitateurs fidèles; et, après avoir conservé sa foi, accompli ses ordonnances, nous partagerons sa béatitude et sa gloire. Ainsi-soit-il!

TRENTIÈME HOMÉLIE.

Sur l'Eucharistie.

LA RÉVÉLATION ET LA PROMESSE.

(*S. Jean*, chap. VI.)

> Ecce positus est hic in ruinam et in resurrectionem multorum in Israel; et in signum cui contradicetur. (LUC. II, 34.)

Quelle diversité de jugements, quelle contrariété de sentiments, quelle promptitude de châtiments et de récompenses ne nous offre pas l'Evangile de ce jour (*Dom. Pass.*)? Un grand nombre de Juifs avaient cru en Jésus-Christ, après avoir écouté sa divine parole (1). Or voici, en présence de ces âmes dociles qui croient Jésus-Christ Fils de Dieu, un peuple orgueilleux et arrogant qui le blasphème, en l'appelant samaritain et possédé (2); voici, en présence de tant d'âmes religieuses qui l'adorent, un peuple impie et cruel qui saisit des pierres pour le lapider (3). Mais

(1) Hæc illo loquente, multi crediderunt in eum (*Joan.* VIII, 30).
(2) Samaritanus es tu, et dæmonium habes (*Ibidem*, 48).
(3) Tulerunt ergo lapides ut jacerent in eum (*Ibid.*, 59).

voici pareillement que, dans le même temps, les uns obtiennent la récompense de leur foi dans la promesse que leur fait Jésus-Christ de les délivrer de la mort éternelle, pourvu qu'ils conservent fidèlement le dépôt précieux de ses instructions (1), tandis que les autres reçoivent le châtiment de leur obstination et de leur fureur. En effet, Jésus-Christ se sépare d'eux, abandonne leur temple, les laissant en proie à leur aveuglement (2). C'est ainsi que s'est accompli en ce jour, dans le temple de Jérusalem, le grand oracle prononcé trente-trois ans auparavant par le saint vieillard Siméon, quand il dit de Jésus-Christ encore enfant : « Voici que Lui, devenu en Israël signe de haine et de contradiction pour les uns, de foi et d'amour pour les autres, sera l'occasion, pour ceux-ci, de ruine et de mort, et pour ceux-là, de résurrection et de vie (3). »

Ce que le prophète avait prédit, ce qui s'est accompli aujourd'hui en la personne de Jésus-Christ, n'a point cessé d'avoir lieu concernant sa doctrine et sa religion. Cette religion et cette doctrine, motif de résurrection et de vie pour quelques-uns, de ruine et de mort pour quelques autres, a toujours rencontré et rencontre sans cesse des amis qui la recherchent et des indifférents qui la méprisent, des disciples qui la professent et des adversaires qui la com-

(1) Si quis sermonem servaverit, mortem non videbit in æternum *Ibid.*, 51).

(2) Jesus autem abscondit se et exivit de templo (*Ibid.*, 59).

(3) Ecce positus... (V. épig.).

battent, des panégyristes qui la célèbrent et des détracteurs qui la rabaissent, des martyrs qui la confessent et des tyrans qui la persécutent. A travers les acclamations des uns et les blasphèmes des autres, aimée et haïe, honorée et avilie, comme il en fut de son divin auteur, elle n'en fournit pas moins sa carrière sur la terre, laissant périr ceux-ci dans l'enfer, transportant ceux-là avec elle dans la vie éternelle (1).

Parmi tous les dogmes de la doctrine de Jésus, parmi tous les mystères de sa religion, cet oracle prophétique reçoit un accomplissement particulier dans le dogme ineffable, dans le grand mystère de l'Eucharistie. Tandis qu'il est l'objet de l'adoration et du culte, le symbole de l'unité, l'espérance, la vie, l'amour, les délices de la véritable Eglise, il est aussi l'objet des contradictions, des sarcasmes, des insultes, des blasphèmes de l'hérésie; pour un grand nombre de chrétiens, il est une occasion de schisme et de perdition ; en sorte qu'on peut dire particulièrement de Jésus-Christ caché dans ce mystère de sa puissance et de son amour : *Ecce,* etc. (2).

Vous avez sûrement compris que je veux vous entretenir aujourd'hui de la divine Eucharistie. Comment, dans l'explication que nous avons entreprise des principaux miracles de Jésus-Christ, passer sous silence celui qui est le plus tendre, le plus déli-

(1) In ruinam... (*Ibid.*).
(2) Ecce positus... (*Ibid.*).

cieux et en même temps le plus grand et le plus magnifique?

Et comme il serait impossible de donner dans un seul discours l'idée de ce profond mystère, qui est un abrégé de toute la religion, nous en ferons le sujet de plusieurs instructions. En commençant aujourd'hui par la *révélation* et la *promesse* que Jésus-Christ en a faites, avant de l'accomplir, au moyen de figures et de paroles, nous verrons dans les divers préparatifs qui renferment cette promesse et cette révélation, la représentation vivante de l'injustice, de la culpabilité de ces chrétiens qui l'attaquent, même aujourd'hui; nous verrons la vertu et la gloire, la félicité de ceux qui y croient, afin que, nous fortifiant toujours davantage dans la foi d'un aussi consolant mystère, tandis qu'il est un signe de contradiction chez les hérétiques, il devienne toujours davantage pour nous un signe de vénération et d'amour; et que là où ces malheureux trouvent un motif de se perdre, nous trouvions un gage, un moyen assuré de nous sauver (1).

PREMIÈRE PARTIE.

Il est des hommes qui font grand bruit de ce que saint Jean, disciple chéri de Jésus-Christ, soit le seul parmi les évangélistes qui n'ait point parlé de la cène eucharistique, où le Sauveur opéra le plus tendre

(1) Positus est... (*Ibid.*).

et le plus grand de ses miracles. Il est loin cependant d'en être ainsi ; le grand théologien, le grand évangéliste de l'amour, ne l'a point passé sous silence. En effet, si saint Jean a laissé dans l'ombre le mode dont ce mystère fut institué, ce fut parce qu'il avait manifesté suffisamment la manière dont il fut révélé et promis par Jésus-Christ. D'ailleurs, aucun évangéliste n'a, plus que saint Jean, offert de preuves pour anéantir les difficultés que l'orgueil des hérétiques y oppose ; aucun d'eux n'a établi la vérité de ce grand mystère mieux que saint Jean ; il est aisé de s'en convaincre en lisant le chapitre vi^e de son sublime Évangile. Tâchons donc de l'expliquer, ce chapitre si important; voyons-y le mystère eucharistique révélé et promis dans les termes les plus clairs, avec les expressions les plus tendres ; contemplons-le disposé, enchaîné avec les dogmes fondamentaux de toute la religion.

Voici la narration de saint Jean : Le lendemain du jour où le Seigneur avait rassasié environ douze mille personnes avec cinq pains; pendant que les Juifs étaient encore sous l'impression de la stupeur produite par ce miracle ; pendant qu'ils avaient encore, pour ainsi dire, dans la bouche la saveur de ce pain miraculeux, Jésus-Christ, les voyant marcher à sa suite et décidés à ne point se séparer de lui, leur dit : « En vérité, je connais d'où vient votre empressement pour moi : il est tout intéressé et terrestre. Vous me recherchez, non plus parce que les miracles que vous m'avez vu opérer vous ont

fait croire en moi, mais parce que vous avez mangé mon pain et que vous en êtes restés satisfaits et rassasiés (1). » Transportant aussitôt son discours et l'esprit de ses auditeurs de la figure au figuré, de la terre au ciel, il s'exprime de cette sorte : « Je vous avertis donc de rechercher la nourriture de l'âme avant celle du corps; l'aliment spirituel qui vous fera vivre pendant l'éternité, plutôt que les aliments matériels qui font vivre dans le temps (2) : c'est moi qui vous donnerai cette nourriture mystérieuse ; par le pain miraculeux que vous avez mangé hier, mon Père céleste a voulu vous donner comme l'avant-goût et le gage du pain spirituel et divin que je vous promets en ce moment (3). » Les Juifs comprirent à ce langage qu'ils devaient mériter une grâce pareille à la faveur d'une œuvre agréable à Dieu. C'est pourquoi ils lui demandèrent quelle pouvait être cette œuvre (4), et Jésus-Christ leur répondit : « La première œuvre que vous ayez à faire, la plus agréable à Dieu, c'est de croire que je suis le Messie que Dieu lui-même a envoyé (5). »

Mais, par quelle marque, par quel prodige extraordinaire, reprirent aussitôt les Juifs, nous prouvez-

(1) Amen dico vobis : Quæritis me non quia vidistis signa, sed quia manducastis de panibus et saturati estis (*Joan.* VI, 26).

(2) Operamini non cibum qui perit, sed qui permanet in vitam æternam.

(3) Cibum quem Filius hominis dabit vobis. Hunc enim signavit Pater (*Ibid.*).

(4) Dixerunt ergo ad eum : Quid faciemus ut operemur opera Dei.

(5) Hoc est opus Dei : ut credatis in eum quem misit ille.

vous que vous êtes véritablement envoyé de Dieu, non plus comme un autre prophète, mais comme le Messie qu'il a promis (1)? Vous avez, il est vrai, opéré le miracle de la multiplication des pains, et vous nous avez nourris dans le désert. Mais Moïse n'a-t-il pas aussi nourri nos pères dans le désert, avec la manne? Vous nous avez fourni de la nourriture pendant un jour seulement, tandis que Moïse a alimenté un grand peuple durant quarante années: vous nous avez donné un pain terrestre, manipulé par les hommes ; Moïse leur donna un pain descendu du ciel et préparé par les anges. Néanmoins, Moïse ne prétendit jamais passer pour le Messie, mais simplement pour un prophète (2). « Que dites-vous donc? répond aussitôt le Seigneur. La manne de Moïse venait de l'air, et non véritablement du ciel. Le pain véritable, descendu du ciel, est celui que mon Père vous donne en moi et par moi. Le vrai pain de Dieu, en effet, le vrai pain céleste est celui qui donne la vie spirituelle au monde (3). »

Les Juifs comprirent encore par là que le pain dont Jésus-Christ entendait leur parler était bien plus substantiel et bien plus délicat que la manne elle-même, et qu'il était en son pouvoir de le leur

(1) Quod ergo tu facis signum, ut videamus et credamus tibi? Quid operaris?

(2) Patres nostri manducaverunt manna in deserto, sicut scriptum est : Panem cœli dedit eis manducare.

(3) Non Moyses dedit vobis panem de cœlo; sed Pater meus dat vobis panem de cœlo verum. Panis enim Dei est, qui de cœlo descendit et dat vitam mundo

donner; car, après avoir fait de si grands prodiges, il pouvait en opérer un autre plus singulier et plus étonnant. Comme donc le Seigneur, en parlant de son eau capable d'éteindre à jamais la soif, avait excité antérieurement chez la Samaritaine le désir de lui demander cette eau mystérieuse, afin de n'avoir plus soif (1) ; ainsi, en discourant avec les Juifs de son pain qui rassasiait pour toujours, il venait de réveiller chez eux le désir d'avoir ce pain singulier, afin de ne plus ressentir le besoin de manger ; c'est pourquoi ils lui disent : « Seigneur, donnez-nous donc pour toujours de votre pain miraculeux (2). » Et de même que le Seigneur prit occasion de la prière que lui faisait la Samaritaine d'obtenir une eau matérielle, de lui révéler le mystère de l'eau spirituelle de sa grâce ; de même, en ce moment, il prend occasion de la prière que lui adressent les Juifs, de leur révéler le grand mystère de son pain divin et sacramentel (3). En effet, sur le ton d'un maître et d'un Dieu, il leur dit sans énigme, sans image : « Le pain de la vie éternelle, le pain miraculeux, supérieur à la manne, dont je vous ai parlé jusqu'à cette heure, je le suis moi-même. Ainsi que celui qui croit en moi n'a plus soif de la vérité, ainsi celui qui vient à moi n'a plus faim de la grâce, parce qu'il la retrouve toute en moi (4).

(1) Domine, da mihi hanc aquam, ut non sitiam amplius (*Joan.* IV).

(2) Domine, semper da nobis panem.

(3) Ita communiter patres.

(4) Ego sum panis vitæ : qui venit ad me, non esuriet; et qui credit in me, non sitiet unquam.

Comme il s'agissait de manifester ici, pour la première fois au monde, le grand mystère de foi, le mystère de foi par excellence, vu qu'il exerce et fortifie la foi plus que tout autre mystère (1), la Sagesse incarnée adresse aux Juifs et à nous l'instruction la plus grave et la plus forte touchant la nécessité de croire en lui et à lui, non-seulement en sa personne, comme Fils de Dieu, mais encore à sa parole, comme vérité de Dieu. Il conclut par cette déclaration solennelle, que la volonté suprême de l'Etre infini, que la loi indispensable de Dieu le Père est qu'il faut reconnaître le Fils de Dieu et croire en lui, pour être ressuscité par lui au dernier jour et pour partager avec lui la vie éternelle (2).

Malgré ce sublime enseignement concernant la nécessité de croire à toutes les paroles du Fils de Dieu, l'orgueil judaïque, figure et avant-coureur de l'orgueil hérétique, refuse de croire, rejette la grande révélation qui vient de lui être faite : *que Jésus-Christ est le vrai pain vivant descendu du ciel.* Il méconnaît, en murmurant, cette divine parole comme si elle n'était qu'une prétention humaine folle et superbe (3). Et que vient de dire cet homme ? se répètent-ils les uns aux autres : quelle est son au-

(1) Mysterium fidei.

(2) Hæc est autem voluntas Patris mei, qui misit me, ut omnis qui videt Filium et credit in eum, habeat vitam æternam, et ego resuscitabo eum in novissimo die.

(3) Murmurabant ergo Judæi de illo quia dixit : Ego sum panis vivus qui de cœlo descendi.

dace de se dire descendu du ciel, tandis qu'il est un homme dont nous connaissons le père, la mère et le pays; un homme qui est né sur la terre comme les autres hommes (1)?

Mais ne soyons point surpris de ces murmures des Juifs, tout injustes et impies qu'ils soient. Jésus-Christ lui-même nous le déclare, en disant : « Me connaître, croire en moi, est une grâce, est un don du Père céleste qui m'a envoyé. Nul ne croit en moi, nul ne me reconnaît, nul ne peut être ressuscité par moi, à moins que la grâce de Dieu ne l'amène à mes pieds (2). Il est écrit dans les prophètes que ceux-là seraient mes disciples, qui se montreraient dociles à l'enseignement de Dieu; quiconque écoute avec humilité cet enseignement divin, apprend certainement à me connaître, à me servir et à croire en moi (3). Puis donc que vous ne me croyez pas, c'est une marque certaine que, en punition de votre orgueil, vous êtes exclus de cet enseignement divin et privés de la lumière qui en découle. Cessez donc de murmurer et de vous confier en vous, tandis-que vous devriez vous confondre et trembler devant Dieu (4).

Quelle importance! quelle sublimité dans ce lan-

(1) Et dicebant : Nonne hic est Jesus, filius Joseph, cujus novimus patrem et matrem? Quomodo ergo dicit hic : Quia de cœlo descendi?

(2) Nemo potest venire ad me, nisi Pater, qui misit me, traxerit eum; et ego resuscitabo eum in novissimo die.

(3) Et scriptum est in prophetis : Et erunt omnes docibiles Dei. Omnis qui audivit a Patre et didicit, venit ad me

(4) Nolite murmurare in invicem.

gage, dans cette doctrine! comme elle s'adapte bien à la grande révélation dont nous nous occupons dans ce moment! Ils nous apprennent combien le mystère que la Sagesse divine y révèle aux hommes est au-dessus de la raison humaine ; combien est grande la foi qu'il exige ; comment cette foi, don ineffable de Dieu le Père, ne s'accorde point à la présomption, qui ne veut que raisonner, mais à l'humilité qui aime à croire! C'est pourquoi Jésus-Christ répète avec serment que celui-là seul obtient la vie éternelle, qui croit à toutes ses paroles (1). Il donne pour base à cette foi qu'il exige et qu'on lui doit entière et parfaite, que lui seul a vu le Père ; qu'il est venu de lui ; qu'en conséquence ce qu'il dit, il l'a appris de lui (2). Après avoir présenté sa doctrine sublime, doctrine que nulle lèvre humaine n'avait jamais prononcée, que nulle oreille n'avait jamais entendue, touchant la divinité de son origine, l'excellence de sa mission, la vérité de son langage ; le voilà qui en vient à la révélation claire, précise, manifeste du grand mystère. Raison humaine, humilie-toi ; orgueil infernal, confonds-toi ; foi humble, rassure-toi ; charité tendre, console-toi. C'est le Fils même de Dieu qui parle et qui dit de lui aux enfants des hommes : « Je suis le vrai pain de la vie (3), pain vrai et réel, qui se mange comme la manne, avec cette différence

(1) Amen dico vobis, qui credit in me, habet vitam æternam.

(2) Non quia Patrem vidit quisquam, nisi is qui est a Deo; hic vidi Patrem.

(3) Ego sum panis vitæ.

néanmoins, que la manne ne dispensa pas les anciens Hébreux de mourir ; au lieu que celui qui mange du pain dont je parle, échappe à la mort : car ce pain est la manne véritable ; il est vraiment descendu du ciel (1). Je vous le répète cependant encore : oui, je suis moi-même ce pain divin descendu du ciel ; ce n'est plus ma parole, ma doctrine, mais ma propre chair, cette chair même qui sera immolée pour le salut du monde. Quiconque se nourrit de ce pain, obtiendra la vie éternelle (2).»

C'est ainsi que s'exprimait le Verbe éternel de Dieu. Il le faisait non plus privément et à l'écart, mais, selon la remarque de l'évangéliste, en public, dans la grande synagogue de Capharnaüm, devant un peuple nombreux, en présence des pharisiens, des scribes, des docteurs de la loi, de ses disciples et de ses douze apôtres. Comment une révélation aussi sublime, aussi mystérieuse et aussi nouvelle fut-elle accueillie par cet auditoire nombreux et varié? Les uns, comme l'ont fait plus tard les hérétiques, prirent tout le discours du Seigneur dans un sens mystique et allégorique : ils crurent que Jésus-Christ n'avait parlé que d'une manducation figurée et symbolique de sa chair. Mais ses expressions si claires, si positives, si fortes et tant de fois répétées, ne permirent

(1) Patres vestri manducaverunt manna, et mortui sunt. Hic est panis de cœlo descendens, ut si quis ex ipso manducaverit, non moriatur.

(2) Ego sum panis vivus qui de cœlo descendi : si quis manducaverit ex hoc pane, vivet in æternum; et panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vita.

pas au grand nombre de douter que le Seigneur ne promît de donner véritablement sa chair même en nourriture ; de là dissentiments, discussions, litige parmi les auditeurs. Les uns soutiennent que Jésus-Christ veut donner vraiment son corps à manger ; les autres affirment, au contraire, que non ; qu'il n'est pas possible qu'il ait voulu proférer un aussi étrange paradoxe. Comment, en effet, pourrait-il, vivant comme il l'est, donner son corps à manger ; et, supposé mort, comment le corps d'un seul homme pourrait-il être mangé par tous les hommes (1)?

Or, que fait Jésus, que répond-il aux murmures et aux discussions des Juifs et de ses propres disciples ? Modifie-t-il ses paroles, tempère-t-il ses expressions? Il fait tout l'opposé. « Murmurez, se prend-il à dire, murmurez tant qu'il vous plaira sur l'impossibilité de vous donner ma chair à manger. Je ne vous en assure pas moins que vous devez manger ma chair et boire mon sang, si vous voulez obtenir la vie éternelle (2). » Il se met à répéter de nouveau : « Assurément, celui-là seul qui se nourrit de ma chair et qui se désaltère de mon sang, sera par moi ressuscité au dernier jour et aura la vie immortelle (3); » puis il ajoute : « Non, non, il ne s'agit point de

(1) Litigabant ergo Judæi ad invicem dicentes : Quomodo potest hic nobis carnem suam dare ad manducandum.

(2) Dixit ergo ei Jesus : Amen dico vobis : Nisi manducaveritis carnem Filii hominis et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis.

(3) Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam, et ego resuscitabo eum in novissimo die.

figure ni de symbole, mais de réalité et de vérité; il ne s'agit point d'une manducation idéale et fantastique, mais physique et réelle : ma chair est une véritable nourriture, que l'on mange comme toute autre nourriture; mon sang est un véritable breuvage, qui se boit comme tout autre breuvage (1). De même que toute autre nourriture et que tout autre breuvage matériels, entrent véritablement dans le corps de celui qui les prend, se transforment et s'identifient avec lui; de même celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui (2). Et comme, malgré que j'aie été envoyé par le Père, ma venue sur la terre ne me sépare point de lui, mais qu'uni à lui et en lui, je vis toujours par lui et avec lui; ainsi celui qui se nourrira de moi, vivra par moi : je serai l'aliment de sa vie spirituelle, comme la nourriture l'est de la vie corporelle ; et ma chair, inséparable de ma divinité, le rendra participant de cette vie divine que je tiens moi-même de mon Père (3). »

Résumant enfin tout son discours, il répète pour la cinquième fois : « C'est ici donc véritablement le pain descendu du ciel, le pain divin, dont la manne n'était que la figure ; c'est pour cela qu'elle ne put préserver vos pères de la mort ; au lieu que celui

(1) Caro enim mea vere est cibus et sanguis meus vere est potus.

(2) Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem in me manet ,et ego in illo.

(3) Sicut misit me vivens Pater, et ego vivo propter Patrem ; et qui manducat me, et ipse vivet propter me.

qui se nourrit de mon pain, vivra éternellement (1). » Plusieurs de ses disciples étaient du nombre de ceux qui crurent d'abord le discours de Jésus-Christ figuré et parabolique ; mais, l'ayant ensuite entendu répéter et expliquer la même chose en termes si forts et si positifs, ils cessèrent de douter (le doute devenait, en effet, impossible) que le Seigneur ne voulût parler de la manducation véritable et réelle de son corps ; et s'étant, pour cette raison, réunis aux Juifs incrédules, au lieu de rester ses disciples soumis, ils prétendent le traiter en maîtres ; au lieu de croire, ils se prennent à disputer entre eux : « Quelle extravagante et absurde manière de parler n'est pas celle-ci ? Vouloir nous obliger à manger sa chair ! Oh ! c'est par trop fort ; et qui pourrait admettre un pareil paradoxe ? Qui pourra jamais croire qu'on soit obligé de manger sa chair pour posséder la vie éternelle ? Et comment s'y prendra-t-il lui-même pour nous donner sa chair à manger ? Sera-t-elle vivante ou morte (2) ? » Bientôt les murmures s'augmentent, l'opposition s'accroît, l'incrédulité se manifeste ouvertement. Et que fait Jésus ? Que dit-il pour apaiser ce tumulte ? Loin de diminuer, de détruire la difficulté que les disciples s'étaient formée relativement au mode de multiplication de son corps,

(1) Hic est panis qui de cœlo descendit. Non sicut manducaverunt patres vestri manna, et mortui sunt. Qui manducat hunc panem, vivet in æternum.

(2) Multi ergo audientes ex discipulis ejus dixerunt : Durus est hic sermo ; et quis potest eum audire ?

pour le donner à manger à tous, il l'augmente et la redouble en disant : « Je vois que mon langage vous confond, vous scandalise. Vous ne sauriez vous persuader que je puisse jamais vous donner ma chair manger, maintenant que je suis encore sur la terre. Combien cette difficulté ne s'augmentera-t-elle pas quand vous m'aurez vu remonter au ciel? Combien ne sera-t-il pas plus difficile alors de croire que, demeurant corporellement au ciel, je puisse donner ce même corps à manger aux hommes qui seront sur la terre (1)? »

Deux choses semblaient avoir provoqué principalement l'opposition et l'incrédulité des Capharnaïtes et des disciples qui firent cause commune avec eux : la première, que Jésus-Christ avait fait un précepte solennel de manger sa chair et de boire son sang. Ne voilà-t-il pas, disaient-ils, qu'il veut renouveler parmi nous le repas horrible de Thyeste parmi les Gentils ? Vouloir nous faire manger sa chair dépecée, à nous qui abhorrons la manducation sauvage des chairs humaines ! Vouloir que nous buvions le sang humain, nous qui nous abstenons du sang des plus purs animaux ! La seconde était que Jésus-Christ avait fait de cette horrible manducation, d'après le sens qu'ils lui donnaient, et de ce breuvage cruel, une condition indispensable pour l'obtention de la vie éternelle. « Quel rapport, ajoutaient-ils, peut-il y avoir entre

(1) Dixit eis : Hoc vos scandalizat? Si ergo videritis Filium hominis ascendentem ubi erat prius.

la manducation de la chair humaine et la possession de Dieu, entre se nourrir d'un mort et vivre toujours sans jamais plus mourir ? » La Sagesse incarnée n'employa que deux paroles pour détruire ces deux difficultés. Jésus continua à parler ainsi : « Le discours que je viens de vous adresser est tout spirituel et vivifiant. Par elle-même, la chair ne sert de rien ; c'est l'esprit seul qui vivifie (1). » Il voulait leur apprendre, non point comme l'ont imaginé les hérétiques, que tout le discours qu'il venait de faire devait s'entendre dans un sens spirituel et figuré, mais bien, comme l'expliquent unanimement les Pères et les interprètes, et principalement saint Cyrille, saint Augustin et saint Chrysostome, que la manducation de son corps devait se réaliser d'une manière spirituelle, d'une manière que l'esprit seul devait et pouvait saisir ; à savoir, d'une manière sacramentelle sous les espèces du pain, sans qu'il fût nécessaire de tuer et de dépecer ce corps divin : voilà ce qui devait ôter à cette cène céleste toute horreur, toute répugnance, et la rendre un mets attrayant, délicieux et suave aux âmes pieuses et fidèles. Que, cependant, ce breuvage et cette nourriture, pris d'une manière si spirituelle et si connue, sous les symboles du pain et du vin, contiendraient toujours et réellement son corps et son sang, comme principe d'immortalité et de vie (2). Il voulait leur

(1) Spiritus est qui vivificat; caro non prodest quidquam. Verba quæ locutus sum vobis spiritus et vita sunt.

(2) Verba quæ... (Loc. cit.).

apprendre, au surplus, non point que sa chair très-sainte n'est bonne à rien, vu que, nous dit saint Augustin, si la chair ne pouvait servir de rien, le Verbe de Dieu ne se serait jamais fait chair ; mais que sa chair donnait la vie, non pas comme chair humaine (laquelle, considérée ainsi, n'avait aucune vertu surnaturelle), mais parce que sa chair, unie substantiellement à la divinité du Verbe, *l'esprit par excellence*, est devenue, à ce titre, chair vivifiante et divine, capable, pour cette raison, de donner à l'homme qui s'en nourrit la vie éternelle de l'âme et de rendre le corps même immortel. Son discours, sa doctrine, ne contiennent donc qu'esprit, sainteté, vérité et vie (1).

En troisième lieu, le Seigneur entendait dire par cet enseignement profond et vraiment divin : « Ma chair, étant unie à l'esprit vrai, à l'esprit infini de Dieu, pourra se multiplier d'une manière tout-à-fait divine. Je serai donc au ciel ; et ma chair n'en sera pas moins une véritable nourriture et mon sang un véritable breuvage sur la terre (2). Comme mon corps, par la consécration eucharistique, sera tout entier en mille parties, ainsi il sera toujours le *même* dans une infinité de lieux; il sera *unique* dans une infinité de personnes, tout en demeurant, malgré cette multiplication, intact et indivisible. Infortunés ! quel sort vous faites-vous en ne voulant croire à mes pa-

(1) Spiritus est... (Loc. cit.).
(2) Caro mea... (Loc cit.).

roles qu'autant que vous les comprenez ! Elles sont toutes vitales ; toutes doivent être écoutées et crues (1). En les rejetant, vous serez abandonnés à vos ténèbres, filles de votre indocilité et de votre présomption. Vous périrez de faim, vous marcherez à la mort, tandis que les humbles, qui croient à ma doctrine, se nourriront du pain divin descendu du ciel, s'en rassasieront et vivront éternellement (2). »

Si, du moins, ces hommes orgueilleux, au lieu de juger les paroles divines, en avaient demandé humblement au divin Maître l'explication et l'intelligence, ils l'auraient infailliblement obtenue ; ils n'obtinrent, au contraire, que reproche et condamnation, puisque le Seigneur leur adressa ces mots : « Il y en a beaucoup ici, parmi vous, qui ne croient pas et qui ne veulent pas croire ; pour eux, toute explication ultérieure est inutile et ne servirait qu'à les rendre toujours plus coupables (3). Ils ne veulent croire qu'à l'aide du raisonnement humain ; et je vous ai déjà déclaré que nul ne croit véritablement en moi qu'avec l'aide de la lumière et du don de mon Père céleste. Privés de ce secours et de cette lumière qu'ils ne se mettent point en peine de chercher, croyant n'en avoir pas besoin, rien n'est plus naturel qu'ils ne m'entendent ni me croient pas (4). » Jésus-

(1) Verba..... (Loc. cit.).

(2) Hic est panis de cœlo descendit : Qui manducat hunc panem vivet in æternum.

(3) Sed sunt quidam ex vobis qui non credunt.

(4) Propterea dixi vobis quia nemo potest venire ad me, nisi fuerit ei datum a Patre meo.

Christ parla de la sorte, parce que la Sagesse incarnée, qui lisait dans leurs cœurs, avait, dit l'évangéliste, connu, dès le principe, que plusieurs, parmi le peuple et parmi ses disciples, particulièrement Judas, qui devait le trahir, cédant à l'orgueil de leur esprit et à la méchanceté de leurs cœurs, étaient décidés et résolus à ne point croire en lui, malgré tant de prodiges qu'ils lui avaient vu opérer, et qu'il ne leur semblait pas vrai d'avoir trouvé, dans les prétendus paradoxes de son discours, une raison, un prétexte pour l'abandonner (1). C'est ainsi que la révolte, l'apostasie de ces malheureux compagnons de Jésus-Christ étaient consommées dans le cœur avant de se révéler par le langage. Ils n'appartenaient plus à son école, bien qu'ils suivissent matériellement sa personne; ils n'étaient plus ses disciples, quoiqu'ils continuassent à l'appeler leur Maître. Il ne leur restait donc plus qu'à lever le masque. Ils quittèrent Jésus-Christ, abandonnèrent sa société, se séparèrent des apôtres, se dispersèrent et ne firent plus partie de la véritable Eglise, présidée véritablement par Jésus-Christ (2). Le Seigneur, s'adressant alors aux douze apôtres demeurés fidèles, leur dit : « Eh bien! quel parti voulez-vous prendre? voulez-vous aussi vous en aller et m'abandonner (3)?» C'est comme s'il leur eût

(1) Sciebat enim ab initio Jesus qui essent non credentes et quis traditurus esset eum.

(2) Ex hoc multi discipulorum ejus abierunt retro, et jam non cum illo ambulabant.

(3) Dixit ergo Jesus ad duodecim : Numquid et vos vultis abire?

dit : Avez-vous ouï les difficultés suscitées par ma révélation et par mon discours ? Eh bien ! je ne vous en donnerai à cette heure aucune explication. Ce n'est point là une de ces paraboles dont l'intelligence est refusée au peuple, tandis qu'elle vous est accordée à vous-mêmes. C'est un mystère impénétrable pour vous comme pour les autres. Voulez-vous en croire ou non à ma promesse ? Vous semblai-je exiger trop de votre raison et de votre foi ? Choisissez, ou d'imiter l'exemple de ceux qui, pour ne point plier leur intelligence, quittent ma société, ou de rester avec moi, accueillant avec une véritable humilité d'esprit et docilité de cœur ce que je vous ai annoncé (1).

Aussitôt Pierre, l'organe de tous les apôtres, organe de toute l'Eglise dont il est le fondement, s'écria au nom de tous : « Seigneur, que nous dites-vous? Vous abandonner? A qui irions-nous loin de vous, qui seul avez les paroles de la vie éternelle (2)? Non, non, notre choix est fait : nous savons désormais qui vous êtes ; nous vous croyons véritablement le Messie promis, le Fils de l'homme et simultanément le Fils consubstantiel de Dieu (3). » Oh ! combien cette confession et ces paroles honorent le cœur qui les conçut ! Combien elles sont douces à la bouche qui les prononce : elles sont le dialecte de la vraie foi et propres aux vrais disciples de Jésus-

(1) Numquid... (Loc. cit.).

(2) Respondit ergo ei Simon Petrus : Domine, ad quem ibimus? verba vitæ æternæ habes !

(3) Et nos credidimus et [illegible] quia tu es Christus Filius Deus

Christ ! Rien n'empêche de les traduire ainsi : A qui en croirons-nous, Seigneur, si nous refusons de vous en croire ? Tout autre enseignement est trompeur, tout autre guide est séducteur, toute autre science est vaine, toute autre lumière est ténèbres, hormis vous (1). Vous êtes le Messie venu en ce monde pour l'instruire ; vous êtes le Fils de Dieu, qui s'est fait le Fils de l'homme pour le sauver ; nous croyons fermement cette vérité que nous avons eu le bonheur de connaître (2). C'est donc à vous de parler et c'est à nous de croire ; à vous de commander, à nous d'obéir ; car vous êtes le Pasteur, et nous les brebis; vous êtes le Maître, et nous les disciples ; nous sommes hommes, et vous Dieu (3). Quelle ne serait pas notre folie sacrilége, si nous prétendions connaître les mystères de Dieu mieux que vous qui êtes son Fils ? Sur ce fondement, quelle difficulté pourra jamais ébranler notre foi ! Ainsi rien de ce que vous dites ne nous scandalise. Vos paroles sont sublimes, à la vérité, mais elles ne peuvent être que vraies. Vous pouvez nous tenir dans une obscurité salutaire, mais vous ne sauriez nous tromper. Votre doctrine est vivifiante comme votre personne ; tout ce que vous nous manifestez dans le temps, nous fraye le chemin de l'éternité (4) ; vous avez la vie éternelle ; vous en êtes le principe

(1) Domine, ad quem ibimus?
(2) Et nos... (Loc. cit.).
(3) Tu es Filius Dei.
(4) Verba..... Loc. cit.).

et la fin; vous êtes le moyen et la voie. Pour être justes, saints, éternellement heureux, nous n'avons pas besoin d'examiner, mais accomplir vos commandements. Tout ce qui sort de votre bouche porte l'empreinte de la vérité, assure la vie éternelle (1). Seigneur, nous acceptons votre enseignement comme certain, infaillible, parce que nous reconnaissons en votre personne le vrai Messie et le vrai Fils de Dieu (2).

Le perfide Judas, bien qu'il fût du nombre, et peut-être le premier des disciples incrédules à la révélation divine du mystère eucharistique; que ce fût la honte d'apostasier publiquement Jésus-Christ qui l'avait admis parmi ses douze apôtres; que ce fût désir de continuer à voler les aumônes apostoliques, dont il était le dépositaire, comprimant son incrédulité dans son cœur, était resté avec les disciples fidèles, affectant d'adhérer avec les autres apôtres à la généreuse déclaration de Pierre. Mais le malheureux hypocrite, en se dissimulant aux yeux des hommes, pouvait-il se dissimuler aux yeux du Fils de Dieu? C'est pourquoi le Seigneur fit cette remarque: « Tous, sans exception, vous me faites la même protestation, mais vous ne la faites pas tous avec le même cœur. Parmi vous, que j'ai choisis avec tant d'amour, en vous appelant à mon apostolat, il y en a un si incrédule à mes paroles, si dur,

(1) Verba... (Ut supra).
(2) Et nos... (V. not. 3, pag. 59).

si obstiné et si pervers, qu'il n'est pas seulement semblable à une âme damnée, mais au démon lui même (1). » Et, pour ôter toute équivoque, l'évangéliste nous prévient que le Seigneur entendait, par ces termes, indiquer Judas, qui, malgré l'honneur insigne d'appartenir au collége apostolique, n'en avait pas moins résolu dès-lors de trahir son divin Maître (2).

O nouveauté très-importante ! ô histoire digne du plus grand intérêt ! combien nous vous sommes reconnaissants, ô saint évangéliste ! de nous l'avoir transmise ! ou plutôt, combien nous sommes reconnaissants envers le Saint-Esprit qui vous l'a inspirée ! La faute des premiers disciples du Seigneur, qui rejettent le plus grand de ces mystères, devient pour nous un nouveau motif d'y croire ; leur incrédulité devient un remède efficace pour notre foi. Leur schisme nous fait mieux sentir le prix de l'*unité catholique*. L'histoire entière de la révélation et de la promesse du mystère eucharistique, en dissipant toutes les objections qu'y opposent et l'incrédule et les blasphèmes vomis par les hérétiques, en est la plus belle et la plus triomphante apologie. Tâchons d'en faire ressortir, autant que possible, toute la gravité.

Remarquons d'abord la magnificence, la valeur et

(1) Respondit eis Jesus : Nonne ego vos duodecim elegi ? Et unus ex vobis diabolus est.

(2) Dicebat autem Judam Simonis Iscariotem ; hic enim erat traditurus eum, cum esset unus ex duodecim.

la beauté du langage employé par le Sauveur pour nous instruire que le miracle de la multiplication des pains est l'emblème du miracle plus grand encore de la multiplication de son corps dans l'Eucharistie. Après avoir dit : « Par le premier miracle de la multiplication du pain de la vie temporelle, mon divin Père a mis le sceau au miracle de la multiplication du pain de la vie éternelle, miracle que je vous promets (1). » En effet, le sceau sert à deux fins : premièrement, il imprime ses traits sur la cire ; secondement, il authentique les pièces sur lesquelles il est imprimé. Il sert donc en même temps à la représentation d'une image et à la preuve de la certitude. C'est dans ce double sens que Jésus-Christ disait que son divin Père, par le miracle de la multiplication des pains, scella le miracle de l'Eucharistie (2). Ce qui signifie que le Père céleste a revêtu le miracle de la multiplication des pains de l'empreinte du miracle de l'Eucharistie, et a fourni simultanément la preuve de sa vérité. Il a voulu qu'au préalable le pain matériel, distribué gratuitement à un peuple entier dans le désert, fût l'image, la ressemblance du pain incorruptible, éternel, immortel qu'il voulait donner aux hommes dans le désert de cette vie.

Le nombre des pains multipliés a servi, il est vrai, à représenter d'autres mystères ; mais, dans l'effet du

(1) Operamini cibum, qui permanet in vitam æternam, quem Filius hominis dabit vobis. Hunc enim signavit Pater.

(2) Hunc... (Ut supra).

rassasiement du peuple, ce nombre était indifférent. Un seul pain béni par Jésus-Christ eût été plus que suffisant. Or, un pain qui, en conservant son unité, nourrit douze mille personnes et demeure entier (puisque les morceaux superflus et recueillis dépassent même celui qui avait servi au miracle) ; un pain qui reste, qui peut subsister, après avoir été mangé par une grande multitude, n'est-il pas l'image la plus fidèle, la figure la plus expressive de l'Eucharistie? Là, en effet, le saint corps de Jésus-Christ, pain spirituel, céleste et divin, en restant incorruptible, en ne souffrant ni diminution, ni division, en conservant son unité et son intégrité, sert à rassasier tout le peuple chrétien. O figure admirable pour rendre le miracle de la multiplication de son corps sensible et évident! Ensuite Jésus-Christ ne tira point dans cette circonstance un pain nouveau du néant; autrement, il n'avait nul besoin d'employer les sept pains des apôtres. Il ne fit que multiplier le pain même qu'il avait reçu de leurs mains. C'est ainsi que, dans l'Eucharistie, il ne crée point des corps semblables au sien, mais il ne fait que multiplier son même corps dans toutes les hosties. Ainsi que les douze mille personnes rassasiées avec un pain miraculeux ne se nourrirent point d'un pain fantastique créé sur-le-champ, mais du pain identique ou pain offert par les apôtres et multiplié par le Sauveur ; ainsi, dans l'Eucharistie, les fidèles ne reçoivent point un corps idéal, allégorique, mais le corps identique du Seigneur multiplié par cette même puissance divine qui

multiplia le pain. Cette multiplication devint par là une preuve authentique de la vérité de l'Eucharistie. N'a-t-elle pas montré que la même puissance divine qui multiplia, sans l'altérer, un pain terrestre, manipulé par les hommes, pourrait, à plus forte raison, multiplier un pain céleste, le corps de Jésus-Christ formé par le Saint-Esprit? que le Dieu qui put multiplier un seul petit pain, de manière à en rassasier plus de mille personnes, peut multiplier son corps et le donner en nourriture à tous les fidèles? N'est-il pas aussi impossible à la raison de comprendre ce second miracle que d'expliquer le premier? De même que le premier, le second prodige, tout en demeurant inexplicable, ne saurait, pour autant, être rejeté. C'est ainsi que la vue de la première multiplication a disposé notre croyance en la seconde; la réalité de l'une démontre la possibilité de l'autre; en nous en donnant l'emblème le plus fidèle, elle nous donne en même temps une preuve sensible, authentique, irréfragable de sa vérité. O cachet magnifique! ô empreinte divine, digne de la toute-puissance, de la majesté, de la grandeur de Dieu! ce Dieu choisit un prodige, et un prodige éclatant, public, solennel, indubitable, pour prouver un autre miracle bien plus important (1).

Il nous est facile d'apprécier, par les réflexions que nous venons de faire, les illusions des Juifs et des disciples qui ne craignaient pas de dire : « Com-

(1) Hunc... (Ut supra).

ment serait-il possible que, vivant comme il l'est, il nous donnât à tous sa même chair à manger (1) ? Il faudrait, pour cela, qu'il multipliât son corps, comme il vient de multiplier les pains, et cette multiplication est-elle possible (2) ? Eh ! pourquoi non, répond saint Cyrille d'Alexandrie à cette question téméraire. O Juif ! après avoir vu de tes yeux la facilité avec laquelle Jésus a multiplié son pain, ne dois-tu pas croire qu'il lui sera tout aussi facile de multiplier son corps ? Si, avant d'opérer le miracle de la multiplication du pain, il en avait fait la promesse, tu ne l'aurais point crue. Il t'aurait semblé impossible qu'on pût, avec cinq pains, rassasier douze mille personnes, et des restes emplir douze paniers : cependant il l'a fait ; tu l'as vu de tes yeux, tu ne saurais le nier. Maintenant qu'il promet de multiplier son corps, ce prodige te semble impossible : cependant il le fera ; et, par ce que tu lui as vu faire, sans l'avoir promis, ne dois-tu pas croire, à plus forte raison, qu'il fera ce qu'il vient de promettre (3) ? C'est effectivement pour produire cette croyance qu'il vient de faire un aussi grand miracle ; c'est pour concilier ta foi avec le miracle encore plus grand qu'il t'a révélé et promis aujourd'hui (4).

Rien n'empêche de faire la même réponse à l'in-

(1) Quomodo potest hic nobis carnem suam dare ad manducandum?

(2) Quomodo... (Ut supra).

(3) Ex eo et hæc credere oportuit ei facilia factu esse.

(4) Propterea enim id prius fecit miraculum, ut per illud non essent increduli his quæ postmodum diceret.

crédule qui ne peut se persuader que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, né de la vierge Marie, immolé sur le calvaire, sorti du tombeau, régnant glorieux dans le ciel, se trouve à la fois tout entier, et *numériquement* le même dans toutes les hosties consacrées par les prêtres par toute la terre. La difficulté d'une pareille multiplication simultanée du même corps, incompréhensible à la raison, et qui fait répéter à l'incrédule : « Est-ce possible (1) ? » Jésus-Christ l'a détruite à l'avance par un fait admirable, par la multiplication simultanée du pain identique en mille pains. Rappelons-nous ici la belle expression de saint Augustin : que les pains multipliés étaient, entre les mains de Jésus-Christ, une sorte de semence non confiée à la terre et se reproduisant elle-même, mais contenue dans la main du Dieu qui a créé la terre et qui l'a multipliée (2). Ne peut-on pas dire la même chose du corps de Jésus, qu'il a lui-même comparé au grain semé dans la terre (3) ? Ce corps très-saint, par la divinité du Verbe auquel il est uni, n'est-il pas une semence précieuse et féconde, qu'il multiplie lui-même dans son sacrement ?

Ainsi, nous dit un ancien Père, qu'au moment de la création Dieu dit à toutes les créatures : « Croissez et multipliez ; » ainsi, au commencement de la Rédemp-

(1) Quomodo potest?

(2) Panes illi quasi semina erant, non quidem terræ mandata, sed ab eo qui fecit terram multiplicata.

(3) Granum frumenti cadens in terram.

tion, il dit : « Ceci est mon corps. Faites toujours ce que vous me voyez faire en ce moment, en mémoire de mon amour. » Comme la multiplication de toutes les créatures, celle des grains de blé sortant d'un seul germe, celle de tant d'arbres qui se reproduisent par une seule semence, celle de tant d'hommes qui se multiplient par un seul homme, ne sont que l'effet, l'écho prolongé de la parole toute-puissante du Créateur, qui retentit sans cesse dans toute la nature avec la même efficacité ; ainsi la multiplication du corps du Seigneur dans tant d'hosties consacrées, est l'écho prolongé de la voix toute-puissante du Dieu rédempteur ; voix qui retentit sans cesse avec la même efficacité dans toute l'Eglise (1).

Voilà pourquoi le même Père disait au sarrasin Achmet, qui insultait à ce mystère chrétien : Insensé! il vous semble étrange et impossible que le corps identique du Seigneur se retrouve simultanément entier dans plusieurs hosties, et dans chaque partie d'une hostie rompue ! Entrez donc dans un appartement recouvert de glaces, et vous verrez votre visage tout entier réfléchi dans chacune de ces glaces. Rompez une seule de ces glaces en une infinité de parties, vous vous reconnaîtrez encore répété et représenté dans chacune de ces parties; pourquoi donc la parole toute-puissante de l'Auteur de la lumière

(1) Quemadmodum initio dixit : « Crescite et multiplicamini, » ita locutus est Dominus : « Hoc est corpus meum ; hoc facite in meam commemorationem : » utrumque mandato Omnipotentis (*Samon. Gazzen.*, apud Beyerlink., *Theatr. vit. human.*, art. *Eucharistia*).

ne pourrait-elle pas opérer plus facilement encore ce que produit la mobilité de la lumière ? Pourquoi Jésus-Christ ne pourrait-il pas se répéter réellement dans toutes les hosties, comme l'homme se répète en figure dans les glaces (1) ?

Mais pourquoi l'homme sortirait-il de lui-même, puisqu'il peut découvrir dans son intérieur une image fidèle de ce prodige ? La pensée, dit saint Augustin, le Verbe intérieur de l'homme, qui, produit de l'esprit, devient extérieurement sensible par la parole, n'est-il pas un emblème de la pensée du Verbe éternel, de Dieu, qui, de l'Esprit divin qui l'engendre, est devenue sensible par la chair (2) ? Que fais-je moi-même dans l'instant où je prêche à cet auditoire ? Je revêts dans ma bouche, continue à dire le Père précité, je revêts dans ma bouche la pensée de mon esprit de formes sensibles ; je la multiplie sans la diviser. Je la manifeste au dehors sans la séparer de mon intelligence ; à l'aide de l'ouïe, je la reproduis tout entière dans l'esprit de tous ceux qui m'écoutent ; en sorte qu'ils la voient sans que je cesse de la voir moi-même : c'est ainsi que ce que je pense au moment où je parle, vous le pensez également, vous tous qui m'écoutez ; ma pensée articulée par ma

(1) Si quispiam speculum terræ allidit et in frusta comminuit, nonne in omnibus tamen figuram suam integram videt? Ita caro Christi in pluribus hostiis et cujusque hostiæ fragmento integra et salva consistit (Loc. cit.).

(2) Sicut verbum meum apud me est et procedit in vocem, sic Verbum Dei apud Patrem est et processit in carnem.

langue, entendue de vos oreilles, se trouve simultanément et dans mon esprit et dans tous les vôtres, sans que le nombre plus ou moins grand des auditeurs la diminue ou l'augmente (1). Or, continue à dire le même apologiste, ce que l'homme fait de sa parole parlée, pourquoi Dieu ne pourrait-il pas le faire de sa parole incarnée ? Si l'homme multiplie sa pensée, la communique tout entière à tous, sans la séparer de son esprit, pourquoi le Fils de Dieu ne pourrait-il pas multiplier son corps, le donner tout entier à tous comme nourriture, sans le scinder de sa personne ? Au surplus, la pensée de l'homme n'est pas seulement l'expression de son intelligence, mais elle est en quelque sorte son intelligence même qui pense. Pendant que mon esprit pense en moi, qu'il se multiplie par ma parole, qu'il se reproduit dans votre esprit, je suis idéalement dans tous ceux qui m'écoutent, en même temps que je suis entier en moi-même. Comment serait-il donc impossible que le Fils de Dieu, tandis qu'il est tout en lui-même, ne pût se répéter et se trouver dans tous ceux qui communient (2) ?

La théologie n'explique pas, il est vrai, mais elle

(1) Omne verbum quod homo proferendo emittit, et qui loquitur ipsum intelligit et qui circumstant, etsi multi audiant; non tamen divisum, sed integrum (Loc. cit.).

(2) Eodem modo affirmandum Sacramentum : Corpus Christi assidens Patri apud eum manet; et panis consecratus in verum Christi Corpus transformatus, licet dividatur, integer tamen in unoquoque frustulo habetur.

provoque notre admiration touchant cette multiplication sacramentelle de la personne du Fils de Dieu humanisée. Mais disait, en insistant sur la même idée, le grand pontife Innocent III, la philosophie a-t-elle pu ou pourra-t-elle jamais expliquer la multiplication idéale de l'esprit de l'homme, et ne sera-t-elle pas réduite aussi à une simple admiration (1)? C'est ainsi que la raison, qui se plaint de ne pouvoir comprendre comment d'infimes accidents matériels de pain et de vin peuvent contenir le corps, l'âme, la divinité de Jésus-Christ, n'a pas encore trouvé l'explication, ni l'intelligence du mode dont la parole produite par l'oscillation de l'air et par le mouvement de la langue, chose purement matérielle, peut servir de véhicule au sentiment et à la pensée, qui est quelque chose de spirituel et de divin. La raison, qui murmure de ne point comprendre comment la personne de Dieu, du Verbe incarné, peut en même temps se trouver au ciel et sur la terre et dans le cœur de tous les communiants, devrait nous donner l'explication et l'intelligence du mode selon lequel la pensée parlée subsiste en même temps tout entière dans l'esprit de celui qui la parle et dans les milliers d'hommes qui l'écoutent. Qu'elle cesse donc de se scandaliser de ce que les choses divines sont pour elle des mystères incompréhensi-

(1) Miraris quod Verbum Dei, juxta virtutem Sacramenti, totum simul in diversis locis existit? Et non miraris verbum hominis, juxta vocis naturam, totum simul esse in auribus universorum (Apud Beyerlink., loc. cit.).

bles, puisqu'elle est contrainte de reconnaître qu'elle est pour elle-même un mystère impénétrable.

Pendant que l'histoire de la révélation du mystère eucharistique confond l'incrédule qui le combat, elle condamne bien davantage l'hérétique qui le nie. En effet, à l'exemple de ces premiers hérétiques juifs et héritiers de leur orgueil, les hérétiques chrétiens, particulièrement les calvinistes, ont prétendu, dit Macdonald, vouloir comprendre ce qu'ils devaient se contenter de croire ; ils ont aussi demandé la démonstration d'un mystère dont Jésus nous a révélé, non le mode dont il s'opère, mais seulement la vérité sur laquelle il se fonde. Ils ont voulu se rendre les interprètes, non-seulement de l'Église universelle, mais encore des paroles mêmes de Jésus-Christ son chef. Ils ont entassé mille questions sur un mystère dont l'abîme impénétrable engloutit tous ceux qui veulent en sonder le fond. Ce qui faisait paraître l'Eucharistie impossible aux Juifs, quand Jésus-Christ la leur révéla, l'a fait paraître impossible aux hérétiques, maintenant que l'Eglise la croit, la professe et l'enseigne. Eux aussi ont fait cette question : Comment est-il possible que le Seigneur multiplie son corps dans tant d'hosties pour nous le donner en nourriture ? Ils se fondent principalement sur cette argumentation, que le corps du Seigneur, se trouvant glorieux dans le ciel, ne saurait se trouver simultanément dans le pain sacramentel sur la terre (1) : de là vient qu'ils se sont révoltés

(1) Calvinistæ, qui falsis illis discipulis successerunt, hoc potissimum

contre la foi catholique ; qu'à l'exemple de ses anciens disciples, ils se sont séparés de la véritable Église ; et, pour donner à leur schisme funeste un prétexte et une apparence de raison, ils n'ont pas craint d'affirmer que l'Eglise catholique est dans l'erreur, à cause de sa croyance en l'Eucharistie, c'est-à-dire qu'aussi téméraire dans l'absurdité que dans la présomption, ils se sont arrogé ce qu'ils refusent à l'Eglise, le droit d'interpréter infailliblement les Ecritures. Ils ont préféré à l'Eglise une poignée de religieux débauchés, d'ecclésiastiques apostats, de soldats révoltés, de femmes libertines ; aux conciles, leurs conciliabules ; Genève, à Rome ; à tous les Pères et à tous les pontifes, un Zwingle furibond, cruel, et un Calvin méprisable. N'ont-ils pas dit, en effet, que Jésus-Christ, dans cette circonstance, entendait parler d'une manducation spirituelle et symbolique, et non sensible et réelle? que la chair de Jésus-Christ, dont le chrétien doit se nourrir dans le temps, sous peine de mort éternelle, n'est pas autre chose que la foi en l'incarnation du Seigneur? que l'Eucharistie ne contient son corps qu'en figure, et non en réalité? Aussi Zwingle, joignant l'extravagance au blasphème, le ridicule au sacrilége, se disait-il autorisé par l'Esprit-Saint à changer les paroles de la consécration. Il ordonna que, dans la cène eucharistique, le consacrant, au

argumento non credunt Christum vero nobis carnem suam dare ad manducandum : quod in cœlis est (*Joan.* VI).

ieu de dire : « Ceci est mon corps (1), » s'exprimât de cette sorte : « Ceci est le signe de mon corps (2) ; » c'est ce qui a fait donner à ces hérétiques le nom de *significatifs*.

Mais gloire au divin Maître dont le disciple chéri, véritable interprète des secrets célestes de ce cœur divin sur lequel il avait reposé, nous fournit, dans l'histoire que nous avons rapportée, six preuves qui renversent par anticipation ces blasphèmes insensés, et qui vengent la foi de la véritable Eglise !

Voici la première : Dans ce même chapitre sixième de saint Jean, Jésus-Christ avait parlé de la nécessité de croire en son incarnation, en commençant par dire : « La première œuvre agréable à Dieu est que vous croyiez au Messie qu'il a envoyé (3) ; » et c'est à cette foi qu'il avait promis la vie éternelle (4).

Après avoir ainsi inculqué la croyance en son incarnation, il se prit à parler de la nécessité de manger sa chair pour obtenir aussi l'immortalité de l'âme et du corps (5). Les dogmes de l'Incarnation et de l'Eucharistie se trouvent donc manifestement distingués par le Seigneur : la nécessité de croire à son incarnation, celle de se nourrir de sa personne. Voilà deux préceptes divers imposés : celui de le croire incarné, et celui de le manger sacramentellement ; le premier est donné pour la base du second,

(1) Hoc est corpus meum.
(2) Hoc est signum corporis mei.
(3) Hoc est opus Dei, ut credatis in eum quem misit ille.
(4) Qui credit in me habet vitam æternam.
(5) Qui manducat..... (V. not. 1, pag. 57).

mais sans identification ni confusion quelconque. On ne saurait donc dire, sans violenter ouvertement les paroles du Seigneur, que manger sa chair soit la même chose que croire en son incarnation.

Voici la seconde preuve : Le Seigneur, ayant dit : « Ma chair est une véritable nourriture ; mon sang est un véritable breuvage (1), » a clairement indiqué une réception vraie, sensible, réelle de son corps, praticable par la bouche, comme celle de la manne. Il n'y a plus qu'une insolente témérité, en présence de termes si clairs et si positifs, à soutenir que le Seigneur n'a parlé que d'une réception mystique et spirituelle, d'une adhésion à la vérité de son incarnation praticable par le cœur.

La troisième preuve consiste en ce que le Seigneur, en traitant de ce mystère, dit formellement : *Nemo potest*, etc. (2) ; c'est-à-dire qu'il faut un don particulier de foi du divin Père pour le croire. Nulle part ailleurs, le Seigneur n'a parlé avec autant de force de la nécessité de ce concours divin, de cette grâce surnaturelle, pour réduire l'esprit à l'obéissance de la foi. Si donc l'Eucharistie n'était pas autre chose qu'un pain ordinaire bénit, la figure d'un pain céleste, image, signe de l'incarnation du Verbe ; si sa chair ne devait être mangée qu'en esprit dans ce sacrement, qu'y aurait-il, dans cette institution, de propre à

(1) Caro mea..... (V. not. 1, pag. 52).

(2) Nemo potest ad me venire, nisi Pater meus traxerit eum. Et erunt omnes docibiles Dei. Omnis qui audivit a Patre et didicit, venit ad me.

choquer la raison, à susciter des difficultés telles que toute la puissance de la grâce divine serait nécessaire pour les vaincre ; que le Père céleste devrait accorder le grand don de l'obéissance, de la docilité de la foi, qui opère sur l'esprit et sur le cœur de l'homme? Pourquoi donc Jésus-Christ aurait-il employé des expressions aussi énergiques, indiquant la nécessité d'une foi extraordinaire pour croire au mystère de l'Eucharistie, s'il n'était pas un grand mystère de foi ? Tant il est vrai que la croyance seule de l'Eglise catholique, reconnaissant dans l'Eucharistie le plus élevé des prodiges divins, conserve aux paroles de Jésus-Christ leur sens naturel et simple, leur grandeur et leur vérité!

Quatrième preuve : Dans ce chapitre de saint Jean, Jésus parle quinze fois de son corps comme d'une nourriture, et de son sang comme d'un breuvage. Il est constant que les répétitions, dans l'Ecriture, indiquent que la chose exprimée doit se prendre dans un sens direct et naturel, sans aucune idée de parabole ni de figure. Si des termes si réitérés, si clairs, si formels, si précis et si positifs, au point que l'Evangile n'en présente nulle part de plus forts, ne devaient s'entendre que dans le sens figuré, on pourrait, à plus forte raison, prendre dans un sens figuré tous les autres termes de l'Ecriture. Rien n'empêcherait de dire que Jésus-Christ n'est Fils de Dieu que figurément , qu'il n'y a un seul Dieu en trois personnes qu'en figure. C'est ainsi qu'on pourrait nier tous les dogmes du christianisme. A

peine, en effet, Zwingle et Calvin avaient-ils osé interpréter dans un sens figuré les paroles qui contiennent la révélation de l'Eucharistie, qu'aussitôt Michel Servet explique, dans Genève même, les passages relatifs à la Trinité, et va jusqu'à en nier l'existence. A Berne, Gentil traduit aussi dans un sens figuré les passages qui annoncent la divinité de Jésus-Christ, et il cesse de la reconnaître. Plus tard, les rationalistes, enfants naturels des calvinistes, poussant la témérité et le blasphème jusqu'aux dernières limites, se sont pris à dire que l'Evangile n'a rien de réel, que c'est une figure continue ; que Jésus-Christ n'est qu'un personnage simplement mythologique et idéal. O filiation terrible d'une erreur! En commençant par la négation de la réalité du sacrement de Notre-Seigneur, on a passé de négation en négation, et finalement jusqu'à celle de sa divinité, de son humanité et enfin de son existence!

Cinquième preuve : Supposez que Jésus-Christ eût parlé dans un sens spirituel et métaphorique, son enseignement n'eût plus offert aucune difficulté ; on n'eût plus trouvé son langage insupportable (1). On n'eût pu dire qu'il est impossible de se nourrir de sa chair (2). Les disciples murmurent (3) ; ils disputent entre eux (4) ; ils se scandalisent, s'offensent des paroles du Seigneur (5) ; les disciples enfin se séparent

(1) Durus est hic sermo.
(2) Quomodo.... (V. not. 1, pag. 66).
(3) Murmurabant.....
(4) Litigabant ad invicem.
(5) Hoc vos scandalizat.

de Jésus-Christ et l'abandonnent (1). Et pourquoi? Parce qu'ils comprenaient que, lorsque Jésus-Christ entendait professer que sa chair devait servir d'aliment à l'âme, pour le salut éternel, et au corps, pour la résurrection immortelle ; qu'il exigeait d'eux la manducation vraie, réelle, effective de sa chair (2); parce qu'enfin les expressions tant réitérées et si claires du Seigneur rendaient toute autre interprétation impossible. Quelle témérité donc, quelle audace, chez les hérétiques, d'avancer que des paroles du Sauveur doivent se prendre dans un sens figuré, tandis que les premiers disciples, qui l'avaient entendu de leurs oreilles, attestent, par leur opposition et leur schisme même, que ces expressions ne furent prononcées que dans le sens propre et littéral!

Mais ces premiers disciples, ajoutent les hérétiques, étaient grossiers et charnels : on ne saurait donc s'étonner qu'ils aient pris dans un sens matériel le discours métaphorique de leur Maître. Admettons qu'il en fût ainsi : voici la sixième preuve que nous offre l'histoire admirable de saint Jean. S'il était vrai que ses disciples entendirent mal le discours de Jésus et tombèrent dans l'erreur, le Seigneur les en eût repris ; il n'eût pas manqué de détruire en eux une illusion aussi grossière, mais aussi pardonnable ; une erreur dont toute la responsabilité eût rejailli sur le Seigneur lui-même, puisqu'il la leur eût suggérée par la clarté,

(1) Abierunt retro.
(2) Hoc audientes discipuli.

l'assurance et la répétition de ses paroles ; il se fût, comme d'autres fois, expliqué plus clairement au moins avec ses disciples; il les eût avertis qu'il ne s'agissait point de la manducation réelle et sensible de sa chair, mais d'une manducation spirituelle et mystique. Il est impossible, disent les Pères cités par Macdonald, de supposer, sans faire injure à la justice, à la bonté, au zèle du Fils de Dieu, qu'il eût voulu laisser dans l'erreur et dans le schisme des hommes innocemment séduits et qu'il eût pu éclairer et retenir avec lui d'un seul mot (1). Il n'eût pas manqué de dire, ainsi qu'il l'avait fait antérieurement : « Oh! combien vous êtes simples et inintelligents (2) ! Quoi ! vous ne comprenez pas que je parle en paraboles et en figures ? Vos discussions sont inutiles; les objections dont vous vous occupez ne subsistent que dans votre imagination. Il n'y a qu'un seul miracle important à croire, et le voici : « Je suis descendu du ciel pour prendre un corps humain semblable aux vôtres. » Après cela, mon langage est facile et clair : par ma chair, vous ne devez pas entendre autre chose que la vérité de mon incarnation. La manger, c'est y croire. Vous ne sauriez y croire sans vous unir à cette chair par l'esprit, au moyen de la foi ; c'est de cette union, de cette réception toute de foi et d'esprit, dont j'ai voulu parler, en disant qu'il faut

(1) Si non vere, sed spiritualiter carnem suam ad manducandum se daturum polliceretur, declarasset utique, cum sciret aliter eos intellexisse, possetque uno verbo magno eos errore liberare.

(2 Adhuc et vos sine intellectu estis ?

manger ma chair. Penser le contraire, c'est vous montrer privés de sens et d'entendement (1).»

C'est ainsi que le Seigneur eût dû et eût certainement parlé, si les affirmations des hérétiques étaient conformes à la vérité. Non-seulement il ne dit rien de semblable ; il continue, au contraire, à insister sur la nécessité de manger véritablement sa chair : il confirme par serment (2) l'opinion que les disciples s'étaient faite. Cette opinion était donc légitime et vraie.

Enfin la sixième preuve offerte par l'histoire de saint Jean en faveur de la présence réelle, est celle-ci : Jésus-Christ, en nous révélant ce mystère, a révélé simultanément la plus grande difficulté qu'il contienne, difficulté qui en renferme plusieurs autres, à savoir : comment sa chair, en conservant son unité et son identité réelles, est-elle tout à la fois au ciel et dans une infinité de lieux sur la terre ? Ne dit-il pas effectivement à ses disciples : « Vous êtes scandalisés, parce que vous entendez que vous devez manger ma chair, et que cette manducation vous semble impossible : combien la même chose ne vous paraîtra-t-elle pas plus impossible encore après que je serai remonté dans les cieux (3) ? » C'était dire, d'après les Pères : Vous trouvez mon discours insupportable, ma promesse impossible à réaliser ? Vous

(1) Adhuc..... (Ut supra).

(2) Amen..... (Ut supra).

(3) Hoc vos scandalizat? Si ergo videritis Filium hominis ascendentem ubi erat prius? id est : quid facietis, cum videritis me in cœlum ascendentem? quanto magis scandalizabimini ! quanto minus credetis, ut videritis me in cœlis, vos in terra esse!

êtes loin, cependant, de prévoir toutes les difficultés que l'avenir vous prépare. Le prodige que j'annonce serait moins grand, si je restais avec vous sur la terre. Mais, un jour, vous me verrez la quitter pour remonter au ciel avec cette même chair dont je suis revêtu. Combien alors ne devra-t-il pas vous sembler plus impossible que, conservant cette chair au ciel, je la donne à manger sur la terre ? Votre raison ne trouvera-t-elle pas alors de plus grandes difficultés à croire et n'en sera-t-elle pas scandalisée (1) ? Ainsi, plus cette nouvelle difficulté, que devait produire l'Ascension du Seigneur, a rendu le mystère eucharistique incompréhensible, plus elle a contribué à rendre notre foi forte et constante : car Jésus-Christ nous a clairement révélé cette difficulté de son mystère ; il nous a prévenus qu'elle se rencontrerait dans la croyance en l'Eucharistie ; il nous a avertis qu'elle serait, pour un grand nombre, un obstacle à y croire (2). Dans l'opinion des hérétiques qui considèrent l'Eucharistie comme une simple figure, cette difficulté s'évanouit. Serait-il bien difficile, en effet, de croire qu'une personne, tout en demeurant dans un lieu, puisse être représentée en figure dans mille autres ? Cette opinion, qui semble plus simple, n'est que plus manifestement énoncée ; elle ôte à la foi en l'Eucharistie le plus grand obstacle que Jésus-Christ nous oblige à y reconnaître ; elle est opposée à

(1) Hoc vos..... (Ut supra).

(2) Prædixit fore qui, propter suum in cœlum reditum minus crederent

son langage et à ses paroles. Il n'y a donc de vraie que la foi de l'Eglise catholique, reconnaissant et adorant, dans l'Eucharistie, le grand prodige de l'unité de la chair de Jésus, réellement présent au ciel et sur la terre, réellement mangé par une infinité de personnes et restant toujours intact et identique. Il n'y a que cette foi qui soit en harmonie avec le discours du Seigneur, qui en reproduise le sens vrai, qui en contienne le secret élevé; il n'y a donc que cette foi qui soit sainte, légitime, véritable.

Tout en grandissant, en fortifiant la difficulté de la croyance de sa présence réelle en l'Eucharistie, le Seigneur n'a pas laissé que de l'adoucir, et même de la faire disparaître. Voici la raison principale qui fait nier aux hérétiques que le Seigneur ait donné sa chair à manger dans l'Eucharistie : « Il est, dit-il, remonté dans le ciel; mais c'est tout le contraire, nous dit Macdonald; c'est précisément pour cette raison qu'il peut y résider (1). Car, étant remonté au ciel par sa propre vertu, il demeure évident qu'il est Dieu (2). Or, s'il est Dieu, il s'ensuit nécessairement qu'il peut placer son corps partout où il lui plaît, sans l'éloigner du lieu où il se trouve (3). C'est

(1) Non credunt Christum vere nobis carnem suam dare ad manducandum, quod in cœlo sit. Ego contra : propterea in Eucharistia esse potest, quia in cœlo est.

(2) Ex eo enim quod in cœlum ascendit propria auctoritate, sequitur Deum esse.

(3) Et si Deus est, sequitur corpus suum ubicunque velit posse ponere; sicut ab eo loco in quo est minime discedat.

pourquoi saint Pierre, pour croire que la révélation du mystère eucharistique faite par Jésus-Christ, tout impossible qu'elle fût, était néanmoins vraie, céleste, vivifiante et divine, ne s'appuyait que sur ce fondement unique, que Jésus-Christ était fils de Dieu (1). C'est encore ce qui faisait dire à un ancien Père de l'Eglise, saint Hilaire : « Quant à la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, tout doute est impossible. Ceux-là seuls peuvent nier ce mystère, qui nient que Jésus-Christ soit Dieu (2). »

Quels sont, en effet, les hérétiques qui ont nié les premiers, dans ces derniers temps, la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie ? C'est un Carlostad, un Zwingle, un Calvin, qui avaient en sa divinité une croyance fort équivoque. Croire, au contraire, au dogme eucharistique, c'est croire que Jésus-Christ est le Fils vrai, consubstantiel de Dieu, et Dieu lui-même, de puissance et d'amour infinis. Oh ! combien la foi de l'Eglise catholique, notre foi à nous, n'est-elle pas belle, pure et glorieuse pour Jésus-Christ ! Heureux celui qui conserve cette foi ! mille fois malheureux celui qui l'a perdue !

SECONDE PARTIE.

La révélation et la promesse du mystère eucha-

(1) Verba vitæ æternæ habes. Tu es Christus Filius Dei.

(2) De veritate carnis et sanguinis non est relictus ambigendi locus Contingat plane his verum non esse qui Christum verum esse Deum negant (*Comm.*).

ristique dont nous venons d'exposer l'histoire admirable, fut la même pour tous, et les difficultés communes à tous. Les apôtres ne reçurent pas alors de plus grands éclaircissements que ceux qui furent adressés aux disciples et au peuple. Ils ne comprirent pas mieux que les autres comment le Seigneur donnerait sa chair à manger et son sang à boire. Ils ne connurent pas mieux que les autres comment Jésus-Christ deviendrait tout entier l'aliment de l'homme; ils se gardèrent bien, cependant, de suspecter le choix du voile sous lequel Notre-Seigneur devait cacher un don aussi précieux; voile qui devait laisser à l'homme la liberté entière et la confiance d'y participer. Néanmoins, ô effets divers d'une même révélation, d'une même promesse! Les disciples en murmurent avec orgueil et les apôtres l'accueillent avec docilité. Les disciples en prennent occasion d'abandonner le Seigneur, de s'en séparer comme d'un séducteur (1), et les apôtres, nullement ébranlés par ce scandale, se rattachent toujours plus affectueusement à sa personne comme au vrai Fils de Dieu, et lui font unanimement, par la bouche de saint Pierre, cette déclaration si tendre et si généreuse : « Jamais, Seigneur, jamais nous ne nous séparerons de vous, qui avez les paroles de la vie éternelle; de vous que nous croyons, que nous reconnaissons pour le vrai Fils de Dieu et le Sauveur

(1) Abierunt retro, et jam non ambulabant cum eo.

du monde (1). » C'est ainsi que ce grand mystère, dès la première heure où il fut promis et révélé, devint un signe de contradiction pour les uns, et un gage d'amour pour les autres; il fut pour ceux-là une occasion de mort et de ruine spirituelles, de résurrection et de vie pour ceux-ci (2). Nous trouvons donc dans ce grand événement, dont le souvenir ne s'effacera jamais, l'image frappante des dispositions diverses que la révélation et la foi en l'Eucharistie rencontrent encore en ce jour parmi les chrétiens. Comment ne point apercevoir, dans les murmures des déserteurs capharnaïtes contre ce mystère, dans les objections qu'ils y opposèrent, dans les difficultés par où ils le combattirent, dans le scandale qu'ils en prirent, dans le schisme dont ils donnèrent le premier exemple funeste, pour ne point croire à la parole divine de Jésus-Christ ; comment, dis-je, ne pas voir la figure, la prédiction, l'histoire anticipée de l'obstination que les hérétiques modernes opposent à cette révélation et à cette croyance? des blasphèmes par lesquels ils lui insultent; de leur apostasie de la véritable Église? Comment ne pas voir, au contraire, dans la fermeté et dans la constance des apôtres, restés en la compagnie de Jésus, dans la protestation de leur croyance et de leur amour, la peinture de la conduite tenue

(1) Domine, ad quem ibimus? verba vitæ æternæ habes. Et nos credidimus et cognovimus quia tu es Christus Filius Dei.

(2) Signum cui contradicetur; positus est in ruinam et resurrectionem multorum.

par les catholiques, leur gloire et leur avantage? Cela ne veut point dire que le mystère eucharistique ne soit pas pour nous un mystère profond et impénétrable; que nous comprenions mieux que les autres comment le corps très-saint du Seigneur se trouve tout entier sous l'accident du pain; se divise sans se séparer, se mange sans se détruire. Mais, docile à la parole de Jésus-Christ, que l'Eglise nous a conservée, notre foi en ce mystère demeure toujours pure, ferme et constante; et comme les hérétiques, par le fait de leur incrédulité, renouvellent contre Jésus-Christ les antiques blasphèmes des disciples apostats; qu'ils le traitent avec le même orgueil et le même dédain; ainsi les catholiques, en croyant, en adorant, en recevant le pain eucharistique avec les dispositions nécessaires, répètent de fait au Seigneur la confession des apôtres fidèles avec la même humilité, la même confiance et le même amour. Nous protestons sans cesse que nous entendons renoncer à tout enseignement opposé au sien (1); qu'en l'écoutant avec docilité, qu'en accomplissant ses paroles avec exactitude, nous mettons en lui toute notre espérance en la vie éternelle (2); que, soit au ciel, dans le sein de sa gloire; soit sur la terre, dans son sacrement, nous le confessons sans cesse comme le Fils de Dieu, le Messie et le Sauveur du monde (3). Bien plus,

(1) Domine, ad quem ibimus?
(2) Verba vitæ æternæ habes.
(3) Et nos..... (Loc. cit.).

tandis que le juif blasphème le Dieu de l'Eucharistie, que l'impie le ridiculise, que l'hérétique le condamne, le catholique affligé, mais non ébranlé, souffrant, mais non scandalisé, à la vue d'une opposition si forte et si obstinée, lui est plus attaché à mesure qu'il le voit plus méprisé ; plus il le voit avili, plus il l'honore. De cette sorte, signe de contradiction et d'insulte pour les uns, il est pour nous un objet d'adoration et d'amour. Tandis qu'il est pour les autres une pierre d'achoppement et de mort, il est pour nous le véhicule de la raison et de la vie (1).

O pensées consolantes pour nous ! nous donc, nous seuls imitons les apôtres fidèles à Jésus-Christ ; nous seuls avons leur foi, leur générosité, leur constance, leur amour et leur esprit, parce que seuls nous nourrissons leurs sentiments, nous retraçons leurs œuvres, nous parlons leur langage.

Nous avons vu que Judas fut le premier à rejeter la révélation et la promesse de l'Eucharistie (2). Tel fut le motif pour lequel le Sauveur l'appela un *démon* (3). O mystère redoutable ! le premier qui nia le sacrement de Jésus-Christ fut Judas qui le trahit ! Le premier qui combattit l'Eucharistie, ce fut Judas qui la profana ! Le premier hérétique, le premier schismatique, le premier déserteur de l'Église, ce fut Judas qui en vendit le fondateur ! Voilà donc,

(1) Signum..... (Loc. cit.).

(2) Sciebat Jesus qui essent non credentes, et qui traditurus esset eum.

(3) Unus.... (V. loc. cit.).

ô malheureux chrétiens! qui niez un si grand mystère, voilà ce que vous dit un grand écrivain: «Votre aïeul, c'est Judas; vous marchez sur ses traces; vous êtes animés de son esprit; son sang circule dans vos veines, puisque vous avez son incrédulité dans votre cœur, comme le sang des apôtres circule dans les nôtres, puisque nous avons adopté leur foi et celle de tous les Pères de l'Église catholique (1). Judas ayant été appelé démon par le Fils de Dieu ; le démon est, en effet, votre fondateur, votre chef, ô chrétiens malheureux et dégradés! Par Luther, Carlostad, Zwingle, Calvin, vous descendez en ligne directe de Judas et du démon. Soyez donc fiers, si vous l'osez, d'une descendance aussi affreuse, aussi ignoble! »

Par la raison opposée, je le répète, puisque nous conservons, en notre qualité de catholiques, la croyance en l'Eucharistie, la foi que les apôtres et Pierre furent les premiers à recevoir, à confesser, à maintenir, seuls, nous descendons de Pierre et des apôtres; seuls, nous sommes leurs véritables enfants, leurs légitimes héritiers, leur famille, leur race, leur peuple. Jésus-Christ, ayant promis de demeurer jusqu'à la fin du monde avec cette famille, avec ce peuple des apôtres (2), Jésus-Christ n'est que parmi

(1) Sicut catholici institutionem Christi, undecim Apostolorum et omnium Patrum consensum sequuntur; ita hæretici qui contra Eucharistiam sentiunt, sequuntur Judam proditorem, qui primus auctor credi potest hujus erroris (Apud Bezerlinck., loc. cit.).

(2) Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.

nous et avec nous. Seuls, nous formons le vrai peuple fidèle, la véritable Église de Jésus-Christ, au sein de laquelle, en adorant l'Eucharistie par la foi et par les œuvres, nous sommes assurés d'y trouver la vie et la résurrection éternelle, tandis que les hérétiques, qui ont abandonné cette Église par leur opposition à ce sacrement, courent à leur ruine, à la mort (1).

Dans cette grande circonstance, le Seigneur prononça ces paroles profondes et sublimes : « Nul ne parvient à la foi de mon mystère, s'il n'y est entraîné par mon Père. Ceux-là seuls ont ma vraie foi, qui l'ont entendue et apprise de ce Père divin. Mes vrais disciples, ainsi que les prophètes l'ont annoncé, sont ceux qui ont reçu de Dieu leur instruction (2). » Par ces paroles à la fois consolantes et redoutables, le Fils de Dieu nous a manifesté le mystère de l'incrédulité de l'hérétique qui rejette, et de la foi du catholique qui accepte le dogme de l'Eucharistie, professé, enseigné par la véritable Eglise. Il n'y a, en effet, que l'enseignement seul de Dieu, l'efficacité de sa grâce, qui puissent faire plier la raison et lui faire admettre un mystère aussi grand, aussi abstrait, aussi supérieur, aussi incompréhensible à la raison. Le concours de Dieu est d'une nécessité aussi absolue pour le faire recevoir que sa toute-puissance l'est pour l'opérer : après le

(1) Signum..... (Loc. cit.).
(2 Nemo potest.... (V. loc. cit.).

prodige du Dieu qui l'accomplit, il n'y a pas de prodige plus grand que celui de l'homme qui le croit. C'est pourquoi, chrétiens infortunés, qui avez substitué à l'Evangile de Jésus la doctrine de Calvin, c'est pourquoi, dis-je, si vous ne croyez pas à l'Eucharistie, il est certain, évident que vous n'avez pas le don, la grâce de la foi donnée par le divin Père ; que ce n'est pas Dieu qui vous instruit, vous dirige et vous éclaire. Votre opposition à ce mystère ne prouve qu'une chose, c'est que vous avez commencé par présumer, au lieu de vous humilier ; que vous avez prétendu assujettir la révélation de Dieu au jugement de votre raison privée, au lieu de soumettre votre raison privée à la parole de Dieu ; que, pour ce motif même, vous n'êtes point du nombre de ces fidèles que des prophètes ont nommé les disciples de Dieu (1). Malheureux ! tandis que vous vous croyez plus que les autres en état de décider ce qu'il convient de croire, vous êtes plus que les autres dans la triste condition de vous tromper. Les objections que vous soulevez contre ce mystère vous paraissent plausibles, et elles ne sont en réalité, au fond, que des blasphèmes diaboliques, des extravagances énormes. Votre résistance à l'Eglise, que vous estimez être l'effet de la lumière et de la raison, est bien plutôt la conséquence du manque de la lumière de Dieu : vous vous croyez éclairés, et vous errez dans les ténèbres ; vous croyez y voir, et vous n'êtes

(1) Est scriptum... (Ut supra).

que des aveugles ; vous vous imaginez raisonner, et vous ne faites que délirer. De même que cet aveuglement où Dieu vous laisse, que ces ténèbres où il vous abandonne, sont le châtiment de votre raison présomptueuse; de même, au lieu de vous enorgueillir de rejeter le grand mystère de la grâce et de l'amour, vous devriez vous en confondre; au lieu de vous applaudir, vous devriez trembler (1)!

Pour nous, catholiques, nous avons cette foi; nous croyons ce mystère sans hésitation, sans effort et sans peine. Nous le croyons même avec une profonde conviction d'esprit, une intime et parfaite adhésion de cœur. Nous le croyons avec une confiance pleine, avec une vérité sincère; nous en faisons l'objet de notre culte, les délices de notre cœur. Il est donc très-assuré que notre foi, si complète et si profonde, si facile et si spontanée, si tranquille et si sûre, si tendre et si amoureuse, et par là si fort au-dessus de notre puissance naturelle, n'est plus l'œuvre de l'évidence de la raison, de la lumière du jugement privé, des hallucinations du fanatisme, de l'empire des préjugés humains (2); mais l'effet de l'enseignement de l'inspiration, de la lumière du Père céleste, qui, après nous avoir révélé le mystère, nous donne l'onction de son esprit, le secours de sa grâce pour le croire (3). Nous sommes donc, incontestablement, ces disciples fortunés dont les prophètes ont prédit,

(1) Nolite murmurare ad invicem.

(2) Quia caro et sanguis non revelavit tibi.

(3) Sed Pater meus qui in cœlis est.

avec tant d'admiration, la gloire et le bonheur, vu que nous avons Dieu lui-même pour maître (1). Il est donc constant que Dieu le Père nous inspire, qu'il captive notre intelligence, qu'il domine notre raison, qu'il incline doucement notre volonté, qu'il écarte les doutes pour faire disparaître les objections, et qu'il nous donne l'intelligence pratique du mystère; en sorte que notre esprit, éclairé par une lueur ineffable, n'y voit qu'une vérité profonde, il est vrai, mais vérité certaine et consolante (2). Il est constant que ce Père divin nous a donné l'œil pur de l'esprit pour voir, l'oreille docile du cœur pour entendre, la langue prompte de la foi pour confesser ce mystère, et qu'il conserve en nous, dans leur intégrité, ses organes, ses sens divins que l'hérétique reçut également dans le baptême, mais dont il s'est volontairement dépouillé ; en sorte qu'il n'est plus en état de voir, d'entendre, de confesser ce même mystère. En un mot, il est constant que, instruits, soutenus et conduits comme par la main, par le Père céleste, nous croyons au Fils, que nous nous jetons à ses pieds, que nous demeurons en lui et avec lui (3). Quelle consolation de pouvoir nous assurer que, par notre foi en l'Eucharistie, nous sommes particulièrement sous la conduite de Dieu, que nous sommes de son école, que nous participons à sa lumière, que nous sentons l'action réelle de sa

(1) Est scriptum... (Loc. cit.).
2 Omnis qui..... Ut supra).
(3) Omnis qui..... (Ibid.).

grâce, qui nous fait aimer et nous rend délicieux ce dogme ineffable ! tandis que l'hérétique, qui le combat et le nie, y trouve la damnation, nous, qui le vénérons, nous y trouvons l'aliment de la vie et le gage de l'immortalité (1).

Rappelons-nous enfin que Judas, après avoir nié le premier la doctrine eucharistique révélée par Jésus-Christ, demeura néanmoins, en apparence, à sa suite ; c'est-à-dire que, joignant au crime de l'incrédulité celui de l'hypocrisie, il devint plus coupable et plus infâme que ceux qui abandonnèrent publiquement le Seigneur. C'est pour ce motif que Jésus-Christ l'appela, non-seulement un homme possédé du démon, mais un démon incarné (2). Comme donc les disciples qui se séparèrent ouvertement de Jésus, n'étaient que les prédécesseurs, les pères et la figure des hérétiques qui se sont séparés de l'Eglise, ainsi Judas qui demeura à l'école du Seigneur, sans croire à sa doctrine, est le prédécesseur, le père et la figure de tant de catholiques qui, en apparence dans l'Eglise, tout en professant par la parole sa foi en l'Eucharistie, ne l'ont point réellement dans le cœur, ou sont comme s'ils ne l'avaient point. Hélas ! celui qui, par le fait, est incrédule à ce mystère, que ce soit le juif, l'impie, l'hérétique, les catholiques eux-mêmes, le prêtre, le séculier qui le profanent, en le recevant dans une conscience souillée du péché, le jeune

(1) Signum..... (V. not. 2, pag. 85).
(2) Unus. . (Loc. cit.).

homme imprudent, la femme vaine et légère, l'homme esclave du respect humain, qui osent se présenter devant ce sacrement, sans fléchir le genou, sans le saluer, sans lui adresser une prière, ou qui assistent au grand mystère offert pour leur salut avec moins d'attention qu'ils n'en apportent au théâtre ; cherchant çà et là du regard, et plus encore du cœur, des idoles terrestres, en présence du Maître des cieux ; respirant la débauche dans leurs vêtements et leur maintien, en face du Dieu de la pureté; l'insultant avec impudence dans le temps et dans le lieu destinés à lui rendre hommage. Oui, oui, ceux-là se montrent, par le fait, de vrais Judas incrédules à ce grand mystère ; ils en font une sorte d'abjuration publique et solennelle, puisqu'en les voyant, rampant devant les hommes, demeurer cependant avec un air d'indifférence, d'irrévérence, d'audace, de mépris devant l'Eucharistie, il est impossible de supposer qu'ils y croient Dieu réellement présent. Les héritiques sont coupables de ne pas croire à l'Eucharistie ; mais, puisqu'ils n'y croient pas, ils ne sont pas coupables de lui refuser un culte ; les catholiques qui, croyant ou feignant de croire que Dieu est présent dans l'Eucharistie, le méprisent et l'outragent, sont bien plus coupables ; car ils sont de vrais Judas, de vrais démons : aussi reçoivent-ils le châtiment prompt et terrible de ce péché judaïque au moment même où ils le commettent. Sans qu'ils s'en aperçoivent, ils sont secrètement punis par le silence de la voix de Dieu, par la privation de sa grâce, par l'aveuglement d'esprit, par l'endur-

cissement du cœur, par l'abandon de Dieu : châtiments qui, quoique cachés, sont cependant plus terribles que celui qui frappa les Béthsamites qui regardèrent avec curiosité l'arche, figure de ce sacrement. Ainsi l'Eucharistie, insultée par ces faux catholiques, au sein même du véritable Israël, au sein même de l'Eglise, plus encore que par l'hérétique et l'incrédule, devient pour eux une occasion de ruine et de damnation éternelle (1).

Ames vraiment chrétiennes qui, héritières de l'esprit de foi, de vénération et d'amour des apôtres, respectez ce divin mystère avec humilité, le méditez avec plaisir, le cherchez avec transport, y recourez, y participez avec une foi vive, avec une conscience pure, avec un désir fervent, avec une confiance sincère, avec une charité dévouée, que vous êtes heureuses ! Ah ! c'est pour vous que ce mystère auguste est un gage de résurrection et de gloire (2). Profitez donc aussi de ces exemples, ô vous chrétiens ! qui êtes indifférents, ranimez le sentiment religieux qui est près de s'éteindre en vous ; imitez la piété sublime des bons, leur recueillement et leur ferveur ; ayez foi, vénération, confiance, amour pour le mystère d'amour, et il sera encore pour vous ce que, en l'instituant, Jésus-Christ a voulu qu'il fût pour tous, c'est-à-dire la guérison des blessures de l'âme, l'espérance du pardon, l'aliment de la force, la source du

(1) Signum..... (V. not. 2, pag. 85).

(2) Positus est in resurrectionem multorum in Israel.

mérite, le trésor de la grâce, le sceau de la persévérance finale et le gage de la vie éternelle (1). Ainsi-soit-il !

(1) Qui manducat hunc panem vivet in æternum.

TRENTE-UNIÈME HOMÉLIE.

Sur l'Eucharistie.

L'INSTITUTION.

S. Matth., chap. XXVI; *S. Marc*, chap. XIV; *S. Luc*, chap. XXII; *S. Paul*, I aux Corinthiens, chap. XI.

> Memoriam fecit mirabilium suorum misericors et miserator Dominus : escam dedit timentibus se. (PSALM. CX.)

L'œuvre la plus grande, la plus magnifique, la plus étonnante que Dieu ait faite, n'est pas celle d'avoir créé le monde, mais celle de l'avoir racheté. Pour le créer, il lui suffit de le tirer du néant ; pour le racheter, il lui a fallu triompher du péché, et le péché résiste à Dieu plus que le néant. C'est pourquoi saint Paul a appelé la *Sagesse* et la *Puissance de Dieu*, non pas le Verbe éternel qui d'une parole féconde le néant et qui, en quelques instants, en fait surgir l'univers, mais le Verbe de Dieu fait homme, qui, attaché à un infâme gibet, répand son sang, agonise et meurt victime du péché pour sauver le monde pécheur ; non le Dieu créateur, mais le Dieu ré-

dempteur (1). Bien différente des œuvres des hommes qui, à peine exécutées, deviennent un événement passé, cette œuvre ineffable, incompréhensible, cette œuvre de Dieu par excellence, l'œuvre de la rédemption du monde par le sacrifice de la croix (2), bien qu'accomplie depuis dix-huit siècles, est un mystère toujours durable, toujours actuel. En effet Dieu, selon qu'il l'avait annoncé en termes formels par son prophète, dans l'excès de sa miséricorde et de sa bonté, a voulu en perpétuer le souvenir dans le mystère ineffable de la sainte Eucharistie, où il s'est laissé pour nourriture et pour consolation de ses fidèles serviteurs (3).

L'Eucharistie est donc le mystère des mystères, le prodige des prodiges : c'est en elle que se résument, se renouvellent et s'appliquent incessamment aux fidèles les prodiges, les mystères de la passion et de la mort de Jésus-Christ ; elle est encore pour cette raison un gage de gloire et d'immortalité (4). Nous comprenons par là pourquoi le Seigneur, qui avait révélé et promis ce grand mystère, une année auparavant, se réserva de l'instituer la veille de sa passion, quelques instants avant d'aller mourir pour nous (5) ; et pourquoi, en l'instituant, il a expres-

(1) Jesum Christum crucifixum, Dei virtutem et Dei sapientiam.

(2) Opus tuum.

(3) Memoriam... (V. épigr).

(4) Recolitur memoria passionis ejus, et futuræ gloriæ nobis pignus datur.

(5) Pridie quam pateretur (*Can. miss.*).

sément recommandé que nous le célébrassions en mémoire de sa passion (1). Faisons donc aujourd'hui de cette institution ineffable l'objet de nos méditations, après en avoir considéré hier la révélation et la promesse ; examinons comment l'institution répond à la révélation et à la promesse, afin de nous fortifier toujours davantage dans notre foi, d'accroître notre amour pour le mystère où le Dieu d'amour s'est laissé en aliment de l'esprit et du cœur de ceux qui le craignent. Il ne saurait y avoir un temps plus favorable que le temps de la passion pour méditer ce mystère, souvenir toujours subsistant, renouvellement toujours efficace des mystères de la passion (2).

PREMIÈRE PARTIE.

David avait prédit mille ans auparavant que les rois de la terre et les puissances de l'enfer formeraient un accord horrible, qu'ils ourdiraient une conjuration criminelle pour faire mourir le Fils de Dieu, le Messie, le Sauveur du monde, pour ôter de la terre des vivants jusqu'à sa mémoire et à son nom ; mais que le Dieu qui habite dans le ciel dissiperait ces desseins, qu'il se jouerait de ces trames ténébreuses, et qu'il les couvrirait de ridicule et d'opprobre (3). Mais les impies, me direz-vous, n'ont-ils

(1) Hoc facite in meam commemorationem (*Matth.* xxvi).

(2) Memoriam... (V. épigr.).

(3) Astiterunt reges terræ, principes convenerunt in unum adversus

pas, effectivement, porté la main sur le Fils de Dieu fait homme ? Ne l'ont-ils pas crucifié et mis à mort sans pitié ? Où est donc l'accomplissement de cet oracle prophétique que les desseins des hommes et des démons contre la vie de l'Homme-Dieu seraient impuissants ? L'accomplissement s'en est fait principalement par l'Eucharistie : c'est dans ce mystère que Jésus-Christ s'est donné une existence, une vie nouvelle : la vie, l'existence sacramentelle, par où, même après son immolation en un seul temps et un seul lieu, il ne laisse pas que d'être toujours vivant en tous lieux et en tous temps ; par où, malgré les efforts des hommes et des démons pour l'ôter du monde, il y est néanmoins demeuré jusqu'à la fin des temps.

Ce fut dans cette nuit cruelle où les ennemis de Jésus-Christ et son disciple, les scribes et les pharisiens, les Juifs et les Romains, avaient résolu de capturer le Messie pour l'immoler à leur haine, à leur fureur; ce fut cette nuit même (1) que le Seigneur avait choisie pour donner aux hommes la plus grande preuve de son tendre amour ; pour montrer que les eaux fangeuses de leur ingratitude, de leurs infamies, de leurs crimes, n'avaient pu éteindre le foyer de son immense charité ; pour prouver que tous leurs efforts s'évanouiraient devant son pouvoir illimité (2).

Dominum, adversus Christum ejus. Qui habitat in cœlis irridebit eos, et Dominus subsannabit eos (*Psal.* XI).

(1) In qua nocte tradebatur.

(2) Aquæ multæ non potuerunt extinguere charitatem.

A l'issue de la cène légale de l'agneau mystique, après avoir donné l'exemple mémorable d'humilité et d'abaissement, en lavant lui-même, Maître et Fils de Dieu, les pieds à ses disciples, aux enfants des hommes ; après avoir repris sa place à table, ainsi que ses douze apôtres, il prend entre ses mains divines un pain non consommé dans le repas ; après l'action de grâces, il le bénit, le divise en morceaux et le distribue aux disciples, en disant : « Prenez et mangez : ceci est véritablement mon corps; le corps même qui est immolé pour l'amour de vous (1). »

Prenant ensuite une coupe remplie de vin, également après l'action de grâces à Dieu, il la bénit ; en ayant bu lui-même, il la passe aux disciples, afin qu'ils en boivent aussi, en leur disant : « Buvez tous de cette coupe : ceci est mon sang du Nouveau Testament, qui se répand pour vous, et sera répandu pour tous pour la rémission des péchés (2). » Quelle narration ! quelles paroles ! N'y a-t-il pas autant de simplicité que de sublimité, autant de clarté que de mystère, autant de brièveté que d'éloquence, d'efficacité, de puissance de l'ineffable vérité du mystère !

Remarquez d'abord, disent saint Jérôme et Bède,

(1) Cœnantibus autem illis, accepit Jesus panem et, gratias agens, benedixit, fregit deditque discipulis suis dicens : Accipite et manducate : Hoc est corpus meum, quod pro vobis datur (*Matth.* XXVI ; *Luc.* XIX).

(2) Similiter accipiens et calicem, postquam cœnavit, gratias egit et dedit illis dicens : Bibite ex hoc omnes : Hic est enim sanguis meus novi testamenti, qui pro vobis funditur (ἐκχυνόμενον), qui pro vobis effundetur, in remissionem peccatorum (*Matth.* XXVII, 28 ; *Luc.* XX).

que Jésus-Christ n'institue la cène eucharistique qu'après avoir achevé la cène de l'agneau prescrite par la loi. C'est ainsi qu'il a prouvé que la pâque légale était l'emblème de la véritable pâque eucharistique ; que la manducation de l'agneau n'était qu'un symbole désormais annulé par la réalité qu'il y substituait en la réception de son sacrement (1).

Rappelez-vous ensuite que le Seigneur, en opérant le miracle de la multiplication des pains, comme le racontent les quatre évangélistes, leva les yeux vers le ciel, remercia son divin Père, bénit le pain qu'il avait entre les mains, le mit en morceaux, le donna à ses disciples, afin qu'ils le distribuassent au peuple (2). Dans l'institution de l'Eucharistie, le Fils de Dieu répète exactement les mêmes cérémonies, et les évangélistes nous les rapportent exactement dans les mêmes termes. Chacun sait que la science des Livres saints est subordonnée à des règles ; qu'il y a relation de mystères entre les divers passages de l'Ecriture où se trouve identité d'expressions. Le Seigneur, en répétant dans l'institution de l'Eucharistie les cérémonies de lever les yeux au ciel, de remercier le Père, de bénir le pain, de le diviser,

(1) Postquam typicum pascha fuerat impletum, et agni carnes cum apostolis comederat, ad verum pascha transgreditur Sacramentum (Hier., *Comm. in Matth.*). Ut, pro carne et sanguine agni, sui corporis ac sanguinis sacramentum substitueret (Beda, *in Marc.*).

(2) Jesus ergo, acceptis panibus, aspiciens in cœlum, cum gratias egisset, benedixit ac fregit panes, et distribuit discipulis suis, ut ponerent ante turbas (*Matth.* XIV, 19 ; *Marc.* VI, 41 ; *Luc.* IX, 16 ; *Joan.* I, 11).

cérémonies qu'il avait pratiquées en multipliant les pains, nous a fait connaître clairement que, dans ces deux circonstances différentes, il s'était agi du même mystère; que le prodige opéré dans le désert avait été la figure de celui qu'il opéra plus tard dans le cénacle; qu'il y transforma le pain en son corps véritable, pour l'aliment de l'âme, par l'exercice de ce même pouvoir divin avec lequel il avait multiplié auparavant le pain, pour la nourriture du corps.

Observez encore l'expression des évangélistes : « il prit le pain (1), » quoique dans l'histoire de cette cène il n'y ait eu aucune mention de pain. Quel est donc ce pain que le Seigneur prit alors entre ses mains? C'est celui dont il avait si longuement parlé, l'année précédente, dans la synagogue de Capharnaüm, et dans laquelle il avait promis solennellement de donner son corps; où il avait annoncé, dans les termes les plus magnifiques, les effets surnaturels qu'il devait avoir relativement au salut éternel de l'âme, à l'immortalité du corps. Cette expression si simple : « il prit le pain entre ses mains, » rattache à la révélation faite à Capharnaüm le mystère accompli à Jérusalem; elle rapproche la synagogue et le cénacle ; elle les met en face l'une de l'autre pour se parler tour à tour, se répondre, se servir alternativement d'explication, de commentaire, de preuve.

Économie admirable de la Sagesse divine, pour établir solidement la vérité d'un aussi grand mystère !

(1) Accepit panem.

Quand nous n'aurions que la révélation et la promesse de l'Eucharistie rapportées par saint Jean, sans l'histoire de son institution donnée par les autres évangélistes ; ou bien, quand nous n'aurions que l'exposé de l'institution, l'un ou l'autre de ces deux passages de l'Evangile expliqués par la tradition, confirmés par la croyance universelle de l'Église, suffirait pleinement pour nous convaincre de la vérité du mystère. Le Seigneur, néanmoins, n'a pas voulu fonder sur une seule de ces deux circonstances le témoignage écrit de cette incompréhensible et très-haute vérité. Il a voulu que la prédiction et l'accomplissement, la parole et l'action, la doctrine et le fait, la promesse et l'exécution du même mystère y fussent également consignés. Voulez-vous donc savoir ce que fit le Seigneur, lorsque, ayant pris en main le pain et le vin, il dit, d'après saint Matthieu, saint Marc, saint Luc : « Ceci est mon corps ; ceci est mon sang (1). » Lisez le passage de saint Jean, où il avait dit en termes si clairs : « Je donnerai dans le pain ma chair même qui doit être immolée pour le salut du monde. Je ferai de ma chair une véritable nourriture, et de mon sang un véritable breuvage (2). » Il a réalisé la grande vérité qu'il avait si clairement prédite ; il a institué le grand sacrement qu'il avait si solennellement promis ; il a dégagé sa parole de nous donner un jour son corps à manger et son sang à boire. Ah !

(1) Hoc est corpus meum, hic est sanguis meus.

(2) Panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vita. Caro mea vere est cibus ; sanguis meus vere est potus.

il n'y a donc plus de ténèbres, hormis celles qui sont inséparables du mystère de Dieu, hormis celles que la raison de l'homme enfante dans sa présomption et son orgueil. Pour la raison humble, docile, soumise à la parole divine, tout est clair, tout est manifeste, évident ; elle ne saurait conserver aucun doute raisonnable que le pain et le vin bénits, consacrés, distribués dans le cénacle, soient le vrai corps du Seigneur, son vrai sang, solennellement, itérativement promis en termes si positifs au sein de la synagogue.

Qui pourra jamais expliquer la surprise, la consolation, l'enchantement des apôtres, en entendant, en voyant un aussi grand prodige s'opérer sous leurs yeux ? Lors de la révélation que le Seigneur en avait faite, ils avaient, comme nous l'avons vu hier, répondu en la personne de Pierre, par une protestation humble mais confiante, tendre mais généreuse. Les apôtres y avaient parlé de la manière la plus propre, la plus caractéristique, la plus convenable à un disciple de Jésus-Christ qui, au lieu de chercher à scruter curieusement les oracles du divin Maître, se borne à les écouter docilement, sans même s'en persuader ; à y croire humblement, sans même les comprendre, attendant avec une résignation dévouée le temps opportun où il plaira à ce même divin Maître d'en donner l'intelligence et la signification (1).

Or, pour les apôtres, ce temps arriva à la dernière

(1) Hoc discipuli est : quæ Magister tradit non curiosius investigare, sed audire et credere, et idoneum tempus solutionis exspectare.

cène. Le Seigneur, prenant alors en ses mains divines le pain, le changeant, par sa parole toute-puissante, en son vrai corps, leur déclara, par le fait, que le pain terrestre et visible est la matière qu'il avait choisie pour couvrir un pain céleste et invisible; que, sous les apparences du pain corporel qui soutient la vie du corps, se cache l'aliment spirituel qui rend le corps et l'âme immortels. Les apôtres voient donc actuellement de leurs yeux la vérité du mystère qu'ils avaient entendu de leurs oreilles ; ils voient la réalité de la promesse à laquelle ils avaient cru ; et, en récompense, dit saint Cyrille d'Alexandrie, de leur foi et de leur docilité, ils reçoivent la solution manifeste du mystère refusée aux apôtres apostats, présomptueux et incrédules (1). En leur disant, en effet : « Prenez et mangez, ceci est mon corps ; prenez et buvez, ceci est mon sang, » c'était leur dire : Ceci est le pain céleste, meilleur que la manne ; ceci est le fortifiant divin que j'ai promis de vous donner. Dans ce pain, qui n'est plus pain, j'ai renfermé tout mon corps ; dans ce vin, qui n'est plus vin, j'ai recueilli tout mon sang. Vous connaissez donc à cette heure *ce comment*, que vos autres compagnons voulaient scruter avant le temps et qu'ils n'ont point mérité de connaître à cause de leur présomption. Vous voyez en cet instant *comment*, encore vivant au milieu de vous, je devais donner ma chair en nourriture et

(1) Video quomodo insipientibus et credere nolentibus non explicat, sed jam credentibus clarissime expromit.

mon sang en breuvage. Maintenant que je l'ai accompli, vous voyez comment se fait un mystère, objet de tant de murmures et de tant d'apostasies, à l'époque où je vous le révélai. Prenez et mangez : il ne s'agit point de symboles ni de figures, mais de substance et de réalité. Vous voyez maintenant comment s'effectue cette manducation vraie et sensible dont je vous entretins alors. C'est ma parole toute-puissante qui a changé ce pain en mon corps : vous le mangez réellement sous les apparences du pain. C'est ainsi que je dégage ma promesse et que je la réalise (1). Apprenez, par ce que vous m'avez vu faire, comment, par la vertu de ma même parole divine prononcée par vous et par vos successeurs sur la matière du pain et du vin, vous changerez, à votre tour, le pain et le vin en mon corps et en mon sang ; comment, par cette grande institution, tout en séjournant au ciel, je n'en donnerai pas moins continuellement mon corps en nourriture et mon sang en breuvage aux hommes sur la terre (2).

Le Seigneur ajouta : « Mangez en tous et buvez-en tous (3). » Il n'a donc pas fait voir seulement que, par sa parole, il venait de changer le pain en son corps et le vin en son sang, mais que son corps se trouvait tout entier dans chaque partie du pain, et son sang dans chaque goutte de vin : autrement, il n'eût pas

(1) Accipite et manducate ; hoc est corpus meum.
(2) Hoc facite in meam commemorationem (*Matth.* XXVIII).
(3) Manducate, bibite omnes.

été vrai que tous eussent mangé son corps et bu son sang tout entiers. Il a donc montré le pouvoir de mettre son corps dans les éléments eucharistiques, tout en restant visible à ses apôtres, en conservant sa place personnellement; il a montré en action et simultanément le miracle de la transsubstantiation et celui de la multiplication de son corps divin, que les Capharnaïtes avaient refusé de croire, malgré qu'ils en eussent vu le gage et l'emblème dans la multiplication des pains. Il a récompensé la foi des apôtres et fortifié la nôtre. Il a détruit la difficulté de pouvoir se trouver simultanément en plusieurs lieux par ce qu'il a fait avant sa mort; il a rendu sensible ce qu'il devait faire après elle. Il nous a facilité cette croyance, qu'après être monté aux cieux, il n'en serait pas moins présent dans l'Eucharistie, puisque, étant encore sur la terre, il fut en même temps, visiblement en lui-même, assis à sa place dans le cénacle; et invisiblement dans le sein des apôtres, qui, sous les symboles du pain et du vin, le reçurent tout entier. Quel ne fut pas, à ces paroles, à cette vue, l'excès de l'admiration, de la reconnaissance, de l'amour des apôtres! Oh! combien ne plaignirent-ils pas la résolution inconsidérée de leurs compagnons qui s'étaient séparés de la société de Jésus, vu que, au lieu de croire à sa parole, ils voulurent s'en faire les juges! Oh! combien ne s'applaudirent-ils pas d'avoir écouté docilement, d'avoir cru fermement cette parole divine, d'être demeurés unis au Seigneur, d'avoir eu ainsi le bonheur de la voir accomplie! Oh! comme ils se fortifièrent toujours

davantage dans leur foi, répétant avec un enthousiasme toujours nouveau : « O Seigneur! vos paroles sont véritablement la vie éternelle; nous savons maintenant, plus que jamais, que vous êtes le Fils de Dieu, le Sauveur du monde (1). »

Ce sont de pareils sentiments de reconnaissance envers Dieu, de saintes complaisances en nous-mêmes pour notre fidélité à persister dans la compagnie de Jésus, comme les apôtres, par la profession d'une même foi; ce sont de pareils sentiments, dis-je, que nous devons ressentir, à notre tour, à l'aspect de tant d'incrédules orgueilleux, qui, comme autrefois les Juifs de Capharnaüm, se jouent du mystère eucharistique et méprisent son Auteur ; à la vue des deux ou trois nations chrétiennes, qui, fascinées par l'hérésie, se sont révoltées contre ce dogme consolateur, et qui, semblables aux premiers disciples, au lieu d'y ajouter foi, ont préféré renoncer à la vraie société, c'est-à-dire à la véritable Eglise de Jésus-Christ (2).

Est-il bien vrai, comme le prétend l'incrédule, que, dans ce grand mystère, on nous propose à croire l'im-

(1) Verba vitæ æternæ habes. Et nos cognoscimus et credimus quia tu es Christus Filius Dei.

(2) Le mystère eucharistique a été un motif de schisme dès les premiers siècles du christianisme. Le grand martyr saint Ignace, écrivain des temps apostoliques, disait : « Les hérétiques ont abandonné l'Église et la communion de prières avec nous, pour n'avoir pas voulu croire et confesser que le corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a souffert pour nos péchés, est véritablement dans l'Eucharistie; en attaquant cet insigne don de Dieu, en recherchant toujours le vrai, sans jamais le trouver, ils courent à la mort éternelle : *Hæretici*, » etc.

possible, le contradictoire, l'absurde? Serait-il impossible à Dieu de transformer une substance en une autre, la substance du pain et du vin en la substance du corps et du sang de Jésus Christ? Ah! disait saint Ambroise aux Gentils, « à la simple parole du Verbe éternel, le monde entier est sorti du néant; pourquoi la parole du Verbe même de Dieu incarné, qui put de rien faire ce qui n'était pas, ne pourra-t-elle pas changer ce qui était en ce qui n'était pas? C'est un prodige plus grand de créer une chose que d'en changer la nature. Or, pourquoi celui qui a fait davantage ne pourra-t-il pas faire moins (1)?» Le pain eucharistique, ajoutait encore le même Père, avant que les paroles sacramentelles ne soient prononcées, n'est qu'un pain ordinaire : après la consécration, il se change en la chair de Jésus-Christ. Ce n'est point avec des paroles humaines que cette consécration est faite, mais avec celles du Fils de Dieu. Si telle a été la puissance de la parole de ce divin Fils, qu'elle a donné l'existence aux êtres qui n'étaient pas, combien ne le sera-t-elle pas davantage lorsqu'il s'agira de changer en un autre l'être déjà existant? Si telle fut l'efficacité de cette parole dans les choses naturelles, pourquoi en manquerait-elle dans le sacrement céleste et divin? Il ne saurait donc plus y avoir de difficulté dès qu'on est convaincu que c'est par la parole céleste que se fait la consécration, d'où résulte la transformation

(1) Sermo Christi potuit ex nihilo facere quod non erat; non potest ea quæ sunt in id mutare quod non erat. Non enim minus est novas rebus dare quam mutare naturas (*De Sacram.*, lib. IV).

du pain et du vin au corps et au sang du Sauveur (1).

Pendant que saint Ambroise raisonnait ainsi en Occident, saint Jean Chrysostome, ce grand génie, tenait dans ce même IVe siècle, un langage identique en Orient. Jésus-Christ, disait-il, est toujours présent au sacrifice eucharistique. Et de même qu'il s'assit à la table des apôtres dans la dernière cène, de même il consacre sur nos autels (2). Car, souvenons-nous en bien, ce n'est point par la vertu de l'homme que le pain et le vin que nous offrons deviennent le corps et le sang de Jésus-Christ, mais par la vertu de ce même Seigneur, qui est mort pour nous (3). Le prêtre ne fait que prononcer les paroles; la grâce et la puissance divine leur donnent l'efficacité (4). Jésus-Christ a dit : « Ceci est mon corps,

(1) Iste panis, ante verba sacramentorum, panis est usitatus; ubi accesserit consecratio, de pane fit caro Christi. Consecratio autem quibus verbis est et quibus sermonibus, nisi Domini Jesu? Si enim tanta vis est in ejus sermone, ut inciperent esse quæ non erant, quanto magis operatorius est ut quæ erant in aliud commutentur! Si enim operatus est sermo cœlestis in aliis rebus, ne operatur in cœlestibus sacramentis? Ergo ex pane fit corpus Christi, et ex vino fit sanguis consecratione Verbi cœlestis (Loc. cit.).

(2) Ille præsto est Christus; et qui illam ornavit mensam, istam quoque consecrat.

(3) Non enim homo est qui facit ut proposita fiant corpus et sanguis Christi, sed ille qui pro nobis crucifixus est Christus.

(4) Sacerdotis ore verba proferuntur, Dei autem virtute consecrantur et gratia.— Saint Eucher, ancien évêque des Gaules, s'exprimait de la même manière : *Quid mirum!* disait-il etc. Le grand saint Thomas, faisant écho à ces Pères, disait : « Qu'il n'est pas fait dans le symbole une mention expresse du dogme eucharistique, parce qu'il en est parlé

ceci est mon sang ». Or, c'est cette grande parole, sortie une première fois de sa bouche divine, qui, par la bouche des prêtres, circule et se répète jusqu'aujourd'hui, et qui se répètera jusqu'à la seconde venue du Maître du monde avec une énergie indéfectible sur tous les autels de la vraie Eglise ; telle est la base de la vérité du mystère (1).

Il n'est pas nécessaire, ajoutait saint Gaudence, de remonter à l'origine des choses, ni d'aller si loin pour démontrer la possibilité d'un mystère dont le symbole et la figure sont constamment sous nos yeux. La végétation qui s'opère dans la nature n'est, sous certains rapports, qu'une transsubstantiation continuelle, soit la conversion d'une substance en une autre. C'est l'eau du ciel, l'air, la chaleur, la terre qui se changent, se transforment en herbe, en plantes, en arbres, en fleurs et en fruits. Le pain que nous mangeons n'est que de la terre transformée en grains. C'est ce même Dieu qui a créé toutes les natures des corps et qui convertit la terre en pain, qui, dans le sacrement, convertit de nouveau le pain en son corps : il a eu la bonté de le promettre ; il a le pouvoir de le faire (2).

implicitement dans l'article : *Je crois en Dieu tout-puissant*, etc., l'Eucharistie étant l'œuvre par excellence de la toute-puissance de Dieu.

(1) Ipse ait: « Hoc est corpus meum; hic est sanguis meus. Vox illa semel dicta, sed per singulas Ecclesiæ mensas usque in hodiernum diem, et usque ad ejus adventum, præstat sacrificio firmitatem (Homil. *de Proditione Judæ*).

(2) Ipse naturæ creator, qui producit de terra panem, de pane rursus efficit proprium corpus ; quia promisit et potest.

« Bien plus, ô homme! disait Samona, évêque de Gaza, à un orgueilleux Sarrasin; bien plus, pour trouver un exemple, une preuve de la conversion d'une substance en une autre, tu n'as pas besoin de sortir de toi-même; elle subsiste en toi. Tu manges le pain, les légumes et les fruits; n'est-il pas vrai que ces substances, digérées par la chaleur de ton estomac, se transforment au dedans de toi en d'autres substances, se convertissent en chair, en sang, en os, en nerfs, en peau? c'est de la nutrition et non point de la naissance que tu tiens la grandeur et la masse de ton corps. Oserais-tu dire que le feu de l'Esprit divin soit moins efficace que la chaleur naturelle de ton estomac? Si donc cet organe a la puissance de convertir les aliments en corps humain, pourquoi le Saint-Esprit ne pourra-t-il pas convertir le pain en corps de Jésus-Christ (1)? Tu ne comprends ni ne comprendras jamais comment cette transformation s'opère en toi : c'est là un mystère profond, incompréhensible de la nature; cependant tu n'en doutes point, tu y crois. Crois donc aussi à la transsubstantiation eucharistique, au grand prodige de la grâce, malgré que tu ne le comprennes pas. »

Est-il possible, dira-t-on, que le corps tout entier de Jésus-Christ se trouve tout entier dans une petite hostie et dans chaque partie de l'hostie? Et pour-

1 Cur igne suæ divinitatis Spiritus Sanctus non commutat panem in corpus Christi, si jecur alimentum commutat in corpus hominis? An non concedis posse Spiritum Sanctum præstare quod jecur tuum (Apud Beyerlink., *Euchar.*)?

quoi non? Comme Dieu peut dilater immensément une même chose, ainsi il peut l'amoindrir immensément. L'homme tout entier n'est-il pas dans le germe qui l'engendre? Un arbre n'est-il pas tout entier dans la semence qui le produit? « La prunelle de l'œil, disait Elvicus, n'est-elle pas une surface extrêmement rétrécie; néanmoins la lumière y représente une grande étendue de pays, une montagne tout entière; car c'est ainsi qu'elle les voit. Le corps entier du Seigneur peut donc fort bien se trouver contenu dans une très-petite espèce (1). » Mais ce que l'on voit, direz-vous, se trouve dans l'œil d'une façon *intentionnelle;* tandis que le corps de Jésus-Christ se trouve dans le pain consacré d'une manière sacramentelle. Dans l'Eucharistie, revêtu des caractères de la gloire, parmi lesquels figurent, selon saint Paul, la spiritualité, l'impassibilité et la subtilité, le corps du Seigneur, se trouve comme substance spirituelle, invisible et indivisible, à la manière d'un ange, selon que la théologie l'explique et l'enseigne (2). Si un ange se cachait sous une hostie, il serait tout entier dans cette hostie, précisément comme l'âme humaine est tout entière dans tout le corps et dans chaque partie du corps; comme Dieu est tout entier dans tout le monde et dans chaque point du monde : pourquoi donc ce même Dieu ne peut-il pas

(1) Tanta magnitudo sub parva specie tota latet; sicut in parva pupilla oculi totus mons accipitur et videtur.

(2) Cogitet Christum ibi esse instar angeli, per modum substantiæ spiritualis, invisibilis et indivisibilis (Vid. Corn. a Lap., *in I Cor.* XI).

mettre son humanité tout entière dans l'hostie et dans chaque partie de l'hostie où il est présent avec sa divinité? Si un ange se cachait dans un pain, vous ne verriez point l'ange, dit l'interprète, mais le pain seulement; vous n'auriez le sentiment, le goût, l'odeur que du pain; néanmoins, vous ne douteriez pas de la présence de l'ange dans ce pain, si un prophète vous en avait donné l'assurance: pourquoi donc refusez-vous de croire que Jésus-Christ se cache dans l'hostie consacrée, supposé que ce même Jésus-Christ, qui ne saurait mentir, nous l'ait dit? Cette manière d'exister spirituellement, invisiblement dans une hostie serait, pour un ange, une chose naturelle; pourquoi donc le Dieu tout-puissant ne peut-il pas donner au corps de Jésus-Christ une manière semblable d'exister dans l'Eucharistie (1)?

Si l'on considère un homme, on ne voit en lui que corps et matière; nul, cependant, ne doute qu'il ait une âme qu'on ne voit point; les propriétés des métaux et des minéraux, les vertus des plantes ne se découvrent ni à la vue ni au toucher : où est, nonobstant, celui qui en doute, après les découvertes et les épreuves des chimistes? Qu'importe donc qu'on

(1) Si angelus se insereret hostiæ, revera in ea inesset, sed absconditus; et tu non angelum, sed tantum panem videres, sentires, gustares: angelum tamen in ea latere crederes, si propheta quispiam id tibi asseverasset. Cur ergo non credis pari modo Christum sub hac hostia latere, sed absconditum, cum Christus idipsum asseveret, qui mentiri non potest? Modum enim hunc existendi spiritualem, invisibilem, qui naturalis est angelo, Deus sit omnipotens, potest dare supernaturaliter corpori Christi in Eucharistia (Loc. cit.).

ne voie point Jésus-Christ dans l'Eucharistie, puisqu'il a assuré lui-même qu'il s'y trouve réellement, et que les preuves de ce grand miracle de la religion l'emportent sur les expériences des chimistes?

La foi en l'Eucharistie, pourra-t-on m'objecter, n'implique-t-elle pas contradiction dans les termes? ne propose-t-elle pas à croire le contraire de ce qu'attestent les sens? n'exige-t-elle pas que là où les sens ne voient, ne touchent, ne savourent que pain et vin, on croie qu'il y a réellement le corps, le sang, l'âme, la divinité de Jésus-Christ. S'il en était ainsi, Dieu n'userait-il pas de sa toute-puissance pour se jouer de nos sens, pour nous tenir dans une erreur perpétuelle, dans une illusion étrange? Et comment admettre cette supposition, sans insulter à la providence, à la véracité, à la majesté infinie de Dieu? Tels sont les raisonnements de l'incrédule. Hélas! tous ces discours reposent sur une fausse hypothèse et sur l'ignorance des doctrines de la vraie philosophie et de la vraie religion. La vraie philosophie reconnaît qu'il y a dans les corps les accidents et la substance, les espèces et le sujet; que les accidents sont séparables de la substance par la vertu de celui qui a créé la substance et les accidents sous lesquels la substance est voilée; que les sens n'aperçoivent que les apparences et les accidents; néanmoins le jugement de la substance ne tombe point sous les sens, mais n'appartient qu'à l'intellect. Or, la fin de l'Eucharistie propose à croire que la substance seule du pain est convertie en la substance du corps

du Seigneur ; mais que les espèces et les accidents, séparés par une vertu divine de leur substance naturelle, demeurent les mêmes. Ainsi, ce que les sens découvrent, ce qu'ils jugent, à savoir : la couleur, la figure, l'odeur et le goût du pain, se trouvent véritablement dans l'Eucharistie. Les sens, dit saint Thomas, en jugeant de la permanence de ces espèces, ne sont en aucune façon trompés (1). De là vient que la foi de l'Eucharistie, sans contredire les sens, éclaire l'intelligence. De l'existence des accidents du pain, attestés par le témoignage des sens, l'intellect conclut l'existence de la substance du pain. Or, la foi suggère à l'intellect que cette conclusion, légitime quand il s'agit du pain commun, est erronée lorsqu'il s'agit du pain consacré, puisque, par la consécration, la substance du corps du Seigneur est substituée à la substance du pain, et, ce qui se voit restant, ce que l'on croit est toute autre chose. La foi modifie un jugement de l'esprit, sans annuler, sans démentir le rapport des sens. Il ne saurait donc y avoir là ni jeu, ni illusion, ni tromperie de la part de Dieu : l'on n'exige point de nous de croire sottement une contradiction, mais d'adorer humblement un mystère. Il est vrai que ce mystère est fermé à l'intelligence ; mais ce ne serait plus un mystère, s'il lui était accessible. Serait-ce là peut-être une raison pour le nier? Vous ignorez ce que

(1) Ut sensus a deceptione reddantur immunes, dum judicant de accidentibus sibi notis (*Offic. de fest. Corp. Christi*, 2e noct.).

c'est que l'âme, le corps, le sentiment, la parole. Vous ignorez ce que c'est que le sommeil, la digestion, la vie. Vous ne savez ce que c'est que le temps, le lieu, la lumière, l'air, le feu, l'attraction, la gravité, le magnétisme. Vous ne savez ce qu'est un vil insecte, un brin d'herbe, un grain de poussière. Niez-vous, néanmoins, tous ces objets, parce que vous ne les comprenez pas? Abaissez donc votre misérable raison devant les mystères de la religion, puisque vous la soumettez avec une docilité d'enfant à tous les mystères de la nature et de la philosophie : à des mystères que j'appellerai plus incompréhensibles encore et plus absurdes, aux mystères de l'incrédulité et de l'hérésie; et, dès qu'il vous en coûte si peu d'accepter ces erreurs incompréhensibles, fruits monstrueux des délires et des passions humaines, ne soyez plus si difficiles, abaissez-vous devant des vérités incompréhensibles, mais divines.

Les hérétiques, qui rejettent un aussi grand mystère, se contredisent eux-mêmes; ils sont plus absurdes encore que les incrédules : en effet, en affectant un respect pour la lettre des Ecritures, qu'on pourrait qualifier de superstitieux; en niant l'Eucharistie, ils nient un dogme qui y est révélé dans les termes les plus clairs et les plus précis. Que font-ils pour justifier cette apostasie? Ils recourent à une doctrine toute de leur invention, inspirée par l'orgueil, soutenue par l'imposture, basée sur l'absurdité. Voici ce qu'ils affirment : Quand Jésus-Christ dit : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang, » il parla dans un

sens mystérieux, et voulut dire que le pain et le vin n'étaient que la figure et le mémorial de son corps et de son sang, et non point son corps et son sang en réalité. Mais, ô blasphèmes aussi impies qu'ineptes, grossiers et insoutenables !

N'est-il pas évident, d'abord par l'Evangile, que toutes les fois que Jésus-Christ, avant d'opérer une œuvre, levait les yeux au ciel, remerciait et priait son divin Père, l'acte qu'il opérait alors était un prodige et un grand prodige? Tel est le spectacle qu'il offrit lorsqu'il multiplia les pains et ressuscita Lazare. Par ces préludes singuliers, Jésus-Christ donnait à entendre qu'il avait bien reçu, même en sa qualité d'homme, tout pouvoir de Dieu, et c'est de quoi il le remerciait; il se montrait comme le vrai confident, l'égal, le vrai Fils de Dieu ; il annonçait qu'il procédait à une œuvre qu'il ne pouvait effectuer que comme Dieu. Après avoir accompli toutes ces cérémonies augustes, de lever les yeux au ciel, de remercier son Père tout-puissant (1) ; avant de prononcer ces grandes paroles : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang, » n'est-il pas manifeste, évident que, dans cette circonstance aussi, il opéra un grand miracle, lequel exigeait toute l'omnipotence de Dieu ? Et que fut ce miracle, ou que pouvait-il être, en effet, sinon de donner à sa parole une réalité divine, de placer véritablement son corps et son sang sous les acci-

(1) Elevatis oculis in cœlum ad te Patrem suum omnipotentem, tibi gratias agens (*Can. Missæ*).

dents de ce pain et de ce vin dont il dit : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang ?» Cette croyance seule conserve aux paroles du Seigneur leur dignité, lie les prémisses avec les conséquences et met l'Evangile d'accord avec lui-même. Si, au contraire, le Seigneur ne fit pas autre chose que laisser, comme il plaît à l'hérésie, le pain et le vin comme de simples figures de son corps et de son sang (état de choses qui n'avait rien d'extraordinaire ni de prodigieux), on sera forcé de reconnaître qu'il se joua des apôtres et de leurs imitateurs dans la foi, par des préludes aussi graves et aussi importants, et en se bornant enfin à recommander le rite le plus stérile ; en faisant croire qu'il voulait opérer un miracle, et en terminant par une cérémonie insignifiante et inepte ; en prenant le ton, le maintien d'un Dieu, et en achevant par une action d'homme. O bouffons sacriléges qui, non contents d'avoir ridiculisé le culte de Dieu, prétendez faire du Fils de Dieu lui-même un bouffon, en lui attribuant d'avoir, à la dernière heure de sa vie précieuse, agi avec une telle feinte et une telle légèreté, d'une manière inconvenante pour un sage, absolument indigne d'un Dieu!

Ensuite Jésus-Christ substitua (les hérétiques en conviennent) la célébration de la cène eucharistique à la manducation de l'agneau, pratiquée jusqu'alors par les Juifs ; il établit cette cène comme mémorial perpétuel de sa passion et de sa mort, en disant, selon l'Evangile : « Faites ce que vous m'avez vu

faire, en mémoire de moi (1), » et, d'après saint Paul : « Par ce mystère, vous annoncerez celui de ma mort jusqu'au temps où je viendrai juger le monde (2). » La cène eucharistique est donc un mémorial toujours subsistant, un renouvellement toujours sublime de la passion et de la mort du Sauveur en tant que, dans le pain consacré, se trouve véritablement son corps qui, dans les accidents qui le recouvrent, est broyé, consumé, sacrifié et offert mystiquement; en tant que, dans le vin consacré, se trouve son sang mystiquement bu, divisé et répandu pour la rémission des péchés. En admettant que ce pain et ce vin ne sont rien au delà d'un pain et d'un vin bénits, il ne saurait être en aucune manière le renouvellement, la représentation de la passion et de la mort du Sauveur. Quelle relation, quel rapport, quelle analogie y a-t-il et peut-il y avoir, en effet, entre le simple pain et le simple vin, et le corps et le sang de Jésus-Christ ? Comment, en mangeant un peu de pain et en buvant un peu de vin, pourrait-on accomplir un renouvellement commémoratif de son corps immolé, de son sang versé pour notre salut? Au contraire, l'agneau, animal doux, patient, pacifique, qu'on sacrifiait et qu'on mangeait chez les Juifs comme figure de l'immolation future et de la mort de Jésus-Christ, représentait bien plus parfaitement la mansuétude, la patience et la paix avec

(1) Hoc facite in meam commemorationem.

(2) Mortem Domini annuntiabitis donec veniat.

laquelle le Rédempteur du monde souffrit et mourut. S'il n'avait donc laissé dans l'Eucharistie qu'un simple pain, emblème de son corps; il n'aurait aboli le symbole antique, expression si sensible, si vive, si fidèle de son sacrifice, que pour y en substituer un nouveau, incapable de le retracer en aucune manière. Il eût, sans raison plausible, changé le culte et laissé à sa religion, plus parfaite que celle des Juifs, un mémorial plus imparfait en soi, je dirai même, un mémorial inepte, déraisonnable, inconséquent : effectivement, le pain et le vin eucharistiques ne diraient rien ni à l'imagination, ni à l'esprit, ni au cœur; ils ne seraient rien, n'exprimeraient rien, si Jésus-Christ n'y était véritablement présent. Or, comment attribuer sans impiété au Sauveur du monde une substitution aussi éphémère, aussi vaine, aussi stérile et aussi inefficace?

D'un autre côté, les paroles de Jésus-Christ sont si fortes, si formelles et si claires, qu'on ne saurait rien exiger davantage, afin d'obtenir l'assentiment des esprits raisonnables; qu'on ne saurait rien y ajouter, rien y substituer de plus énergique, de plus concluant, de plus approprié pour nous convaincre de la vérité du mystère. En effet, nous disons aux hérétiques, qui nient la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie : Supposez que le Seigneur eût voulu réellement mettre son corps et son sang sous les espèces du pain et du vin, et nous les donner en nourriture et en breuvage : indiquez vous-mêmes comment il aurait dû parler, comment il aurait dû

s'exprimer pour nous inculquer une aussi grande vérité? Il aurait dû dire sans doute : « Sachez que ceci est mon corps et mon sang, non plus figuratifs et symboliques, mais vrais et réels : mon même corps qui, dans peu, va être crucifié pour vous ; mon même sang qui va être répandu pour vous. Ainsi ma chair est une nourriture ; mon sang est un breuvage, non plus mystique et idéal, mais sensible et corporel. » En tenant ce langage, il n'eût laissé aucune ombre de doute sur la réalité du mystère. Mais, ô hérétiques insensés ! ô aveugles volontaires, comment ne voyez-vous pas que c'est précisément de cette manière que Jésus-Christ s'est exprimé? N'a-t-il pas dit, effectivement : « Ceci est mon corps qui sera livré pour vous ; ceci est mon sang qui sera répandu pour tous : ma chair est véritablement nourriture, et mon sang véritablement breuvage (1). » Oui, Jésus-Christ a parlé non-seulement avec la magnificence, avec le pouvoir propre à un Dieu qui, d'un seul mot, enfanta l'univers ; mais encore avec la clarté, la précision d'un Dieu qui est la souveraine vérité. Le voilà qui prend le pain en ses mains, puis il cesse de l'appeler pain. Il ne dit point : Ce *pain* est mon corps ; autrement, il eût donné à entendre que le pain, en restant pain, contiendrait aussi son corps, c'est-à-dire que, sous une même agrégation d'accidents, il y eût eu deux substances corporelles, la substance du pain et celle

(1) Hoc est corpus meum, quod pro vobis tradetur. Hic est sanguis meus qui pro multis effundetur. Caro mea vere est cibus ; et sanguis meus vere est potus.

du corps du Seigneur : ce qui est absurde ; c'est là l'erreur des luthériens, qui nient la conversion des substances dans le mystère eucharistique. Mais il dit : « Ceci est mon corps ; » en sorte que le pronom *ceci* s'accorde avec le substantif *corps :* comme lorsque le divin Père dit, du haut du ciel : « Celui-ci est mon Fils chéri (1); » ce qui signifie clairement : « Ceci, qui vous semble pain, n'est plus pain : que les accidents que vous voyez seuls sont restés du pain ; tandis que la substance que vous ne voyez pas, n'y subsiste plus, mais a fait place à la substance de mon corps : en conséquence, ceci est vraiment mon corps ; ceci est vraiment mon sang. » O paroles ! elles sont si claires, que l'esprit superbe de Luther, cet ennemi furibond du siége de saint Pierre, disait : « Si Carlostadt pouvait me persuader réellement que, dans le sacrement, il n'y a rien de plus ni rien autre que le pain, il me rendrait un service signalé, dont je lui serais extrêmement reconnaissant ; car, cette arme en main, je saurais bien renverser la papauté. Mais le fait est que je me sens si fort entraîné à admettre la présence réelle, que je ne vois aucun moyen d'y échapper. » Le texte de l'Évangile est si clair, si manifeste, si concluant, qu'il est impossible même de le révoquer en doute ; à plus forte raison de le nier, de le détruire par des gloses et des commentaires forgés par un cerveau en délire.

Les hérétiques *anti-sacramentaires*, en alléguant

(1) Hic est Filius meus dilectus

que les paroles divines : « Ceci est mon corps, » etc., doivent s'entendre dans un sens mystique et figuré, n'annoncent-ils pas reconnaître par là que le sens littéral de ces paroles est manifeste, puisque, pour l'éluder, ils soutiennent qu'on doit les entendre dans un autre sens? Ils travaillent, malgré eux, à établir que, dans ces expressions prises naturellement, se trouve la condamnation manifeste de leur erreur, la révélation claire de la vérité catholique. Et remarquons que ceux qui tiennent ce langage, sont ces hérétiques mêmes qui se vantent de n'admettre d'autre règle certaine de foi que l'Écriture prise dans un sens direct et littéral. Si donc ils abandonnent eux-mêmes ce sens dans la circonstance actuelle ; s'ils renoncent à leur règle unique, *la lettre de l'Écriture*, en laquelle, semblables aux Juifs, ils ont mis l'espérance de leur salut éternel ; ils n'en viennent à une telle extrémité que parce qu'ils sentent toute la force, qu'ils voient toute la clarté des paroles du Seigneur. Ils aimeraient à les effacer, comme trop concluantes et trop gênantes; réduits à l'impossibilité de le faire, ils s'efforcent d'en affaiblir la portée, en affirmant avec effronterie qu'on doit les entendre dans un sens métaphorique et spirituel. O témérité diabolique, s'écrie saint Cyrille, en parlant aux hérétiques ! ô combien votre insolence est sacrilége ! Jésus-Christ proclame hautement, sur le ton le plus positif et le plus solennel : « Prenez et mangez : ceci est mon corps, le même corps qui sera crucifié; » et vous osez donner un démenti au Fils de Dieu, en

soutenant à sa face qu'au lieu de donner aux apôtres son corps en réalité, il ne l'a fait qu'en figure et en signe ? Et, pour ne vouloir pas reconnaître Jésus-Christ comme tout-puissant, vous le faites menteur (1). Malheureux ! sur quoi fondez-vous votre assertion ? Quel en est l'appui, la preuve ? L'Écriture parle uniquement et constamment de corps et de sang véritable : où est donc la version, le code où vous ayez découvert le mot *signe* et *figure ?* Quel texte, quelle raison, quelle autorité, quel auteur ancien, quel apôtre, quel évangéliste, pouvez-vous citer en votre faveur ? Je veux faire connaître la seule raison que vous ayez de dénaturer la parole du Seigneur, et la voici : Vous ne voulez point soumettre votre raison à un mystère. L'orgueil est le seul motif de votre incrédulité, Au surplus, ou les paroles du Seigneur ont le sens littéral, simple, qu'elles annoncent, ou elles n'en ont aucun : toute autre interprétation est impossible, sans les rendre vaines, sans les annuler, sans les détruire. Votre présomption n'est-elle pas aussi orgueilleuse que diabolique, en osant rejeter un mystère qui surpasse votre esprit, votre capacité ; en faisant parler Jésus-Christ sans signification ? Afin de ne point reconnaître un miracle dans ses paroles, vous ne lui attribuez rien moins qu'une absurdité. Saint Hilaire avait donc bien raison de dire : « Les paroles du Seigneur sont tellement

(1) Ipse clamat Dominus Jesus : Hoc est corpus meum quod pro vobis tradetur ; et tu audes dicere : Non est ejus corpus !

formelles, que toute voie est fermée à l'hérétique pour nier la présence réelle dans l'Eucharistie ; il ne lui reste qu'une seule issue, c'est de nier que Jésus-Christ soit Dieu. » C'est là ce qu'au fond ont implicitement fait les hérétiques, en niant le sens littéral de ces expressions ; en niant qu'il ait mis réellement son corps sous les espèces du pain, malgré qu'il l'ait affirmé ; car ou il l'a dit, sans vouloir l'exécuter, et il n'est plus qu'un imposteur ; ou il l'a voulu, sans pouvoir le faire, et il n'est plus qu'impuissant : dans l'une ou l'autre de ces deux suppositions impies, il n'aurait point été le Fils de Dieu.

En supposant que Jésus-Christ ne soit point réellement présent dans l'Eucharistie ; que celle-ci ne soit que le signe de son corps sans la vérité, l'Église catholique est dans l'erreur ; elle est idolâtre, en adorant d'un culte de latrie, qui n'est dû qu'à Dieu seul, un peu de pain fabriqué de main d'homme. Oserai-je le dire ?..... Jésus-Christ nous aurait donc induit en une erreur aussi grossière, aussi grave, en employant des expressions telles qu'elles ne peuvent être entendues que de la réalité de son corps ! Les catholiques seraient donc excusables ; je dis plus : ils seraient dignes de récompense dans leur erreur : nous serions séduits, en effet, pour avoir pris dans un sens direct et littéral les paroles du Maître, pour avoir redouté de les juger avec d'autres esprits débiles, pour les avoir reçus docilement sans les entendre, pour avoir soumis humblement notre raison à l'autorité de paroles si souvent répé-

tées, si clairement formulées ! Le tort entier de notre erreur rejaillirait, le dirai-je ?..... sur Jésus-Christ qui, avec l'intention de ne donner que le signe ou la figure de son corps, a parlé en termes tels, qu'ils portent à croire qu'il a voulu nous donner son corps en réalité : n'est-ce pas sous un serment accompagné d'un précepte formel, qu'il nous a enjoint de manger son corps et de boire son sang? Jésus-Christ aurait donc été le maître de notre égarement; il l'aurait préparé et voulu : ne pouvait-il et ne devait-il pas prévoir que son langage enfanterait notre illusion, quoique d'un seul mot, d'un seul avis, il aurait pu l'empêcher; et de même que l'institution de l'Eucharistie fut son dernier testament, sa dernière volonté (1); de même, en accomplissant cette institution en des termes qui devaient nécessairement séduire l'Église, il ne lui aurait légué que l'erreur et l'idolâtrie pour héritage. Or, est-il possible, non-seulement d'admettre ces conséquences, mais encore de les entendre? Elles sont, néanmoins, la suite nécessaire des suppositions hérétiques? Enfin saint Paul, qui reçut immédiatement de Jésus-Christ la connaissance de l'Évangile, saint Paul, après avoir raconté l'institution du mystère eucharistique dans les mêmes termes que les autres évangélistes, a dit au surplus : « Il est nécessaire de purifier sa conscience de tout péché avant de s'approcher pour

(1) Hic calix novum testamentum est in meo sanguine.

manger le pain et boire le vin consacrés (1). » Il ajoute ensuite : « Quiconque mangera de ce pain, et boira indignement le calice du Seigneur, est coupable d'avoir profané le corps et le sang du Seigneur (2) : le malheureux mange et absorbe un jugement terrible, vu qu'il s'approche du sacrement comme s'il n'y croyait point le corps du Seigneur réellement présent (3). Saint Paul pouvait-il et devait-il jamais user d'expressions aussi terribles contre ceux qui communient indignement; pouvait-il les appeler les profanateurs du corps et du sang de Jésus-Christ, et coupables du jugement éternel, si l'Eucharistie n'était, après tout, qu'un mémorial stérile, un signe du corps du Seigneur? Saint Paul a donc pris, évidemment, les paroles de Jésus-Christ dans leur sens littéral; saint Paul a donc fait voir qu'il croyait; il a enseigné, prêché que le pain consacré contient vraiment le corps, le vin consacré, le sang de Jésus-Christ; qu'en communiant, nous participons réellement à ce corps et à ce sang divins. N'a-t-il pas ajouté encore : « Le calice de la bénédiction, que nous consacrons, n'est-il pas la communion du sang de Jésus-Christ, et le pain que nous partageons, n'est-il pas la communion du corps du Seigneur (4)? Or si, dans l'Eucharistie, il n'y avait

(1) Probet autem seipsum homo; et sic de pane illo edat, et de calice bibat.

(2) Quicumque manducaverit panem hunc, vel biberit calicem Domini indigne, reus erit corporis et sanguinis Domini.

(3) Judicium sibi manducat et bibit, non dijudicans corpus Domini.

(4) Calix benedictionis, cui benedicimus, nonne communicatio san-

que le signe et non la réalité du corps de Jésus-Christ, saint Paul aurait-il pu l'ignorer? Comment se serait-il accordé avec les évangélistes pour nous laisser ignorer un aussi important secret? Pourquoi ni lui, ni aucun de ces écrivains sacrés, ne s'est-il donné la peine de dire un mot pour nous prémunir contre une erreur énorme, s'il en était ainsi? Pourquoi aucun des écrivains de l'Evangile n'a-t-il employé le mot *signe*, au lieu de celui de corps? La nature de leur ministère ne devait-elle pas leur suggérer cette expression, si elle avait été conforme à la vérité? Se pourrait-il qu'ils aient voulu nous refuser une parole d'éclaircissement à laquelle nous avions droit par notre humilité et notre confiance en leur témoignage? Pourquoi, au contraire, se sont-ils tous servis de termes si forts, si positifs, si capables de nous entraîner nécessairement dans une erreur qu'il était de leur devoir de prévenir et d'empêcher? Pourquoi ont-ils tous unanimement conspiré dans un langage propre à nous séduire? Est-il possible qu'ils se soient tous entendus pour abuser de notre ignorance et de notre crédulité? Qu'ils aient voulu, de propos délibéré, tendre un piége aux humbles et aux simples; qu'ils aient voulu servir l'erreur et l'imposture, eux qui ont donné leur vie pour soutenir la vérité? Afin de se soustraire au poids accablant de ces déductions, résultat

guinis Christi est? Et panis quem frangimus, nonne communicatio corporis Domini est (*I Cor.* x)?

nécessaire de leur erreur, les hérétiques recourent à une autre hypothèse non moins bizarre qu'absurde. « La foi, disent-ils, en la présence réelle est née de la superstition et de l'ignorance dans les siècles ignorants et superstitieux de l'Eglise chrétienne : dans le principe, on croyait autrement, les apôtres ayant transmis de vive voix aux premiers chrétiens le sens vrai de la parole évangélique. » O subterfuges vains et insensés! Voilà que les protestants, en parlant ainsi, se prennent à reconnaître, sans s'en apercevoir, la nécessité de la parole divine transmise pour expliquer la parole écrite, tandis qu'ils ont abjuré orgueilleusement l'autorité de la tradition, pour ne s'attacher qu'à la parole unique et simple de l'Ecriture! Voilà que ces contempteurs superbes des traditions admettent une tradition contraire au sens littéral, manifeste des livres saints! Les voilà qui mettent les évangélistes et les apôtres en contradiction avec eux-mêmes, puisque, dans cette supposition insensée, les apôtres auraient écrit une chose avec la plume, tandis qu'ils en auraient enseigné une autre de la voix, ayant écrit : « Que le corps est réellement dans le pain; » ayant enseigné : « Qu'il n'y a que la figure du corps du Seigneur. » Les voilà qui imputent à ces écrivains sacrés le tort d'avoir laissé subsister dans leurs écrits des expressions faites pour tromper; conséquence qu'ils pouvaient prévenir par un seul mot.

Mais comment et en quel temps se fit un pareil changement, en vertu de quoi l'Eglise passa de la

croyance au signe et à la figure à la croyance en la réalité de ce même corps divin dans l'Eucharistie? En quel lieu cette erreur étonnante, qui infecta l'Eglise d'Orient et d'Occident, commença-t-elle à germer et à se développer? Quels en furent les moyens de propagation? Est-ce que ce fut par l'enseignement ou par les armes, par la science ou par la force? Qui en fut l'auteur? Est-ce que ce fut un homme ou une femme, un grec ou un latin, un laïque ou un prêtre? Si cette erreur naquit chez les Grecs, comment les Latins l'acceptèrent-ils aussi docilement? Si ce fut chez les Latins en Occident, comment les Grecs l'adoptèrent-ils en Orient? Il n'en subsiste aucune trace : aucune tradition ne l'atteste, aucun historien ne le raconte, aucun écrivain ne l'affirme. Néanmoins il n'est point d'erreurs qui, de siècle en siècle, soient venues altérer la pureté de la foi ou la sainteté de la loi, que nous ne sachions, par l'histoire ecclésiastique, l'époque où elles naquirent, les personnes qui les inventèrent, les peuples qui les accueillirent, les princes qui les appuyèrent, les ecclésiastiques qui les répandirent, les écrivains qui les soutinrent, les Pères qui les combattirent, les pontifes qui les condamnèrent, les conciles qui les anéantirent. Or, comment et pourquoi cette erreur seule n'a-t-elle point laissé après elle un seul mot dans les histoires des siècles chrétiens par où nous puissions conjecturer comment, où et par qui elle a pu commencer? Est-il possible qu'une erreur aussi grave ait envahi l'Eglise tout entière, sans

qu'aucun évêque ne l'ait découverte, aucun théologien, aucun Père ne l'ait combattue; sans que nulle Eglise particulière n'ait fait de protestations? Est-il possible que, parmi tant de saints, tant de savants, très-intéressés à la pureté de la foi, qui se sont succédé sans interruption dans le sein du christianisme, il ne s'en soit point trouvé un seul qui ait signalé cette grande innovation en un point si grave de la croyance antique, et qui ne se soit point levé pour la combattre; que l'Eglise tout entière ait passé d'une croyance à une autre, de la vérité à l'erreur, de l'absence à la présence réelle de Jésus Christ dans l'Eucharistie; d'une simple croyance au signe qui ne rencontre aucune opposition chez la raison, à la croyance d'un dogme si profond, si abstrait, si incompréhensible pour elle; sans que ce grand événement ait jamais provoqué disparité d'avis parmi les chrétiens, discussion entre les écrivains, controverse entre les savants, réclamations chez les évêques, jugement des conciles, décrets des pontifes, schisme dans l'Eglise? Se peut-il que cette immense altération de la foi primitive ait eu lieu dans l'Eglise universelle, secrètement, pacifiquement, en silence, avec une parfaite harmonie, sans que l'Eglise universelle, ni aucune Eglise particulière ne s'en soit aperçue? Si, au contraire, il y a eu, comme nécessairement il devait y en avoir, des controverses, des réclamations, des protestations, des divisions, des schismes, des persécutions, des violences, des massacres, ainsi qu'on l'a vu à la naissance de toute er-

reur nouvelle ; se peut-il, je le répète, que tous ces bouleversements n'aient laissé après eux ni la trace la plus légère, ni le souvenir le plus obscur? Est-il possible qu'aucun écrivain n'en ait jamais fait mention? Il demeure donc clair, évident, que ce prétendu passage de l'Eglise entière, de la foi au *signe* seul du corps du Seigneur, à la croyance de la présence réelle de ce corps divin dans le sacrement; que cette prétendue altération, cette immense apostasie de la foi primitive n'est qu'une invention arbitraire démentie par la raison et par l'histoire; un rêve sacrilége, une assertion impudente, téméraire, audacieuse, inspirée par l'orgueil de la raison, qui dédaigne de se soumettre à l'humble croyance d'un grand mystère et qui s'appuie sur la mauvaise foi : il est impossible, en effet, qu'ils en soient sincèrement persuadés, intimement convaincus, et qu'ils y croient fermement, ceux-là mêmes qui la proclament avec tant d'assurance et qui la soutiennent avec tant de fanatisme.

S'il est prouvé par là que l'Église n'a jamais modifié sa croyance concernant l'Eucharistie; que ce qu'elle en croit aujourd'hui est ce qu'elle en a cru dès le commencement, ce qu'on en a toujours cru dans toutes les Églises particulières du monde; il est évident aussi qu'une telle conformité, une telle harmonie de croyances chez tant d'Églises, si différentes par le caractère, par la culture, par les mœurs, par le langage, en une croyance aussi extraordinaire, aussi éloignée des pensées et des passions humaines

que l'est la présence réelle de Jésus-Christ en l'Eucharistie, et par elle, la continuation de son sacrifice, n'a pu être que l'effet d'une révélation uniforme de l'enseignement donné par les apôtres et par leurs premiers disciples ; l'effet de la même révélation du même enseignement donné par Jésus-Christ dès l'origine du christianisme.

Cette doctrine se montre appuyée sur les témoignages les plus authentiques, les plus universels. Toutes les histoires en parlent, tous les écrivains l'attestent, tous les monuments la prouvent. Le plus grand des mystères de la religion est le plus universellement et le plus communément professé. Prédictions et figures, apôtres et évangélistes, conciles et traditions uniformes, soutenus, tout dépose avec un accord admirable en faveur de la croyance de l'Eucharistie. C'est là le dogme pour la preuve duquel la divine Providence a bien voulu joindre la tradition des faits et des usages communs à toutes les Eglises, à celle des Pères et des écrivains ecclésiastiques, et déterminer la foi par une double certitude, un double témoignage. Les anciens Pères, tels que saint Ignace, saint Justin, saint Irénée, Tertullien, saint Cyprien, Origène, saint Eucher, saint Zénon, saint Gaudence, saint Grégoire de Nazianze, saint Basile, saint Hilaire, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Cyrille, saint Epiphane ; tous les Pères, en un mot, des cinq premiers siècles ont pris dans le sens littéral et réel les paroles de Jésus-Christ : « Ceci est mon corps ; ceci est mon sang. » On ne voit chez

eux aucun dissentiment ; il n'y en a pas un seul qui les ait entendues dans un autre sens, dans le sens des hérétiques, dans le sens métaphorique et idéal. Tous mentionnent, dans les termes les plus clairs, les plus explicites, la présence réelle de Jésus-Christ en l'Eucharistie ; c'est avec le zèle le plus ardent, l'unanimité la plus merveilleuse, qu'ils attestent, exaltent, enseignent et défendent ce dogme très-consolant ; en sorte que les hérétiques mêmes avouent (aveu qui les condamne) que les Pères des cinq premiers siècles (siècles nommés par les hérétiques les siècles d'or de l'Eglise) ont tous cru unanimement à ce dogme sacramentel.

Quant aux Pères des siècles postérieurs, tout doute devient impossible. Tous les écrivains ecclésiastiques forment ainsi une chaîne constante, uniforme, qui remonte jusqu'aux apôtres, et par où la foi de l'Eglise catholique en l'Eucharistie remonte des apôtres jusqu'a Jésus Christ lui-même. C'est là ce qui faisait dire à l'interrète, que de tous les articles de la foi catholique, il n'y en a aucun qui soit cru et confirmé aussi universellement par l'accord de l'Église et des Pères, que celui de la vérité du corps de Jésus-Christ dans le sacrement (1).

Dieu a voulu réunir à ce témoignage des écrits celui des faits. Il constate, puisque des témoignages innombrables le prouvent (et les hérétiques n'osent

(1) Nullus fidei articulus ita omnium Patrum totiusque Ecclesiæ consensu firmatus est, ut hic de veritate corporis Christi in Eucharistia (*In I Cor.* XI).

le nier) que, dans les temps de persécution, on donnait aux chrétiens primitifs la faculté d'emporter l'Eucharistie dans leur maison, de la porter sur eux-mêmes, afin de pouvoir s'en nourrir aux moments terribles où ils devaient confesser Jésus-Christ à la face des tyrans et donner leur vie pour lui ; que les chrétiens attribuaient à cet aliment divin le prodige de leur courage, de leurs forces, de leur joie à souffrir les tourments et la mort la plus cruelle : prodige qui enfantait la stupeur et le désespoir des Gentils. Il n'est donc pas besoin de renoncer au bon sens pour penser et pour dire qu'alors l'Église ne pensait point de donner aux martyrs, et que les martyrs pensaient bien moins encore ne trouver dans l'Eucharistie qu'un pain commun, un pain bénit, un signe stérile du corps du Seigneur. C'est ainsi qu'aux temps des martyrs, les martyrs eux-mêmes croyaient à la présence réelle de Jésus-Christ dans le pain eucharistique.

Il constate également que, dans les premiers siècles du christianisme, non-seulement la communion, mais encore la simple connaissance du dogme eucharistique était interdite aux catéchumènes; que, pour cette raison, on n'en parlait point en leur présence ; qu'on leur en faisait un mystère, et que leur instruction sur cet article était différée jusqu'après leur baptême. Or, pourquoi cette discrétion, ce secret chez les pasteurs de l'Église, s'ils considéraient l'Eucharistie comme un signe simple, une figure morte, un rite stérile commémoratif de la passion? Quel

obstacle, dans cette hypothèse, à donner aux catéchumènes la connaissance de ce mystère, comme on leur donnait celle des autres? La réserve de l'Église primitive n'avait et ne pouvait avoir sans doute d'autre raison que celle-ci : qu'elle croyait, comme l'Église actuelle, au mystère de la présence réelle de Jésus-Christ en l'Eucharistie. La crainte de décourager, par un dogme aussi extraordinaire, aussi profond, des hommes encore incapables de porter le joug d'une telle croyance, avait fait adopter la précaution de n'en instruire les catéchumènes que longtemps après être devenus chrétiens par le baptême.

Il constate encore que toutes les Communions chrétiennes reconnaissent dans l'Eucharistie le double don d'un grand sacrement et d'un grand sacrifice. Toutes croient que, dans le pain consacré, se trouve réellement le même corps que Jésus-Christ prit dans le sein de la Vierge Marie et qui fut ensuite crucifié pour le salut du monde. Toutes l'y adorent par le culte suprême de latrie, toutes conservent le pain eucharistique pour les malades ; toutes l'administrent aux moribonds, attribuant à l'efficacité de la chair de Jésus-Christ ressuscité la résurrection heureuse que se promettent ceux qui s'en nourrissent dans ce sacrement. Toutes ont des autels sur lesquels elles croient que Jé us-Christ est véritablement immolé, sur lesquels se continue le sacrifice du calvaire. Toutes considèrent le ministère de l'offrir comme la fonction la plus distinguée et la plus auguste du sacerdoce.

Toutes ces Eglises ont, au surplus, des liturgies qui remontent à l'antiquité la plus reculée ; toutes ont des prières publiques, des rites, des cérémonies, des usages universellement observés, publiquement pratiqués, qui attestent et rendent cette foi, même chez le peuple, certaine et sensible, peuple chez qui la croyance en ce mystère est aussi éclairée que chez les évêques et les prêtres. Il suffit d'entrer dans les temples des chrétiens, d'assister à leurs cérémonies religieuses, de voir ce qu'ils disent et ce qu'ils font, pour apprendre et pour se convaincre que tous croient au même mystère : tout y est semblable, hormis le langage. Les fonctions du prêtre sont partout les mêmes, sauf les rits divers; et la diversité même des rits, dans la célébration de ce mystère, rend l'origine divine de l'unité en la même croyance encore plus certaine. Les Églises nestoriennes de l'Orient, qui se sont séparées de l'Eglise catholique au Ve siècle, n'en ont pas moins conservé la foi de l'Eucharistie dans son intégrité, telle qu'ils l'avaient professée dès les premiers temps. Les Eglises grecque, syrienne, arménienne, indienne, éthiopienne, abyssinienne, divisées entre elles et séparées de nous sur certains articles de foi, de morale, de discipline, sont toujours demeurées entre elles et avec nous d'accord sur cette croyance.

Tous les chrétiens ont cru, tous les martyrs ont confessé, tous les évêques ont maintenu, tous les Pères ont enseigné, tous les apologistes ont défendu, huit conciles généraux ont confirmé cette foi. Elle a

été durant quinze siècles, sans variation ni interruption, la croyance de toutes les Eglises chrétiennes unies ou schismatiques, la croyance de tous les siècles, de tous les âges et de tous les lieux. Durant quinze siècles, elle s'était maintenue toujours pure, ferme, vivante dans tout le monde chrétien : nul hérétique ne l'avait attaquée. Scott et Bertran soutinrent seuls obscurément une doctrine contraire. Béranger, qui la combattit, rétracta son erreur ; son hérésie s'était dissipée sans laisser trace de son passage. Wiclef, au XVe siècle ; Carlostadt, au XVIe, et leurs disciples Zwingle et Calvin ont é é les premiers hérétiques qui aient osé nier le dogme consolant de la présence réelle dans le sacrement eucharistique. Au moyen des passions, ils ont entraîné dans leur erreur des nations entières.

Mais qui y ont-ils substitué ? Est-ce une croyance uniforme ? Hélas! unanimes à rejeter la doctrine catholique, ils n'ont jamais pu admettre une opinion commune sur cet article. D'accord pour nier, ils ont toujours é é et ils sont encore discords pour affirmer. La première secte était à peine formée qu'on la vit bientôt divisée en cent autres ; et celles-ci se subdivisèrent sous peu en autant de sectes diverses qu'on y comptait d'individus. Chacun voulut avoir, sur l'Eucharistie, son opinion particulière. Celui-ci y reconnaît la présence seule de l'âme de Jésus-Christ sans son corps ; celui-là, celle du corps sans l'âme ; l'un, la divinité sans l'humanité ; l'autre, l'humanité sans la divinité. Ici, on n'admet que le signe du corps

du Seigneur ; là, que la figure ; l'un, *l'énergie* seule sans la chair ; l'autre, la chair sans l'énergie. En présence du maître, enseignant que l'Eucharistie ne contenait que le gage et la promesse de la grâce, sans son auteur, les disciples soutinrent qu'il ne s'y trouve rien de surnaturel, de divin, de sacré ; que ce n'est qu'un pain commun. Bellarmin rapporte plus de deux cent vingt interprétations diverses données par les hérétiques à ces seules paroles si simples et si claires ! « Ceci est mon corps ; ceci est mon sang. » A peine ces sectes avaient-elles abandonné la lumière de la foi, qu'elles furent plongées dans de profondes ténèbres. A peine avaient-elles renoncé à la vraie doctrine de l'Eglise, qu'elles devinrent le jouet de mille doctrines, de mille opinions, de mille systèmes extravagants, contradictoires, absurdes. A peine avaient-elles nié la vérité une, que l'on vit surgir mille erreurs qu'ils se passaient les uns aux autres. Ainsi le lien unique qui les unit n'est plus la foi commune en une erreur commune, mais la tolérance de toutes les erreurs, l'indifférence en matière de culte et de religion, soit l'athéisme pratique, auquel toute hérésie aboutit tôt ou tard.

Dans les contrées dominées par cette hérésie, le peuple ignore toutes ces variations et n'en fait point la remarque, parce que ceux qui le séduisent ont intérêt à ce qu'il ne les connaisse ni ne les remarque point. Quant aux prédicants, aux ministres, aux personnes instruites, elles les connaissent et les apprécient. Comment donc, infortunés, pouvez-vous être

de bonne foi dans cette erreur ? A qui prétendez-vous faire croire que vous croyez vous-mêmes véritablement que les évangélistes, saint Paul, tous les apôtres, tous les docteurs, tous les martyrs, toutes les Eglises, tous les chrétiens de l'univers ont mal compris les paroles du Seigneur et se sont trompés ; que Wiclef, Carlostadt, Zwingle, Calvin soient les seuls qui les aient comprises et bien expliquées ? A qui prétendez-vous faire croire que vous admettiez sincèrement que l'Eglise universelle, si désintéressée, si pure, si sainte, composée de tant d'évêques, de tant de docteurs et de fidèles, ait été privée de la lumière divine pour bien saisir ce point de la révélation évangélique, et que cette lumière divine n'ait été accordée qu'à vos hérésiarques, hommes de toutes les erreurs et de tous les vices ?

Cerveaux malades et cœurs corrompus ! à qui prétendez-vous persuader que vous croyez ce qu'Erasme, un des plus libres penseurs du XVIe siècle, ne put jamais se résigner à croire, c'est-à-dire que Jésus-Christ, vérité, charité infinie, ait abandonné durant quinze siècles l'Eglise, son épouse chérie, dans une erreur aussi déplorable que celle d'adorer un morceau de pain, par un culte divin, comme si Dieu y était présent (1); et qu'il ait choisi des monstres de débauche,

(1 Nunquam mihi persuadere potui Christum, qui veritas est et charitas, tamdiu passurum fuisse dilectam sponsam suam in errore tam abominando hærere, ut crustulum farinæ pro ipso adoraret (*Epist. ad Ludov. Berum.*).

de cruauté, pour leur confier la charge, la mission d'éclairer l'univers sur un tel point?

Mais si vous séduisez les hommes par les apparences d'une conviction affectée, pourrez-vous également séduire Dieu? Il viendra, il viendra, ce grand jour où, catholiques et protestants, nous serons traduits au tribunal de Jésus pour lui rendre compte de notre vie et de notre foi (1). Supposez, si vous le voulez, que le catholique se soit trompé en croyant à la présence réelle du corps de Notre-Seigneur dans l'Eucharistie : le divin Juge ne pourrait ni le punir ni le condamner pour ce motif ; car le catholique pourrait lui répondre : « Seigneur, je l'ai cru, parce que vous l'avez dit en termes formels, vous qui êtes la vérité infaillible ; parce que vos apôtres, vos évangélistes, vos docteurs, vos martyrs, vos saints et principalement votre Église, que vous m'avez ordonné d'écouter sous peine de n'être plus qu'un païen et un pécheur, me l'ont dit ; cette Église que votre Apôtre a nommée la colonne et le fondement de la vérité. » Mais la présence réelle étant une vérité incontestable, quelle excuse le malheureux disciple de Calvin pourra-t il alléguer à son juge, afin de se justifier, lorsqu'il lui reprochera son incrédulité? Pourra-t-il dire peut-être qu'au temps de Calvin, l'Église se trouvant partagée en deux opinions, il s'est conformé à celle qui a paru plus plausible à l'un et à l'autre, puisque, à cette époque, il n'y avait ni Eglise, ni

(1) Omnes nos manifestari oportet ante tribunal Christi.

peuple, ni cité, ni village chrétien, qui ne crût à l'Eucharistie, puisque personne ne l'avait jamais nié; puisqu'enfin Calvin, en se séparant de l'Église catholique, ne trouva aucune communion chrétienne qui l'accueillît comme frère? Pourra-t-il avancer qu'il a conservé la foi antique des apôtres, puisque l'erreur de Calvin n'a commencé qu'en lui et avec lui; que sa racine date de sa naissance et que, jusqu'alors, elle était inconnue au monde chrétien? Pourra-t-il dire qu'il a été entraîné par le consentement des peuples, puisque, même dans la secte à laquelle il appartient, il n'a trouvé personne qui crût exactement comme lui; puisque, à l'exception de deux ou trois peuples qui ne s'accordent pas même entre eux, il était démenti par tous les chrétiens de l'univers? Pourra-t-il dire que nulle autorité religieuse n'a parlé pour le tirer de l'erreur, quand il savait que l'Église réunie à Trente avait anathématisé quiconque ne croit pas à la présence réelle de Jésus-Christ tout entier dans le sacrement; que, par cet anathème déjà prononcé par les siècles antérieurs et par toutes les Églises, elle lui avait fermé la bouche par la parole et par les langues du monde entier (1)?

Il n'aura donc d'autre réponse à faire, si ce n'est que la doctrine d'un Calvin l'incestueux, d'un Hen-

(1) Qui negaverit in sanctissimæ Eucharistiæ sacramento vere, realiter et substantialiter contineri corpus et sanguinem una cum anima et divinitate Domini nostri Jesu Christi, ac proinde totum Christum; sed dixerit tantummodo esse in eo ut in signo vel figura, aut virtute, anathema sit (*Sess.* XIII, *can.* 1).

ri VIII le polygame, d'une Elisabeth la cruelle, d'une assemblée de laïques débauchés, usurpateurs des biens de l'Église, lui a paru plus raisonnable que la doctrine de l'Église en ière et de ses conciles. En prononçant ces mots : *il m'a paru*, Jésus-Christ, ainsi qu'il l'a prédit par l'hérésiarque Mélanchthon, lui opposera ces paroles si claires et si précises où il a affirmé que son corps est vraiment dans l'Eucharistie : que pourra-t-il répondre à ce langage divin qui, pareil à la foudre, viendra le terrasser et le confondre ? Où sont les passages de l'Écriture, les paroles de Dieu propres à justifier sa prétention téméraire, que ces mots : « Ceci est mon corps, » devaient nécessairement s'entendre dans un sens métaphorique? Que deviendra alors son unique excuse? Parce que c'est ainsi qu'il en a semblé à ma raison. Pourra-t-il se flatter que cette excuse sera admissible ? Pourra-t-il espérer qu'elle sera pour lui une défense triomphante et sûre, et que le péché de son orgueil, en voulant soumettre ce divin mystère à sa raison, sera compté comme un motif d'indulgence et de pardon (1) ?

Oh ! malheureux ! qu'il médite sérieusement dans le silence de sa conscience d'aussi graves intérêts ;

(1) Si ob rationes humanas negas Christum esse in Eucharistia, tunc ista verba : Hoc est corpus meum, fulmina erunt : quid his oppone mens perterrefacta? Quibus Scripturis, qua se voce Dei muniet ac sibi persuadebit necessario hic fuisse interpretandum metaphorice, cum verbum Dei proferri debeat judicio rationis (Lib. *de Veritate Corp. et Sang. Domin.*)?

qu'il songe au jugement qui l'attend, au châtiment qui lui est réservé, à la confusion, à la douleur éternelle qu'il se prépare ; pendant qu'il est encore dans le temps, qu'il revienne à la foi antique, à la foi de l'Eglise une et vraie ; à l'Eglise hors de laquelle il n'y a ni vérité, ni grâce sanctifiante, ni salut.

SECONDE PARTIE.

Demander le *pourquoi* et le *comment*, en opposition à la parole de Dieu, est une invention diabolique, un péché infernal. Ce fut le démon qui, le premier, prononça ce comment et ce pourquoi en matière de révélation divine, lorsqu'il dit à nos premiers parents : « Comment et pourquoi Dieu vous a-t-il défendu de manger de ce fruit? »

Hélas! c'est de cette époque si funeste à notre race, que cette parole sacrilége, proférée par Lucifer, pour la première fois dans l'Eden, et que l'orgueil s'est appropriée, a commencé a retentir dans le monde, à y enfanter l'incrédulité. En effet, comme le dit fort bien saint Jean Chrysostome, lorsque, en matière de révélation divine, on commence par rechercher le *comment*, ou par douter, on finit toujours par ne rien croire (1).

Jésus-Christ, en établissant l'Église, n'a point voulu former une école de sophistes, mais une famille de croyants. Il n'a point dit aux apôtres : « Discutez ; »

(1) Quando subit quæstio : Quomodo aliquid fiat? simul subit et incredulitas.

mais : « Prêchez avec simplicité mon Évangile (1). » Il a ensuite ajouté : « Quiconque croira à votre prédication et recevra le baptême, sera sauvé; quiconque ne croira pas, sera condamné (2). »

Oh ! combien le plan de la Sagesse divine, pour attirer les hommes à la vérité, est simple ! Il en a confié le dépôt auguste à son Église, qui, par ses évêques et ses prêtres, successeurs des apôtres dans le ministère apostolique, la fait annoncer par tout le monde. Les hommes dociles qui l'accueillent avec humilité et qui s'y soumettent avec promptitude, sont éclairés et sauvés ; tandis que le téméraire, l'orgueilleux, le superbe philosophe, le présomptueux hérétique qui ne veut admettre cette vérité que selon et d'après ce qu'il en semble à sa raison, demeure aveugle et se perd. Considérez, dit saint Cyrille d'Alexandrie, les Juifs et les disciples de Capharnaüm : c'était pour eux un devoir d'accueillir avec docilité les paroles du Seigneur qui promettait de leur donner son corps en nourriture; mais, dans leur sotte et orgueilleuse présomption, au lieu de demeurer les disciples, ils se constituèrent les juges de Jésus-Christ ; au lieu de croire, ils se mirent à disputer ; au lieu de s'écrier : « Il en est ainsi, Seigneur, puisque vous le dites, » ils murmurèrent : « Comment est-il possible qu'il en soit ainsi ? » Ils proférèrent ce

(1) Prædicate Evangelium.

(2) Qui crediderit et baptizatus fuerit, salvus erit ; qui vero non crediderit, condemnabitur.

comment et ce *pourquoi* funeste qui, lorsqu'il s'agit de la parole de Dieu, n'est plus que la source de tous les blasphèmes et de toutes les erreurs (1). Effectivement, si, continue à dire saint Cyrille, en s'adressant aux Juifs de Capharnaüm, si vous vous obstinez à répéter cette phrase funeste : Comment cela est-il possible? imitant votre folie, je vous réduirai au silence en empruntant votre propre langage (2) : je vous demanderai de m'expliquer comment la verge de Moïse se changea en serpent? comment l'eau du Nil se convertit en sang? comment l'eau amère du désert devint douce? comment des eaux limpides jaillirent du sein d'un rocher? comment la manne tomba du ciel? comment l'Erythrée s'ouvrit, pour devenir un mur solide? comment, aux seuls cris de vos pères, les tours inexpugnables de Jéricho s'écroulèrent? Et si vous n'avez rien à répondre à ces questions, devez-vous chercher, à plus juste titre, le pourquoi et le comment des œuvres de Dieu? Vous finiriez par détruire la vérité et la foi de toutes les Ecritures (3).

Comment se fait-il que les hérétiques et les faux catholiques ne comprennent pas qu'en disant : « Comment est-il possible que Jésus-Christ nous donne vé-

(1) In hoc verbum Judæi inciderunt. Nam cum Salvatoris sermonem suscipere deberent, illud *quomodo* stulte de Deo protulerunt, quasi nescirent hoc loquendi genus omni scatere blasphemia.

(2) Si persistis, o Judæe, usurpare illud *quomodo*, ego tuam imperitiam imitans, tibi reponam.

(3) Si tuum illud *quomodo* subinde inferas, omni plane Scripturæ divinæ fidem derogabis (*Comm. in Evang.*, lib. IV).

ritablement son corps à manger dans l'Eucharistie ? » ils osent renouveler l'insolente question des Juifs (1); et cela malgré la foi de tous les siècles, malgré la tradition de l'Eglise entière ? Comment ne voient-ils pas que cette question fut précisément le crime des Juifs et des disciples apostats? que ce fut précisément l'audace à faire dépendre leur foi de leur intelligence, et non des paroles du Sauveur ? Comment ne voient-ils pas qu'en imitant leur témérité, leur résistance et leur schisme, ils encourent le même châtiment? Comment ne voient-ils pas qu'à cette question téméraire on peut faire la sage réponse de saint Cyrille, et leur dire avec lui : Vous voulez savoir comment le corps de Jésus-Christ peut se trouver simultanément dans toutes les hosties consacrées? Dites-nous donc comment ce même Verbe de Dieu s'est trouvé simultanément dans le sein du Père et dans les entrailles très-pures de Marie? comment un seul Dieu est en trois personnes distinctes? comment le Verbe éternel de Dieu s'est fait homme sans cesser d'être Dieu? comment l'auteur de la vie est mort? comment est ressuscitée une humanité sujette au trépas? Si vous ne savez que répondre à ces demandes; si, sans comprendre ces profonds mystères, vous les croyez ou feignez de les croire, vu que Dieu les a révélés dans les Ecritures; pourquoi voulez-vous nier le mystère de l'Eucharistie qui y est contenu au même titre? Ah! si, pareils aux Juifs,

(1) Quomodo potest hic nobis carnem suam dare ad manducandum?

vous persistez à dire : *Comment cela est-il possible? Quomodo?* Si vous vous obstinez à vouloir comprendre ce mystère avant de l'admettre, vous serez conduits à nier tous les mystères, et avec eux, toute l'Ecriture et tout le christianisme : y a-t-il un seul mystère chrétien dont vous puissiez rendre raison (1)? C'est ainsi que votre *comment* engendre aussi tous les blasphèmes (2).

S'agit-il, dit encore ce Père éloquent, des mystères de Dieu, il n'y a qu'à croire humblement, sans scruter curieusement; qu'à se soumettre, sans disputer (3). Chercher le *comment* et le *pourquoi* d'un mystère est la même chose que le détruire : un mystère qui ne surpasse pas la raison cesse d'être un mystère. Lors donc que l'Eglise propose un mystère, quelque inscrutable qu'il soit, nous sommes forcés de l'admettre, en nous gardant bien de prononcer la parole judaïque ou plutôt diabolique : « Comment cela peut-il se faire? » En agir autrement, c'est rompre les digues au torrent de l'incrédulité; ce *comment* ferme les portes du ciel et ouvre celles de l'abîme (4).

L'opposition de l'hérétique, dit encore saint Cyrille, qui rejette l'enseignement de l'Eglise comme adultérin; de l'incrédule qui dédaigne, comme inad-

(1) Si tuum... (Ut supra).

(2) Quasi nescirent... (Loc. cit.).

(3) In mysteriorum susceptione oportet habere fidem curiositatis expertem.

(4) Neque cum aliquid dicitur, subjicere illud : Quomodo? Judaicum enim est illud vocabulum, et extremi causa supplicii.

missibles, les dogmes du christianisme, témoigne d'un esprit indocile bien plutôt que d'une intelligence éclairée ; ils annoncent une folle témérité, jointe à un orgueil immense ; c'est l'esprit de Lucifer, reproduit dans les Juifs et continué par les incrédules et les hérétiques, qui les anime, les inspire, les conduit, les aveugle et les perd (1).

Heureux ceux qui croient avec humilité d'esprit, avec joie de cœur, avec ferveur de sentiments toutes les vérités proposées par l'Eglise, et qui les retracent fidèlement dans leur conduite ! leur salut est assuré, puisque c'est par la folie apparente de la foi de l'esprit et du cœur à la parole divine prêchée par l'Eglise, que la Sagesse éternelle a voulu guider l'homme dans le temps et le sauver dans l'éternité (2). Ainsi soit-il !

(1) Indocilis animus, si quod ipsum fugiat, tanquam adulterinum rejicit, ex indocta temeritate in extremam superbiam elatus (Loc. cit.).

(2) Placuit Deo per stultitiam prædicationis salvos facere credentes (*I Cor.*).

TRENTE-DEUXIÈME HOMÉLIE.

Sur l'Eucharistie.

LE SACRIFICE.

Melchisedech, rex Salem, proferens panem et vinum; erat enim sacerdos Dei altissimi; et benedixit ei. (GENES. XIV.)

Quel est donc ce pontife d'un ordre tout nouveau, qui porte un nom si mystérieux, puisque Melchisédech veut dire roi de la justice; qui règne si heureusement, puisque roi de Salem signifie roi de la paix; qui remplit un rôle si excellent, puisqu'il est comme le prêtre par antonomase, le prêtre du Très-Haut (1), dont le sacerdoce est si efficace, qu'il comble de bénédictions Abraham lui-même, Abraham en qui toutes les nations devaient être bénies (2); de qui, cependant, le sacrifice est si simple, la victime si commune, l'offrande si vulgaire et si matérielle,

(1) Erat enim sacerdos Dei altissimi.
(2) Et benedixit ei.

puisqu'il n'a immolé que du pain et du vin (1) ?

Mais à quoi bon le rechercher ? Serait-il possible de ne pas reconnaître à ces traits la figure prophétique, le type vivant, l'image parfaite de Jésus-Christ, le vrai roi de la justice, le vrai prince de la paix, le vrai et unique pontife du Très-Haut, puisqu'il est Dieu lui-même ; que, dans la dernière cène, il a offert le pain et le vin ; et que, pour cette raison, marchant sur les traces de David et de saint Paul, l'Eglise le reconnaît pour véritable pontife éternel, selon l'ordre de Melchisédech (2) ?

Mais si le sacerdoce tire sa dignité de l'excellence de la victime immolée, de la valeur du sacrifice offert, comment ne pas voir dans le pain et dans le vin consacrés par Jésus-Christ et, par son ordre, par les prêtres de la véritable Église, une victime et un sacrifice vrais de son corps et de son sang, puisque la simple figure de cette victime et de ce sacrifice rendit le sacerdoce de Melchisédech si fameux, si grand, si noble, si auguste, au témoignage de l'Ecriture ?

Laissons donc les hérétiques violenter simultanément la révélation et la raison, et blasphémer qu'il n'y a qu'un pain et un vin bénits dans le pain et le vin consacrés : mémorial sans vie, figure stérile et vaine de la passion du Seigneur. Fidèles à la tradi-

(1) Proferens panem et vinum.

(2) Sacerdos in æternum, secundum ordinem Melchisedech, Christus Dominus panem et vinum obtulit (*Off. corp. Christ.*).

tion, à la foi universelle et constante de l'Eglise, fondée sur les saintes Ecritures, après nous être entretenus de la révélation et de l'institution d'un aussi grand mystère, nous le considérerons aujourd'hui comme le vrai et unique sacrifice de la *loi nouvelle ;* nous tâcherons, malgré notre faiblesse, d'en approfondir la grandeur, la dignité, l'excellence, afin de nous animer à l'offrir avec plus de dévotion, à nous l'appliquer avec plus de zèle, pour en retirer de plus grands fruits.

PREMIÈRE PARTIE.

L'ancien Testament et le nouveau, la tradition juive et la tradition chrétienne, le Psalmiste et l'Apôtre s'accordent à soutenir que Melchisédech était la figure vraie de Jésus-Christ. Dieu dit, en effet, par la bouche de David, au Messie son fils : « Vous êtes prêtre a jamais selon l'ordre de Melchisédech (1); » en faisant le magnifique éloge de Melchisédech et de son sacerdoce, saint Paul déclare expressément, de Melchisédech, qu'il fut une image parfaite du Fils de Dieu fait homme (2).

Or, la vérité ne pouvant jamais rester au-dessous de la figure, nous sommes forcés de conclure que la consécration du pain et du vin, opérée dans la dernière cène par Jésus Christ, fut un sacrifice véritable, puisque l'oblation du pain et du vin, faite par Mel-

(1) Tu es sacerdos..... (Ut supra).

(2) Assimilatus est Filio Dei (*Hebr.* VII).

chisédech, et qui n'en était que la figure, fut également un sacrifice.

A quel subterfuge recourt l'hérétique pour échapper à une preuve aussi forte et aussi concluante en faveur du sacrifice eucharistique ? Il recourt à ses interprétations ordinaires des livres saints ; interprétations arbitraires, illogiques, par où, comme les Juifs, il fait dire a l'Esprit-Saint tout ce qui lui plaît en faveur de ses blasphèmes et de ses extravagances. Il soutient témérairement que l'oblation du pain et du vin, par Melchisédech, ne fut aucunement un sacrifice accompli pour remercier Dieu, mais un acte d'hospitalité courtoise fait pour rafraichir Abraham et ses gens.

Cette interprétation, cependant, est tout opposée à l'histoire sainte. Abraham venait de vaincre, en bataille, cinq monarques puissants ; il emportait un immense butin, des provisions abondantes de pain, de vin, d'huile et de laine : il n'avait donc nul besoin du pain et du vin de Melchisédech. Au lieu d'en accepter, ce fut Abraham qui lui en donna : nous voyons, en effet, qu'il offrit à Melchisédech la dîme de toute sa prise, et par là, sans doute, du grain et du vin, comme tribut dû à son sacerdoce Cette interprétation, au surplus, est contraire au texte sacré; car, outre que le terme original traduit en latin par celui de *proferens*, est employé en divers passages de l'Ecriture, relativement aux sacrifices, celle-ci énonce clairement que Melchisédech offrit le pain et le vin, précisément parce qu'il était pontife du

Très-Haut (1) ; conséquemment, selon le sens direct, naturel du texte, Melchisédech ne fit pas cette oblation comme homme, comme hôte généreux, mais comme pontife. E le fut donc faite à Dieu ; elle fut donc un véritable sacrifice, un sacrifice très-noble dans sa simplicité, seul propre à un aussi grand prêtre. La même conséquence résulte manifestement des paroles qui suivent (2) ; elles indiquent une connexion, un lien entre le sacrifice offert à Dieu et la bénédiction donnée à Abraham. Voilà donc une série d'actions dont le sacerdoce de Melchisédech est le fondemement, la piété d'Abraham le motif ; le sacrifice, le moyen ; la dîme, l'offrande ; la bénédiction divine, le fruit ; voilà donc en peu de mots une histoire magnifique, sublime, religieuse, divine, et dont l'hérésie, qui rapetisse tout, tâche vainement de faire une histoire insignifiante, stérile, indifférente et humaine.

Mais laissons-la se complaire dans son délire, et admirons, avec les Pères de l'Eglise, témoins de la tradition, l'excellence du sacrifice eucharistique, figuré vingt siècles auparavant par celui de Melchisédech. Saint Clément d'Alexandrie assure que ce pontife, si célèbre dans les Ecritures, offrit et distribua le pain et le vin sanctifiés, afin de figurer expressément l'Eucharistie (3). Saint Cyprien dit qu'il est beau de voir, dans le sacrifice de Melchisédech, le

(1) Proferens panem et vinum ; erat enim sacerdos Dei altissimi.

(2) Et benedixit ei.

(3) Panem et vinum sanctificatum obtulit in typum Eucharistiæ.

symbole du sacrement et du sacrifice du Seigneur (1). O grandeur des mystères chrétiens ! Abraham n'est bénit qu'après l'offrande emblématique du sacrifice de Jésus-Christ faite à Dieu pour lui. Ce fut à cette époque que Melchisédech reçut le pouvoir de bénir (2). Le sacrifice de Melchisédech fut un sacrifice *eucharistique* ou *d'actions de grâces* à Dieu, après la victoire d'Abraham sur ses ennemis. Quelle image plus parfaite pour indiquer le sacrifice eucharistique, sacrifice *d'actions de grâces* par excellence, où Jésus-Christ, offrant aussi le pain et le vin, vérifia la figure par la réalité, et par le fait compléta la prophétie ! N'est-il pas, en effet, le complément et la réalité de tout ce qui a été prédit et figuré (3) ?

Saint Ambroise s'écrie à son tour : « O excellence du sacrifice de l'Eglise chrétienne, qui, figuré par celui de Melchisédech, surpasse en antiquité tous les sacrifices de la Synagogue judaïque (4) ! »

Saint Jérôme déclare que Melchisédech n'offrit le pain et le vin qu'afin de figurer formellement Jésus-Christ ; qu'il dédia dès-lors la matière du mystère chrétien où le Sauveur devait offrir son corps et son

(1) In Melchisedech sacrificii Domini sacramentum videmus.

(2) Ut benedictio per Melchisedech sacerdote posset rite celebrari, præcessit ante imago sacrificii Christi in pane et vino constituta.

(3) Quam rem perficiens Dominus, panem et calicem mixtum vino obtulit ; et qui est plenitudine veritatem præfiguratæ imaginis adimplebit.

(4) Ex hoc accipe, anteriora esse mysteria Christianorum quam Judæorum.

sang dans le pain et dans le vin (1). Saint Chrysostome tient le même langage. « Voilà, dit-il, en Melchisédech la représentation exacte de notre saint mystère de l'Eucharistie! En songeant à la figure, ô chrétien! reconnais-y la vérité (2)! » Finalement, saint Augustin, faisant écho aux autres Pères, s'écrie : « O magnificence du sacrifice des autels, qui, chez les chrétiens, s'offre à Dieu dans toutes les parties du monde ; sacrifice apparu et annoncé au monde dès les temps de Melchisédech (3)! » Saint Epiphane, Théodoret, saint Eucher, l'Emissène, Cassiodore, saint Jean Damascène, s'expriment de la même façon ; en sorte que tous les Pères de l'Eglise s'accordent unanimement sur ces deux idées : premièrement, que l'oblation de Melchisédech fut un sacrifice véritable ; secondement, que ce sacrifice fut l'emblème prophétique de celui de l'Eucharistie.

Mais que dis-je, les Pères chrétiens? Les rabbins reconnaissent eux-mêmes cette vérité dans leur ancien livre intitulé : *Berescith Rabba*; l'oblation de Melchisédech fut un vrai sacrifice figuratif de celui du Messie ; *E rabbi Finies* énonce ce témoignage remarquable: » Tous les sacrifices cessèrent au temps du Messie; seul, le sacrifice du pain et du vin n'a jamais cessé

(1) Melchisedech jam tunc in typo Christi panem et vinum obtulit, et mysterium christianum in Salvatoris sanguine dedicavit.

(2) Vidisti quomodo mysterium nostrum insinuatur? Videns typum, cogita, oro, veritatem.

(3) Ibi primum apparuit sacrificium, quod nunc a christianis Deo offertur toto orbe terrarum.

car il est dit du Messie qu'il sera prêtre éternellement selon l'ordre de Melchisédech (1). » Oh ! qu'il est consolant pour notre foi de voir l'accomplissement littéral de cet oracle sorti de la bouche d'un ennemi de Jésus-Christ, et par là même plus imposant et plus concluant ! Le sacrifice eucharistique qui, en celui de Melchisédech, a précédé tous les sacrifices de la loi ancienne, est le seul qui leur ait survécu. En effet, tous les sacrifices judaïques sont abolis, et l'on n'offre plus aujourd'hui d'autre sacrifice à Dieu que celui du pain et du vin, le vrai sacrifice du Messie dans le monde entier.

Si donc l'oblation de Melchisédech à Dieu du pain et du vin fut un sacrifice véritable, l'oblation du pain et du vin faite par Jésus-Christ dans la dernière cène le fut également; autrement il faudrait dire que Melchisédech n'était point le type, la figure de Jésus-Christ; que Jésus-Christ n'était point prêtre selon l'ordre de Melchisédech : affirmation manifestement contraire à l'Ecriture et à la tradition.

On définit le sacrifice : « L'oblation d'une chose extérieure et sensible, faite à Dieu par un prêtre légitime, par où la chose offerte ou est changée extérieurement en une autre, ou est immolée, ou consumée, ou détruite; » et ce, pour signifier, par ce rite, que la créature raisonnable se soumet au souverain domaine

(1) Tempore Messiæ omnia sacrificia cessabunt, sed sacrificium panis et vini non cessabit. Rex Messias excipiet a cessatione sacrificiorum sacrificium panis et vini, sicut dicitur : Tu es sacerdos in æternum secundum ordinem Melchisedech.

de Dieu, et pour rendre à ce Dieu Très-Haut le culte suprême de latrie. En effet, en offrant à Dieu la chose, on le reconnaît comme Maître et Créateur de tous les êtres. En l'immolant, en la consumant, en la détruisant, on confesse que Dieu, qui a tout créé de rien, n'a aucun besoin de nos biens extérieurs ; qu'en le reconnaissant pour le Maître unique de notre existence, nous ne voulons pas en abuser, mais l'employer, comme l'hostie que nous lui offrons, pour sa gloire, disposés au surplus à la sacrifier entièrement pour lui, quand et comme il lui plaira ; et finalement que, en qualité de pécheurs, nous nous reconnaissons indignes de cette même existence et obligés à la sacrifier pour Dieu : mais que, comme ce Dieu ne demande point que nous nous donnions nous-mêmes la mort, nous substituons d'autres victimes à notre place, victimes qui meurent pour nous ; et nous entendons que leur mort satisfasse à la justice divine, tout en implorant l'aide de sa miséricorde. Or, que fit Jésus-Christ dans la dernière cène ? il consacra séparément le pain et le vin, c'est-à-dire qu'il sépara lui-même son corps de son sang : voilà, incontestablement, une immolation vraie, où le sang se sépare du corps de la victime. Il plaça, au surplus, tout son corps dans chaque partie du pain, et tout son sang dans chaque goutte du vin, c'est-à-dire qu'il rapetissa, anéantit, en quelque sorte, sa personnalité, en y cachant à tous les sens et son humanité, et sa divinité ; en s'y mettant dans un état d'insensibilité, de mort : excepté, en effet, la foi en

sa parole, rien ne l'y annonçait présent, rien n'y parlait de lui, ne révélait la plus petite partie de sa personne : comme s'il n'y en eût plus existé la moindre part. Voilà une mort mystique, ineffable de la victime, et, relativement à nos sens, son entière destruction. Le Seigneur accomplit tous ces actes en rendant grâces à son divin Père (1), en l'honorant, en le glorifiant comme son Dieu, en faisant tout à la fois cette immolation de lui-même pour les hommes : c'est, en effet, pour eux qu'il déclare distribuer son corps et verser son sang (2). On voit la même déclaration dans le texte original des trois évangélistes : « afin que les péchés leur soient remis ; » que la réconciliation et la grâce divine leur soient assurées (3). On voit donc dans cette action grande et mystérieuse de Jésus-Christ le vrai pontife éternel, seul digne de rendre un culte à Dieu, parce qu'il est également Dieu, qui, vivant lui-même, s'immole d'une manière ineffable, seule victime digne d'un tel Pontife ; que, dans son corps et dans son sang cachés sous des accidents chétifs, il présente une victime consumée et détruite mystiquement, à savoir une oblation dont le terme est la satisfaction, la gloire et le culte suprême de Dieu ; dont le fruit est l'expiation du péché, la réconciliation et la sanctification de

(1) Gratias agens.

(2) Corpus quod pro vobis datur (*Luc.*)..... Sanguis qui pro vobis effunditur.

(3) In remissionem peccatorum.

l'homme. Voilà donc un sacrifice vrai, réel, sublime, solennel et magnifique (1).

L'oblation de Melchisédech est loin d'être la seule figure prophétique qui confonde les hérétiques et qui exprime sensiblement la vérité du sacrifice eucharistique. Moïse qui, sur l'ordre de Dieu, devait conclure l'antique alliance, dresse un autel au pied du Sinaï, y place douze pyramides représentant les douze tribus d'Israël (2); Moïse, qui versa sur ces douze pierres le sang des victimes immolées, en disant : « Ceci est le testament du sang que le Seigneur vous confie (3), » est une prophétie claire et fidèle de Jésus-Christ, qui, dans la dernière cène, entouré des douze apôtres, pierres fondamentales, pères et représentants de tout le peuple chrétien, leur donne son sang à boire; et qui, pour ne laisser aucun doute que l'ancien rite mosaïque était une figure qui s'accomplissait dans le nouveau, répéta les propres paroles de Moïse, en disant aux apôtres : « Ceci est mon sang du nouveau Testament (4). » Remarquons en-

(1) Sacerdos in æternum Christus Dominus, secundum ordinem Melchisedech, panem et vinum obtulit.

(2) Ædificavit Moyses altare ad radices montis, et duodecim titulos propter duodecim tribus Israël.

(3) Hic est sanguis testamenti quod mandat ad vos Deus.

(4) Hic est sanguis meus novi Testamenti (*Matth.* XXVIII).— Jésus-Christ lui-même a manifesté dans l'Évangile que ses douze apôtres avaient été figurés par les douze chefs des douze tribus d'Israël et que, néanmoins, ils devaient les juger : Judicantes duodecim tribus Israel (*Matth.*, ibid.).

core, ajoute saint Chrysostome, que, comme Moïse dit: « Ceci sera pour vous un mémorial sempiternel (1), » Jésus-Christ dit également : « Faites ce sacrifice en mémoire de moi. » Moïse fit sur les douze tribus, représentées par les douze pierres, une aspersion de véritable sang. Or, nul n'aura, je le pense, le courage de soutenir qu'il y avait moins de vérités dans la stipulation de l'alliance nouvelle que dans celle de l'ancienne, et que la réalité est demeurée au-dessous de l'emblème. Il est donc manifeste que Jésus-Christ, en concluant sa nouvelle alliance, dut aussi offrir à ses apôtres un sang réel ; que, comme le sang employé par Moïse était le sang des victimes immolées recueilli dans une coupe ; que l'aspersion suivit le sacrifice : ainsi le sang employé par le Seigneur était son propre sang contenu dans le calice, après s'être immolé lui-même d'une façon ineffable; la communion des apôtres suivit l'immolation sublime que l'Agneau divin fit de lui-même : d'où il résulte, évidemment, que la consécration du pain fut un sacrifice véritable et réel.

L'apôtre saint Paul confirme cette doctrine quand il dit : « Le testament n'a d'effet que par la mort du testateur (2); et, pour cette raison, l'ancien Testament fut conclu et signé avec le sang des victimes immolées et mortes (3). » Ainsi son testament n'eût été

(1) Moyses dixit : Hoc erit vobis memoriale sempiternum; ita Dominus dixit : Hoc facite in meam commemorationem (*Luc*, XIX).

(2) Ubi testamentum est, mors intercedat necesse est testatoris.

(3) Unde nec primum quidem sine sanguine dedicatum est.

ni conclu, ni arrêté, ni irrévocable, sans la mort de Jésus-Christ, sans l'effusion effective de son sang. Si, au contraire, le Seigneur, dans la dernière cène, ne s'immola point lui-même; s'il n'y fit aucun sacrifice; s'il n'y eut aucune sorte de mort du testateur; si ce qu'il distribua à ses apôtres ne fut que du vin sans aspersion réelle du sang de la victime, il n'y eut non plus aucune alliance réelle; le testament ne fut ni complet ni ouvert. Hormis un seul d'entre eux, les apôtres n'entourèrent pas la croix; ils ne participèrent donc pas, sur le Calvaire, au sang de Jésus-Christ. Si donc, ils ne reçurent pas véritablement ce sang, même dans la cène, ils n'y participèrent jamais. Donc les *douze pierres fondamentales de l'Église* ne furent jamais aspergées de sang; l'alliance de Jésus-Christ avec l'Eglise ne fut jamais véritablement conclue, puisque la condition nécessaire de l'aspersion du sang sur ceux qui étaient appelés à en jouir et qui devaient en être comme le sceau et la preuve, eût fait totalement défaut.

Si, en outre, il n'y eut, dans la dernière cène, ni immolation, ni sacrifice, tandis que l'une et l'autre n'auraient eu lieu que sur le Golgotha, Jésus-Christ eût dû attendre le jour suivant pour parler avec vérité de son testament arrêté, de son alliance accomplie; car le testateur ne devait mourir véritablement sur la croix que le lendemain. Il eût dû inviter les apôtres à se rendre sur le Calvaire, afin d'y être aspergés du sang de la victime divine; condition nécessaire, d'après saint Paul, à la stipulation définitive

de l'alliance et à l'irrévocabilité du testament. Néanmoins il n'en fut pas ainsi ; Jésus-Christ parla, dans la dernière cène, de son alliance testamentaire comme d'une chose parfaitement conclue et accomplie, puisqu'il dit : « Ceci est mon sang du nouveau Testament. » Supposé que le Seigneur n'eût alors ni sacrifié, ni versé son sang en aucune manière, l'alliance dont il fit mention n'eût plus été une vraie alliance, un vrai testament ; il n'y eût eu que l'apparence de la vérité, la promesse sans l'effet. Ainsi, dans la dernière cène, il n'y eût eu rien de réel, rien de sérieux : Jésus-Christ n'y eût fait qu'un jeu. Le divin Maître eût donc séduit les disciples, en représentant comme accomplie une alliance qu'il ne faisait que figurer et promettre. La Vérité éternelle eût menti, en disant aux apôtres que le sang qui leur était offert dans la coupe était le sang de la nouvelle alliance, puisqu'il n'y eût point eu de sang, et que cette alliance ne devait s'accomplir que le jour suivant.

Voilà les conséquences horribles qui découlent de la doctrine hérétique : Jésus-Christ, dans la dernière cène, n'institua aucun sacrement, ne fit aucun sacrifice. Donc la foi de l'Eglise, qui croit en un véritable sacrifice offert, comme en un sacrement institué, explique seule tous ces actes sublimes, rend ces paroles claires, leur conserve tout leur à propos et toute leur vérité.

Au surplus, si, comme les hérétiques l'ont blasphémé, quand le Seigneur parla de la nécessité de manger sa chair, il n'eut en vue que la nécessité de

croire en son incarnation ; si, dans la dernière cène, il se borna à laisser le signe et la figure de son corps très-saint comme symbole de cette croyance ; pourquoi alors consacrer séparément les deux espèces? N'était-il pas plus que suffisant de consacrer seulement le pain ? On ne voit donc plus, dans l'hypothèse absurde des hérétiques, le motif de cette double consécration. Avec la lumière de la foi de l'Eglise, il devient, au contraire, manifeste que le Seigneur consacra et dut consacrer séparément le pain et le vin, afin d'indiquer la séparation du sang du corps, soit l'immolation mystique qu'il faisait de lui-même en cet instant.

A l'aide de cette même foi, ces paroles du Seigneur deviennent très-claires à leur tour : « Ceci est mon sang : buvez-en tous. » C'est-à-dire : comme une immolation mystique, il est vrai, mais réelle de la victime venait d'avoir lieu, de même il y eut aussi une aspersion mystique, mais réelle de son sang sur les apôtres ; bien plus encore, après que les apôtres eurent bu de ce sang divin, qu'ainsi il ne manqua aucune des conditions nécessaires à la stipulation de l'alliance nouvelle, testamentaire, faite par Jésus-Christ avec ses apôtres, et par eux avec toute l'Eglise, cette alliance fut revêtue alors de toutes les solennités et de tous les rites exigés. Il devient manifeste enfin que le Sauveur du monde, au lieu de se jouer des apôtres, de les tromper, de leur mentir, s'exprima avec la vérité, la dignité, le pouvoir propre au Fils de Dieu, lorsqu'il dit : « Ce calice est le testament nouveau

conclu avec mon sang; ceci est mon sang du nouveau Testament (1). »

Le Seigneur avait-il donc besoin d'offrir ce nouveau sacrifice de lui-même, si mystérieux, si voilé, si incompréhensible, supposé que, quelques heures plus tard, il devait s'offrir lui-même sur la croix en sacrifice public et visible? Sans doute, le crucifiement fut un sacrifice véritable; mais la sentence de Pilate lui donnait les couleurs d'une condamnation forcée, et la fureur des bourreaux, celle d'un supplice mérité. Dans le crucifiement, les crimes des hommes semblaient ainsi déshonorer la sainteté du sacrifice et éclipser la gloire de l'oblation libre et gratuite que le Pontife y faisait de sa victime, et que la victime y faisait d'elle-même. Nul ne distingua alors le sang divin qui coulait de la croix de Jésus-Christ de celui qui coulait des croix des deux voleurs ; tandis que le sang des victimes immolées dans les sacrifices de la loi, en témoignage de l'alliance ancienne, était recueilli dans des coupes et réservé pour l'aspersion de l'autel et pour la sanctification du peuple, le sang de la grande victime, immolée dans le sacrifice du Calvaire, en confirmation de l'alliance nouvelle, ne fut recueilli, appliqué par personne à un usage religieux et pieux; il resta négligé, confondu avec celui des pécheurs. Dans ce sacrifice, le Pontife passa pour un coupable, l'immolation pour un châtiment, l'autel pour un gibet. Rigoureuse-

(1) Hic calix novum Testamentum est in meo sanguine (*Luc.*). Hic est sanguis meus novi Testamenti (*Matth.*).

ment parlant, le sacrifice figuratif et prophétique de Moïse n'eut point son accomplissement dans le sacrifice de la croix. Où trouverons-nous donc cet accomplissement littéral (1)?

Dans le sacrifice eucharistique, le Seigneur n'a point voulu, nous apprend saint Grégoire de Nysse, Père ancien, témoin et interprète sincère de la foi universelle de l'Eglise ; le Seigneur n'a point voulu laisser douter un seul instant de la liberté de son immolation. Il n'attendit donc pas que la trahison de Judas, la haine des Juifs, l'injustice de Pilate, se réunissent contre lui et fissent croire qu'il avait été immolé contre sa propre volonté (2); il ne voulut point que la méchanceté et les crimes des hommes, leurs mains impures, leur langue sacrilége, intervinssent pour souiller un sacrifice qui devait être offert pur, telle que l'odeur de parfums, en la présence de Dieu ; sacrifice qui devait être le principe et la cause du salut du monde (3). Il voulut montrer que les obstacles naturels ne sauraient limiter sa puissance, les méchants borner sa miséricorde, par l'usage de cette sagesse qui a tout prévu, de cette indépendance qui dispose de tout à son gré.

(1) Il est de foi, selon la révélation de saint Paul, que Jésus-Christ était la fin de la loi, et que tous les sacrifices prophétiques et légaux ont été parfaitement accomplis en Jésus-Christ.

(2) Non ex proditione sibi imponendam necessitatem, non Judæorum impetum, non Pilati sententiam exspectat.

(3) Ut eorum malitia sit communis hominum salutis principium et causa.

Il a prévenu le sacrifice de la croix : avant de l'offrir d'une manière publique et solennelle, il l'a accompli d'une manière secrète, mystérieuse et voilée, il s'est réellement sacrifié pour nous par une immolation invisible, il est vrai, mais réelle, par un secret plus relevé que celui du temple, sur un autel plus pur que l'autel d'or du sanctuaire, en se constituant lui-même victime et pontife, sacrificateur et sacrifice, véritable agneau de Dieu qui efface les péchés du monde (1). Quand Dieu opéra-t-il ce grand et précieux mystère ? Dans le cénacle, lorsqu'il donna son corps et son sang en nourriture et en breuvage à ses apôtres. Oui, il suffit alors qu'il déclarât solennellement, par le fait, que l'ancien sacrifice de l'agneau reçût, dans ce mystère, son complément et sa perfection (2).

La cène eucharistique fut donc le sacrifice même de la croix ; le rit et les circonstances de ces deux offrandes furent seuls différents ; ce fut le même sacrifice, mais non sanglant, tandis que l'autre le fut ; ce fut le même sacrifice, mais prévenu, anticipé, mystérieux, caché et séparé de l'injustice et de la cruauté des hommes, offert au Père avec une entière

(1) Qui potestate sua cuncta disponit, hominum malitiam consilio suo antevertit ; et arcano sacrificii genere, quod ab hominibus cerni non poterat, seipsum pro nobis hostiam offert, et victimam immolat, sacerdos simul existens et Agnus Dei qui mundi peccatum tollit.

(2) Quando id præstitit? Cum corpus suum discipulis edendum, et sanguinem bibendum præbuit, tunc aperte declaravit Agni sacrificium jam esse perfectum (Greg. Nyss., Orat. *Cateches.*).

liberté intérieure et extérieure, avec une charité pure et parfaite, où la violence des hommes n'eut aucune part ; où le vrai Moïse recueillit lui-même son sang dans une coupe, donna réellement le corps et le sang de la victime aux disciples, perfectionna, par anticipation, le sacrifice de la croix, qui, sans cela, n'eût eu que l'immolation sans la communion (1), c'est-à-dire sans la preuve essentielle que la réconciliation s'était accomplie. Ainsi la cène eucharistique fut donc un sacrifice réel, qui, excepté l'immolation visible réalisée dans le sacrifice de la croix, en eut cependant le mérite, l'efficacité, la sainteté, la perfection tout entière.

Ce mystère, d'ailleurs, ne fut point une opération passagère, mais une institution permanente : ce ne fut pas un sacrifice opéré une fois seule, mais un sacrifice fixe, établi pour toujours, recommençant dans l'Eglise jusqu'à la fin du monde. Le Seigneur, dit saint Hilaire d'Arles, voulant bientôt soustraire à nos yeux le corps qu'il avait pris de nous, devait nous laisser, dans la consécration, le sacrement de ce corps et de ce sang, afin de recevoir un culte permanent dans ce même mystère offert une fois pour notre rachat (2). Il voulut encore, ce Seigneur plein d'amour, il voulut, continue à dire le même Père,

(1) Cette proposition recevra son developpement dans le discours suivant sur la communion.

(2) Quia corpus absumptum ablaturus erat ex oculis, necessarium erat, ut nobis Sacramentum corporis et sanguinis sui consecraret : ut coloretur jugiter per mysterium, quod semel offerebatur in pretium.

que, comme la nécessité de la rédemption, pour l'homme, est quotidienne et continue, le sacrifice propre à en appliquer les fruits fût également continu et perpétuel ; que la victime immortelle ne fût pas seulement toujours présente à l'esprit des hommes, par son mémorial, mais qu'elle le fût encore constamment à leurs cœurs, par la communication de la grâce (1).

Effectivement, le Fils de Dieu, après avoir communié les disciples de sa propre main, leur adressa ces paroles courtes et simples, mais sublimes et profondes : « Ce que vous m'avez vu faire en cet instant, je vous ordonne de le faire, à votre tour, en mémoire de moi(2). » Instruit par Jésus-Christ lui-même, saint Paul a ajouté que ce sacrifice, continuation véritable du sacrifice de la croix, représentation réelle et vraie de la mort du Seigneur, doit durer jusqu'au jour où ce même Seigneur descendra du ciel sur la terre pour juger le monde (3). Paroles pleines de toute-puissance et d'autorité, s'écrie le saint Concile de Trente ! Par elles (comme l'a toujours entendu et cru l'Eglise catholique), le Fils de Dieu, Notre-Seigneur, établit les apôtres pontifes du nouveau Testament ; il ordonna à eux et à leurs successeurs de faire et d'offrir le même sacrifice (4).

(1) Ut quia quotidiana et indefessa currebat pro hominum salute redemptio, perpetua esset etiam redemptionis oblatio; et perennis illa victima viveret in memoria, et semper esset præsens in gratia.

(2) Hoc facite in meam commemorationem.

(3) Mortem Domini annuntiabitis, donec veniat.

(4) Apostolos tunc novi Testamenti sacerdotes Dominus noster cons-

Dans la réalité, le Seigneur, en disant aux apôtres : « Faites également ceci (1), » ne fit pas autre chose que leur communiquer, sans limite ni réserve, le pouvoir de faire précisément et réellement, ni plus ni moins que ce qu'il avait fait lui-même le premier ; le pouvoir dont ils l'avaient vu faire usage, le pouvoir de convertir à leur tour le pain en son corps et le vin en son sang ; le pouvoir de continuer le même sacrifice qu'il avait commencé, de l'offrir pour les mêmes fins très-saintes en vue desquelles il l'avait offert lui-même : pour la gloire de Dieu, pour la sanctification et le salut éternel des hommes. Comme ils ne pouvaient être sacrificateurs de la même victime, oblateurs du même sacrifice, sans être associés au même sacerdoce, il devenait nécessaire qu'ils fussent prêtres comme lui, pour sacrifier comme lui. Ainsi, par les paroles remplies de la vertu du Dieu qui les prononça, il établit ces mêmes apôtres et les consacra pour les véritables prêtres de la nouvelle alliance (2).

Observons que, d'après saint Paul, ce sacrifice fut établi indéfiniment et pour toute la durée du monde (3). Or, un sacrifice perpétuel exigeait un sacerdoce de la même espèce. Les mêmes paroles qui

tituit ; et eisdem eorumque successoribus, ut offerent præcipit per hæc verba : Hoc facite et meam commemorationem, uti semper Ecclesia catholica intellexit et docuit (*Sess.* 22).

(1) Hoc facite.

(2) Novi Testamenti sacerdotes contituit.

(3) Donec veniat.

créèrent les apôtres pontifes leur transmirent aussi le pouvoir de créer, de consacrer d'autres prêtres capables de perpétuer le sacrifice du pacte nouveau et éternel jusqu'à ce que le Sauveur vienne mettre fin au siècle présent par sa seconde venue (1). Nous voyons ainsi un sacerdoce nouveau institué dans l'Eglise; sacerdoce bien plus noble que l'ancien, soit parce qu'il est destiné à offrir un sacrifice plus auguste, soit parce que la transmission n'en est point attachée à une succession charnelle, mais à la consécration divine, par la vertu de la parole immuable, féconde, toute-puissante de son divin fondateur ; un sacerdoce perpétuel, à l'abri de toute révocation, de toute substitution nouvelle : caractère étranger à celui d'Aaron. Ces expressions : « Faites ceci jusqu'à ce que le Seigneur revienne, » indiquent que la même chose doit se faire incessamment et par les mêmes personnages ; c'est-à-dire que le même sacrifice devra être offert par les mêmes pontifes, successeurs des apôtres, héritiers de leur foi, de leur esprit, de la grâce de leur consécration; qu'ils seront, en conséquence, toujours vivants et permanents, comme les apôtres ; qu'il n'y aura plus d'autre sacerdoce dans le monde que celui de l'Eglise, et jusqu'à la fin des temps : sacerdoce éternel, puisque, en cessant sur la terre au second avénement du Seigneur (2), il sera perfectionné, continué éternellement par Jésus-Christ et en Jésus-Christ dans les cieux.

(1) (Ut supra).
(2) (Ut supra).

Par là même que, en vertu de ces paroles toute-puissantes du Fils de Dieu, un tel sacerdoce a été établi nouvellement, l'abolition totale et perpétuelle du sacerdoce judaïque se trouve clairement indiquée, non moins que l'abolition des anciens sacrifices. Par ces paroles : « Faites ceci en mémoire de moi, » le Seigneur parut vouloir dire encore celles-ci : « La mémoire de mon sacrifice futur était restée vivante dans l'esprit des hommes, au moyen des sacrifices des bœufs et des agneaux ; mais la mémoire de mon sacrifice passé demeurera vivante d'une toute autre manière. Elle sera perpétuée par la seule opération du sacrifice actuel que je viens de commencer à l'instant, pour être continuée sans cesse par vous. Afin de vous souvenir de ma passion et de ma mort pour vous, vous ne ferez pas autre chose que ce que vous m'avez vu faire aujourd'hui ; vous n'aurez pas d'autre corps à immoler, d'autre sang à répandre que le mien, selon le mode mystique, sacramentel que vous m'avez vu employer pour l'immoler et le répandre (1).» C'est ainsi, dit saint Chrysostome, que le sang du Seigneur est laissé en la possession perpétuelle des chrétiens, comme signe de l'alliance nouvelle, en remplacement de la chair et du sang des veaux et des moutons, seul signe donné à l'alliance ancienne (2). Les sacrifices anciens ont donc, sans

(1) Hoc facite in meam commemorationem.

(2) Quemadmodum vetus Testamentum habebat pecudes et vitulos; Novum, Dominicum possidet sanguinem.

exception, fait place au sacrifice eucharistique. Ils sont déclarés abolis pour toujours, tandis que le sacrifice de l'autel leur est substitué indéfiniment comme le seul et unique sacrifice.

Les premiers ont duré jusqu'à la mort de Jésus-Christ ; le second durera jusqu'à ce qu'il redescende du ciel pour juger la terre (1). La vérité du sacrifice de Jésus-Christ mit fin à ceux qui n'en étaient que la figure ; et la perfection du sacrifice de ce même Sauveur, dévoilé dans le ciel, mettra fin au sacrifice mystérieux de l'Eucharistie offert sur la terre. Les premiers ont duré jusqu'à la rédemption accomplie par l'effusion de la grâce ; le second durera jusqu'à ce que tous les élus aient recueilli le dernier fruit de leur rédemption, par la participation à la gloire. Les anciens sacrifices consolaient les Juifs justes au temps où ils espéraient, attendaient, saluaient de loin le premier avénement de Jésus-Christ et sa mort ; le sacrifice de l'Eucharistie est la consolation des véritables chrétiens dans le temps, où ils attendent son second avénement et son règne (2). Et quelle consolation n'est-ce pas, en effet, en attendant que nous puissions le contempler à découvert dans le ciel, de posséder ce Sauveur caché dans son sacrement et demeurant parmi nous sur la terre ; pendant que cet époux chéri des âmes demeure personnellement invisible à nos yeux, de pouvoir parti-

(1) Donec veniat.
(2) (Ut supra).

ciper à son sacrement, à son sacrifice, où il nous donne un gage perpétuel de la vérité de la promesse et l'avant-goût, les prémices du bonheur et de la gloire qu'après le jugement, il nous accordera entier et parfait (1) !

Que dirai-je de l'excellence, de la noblesse, de la fécondité, de l'efficacité, du mérite de ce sacrifice? Premièrement, la matière éloignée en est le pain et le vin. Or, avec quelle sagesse et quelle bonté, dit saint Remi, Notre-Seigneur Jésus-Christ n'a-t-il pas choisi, pour un sacrifice aussi précieux et aussi auguste, une matière si simple, si commune, qu'on rencontre partout aisément; matière où les productions les plus pures et les plus précieuses de la terre servent à symboliser le plus riche et le plus magnifique présent du ciel ; où le premier et le plus indispensable aliment du corps sert à procurer à l'âme l'aliment le plus solide et le plus substantiel, aliment qui la fortifie et la soutient pour le vie éternelle! Le fruit des sollicitudes, des fatigues, des sueurs de l'homme, sert de matière au sacrifice, au culte, à l'honneur de Dieu (2) ! Secondement, la matière prochaine de ce sacrifice est le corps et le sang de Jésus-Christ, Fils unique, consubstantiel de Dieu fait homme, et mort en croix pour le salut du monde ; la victime la plus agréable à Dieu , d'un prix, d'une excellence, d'une dignité, d'une valeur infinie.

(1) Donec veniat. Futuræ gloriæ nobis pignus datur.

(2) Ut non esset difficultas in acquirendo, et homines de labore manuum suarum Deo offerent (Caten., *in cap.* XXVI *Matth.*).

Le pain et le vin, matières éloignées se changent en la substance du corps et du sang du Seigneur, se divisent dans ses accidents, et finissent par se détruire entièrement dans la communion du prêtre et des fidèles. Le corps et le sang de Jésus-Christ, comme on l'a déjà fait observer, au moyen de la consécration distincte des deux espèces, se divisent en quelque sorte. Par la vertu des paroles prononcées, « Ceci est mon corps; ceci est mon sang, » le prêtre met directement et immédiatement le corps du Seigneur sous les accidents du pain, et son sang sous les accidents du vin ; il l'y met, relativement aux sens, dans un état d'anéantissement, d'immobilité et de mort. Plus tard, les espèces sacramentelles étant consumées par l'action de la chaleur naturelle, le corps et le sang du Seigneur cessent d'être présents dans le corps du prêtre, des fidèles qui ont communié. Il y a donc conversion, changement véritable, ét, sous certains rapports, destruction des choses offertes; il y a immolation mystique mais réelle de la victime. De même, cependant, que celle-ci est la victime qui s'offrit pour nous sur le Calvaire; pareillement l'immolation qu'on en fait sur l'autel est aussi la même. Sur la croix, l'immolation fut sensible et publique; sur l'autel, elle est insensible et cachée. Sur la croix, le sang fut visiblement répandu; sur l'autel, ce sang coule invisiblement. La férocité et l'injustice des hommes concoururent à l'immmolation de la croix ; celle de l'autel ne s'effectue que par la toute-puissance et l'amour de Dieu. Il est donc vrai que

l'immolation du Calvaire est répétée sur l'autel, quoique d'une manière mystérieuse, innocente, ineffable ; il n'y a donc pas seulement le mémorial de la passion et de la mort du Seigneur ; mais, selon l'expression de saint Paul, cette passion et cette mort y sont renouvelées, annoncées et mises en quelque sorte sous les yeux des fidèles (1).

C'est encore Jésus-Christ qui est le pontife par qui cette immolation est faite, cette victime est offerte. Les prêtres possèdent, exercent, nous devons le reconnaître, une puissance réelle sur le corps de Jésus-Christ. Ils sacrifient aussi, en vérité, cette hostie divine, au moyen des paroles consécratoires, lesquelles, prononcées par un laïque, n'auraient aucune efficacité. Ils l'offrent aussi, cette victime, la touchent, la distribuent, la conservent ; c'est par là qu'ils sont de véritables pontifes. Le premier et le véritable sacrificateur de l'autel n'en est pas moins Jésus-Christ lui-même, puisque c'est sa parole, sa toute-puissance qui convertit la substance du pain et du vin en la substance de son corps et de son sang ; c'est lui-même qui se constitue victime, qui s'immole et qui s'offre à son divin Père. Les prêtres opèrent comme ses ministres, ses instruments et ses organes vivants. Il parle par leur bouche, opère par leurs mains. De là vient que, dans la consécration, le prêtre parle au nom de Jésus-Christ et répète exactement ses expressions. De cette sorte, le sacrifice de la messe con-

(1) Mortem Domini annuntiabitis.

serve au Seigneur le privilége sublime d'être, selon saint Paul, le vrai, l'unique pontife immortel et éternel établi par le serment irrévocable de Dieu. il lui conserve, même sur la terre, l'exercice de son sacerdoce, dont il use incessamment dans le ciel en y intercédant pour nous. D'après la doctrine de l'Eglise, les apôtres et leurs successeurs ont été investis par Jésus-Christ de la puissance de baptiser et d'absoudre; et, nonobstant, c'est Jésus-Christ qui baptise et qui absout. D'où il suit bien que, les prêtres possédant le pouvoir de consacrer, c'est néanmoins Jésus-Christ qui consacre. Comme ses organes, ils opèrent en son nom et par son autorité ; ils sont ses ministres et non ses successeurs ; ils sont ses coopérateurs, associés à son sacerdoce unique, et non les usurpateurs de sa charge; ils servent à couvrir son action, à voiler ses prodiges, mais sans diminuer sa gloire. C'est à lui seul qu'ils rapportent l'efficace des paroles qu'ils prononcent, du sacrifice qu'ils accomplissent, du sacrement qu'ils administrent. La même victime, étant immolée et sur l'autel et sur la croix, c'est le même souverain Pontife, c'est Jésus-Christ qui l'immole et qui l'offre par le ministère de ses prêtres. En conséquence dit le saint Concile de Trente, le sacrifice eucharistique est le sacrifice unique, identique du Calvaire : la manière de l'offrir seule est différente (1).

(1) Una eademque hostia, idem nunc offerens se sacerdotum ministerio, qui seipsum tunc in cruce obtulit : sola offerendi ratione diversa Loc. cit.).

Ecoutons, à ce propos, le beau langage de saint Jean Chrysostome (homélie 17e *sur le chap.* x *de l'Epître aux Hébreux) :* « Les hosties offertes sous l'ancienne loi étaient réellement en grand nombre, et cette diversité en démontrait la stérilité (1). Pourquoi, en effet, offrir un pareil nombre d'hosties, si chacune d'elles eût eu réellement de la valeur (2) ? Il faut l'avouer, toutes ces pratiques anciennes n'étaient que l'aveu, l'accusation des péchés, au lieu d'en être l'expiation ; elles étaient la manifestation des faiblesses et des misères humaines, et non l'opération de la vertu divine; c'est précisément parce qu'une victime n'égalait jamais le besoin, qu'on en offrait une autre. Comme le signe demeurait toujours entier, ainsi le sacrifice était sans cesse renouvelé, mais avec un succès sans cesse inutile (3). Il en fut tout autrement pour Notre-Seigneur; une fois offert en victime, il suffit pour jamais(4). Pourquoi donc, dira-t on, à l'exemple des Juifs, les chrétiens offrent-ils quotidiennement ce sacrifice (5) ? Oui, il est vrai que nous l'offrons chaque jour; mais ce sacrifice est un mémorial de celui de la mort du Seigneur; ainsi notre hostie est à jamais unique,

(1) Hæc multæ, ideo nec validæ, quia sunt multæ.

(2) Quid enim opus erat multis, cum una sufficiat?

(3) Erat id quod fiebat peccatorum accusatio, non solutio; accusatio infirmitatis, non ostensio virtutis. Quoniam prima nihil voluit, altera offerebatur.

(4) In Christo autem contra : semel oblatus est.

(5) Quid vero nos? Non quotidie efferimus?

identique, et non des hosties diverses (1). Mais comment cette hostie est-elle unique, toujours identique et non multiple ? Parce que c'est la même hostie qui fut offerte une fois; parce que notre sacrifice n'est que la répétition, l'imitation du premier ; voilà comment nous offrons sans cesse la même chose. Nous n'offrons pas un agneau aujourd'hui, un autre agneau demain ; mais toujours le même ; voilà pourquoi notre sacrifice est toujours unique (2). On doit donc bien se garder de dire qu'il y ait plusieurs Jésus-Christ, parce que nous offrons son sacrifice en divers lieux : c'est toujours un même Jésus-Christ partout ; et son corps, tout entier en tous lieux, est le même. Et comme il n'y a pas divers corps, mais un même corps constamment et partout ; ainsi le sacrifice est constamment et partout le même (3). Oui, nous ne cessons d'offrir continuellement cette hostie pure et sans tache que Jésus-Christ offrit un jour lui-même ; que ce pontife nous a laissée dans des conditions telles, que, toujours immolée, elle n'est pourtant jamais consumée. Nous ne faisons que ce qu'il fit un jour lui-même, et

(1) Offerimus quidem, sed ad recordationem facientes mortis ejus. Et una est hostia, non multæ.

(2) Quomodo una et est non multæ? Quia semel oblata est : hoc autem sacrificium exemplum illius est; idipsum semper offerimus; nec nunc quidem alium agnum, sed semper eumdem ipsum. Proinde unum est hoc sacrificium.

(3) Alioqui, quoniam in multis locis offertur, multi Christi sunt? Nequaquam, sed unus ubique est Christus; et hic et illic plenus, unum corpus. Sicut enim qui ubique offertur unum est corpus, et non multa corpora; ita etiam et unum sacrificium.

c'est ainsi que nous en conservons la mémoire ; d'où il suit que, comme c'est toujours le même pontife qui offre la victime présentée, ce n'est toujours qu'un seul et unique sacrifice (1).»

Telle est, continue le même Père, la grande différence qui existe entre le sacrifice de la nouvelle alliance et ceux de l'ancienne. La loi avait de nombreuses victimes, une quantité indéfinie de sacrifices; la grâce nouvelle les a réduits à une hostie, à un sacrifice unique, qui renferme en soi tous les anciens, comme la figure disparaît en présence de la vérité (2).

Le sacrifice de l'autel, étant la réalité et le complément de tous les anciens, et leur ayant été substitué par Jésus-Christ, il est seul offert pour les mêmes fins que les sacrifices antiques. Cette oblation se fait avec bien plus de raison, d'efficacité et de fruit, vu son excellence infiniment supérieure et sa perfection infiniment plus grande. Le sacrifice de l'autel est donc aussi *holocauste*, ou sacrifice de *latrie*, par où l'on rend à Dieu, comme au Dieu suprême, le culte et l'adoration parfaite : vu que la victime offerte à

(1) Pontifex autem ille noster ille est hostiam mundantem nobis obtulit : ipsam offerimus et nunc quæ tunc oblata quidem consumi non potest. Hoc autem in commemorationem fit ejus quod factum est : non aliud sacrificium, sicut Pontifex, sed ipsum semper facimus.

(2) Est autem varia sacrificiorum differentia. Lex in Veteri Testamento multas habuit hostias, et omnino magnus erat et modo carens sacrificiorum numerus : quæ omnia novo gratia superveniens uno complectitur sacrificio, unam ac veram statuens hostiam (*in Psalm.*)

Dieu dans ce sacrifice, c'est-à-dire le Fils même de Dieu, est infiniment digne et parfaite ; vu que ce n'est pas nous seuls qui l'offrons, mais qu'il s'offre aussi lui-même à la gloire de son divin Père, avec les mêmes sentiments d'humilité profonde, de respect dévoué, d'obéissance complète, de charité infinie, avec lesquels il s'offrit autrefois sur la croix, avec lesquels il s'offre continuellement dans le ciel.

En offrant Jésus-Christ au Père, l'Eglise s'offre elle-même en lui et avec lui ; nous nous offrons tous nous-mêmes à l'auguste Trinité. De là vient qu'il est impossible de rendre à Dieu une adoration, un culte plus noble, plus parfait, plus agréable, que celui du sacrifice de la messe (1).

C'est donc uniquement dans ce et par ce même sacrifice que s'accomplit littéralement la grande prophétie où Dieu, par la bouche de Malachie, s'adresse aux Juifs en ces termes (d'après le texte original) : « Ma complaisance ne sera plus en vous ; je ne recevrai plus de vos mains l'offrande de la *farine*, parce qu'un temps viendra où mon nom, de l'Orient à l'Occident, sera grand chez toutes les nations ; et en tous lieux, on m'offrira le parfum et la farine la plus belle et la plus pure, parce que mon nom sera célèbre (ou bien : parce que je serai connu) dans le monde entier (2).

(1) Bien qu'à la messe nous fassions mémoire des Saints, le sacrifice n'en est pas moins offert uniquement à Dieu en leur honneur. Nous ne les y invoquons qu'à titre d'intercesseurs, et jamais comme dernier terme du sacrifice, qui n'en a pas d'autre que Dieu, à qui seul est dû le sacrifice. Tel est l'enseignement de l'Église catholique.

(2) Non est mihi voluntas in vobis, dicit Dominus exercituum ; et

Comment ne pas voir dans cette prédiction manifeste : 1° que les anciens sacrifices judaïques seraient abolis ; 2° qu'un sacrifice unique leur serait substitué ; 3° que ce sacrifice s'offrirait chez tous les peuples gentils du monde entier ; 4° que Dieu serait grandement honoré par ce sacrifice ; 5° que ce sacrifice serait la prière (*suffimentum*) unie à l'offrande *très-pure du pain* (*mencha*), c'est-à-dire l'Eucharistie ; 6° que ces particularités ne sont pas vérifiées uniquement par le sacrifice sanglant de la croix ou par l'offrande seule qu'en font mentalement les chrétiens ; 7° enfin, que ces paroles ne sont autres que l'annonce manifeste du sacrifice de l'autel. C'est dans ce sens (les protestants eux-mêmes le reconnaissent) que tous les Pères les plus anciens, que l'Église dans ses conciles, principalement dans celui de Trente, les ont constamment entendues. O sacrifice magnifique, sublime de l'autel où, non plus une ou deux fois par jour, comme jadis chez les Juifs, mais (par la variation successive du lever et du coucher du soleil sur les points divers du globe) à chaque instant du jour, l'Église catholique, universelle, fait à Dieu l'offrande de la prière et de la *pure farine*, du véritable pain céleste, du corps de Jésus-Christ, à la suprême majesté de Dieu ; où cet Etre infiniment parfait est honoré d'un culte sans tache, seul digne

mencha (oblationem similæ) non suscipiam de manu vestra. Nam ab ortu solis usque ad occasum, magnum nomem meum in gentibus. Et in omni loco suffimentum offretur nomini meo, et mencha munda : quia magnum est nomen meum in gentibus (*Malach.* I, 11).

de sa grandeur et de sa sainteté ; où le seul et même Dieu reçoit de ses fidèles, en diverses langues, la confession de la même foi, l'hommage de la même prière, le même sacrifice très-pur et très-saint, avec des cérémonies diverses !

Le mot *Eucharistie* signifie action de grâce ; de là vient que le sacrifice de l'autel s'appelle *eucharistique*, puisqu'il est l'action de grâce par excellence. Quand Jésus-Christ l'offrit pour la première fois, ce fut par la plus sublime et la plus parfaite *action de grâce*, à cause de la miséricorde infinie avec laquelle Dieu voulut sauver les hommes (1) : quelle oblation plus agréable, quel don plus précieux pourrons-nous jamais présenter à Dieu pour les bienfaits dont il nous a comblés et dont il nous comble sans cesse, que celui de son Fils unique, en qui *la divinité réside corporellement dans toute sa plénitude ?* Le sacrifice de l'autel est donc aussi un sacrifice de remerciement. C'est ce second caractère que David voyait en esprit et prédisait clairement, lorsqu'il s'écriait : « Quelle offrande, quel échange digne de lui, pourrai-je jamais, malheureux que je suis, faire à Dieu pour tous les biens dont il m'a miséricordieusement enrichi (2) ! Voici ce que je ferai : j'appellerai, à l'aide de ma pauvreté et de mon insuffisance, le Dieu même que je dois remercier ; je l'offrirai lui-même à lui-même dans le calice de mon *Sauveur* (3). »

(1) Gratias agens.

(2) Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi?

(3) Calicem salutaris accipiam, et nomem Domini invocabo (*Psal*).

Le sacrifice de l'autel est *propitiatoire*, à savoir : expiation pour les péchés. Jésus-Christ n'a-t-il pas dit, en effet, en l'instituant : « Ceci est mon sang qui sera répandu pour vous pour la rémission des péchés (1) ? »

C'est pourquoi l'Eglise (comme il est manifeste par la tradition constante et universelle attestée par les Conciles et par les Pères) a toujours cru et croit que le sacrifice eucharistique est d'une efficacité infinie pour la rémission des péchés. C'est pour cette raison qu'elle l'offre, non-seulement en général pour les péchés du peuple chrétien, mais encore pour les péchés de tout chrétien en particulier, qui implore son concours. Quelle offrande est mieux faite pour apaiser la majesté d'un Dieu outragé par nos fautes, pour nous le rendre propice, pour en obtenir miséricorde et pardon, que celle de ce même Fils, qui s'est offert autrefois sur la croix en expiation des fautes du monde entier ? Les sacrifices *propitiatoires* ou *pour le péché*, qu'on offrait à Dieu sous la loi ancienne, réussissaient à l'apaiser, non pas, il est vrai, à cause de ce qui lui était offert (le sang des agneaux), mais à cause de ce qu'il signifiait, à savoir le sang de Jésus-Christ qui devait être répandu sur la croix. La vertu et le mérite infini de ce sang divin sont seuls capables d'apaiser Dieu irrité, de devenir propices à l'homme qui a péché. Combien, à plus forte raison,

(1) Hic est sanguis meus, qui pro vobis effunditur in remissionem peccatorum.

ne sera pas *propitiatoire* ce sacrifice eucharistique où l'on offre à Dieu, non plus en figure, mais en réalité, ce même sacrifice de la croix, cette même victime, ce même sang ? Tandis que les sacrifices anciens n'étaient propitiatoires qu'en raison du grand sacrifice qu'ils figuraient, celui de l'autel est propitiatoire par lui-même, en tant que le sacrifice de la croix s'y renouvelle, s'y perpétue d'une façon non sanglante. Voilà la source d'où il tire la vertu d'obtenir le pardon et d'effacer tout péché.

Qu'on ne s'imagine pas que, pour être absous et pardonné des péchés commis, il suffise d'assister à la messe avec dévotion, d'offrir avec humilité d'esprit, avec sincérité d'affection le sacrifice eucharistique, sans qu'il soit nécessaire de s'approcher du sacrement de pénitence. Selon l'explication claire et la définition de l'Eglise réunie au concile de Trente, le sacrifice de l'autel est vraiment propitiatoire dans ce sens, que, offert à Dieu avec le sentiment d'une vraie foi, d'une crainte salutaire, d'une révérence humble, et avec un cœur sincèrement contrit et pénitent, il apaise Dieu, en obtient le don de la vraie componction, l'esprit du vrai repentir, la grâce d'en accomplir les conditions (au nombre desquelles se trouve la confession) ; c'est ainsi qu'il réalise la rémission de tout péché, de toute faute, quelque grande qu'elle soit.

Observons encore que le sacrifice de l'autel n'est pas *propitiatoire* seulement pour les vivants, mais encore pour les fautes vénielles et pour les peines des fidèles morts dans la grâce, peines qu'ils ont à

expier dans le purgatoire. De là vient que l'Eglise, dès les temps apostoliques, comme l'attestent saint Jean Chrysostome et saint Augustin, a toujours offert le sacrifice eucharistique en faveur des fidèles trépassés dans la sainte communion de la grâce. Elle n'a jamais cessé d'y implorer le pardon de ces âmes souffrantes ; de demander le rafraîchissement au lieu du feu, la lumière au lieu des ténèbres, la paix au lieu de l'anxiété et des désirs impatients qu'elles endurent. C'est ainsi que, jusqu'au temps de Wiclef et de Luther, premiers blasphémateurs d'une pratique si sainte, si salutaire et si pieuse, on a toujours célébré la messe dans toutes les communions chrétiennes, non-seulement pour tous les fidèles défunts en général, mais encore pour un défunt en particulier. On en voit la preuve dans Tertullien, saint Cyprien, Eusèbe, saint Augustin, saint Grégoire, de même que dans toutes les liturgies de toutes les Eglises diverses du monde.

Finalement, le sacrifice de la messe est encore *impétratoire*. Quelle grâce Dieu pourrait-il refuser à la médiation de son propre Fils, qui, dans ce sacrifice, se constitue, comme dans le ciel, notre intercesseur et notre avocat ? Où est la faveur implorée inutilement pour nous par celui qui, revêtu de la nature humaine, comme nous, en faveur de qui il prie, est *un*, par la nature divine, avec celui qui l'accorde ?

Les prières que l'on fait à la messe sont une des parties les plus importantes de la liturgie. Ces prières admirables, que l'Esprit-Saint, le vrai Docteur, la

véritable âme de l'Eglise, a pu seul inspirer, sont répétées trois fois à chaque messe ; trois fois on y implore la même grâce par les mérites infinis de Jésus-Christ, et surtout par le mérite de son sacrifice qui a été offert et de la communion eucharistique qui y a été dispensée. Il n'est pas de besoin, pas de misère que l'Eglise n'expose dans ses prières; il n'est pas de condition chez le simple fidèle et chez le peuple chrétien tout entier dont elle ne fasse mention. Elle implore pour la conversion des pécheurs et pour la persévérance des justes, pour la correction de tous les vices et pour l'accroissement de toutes les vertus, pour la force des faibles, pour la providence des pauvres, pour le secours des malheureux, pour la consolation des affligés, pour la conservation des personnes bien portantes, pour la sûreté des voyageurs, pour la guérison des malades, pour l'encouragement des moribonds, pour le bien-être des familles, pour la tranquillité des Etats, pour l'éloignement de tous les fléaux, pour tous les besoins de l'âme, pour tous ceux du corps, pour la prospérité du temps, pour le gain de la bienheureuse éternité. C'est dans ce sacrifice que le simple chrétien met sa confiance ; c'est par lui qu'il obtient les secours et les grâces pour triompher de ses misères et de ses faiblesses; c'est à lui que l'Eglise universelle demande sa propagation, ses victoires et sa force.

Qu'il est donc riche, magnifique, grandiose, sublime, ce sacrifice eucharistique ! On y honore Dieu,

on y rend le culte suprême dû à sa majesté infinie ; on y offre à sa bonté le remerciement le plus parfait; on y implore et l'on y obtient son pardon du péché; on y invoque et l'on y reçoit tous les secours et toutes les grâces; on y honore la sainte Vierge Mère de Dieu, les anges, les saints, en se rappelant leur mémoire, leurs vertus, leurs mérites, leurs triomphes, les faveurs dont Dieu les a comblés ; et en implorant leur intercession auprès de Dieu.

Pendant que l'Eglise militante célèbre ainsi l'Eglise triomphante, qu'elle s'offre tout entière à Dieu par Jésus-Christ, afin d'honorer Dieu et de se sanctifier elle-même ; elle fait descendre, par ce même sacrifice, les consolations, les adoucissements sur l'Eglise souffrante : en sorte que le sacrifice eucharistique est le lien qui unit ; l'autel, le lieu où se rencontrent les trois Eglises *militante, triomphante* et *souffrante :* elles s'y entretiennent, s'y répondent et s'y transmettent une aide réciproque. Unies en Jésus-Christ, animées du même esprit, elles réalisent ainsi le grand mystère de la *communion des Saints.* Enfin, c'est au pied des autels, pendant qu'on y offre le sacrifice eucharistique, que tous les fidèles d'une même Eglise, toutes les Eglises dispersées dans le monde, répétant le même symbole, faisant les mêmes prières, suppliant pour le même pasteur, offrant la même victime pour les mêmes fins, confessent les mêmes devoirs, pratiquent le même culte, reconnaissent le même chef, s'unissent à un centre commun. C'est donc la messe qui réunit entre elles les brebis, le

troupeau et le pasteur, l'épouse et l'époux ; c'est la messe qui est le lien de l'harmonie catholique, la règle vivante, la marque sensible de l'unité de l'Eglise (1).

Tel est le grand, l'ineffable, le tendre et sublime sacrifice de l'autel ; objet, de la part des hérétiques, de tant d'invectives insolentes, de tant de moqueries, de tant de blasphèmes. Après l'avoir aboli chez eux, ils voudraient le voir aboli dans la véritable Eglise ! O impiété aussi sacrilége qu'absurde ! le sacrifice est la base, la dignité, le lien, le signe auguste de la religion. Il n'y a point de religion sans sacrifice ; c'est par là que la religion a débuté dans le monde et avec le monde. Avant même la loi mosaïque, qui prescrivit, disposa le temps, le lieu, le mode, les rites, les diverses qualités des sacrifices, ils étaient en usage et communs chez tous les peuples. On les considérait comme l'acte suprême de l'adoration due à Dieu seul. Abel et Caïn, les premiers-nés de la femme, offrirent des sacrifices à Dieu. Il en fut de même de Noé et de Melchisédech, d'Abraham et d'Isaac, de Jacob et de Joseph. Toujours et partout, le sacrifice forma la partie essentielle du culte ; toujours et partout, la religion s'est identifiée avec le sacerdoce et

(1) Voici le langage que l'Église tient au Seigneur dans la post-communion de la messe du Très-Saint Sacrement : « Accordez-nous, ô Seigneur, dans votre miséricorde, les dons de l'unité et de la paix mystiquement désignés dans ce mystère que nous venons de célébrer : *Unitatis et pacis propitius dona concede, quæ sub his figuris mystice designantur.* »

le sacrifice. Nier le sacrifice de l'autel ; avancer que l'Eucharistie n'est qu'un simple mémorial, un signe stérile de la passion et de la mort de Jésus-Christ, c'est refuser à la religion chrétienne (laquelle rejette tout autre sacrifice) toute offrande extérieure, sensible, latreutique à Dieu, toute expression publique et solennelle de culte, tout sacrifice ; c'est la rabaisser au-dessous du paganisme. Tous les païens, en effet, bien que d'une manière irrationnelle, honteuse, absurde ou cruelle, *sacrifient cependant partout et toujours ; toujours et partout ils ont sacrifié*. Les nations les plus barbares, les tribus les plus sauvages, les hordes les plus dégradées, descendues, par leur férocité, au niveau des brutes ; toutes, sans exception, au milieu de mille variations, ont un sacerdoce, un sacrifice offert à Dieu pour lui rendre son culte, pour implorer le pardon et la grâce en faveur des vivants et la pitié pour les morts. On peut donc dire avec certitude que le dogme, qu'on doit honorer la divinité, *lui demander des biens par le sacrifice*, est un dogme primitif, traditionnel, essentiel, inséparable du sens intime, des inclinations de la nature de l'homme , puisqu'on le voit professé et exprimé au dehors par l'action, par un accord si universel et si constant dans tous les temps et dans tous les lieux. Ah ! au sein même de leurs superstitions et de leurs erreurs, les païens annoncent une raison plus saine, un instinct plus droit que les hérétiques chrétiens, en matière religieuse. Ils se gardent bien de séparer la religion du sacrifice. Ils ne conçoivent pas, ils ne

croient pas que, sans sacrifice, il puisse y avoir de religion.

Mais pourquoi citer les païens? Le démon lui-même ne rend-il pas hommage à ce dogme ; n'accuse-t-il pas et ne convainc-t-il pas de folie et d'absurdité les hérétiques, ses enfants et ses disciples, lorsqu'ils nient le sacrifice dans l'Église ? Le démon, nous fait remarquer saint Augustin, s'est orgueilleusement substitué au vrai Dieu ; il se fait croire et adorer comme vrai Dieu chez les Gentils qu'il a fascinés et séduits. Dans sa présomption sacrilége, il a persuadé à ces malheureux de lui rendre un culte par toute sorte de sacrifices. Il proclame ainsi cette grande leçon, cette vérité essentielle , qu'on doit des sacrifices au vrai Dieu, et qu'il n'y a point de religion sans sacrifice (1). C'est en vain que l'on dirait que le sacrifice de la croix, offert une fois sur le Calvaire, a suffi pour toujours et pour tous les sacrifices ; que c'est assez pour le chrétien de se rappeler à lui-même et de représenter ce grand sacrifice à Dieu, pour opérer sa sanctification et pour rendre à Dieu le culte sincère et vrai qui lui appartient. Oui, chacun doit en convenir, le sacrifice de la croix a suffi pour toujours et pour tous. Notre foi, sous ce rapport, dépasse les exigences hérétiques. Nous croyons que ce grand sacrifice a suffi pour toujours et pour tous, même avant son accomplissement non moins qu'après son

(1) Nec ob aliud fallaces illi dæmonis sacrificia sibi exigunt, nisi quia vero Deo deberi sciunt.

exécution. Nous croyons que, dans la foi primitive et dès l'origine du monde, le médiateur promis a été considéré comme Agneau de Dieu, immolé pour le salut de l'homme (1) ; que les justes de l'ancienne alliance n'ont honoré Dieu, ne lui ont rendu un vrai culte de remerciement et de louange, n'ont obtenu le pardon, la grâce, la justification, le salut, que par cette foi au sacrifice futur du Calvaire. Nous croyons que tous les rits, les offrandes religieuses faites à Dieu par les hommes fidèles aux lois primitives, avant et après la loi écrite, n'ont plu à Dieu, n'ont tiré leur efficacité et leur vertu latreutiques, eucharistiques, expiatrices, impétratoires, que du mérite infini du sacrifice de la croix. Jamais l'homme n'a pu faire quoi que ce soit digne de Dieu ; jamais il n'a rien pu obtenir de lui, dans l'ordre de la grâce et du salut, qu'en ce Jésus-Christ et par Jésus-Christ. Comme il y eut pendant, sous l'ancienne loi, des sacrifices vrais, qui, d'une manière matérielle et sensible, à la vérité, mais véritable, ne figuraient et ne représentaient pas seulement aux yeux, mais qui, en quelque sorte, prévenaient, renouvelaient continuellement le sacrifice de la croix, en appliquaient le mérite et en obtenaient le fruit ; ainsi il doit y avoir sous la loi nouvelle un sacrifice réel, qui renouvelle continuellement le sacrifice accompli de la croix d'une manière plus spirituelle, plus noble, plus parfaite ; un sacrifice qui, non-seulement le rappelle, mais le répète ;

(1) Agnus occisus ab origine mundi (*Apoc.*).

qui en applique les mérites et en obtienne les fruits d'une manière plus spirituelle et plus distinguée.

L'unité du sacrifice eucharistique avec celui de la croix est encore prouvée par le sacrifice de *fleur de farine* offert dans l'antique alliance, non-seulement avec l'huile et l'encens, mais encore avec le vin (1). Il y avait effectivement, dans ce sacrifice mystérieusement prophétique, un caractère très-singulier ; c'était qu'il devait toujours accompagner *toute autre espèce de sacrifices*, qu'il fût commun ou particulier, public ou privé, volontaire ou obligatoire ; que, sans cette condition, aucun sacrifice n'était licite ou agréable (2). Le sacrifice grand et continuel des deux agneaux offerts chaque jour, au soir et au matin, devait toujours être accompagné du sacrifice de la fleur de farine et de l'effusion du vin ; ce qui le rendait aussi continu que le sacrifice des agneaux (3).

Que de beauté, d'expression et d'éloquence ne renfermait pas cette figure du mystère chrétien ! Quelle réfutation anticipée des blasphèmes hérétiques, rejetant le sacrifice eucharistique, le Saint-Esprit n'y a-t-il pas attachée ? Qu'y a-t-il de plus concluant que ce sacrifice sanglant des agneaux toujours accompagné du sacrifice non sanglant de la fleur de farine et de l'effusion du vin, pour indiquer que le sacrifice

(1) Fundetque super eum oleum et vinum ad liba fundenda (*Num.* XV).

(2) Anima cum obtulerit oblationem sacrificii Domino, simila erit oblatio ejus.

(3) Agnos duos et decimam partem similæ et vinum ad libandum, sacrificium est Domino oblatione perpetua (*Exod.* XXIX).

sanglant du divin Agneau sur la croix serait un jour constamment uni au sacrifice non sanglant du pain et du vin de l'Eucharistie ? Quelle prophétie plus significative, pour en conclure que l'Eucharistie n'est pas une simple cérémonie, un rit sacré, mais un véritable sacrifice , puisqu'aucun des sacrifices anciens n'était agréable, sans défaut, si celui de la fleur de farine et du vin ne l'accompagnait ; c'est-à-dire, sans l'intervention de la figure de l'Eucharistie, qui leur donnait tout leur mérite et qui en perpétuait le fruit ? Au surplus, qui pourra croire jamais que Dieu n'ait voulu figurer qu'un emblème et non un sacrifice réel, en prescrivant le sacrifice du pain et du vin et en le déclarant aussi nécessaire et aussi important ?

Le sacrifice des agneaux et celui de la fleur de farine et du vin, offerts simultanément, formaient un seul et même sacrifice. Pouvait-on donner une preuve plus sensible de cette grande vérité, que le sacrifice de la croix et celui de l'Eucharistie ne seraient jamais non plus qu'un seul et même sacrifice, uniquement différenciés par la manière de les offrir ; que le sacrifice du Calvaire serait concentré dans celui de l'Eucharistie, et qu'il serait continué jusqu'à la fin du monde (1) ? Oh ! combien les figures de l'Ancien Testament et les témoignages multipliés du Nouveau ne donnent-ils pas de clarté, d'évidence a la foi catholique, au sacrifice eucharistique ?

(1) Oblatione perpetua.

O contradicteurs insensés de ce sacrifice auguste, qui ne voient pas ou qui refusent de voir qu'en niant ce mystère si saint, si pur, si relevé, ils outragent la Providence, l'amour du Sauveur, en faisant descendre le christianisme au-dessous du judaïsme lui même ! Si l'Eucharistie ne contient pas réellement le corps du Seigneur ; si, en l'instituant, il n'a voulu que nous laisser une simple mémoire ou un signe de sa passion; pourquoi aurait-il choisi à cette fin le pain et le vin ? pourquoi aurait-il aboli les sacrifices anciens? Le rit de l'immolation de l'agneau, qu'il avait ordonné dans l'ancienne alliance comme un signe et un souvenir de son immolation future, ne pouvait-il pas demeurer le souvenir et le signe de son immolation passée ? Un agneau sacrifié en présence du peuple, son sang répandu sur l'autel, n'auraient-ils pas été, au contraire, une image plus naturelle, plus vive, plus émouvante, plus complète, pour signifier, pour rappeler l'Agneau de Dieu immolé et son sang répandu sur la croix, que celui du pain et du vin dont l'offrande est si loin de représenter un sacrifice sanglant ? La chair de la victime, mangée par les pontifes et par ceux qui l'avaient offerte (comme cela se pratiquait chez les Juifs), n'aurait-elle pas figuré beaucoup mieux l'union des chrétiens avec Jésus-Christ, leur croyance en son incarnation, que la manducation du pain eucharistique ? Indépendamment du sacrifice de l'Agneau pascal, l'ancienne alliance avait des sacrifices, des rits, des figures sans nombre, d'une force singulière, d'une vivacité

merveilleuse pour faire impression, d'une magnificence splendide, offrant dans leur ensemble l'idée la plus sensible, la plus sainte, la plus auguste, la plus accomplie du sacrifice de Jésus-Christ. Or, l'Eucharistie n'est une représentation plus noble de ce sacrifice, qu'autant qu'elle contient en réalité le corps du Seigneur, que ce même corps y est mystiquement immolé, non en figure, mais en vérité : sans cela, elle n'est plus qu'un peu de pain et un peu de vin bénits. Dans cette hypothèse erronée, Jésus-Christ n'aurait donc plus aboli les sacrifices anciens, qui parlaient si éloquemment et qui auraient continué à parler de son sacrifice au cœur et aux sens, que pour y substituer la manducation d'un peu de pain, le breuvage d'un peu de vin, à peine capables de retracer d'une manière obscure et éloignée l'immolation d'une victime ; actes dépouillés de toute signification, muet pour le cœur comme pour les sens ! Il n'aurait donc supprimé l'appareil splendide, la majesté du culte judaïque, que pour les remplacer par la cène calviniste, cérémonie la plus pâle, la plus morte, la plus inepte et la plus insignifiante ! il n'aurait donc légué à sa religion parfaite, que le culte le plus indifférent, le plus imparfait ! Au lieu d'améliorer le culte de sa religion, il l'aurait, à force de le simplifier, amoindri, anéanti ! C'est-à-dire que Jésus-Christ n'aurait point été le Dieu d'une sagesse infinie, ni le christianisme la perfection de la religion.

Chez les chrétiens, en effet, qui ont détruit le sacrifice eucharistique, il n'y a plus de culte propre-

ment dit ; car c'est dans le sacrifice que le culte se concentre ; c'est par lui qu'il s'explique, c'est à lui qu'il emprunte sa dignité et son efficace : point de culte sans sacrifice. Par une conséquence naturelle, l'abolition du culte a produit la destruction du sacerdoce. Comme l'Eucharistie n'est pour eux que le signe du corps du Seigneur, ainsi leurs ministres ne sont que des figures de prêtres. Ils en portent les insignes et le nom, sans en avoir le caractère ni la puissance. Ils ne sont qu'un corps d'apparence, de comparses, une institution puérile, n'ayant rien d'important ni de sérieux, tout leur ministère sacerdotal se bornant à préparer et à partager un peu de pain et de vin ; action assez insignifiante de sa nature. C'est ainsi que le sacerdoce a disparu avec le culte, et que, chez ces chrétiens infortunés, la nouvelle alliance est devenue inférieure à l'ancienne, la vérité aux figures, le mystère aux allégories, l'Évangile à la Loi, Jésus-Christ à Moïse.

Il est constant que le culte est à la morale et au dogme ce que la parole de l'homme est à sa pensée. Le culte est l'expression, la manifestation extérieure et sensible de la croyance et de la morale d'un peuple. Veut-on savoir ce qu'il croit, ce qu'il pratique, en matière de religion ? Qu'on examine comment il honore la divinité : on trouvera son symbole et son décalogue tout entiers dans sa liturgie. Tout en manifestant la pensée, la parole la développe et la conserve. L'homme qui n'exprimerait jamais ses pensées ni par des signes ni par des mots finirait, avec le

temps, par perdre aussi l'aptitude à penser ; il deviendrait stupide, hébété, idiot ; en cessant de parler sa pensée, il cesserait, en quelque sorte, de penser sa parole. De la même façon, le culte, en manifestant la foi et la morale d'un peuple, la maintient toujours vive, toujours en honneur, toujours en action. D'où il suit que, le culte une fois détruit, la foi, aussi bien que la morale, tombe peu à peu en discrédit, en oubli. C'est en vain que les protestants ont conservé ce qu'ils appellent *les dogmes fondamentaux* du christianisme et la morale de l'Evangile : en abolissant le sacrifice, en lui et par lui le vrai culte, ils ont sapé en même temps la base de la croyance et de la loi. A défaut de la manifestation extérieure et de l'appui d'un culte solide et vrai, cette foi et cette morale sont allées en s'affaiblissant sans cesse dans l'esprit et dans le cœur des peuples ; la faiblesse est passée en froideur, la froideur en indifférence, l'indifférence en mépris, le mépris en perte totale de toute foi et de toute morale chrétienne. C'est ainsi que les esprits orgueilleux qui se vantaient d'avoir réformé le christianisme, n'ont fait que le rendre difforme et informe, que le dégrader, le détruire. Voilà la sagesse de l'homme ! voilà ce que peut produire la raison humaine guidée par les passions !

Tout en pleurant sur le crime et l'infortune de ces chrétiens aveugles et obstinés, qui rejettent le signe visible, le plus grand prodige, la gloire du christianisme ; tout en faisant servir ce discours à notre édification, n'oublions jamais qu'un sacrifice aussi

auguste impose des devoirs particuliers, et à ceux qui l'offrent, et à ceux pour qui il est offert, et à ceux qui y assistent. Le moyen, pour ces derniers, d'y être présents, avec attention d'esprit, avec dévotion et tendresse de sentiment, afin d'en retirer des fruits copieux, c'est de se rappeler qu'il est tout à la fois, comme nous l'avons vu, un sacrifice latreutique, eucharistique, propitiatoire et impétratoire. Telles sont les idées élevées, les pensées salutaires dont notre esprit doit s'entretenir en entendant la messe ; tels sont les sentiments dont nous devons nourrir notre cœur. Nous devons nous unir d'intention avec le ministre de l'Eglise, et, avec lui et avec l'Eglise, offrir à Dieu son propre Fils : premièrement, comme hommage à sa majesté et à sa grandeur infinie, à son souverain domaine sur nous, en reconnaissance de notre soumission et de notre dépendance à son égard : nous devons, en conséquence, produire des actes d'humilité, d'adoration profonde envers l'auguste Trinité ; nous devons nous y reconnaître comme ses serviteurs, ses adorateurs, et lui, comme notre seul Créateur, notre Maître, notre Dieu ; le suppliant d'agréer ces actes défectueux et imparfaits en eux-mêmes, en union avec les adorations sublimes que, dans ce sacrifice, le Fils de Dieu rend à son Père. Secondement, en remerciant Dieu de tous les bienfaits reçus dans l'ordre de la grâce et dans celui de la nature, dans l'âme et dans le corps : des dangers dont nous avons été délivrés, des faveurs particulières que nous avons obtenues ; résumant tous ces dons par la pensée, et

y opposant notre peu d'empressement et notre ingratitude, nous devons nous appliquer à des actes de sincère reconnaissance, de bénédiction, de louange, d'offrande de nous-mêmes à Dieu, en union avec Jésus-Christ. Troisièmement, en expiation de nos fautes, nous les rappelant et les confessant à Dieu, dans l'amertune d'un cœur humilié et repentant, en demandant pardon, par les mérites infinis du sang du Sauveur et par la satisfaction infinie qu'il en a donnée; passant ensuite à des actes de contrition, de propos ferme et sincère de nous corriger véritablement. Quatrièmement, finalement, pour obtenir les grâces dont nous avons besoin pour l'âme et pour le corps, nous exerçant à demander les secours spirituels et corporels qui nous sont les plus nécessaires, à recommander notre prochain et nous-mêmes, espérant tout obtenir par les mérites infinis de Jésus-Christ, à qui nous nous unissons, et nous voir exaucés. Avec quelle rapidité ne s'écoule pas le temps consacré à la messe, lorsqu'on s'entretient dans ces pensées et dans ces affections! au lieu que cette durée si courte paraît si longue aux tièdes et à ceux qui n'y sont présents que de corps! Oh! comme le sacrifice devient alors un acte sublime, parfait et souverainement utile, pour activer notre foi et nos sentiments religieux; pour nous affermir dans le service de Dieu, nous servir de gage et de voie pour l'acquisition du salut éternel!

Pour nous, prêtres du Seigneur, qui offrons ce sacrifice, souvenons-nous, comme nous le verrons bien-

tôt, qu'une sainteté éminente était exigée des pontifes qui n'offraient que les pains de proposition (1). Or, si telles étaient les exigences imposées par la figure, que seront celles que demande le figuré ; si telle était la condition de ceux qui ne manipulaient qu'un pain bénit, quelle sera la nôtre, puisque nous préparons et recevons en nous-mêmes l'auteur de toutes bénédictions, le corps très-saint du Fils de Dieu? Quelle pureté d'intention, quelle humilité d'esprit, quelle intégrité de vie, quelle chasteté de cœur, quels sentiments de religion, et quelle piété d'affection ne devrons-nous pas apporter à ce mystère auguste et redoutable? De quelle monstrueuse ingratitude, de quel grand péché ne serions-nous pas coupables ; de quel terrible châtiment ne serions-nous pas passibles, si, pendant que nous séparons le corps et le sang de Jésus-Christ, que nous représentons d'une manière claire et distincte la séparation violente de son âme et de son corps, et l'effusion de son sang sur le Calvaire ; si, pendant que nous avons sous les yeux, au moyen de notre action, une représentation si vive de la mort du Sauveur ; si, pendant qu'il se rend présent à notre prière, et que son esprit, comme une flamme céleste, convertit le pain et le vin en son corps et en son sang ; si, pendant que nous élevons vers le trône du divin Père ce prix infini de notre salut et du salut universel, en qualité de ministres de l'Eglise, de représentants de Jésus-Christ lui-même, d'intercesseurs visibles entre le ciel et la terre,

(1) Et ideo sancti erunt Deo suo.

entre Dieu et les hommes ; si, pendant que nous accomplissons des fonctions aussi sublimes, un acte aussi grand et aussi mystérieux, nous agissions de manière à montrer que nous procédons sans gravité, sans réflexion; que nous prononçons sans intelligence, sans amour, des paroles divines de puissance, de piété et devie !

Non-seulement, nous commettrions nous-mêmes un grand péché, mais nous serions encore une cause de péché pour beaucoup d'autres. Oh! combien de fois la dissipation, la légèreté des assistants, au sacrifice de la messe, n'est-elle pas causée ou encouragée par l'indifférence et la froideur des sacrificateurs? Comment exiger des assistants au sacrifice dévotion et piété, si celui qui l'offre en est privé et n'en nontre point lui-même?

Songeons donc, en montant à l'autel, à la fonction divine que nous allons y remplir; annonçons, par notre modestie, par notre gravité, par notre recueillement, par notre ferveur, la grandeur et la sainteté du mystère ; afin que l'on voie et que l'on dise aussi de nous que, vrais Melchisédech, vrais pontifes du Très-Haut, non moins par le caractère que par la sainteté de vie, par la ferveur de dévotion, nous offrons pour nous et pour les autres le vrai pain et le vrai vin, le vrai sacrifice d'adoration et de louange, de réconciliation et de pardon, de bénédiction, de grâce et de salut (1).

(1) Proferens panem et vinum : erat enim sacerdos Dei altissimi; et benedixit ei.

SECONDE PARTIE.

Jésus-Christ n'est pas seulement notre sacrifice et notre victime, lorsqu'il s'offre à Dieu à la messe, mais encore lorsqu'il demeure dans nos saints tabernacles. Souvenons-nous ici que, parmi les offrandes que les Juifs faisaient à Dieu dans le temple, en vertu de ses ordonnances, il y avait celle des douze pains que le pontife plaçait chaque sabbat sur une table de bois incorruptible et recouverte de l'or le plus pur, dans la partie du temple appelée *Sancta*, séparée seulement par un voile du *Sancta Sanctorum*, qu'ils ne les ôtaient que pour y en substituer de nouveaux. Ces douze pains étaient ainsi toujours exposés au regard de Dieu (1). C'est pourquoi on les appelait *les pains de la proposition*, ou, d'après le texte original, *les pains de la face de Dieu* (2); les Juifs considéraient ces pains comme le signe visible et permanent de l'alliance que Dieu avait faite avec son peuple (3). L'offrande de ces pains, toujours accompagnée de l'huile et de l'encens, symboles de la grâce et de la prière, était considérée comme la plus sainte, la plus auguste espèce de sacrifice. C'est pourquoi, elle exigeait une sainteté exempte de tout péché, de toute tache, chez les sacrificateurs (4). Comment ne pas voir dans toutes ces conditions une figure prophétique et une preuve

(1) In conspectu meo.

(2) Panes faciei Dei.

(3) Fœdere sempiterno.

(4) Incensum Domini, et panes Dei offerent, et ideo sancti erunt Deo suo.

de la vérité du mystère eucharistique? Comment, en effet, douze pains ordinaires, parfumés d'encens, pouvaient-ils être devant Dieu le sacrifice le plus saint, le plus élevé et le plus important, s'il n'avait pas été la figure du pain eucharistique offert dès le principe à Dieu par les douze apôtres, qui furent les premiers prêtres, et ensuite par leurs successeurs? Comment l'Eucharistie, si elle n'eût pas contenu le vrai corps de Jésus-Christ, si elle n'eût été qu'un pain ordinaire; comment, dis-je, pouvait-elle procurer au pain antique, qui n'en était que la figure, une si grande sainteté, que les oblateurs en devaient être saints; et un si grand mérite, qu'on attribuait à la présence de ces pains l'exercice de la protection et de la bonté de Dieu pour son peuple.

Que de beautés n'offre pas cette figure de Jésus-Christ dans le sacrement, réellement présent sous les espèces du pain, sans cesse exposé sur l'autel ou renfermé dans nos tabernacles! Il nous est impossible d'imaginer et d'exprimer les grands mystères qu'il accomplit dans un état si caché : les cris qu'il pousse pour nous vers le ciel, dans un silence si profond, le grand amour dont il brûle sous des accidents si froids et si indifférents, la magnificence de la miséricorde et de la bonté qu'il exerce dans une obscurité si complète! Ce qui est incontestable, c'est que Jésus-Christ, dans le sacrement, vrai pain de proposition ou de la face de Dieu (1), est, pour

(1) Panis faciei Dei.

ainsi dire, dans un état constant d'immolation secrète, de sacrifice intérieur, permanent, sous les yeux de son divin Père. Ce qui est incontestable, c'est que, voilé et mort pour nos sens, il vit néanmoins toujours pour continuer sur la terre la grande fonction de notre intercesseur, qu'il répète dans le ciel (1). Ce qui est incontestable, c'est qu'il y est comme le signe visible, le témoignage perpétuel, la preuve authentique, la mémoire vivante de l'amour de Dieu pour nous ; j'oserai dire qu'il y est comme la bannière blanche, le drapeau conciliateur, l'étendard pacifique, le gage de l'alliance irrévocable du divin Rédempteur avec les hommes qu'il a rachetés (2).

Voilà pourquoi l'Eucharistie est la gloire de l'Eglise, la consolation, les délices des hommes fidèles, l'ornement le plus riche, le trésor le plus précieux de nos temples sacrés. Ah ! la sainteté, l'importance de nos églises dérive et dépend du sacrifice eucharistique que l'on y offre, du pain eucharistique que l'on y conserve. Otez l'Eucharistie, et l'autel n'est plus qu'un amas de pierres ; l'église, un lieu indifférent comme tous les autres lieux ; elle devient ce que sont les temples des protestants, qui en ont éliminé ce mystère ; elle devient une synagogue juive, une salle de compagnie, où rien ne parle de Dieu ni à l'esprit ni au cœur ; où rien ne provoque

(1) Semper vivens ad interpellandum pro nobis.
(2) Fœdere sempiterno.

le sentiment religieux, ne commande le recueillement, n'excite la piété.

Que deviendrait notre terre sans la présence corporelle dans ce sacrement ? L'Eucharistie n'est-elle pas ce qu'il y a de plus excellent, de plus auguste, de plus précieux sur notre globe ? C'est elle qui le conserve, qui le rend supportable à la justice divine, malgré les superstitions qui le déshonorent, les erreurs qui le dégradent, les vices qui le défigurent, les fautes qui l'avilissent. Le sacrifice eucharistique que l'Eglise, répandue partout, offre continuellement au ciel pour tous les péchés de la terre, la présence réelle et permanente de Jésus-Christ dans ce mystère, apaise la colère de Dieu et provoque sa miséricorde; elle arrête les châtiments et obtient la grâce et le pardon. Ce n'est que par le mérite de ce sacrifice, de ce sacrement qu'ils ignorent, qu'ils nient ou qu'ils blasphèment, que les infidèles, les hérétiques, sont temporellement épargnés, endurés, attendus à conversion. C'est principalement à ce mystère que les catholiques doivent la foi qui se maintient parmi eux, la protection divine qui les défend, la grâce qui les convertit, les vertus qui les rendent agréables à Dieu, le mérite qui les enrichit, la persévérance qui les couronne.

Efforçons-nous donc de répondre à tant de bienfaits, à tant d'amour, par de vrais transports de reconnaissance; visitons souvent Jésus présent dans nos temples. Rendons-nous souvent auprès de notre bon Sauveur dans ce mystère où il s'est fait le com-

pagnon de notre exil et notre consolation dans cette vallée de larmes. Retranchons quelques instants du jour aux conversations inutiles, aux entretiens dangereux avec les enfants des hommes, pour venir rendre hommage au Fils de Dieu, traiter avec lui de cœur plus que de bouche, des misères de notre âme, de l'affaire de notre salut. Heureux, dit le Prophète, si nous mettons notre gloire, nos délices à fréquenter la maison sainte, le temple sacré, où le Seigneur réside corporellement dans son sacrement, afin de rester le plus longtemps possible dans sa compagnie (1). Ce commerce de foi, de confiance, d'affection, de mérite, avec le Dieu Sauveur, nous comblera de grâce, de force, de douceur; il nous rendra heureux dans le temps et nous assurera sa société de gloire, de bonheur dans l'éternité (2). Ainsi soit-il!

(1) Beati qui habitant in domo tua, Domine.

(2) Beati qui habitant in domo tua, Domine : in sæcula sæculorum laudabunt te (*Psalm.*).

TRENTE-TROISIÈME HOMÉLIE. [1]

Le Purgatoire.

Si in luce ambulamus, sicut Deus est in luce; societatem habemus ad invicem cum Patre, et cum Filio ejus Jesu Christo; et sanguis Jesu Christi, Filii ejus, emundat nos ab omni peccato. (I JOAN. I.)

La religion, considérée dans son idée la plus générale, n'est que l'expression des rapports qui lient l'homme à l'homme, et les hommes à Dieu. Or, la majeure partie de ces rapports constitutifs de la religion sont si mystérieux, si abstraits, si sublimes que l'homme, abandonné à ses seules lumières, était absolument incapable de les découvrir. « Il a donc fallu, nous dit saint Thomas, que la clémence divine vînt au secours de notre faiblesse, et que ces rap-

(1) Nous plaçons immédiatement ici cette homélie *sur le Purgatoire*, parce qu'elle fait en quelque sorte suite avec la précédente, *sur le Sacrifice Eucharistique*, d'où dérive principalement le soulagement des âmes du Purgatoire. C'est encore ainsi qu'on trouvera, immédiatement après, l'homélie *sur la Confession*, comme disposition principale à la communion, qui sera le sujet de la dernière homélie sur la matière eucharistique.

ports mystérieux, insaisissables à la raison humaine, lui fussent révélés par voie de croyance et d'autorité (1). »

Mais si ce sont là des motifs qui fassent une nécessité de la révélation de la religion, il ne s'ensuit pas, pour autant, que cette religion ne soit pas naturelle. Toutes les vérités chrétiennes, au contraire, à bien les prendre, sont fondées sur la nature de Dieu et sur celle de l'homme. Ce sont, néanmoins, ces conditions nécessaires, ces relations naturelles entre Dieu et l'homme, entre l'homme et son semblable, inaccessibles, pour la plupart, à notre intelligence, que le christianisme a révélées avec une force et une grâce particulières.

Tel est précisément le dogme du suffrage des morts, dont, d'après une coutume sainte et charitable, les prédicateurs doivent entretenir leur auditoire dans le cours de la station quadragésimale.

A la vérité, c'est Dieu lui-même qui, par l'Ecriture, la tradition et l'Eglise, nous a révélé ce dogme. Il est donc surnaturel, relativement au moyen qui nous l'a fait connaître; mais, envisagé en lui-même, il est naturel. En effet, il tient sa raison d'être, d'une part, d'un attribut sublime de la nature divine, sa lumière ou sa sainteté infinie; de l'autre, d'une grande misère de la nature humaine, son indignité, pour ainsi dire infinie, et que le sang de Jé-

(1) Divina providit clementia, ut ea ad quæ humana ratio pertingere non potest, per modum fidei traderentur (*Contr. Gent.*, lib. I).

sus-Christ peut seul effacer. C'est ce dogme qui, au surplus, complète les relations de la société bienveillante des vrais fidèles entre eux, et des fidèles avec Dieu le Père et son Fils Jésus-Christ; société si bien décrite par l'évangéliste saint Jean dans le chapître I^or^ de sa première épitre (1). Désirant vous entretenir encore du purgatoire, et se parant, dans cet article le dogme du suffrage de la vraie foi, remets à une autre occasion ce qui regarde le suffrage, pour m'occuper uniquement du dogme du purgatoire. Je ne le ferai pas, en prouvant sa vérité, puis que nous n'avons pas besoin de preuves pour y croire. Je me bornerai à montrer son importance, sa magnificence sa beauté, afin que nous nous efforcions de répondre, dans la pratique, à la croyance que nous en professons.

A cet effet, prenant pour guide le langage de saint Jean, nous verrons d'abord comment ce dogme est l'expression de la sainteté de Dieu, et de là la nécessité où nous sommes d'être absolument purs et saints pour être admis à posséder Dieu (2). Nous verrons ensuite comment ce dogme explique et complète la vérité catholique de la communion des saints, ou de la société de tous les vrais fidèles entre eux et avec Dieu en Jésus-Christ, quel que soit l'état où ils se

(1) Si in luce ambulamus, sicut Deus est in luce; societatem habemus ad invicem cum Patre et cum Filio ejus Jesu Christo, et sanguis Jesu Christi, Filii ejus, emundat nos ab omni peccato.

(2) Si in luce ambulamus, sicut Deus est in luce.

trouvent (1); afin que, pour notre salut, aussi bien que pour le soulagement des morts, nous soyons empressés à recueillir les gouttes du sang du Sauveur, seules capables d'effacer toute tache, de purifier, d'embellir toute âme, non-seulement dans la vie présente, mais aussi dans l'avenir (2). Commençons.

PREMIÈRE PARTIE.

L'apôtre saint Paul enseigne que toute l'histoire de la religion juive fut une figure continue, une ombre transparente, une prophétie vivante de tous les mystères, de tous les dogmes du christianisme(3). Saint Thomas en conclut que les chrétiens sont obligés de reconnaître et de croire que toutes les vérités qui, dans le Nouveau Testament, nous sont proposées à croire, et qui y sont manifestes et explicites, étaient contenues dans les symboles de l'Ancien Testament et sous le voile de symboles (4). Combien n'est-il pas consolant pour nous, fidèles, de penser que les mystères mêmes que nous croyons ont été préparés de Dieu, tant de milliers d'années auparavant, avec une économie admirable, et annoncés au monde, non-seulement par les prédictions des pro-

(1) Societatem habemus ad invicem cum Patre et cum Filio ejus.

(2) Et sanguis Christi emundat nos ab omni peccato.

(3) Omnia in figuris contingebant illis, umbram habens futurorum veritas : hæc sunt per allegoriam dicta.

(4) Omnia quæ credenda traduntur in Novo Testamento explicite et aperte, traduntur credenda in Testamento Veteri, sed implicite et sub figura.

phètes, mais encore par les actions des patriarches, et, selon l'expression de saint Augustin, par la religion et par les vicissitudes d'un peuple et d'un règne prophétique !

La foi du purgatoire étant un des dogmes les plus importants de la religion chrétienne, il doit se trouver et se trouve, en effet, minutieusement prédit, décrit et dépeint dans l'histoire de la religion mosaïque. Rien n'est beau comme l'étude d'un dogme aussi consolant, aussi pieux, dans les figures et dans les prophéties principales de l'Ancien Testament.

Le monument le plus célèbre, le plus mystérieux de la religion antique, était le tabernacle, dont Dieu lui-même fut l'architecte, Moïse l'artisan, et que Salomon fixa, compléta et établit dans le fameux temple de Jérusalem. Or, cette œuvre, la plus surprenante, la plus magnifique de toutes celles qui sont sorties de la main des hommes, était, au rapport de l'apôtre saint Pierre, la figure du temple de Dieu dans le ciel. Les âmes des élus sont les pierres mystérieuses et vivantes qui composent cette demeure spirituelle et divine (1). C'est à cette interprétation du prince des Apôtres que l'Eglise fait allusion, lorsqu'elle dit à Dieu : « Seigneur, qui préparez à votre infinie majesté une habitation éternelle, avec les pierres vivantes et choisies de nos âmes (2). » L'Eglise

(1) Et ipsi tanquam lapides vivi, superædificamini domus spiritalis.

(2) Deus, qui, de vivis et electis lapidibus, æternum majestati tuæ præparas habitaculum.

s'exprime encore de cette sorte dans une autre prière : « O Jérusalem, cité céleste, ô bienheureux séjour de la vision et de la paix éternelle, qui vous élevez jusqu'aux astres sur des pierres vivantes (1). » Il est écrit du temple de Jérusalem que les bois et les pierres employés à l'édifier étaient taillés, polis, achevés d'avance, avec tant de perfection, que les ouvriers n'avaient qu'à les mettre en place sans effort et sans peine ; en sorte que, dans la construction de cet édifice merveilleux, on n'employa jamais de cognées et l'on n'entendit jamais le bruit des marteaux (2). Cette circonstance est également mystérieuse et prophétique ; l'Esprit-Saint a voulu nous apprendre par là, dit l'Eglise, que les pierres vivantes du temple de Dieu dans le ciel, que les âmes des bienheureux n'y seront établies non plus qu'après avoir été rectifiés, polies par les souffrances endurées pour l'amour de Jésus-Christ ; que ce n'est pas dans le ciel, mais sur la terre, qu'on doit acquérir (3). On a voulu nous apprendre par là la sainteté et la vertu que, pendant que nous sommes en ce monde, nous devons tailler la pierre abrupte de notre cœur avec le ciseau salutaire de la mortification, et par les coups répétés de la pénitence ; en sorte qu'il n'y ait plus

(1) Cœlestis urbs Jerusalem, Beata pacis visio, Quæ celsa de viventibus, Saxis ad astra tolleris.

(2) Domus de lapidibus dolatis atque perfectis ædificata est; malleus et securis non sunt audita in domo cum ædificaretur.

(3) Virtute namque prævia, Mortalis illuc dicitur, Amore Christi percitus, Tormenta quisquis sustinet.

rien à faire, dans le ciel, qu'à disposer ces pierres mystérieuses à la place qui leur est destinée ; à former ainsi, sans tumulte l'édifice magnifique du temple éternel (1).

Cet enseignement admirable est fondé sur les divines Ecritures. Le Prophète a dit, en effet qu'on doit apporter, dans la demeure éternelle de Dieu, la sainteté la plus pure et les vertus les plus accomplies (2) que les âmes des bienheureux doivent être purifiée de toutes taches, quelque légères qu'elles soient, pour pouvoir être présentées devant le trône de la sainteté, de la bonté infinie, et pour pouvoir ensuite, pareilles aux miroirs les mieux polis, en réfléchir les perfections (3). » Saint Paul a dit enfin : « Vous êtes la maison, l'édifice de Dieu : or, le temple de Dieu est saint, et c'est vous-mêmes qui formerez ce temple (4). » Songez donc bien à travailler à la perfection de cette demeure auguste (5) ; c'est-à-dire qu'il faut, pendant la vie, que nous veillions à purifier nos âmes des souillures qu'elles ont contractées par leur union avec le corps, réceptacle impur de la concupiscence et du péché, attendu que le royaume des cieux exclut la moindre tache, la moindre im-

(1) Scapri salubris ictibus, Et tunsione plurima, Fabri polita malleo Hanc saxa molem construunt; Aptisque juncta nexibus locantur in fastigio (*Hym. Ded. Ecc. ex III Reg.* IV).

(2) Domum tuam decet sanctitudo in longitudinem dierum.

(3) Sine macula enim sunt ante thronum Dei (*Apoc.* XIV).

(4) Dei ædificatio estis; templum Dei sanctum est, quod estis vos.

(5) Unusquisque autem videat quomodo superædificet.

pureté (1); que nous détruisions en nous les derniers restes, l'ombre même du péché, pour nous attirer les regards de la Pureté infinie, qui ne saurait voir la faute la plus légère sans détourner les yeux (2); que nous nous purifiions complétement de la poussière mondaine qui s'introduit partout, et dont les cœurs les plus religieux et les plus purs ne parviennent pas toujours à se garantir (3); car il est écrit qu'on ne saurait arriver sur la montagne sainte de Dieu, ni habiter son temple auguste, si l'on n'a l'âme purifiée des taches les plus légères et embellie de la justice la plus parfaite (4); enfin, que nous sommes obligés de juger sévèrement nos vertus mêmes, de les dépouiller de cette scorie humaine qui en altère la beauté; de les rendre dignes de la Sainteté infinie dont l'œil pénétrant trouve, même dans ses anges, un germe secret de dépravation et de corruption (5).

Mais, ô condition de l'homme vivant! où trouver en ce monde la lumière sans ténèbres, la splendeur sans ombres, le ciel sans nuages, l'or sans boue, la candeur sans tache, la beauté sans rides, la vertu sans défauts, la sainteté sans imperfections? Qu'il y en a peu qui, avec le courage du martyre,

(1) Non intrabit in eam nihil coinquinatum (*Apoc.* XXI).

(2) Mundi sunt oculi tui, et respicere ad iniquitatem non potes (*Psal.*).

(3) Necessarium est de mundano pulvere etiam religiosa corda sordescere (S. Leo).

(4) Domine, quis habitabit in tabernaculo tuo, aut quis requiescet in monte sancto tuo? Qui ingreditur sine macula, et operatur justitiam (*Psalm.*).

(5) In angelis suis reperit pravitatem (*Job.* IV).

les pratiques de la plus rigide pénitence, les transports de la plus fervente et de la plus généreuse charité, parviennent ici-bas à s'élever jusqu'à la sainteté, à la pureté, que l'œil de la Sainteté infinie exige dans le ciel ! Il est donc absolument nécessaire qu'il y ait un lieu où les âmes justes, mais encore tachées, imparfaites, soient purifiées, spiritualisées, divinisées, de façon à être présentées à la vue et à la société de Dieu ; un lieu où, après la mort, on achève la taille, le polissage des pierres mystérieuses de la maison éternelle, commencés et non achevés en cette vie : le purgatoire est ce lieu. Quoi de plus conforme à la raison, aux idées sublimes que Dieu nous donne de lui-même dans l'Ecriture, que cet enseignement ?

N'oublions pas, cependant, cette différence redoutable : cette purification, qui n'aura pas eu lieu en ce monde, par la pratique des vertus les plus sévères, s'exécutera en l'autre par les ardeurs du feu. C'est là ce que saint Paul nous affirme dans le passage cité plus haut. Après nous y avoir avertis de veiller à la manière dont chacun de nous travaille, afin que son âme serve à l'édifice éternel de Dieu (1), il continue à s'exprimer ainsi : « Que tous ceux qui ont élevé l'édifice de leur salut éternel sur les fondements de la foi et de la grâce de Jésus-Christ, soient brillants comme l'or, purs comme l'argent, beaux comme les pierres précieuses, ou combustibles comme le bois, le foin, la paille ; qu'ils sachent que, au sortir de cette vie, ils seront mis à l'épreuve du

(1) Unusquisque..... (Ut supra).

feu (1). » Les âmes fortunées dont les œuvres seront trouvées si parfaites, qu'elles n'offrent aucun aliment à l'action du feu, seront admises immédiatement à la récompense de leurs fatigues spirituelles (2). Quant aux âmes dont les actions seront matière propre à brûler, elles resteront dans les tourments ; elles ne parviendront à la vie éternelle qu'après avoir subi l'épreuve du feu (3).

Gardons-nous bien d'en conclure que le Dieu de bonté n'aime pas ces âmes qu'il soumet à l'épreuve acerbe du feu : il les aime, parce qu'elles sont justes; mais il est en même temps obligé de les punir aussi sévèrement, vu qu'elles ne sont pas pures. Cette punition si rigide n'est, comme l'affirme Tertullien, que l'effet de sa miséricorde (4) ; ce n'est point par haine contre l'acier que le forgeron le pétrit sous les coups répétés d'un pesant marteau, mais pour le rendre poli et brillant. Ce n'est point par haine contre l'or, que l'orfévre, après l'avoir mis dans le creuset, l'expose à l'action du feu , mais pour le rendre plus net et plus pur. C'est ainsi, au rapport des livres saints, que Dieu chérit ces âmes pour la grâce sanctifiante qui les embellit ; il ne laisse pas, néanmoins, que de

(1) Si quis superædificaverit super hoc fundamentum, quod est Christus, aurum, argentum, lapides preciosos, lignum, fœnum, stipulam probabit ignis.

(2) Si cuius opus permanserit, quod superædificavit, mercedem accipiet.

(3) Si cujus opus arserit, detrimentum patietur, ipse autem salvus erit, sic tamen quasi per ignem.

(4) Tormenta misericordiæ, Deus amat et punit.

les soumettre au feu, afin de les purifier de tout reste de corruption naturelle et de les rendre dignes de paraître devant son trône (1). Réfléchissons donc bien, nous dit à ce sujet saint Grégoire (2), que, d'après saint Paul, ceux qui sortent de cette vie avec de grands péchés, ne seront pas sauvés : leurs fautes, pareilles au bronze, au fer, au plomb, ne peuvent pas même être purifiées par le feu ; cette purification n'est faite que pour ceux qui mourront avec des fautes légères qui, pareilles au foin, au bois, à la paille, sont aisément consumées par les flammes (3). C'est pour cela qu'Origène dit (4) que les âmes qui quittent cette vie chargées de vices, et, pour cette raison, ternes et lourdes comme un plomb vil, se verront entraînées, par leur propre poids, au fond de l'abîme, où elles resteront à jamais ensevelies, selon qu'il est écrit : « Ils ont été engloutis et ensevelis comme le plomb dans le fond d'une mer soulevée (5). »

Quel sens doit-on donner aux plaintes adressées

(1) Sedebit Dominus, et purgabit filios Levi, et colabit eos quasi aurum (*Malach.* III).

(2) Pensandum sollicite est.

(3) IV *Dial.* 39 : Illum per ignem posse salvari, non qui ferrum, æs, vel plumbum, id est peccata majora, et idcirco majora, et idcirco duriora atque insolubilia portaverit ; sed qui lignum, fœnum, stipulam ; id est peccata minuta atque levissima, quæ ignis facile consumit.

(4) Hom. 6 *in Exod.*

(5) Si quis totus plumbeus venerit, fiet de illo quod scriptum est : Submersi sunt quasi plumbum in aquis vehementibus.

à Dieu par Job et par David, et dans lesquelles ils gémissent d'avoir été retenus dans une obscure prison, tandis qu'il est connu que ni l'un ni l'autre ne furent jamais emprisonnés? Ce langage est loin de se rapporter à leur condition en cette vie; il n'est qu'une prédiction relative à l'état de leur âme après la mort. Job mentionne, en effet, un cachot où il s'est vu enfermé, après que le fil de ses jours a été irrévocablement tranché, et que son existence s'est dissipée comme le vent (1); David parle également de lieux souterrains et obscurs où il a été détenu, comme un cadavre dans son tombeau, livré aux angoisses, au trouble, à la douleur, mais après avoir été traduit tribunal de Dieu, d'où nul ne se retire entièrement juste et innocent (2).

Jésus-Christ nous a donné lui-même dans l'Evangile la clef de ce mystère, de ce cachot mentionné par d'aussi grands, d'aussi illustres prophètes. Selon l'interprétation unanime des Pères, c'est de ce cachot que le Seigneur a dit : « Le Juge éternel vous consignera entre les mains du ministre de sa justice ; il vous fera enfermer dans une prison, d'où, je vous le jure, vous ne sortirez qu'après avoir payé votre dette

(1) Dies mei transierunt velocius quam a texente tela succiditur, et consumpti sunt absque ulla spe; ventus est vita mea, circumdedisti me carcere (XI).

(2) Non intres in judicium cum servo tuo, Domine, quia non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens. Collocavit me in obscuris, sicut mortuos sæculi, et anxiatus est super me spiritus meus : in me turbatum est cor meum (*Psalm.* CXLII).

jusqu'au dernier quatrin (1). Or, les péchés sont de véritables dettes de l'homme vis-à-vis de Dieu ; car c'est de ce nom que le Seigneur lui-même nous a appris à les appeler (2). Quelle est donc cette prison d'où l'on ne sort qu'après avoir satisfait à la justice divine pour les fautes les plus légères, mais d'où l'on sort cependant enfin, *exies inde*? c'est le purgatoire. Hélas! on ne sort jamais de l'enfer (3), les dettes qu'on acquitte en ce lieu sont à jamais impayables; ce sont ces péchés dont Jésus-Christ a déclaré que la rémission n'en est jamais accordée, ni en ce monde ni en l'autre (4); paroles terribles, mais tout à la fois consolantes, puisqu'en déclarant qu'il y a des fautes qui ne trouveront aucune rémission en l'autre vie, c'est annoncer clairement qu'il y en a d'autres qui seront complétement pardonnées. Le Seigneur, dit saint Grégoire, nous a enseigné par là le dogme consolant du purgatoire (5).

Eh quoi, me direz-vous? la miséricorde divine ne saurait exempter de tout châtiment des âmes sorties de ce monde en état de grâce? la satisfaction surabondante, le mérite infini du sang de Jésus-Christ ne saurait exempter l'homme de toute faute et de toute

(1) Judex tradet te ministro, et in carcerem mitteris. Amen dico tibi : Non exies inde, donec reddas novissimum quadrantem (*Matth.* v).

(2) Dimitte nobis debita nostra.

(3) In inferno nulla est redemptio.

(4) Non remittetur ei neque in hoc sæculo, neque in futuro (*Matth.* XII).

(5) In qua sententia datur intelligi quasdam culpas in futuro posse relaxari, de quibus levibus culpis esse purgatorius ignis credendus est Loco cit.).

punition? Gardons-nous de toute illusion, la miséricorde infinie de Dieu se règle sur sa sagesse, elle se conforme à sa sainteté et à sa justice, qui sont aussi infinies. Quand Dieu pardonne, il pardonne en Dieu, en Dieu miséricordieux qui sauve le pécheur; mais, étant juste, il sévit contre le péché. Ainsi, en pardonnant à un cœur contrit et humilié ses fautes tout entières, il ne lui remet pas toute la peine. Une miséricorde qui, en pardonnant le péché, dispenserait le pécheur de toute pratique de pénitence, ne serait plus la miséricorde d'un Dieu saint, qui hait l'ombre même du péché, mais la faiblesse d'un homme qui y est indifférent. Aussi les paroles du Saint-Esprit qui nous fait un devoir de continuer à craindre, même pour les péchés pardonnnés; les exemples d'un David, d'un Ezéchias, d'un Pierre, d'une Madeleine, qui, après avoir reçu de Dieu même l'assurance de leur pardon, n'en persévérèrent pas moins dans la pénitence jusqu'à la mort, nous apprennent que la plénitude du pardon divin ne nous dispense aucunement des rigueurs de la pénitence. Qu'il y en a peu, oui, qu'il y en a peu qui, durant la vie, se punissent eux-mêmes en proportion des licences qu'ils se sont permises! qui satisfassent à la justice divine en proportion de ce qu'ils l'ont outragée! qui, avant de sortir de ce monde, aient payé au Juge éternel jusqu'à la dernière obole de leurs dettes malheureuses (1)!

Aussi les pécheurs convertis emportent souvent de

(1) Usque ad ultimum quadrantem.

cette vie des fautes suffisamment pleurées, mais non suffisamment punies. Leur contrition a été sincère, mais leur pénitence n'a pas été rigoureuse. Sans être les ennemis de Dieu, puisqu'ils se sont repentis de leurs péchés, ils n'en sont pas moins redevables envers Dieu, vu qu'ils ne les ont pas suffisamment expiés. Les satisfactions que nous n'avons pas rendues à Dieu en ce monde, Dieu se les donne lui-même en l'autre. Nulle faute, bien que légère, ne peut rester impunie, inexpiée sous un Dieu infiniment juste, comme la vertu la plus mince ne saurait demeurer sans récompense; en sorte que ces péchés légers, ces restes, ces taches du péché, qui ne semblent rien aux hommes, suffisent cependant pour élever en l'autre vie un mur de séparation entre Dieu et l'âme qui en est chargée. Dieu voudrait l'admettre dans son royaume, et il la laisse dans le feu. Il voudrait se montrer, et il se voile; il voudrait se donner, et il se refuse. Sa sainteté s'oppose à sa tendresse, sa justice arrête sa bonté. Tandis qu'il voudrait la délivrer, il la retient dans cette obscure prison durant des années et des siècles, jusqu'à ce que les flammes qui la brûlent aient détruit jusqu'à la dernière trace du vieil homme, de la corruption naturelle, jusqu'à l'acquittement complet de ses dettes envers la justice divine (1).

Les livres saints nous offrent la figure anticipée de ces sentiments de Dieu envers les âmes souffrantes, sentiments en apparence contradictoires. Darius,

(1) Non exies inde, donec solveris novissimum quadrantem.

roi des Perses, aimait tendrement le prophète Daniel. L'ayant trouvé coupable d'une transgression légale qui emportait avec elle la condamnation à être dévoré par les lions, il en ressentit un vif chagrin et mit tout en œuvre pour le dispenser de ce chatiment (1). Néanmoins, pour ne pas se mettre en contradiction avec la loi qu'il avait portée lui-même, il consentit à regret à ce que son prophète chéri fût livré aux bêtes (2). C'est ainsi que Dieu, malgré son amour pour les âmes trépassées en état de grâce, les trouvant redevables pour des fautes non expiées durant la vie, se voit contraint par sa justice de les abandonner aux tourments du purgatoire, aux lions de tourments acerbes. C'est l'Eglise elle-même qui a donné cette explication au fait précité. Voici les termes dans lesquels elle invoque Dieu : « Délivrez, Seigneur, les âmes des fidèles défunts des horreurs, de la fosse et de la voracité des lions (3). »

Mais nous trouvons aussi écrit de ce bon roi Darius, qu'en laissant traîner Daniel à la fosse aux lions, il lui dit : « Allez, Daniel, ce que je ne puis faire moi-même sans manquer à ma justice, votre Dieu le fera ; il vous délivrera dans sa miséricorde (4). » En

(1) Rex satis contristatus est, et pro Daniele posuit cor ut liberare eum.

(2) Præcepit, et adduxerunt Danielem, et miserunt eum in lacum leonum.

(3) Libera animas omnium fidelium defunctorum de profundo lacu; libera eos de ore leonis (*Off. Def., ex Dan.* VI).

(4) Daniel, Deus tuus ipse liberabit te.

livrant les âmes aux ardeurs du feu du purgatoire, Dieu semble à son tour leur parler ainsi : « Allez, il y a pour ainsi dire un autre Dieu constitué par moi, lequel s'empressera de vous tirer de ces flammes (1). » Quel est ce Dieu ? C'est Pierre, à qui les clefs du ciel ont été remises ; c'est nous tous, enfants de la véritable Eglise, nous tous unis à Pierre, nous qui, comme d'autres Moïses, avons été constitués dieux par la bonté divine, dans cette Egypte ténébreuse et funeste du purgatoire (2); c'est encore Pierre, qui a reçu en ses mains la verge thaumaturge de la croix, la puissance d'appliquer les mérites infinis du Crucifié, de faire jaillir en abondance, dans ce désert horrible, la veine de rafraîchissement, d'y faire couler la grâce de Jésus-Christ, propre à désaltérer ces pauvres âmes ; de leur ouvrir, à travers cette mer illimitée de feu, un chemin facile et sûr, conduisant à la vraie terre promise, au bonheur éternel, après lequel elles soupirent (3) ; c'est nous qui, par nos prières, nos aumônes, nos pénitences, ennoblies et élevées par la grâce de Jésus-Christ, pouvons éteindre l'ardeur de ces flammes, abréger, pour ces saintes captives royales, l'expiation et la détention ; c'est nous qui pouvons faire, par esprit de charité, ce que la rigueur de la justice défend à Dieu (4).

C'est donc en nous que ces âmes malheureuses

(1) Deus vester liberabit vos.

(2) Ecce constitui te Deum.

(3) Ecce..... (Ut supra).

(4) Deus tuus liberabit te. Ecce constitui te Deum.

placent tout leur espoir ; c'est de nous qu'elles attendent tout leur secours; leur destinée est tout entière entre nos mains; c'est en vain qu'elles versent des larmes, si nous n'y mêlons les nôtres. La vue de leur misère, si elle n'est accompagnée de nos instances, ne saurait désarmer la justice divine. La source de leur soulagement n'est pas au ciel, mais sur la terre, Dieu nous ayant confié exclusivement, comme à d'autres dieux, le moyen de les soulager (1).

Combien notre ministère n'est-il pas noble et grand ! Au milieu de nos propres besoins, nous n'en sommes pas moins leurs protecteurs ; tout en étant dans l'exil, nous pouvons les introduire dans la patrie; nous pouvons hâter l'accomplissement de leur heureuse destinée, tout en ignorant la nôtre ; prisonniers dans notre corps, nous pouvons abattre le mur de division qui les sépare de ce Dieu après qui elles soupirent avec tant d'ardeur. Liés à la terre, nous pouvons briser les chaînes qui les empêchent d'entrer en la possession des cieux. Pareille à la voix toute-puissante de Dieu, qui, en retentissant dans les tombeaux, appelle les morts à une vie nouvelle, la voix charitable de nos suffrages, en résonnant dans cette région des morts, peut en retirer ces âmes et les faire passer à la vie immortelle. Placés au-dessus des anges, constitués médiateurs entre la justice et la miséricorde de Dieu, nous sommes, comme autant

(1) Deus tuus..... (Ut supra).

d'autres dieux, capables de faire couler la miséricorde divine sur ces âmes, victimes de la divine justice (1).

Il est écrit de Darius qu'en faisant enfermer Daniel dans la fosse aux lions, afin de satisfaire à la justice, il ne cessa pas de s'intéresser à lui ; qu'il ne l'oublia pas. Il venait de temps en temps épier, à l'entrée de la fosse, la situation du prophète ; et, l'appelant par son nom, il lui disait : « Daniel, que faites-vous ? Le Dieu à qui je vous ai recommandé est venu et viendra encore une fois délivrer son fidèle serviteur de la voracité de ces bêtes (2).» Figure touchante de l'intérêt ressenti de Dieu, afin que les âmes bénies, que sa justice a renfermées dans le purgatoire, soient soulagées par nous à qui il les a recommandées, par nous qu'il a constitués dieux et ministres de sa bonté ! Oui, cette bonté divine, compatissant à la condition pénible de ces âmes, épouses de l'Agneau divin, s'abaisse de temps en temps sur ce gouffre de feu. « Infortunées, leur dit-elle, eh quoi ! vos enfants, vos héritiers, vos frères, vos conjoints, vos amis sont sans entrailles pour vous ; ils ne font rien pour vous arracher à ces flammes ! Ah ! qu'attendent-ils donc, ces seuls *dieux* qui, par leurs prières et leurs suffrages, soient capables de vous délivrer (3).»

Soyons donc bien convaincus qu'en soulageant les

(1) Deus tuus..... (Ut supra).

(2) Daniel, Deus tuus, putas valuit te liberare a leonibus ?

(3) Deus vester valuit te liberare a leonibus?

âmes du purgatoire, nous entrons dans les vues, dans le goût de Dieu. Travaillons donc à répondre à sa tendresse, à son amour, à son empressement à les voir soulagées par nos œuvres. L'Ecriture appelle sainte l'action de secourir les morts, *sancta cogitatio*. C'est là, en effet, non-seulement une œuvre de charité utile au prochain, mais encore une œuvre de religion fort agréable à Dieu ; c'est un acte de sincère amour pour lui ; c'est un acte de latrie, de culte rendu à la bonté divine ; *sancta cogitatio*. Tâchons donc d'exercer le sublime ministère de Dieu dont nous sommes investis, de tirer ces âmes saintes de leurs souffrances expiatoires, principalement en vue de Dieu qui le veut, le désire et l'attend de nous. Travaillons à les rendre à Dieu qui en est le père, à Jésus-Christ qui en est l'époux, à Marie qui en a été la mère, aux anges qui en ont été les gardiens, aux saints qui en ont été les avocats, au ciel dont ils sont les pierres choisies et dont, par leur avénement, elles accroîtront le bonheur et compléteront la gloire.

Le dogme du purgatoire n'est pas seulement, comme nous venons de le voir, l'expression de la sainteté de Dieu et du besoin qu'a l'homme d'être purifié par le sang de Jésus-Christ (1) ; mais il est, au surplus, le complément de la société spirituelle des vrais fidèles entre eux et des fidèles avec Dieu le Père et avec son Fils Jésus-Christ (2) : c'est ce dont

(1) Si in luce ambulamus, sicut Deus est in luce.

(2) Societatem habemus cum Patre et cum Filio ejus Jesu Christo.

nous allons nous occuper. Après avoir admiré la rationalité et l'importance du dogme du purgatoire, nous en admirerons encore la grandeur, la beauté, la magnificence.

La société est la concorde des êtres intelligents unis entre eux par l'obéissance au même pouvoir: d'où il suit que les peuples, séparés les uns des autres par la distance des lieux et par la diversité de langage, de mœurs, de religion, dès l'instant qu'ils sont soumis au même monarque, qu'ils participent à l'action du même gouvernement, sont entre eux en société politique. Ainsi, bien qu'il y ait une distance immense, une situation très-diverse entre les possesseurs du ciel, les voyageurs sur la terre, les âmes souffrantes dans le purgatoire, il ne laisse pas que d'y avoir, il y a même nécessairement entre eux société religieuse et divine. Supposé que, dans ces trois états, les enfants de la vraie Eglise reconnaissent, aiment le même Dieu, et participent, en manières différentes, à la même action médiatrice de Jésus-Christ : à l'exception des damnés, qui, rejetés pour jamais de la grande société des esprits dont Dieu est le monarque, et dont ils ont violé les lois, n'ont avec nous aucune communication, vu qu'ils n'ont aucune communication d'obéissance et d'amour avec Dieu par Jésus-Christ ; à l'exception des damnés, dis-je, toutes les âmes des trépassés, précisément parce qu'au-delà du tombeau, elles sont en communication d'amour avec Dieu, au moyen de Jésus-Christ son Fils, et par qui et en qui nous communi-

quons nous-mêmes avec ce Dieu ; qu'elles soient au ciel ou dans le purgatoire, sont en véritable société avec nous; elles nous appartiennent, elles forment une seule famille, une même Eglise avec nous, Eglise dont Dieu est le chef, Jésus-Christ le médiateur et le lien qui nous unit simultanément les uns aux autres. Telle est la nature du dogme que nous professons sous le titre de *Communion des saints;* dogme qui n'est au fond qu'une loi naturelle nécessaire, raisonnable, de la société des intelligences unies entre elles au moyen de la même grâce et du même amour.

De là vient l'excellence de notre foi. En effet, tandis que l'incrédulité orgueilleuse ne découvre rien au-delà du tombeau que le pur néant; que l'hérésie stupide ne voit dans la mort que l'insensibilité et l'interruption complète de toute relation entre ceux qui meurent et ceux qui restent en vie; l'Eglise catholique, élevant nos pensées au-dessus des objets sensibles, au milieu même des monuments lugubres du deuil, nous parle le langage de l'amour; en présence des trophées de la mort, elle nous rappelle la vie éternelle à laquelle nous sommes tous destinés; elle nous fait voir, dans ceux qui sont morts corporellement au monde, des frères qui vivent en esprit au sein de Dieu, et qui, séparés de nous quant aux liens terrestres, nous demeurent unis quant aux liens de la charité. Etendant sur tous les besoins sa tendresse catholique ou universelle, tantôt elle réclame le patronage de ses enfants bienheureux dans

le ciel, en faveur de ses enfants qui luttent encore sur la terre ; tantôt elle implore les prières et les suffrages de ses enfants sur la terre, pour le soulagement de ses enfants qui souffrent dans le feu du purgatoire. C'est pourquoi elle ouvre de temps en temps les tombeaux, et, dans les restes des frères qui nous ont précédés dans le chemin de l'éternité, dans ces ossements desséchés sur lesquels elle pleure comme une mère sur ses enfants endormis, qu'elle place sous nos yeux corporels, afin que nous les arrosions de nos larmes, elle rappelle à notre foi leurs âmes, afin que nous les soulagions par nos suffrages et que nous fassions descendre de la terre dans cet abîme de feu, pour en éteindre les ardeurs, ce sang divin qui descend incessamment du ciel sur la terre au profit de nos âmes, et qui en purifie les souillures (1). Voilà comment le dogme du purgatoire complète la croyance de la communion des saints.

O grandeur des mystères de la vraie religion! œuvre admirable du Dieu de sagesse et de bonté! elle a réuni, par cette économie, en nous et pour nous, étrangers sur la terre, comme dans un angle mystérieux, la haute demeure de l'empyrée, le cachot profond du purgatoire, pour en former un édifice, une demeure unique (2). Placés entre l'Eglise qui règne triomphante dans les cieux et l'Eglise qui souffre humbiement dans le lieu de l'expiation, cette

(1) Et sanguis Jesu Christi emundat nos ab omni peccato.

(2) Domus supernæ et infimæ utrumque junxit angulu m.

foi, cette espérance, cette charité qui nous fait les concitoyens des saints, les familiers, les parents, les enfants de Dieu, nous rend bien plus encore les compagnons, les amis des âmes du purgatoire. En nous mettant en communication directe avec le ciel, elle établit des relations bien plus étroites encore avec le purgatoire. Aussi, pendant que les possesseurs du ciel nous secourent de leur intercession, nous soulageons nous-mêmes, par nos suffrages, les âmes souffrantes; pendant que la bonté divine, sollicitée par les saints, descend sur nous pour pardonner nos fautes, pour soutenir notre faiblesse, le sang de Jésus-Christ, appliqué par nos suffrages, pénètre dans l'abîme, se répand sur les âmes souffrantes pour effacer leurs taches et pour adoucir leurs douleurs (1). Nous sommes de la sorte le mur mitoyen, l'angle maître en qui le ciel, la terre et le purgatoire s'unissent, et par qui les vrais chrétiens, qui ont la même foi, les fils de la vraie Eglise, en état de grâce, bien que séparés par les distances, sont en communication, en société entre eux, forment une seule et unique Eglise, un seul corps mystérieux dont Jésus-Christ est le chef, un seul édifice dont le Seigneur est le fondement (2).

Il est aisé de comprendre par là que le démon seul a pu inspirer les derniers hérétiques, qui ont osé rejeter tout à la fois et le culte des saints et les prières pour les morts. Ils ont voulu détruire, autant

(1) Sanguis Jesu..... (Ut supra).
(2 Domus supernæ..... (Ut supra).

qu'il était en eux, ces magnifiques harmonies, renverser par ses fondements l'Eglise du Sauveur, le chef-d'œuvre de la sagesse et de l'amour divin. En isolant, en séparant le chrétien voyageur du ciel et du purgatoire, en ne lui laissant rien espérer des possesseurs du ciel, ni rien à faire pour les âmes du purgatoire, ils ont voulu le forcer à concentrer sur la terre tous ses soins, toutes ses affections, à ne vivre que de la vie des sens, à oublier Dieu, l'âme, l'éternité!

L'hérésie opposée au dogme du purgatoire est non-seulement impie, mais elle est encore absurde et diaboliquement téméraire. Dès que l'homme a commencé à mourir, le respect des tombeaux, les prières pour les morts ont commencé. Dans tous les temps, dans tous les lieux, dans toutes les religions, tous les peuples de l'univers ont cru que les morts sont soulagés par les suffrages des vivants. Quelle témérité n'y a-t-il donc pas chez les hérétiques, adversaires de ce dogme? C'est en réalité s'insurger contre l'humanité et lui donner un démenti; c'est opposer à la croyance du genre humain l'erreur de quelques-uns, et le délire d'un jour à la foi des siècles.

La croyance du purgatoire, professée par les Juifs, a passé chez les chrétiens avec le christianisme lui-même. Calvin confesse que, sous les yeux et sous l'inspiration des apôtres, les fidèles intercédaient pour les défunts (1). Luther lui-même a dit : « Je

(1) Puto apostolos indulsisse quibusdam pro defunctis orare.

crois fermement, je sais de science certaine que le purgatoire existe ; que les âmes y souffrent, qu'elles peuvent être soulagées par nos œuvres et par nos prières. » L'Eglise universelle a professé ce dogme durant quinze siècles. Tous les conciles le proclament, tous les monuments le confirment, toutes les liturgies le prouvent, tous les écrits le démontrent. Les Pères de tous les siècles chrétiens et qui sont considérés par l'Eglise comme les interprètes de la parole divine, comme les dépositaires fidèles de la vraie doctrine, comme les témoins intègres de la tradition, comme les vrais maîtres de la foi, comme les vrais modèles de la piété chrétienne ; ces hommes de tous les talents et de toutes les vertus, qui ont ravi le monde par la sainteté de leur vie autant que par l'étendue de leur science, ont tous, sans interruption ni division, professé, enseigné, recommandé, défendu la croyance du purgatoire.

C'est donc à bon droit que le concile de Trente s'est exprimé en ces termes : « L'Eglise catholique, instruite par l'Esprit-Saint et par la doctrine des saintes Ecritures et de l'ancienne tradition des Pères, enseigne qu'il y a un purgatoire ; que les âmes qui y sont détenues sont soulagées par les suffrages des fidèles (1). » Que de beauté et de majesté dans ce langage! L'hérésie oserait-elle se l'arroger? oserait-elle affirmer qu'un Luther incestueux, un Calvin so-

(1) Catholica Ecclesia Spiritu sancto edocta, et sacris litteris, et antiqua Patrum traditione, docet esse purgatorium, animasque ibi detentas fidelium suffragii juvari.

domiste, un Zwingle possédé, un Rothmar furibond, un Henri VIII adultère, une Elisabeth cruelle ont été instruits par le Saint-Esprit, quand ils ont nié l'efficacité du sacrifice de l'Eucharistie et des prières des fidèles pour le suffrage des morts ? Oserait-elle avancer que sa négation a l'Ecriture pour appui, tandis que l'Ecriture, au second livre des Machabées, signale des prières pour les morts comme œuvre pieuse et salutaire, et cela dans les termes les plus clairs (1)? Oserait-elle dire enfin que cette négation est soutenue par la tradition perpétuelle des Pères, tandis qu'elle n'est que d'hier? Sa tradition à elle se compose uniquement d'une poignée d'apostats éhontés. Ne porte-t-elle pas, dans sa nouveauté et dans sa solitude, la marque de sa réprobation et la sentence de sa condamnation? Quelle témérité plus absurde, quel orgueil plus insensé et plus ridicule que celui des hérétiques, quand ils disent au monde que tous les Pères et tous les docteurs de l'Eglise se sont illusionnés au point de prendre la superstition pour la religion, le langage de l'homme pour celui de Dieu ; qu'ils ont été des maîtres d'erreurs et de mensonge ; que les hérétiques seuls ont connu la vérité! qu'eux seuls, monstres d'orgueil et de débauche, ont eu plus de pénétration d'esprit, plus de part à

(1) Sancta et salubris est cogitatio pro defunctis exorare (II *Mach.* XII). Quelle a été la conduite tenue par les hérétiques? ils ont nié l'authenticité de ce livre divin, afin d'en éluder l'autorité. C'est ainsi que ces vaillants champions de l'Écriture ne craignent pas de la nier, chaque fois qu'elle les condamne.

l'esprit de Dieu, plus d'intelligence de l'Ecriture, plus de notion exacte relativement aux mystères chrétiens, plus de pureté dans le zèle pour la religion et surtout plus d'autorité, que l'Eglise entière avec ses docteurs, ses évêques, ses saints et ses fidèles! que leur jugement privé d'hier est plus certain, plus sûr, plus infaillible que le jugement de l'Eglise de tous les siècles et de tous les lieux! Hélas! un pareil orgueil n'est pas seulement le comble de la superbe, mais il est encore la perfection du délire. Pour penser et pour parler de la sorte, il faut non-seulement avoir perdu la foi, mais encore abjuré la raison; il faut non-seulement n'être plus chrétien, mais n'être plus homme : et la foi catholique est vengée.

Enfin l'hérésie est cruelle : pour nous, qui avons la croyance du purgatoire, qu'y a-t-il de plus consolant, après la perte des personnes qui nous sont chères, que la persuasion que la mort n'a point rompu tous les liens de nature, de reconnaissance, d'affection qui nous attachaient à elles; qu'elles se sont éloignées, mais non séparées de nous; qu'elles nous ont quittés, mais que nous ne les avons point entièrement perdues; que nous pouvons les servir encore après leur mort et que, par nos suffrages, nous pouvons porter jusqu'auprès d'elles des preuves de notre souvenir et de notre affection?

La foi au purgatoire contribue à nous les rappeler sans cesse; et, pendant que nous prions pour leurs âmes, il semble que nous soyons encore en leur so-

ciété, que nous les voyions et que nous les entretenions. Cette croyance ôte au tombeau son horreur, à la mort son empire, à la séparation corporelle son amertume aussi. Aussi à la mort de nos parents ou de nos amis, ignorons-nous, nous catholiques, ces manifestations exagérées d'angoisses profondes, de désespoir immense, de douleur inconsolable, si fréquentes chez les impies et chez les hérétiques, et qui n'ont souvent d'autre issue que la folie ou le suicide. C'est là une des considérations qui porte les protestants sages à déplorer amèrement le rejet de la confession et du suffrage des morts. Nous savons, par leurs aveux, que plusieurs se sont faits catholiques, afin d'avoir la douce satisfaction de se confesser et de prier pour les âmes de leurs défunts; plusieurs mêmes, tout en restant dans leur secte, passent de longues heures à prier sur la cendre de leurs amis, et cela au mépris des erreurs qu'ils professent: à savoir qu'il ne sert de rien aux morts de prier pour eux, tant est fort l'instinct de l'âme naturellement chrétienne! tant l'enseignement de l'Eglise sur les suffrages des morts est naturel à l'âme! tant le penchant qui l'excite et le besoin qu'elle en ressent sont grands! Hélas! l'erreur est nouvelle et la vérité ancienne; l'erreur est étrangère et la vérité est domestique, parente et maîtresse dans le cœur humain; tôt ou tard elle revendique ses droits et reprend son empire!

La croyance au purgatoire ne console pas moins ceux qui partent que ceux qui restent. L'âme vraiment

catholique tire des consolations, en mourant, non-seulement de l'espérance en la miséricorde de Dieu, mais encore de la pensée de la charité des hommes. Mes parents, se dit-elle, mes amis prieront pour moi. Elle s'assure même des suffrages avant de mourir; elle se recommande aux prières de tout le monde, comme elle promet de prier pour tous; et, tout en se séparant du corps, elle a la confiance de demeurer unie en Dieu avec ceux qu'elle quitte. Qui pourra dire les consolations que ces pensées et cette espérance inspirent au chrétien mourant? Que fait donc l'hérésie en détruisant le purgatoire? D'une main cruelle elle ravit aux cœurs chrétiens ces consolations et ces espérances. Barbare! inhumaine! il ne lui suffit pas, en rejetant la confession et l'Eucharistie, d'avoir ôté aux malheureux qu'elle a séduits le vrai baume des misères humaines, le pain quotidien du cœur, tous les adoucissements de la vie; il ne lui suffit pas, en rejetant le Viatique et l'Extrême-Onction, de les avoir privés des secours et des consolations de la mort; mais, poussant sa haine profonde (les tyrans haïssent ordinairement les esclaves qu'ils oppriment) contre ses malheureuses victimes jusqu'au-delà de la tombe, dans l'impuissance de tourmenter encore les corps, elle en persécute les âmes : elle impute à crime aux vrais croyants leur piété dans le soulagement des défunts.

N'en soyons point étonnés : de sa nature, l'erreur est cruelle; la compassion n'est propre qu'à la vérité, la miséricorde ne suit que la vérité, comme la paix

véritable ne vient qu'avec la justice (1). Comme donc l'hérésie est erreur, ainsi elle est et doit être nécessairement cruelle ; elle doit haïr, comme elle hait effectivement ses victimes ; elle doit leur envier, comme elle leur envie ; elle doit leur ôter, comme elle leur ôte, en effet, la moindre part, le plus léger reste de paix et de consolation. La doctrine catholique, au contraire, est vérité ; elle engendre par là même cette charité catholique ou universelle qui embrasse tous les besoins, qui veille sur toutes les misères, non-seulement du corps, mais encore de l'âme, non-seulement des vivants, mais encore des morts. Ouvrons donc nos cœurs à ces sentiments de la charité catholique ; donnons-leur un libre cours en soulageant avec générosité les âmes de nos frères trépassés ; faisons couler en leur faveur ce sang divin qui nous purifie nous-mêmes de toute tache. Confessons ainsi, par nos actes, que nous croyons à l'existence de la société spirituelle et divine, à la communion de tous les fidèles vivants et morts avec Dieu en Jésus-Christ ; montrons que nous sommes de vrais catholiques, et prouvons ainsi la vivacité de notre foi en même temps que la générosité de notre cœur (2).

SECONDE PARTIE.

La très-sainte Vierge, l'Eucharistie, le purgatoire,

(1) Misericordia et veritas obviaverunt sibi, justitia et pax osculatæ sunt.

(2) Societatem habemus cum Patre et cum Filio ejus Jesu Christo, et sanguis Jesu Christi, Filii ejus emundet nos ab omni peccato.

voilà les trois dévotions les plus communes, les plus constantes, les plus universelles chez les peuples catholiques. C'est principalement à cause de ces trois dévotions que l'incrédulité nous insulte, que le Juif se scandalise, que l'hérétique, qui judaïse souvent en matière de christianisme, nous accuse et nous condamne; mais il n'en est pas moins vrai que toute la foi se résume en Marie, preuve vivante de la divinité et de l'humanité de Jésus-Christ; tout le culte se résume en l'Eucharistie, le sacrifice par excellence ; et le purgatoire, où les taches les plus légères se purifient par le feu, est le symbole de la sévérité de la morale chrétienne. Or, la vraie religion étant foi, culte et morale, les trois dévotions des peuples catholiques envers Marie, le saint sacrement et les âmes souffrantes dans le purgatoire, sont la profession pratique de la vraie foi, du vrai culte, de la vraie morale, et par un lien mystérieux et secret, et non moins réel pour autant, elles tiennent à l'esprit, à l'essence du vrai christianisme. L'observateur philosophe ne saurait donc s'empêcher de voir, dans ces trois dévotions des nations catholiques de tous les temps et de tous les lieux, l'œuvre de l'instinct catholique, du sentiment de la vrai foi, de l'esprit de Dieu qui anime et inspire l'Eglise et ses membres. Aussi, par la raison des contraires, il est impossible de ne pas trouver, dans la haine et le mépris que les hérétiques montrent particulièrement pour ces pratiques catholiques, l'œuvre de l'instinct hérésiarque, de l'esprit du démon qui inspire les hérétiques; ils espèrent,

qu'en détruisant ces pratiques sublimes, ils parviendront à détruire la vraie foi, le vrai culte, la vraie morale, en un mot, le christianisme tout entier.

Pour ne pas sortir, en effet, du sujet que nous traitons, considérons les coups terribles que les hérétiques ont portés à la morale chrétienne par la négation de la croyance au purgatoire. En niant le purgatoire ou le lieu dans lequel on expie les peines du péché qui n'ont pas été accomplies pendant la vie par les bonnes œuvres et par la pénitence, ils ont dû nier, et ils ont nié, en effet, la nécessité de toute satisfaction après le péché ; ils ont discrédité la mémoire des pénitents fameux et des pénitences sévères de l'Eglise primitive ; ils ont aboli, d'un seul coup, les indulgences, le jeûne, les austérités, les mortifications corporelles, tout sentiment, toute pratique de la mortification chrétienne, en assurant que tout chrétien, au moyen de la foi, en l'absence des bonnes œuvres, peut se faire à lui-même l'application des mérites infinis de Jésus-Christ, et que ces mérites suffisent à tout, qu'ils effacent non-seulement toute faute, mais encore toute punition, ne laissant ainsi à l'homme, fût-il le plus scélérat, nulle dette à payer, nul châtiment à redouter.

N'est-ce pas là précisément affaiblir, dans l'esprit des peuples, la crainte des jugements de Dieu, puisqu'il en coûte si peu pour lui satisfaire? détruire l'horreur du péché, puisqu'il est si facile de le réparer? abolir l'essence de la morale chrétienne, laquelle consiste dans la haine et dans l'éloignement

du péché ? En effet, à peine la foi au purgatoire fut-elle repoussée dans le courant de ce funeste XVIe siècle, qu'on vit un torrent de vices suivre immédiatement un torrent d'erreurs. L'esprit d'avarice, de trafic et de vol chez les particuliers, le libertinage chez les grands, la honte et la facilité du divorce chez les femmes, le culte de l'or et du plaisir, tous les excès qui, au jugement de saint Paul, sont exclus du ciel, ne furent bientôt plus qu'actions indifférentes. L'Evangile de la volupté, de l'orgueil et de l'intérêt, prit la place de l'Evangile de l'humilité, de la pudeur, du détachement. La morale d'Epicure et de Pétrone remplaça la morale de Jésus-Christ; et les peuples, autrefois si chrétiens, descendirent bientôt jusqu'à la corruption, au cynisme, à la brutalité des mœurs idolâtres.

S'il est vrai, malheureusement, que l'on voie régner dans plusieurs contrées catholiques le même oubli des principes chrétiens, la même licence de pensées et de vie, le même matérialisme, avec le cortége infâme de tous les vices; il est prouvé que ces désordres y sont venus secrètement des régions de l'hérésie, et que la foi encore subsistante des destinées de l'homme en l'autre vie a arrêté jusqu'à présent la destruction de tout reste de probité, de pudeur et de vertu. Conservons donc cette foi vive et intacte; montrons que nous l'avons en honneur, non-seulement en secourant les âmes du purgatoire, mais encore en purifiant la nôtre des fautes les plus légères. Gardons-nous soigneusement, d'après l'aver-

tissement de saint Ambroise, de porter avec nous en l'autre vie le funeste bagage de bois ou de paille, c'est-à-dire cet amas de fautes légères qui, au jugement de Dieu, seront réputées matières du feu; fautes que nous commettons avec tant de facilité et tant d'indifférence, et que nous aurons à expier au milieu d'ardeurs indicibles (1).

(1) Cave ligna, cave stipulam, ne tecum deferas ad judicium Dei.

TRENTE-QUATRIÈME HOMÉLIE.

La Madeleine.

OU

LA CONFESSION SACRAMENTELLE.

(*S. Luc*, chap. VII, etc.; *S. Jean*, chap. XX, etc.)

Remittuntur tibi peccata tua. Vade in pace (*Evang. Fer.* V *post. Dom. Pass.*).

Quelle est cette femme qui, pendant que le Sauveur du monde est assis à table dans la demeure de Simon le pharisien, y entre, les cheveux épars, le front baissé, le visage triste, les yeux baignés de larmes, la contenance humble et modeste, et qui, après s'être prosternée respectueusement à ses pieds, les baigne de ses pleurs, les essuie avec ses cheveux, les oint de parfums, et qui, les baisant affectueusement, y imprime, selon l'expression de saint Chrysologue, une sorte de sacrement d'amour? C'est Madeleine, femme aussi distinguée par la naissance, par la fortune, par la beauté, que, selon l'évangéliste, licencieuse et corrompue dans ses mœurs,

et, par conséquent, le scandale de tout Jérusalem(1); mais qui, touchée de la grâce, dans une prédication du Seigneur, humiliée, confuse, repentante, affligée de sa mauvaise vie, vient auprès de Jésus-Christ pour en implorer le pardon. Que fait-elle en humiliant ainsi tout son corps par la pénitence, comme elle l'avait jusque-là prostitué au vice? Elle confesse à Jésus-Christ, elle déplore en sa présence les fautes qu'elle a commises par la licence de ses regards, par la vanité de sa chevelure, par la séduction de son visage, par la douceur des parfums, par la sensualité de baisers impurs, par l'immodestie de sa contenance, par l'idolâtrie de sa personne. C'est en récompense de cette confession si humble, si sincère, animée d'une profonde contrition, embellie par la charité la plus parfaite (2), qu'elle reçoit de la bouche du Sauveur l'absolution, le pardon de toutes ses fautes, la grâce qui la sanctifie, la paix qui la rend heureuse (3).

Voilà donc la maison du pharisien tout-à-coup changée en temple; le repas destiné à fortifier le corps, changé en délicieux banquet de l'âme. Dans Madeleine qui se confesse, et dans Jésus-Christ qui l'absout et la renvoie en paix, nous contemplons aujourd'hui le sacrement de la réconciliation et du pardon, sacrement laissé à l'Eglise; nous le contemplons, dis-je, administré par Jésus-Christ en per-

(1) Mulier in civitate peccatrix.

(2) Dilexit multum.

(3) Remittuntur tibi peccata tua. Vade in pace.

sonne; nous y voyons l'efficacité et le fruit de l'absolution sacramentelle appliqués en deux mots (1). Institution grande, sublime et très-importante, et, après le Baptême et l'Eucharistie, le plus grand des miracles de la grâce, digne de notre admiration, de notre reconnaissance et de notre amour.

Considérons donc cette institution précieuse de l'absolution sacramentelle et dans ses principes et dans ses effets. Examinons ce qu'elle opère et ce qu'elle obtient, afin que, la recevant fréquemment avec la foi vive, l'amour intense, la contrition sincère de Madeleine, nous y trouvions aussi la paix et le pardon.

PREMIÈRE PARTIE.

Quel besoin y a-t-il que l'homme pécheur vienne avouer ses fautes aux pieds d'un autre homme? Dieu, qui connaît le péché de l'homme, ne connaît-il pas aussi son repentir? Ne suffit-il pas de se confesser dans le secret de son cœur pour être pardonné? Tels sont les raisonnements des hérésiarques de ces derniers temps; et, par ces discours inventés par l'orgueil pour l'avantage et la facilité de tous les vices et de toutes les passions, ils ont détruit, chez les peuples qu'ils ont trompés, le grand sacrement de la confession, seul remède puissant et efficace contre toutes les passions et contre tous les vices. Mais il y

(1) Remittuntur..... (Ut supra).

a déjà dix-huit siècles que ce blasphème des hérétiques a été détruit par la foi, l'humilité et l'amour de la pécheresse de l'évangile d'aujourd'hui. Affligée des excès de sa vie coupable, ne pouvait-elle pas les pleurer dans le secret de son âme devant Dieu et en obtenir le pardon? Cependant elle n'en a pas agi de la sorte : Madeleine ne croit pas que cette confession secrète du cœur devant le Dieu invisible soit suffisante; elle croit nécessaire d'y ajouter l'aveu extérieur et sensible de tous les actes du corps aux pieds du Dieu visible, c'est-à-dire de Jésus-Christ ; elle ne se croit assurée du pardon qu'après l'avoir entendu prononcer par sa bouche. C'est ainsi que l'Eglise catholique, dont, selon saint Augustin et saint Grégoire, Madeleine est la figure, a connu, par l'esprit même de Dieu, qu'il ne suffit pas de pleurer en secret ses propres péchés, mais qu'il faut les confesser de bouche à ceux qui tiennent en ce monde la place du Sauveur. Aussi est-il prouvé invinciblement par le témoignage des Pères les plus anciens, témoignage incontesté, que la confession de ses fautes à un prêtre est, dans l'Eglise de Dieu, aussi ancienne que le christianisme.

Au reste, les hérétiques auraient tort de s'attribuer l'invention de cette nouveauté. Ils ne font que répéter les discours tenus par les ennemis de l'Eglise au temps même de saint Augustin. « Nul, disaient-ils, n'a besoin de découvrir à l'homme ses péchés, qui sont connus de Dieu ; mais, comme le cœur les commet secrètement, ainsi Dieu les pardonne secrète-

ment. En conséquence, l'affaire de la pénitence est une affaire qui doit se traiter secrètement entre l'âme et Dieu (1). « Insensés que vous êtes ! leur disait ce même grand docteur, s'il en était comme vous le dites, si l'on ne devait attendre l'absolution que directement de Dieu, ces paroles de Jésus-Christ aux apôtres : *Recevez le Saint-Esprit, les péchés que vous remettrez seront remis, et ceux que vous retiendrez seront retenus ;* ces grandes et magnifiques paroles, qui indiquent manifestement le pouvoir donné aux apôtres d'absoudre, ne seraient plus que des paroles inutiles et vides de sens. S'il en était, comme vous le dites, le pouvoir des clefs donné à l'Eglise par Jésus-Christ ne serait plus qu'un pouvoir vain, sans utilité et sans objet (2). »

C'est à l'aide du même raisonnement, employé par saint Augustin pour confondre les hérétiques de son temps, que le saint Concile de Trente, composé de trois cent soixante évêques, l'assemblée la plus auguste, la plus sainte, la plus éclairée qu'on ait jamais vue sur la terre, a fermé la bouche aux hérétiques de nos jours. Répétant les paroles de Jésus-Christ adressées aux apôtres, les Pères s'expriment ainsi : « Quoi de plus clair, de plus manifeste que ces paroles ? Le Seigneur a constitué et laissé les prêtres,

(1) Occulte ago; apud Deum ago. Novit Deus qui mihi ignoscat, quia in corde meo ago.

(2) Ergo sine causa dictum est : Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis; et quorum retinueritis, retenta sunt ? Ergo sine causa sunt datæ claves Ecclesiæ Dei (Ser. 49, lib. L *Hom.*) ?

ses vicaires, comme présidents et juges des consciences ; en vertu du pouvoir des clefs ; il leur a donné l'autorité de prononcer l'absolution ou la rétention des péchés (1). »

Le prêtre, étant constitué par Jésus-Christ juge pour condamner ou retenir les péchés, il devient absolument nécessaire que ces péchés lui soient manifestés, non pas seulement en général, mais en particulier, afin qu'il puisse y appliquer une pénitence convenable et les remèdes opportuns. De là la nécessité claire, évidente, naturelle, indispensable de l'aveu de tout péché mortel en particulier. Les paroles mêmes du Sauveur impriment à cette conséquence le cachet d'une certitude évidente (2). Le même Concile déclare ensuite que l'Église universelle a toujours entendu et cru que la confession entière de toutes ses fautes a été établie par Jésus-Christ ; qu'elle est nécessaire de droit divin à tous ceux qui ont péché après leur baptême (3).

Mais que n'a pas fait la bonté divine pour en faciliter l'accomplissement? Elle n'exige pas que ce devoir

(1) Sacerdotes sui ipsius vicarios reliquit, tanquam præsides et judices, ad quos omnia peccata mortalia deferantur : quo potestate clavium remissionis aut retentionis sententiam pronuntient.

(2) Quibus verbis patet necessitas confessionis : constat enim Sacerdotes judicium hoc incognita causa exercere non posse ; nec servare posse æquitatem in pœnis et remediis injungendis, si in genere duntaxat, et non potius in specie ac singillatim peccata declarentur.

(3) Universa Ecclesia semper intellexit institutam esse etiam a Domino integram peccatorum confessionem, et omnibus post baptismum lapsis jure divino necessariam existere (*Sess.* 14, cap. 5).

soit rempli en public, mais en particulier, sous la garantie du secret le plus inviolable. Elle n'exige pas qu'il y ait des témoins à ce tribunal de miséricorde de la part de Dieu, d'amour de la part de l'homme; le coupable même, qui a péché, est l'accusateur qui le dénonce, le témoin qui le convainc, et un peu au-dessous du juge qui le condamne. Si les hommes avaient inventé la confession, ils ne l'auraient certainement pas inventée ainsi. Et puis, c'est un homme qui est le juge d'un autre homme, afin que le juge et le coupable, étant de la même nature et de la même faiblesse, le coupable ait moins de honte à s'accuser, le juge plus de penchant à pardonner, et qu'il se montre plus père que juge, plus médecin que correcteur. Finalement, la justice divine ayant, comme l'atteste saint Jean, confié à l'ange les clefs de l'enfer (1), la divine miséricorde a confié à Pierre, c'est-à-dire à l'homme, les clefs du ciel, soit la puissance d'absoudre des péchés; afin que, dit saint Pierre Damien, nous puissions trouver toujours et partout, et même sans le vouloir, des confesseurs, véritables portiers célestes, qui nous ouvrent les portes de la bienheureuse éternité (2).

Il est impossible, ajoutent les incrédules et les hérétiques, de reconnaître et d'admettre chez un simple homme ce pouvoir si grand, si exorbitant, qui n'appartient qu'à Dieu. Cette objection est éga-

(1) Vidi angelum habentem claves abyssi.

(2) Claves abyssi dedit angelo; claves Cœli dedit homini, ut in cœlestes ostiarios, id est confessarios, vel nolentes impingamus.

lement ancienne ; car elle sortit, pour la première fois, de la bouche des Juifs. A peine, en effet, le Seigneur avait-il adressé à Madeleine ces belles paroles : « Dès cet instant, vos péchés vous sont pardonnés (1), » qu'un grand chuchotement, un grand murmure d'improbation et de censure s'éleva dans toute la salle parmi les commensaux, se disant les uns aux autres : « Quelle n'est pas la présomption de celui-ci qui s'arroge même l'autorité de pardonner les péchés (2) ? » Ainsi, de même que les Juifs ont été les premiers à refuser à Jésus-Christ le pouvoir de donner son corps en nourriture (3), de même ils ont été les premiers à lui refuser le pouvoir de purifier l'âme du péché. C'est ainsi que les hérétiques, qui sont les échos des Juifs, en niant dans l'Eglise l'institution du sacrement eucharistique ou de la grâce, sont aussi l'écho des Juifs, en niant l'institution du sacrement de pénitence ou du pardon. Ils partagent donc avec les Juifs l'avantage funeste de rejeter les mystères les plus consolants et les plus précieux du Sauveur ; ils ont hérité du même esprit de superbe, d'opposition, d'audace à combattre les paroles du Sauveur Jésus-Christ ; ils appartiennent à la race des détracteurs, des ennemis du Seigneur ; ils ont une filiation commune, parce qu'ils ont le même démon pour père et pour évangélisa-

(1) Remittuntur tibi peccata tua.

(2) Et cœperunt, qui simul accumbebant, dicere intra se : Quis est hic qui etiam peccata dimittit ?

(3) Quomodo potest hic nobis carnem suam dare ad manducandum?

teur. Tout en se glorifiant d'être des chrétiens parfaits, ils blasphèment comme des Juifs déicides.

Puisqu'ils partagent les erreurs des Juifs, les mêmes réponses conviennent aux uns et aux autres. Jésus-Christ n'absolvait pas les péchés purement en sa qualité de Fils de l'homme, mais en qualité de Fils de l'homme, qui était en même temps le Fils de Dieu. C'est ainsi que le prêtre n'absout pas des péchés comme simple homme, mais comme homme et comme envoyé et représentant de Jésus-Christ. Jésus-Christ était l'envoyé, le représentant de Dieu ; car il avait dit à ses apôtres : « Comme le Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie auprès du monde entier (1). J'ai reçu tout pouvoir dans le ciel et sur la terre (2). Or, je vous communique ce pouvoir tel que je l'ai reçu ; je vous donne le même Saint-Esprit dont je suis rempli moi-même (3) ; en vertu de cet Esprit et de son action toute-puissante, tous ceux à qui vous pardonnerez les péchés en resteront absouts (4). » Malgré que ce soit l'homme qui lève la main, ce n'en est pas moins Jésus-Christ, sa parole toute-puissante, son esprit de grâce qui efface le péché. C'est pourquoi, en absolvant, le prêtre dit au pénitent : « Que Notre-Seigneur Jésus-Christ vous absolve, et je vous absous par son

(1) Sicut misit me Pater, et ego mitto vos.

(2) Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra.

(3) Accipite Spiritum Sanctum.

(4) Accipite Spiritum Sanctum ; quorum remiseritis peccata, remittuntur eis (*Joan.* xx, 22).

autorité et sa puissance (1).» Comme donc, lorsque le prêtre prononce les paroles de la consécration, c'est Jésus-Christ qui consacre, ainsi, lorsque le prêtre prononce les paroles de l'absolution, c'est Jésus-Christ qui absout. Ainsi que ces paroles prononcées par le prêtre : « Ceci est mon corps, » ne sont que l'écho des mêmes paroles de Jésus-Christ prononcées dans le cénacle; ainsi ces paroles du prêtre : « Je vous absous de tous les péchés, » ne sont que l'écho tout-puissant des paroles prononcées au repas du pharisien. Comme il institua alors le sacrement de l'Eucharistie, ainsi il montre aujourd'hui par le fait celui de la Pénitence. Comme les paroles du Dieu créateur, prononcées une fois au commencement de la création : « Croissez et multipliez-vous, » se prolongent déjà depuis six mille ans, avec leur écho, leur efficacité, et enfantent les hommes, les animaux, les plantes; ainsi les paroles du Dieu Sauveur, prononcées une fois au commencement de la rédemption, se prolongent depuis deux mille ans, avec leur écho, leur efficacité divine, pour consacrer le corps du Seigneur et pour effacer les péchés. Parce que, comme le Dieu créateur est sans cesse présent à la création, qu'il y maintient l'énergie qu'il lui a donnée; ainsi le Dieu Sauveur est toujours présent à l'œuvre de la rédemption, à l'Eglise, et y maintient la grâce qu'il y a répandue (2).

(1) Dominus noster Jesus Christus te absolvat; et ego auctoritate ipsius te absolvo.

2) Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi.

L'efficacité de la confession sacramentelle n'est pas attestée seulement par la révélation, elle est encore reconnue par la raison. Chez les hommes eux-mêmes, le pardon n'est accordé qu'à l'homme qui reconnaît et confesse humblement son tort. Y a-t-il donc lieu de s'étonner que Dieu ait voulu attacher son pardon aux mêmes conditions? «Depuis l'enfant, dit De Maistre, qui avoue spontanément à sa mère avoir brisé un vase, jusqu'à l'homicide qui confie spontanément aux juges avoir tué un homme, la raison humaine a toujours et partout reconnu l'homme, qui fait connaître spontanément ses fautes, digne d'indulgence; toujours et partout, elle a pensé que cet aveu spontané a une force expiatrice. » Si tel est, parmi les hommes, le mérite de la confession spontanée, quel ne sera pas celui de la confession exigée de Dieu, confession qu'il a élevée à la dignité de sacrement? Considérez ce père de l'Evangile, figure du Père céleste, qui imprime un baiser d'amour sur les lèvres de l'enfant prodigue repentant, afin de le récompenser, nous dit saint Jérôme, d'avoir prononcé avec ses lèvres l'humble aveu que lui dictait son cœur (1). Et Pierre, qui trouve une perle précieuse dans la bouche du poisson, dont il paie le tribut qu'il devait au roi de la terre, n'est-il pas précisément, dit saint Ambroise, le pécheur qui, confessant ses propres fautes de sa bouche, acquitte la dette contractée avec le roi des cieux

(1) Osculatur os ejus, per quod emissa de corde confessio pœnitentis exierat.

et achète ainsi la justification, l'immortalité et la gloire (1) ?

Voilà cette confession salutaire qui, au dire du Sage enfante la gloire (2). Il ne coûte rien à l'homme d'avouer secrètement ses fautes à Dieu qui les connaît; mais il lui en coûte beaucoup de découvrir sa méchanceté à un autre homme qui l'ignore; outre que, pareil aux faux explorateurs de la terre promise, qui dépeignirent comme un pays pestilentiel et meurtrier cette terre qui était, au contraire, remplie de lait et de miel; pareil, dis-je, à ceux-là, le démon grandit dans l'imagination des pénitents la difficulté, la honte de la confession; et comme il rend les pécheurs audacieux à commettre des fautes, impudents à s'en vanter avec leurs amis, il les rend ensuite timides lorsqu'il s'agit de les confesser au prêtre de Dieu (3). L'homme qui se confesse, s'assujettit à l'humiliation la plus grande, immole le sentiment le plus délicat, offre le sacrifice propitiatoire des lèvres le plus précieux et le plus agréable (4). En faisant ces actes par obéissance à Dieu, par amour pour Dieu; pendant qu'il s'accuse lui-même, nous dit saint Augustin, il loue et bénit Dieu (5). Saint Thomas ajoute que la confes-

(1) Non otiose in ore piscis inventus est stater : ex ore enim tuo justificabaris; etenim pretium immortalitatis est nostra confessio (Lib. IV *in Luc.*).

(2) Est confusio adducens gloriam.

(3) Diabolus ordinem commutavit : confusionem pœnitentiæ, fiduciam peccato adjecit (S. Chrysost., homil. 80 *ad Popul.*).

(4) Vitulos labiorum (*Ose.* xv).

(5) In confessione accusatio sui est laudatio Dei.

sion sacramentelle est un acte magnifique de latrie par où l'homme glorifie le Dieu qui pardonne (1).

Qu'y a-t-il de plus juste, de plus raisonnable que cette expiation? C'est en vue de cette confusion, de cette honte salutaire, où l'homme honore et adore Dieu, que Dieu efface les péchés de l'homme. O confusion ! ô honte de la confession, que tu es noble, précieuse et efficace ! Tandis que l'homme s'accuse, Dieu le défend ; tandis que l'homme se condamne, Dieu l'absout ; tandis que l'homme s'abaisse, Dieu le glorifie (2). Admirez, dans l'évangile de ce jour, les effets précieux de la confession révélés par Jésus-Christ lui-même. Madeleine, pour s'être abandonnée à tous les sept péchés capitaux, était possédée de sept démons lorsqu'elle entra dans la demeure du pharisien ; elle était remplie de vices, pauvre de vertus, esclave du péché et digne de l'enfer ; elle était l'abomination du ciel, le scandale de la terre ; méprisée des hommes, odieuse à Dieu. A peine cependant, dans sa contrition, a-t-elle avoué ses fautes, par les marques extérieures de sa pénitence, qu'elle en a reçu le pardon ; la voilà transformée à l'instant en une autre femme ; la voilà devenue un sanctuaire de grâces, de mérites, de vertus ; la voilà devenue le disciple, la fille chérie de Jésus-Christ. En effet, le pharisien l'estime un scandale, et Jésus-Christ la propose à tous comme un modèle (3) ; le pharisien

(1) Confessio peccatorum pertinet ad gloriam peccata Dimittentis.
(2) Est confusio adducens ad gloriam.
(3) Vides hanc mulierem.

la méprise comme pleine de péchés, et Jésus-Christ l'indique comme riche de mérites (1); le pharisien la croit indigne même de toucher les pieds d'un prophète, et Jésus-Christ la déclare digne de tout son amour (2); le pharisien l'accuse, et Jésus-Christ la défend (3); le pharisien la condamne, et Jésus-Christ l'absout (4); le pharisien la blâme, et Jésus-Christ la loue (5); le pharisien la juge grande pécheresse, et Jésus-Christ la proclame grande sainte (6); le pharisien la voudrait condamner aux peines de l'enfer, et Jésus-Christ lui ouvre les portes de la paix céleste (7).

Tous les prodiges que la divine miséricorde vient d'opérer chez Simon le pharisien, en faveur de Madeleine, se renouvellent à chaque instant dans l'Eglise catholique en faveur de toute âme sincèrement contrite. A peine cette âme a-t-elle achevé la confession de ses fautes; a peine a-t-elle reçu l'absolution sacramentelle, qu'elle ne se ressemble plus en rien. Oh! si nous pouvions considérer ce changement ineffable que la grâce sacramentelle vient d'accomplir! Oh! comme nous en serions surpris, émerveillés, ravis et enchantés! La noirceur de ses fautes se change en la blancheur de la colombe, de

(1) Non cessavit rigare pedes meos.
(2) Dilexit multum.
(3) Unguento unxit pedes meos.
(4) Remittuntur ei peccata multa.
(5) Fides tua te salvam fecit.
(6) Dilexit multum.
(7) Vade in pace.

la neige. Elle était remplie de péchés, elle devient pleine de grâces. Elle avait perdu le mérite de toutes ses bonnes mœurs, elle le recouvre plus grand et plus copieux. Le péché l'avait dépouillée, les vêtements précieux de la charité l'embellissent. De malade qu'elle était, elle devient saine ; de la mort, elle revient à la vie ; elle était difforme, elle est embellie ; elle appartenait à l'enfer, et le ciel lui est rendu ; d'esclave du démon, elle en devient la maîtresse ; elle était odieuse, insupportable à Dieu, elle en est devenue la fille, l'amie, l'épouse chérie (1).

Finalement, tout en étant une institution sublime de la grâce, la confession est aussi conforme aux lois de la nature. Nous l'avons déjà fait remarquer dans une autre circonstance : l'homme est un mystère pour l'homme même. Il a plutôt l'instinct confus que la connaissance claire et distincte de ses besoins spirituels. Le sentiment les lui fait souvent deviner, mais sans qu'il les découvre par sa raison. Il était donc nécessaire que Dieu, qui seul connaît intimement son œuvre, révélât l'homme à l'homme lui-même ; qu'il lui apprît son origine, sa fin et les moyens d'y parvenir. Tel est le but de tout le christianisme ; et c'est dans ce sens que tous ses dogmes, toutes ses lois, toutes ses institutions, toutes ses grâces, tous ses sacrements sont surnaturels, divins, puisque c'est Dieu qui les a révélés, institués, dis-

(1) Est confusio adducens gloriam.

posés pour la perfection et pour le bonheur de l'homme. Tous les êtres tendent nécessairement à leur perfection, à leur félicité. La félicité est donc la perfection, l'état naturel des êtres ; ou, si l'on veut, tout ce qui les perfectionne et les rend heureux est pour eux naturel et conforme à leur nature. Or, les dogmes, les lois, les mystères, les institutions, les sacrements chrétiens, tendent tous à réformer l'homme, à le sanctifier, à le perfectionner, à le rendre heureux. Donc, en ce sens, tous sont naturels ; tous ont leur racine, leur raison intime et secrète dans les profondeurs cachées de la nature humaine, dans ses besoins réels et lui donnent le moyen de les satisfaire.

Telle est, manifestement, la confession sacramentelle. Elle est une institution divine, fondée sur un besoin réel de notre nature. Qu'y a-t-il, en effet, de plus naturel que le mouvement d'un cœur qui cherche un autre cœur pour y déposer ses secrets ? Le malheureux, déchiré par les remords ou par le chagrin, a besoin d'un ami, d'un confident qui l'écoute, qui le dirige, qui le console : les entrailles qui contiennent un poison et qui se soulèvent pour le rejeter, sont l'image naturelle d'un cœur où le crime a versé ses toxiques : il souffre, s'agite, se contracte, jusqu'à ce qu'il ait rencontré l'oreille de l'amitié et de la bienveillance où il puisse le déposer (1).

Tous les anciens Pères ont considéré, sous ce point de vue, la nécessité de la confession sacramentelle.

(1) De Maistre, *Du Pape*, liv. III.

Origène dit : « Comme ceux qui ont des humeurs corrompues, lesquelles compriment leurs entrailles, ne peuvent être soulagés qu'en les rejetant (1), ainsi ceux qui ont péché sont toujours inquiétés et comme étouffés par l'humeur coupable de leurs fautes ; ils ne sont délivrés des causes de leur maladie spirituelle que quand ils en rejettent le poison par la confession (2).» Observez cependant, ajoute saint Basile, en insistant sur la même idée ; « observez cependant que, comme les maladies du corps ne se découvrent pas à tous, mais seulement au médecin qui peut les guérir ; ainsi la confession des péchés ne doit point se faire à tous, mais à ceux-là seuls qui peuvent en absoudre (3). » Saint Chrysostome dit également : « La pénitence est un véritable remède que la bonté divine nous a légué, afin de guérir toutes les infirmités du péché (4). Mais en quoi consiste ce remède, et comment faut-il en faire usage ? Dans le repentir et dans la confession de ses péchés (5). » Enfin saint Jérôme dit à son tour : « La médecine ne guérit point les maux qu'elle ignore. Le malade doit donc

(1) Sicut ii, qui habent intus flegmata stomacho imminentia, si vomuerint, relaxantur.

(2) Sic is qui peccaverit suffocatur flegmate peccati, et dum confiteur simul evomit et delicta atque omnem morbi egerit causam.

(3) Sicut vitia corporis non quibusvis homines aperiunt, sed iis tantummodo qui rationem curandi teneant; ita peccatorum confessio fieri debet apud eos qui ea possunt curare.

(4) Dedit pœnitentiæ medicinam, quæ possit omnia peccata delere.

(5) Quale est istud remedium, et quomodo conficitur ? Seipsum condemnando et confitendo propria peccata.

se résoudre à découvrir son mal au médecin (1). » Telle est précisément la situation de celui qui a été mordu par le serpent infernal. S'il se tait, s'il refuse d'avouer au prêtre les plaies du péché, le prêtre ne saurait le soulager, bien qu'il ait le pouvoir de le faire par une seule parole (2).

Et, pour que rien ne manque à la comparaison, de même que tous les remèdes corporels sont désagréables à prendre, nauséabonds et amers, de même le remède spirituel de la confession humilie, fatigue, inquiète celui qui le prend. Mais comme l'amertume et le dégoût qu'on éprouve en prenant les remèdes se changent en une joie douce, après le recouvrement de la santé; ainsi la confusion, et la répugnance ressenties dans la confession du péché, se transforment en allégresse intérieure, après que, moyennant la grâce de Dieu, on a récupéré la santé de l'âme : cette répugnance est semblable, dit saint Isidore, aux douleurs de l'enfantement, lesquelles, après la naissance de l'enfant, se changent, pour la mère, en un sujet de satisfaction(3). Considérez Madeleine; combien sa vanité féminine, son orgueil, n'eurent-ils pas à souffrir à se présenter publiquement dans la salle d'un festin, à y déclarer ses fautes par les

(1) Si erubescat ægrotus vulnus suum medico confiteri, quod ignorat medicina non curat.

(2) Si, quem serpens diabolus momorderit, tacuerit, nec magistro vulnus suum voluerit confiteri; magister, qui linguam habet ad curandum, prodesse non potest.

(3) Sunt dolores parturientis, fructum gaudii afferentes.

démonstrations extérieures de son repentir? Mais qui pourrait exprimer le calme, la paix de son esprit, la consolation, les joies de son cœur, dès que, après cet aveu magnifique, elle en eut reçu le pardon de la bouche du Sauveur? Jésus-Christ, en lui disant: «Allez en paix (1),» ne lui rendit pas seulement la paix par cette parole toute-puissante, mais il déclara, au surplus, que Madeleine était, dès cet instant, entrée en possession de la paix (2).

Oui, le fruit le plus naturel, le plus assuré de ce sacrement, c'est la paix de Dieu qui surpasse toute jouissance charnelle. A peine le prêtre a-t-il prononcé sur l'âme véritablement pénitente cette grande parole: « Je vous absous, » qu'il l'assure du pardon de Dieu. En un instant, cette âme passe d'un état d'agitation à un état de calme ; le repos succède au trouble, la confiance à la crainte, la consolation au remords, l'harmonie et la paix au bouleversement : paix entre l'âme et le corps, entre la chair et l'esprit, entre la nature et la grâce, entre les pensées et les affections, entre la foi et les œuvres, entre l'homme et Dieu ; de là enfin la béatitude qui, comme le dit saint Augustin, consiste principalement dans la paix du cœur (3). Il n'y a que ceux qui reçoivent ce sacrement avec les dispositions requises, qui puissent en attester l'efficacité et la douceur. C'est par l'expérience bien mieux que par les discours qu'on connaît le prix inestima-

(1) Vade in pace.
(2) Vade in pace.
(3) Beatitudo consistit in quietatione appetitus.

ble de cette institution sublime et divine. O vous, âmes pécheresses qui, dégoûtées du désordre où vous viviez, avez été déposer aux pieds du prêtre, ministre de l'Eglise, le fardeau de vos fautes, et qui en avez obtenu le pardon par la sincérité de votre repentir, dites-nous vous-mêmes si, dans aucun instant de vo tre vie, vous avez jamais eu un moment plus délicieux; si, parmi les plaisirs du monde, il s'en trouve qui ne semblent pas de la fange, en comparaison de la paix de Dieu, du calme mystérieux, de la douceur ineffable, de la consolation céleste et divine dont vous vous êtes senties comblées? Et vous, âmes pieuses qui, tourmentées de doutes, d'incertitudes, de scrupules, affligées de tribulations et de disgrâces, recourez au vrai prêtre pour votre direction et votre encouragement, dites-nous comment une seule de ses paroles vous calme, vous tranquillise, vous excite à vous approcher sans crainte de la divine Eucharistie, et répand un baume suave sur vos blessures, une rosée consolatrice sur vos peines?

O sacrement de la confession vraiment sanctifiant! et par là vraiment consolant, puisque tout ce qui sanctifie l'homme, le console en même temps; si Jésus-Christ ne l'avait institué, il faudrait l'inventer, tant il est utile, nécessaire à l'homme pécheur; tant les effets qu'il produit sont précieux; tant les forces qu'il procure, même aux saints, aux justes, aux timorés, aux pieux, sont grandes! En réalité, si Jésus-Christ ne l'eût établi, l'homme n'eût jamais su l'inventer et bien moins encore en imposer l'obligation et le voir

pratiqué. Qui donc eût jamais imaginé de contraindre l'homme à manifester à un autre homme toute la misère, toute l'injustice, toute la perversité, toute la turpitude de son cœur, et cela avec autant de sincérité qu'on en mettrait auprès de Dieu lui-même? L'inventeur de ce grand remède, aussi salutaire à la vertu qu'amer et répugnant pour l'orgueil, aussi conforme aux besoins de la nature que supérieur à ses forces; l'inventeur, dis-je, de ce remède ne devait-il pas craindre d'éloigner l'homme de la religion qui en faisait une loi? En effet, les religions d'invention humaine, loin de songer à établir la confession là où elle était inconnue, l'ont abolie là où elle était pratiquée, afin de se concilier, par cette indulgence funeste, la faveur des passions et de conquérir plus de sectateurs. La sagesse divine a donc pu seule inventer, la puissance infinie a donc pu seule rendre efficace, l'autorité divine seule a pu persuader à l'homme l'usage d'un remède aussi nouveau, aussi difficile, mais aussi nécessaire à ses misères et à ses faiblesses.

La confession, en effaçant les péchés anciens, garantit l'homme contre les nouveaux; tout en étant un remède contre le passé, elle est un préservatif puissant pour l'avenir; chaque péché commis étant une disposition à un autre péché, et un motif pour se dépraver toujours davantage, chaque confession bien faite est une disposition, un gage pour se corriger davantage, pour se sanctifier de plus en plus. La confession est donc ainsi la mort des vices, la mère des vertus chrétiennes; c'est elle qui préserve l'homme

du désespoir et de l'endurcissement, tandis que le péché ne peut s'implanter longtemps dans le cœur de l'homme sans l'entraîner dans l'un ou l'autre de ces abîmes.

L'hérésie qui a détruit la confession chez tant de nations chrétiennes a donné, par cela seul, un coup terrible à toutes les vertus, à toute la morale chrétienne. Elle a ouvert la porte à tous les vices; elle a ôté tout frein aux passions. L'hérésie, ennemie de Dieu et de l'Évangile, est encore ennemie de l'homme et de sa félicité. Cruelle ! elle lui a ravi le remède de ses péchés, le soutien contre ses chutes, la plus grande de ses expiations, l'appui de sa faiblesse, le fondement de ses espérances, la source secrète de sa force, de la vraie paix de l'âme, de la vraie consolation, du vrai contentement.

Aussi Mélanchthon, quoique hérésiarque et disciple de Luther, fauteur et complice de son apostasie, ne peut-il jamais pardonner à son patron la destruction de la confession. Voilà pourquoi bon nombre de protestants, tout en niant ce dogme, n'en maintiennent pas moins la pratique, et se confessent spontanément à leurs ministres. Voilà pourquoi on lit dans le Catéchisme de la protestante Genève : « Il est convenable d'exonérer sa conscience dans les mains du pasteur, pour en recevoir les directions nécessaires. » Ainsi l'hérésie elle-même, après avoir détruit la confession comme sacrement, s'est vue contrainte de l'insinuer comme conférence spirituelle (1), tant le besoin que

(1) On peut lire d'autres réflexions sur cette *confession directrice*

l'homme en a est grand, tant elle est dans la nature et dans les lois secrètes de l'humanité !

SECONDE PARTIE.

Il semblait qu'après avoir été assurée, par la bouche de Jésus-Christ, du pardon qui lui avait été accordé, Madeleine n'eût plus à s'occuper de ses péchés. Il semblait qu'après avoir reçu la paix des lèvres mêmes du Fils de Dieu, Madeleine dût demeurer tranquille, sans inquiétude et sans trouble avec sa conscience. Il fut cependant loin d'en être ainsi : dès le moment, au contraire, où tous ses péchés lui furent remis, elle y pensa plus que jamais. Dès l'instant où elle entra en paix avec Dieu, elle commença contre elle-même un combat incessant, obstiné ; car, ayant fait un adieu complet au démon et à toutes ses œuvres, au monde et à toutes ses pompes, à la chair et à tous ses désirs ; toujours humble d'esprit, toujours souffrante dans son cœur, le front constamment triste, les joues blêmes, les yeux larmoyants, le regard modeste, la bouche silencieuse ; toujours simple dans ses vêtements, abaissée dans sa contenance, elle fit consister toutes ses délices à suivre Jésus-Christ dans ses voyages, dans ses prédications, auprès de sa croix, à son sépulcre, et à lui prouver incessamment son amour et son repentir. Après l'ascension du Seigneur, s'étant séparée

des hérétiques et des schismatiques dans le tome second des *Beautés de la foi*, lect. IV, § 18, et tome III, lect. VIII.

de tout commerce avec les vivants, et, ensevelie vivante dans une grotte sombre, près de Marseille, elle se mit à s'exténuer par le jeûne, à déchirer sa chair avec la discipline. Modèle de véritable pénitente au ciel et sur la terre, elle continua trente-trois ans cette vie d'austérité et de douleur pire que la mort. Elle ne cessa de se mortifier et de souffrir qu'en cessant de vivre.

N'en soyons point étonnés, puisque, selon la belle doctrine du prophète David, le maître et le théologien, non moins que le modèle et l'exemple de la vraie pénitence, c'est le propre de l'esprit du vrai repentir de faire passer dans le cœur du pécheur les sentiments d'indignation, de haine, de vengeance que Dieu ressent contre le péché (1). De là vient que Tertullien définit très-bien le pénitent, un homme en colère, en guerre continuelle contre lui-même (2). Il dit encore ailleurs que la vraie pénitence est un sentiment de vengeance et de haine qui pousse le pénitent à châtier en lui les fautes qu'il se repent d'avoir commises (3). Ainsi le vrai pénitent, même après avoir confessé ses péchés avec les dispositions requises, même après en avoir reçu l'absolution, se met en la place du Dieu qu'il a offensé, se souvient continuellement des fautes commises et que Dieu a oubliées en les lui pardonnant.

(1) In me transierunt iræ tuæ (*Ps.* LXXXVII).

(2) Est homo irascens sibi.

(3) Pœnitentia est quædam dolentis vindicta, puniens in se quod dolet commisisse.

Il se punit de son propre gré, parce que Dieu l'a épargné ; il se met à se haïr, à se détester lui-même, en proportion de ce que Dieu l'a aimé davantage (1).

Que devrons-nous donc penser de tant de pécheurs qui, après avoir confessé les écarts honteux, les excès horribles d'une ou de plusieurs années, ne s'en souviennent plus ; qui les jettent dans l'oubli, les considèrent comme une dette payée, et comme si, les avoir confessés, était la même chose que ne les avoir jamais commis? de ces pécheurs qui ne reviennent jamais en arrière sur leur vie passée pour s'en attrister, s'en humilier, en demander à Dieu le pardon qu'ils ne sont pas sûrs d'avoir obtenu? Que dis-je? de tant de pécheurs qui, loin de concevoir la moindre haine, le moindre dégoût contre leur personne, après s'être reconnus et confessés ingrats, rebelles, audacieux contre Dieu, se ménagent, s'adulent, se posent comme s'ils eussent été toujours innocents, toujours purs et fidèles? Que penser de tant de pécheurs qui, après avoir réprouvé leur esprit orgueilleux, leur chair rebelle, leur imagination légère, leur volonté débile, leur cœur perverti, au lieu de s'imposer volontairement des actes d'humiliation, de jeûne, de mortification ; au lieu de s'interdire ces fréquentations, ces liaisons où leur fragilité a été mise tant de fois à une épreuve humiliante, accomplissent à peine la pénitence qui leur a été imposée, pénitence qu'ils accompagnent de

(1) In me transierunt iræ tuæ. Est homo irascens sibi.

murmures et de plaintes, comme étant trop lourde et trop sévère, et qui, dissipés, irréfléchis, joyeux, reviennent à la même conduite et aux mêmes occasions?

Ils se sont confessés, disent-ils, ils n'ont absolument rien caché à leur confesseur. Oui, ils se sont confessés, mais comme Saül, et non point comme David. Ces deux rois d'Israël, tous deux pécheurs, tous deux le front humilié, la parole humble, les yeux pleins de larmes, s'étaient confessés à deux prophètes de Dieu. Néanmoins, tous deux n'obtiennent pas le pardon. *J'ai péché*, dit David à Nathan. A peine avait-il prononcé cette parole, que le prophète lui répondit sur-le-champ : « Eh bien! moi je vous dis qu'en ce moment Dieu vous a pardonné votre péché (1).» *J'ai péché,* dit à son tour Saül à Samuel, et celui-ci répliqua aussitôt :«Le Seigneur vous a rejeté, et vous ne serez plus roi en Israël (2). » Pourquoi le même aveu eut-il des résultats si opposés? Parce que Saül, après avoir confessé sa faute, dit à Samuel : « Hâtez-vous, honorez-moi en présence des anciens du peuple. » C'est-à-dire que, tandis que David gémissait d'avoir offensé Dieu, Saül regrettait d'avoir déplu au peuple ; tandis que David gémissait de s'être exposé à perdre son âme, Saül regrettait de s'être exposé à perdre son trône; tandis que David se prenait à détester cordialement

(1) Dominus quoque transtulit peccatum tuum.

(2) Projecit te Dominus, ne sis rex super Israel.

le péché qu'il confessait de bouche, Saül confessait avec la langue son péché dont il n'avait aucun repentir dans le cœur ; tandis que David était un véritable pénitent, Saül n'était qu'un hypocrite, un imposteur. Qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce que l'un entendît proclamer son pardon, l'autre son châtiment?

En conséquence, lors même que ces chrétiens si habiles, si industrieux, si persévérants à pécher et si peu soucieux de se rappeler, d'expier, de réparer leurs fautes, s'en confessent à la Pâque : pareils à Saül, ils se confessent pour des motifs naturels et humains, et non spirituels et divins ; ils se confessent pour assoupir les remords les plus cuisants de leur conscience, pour en faire taire les cris, en se disant à eux-mêmes : *Je me suis confessé ;* ils se confessent pour se conformer à un usage, et non pour recevoir un sacrement ; ils se confessent pour s'épargner l'excommunication, pour sauver les apparences, pour conserver l'estime de leurs supérieurs, les faveurs de leurs amis, l'affection de leur parenté; ils se confessent par crainte du châtiment, et non par horreur du péché (1). En agissant de la sorte, ils ne font qu'ajouter, chaque année, une confession mal faite, une profanation, un péché, un sacrilége de plus aux péchés qu'ils ont commis durant toute l'année, dans lesquels ils vivent et qu'ils renouvellent sans cesse. Le grand remède de la confession, un des bienfaits les plus insignes de la divine miséricorde se change

(1) Et nunc honora me coram senioribus.

pour eux en poison et en sujet de nouveau triomphe pour le démon.

Ah! souvenons-nous bien, comme l'a déclaré le saint Concile de Trente, que la condition principale, nécessaire, essentielle du sacrement de Pénitence, est un repentir sincère, une douleur vraie des péchés commis ; que, dans tous les temps, ce repentir et cette douleur ont été nécessaires pour obtenir le pardon (1). Persuadons-nous bien que la haine du péché est ce qui constitue proprement la pénitence vraie et certaine (2). Travaillons donc, en nous disposant à recevoir ce sacrement, à exciter en nous cette contrition et cette douleur ; et, si nous nous sentons le cœur froid, insensible, indifférent devant toutes les considérations qui devraient le frapper, l'ébranler, le briser, demandons à Dieu ce repentir sincère par d'humbles supplications : Dieu l'accorde aux mérites de la prière. Le cœur contrit et véritablement humilié nous inspirera tous les actes qui doivent précéder, toutes les pratiques qui doivent suivre notre confession ; il nous en assurera les effets miraculeux ; il nous obtiendra de Dieu notre pardon et nous procurera la paix véritable (3). Ainsi soit-il !

(1) Primum locum, inter pœnitentiæ actus, habet, et fuit omni tempore ad impetrandam veniam peccatorum hic contritionis motus necessarius (Loc. cit.).

(2) Pœnitentiam certam non fecit nisi odium culpæ.

(3) Remittuntur tibi peccata tua : vade in pace.

TRENTE-CINQUIÈME HOMÉLIE.

La Communion.

Verbum caro factum est, et habitavit in nobis..... plenum gratiæ et veritatis.
(JOAN. I.)

Emmanuel, cette parole grande, mystique, délicieuse et consolante, signifie en hébreu, comme chacun le sait, *Dieu avec nous*, *Nobiscum Deus*. Isaïe, en disant que le vrai nom propre du Messie de Jacob serait *Emmanuel* (1), en avait clairement révélé non-seulement le mystère de sa double nature, mais encore le terme de sa mission précieuse ; car Emmanuel, ou Dieu avec nous, ne signifie pas seulement le Dieu avec l'homme, le Dieu et homme, le Dieu fait homme, mais encore le Dieu toujours présent à l'homme, le Dieu qui vit, qui cohabite constamment avec l'homme, compagnon invisible de l'homme (2).

C'est à cette splendide prophétie d'Isaïe que saint Jean semble faire allusion; c'est cette prédiction

(1) Et vocabitur nomen ejus Emmanuel (*Isa.* VII).
(2) Nobiscum Deus, Nobiscum Deus.

qu'il semble avoir voulu commenter, expliquer en disant dans son évangile : « Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous plein de grâce et de vérité (1). » C'était, en effet, comme s'il eût dit : Dans le Verbe qui s'est fait réellement chair, dans le Dieu qui s'est fait véritablement homme et qui a fixé sa demeure au milieu des hommes avec toutes les richesses, les mérites, les avantages dont il est comblé, s'est enfin accomplie cette grande prophétie, que le Messie serait Dieu-Homme, Dieu en nous et avec nous (2). Mais, soit l'oracle du prophète, soit le commentaire de saint Jean, semblent indiquer clairement non plus une demeure temporaire, passagère de Dieu avec l'homme, pareille à celle où, comme le Prophète l'avait annoncé, le Messie ne fit qu'apparaître sur la terre et ne conversa avec les hommes que durant trente-trois années (3), mais un séjour permanent, durable, semblable à celui dont il a dit lui-même : « Voilà que, dès cet instant, je serai avec vous jusqu'à la fin du monde (4). » Isaïe et saint Jean paraissent avoir voulu indiquer non pas une demeure du Fils de Dieu parmi nous, figurée et morale, mais réelle et corporelle ; non pas une demeure générique

(1) Verbum caro factum est, et habitavit in nobis... plenum gratiæ et veritatis.

(2) Nobiscum Deus, Nobiscum Deus.

(3) Post hæc in terris visus est, et cum hominibus conversatus est (*Baruc.* III).

(4) Ecce ego vobiscum sum usque ad consummationem sæculi (*Matth.* XXVIII).

et commune avec notre nature, mais particulière, individuelle avec notre personne (1).

Or, quel est le mystère qui nous offre l'accomplissement le plus parfait et le plus littéral de ces oracles et de ces prophéties? n'est-ce pas celui de la *communion eucharistique*, où Jésus-Christ donne, sur l'autel sacré, à chacun des fidèles, comme il donne à chacun des apôtres, avec l'amour le plus tendre, son corps à manger, son sang à boire (2)?

O mémorial! ô mystère de charité infinie! notre doux Sauveur, avant de retourner auprès de son divin Père, ne se contenta pas de fixer moralement sa demeure parmi nous et en nous, au moyen de ses mystères toujours vivants, de sa doctrine toujours vraie, de sa grâce toujours abondante, de son vicaire toujours infaillible, de son sacerdoce toujours subsistant, de sa providence toujours bienveillante, de sa protection toujours efficace; mais il voulut établir sa permanence corporelle au milieu *de nous et en nous* dans son sacrement eucharistique toujours immortel, où il se donne personnellement à chacun de nous en particulier. C'est ainsi qu'il résulte de cet expédient ineffable de sa sagesse, de sa puissance, de son amour, que le Sauveur du monde, une fois descendu du ciel, n'a plus jamais abandonné la terre; que, venu de Dieu, il ne s'est plus jamais séparé des hommes, et que, s'étant rendu une fois

(1) Nobiscum Deus. Habitavit in nobis.

(2) Accipite, et manducate : Hoc est corpus meum. Bibite ex eo omnes : Hic est sanguis meus.

parmi nous, il est resté pour habiter sans cesse, non-seulement avec nous, mais en chacun de nous et au dedans de nous (1).

Vous ayant déjà entretenus, précédemment, de l'Eucharistie, relativement à la révélation qu'en fit le Seigneur, à l'institution qu'il en accomplit, au sacrifice qu'il y institua ; désirant examiner avec vous, en dernier lieu, ce mystère relativement à la communion de son corps et de son sang qui nous y est préparée, je ne veux pas m'éloigner de l'idée que, dans les paroles de mon texte, le disciple de l'amour semble nous avoir donnée de ce mystère d'amour. Je m'appliquerai à vous faire envisager la communion eucharistique comme le complément, l'achèvement, le sceau, la gloire de l'Incarnation ; comme le mystère dans lequel et par lequel le Verbe fait chair se communique tout entier à nous de la façon la plus intime et la plus parfaite, et habite personnellement avec nous et dans chacun de nous avec l'abondance de sa grâce, avec la lumière de sa vérité (2). Commençons.

PREMIÈRE PARTIE.

Je suis contraint, pour vous faire mieux entendre ma pensée, de vous présenter au préalable quelques observations sur la nature et sur la condition de l'âme ; de découvrir quelques-unes de ses propriétés

(1) Nobiscum..... (Ut supra).
(3) Verbum caro..... (Ut supra).

les plus intimes, qui n'en sont pas moins réelles, pour être moins remarquées et moins patentes. D'abord, Dieu n'est point pour l'homme un bien accidentel, accessoire, étranger ; mais un bien naturel, nécessaire et intrinsèque, absolument indispensable à l'homme. C'est pourquoi, disait saint Augustin, l'homme créé pour Dieu, avec une capacité que Dieu seul peut remplir, avec une aptitude dont Dieu seul est le terme, est constamment dans un état contre nature, inquiet, tourmenté, violent, s'il ne s'unit point à Dieu, s'il ne s'abandonne pas à lui, s'il ne se repose pas entièrement en lui (1). C'est pourquoi, ainsi que nous l'avons fait remarquer dans une autre circonstance (homélie XIIe, § 1er), l'homme à un instinct, un penchant naturel, violent, indestructible à se rapprocher de Dieu, d'être en sa compagnie, à s'unir intimement à lui, à vivre de lui, à devenir une même chose avec lui. Et comme le mode le plus convenable, le plus propre de s'unir intimement à une chose et de s'y assimiler, est celui d'en manger : car ce que l'on mange se transforme en notre substance et devient une même chose avec nous ; ainsi l'homme a encore un besoin intime, vrai, réel, fondé sur la nature de son être, de recevoir Dieu en lui-même, et, disons-le franchement, de se nourrir, de s'alimenter de Dieu. De là vient que, lorsque l'Ecriture nous représente l'âme humaine,

(1) Creasti nos, Domine, ad te; et inquietum est cor nostrum, donec requiescat in te.

dans la vie présente, comme dévorée d'une faim violente, comme tourmentée d'une soif ardente de Dieu ; quand elle nous la décrit parfaitement désaltérée et rassasiée dans la vie bienheureuse, vu qu'alors Dieu lui donnera à *manger de sa gloire*, lui *donnera à boire du torrent de sa douceur même* (1) ; c'est là un langage non figuré ou hyperbolique, mais précis, exact, d'une haute et sublime philosophie, par où elle nous révèle et nous annonce le besoin vrai, réel, naturel de l'homme de s'unir à Dieu et d'unir Dieu à lui-même, sous forme de nourriture et de breuvage de son intelligence et de son cœur, et enfin de son corps lui-même. Si le chrétien philosophe descend dans les abîmes ténébreux de l'âme humaine; si, éclairé par la foi, il se met à en parcourir, à en scruter les recoins les plus secrets, les parties les plus obscures, il découvrira dans le fond intime du cœur ce désir mystérieux, cet appétit incompréhensible de Dieu ; mais il l'y découvrira timide, honteux de lui-même, comme une prétention exorbitante, orgueilleuse, téméraire, audacieuse, impossible à satisfaire devant la grandeur infinie de celui qui en est l'objet ; comme un désir qui, rougissant de lui-même, se dérobe non-seulement aux regards d'autrui, mais encore aux siens.

(1) Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te Deus. Sitivit anima mea ad fontem vivum : quando veniam et apparebo ante faciem Dei (*Psal.*). Satiabor cum apparuerit gloria tua (*Ibid.*). Torrente voluptatis tuæ potabis eos (*Ibid.*). Neque esurient, neque sitient amplius (*Apoc.*).

Remarquons encore que, à la différence de la brute qui naît avec le libre usage de ses membres, avec un instinct, avec un sens exquis qui lui tient lieu d'instruction, et qui, sans que personne la dirige, connaît sur-le-champ et d'elle-même comment elle doit se nourrir, se conduire, se conserver et se défendre ; à la différence, dis-je, de la brute, l'homme naît faible, indigent, ignorant tout, incapable de tout, même d'exprimer ses besoins, plus incapable encore de les satisfaire. Que cet état de misère et de faiblesse de l'homme corporel dans son enfance, est la figure fidèle de l'état de misère, de faiblesse de l'homme spirituel durant la vie présente ! Oui, nous dit l'Ecriture, l'homme spirituel, en cette vie, est pareil à l'enfant qui vient de naître (1) ; il est toujours enfant quant à la pensée, au discernement, à l'exécution (2). Il ne comprend que très-confusément les misères et les besoins de son cœur ; il ignore complétement par lui-même les moyens d'y mettre un terme ; mais, comme l'enfant sent ses besoins sans les comprendre, comme il les indique par ses mouvements et ses pleurs, ainsi l'homme spirituel, malgré qu'il ne comprenne pas son instinct irrésistible de posséder Dieu, ne laisse pas que de l'éprouver, et bien qu'il ne le manifeste pas dans les termes de la vraie foi, par la pratique des vertus véritables, il ne laisse pas que de montrer ses besoins par les écarts

(1) Quasi modo geniti infantes (*I Petr. II*).

(2) Cum essem parvulus, sapiebam ut parvulus, loquebar ut parvulus (*I Cor.* XIII).

de ses erreurs, et surtout par les excès, la turpitude de ses vices ; car la faim de Dieu, qu'il a dans son cœur, n'est pas moins réelle ni moins douloureuse que celle de l'estomac pour les aliments matériels. Il serait plus aisé à l'homme corporel de vivre sans respirer, qu'à l'intelligence de demeurer en repos sans Dieu ou sans quelque chose qui en tienne la place et qui en fasse les fonctions. Comme donc l'enfant, à défaut du lait maternel, se porte à la bouche tout ce qui se trouve sous sa main ; comme il dévore insensément le bois, la pierre, l'insecte vénimeux qui lui cause la mort, comme s'il était un aliment de vie ; ainsi l'homme spirituel privé de l'idée, de la confiance, de la société, des communications intimes, surnaturelles du vrai Dieu, est conduit, par le besoin irrésistible d'un Dieu, à se fabriquer des dieux faux. De là l'idolâtrie où, à l'exception du seul peuple de Dieu, les hommes étaient tombés avant la venue du Seigneur ; l'idolâtrie dont on parle et dont on écrit tant de choses, et qui, néanmoins, est en général peu connue, peu comprise dans ses premiers principes, dans ses causes les plus hautes et les plus éloignées. C'est ainsi qu'on l'attribue à l'ambition infernale des tyrans, qui, non contents d'avoir imposé leurs volontés pour lois aux peuples réduits en servitude, leur ont présenté leurs statues et leurs simulacres comme des divinités ; qui, non contents d'avoir voulu se faire obéir jusque dans leurs caprices, ont encore voulu se faire adorer dans leurs personnes. C'est ainsi qu'on l'attribue à l'avarice sacrilége des faux prêtres,

qui, abusant de la crédulité du peuple, ont indéfini ment multiplié les dieux, afin de multiplier indéfiniment aussi leurs avantages et leurs revenus ; ils ont converti en dieux toutes les choses, afin de convertir en or tous les dieux. C'est ainsi qu'on l'attribue enfin à la corruption profonde des hommes, qui, pour pécher sans honte, sans frein, sans remords, ont commencé par se faire des dieux favorables à leurs passions et à leurs vices, et qui ont ensuite fini par transformer tous les vices et toutes les passions en dieux.

Oui, ces causes de l'idolâtrie sont vraies, communes et réelles ; mais elles ne sont point les seules. Le despotisme brutal des gouverneurs, l'astuce diabolique des imposteurs et la tyrannie insolente des passions n'auraient jamais pu entraîner avec un succès aussi prompt, aussi uniforme, le genre humain tout entier au culte des idoles, s'ils n'y avaient rencontré une inclination, une disposition secrète dans le cœur de tous les hommes. Il n'est point d'erreur embrassée par l'homme sans qu'elle n'ait un fonds de vérité qui la met en contact, en communication secrète avec sa nature. Cette aberration universelle du cœur et de l'esprit humain a donc dû avoir une cause universelle. Une pareille apostasie chez tous les hommes a dû avoir son principe dans un sentiment naturel, essentiel, commun à toute l'humanité. Cette disposition, ce sentiment n'est pas autre chose que le besoin naturel, intime, indestructible que l'homme a de Dieu, mais de Dieu rapetissé jusqu'à l'homme, de Dieu qui ne lui fasse point peur, de Dieu que l'homme

puisse tenir constamment sous ses yeux, de Dieu avec qui il puisse vivre, de Dieu qu'il puisse serrer contre sa poitrine, unir à lui-même, recevoir, transformer en lui-même, afin de se transformer lui-même en Dieu.

Or, l'idolâtrie donnait à l'homme des dieux de sa création, des dieux sensibles, et par là humains; dieux infimes, humbles, incapables d'inspirer l'effroi ; dieux multiples, que l'homme pouvait toujours et partout porter et tenir avec lui ; dieux dont il pouvait également se nourrir dans les chairs des victimes offertes, et qu'on estimait, pour cette raison, chairs déifiées ; et, d'un autre côté, dieux capables de favoriser, d'encourager ses passions. Ce qui signifie que l'idolâtrie s'offrait à l'homme comme une religion qui, tout en ne le contrariant en rien dans le désordre de ses vices, même contre nature, pressentait, flattait l'instinct légitime de la nature de se trouver avec Dieu de la façon la plus commode et la plus intime. De là l'empressement avec lequel les hommes l'ont embrassée dès qu'elle leur fut offerte, dans l'oubli où ils avaient laissé Dieu. De là la fureur de multiplier les dieux, d'en remplir les appartements, les demeures, les chemins, les places publiques, les cités, les campagnes, les villages. De là la promptitude d'établir un dieu présidant à toutes les actions de l'homme, à tous les usages de la vie, à toutes les professions de la société. De là le zèle à placer la paternité et la royauté, la famille et l'État, la justice et le commerce, les tribunaux et les ar-

mées, la paix et la guerre sous la tutelle d'un dieu, afin d'avoir Dieu et toujours et partout en sa compagnie.

Voyez encore l'homme de passion et de péché : vous demeurez confondu à l'aspect de l'attitude qu'il prend, du langage qu'il tient à la créature à qui il a dédié son amour. Il ne peut s'en détacher tant soit peu ; il ne peut en rester un instant éloigné. Sans elle tout bien lui est indifférent, toute occupation ennuyeuse, la vie même lui est lourde et fatigante ; il y pense tout le jour, il y songe durant toutes les nuits ; c'est sa première pensée à son réveil, et la dernière avec laquelle il s'assoupit. Avec quelle avidité ne recherche-t-il pas, avec quelle jalousie ne conserve-t-il pas tout ce qui lui en rappelle la mémoire, tout ce qui lui en retrace l'image ! Tous ses discours aboutissent à elle : il voudrait que tous et chacun lui en parlassent, parce qu'en en parlant ou en en entendant parler, il lui semble être avec elle. Oh ! comme il use volontiers de ce que ses mains ont touché ! Oh ! avec quel plaisir il prend ce qu'elle lui a préparé en nourriture, ou ce dont elle s'est nourrie elle-même ! Il entretient, il séduit ainsi le désir qu'il ressent de se nourrir d'elle, de la recevoir toute en lui, de se l'unir intimement par le cœur, de se transformer en elle, de s'identifier en elle ; de ne former qu'une seule âme qu'un seul corps, qu'une seule personne de deux âmes et de deux personnes. Ecoutez-le enfin la nommer sans rougir *son bien*, *ses délices*, *son trésor*, *son cœur*, *son âme*, *sa félicité*, *sa vie*, *son idole*, *son Dieu ;* ajouter sans honte à cette parole : *Je t'aime*, cette autre

expression horriblement mystérieuse : *Je t'adore ;* prononcer sans pudeur ces serments sacriléges : de vouloir être à elle tout entier, en tout et partout et pour toujours, de ne vivre que pour elle, de mourir avec elle et pour elle. Or, toutes ces manifestations, outre qu'elles sont une faute énorme, ne paraissent encore qu'une étrangeté , une folie, un incompréhensible délire ; toute cette conduite provoque chez celui qui en est témoin un sentiment innomé, puisque c'est un mélange de mépris, de compassion et d'horreur. Cependant, hormis le péché, il n'y a rien là qui ne soit naturel.

Le désordre, le crime de cet homme passionné consiste en ce qu'il met la créature en la place du créateur ; il lui prostitue tout son cœur et tout son amour ; il en fait son Dieu, parce que, nous dit saint Augustin, ce qui est le plus aimé de l'homme devient son Dieu (1). C'est pourquoi l'apôtre saint Paul nomme idolâtrie l'abandon aux vices et aux passions (2) ; mais, à part ce désordre et ce crime, le sentiment que l'homme éprouve dans cet affreux état, relativement à la créature , est un sentiment, un langage fort naturel à l'homme ; c'est le sentiment, le langage inspiré à tout homme par le cœur et qui lui est imposé comme Dieu ; en un mot, ce sont là les dispositions que l'homme trouve naturellement en lui-même (3).

(1) Quidquid in dilectionis lance præponderat, Deus est.

(2) Quod est idolorum servitus. Quorum Deus venter est.

(3) En preuve de ces assertions, les âmes vraiment saintes et chéries de Dieu éprouvent d'une manière bien supérieure, plus pure et plus

Quoi de plus naturel, en effet, qu'il ait ces sentiments pour la créature, quand une fois il a consommé l'épouvantable apostasie de mettre la créature à la place de Dieu, qu'il en a fait sa divinité? C'est là la conséquence fausse d'un principe vrai, l'abus détestable d'une inclination légitime, la prostitution indigne des penchants, des sentiments que la nature suggère à l'homme pour Dieu, en sorte que, au sein du désordre de sa volonté, qui le rend idolâtre de la créature, il manifeste sa sympathie sublime, céleste pour Dieu ; il dévoile le besoin intime, indestructible qu'il a de son créateur ; à quel point il voudrait l'avoir près de lui, s'unir à lui, devenir une même chose avec lui, se perdre, s'abîmer en lui : dans l'état même de sa dégradation volontaire, il manifeste la noblesse de son origine et de sa destinée, pareil à un roi détrôné qui conserve toujours l'air de sa grandeur native, et par où il montre, même après sa chute, qu'il est né pour commander et gouverner.

Mais, de même que Dieu a donné à la mère un instinct intelligent qui lui fait deviner les besoins de son enfant, et un amour tendre, généreux, infatigable qui la dédommage des efforts les plus pénibles, des privations, des peines et des sacrifices les plus douloureux ; de même, l'auteur de la grâce nous a

parfaite, le besoin d'être avec lui, de communiquer avec lui, la douleur d'en être séparées ; elles parlent avec Dieu le même langage, avec une véritable expression de cœur, avec un vrai transport, une vraie satisfaction, vu que c'est sans remords, Dieu étant l'objet naturel et légitime de ces sentiments et de ce langage de l'homme.

donné en Jésus-Christ la plus soigneuse, la plus adroite, la plus tendre, la plus généreuse de toutes les mères. Connaissant les penchants, les désirs, les besoins les plus intimes, les plus secrets de notre pauvre cœur, besoin que le cœur ne peut approfondir et moins encore satisfaire ; il nous les a découverts en révélant l'homme à l'homme lui-même. En même temps, pour le soulager de ses plus grandes humiliations, de ses peines les plus atroces, il nous a abondamment préparé les moyens divins de les calmer.

Voici, en effet, comment ce Sauveur plein d'amour a fait parler son prophète : « Sion a dit : Le Seigneur ne s'est plus souvenu de moi, il ne s'occupe plus de moi, il m'a abandonnée. » Mais le Seigneur a répondu: « Que dis-tu, ô malheureuse humanité ? Est-il possible que la mère oublie son enfant ? Est-il possible que la mère ne compatisse pas aux misères et aux souffrances du fruit de ses entrailles ? Eh bien ! je te dis que, lors même qu'une mère terrestre pourrait parvenir à se dénaturer ainsi, à oublier à ce point qu'elle est mère, jamais il ne pourra en être ainsi de moi. Jamais donc je ne t'oublierai ni ne t'abandonnerai (1). »

Cette fonction tendre de mère, cette mission ineffable d'amour, que sa charité seule lui a fait accepter en faveur de l'homme, sa créature, le Verbe divin a commencé à l'exercer et à l'accomplir envers Adam et Eve, nos premiers parents, puisque l'Ecri-

1) Et dixit Sion : Dereliquit me Dominus, et Dominus oblitus est mei. (Cui Deus) : Numquid oblivisci potest mulier infantem suum, ut non misereatur filio uteri sui? Et si illa oblita fuerit, ego non obliviscar tui (*Isa.* XLIX).

ture nous apprend que Dieu, après les avoir créés dans un état de développement parfait, et pour le cœur, et pour l'intelligence, en sorte qu'ils purent sur-le-champ raisonner, vouloir, agir, voir, converser, il leur donna la vraie science de l'esprit, il combla leur cœur du sentiment de la rectitude, il leur fit connaître le bien et le mal; il leur révéla sa loi, ses commandements, son culte, afin qu'ils pussent être heureux dans le temps et hériter de la vie éternelle. Il arrêta son regard bienveillant sur leur âme; il établit des communications ineffables avec eux; il leur révélait sans cesse sa grandeur, afin qu'ils s'occupassent continuellement à louer la sainteté de son nom, à se complaire, à se glorifier dans les merveilles de son amour, à prêcher la magnificence de ses œuvres (1); ce qui signifie qu'il leur apprit cette grande vérité, que le désir immense du bien qui anima leur cœur à l'instant même où il commença à palpiter, n'avait d'autre objet que Dieu lui-même; il se disposa en même temps à satisfaire ce désir en se communiquant d'une manière intime, ineffable à leur cœur, traitant familièrement avec eux, soit sous

(1) Creavit de terra hominem... et ex ipso adjutorium simile sibi: consilium, et linguam, et oculos, et aures, et cor dedit illis excogitandi; et disciplina intellectus replevit illos. Creavit illis scientiam Spiritus; sensu replevit cor illorum; et malum et bonum ostendit illis. Posuit oculum suum super corda eorum; ostendere illis magnalia operum suorum, ut nomen sanctificationis collaudent, et gloriari in mirabilibus illius, ut magnalia enarrent operum ejus. Addidit illis disciplinam; et legem vitæ hæreditavit illos (*Ecclesiast.* XVII).

des formes sensibles, soit par la médiation des anges, comme le veulent les Pères.

Le péché, qui vint briser cette sublime harmonie entre le créateur et la créature, n'arrêta pas, il rendit même plus vive, plus soigneuse, plus compatissante la tendresse maternelle du Verbe divin envers l'ouvrage de sa sagesse et de son amour ; en même temps que sa justice infligea des châtiments à ces deux grands coupables, sa miséricorde leur fit entendre ses promesses bienveillantes; en leur dévoilant la série des maux qu'ils s'étaient attirés, il leur révéla comment le Rédempteur devait y remédier.

En effet, il forma avec des peaux d'agneaux des vêtements dont il couvrit Adam et Eve, en échange des ceintures fragiles de figuier qu'ils s'étaient composées et qui étaient incapables de les défendre contre les intempéries et de protéger leur pudeur (1). Il leur apprit ainsi, d'une manière sensible, ce grand mystère, qu'il venait de les incorporer dès-lors à cet Agneau divin qui serait un jour immolé pour eux; qu'ils en étaient revêtus spirituellement, comme leur corps venait d'être couvert de la peau d'agneaux terrestres; que cet Agneau divin était déjà, pour ainsi dire, immolé pour leur salut (2). Il les instruisit encore à faire des sacrifices d'agneaux figuratifs de ce grand sacrifice, de l'esprit de foi vive, d'espérance ferme, d'amour tendre envers le figuré, avec

(1) Fecit Deus Adæ et uxori ejus tunicas pelliceas, et induit eos *Gen.* II).

(2) Agnus occisus ab origine mundi (*Apoc.*).

lequel il devait les offrir, et du fruit qu'ils devaient en retirer (1). C'était leur dire que le Verbe divin, soit par les communications ineffables de sa lumière et de sa grâce, par où il se manifestait et s'unissait à leur esprit et à leur cœur; soit par l'action des sacrifices, par où, en *figure sensible*, il était toujours sous leurs yeux en état d'immolation (2), était toujours en eux et avec eux; qu'il répondait à l'instinct puissant qu'a l'homme d'avoir Dieu en lui-même, de demeurer constamment en lui et avec lui. Ce fut au moyen de ces soins tendres et industrieux que la Sagesse divine, cette mère aimante qui met tout son honneur à prévenir, à soulager les misères de l'homme (3), ce fut, dis-je, au moyen de ces soins que la divine Sagesse, comme l'affirment encore les livres saints, retira le premier homme, qu'elle avait formé, de l'abîme de peur et de défiance de Dieu où il était tombé après sa faute; qu'elle le plaça et le maintint dans l'état de grâce, d'union intime et de relation avec Dieu : état si conforme, si naturel à la condition de l'homme, même en cette vie, et si nécessaire à sa perfection et à son bonheur (4).

(1) En effet, il est écrit d'Abel qu'il faisait à Dieu le sacrifice des premiers-nés de son troupeau : *Abel obtulit de primogenitis gregis sui* (*Gen.* III); pour mieux indiquer le grand sacrifice de l'Agneau divin, premier-né et Fils unique de Dieu, selon la nature divine : *Primogenitus omnis creaturæ* (*Coloss.* I), premier-né et Fils unique de Marie, selon nature humaine : *Peperit filium suum primogenitum* (*Luc.* II).

(2) Agnus..... (Ut supra).

(3) Sapientia obviabit illi quasi mater honorificata (*Eccles.* XV).

(4) Sapientia illum, qui primus formatus est a Deo, Pater orbis ter-

Cette union intime, ces relations ineffables de Dieu avec l'homme étaient attachées à cette condition : que l'homme réprimerait ses penchants coupables, qu'il dominerait ses appétits sensibles, et qu'il observerait fidèlement la loi primitive de Dieu. Lors donc que les hommes, avant et après le déluge, se moquèrent de cette loi divine, en s'abandonnant à la licence de toutes les passions, ils furent, d'une part, dans l'impossibilité de jouir encore de la communion et de la société de Dieu ; dans l'impuissance, d'autre part, d'avoir Dieu avec eux, ils cherchèrent dans les faux dieux cette société et cette communication divines qu'ils désespérèrent de renouer avec le Dieu véritable, à cause de leurs vices ; et de là, comme nous l'avons vu, est venue une des causes les plus puissantes de l'idolâtrie.

Au milieu de cette apostasie universelle de la race humaine et de sa séparation de Dieu, le Verbe divin n'abandonna pas entièrement les hommes. Mais, selon que nous l'enseigne Tertullien, qui l'avait appris de la tradition, ce Fils éternel de Dieu était en rapport continuel, en conversation intime avec les hommes fidèles à Dieu (1) ; car quelle autre, entre les personnes divines, pouvait encore parler avec les hommes le discours de Dieu, que celle qui devait un jour se faire homme (2). Aussi, ce qu'il avait fait

rarum custodivit et eduxit a delicto suo ; et dedit illi virtutem continendi omnia (*Sap.* x).

(1) Filius ad humana semper colloquia descendit (*Contr. Prax.*).

(2) Deus in terris cum hominibus conversari non alius potuit quam sermo, qui caro erat futurus (*Ibid.*)?

avec Adam d'abord, il le fit ensuite avec les patriarches et les prophètes, ses serviteurs fidèles, avec qui il s'entretenait familièrement : il leur apparaissait en vision, en songe ; il était constamment auprès d'eux, leur donnant, dès cette époque, le gage, l'avant-goût d'une conversation encore plus intime et plus parfaite qu'il devait entretenir quand il se ferait véritablement homme (1).

D'ailleurs, l'alliance qu'il contracta avec les enfants d'Héber ne fut, à la bien considérer, que la promesse solennelle faite par le Verbe divin, d'habiter d'une façon merveilleuse et sensible avec les enfants des hommes. Et l'histoire du peuple hébreu n'est que l'histoire des relations intimes, des effets ineffables de cette permanence de Dieu au milieu de son peuple. C'est pourquoi Moïse a dit justement : « Il n'y a point de nation qui ait des dieux aussi près d'elle-même, qui traite aussi familièrement avec ses dieux prétendus, que le Dieu véritable est près de nous et traite familièrement avec nous (2). »

C'est ainsi, selon l'Écriture, que ce Dieu de bonté conversait amicalement, familièrement avec Moïse, qu'il le faisait comme d'égal à égal, d'homme à homme (3). Et le peuple entier, dans la nuée mira-

(1) Ab Adam usque ad patriarchas et prophetas in visione, in somno, in speculo, in enigmate, ordinem suum præstruens ab initio, quem erat persecuturus in finem (*Ibid.*).

(2) Non est alia natio quæ habeat Deos suos tam appropinquantes sibi, sicut Deus noster adest nobis (*Deuter.* IV).

(3) Loquebatur Dominus ad Moysem facie ad faciem, sicut solet homo ad amicum suum (*Exod.* XXXIII, 11).

culeuse qui lui servait de guide durant le jour et de phare durant la nuit (et que l'Ecriture nomme souvent le Seigneur) ; dans la nourriture céleste, dans le pain des anges dont il était nourri ; dans la façon miraculeuse dont il était défendu ; dans le tabernacle d'où Dieu faisait entendre sa voix et manifestait ses oracles ; dans les prodiges de toute sorte opérés par le moyen de ce temple portatif et qui en augmentaient la majesté et la gloire ; le peuple hébreu, dis-je, avait, dans toutes ces circonstances, tout autant de preuves de la permanence et de la cohabitation divine en lui et avec lui. Après l'établissement de ce peuple dans la terre de Chanaan, les miracles opérés autour de l'arche et par l'arche ; les communications intimes, immédiates de Dieu, d'abord avec les Juifs, ensuite avec les prophètes de Juda et d'Israël ; la prophétie toujours parlante, le sacerdoce toujours subsistant, le pontificat toujours infaillible ; l'appareil miraculeux avec lequel Dieu prit possession du temple de Jérusalem ; les apparitions fréquentes des anges, les prodiges continuels qui s'y faisaient ; le sacrifice du matin et du soir de deux agneaux, accompagné de l'oblation de la fleur de farine et tous les autres sacrifices, qui, réunis, représentaient vivement à l'esprit et aux sens toutes les circonstances et l'efficacité du sacrifice futur du Messie ; les chairs consacrées du sacrifice pacifique, que le peuple mangeait également, étaient tout autant de preuves sensibles de la présence, du séjour familier, intime de Dieu avec son peuple : et le peuple, par

les symboles et les figures, était constamment avec le Dieu médiateur, avec le Sauveur, avec le Messie promis de Dieu; il conversait intimement, familièrement avec lui; il s'en nourrissait en quelque sorte.

Saint Paul l'a déclaré : le temps de l'alliance ancienne, de ses rites, de ses sacrifices, était un temps d'attente, de promesses, d'allégories, d'ombres, de paraboles et de figures (1) ; le temps de la nouvelle alliance est l'époque où tout est vrai, substantiel, positif; où tout se réalise, se consomme, s'accomplit, se perfectionne. Le peuple chrétien devait donc participer à une communication d'autant plus vraie, plus réelle, plus intime avec le Dieu Sauveur, que la nouvelle alliance est plus parfaite que l'ancienne, l'Evangile que la Loi, l'Église que la Synagogue. Or, cette transformation ne s'est point réalisée par la simple incarnation du Verbe divin. Sans doute, après l'union des personnes divines entre elles, il n'y a point d'union plus intime que celle du Verbe divin avec la nature humaine, par le mystère de l'Incarnation , vu qu'en lui et par lui la personne divine du Verbe s'unit d'une manière substantielle à l'homme, de façon que Dieu et l'homme ne furent plus qu'un seul et même Jésus-Christ. Mais cette union n'eut lieu qu'avec la nature humaine et non avec les individus qui la composent. Par ce mystère, le Dieu-

(1) Hæc sunt per allegoriam dicta. Hæc est parabola instantis temporis. Umbram habens veritas. Omnia in figuris contingebant illis. Omnia in figuris facta sunt nostri, qui in finem sæculorum devenimus.

homme habita, conversa véritablement, familièrement et visiblement avec les hommes et parmi les hommes ; mais ce fait n'eut lieu que durant un petit nombre d'années, dans un seul pays, chez un seul peuple. Si donc, après son ascension, Jésus-Christ n'était pas demeuré corporellement sur la terre, la condition du peuple chrétien n'aurait pas été, sous certain rapport, meilleure que celle du peuple juif. L'incarnation du Verbe éternel, sa conversation avec les enfants des hommes, ne serait qu'un pur souvenir d'une bienveillance passée, exactement comme, avant son accomplissement, elle n'était que le mémorial d'une bienveillance future. La seule différence qu'il y aurait entre nous et les Juifs, consisterait en ce que les Juifs auraient conversé figurément avec le Christ qui devait venir, et que nous converserions, mais aussi simplement en figure, avec le Christ déjà venu. Le même événement qui était futur pour eux, aurait été passé pour nous ; il n'aurait été présent ni pour les uns ni pour les autres.

Il est resté, me dira-t-on, par son enseignement, par sa grâce et par son assistance envers l'Église ; et, en instituant la cène eucharistique en *mémoire de lui*, il nous a donné aussi à nous nourrir de lui en *figure*. Mais ce fut aussi la manière avec laquelle il demeura avec les Juifs, puisque, chez les Juifs, la parole et la prophétie étaient une parole inspirée tout aussi bien que celle de l'Évangile ; puisque les Juifs aussi, au moyen de la foi au Messie futur, participaient à sa grâce ; puisque le Verbe divin assistait également la

Synagogue de son esprit, afin qu'elle conservât fidèlement les traditions primitives, qu'elle interprétât les Écritures selon la vérité et qu'elle ne tombât point dans l'erreur; puisque, enfin, les Juifs mangeaient aussi les chairs de l'agneau immolé, figure encore plus vive, plus sensible de Jésus-Christ crucifié, que ne peut l'être un simple pain bénit.

Afin donc que le besoin naturel, intime, indestructible que l'homme ressent de rester, même en cette vie, en la compagnie de Dieu, de converser familièrement avec lui, de se nourrir de lui; afin, dis-je, que ce besoin fût satisfait par la bonté maternelle du Dieu rédempteur, d'une manière plus vraie, plus réelle, plus complète, plus parfaite, comme il convenait à l'alliance de la vérité, de la réalité, de la perfection, de l'achèvement, il fallait que ce bon Sauveur demeurât, même corporellement, en nous et parmi nous; de sorte que tous les fidèles pussent toujours et partout converser personnellement avec lui, s'unir intimement à lui et se tranformer en lui.

C'est là précisément l'œuvre qu'il a exécutée par l'institution admirable de la sainte Eucharistie. En elle et par elle, le divin Sauveur, avant tout, renouvelle sans cesse, d'une façon ineffable, le grand mystère de son Incarnation. Car, selon la remarque de l'interprète, comme, par les paroles de la consécration, la substance du pain se change véritablement et réellement en la substance du corps du Seigneur, ainsi Jésus-Christ s'y reproduit et s'y engendre vé-

ritablement et réellement (1). Voilà pourquoi saint Augustin s'écriait : « O dignité admirable et sublime des prêtres, par où, en vertu des paroles sacramentelles qu'ils prononcent : Ceci est mon corps, le Fils de Dieu s'incarne entre leurs mains, comme autrefois, en vertu de ces paroles : Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon sa parole, ce même Fils de Dieu s'incarna dans le sein de Marie (2).»

Il arrive ainsi, nous dit saint Ambroise, que le Verbe divin ne recommence pas seulement, en certaine façon, à s'incarner, mais encore à renaître dans son sacrement (3) ; puisqu'en effet la naissance n'est que l'origine d'un être vivant, d'un principe vivant qui lui est uni et qui lui communique une nature identique à la sienne (4). Voilà pourquoi la théologie catholique reconnaît en Jésus-Christ trois naissances : la première, au ciel avant tous les temps ; la seconde, dans la grotte de Bethléem dans la plénitude des temps ; la troisième, sur l'autel jusqu'à la fin des temps.

La première naissance est éternelle ; c'est en elle qu'est né le Verbe comme le terme de la connaissance du Père, Fils de Dieu, semblable à lui en la

(1) Per verba enim consecrationis vere et realiter uti transubstantiatur panis, ita producitur et quasi generatur Christus (*In cap.* VII *Isa.*).

(2) O veneranda Sacerdotum dignitas, in quorum manibus, velut in utero Virginis, Filius Dei incarnatur !

(3) Natus mundo, renascitur Sacramentis.

(4) Origo viventis a principio vivente conjuncto, in similitudinem naturæ (*D. Thom.*).

nature divine. La seconde fut temporaire; en elle le Verbe naquit comme le fruit des entrailles de Marie, fils de l'homme, semblable à Marie en la nature humaine. La troisième est perpétuelle ; en elle Jésus-Christ renaît, comme l'effet des paroles du prêtre, Dieu et homme, semblable au prêtre qui opère en homme, en parle les paroles et accomplit un miracle de la toute-puissance de Dieu. La première naissance est vérifiée au moyen d'une émanation éternelle ; la seconde s'effectue au moyen d'une conception divine; la troisième s'opère par une transsubstantiation miraculeuse. Dans la première le Sauveur naît en forme de Dieu (1) ; dans la seconde, en forme d'esclave (2); dans la troisième, en forme de nourriture (3). Tels sont les mystères que saint Paul appelle les hauteurs et les profondeurs de Dieu (4).

L'autel est donc comme un autre ciel, une autre crèche ; le prêtre est comme un autre Père éternel, une autre Marie : et comme Marie enfanta le petit Emmanuel, le Dieu avec nous, soit le Dieu avec l'homme, le Dieu rabaissé, rapetissé dans les membres exigus d'un enfant; ainsi le prêtre reproduit cet homme Dieu plus rapetissé encore, plus restreint, sous une petite hostie (5). C'est pour cette raison,

(1) Qui cum in forma Dei esset.

(2) Formam servi accipiens.

(3) Caro mea vere est cibus.

(4) Profunda Dei (*I Corinth.* II).

(5) Sacerdos ergo est quasi Virgo Deipara; præsepe est altare; parvulus Emmanuel quem parit, est Christus sub parva hostia productus (Cornel. a Lap., loc. cit.).

nous dit encore le savant et très-pieux interprète, que cette prophétie d'Isaïe : que Dieu *serait avec nous* (1), se vérifie littéralement par l'Eucharistie ; chaque jour voit s'y renouveler et s'y accomplir ce mystère de la bienveillance maternelle de Dieu ; car c'est par elle que le Dieu fait homme est réellement et corporellement présent avec nous (2). En effet, Jésus-Christ a dit lui-même : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure véritablement en moi, comme je demeure véritablement en lui (3). » Les saints Pères ne se lassent pas d'admirer cette union intime de Jésus-Christ avec le chrétien et du chrétien avec Jésus-Christ, au moyen de la communion eucharistique. Prêtons l'oreille à quelques-uns d'entre eux.

Saint Cyrille d'Alexandrie, dans l'explication des paroles citées du Sauveur, s'exprime de cette sorte : « Il est important d'observer ici que Jésus-Christ, dans ce passage, n'a pas dit qu'il séjourne seulement en nous, comme l'ami est dans l'ami, par une relation de pure affection ; mais encore par union naturelle. Car, comme celui qui met au feu un morceau de cire couvert d'un autre morceau de cire, voit une seule et même cire se former de ces deux morceaux ; ainsi, par la participation du corps et du sang précieux du

(1) Et vocabitur nomen ejus Emmanuel.

(2) Realiter et corporaliter in venerabili Sacramento : ibi renovatur et peragitur quotidie idem mysterium quod hic Isaias prædicit (Loc. cit.).

(3) Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, in me manet, et ego in illo (*Joan.* vi).

Sauveur, il s'unit à nous et nous nous unissons intimement à lui (1).» Saint Hilaire dit à son tour : « Puisque, dans le mystère eucharistique, nous nous nourrissons véritablement de la chair du corps du Seigneur; qui aura jamais l'audace de soutenir que notre union avec lui n'est que de volonté et d'amour, quand, de même que c'est le propre des aliments de se convertir au corps de celui qui les prend, ainsi c'est le propre de ce sacrement d'établir entre Jésus-Christ et nous une union naturelle et parfaite (2)?» Saint Chrysostome tient le même langage : « Que les fidèles initiés aux saints mystères sachent bien que nous devenons, par la communion, une même chose avec Jésus-Christ , non pas par une union de grâce et d'amour seulement, mais encore par une certaine union de nature ; que notre chair se mêle à la sienne, lui-même se mêle à nous, s'incorpore à nous; c'est lui qui, par une économie admirable, a disposé son corps de façon à s'unir au nôtre, à ce que nous soyons tous avec lui un seul et même tout, et comme un corps attaché à sa tête (3).» C'est de la sorte, dit saint

(1) Hic animadvertere operæ pretium est, Christum non dicere se duntaxat in nobis futurum secundum relationem quamdam affectualem, sed et per participationem naturalem. Ut enim si quis ceram ceræ indutam igne simul liquaverit, unum quid ex ambabus efficit; ita per Corporis Christi et pretiosi Sanguinis participationem, ipse quidem in nobis, nos autem rursus in eo simul unimur (*Comm. in Joan*).

(2) Si nos vere sub Mysterio carnem Corporis Christi sumimus; quomodo voluntatis unitas asseritur ? Cum naturalis per Sacramentum proprietas perfectæ sit Sacramentum unitatis (Lib. VIII *de Trinit.*).

(3) Initiati attendant iis quæ dico : ut non modo secundum charitatem,

Cyrille de Jérusalem, que, par la communion, nous devenons de vrais porte-Christ, puisque nous portons réellement Jésus dans nos corps, et que c'est par ce mystère que s'accomplit principalement la sentence de l'apôtre saint Pierre : que nous devenons participants de la nature divine (1). Ce même Père continue à dire: « Admis au mystère divin par la bonté divine, vous êtes devenus concorporels, je dirais presque consanguins de Jésus-Christ (2).» Enfin saint Léon professe que l'effet propre de la participation du corps et du sang de Jésus-Christ, est celui de nous transformer en celui que nous recevons, de faire que nous portions en toute manière dans l'âme et dans le corps celui avec qui nous sommes morts et ensevelis spirituellement (3).

Mais cette union de Jésus-Christ se fait avec chacun des fidèles qui communient. De cette façon, son incarnation se trouve incessamment étendue, renou-

sed etiam *ipsa re* unum corpus efficiamur; in illam misceamur carnem. Semetipsum nobis immiscuit, et corpus suum in nos contemperavit, ut unum quid simus, tanquam corpus capiti cooptatum (Homil. 46 *in Joan)*.

(1) Sic efficimur Christophori, hoc est, Christum in corporibus nostris ferentes, cum corpus ejus et sanguinem in membra nostra recipimus. Sic, secundum Petrum, Divinæ Naturæ consortes reddimur (*Catech. Myst. IV*).

(2) Divinis mysteriis digni reddiri, Concorporei, et, ut ita dicam, Consanguinei Christi facti estis (*Ibid.*).

(3) Non aliud agit participatio Corporis et Sanguinis Christi, quam ut in id, quod sumimus, transeamus; et in quo commortui et consepulti sumus, ipsum, per omnia, et spiritu et carne gestemus (Serm. 14 *de Passion.*).

velée en tout. Voilà comment, nous dit le disciple bien-aimé, la charité, l'amour de Jésus-Christ pour nous, élevé à son plus haut degré, parvenu à son dernier terme, touche aux dernières limites de ses manifestations et de ses preuves (1). En effet, tandis que, par son incarnation visible, quelques hommes seulement, les Juifs, en un seul lieu et pendant un temps déterminé, purent jouir de sa compagnie ; au moyen de son incarnation invisible dans le mystère eucharistique, tous les chrétiens, et chacun d'eux en particulier, peuvent, toutes les fois qu'ils le veulent, et dans tous les lieux, se jeter à ses pieds, s'entretenir en toute confiance, avec une familiarité parfaite, personnellement avec lui. Mais cela ne suffit pas encore : nous pouvons le recevoir en nous-mêmes, nous nourrir de lui, nous unir intimement à lui, devenir une même chose avec lui, vu que, dans la communion eucharistique, Jésus-Christ se donne en réalité et non point en figure, en vérité et non point seulement par la foi, dans la substance de son corps et non point seulement par émanation de grâce et de vertu ; vu que, au surplus, tandis que, dans l'incarnation, il s'est uni à notre race, par la communion il s'unit véritablement à chaque individu; par l'incarnation, il est entré dans les limites de notre nature, par la communion il entre dans les bornes de notre personne. L'incarnation a été une sorte de

(1) Cum dilexisset suos, qui erant in mundo, in finem dilexit eos (*Joan.*).

communion générale par où Dieu s'est communiqué généralement à l'humanité entière; la communion eucharistique est une sorte de communion personnelle par où Jésus-Christ s'unit de la façon la plus intime à l'homme en particulier, à chaque chrétien qui communie. O sublimité, ô grandeur, ô lien admirable des dogmes chrétiens entre eux! l'Eucharistie est, sous quelque rapport, relativement à l'incarnation, ce qu'est la Providence relativement à la création. De même que la Providence qui nous conserve, n'est pas seulement une création continue, mais pour ainsi dire la même action créatrice de Dieu, le même acte de la création appliqué, particularisé à chaque homme ; de même l'Eucharistie est l'action réparatrice, la même rédemption appliquée, particularisée à chaque chrétien. Comme la création serait imparfaite sans la Providence; ainsi la rédemption serait, à son tour, imparfaite sans l'Eucharistie. La Providence est le dernier terme de l'amour du Dieu créateur ; l'Eucharistie est le dernier terme de l'amour du Dieu rédempteur (1). Par l'incarnation, le Verbe éternel ne s'est pas seulement uni intimement à la nature humaine, mais il l'a encore réconciliée. Or, l'Eucharistie étant l'extension, l'application des bienfaits de l'incarnation au chrétien qui communie, le verbe de Dieu fait homme, par la communion eucharistique, ne se borne pas à s'unir intimemeut au chrétien, mais il lui donne encore un

(1) Cum dilexisset... (Ut supra).

gage sensible de réconciliation et de pardon. C'est cet effet admirable et précieux de son Sacrement qu'il nous a révélé dans les expressions pleines de tendresse et d'amour adressées aux Apôtres quand il l'institua; car il leur dit : « Prenez et mangez-en, et buvez-en tous (1). »

Souvenons-nous, pour bien saisir ces paroles amoureuses, que, dans les sacrifices offerts pour le péché du peuple, au jour de la grande expiation, le pécheur ne prenait aucune part aux victimes, malgré qu'il les eût fournies. Les chairs des victimes offertes étaient brûlées en plein air ; le souverain Pontife en portait le sang dans le sanctuaire, et il était interdit, sous peine de mort, à qui que ce fût de retenir ou de manger de ces chairs ou de ce sang, Dieu se les réservant tout entiers à lui-même (2).

La signification de ce rit, accompagné de la défense au pécheur de participer en aucune manière à la victime, est manifeste. Dieu, en exigeant un sacrifice solennel, public, où le sang devait être versé pour l'expiation du péché, donnait clairement à comprendre que le péché ne pouvait être pardonné qu'en vertu d'un grand sacrifice de sang. En excluant le pécheur de toute participation, même éloignée, à la victime offerte en sacrifice, il déclarait que ces sacrifices n'étaient que figuratifs du sacrifice de la grande victime

(1) Accipite..... (Ut supra).

(2) Ego dedi sanguinem vobis, ut super altare in eo expietis pro animabus vestris. Omnis anima ex vobis non comedet sanguinem (*Levit.* XVII).

promise, et que, néanmoins, ils étaient impropres à effacer le péché et à réconcilier le pécheur.

Or, le sacrifice offert dans la cène par Jésus-Christ, fut un sacrifice pour l'expiation du péché, puisque le Seigneur déclara lui-même : « Ceci est mon corps, qui en cet instant est immolé pour vous : ceci est mon sang, qui est répandu pour vous pour la rémission des péchés. » Après avoir dit aux apôtres : « Prenez et mangez tous de mon corps ; prenez et buvez tous de mon sang ; » après avoir ainsi aboli l'ancienne interdiction faite par lui-même au pécheur, de manger la chair et de boire le sang de cette victime, bien qu'elle fût immolée précisément pour le péché ; en faisant boire son sang aux apôtres, à l'instant même où il était versé, quoique sous le voile du mystère, il donna tout de suite clairement à comprendre que l'image du sang venait d'être abolie par la réalité, et que la victime figurative avait été remplacée par la victime réelle. Il les assura que ce sacrifice était réellement celui du péché, sacrifice qui n'avait été que figuré et symbolisé par les anciens ; que tout était consommé et accompli par le mérite d'une victime aussi noble, d'un sacrifice aussi auguste, et que la réconciliation ne datait que de ce moment. Ce que Jésus-Christ donna à entendre alors à ses apôtres, se répète encore à nous-mêmes par le fait de la communion eucharistique, à laquelle nous participons dans le temps du sacrifice des autels.

Dans les temps anciens, la victime était immolée, son sang était répandu pour le pécheur, sans que le

pécheur pût y porter ni la main ni les lèvres ; dans le sacrifice eucharistique, la grande victime est aussi immolée pour le péché, son sang est aussi répandu pour le pécheur (1). Non-seulement il nous est permis, mais il nous est expressément commandé de manger de cette victime et de boire de ce sang par la répétition des paroles du Seigneur : « Mangez-en tous et buvez-en tous. » C'est ainsi que nous recevons la preuve, le signe sensible, l'assurance affectueuse, qu'en vertu de ce sacrifice, les péchés dont nous nous sommes repentis et confessés, nous ont été pleinement remis ; que l'hostie divine a aboli véritablement nos iniquités, non-seulement en général, mais encore en particulier ; qu'elle a purifié notre conscience ; que nous avons été véritablement réconciliés, puisque nous avons été appelés à la table du vrai Isaac, de Dieu lui-même, pour manger avec lui de l'agneau immolé, de son propre fils mort pour nous ; que nous nous sommes couverts de sa peau, en ce que, revêtus de la grâce sanctifiante, comme d'une robe nuptiale, fruit de la mort de Jésus-Christ, nous pouvons manger le pain et le vin offerts par Jacob le Préféré, c'est-à-dire par nous-mêmes, mais préparés et donnés par les mains fidèles, par la sollicitude affectueuse de la vraie Rébecca, de l'Eglise ; en ce que, enfin, nous avons été admis à nous repaître de l'aliment de Dieu, aliment dont l'odeur monte si suave et si agréable jusqu'à lui ; qui plaît à son goût, qui attire ses complaisances et qui obtient,

(1) In remissionem peccatorum.

avec sa bénédiction, le baiser d'amour. Paroles pleines de douceur : *Mangez et buvez !* paroles qui retentissent à nos oreilles lorsque nous communions ; paroles abondantes en consolations ! Elles nous disent que cette nourriture et ce breuvage nous sont donnés comme la preuve et le sceau de notre justification parfaite devant Dieu, et de la bonté, de l'amour, de la tendresse paternelle de Dieu envers nous. Il semble que le Seigneur nous dise aussi par elles, comme autrefois aux apôtres : « Prenez sans difficulté et sans crainte, et mangez de cette chair qui est à vous, puisqu'elle est immolée pour vous (1). Nul ne peut vous en contester la possession ni vous en interdire l'usage ; c'est là un bien qui est à vous, donné, offert pour vous racheter et vous sauver, pour vous nourrir et vous fortifier, pour vous consoler et vous pacifier. Comprenez, par la distribution que je vous en fais, que désormais tout est commun entre vous et moi, que vous êtes mes frères, les enfants de mon propre Père ; que vos péchés ne subsistent plus ; que le titre odieux d'ennemi vient d'être aboli ; que je ne vois en vous que des frères ; mon Père, que des enfants, qui ne forment avec lui et avec moi qu'une seule famille, comme vous êtes assis à une même table. Soyez heureux par mes souffrances, glorieux par mes ignominies, vivants par ma mort (2). »

Il est vrai que, par l'absolution sacramentelle due-

(1) Pro vobis frangitur.

(2) Accipite et manducate ; accipite, et bibite ex eo omnes. Hoc facite in meam commemorationem.

ment reçue, les péchés sont véritablement remis au pécheur ; il est vrai que, par elle, comme on l'a vu dans l'instruction précédente, il est réadmis à la réconciliation, à la filiation, à la bienveillance, à l'amour de Dieu. Mais, jusqu'à ce que le prêtre qui lui a dit : « Je vous absous, » lui ait dit : « Allez aussi, mêlez-vous aux âmes pures et fidèles, aux enfants de Dieu, et tous ensemble mangez du corps, buvez du sang de Jésus-Christ (1) ;» jusqu'à ce que le pécheur, réconcilié par la pénitence, soit admis à la participation eucharistique, il semble douter de son pardon et de son absolution, de sa rentrée en la grâce de Dieu : ce n'est que quand il lui a été dit : « Vous pouvez communier ; faites aussi la sainte communion ; » ce n'est qu'alors, dis-je, et à la réception de Jésus-Christ, qu'il cesse de craindre comme ennemi, qu'il ne rencontre plus de difficultés comme étranger. Alors il se considère comme fils, sa confiance est entière, sa sécurité parfaite, la paix de Dieu le possède, la consolation céleste l'inonde. De même donc que tous les différends, les litiges, les inimitiés entre homme et homme, se terminent à table, et que, manger ensemble des mêmes aliments terrestres est le signe de réconciliation réciproque, de paix rétablie; de même les inimitiés suscitées entre Dieu et l'homme par le péché, se terminent au saint autel : la manducation simultatanée du même aliment divin est, selon l'expression de l'Eglise, le signe extérieur et visible de l'unité des

(1) Accipite..... (Ut supra).

fidèles entre eux en un même esprit, et de la paix parfaite des fidèles avec Dieu en l'unité du même amour (1).

L'incarnation du Verbe eut encore pour effet de dissiper les ténèbres de l'erreur et d'éclairer les hommes par la plénitude de la lumière des vérités divines (2). Ce Verbe de Dieu fait homme nous a, effectivement révélé tout ce que nous devons connaître de Dieu et de ses attributs, de Jésus-Christ, de ses natures et de sa mission, de l'homme et de son origine, de sa chute et de sa réhabilitation, de la religion parfaite et de ses dogmes, de ses mystères, de ses obligations, de ses secours, de ses avantages, de ses espérances et de sa rémunération. Or, cet enseignement divin, exercé autrefois par le Verbe incarné, et, dans notre chair mortelle, au profit de tous les hommes, il le répète d'une manière ineffable par la communion eucharistique, avec chaque chrétien. En effet, l'esprit vit de la parole de Dieu, ou de la vérité de Dieu, comme le cœur vit de la grâce divine, et comme le corps se nourrit de pain (3). L'Eucharistie est qualifiée, dans les Ecritures, de pain qui nourrit l'intelligence, d'eau de la sagesse du salut éternel, qui la désaltère et qui lui communique la vie qui lui est propre, la vie de la vérité (4).

(1) Unitatis et pacis propitius dona concede : quæ sub his figuris mystice designantur.

(2) Plenum veritatis.

(3) Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit ex ore Dei (*Matth.*).

(4) Panis vitæ et intellectus; et aqua sapientiæ salutaris (*Eccles.* xv).

Les disciples d'Emmaüs avaient Jésus-Christ avec eux et entre eux; ils cheminaient avec lui, conversaient et parlaient avec lui; néanmoins, ils ne le reconnurent pas; le bandeau ne tomba pas de leurs yeux. Sous ses habits de voyageur, ils ne discernèrent Jésus ressuscité qu'après que ce bon Sauveur eut consacré le pain et leur eut donné son corps à manger (1). C'est ainsi, dit l'interprète, d'après saint Jean Chrysostome, saint Jérôme et saint Augustin, c'est ainsi que le pain eucharistique a la vertu et l'efficacité d'ouvrir les yeux de l'esprit, de lui apprendre à connaître Jésus, à pénétrer les choses célestes et divines (2). Ce n'est pas que l'homme apprenne, par la communion, les vérités chrétiennes et les enseignements de la foi, qu'on n'appréhende que par l'ouïe docile de la parole du Sauveur, annoncée par l'Eglise (3); mais, parce qu'au moyen de la participation au mystère eucharistique, on connaît, on comprend mieux les vérités qu'on croit; on en voit, je dirai même, on en sent mieux la rationalité, la crédibilité, l'harmonie et l'importance, la grandeur et la divinité. Car la communion, nous dit saint Chrysostome, est une preuve sensible, perpétuelle que Jésus-Christ a revêtu véritablement notre chair; qu'il a voulu s'unir intimement à nous, et qu'après nous

(1) Cognoverunt eum in fractione panis (*Luc.* XXIV).

(2) Ecce hæc est virtus, hic effectus Eucharistiæ, ut oculos mentis aperiat, et illuminet ad cognoscendum Jesum, et penetrandum res cælestes et divinas (A Lap. *in Luc.*).

(3) Fides ex auditu; auditus autem per Verbum Christi (*Rom.* X).

avoir enfantés à la grâce, il ne nous a pas laissés en des mains étrangères pour en être nourris ; mais qu'il nous nourrit de son propre sang (1) : savoir qu'on obtient, par l'Eucharistie, une notion pratique, une connaissance affectueuse des choses de Dieu. C'est par la participation fréquente à ce pain de l'*intelligence*, que tant de saints, sans avoir fait des études sacrées, tels qu'un saint François d'Assise, un saint François de Paule, un Isidore Agricola, un Pascal Baylon, une sainte Catherine, une sainte Rose, une sainte Thérèse, sont parvenus à des connaissances si élevées, si sublimes, si distinctes des plus grands mystères de Dieu, et propres à provoquer l'admiration des théologiens les plus profonds et les plus éclairés. C'est par cette participation fréquente du pain de l'*intelligence*, que les âmes sincèrement chrétiennes et pieuses obtiennent cette foi aimante qui ne leur fait pas aimer simplement parce qu'elles croient, mais qui croient parce qu'elles aiment : elles aiment en croyant et elles croient en aimant. De là vient que les vérités les plus abstraites, les mystères les plus profonds non-seulement ne font pas obstacle, n'embarrassent pas leur intelligence, mais leur sont précieux ; ils forment leur consolation, leurs délices, l'objet de leur plus tendre amour. Enfin, c'est à la participation fréquente de ce pain de l'intelligence que se conservent parmi les vrais fidèles

(1) Singulis fidelibus per hoc mysterium se conjungit; quos peperit, non aliis nutriendos tradit, sed ipse studiosissime alit : hac etiam re tibi persuadens carnem illam tuam assumpsisse (Homil. 83 *in Matth.*).

cette conviction profonde, cette persuasion intime des vérités chrétiennes, cette vivacité, cette force de foi qui, passant dans le langage des vrais catholiques lorsqu'ils traitent des choses de religion, font l'admiration et provoquent l'envie des incrédules et des hérétiques ; car, pour eux, ils n'entendent et ne comprennent rien à ce langage de foi, fruit de l'amour. A écouter parler le catholique pour qui Jésus ne s'est pas laissé en vain dans son sacrement, on dirait que ce qu'il croit est tombé sous ses yeux ; que la foi a perdu pour lui ses ténèbres et ses saintes obscurités. On dirait qu'il a déjà pénétré dans les cieux, pour y voir de ses yeux ce qu'il professe de bouche, ou que le ciel est descendu jusqu'à lui avec ses splendeurs. Ne lui parlez pas de peines, d'efforts, de sacrifices à faire pour soumettre son esprit aux vérités sublimes qu'il n'entend pas. La lumière que le mystère eucharistique répand dans l'esprit de celui qui s'en approche souvent, a fait disparaître toute difficulté, toute lourdeur au poids, au joug de la foi. Ce poids est devenu léger, ce joug suave pour les hommes qui se rendent aux invitations amoureuses de Jésus-Christ dans son sacrement, et qui y recourent souvent pour y puiser des encouragements et des forces. Pour ces hommes, la foi n'est plus un effort de raison, mais un sentiment affectueux du cœur. Aussi leur croyance est-elle simple, naturelle, spontanée, pacifique, tranquille, heureuse.

La raison de ce phénomène est que, comme on l'a déjà fait voir dans l'homélie tente-unième, le mys-

tère eucharistique est le renouvellement du sacrifice du Calvaire et de tous les mystères du Dieu rédempteur, que l'Eucharistie a été établie précisément afin que les chrétiens aient constamment le souvenir toujours vif, toujours présent de ces mystères (1), tandis que, chez les hérétiques qui ont abjuré un aussi grand sacrement, les autres mystères du Sauveur sont crus comme choses passées, dont aucun sacrifice réel, aucune pratique sensible ne rappelle l'idée et ne révèle l'amour ; à mesure que le temps passe, ces souvenirs deviennent parmi eux de plus en plus faibles, et la foi suit ce dépérissement. Le mystère eucharistique, en remettant, au contraire, sans cesse sous les yeux des catholiques le souvenir des mystères de la rédemption; en faisant de ces mystères une application particulière, personnelle à chacun des chrétiens qui communie, en maintient l'idée toujours présente, l'efficacité et le fruit toujours subsistants, et, par là même, en conserve la croyance toujours vive, toujours ferme, toujours affectueuse. O grandeur, ô magnificence de cette institution divine! Le mystère de la foi par excellence, le mystère qui exige un plus grand effort d'adhésion, le mystère qui exerce le plus la foi, est en même temps le mystère qui ravive, redresse, fortifie le plus la foi; qui la rend plus facile, plus claire, plus plausible, plus naturelle à l'esprit et au cœur ; qu'

(2) Hoc facite in meam commemorationem.

l'orne, l'embellit et la perfectionne par l'amour dont il la revêt (1).

Enfin le Verbe fait chair a paru au monde, apportant avec lui, outre la vérité qui éclaire, la grâce qui sanctifie (2). Or, cette grâce qu'il a apportée à toute l'humanité, par son incarnation, il la donne sans réserve à l'individu par la voie de l'Eucharistie. Par l'incarnation, il a sanctifié la nature humaine; par la communion, il sanctifie chaque homme; il sanctifie le *moi* humain, il le tire de la corruption corporelle, le spiritualise, le divinise. Du chrétien qui communie dûment, il en fait un autre lui-même; il achève d'une manière plus vraie et plus parfaite le grand prodige qu'il a voulu opérer, comme nous le dit saint Augustin, en se faisant homme, à savoir: le prodige d'élever l'homme jusqu'à l'être de Dieu (3). Car ce sacrement, contenant l'auteur de la grâce, Jésus-Christ lui-même, est le sacrement qui, mieux que tous les autres sacrements, produit la grâce et imprime dans l'âme la forme de la pureté et de la sainteté. Bien plus, l'effet propre à ce mystère, c'est de réformer l'homme tout entier et de l'élever à une vie immaculée et parfaite. Ah! s'il était donné de retracer avec des couleurs les beautés de l'âme comme celles du corps, quel spectacle, quelle surprise, quel enchantement ne causerait pas la vue des âmes vraiment chrétiennes qui, bien disposées, participent

(1) Panis vitæ et intellectus.
(2) Plenum gratiæ et veritatis.
(3) Deus factus est homo, ut homo fieret Deus.

journellement à l'Eucharistie! Elles n'entretiennent dans leur esprit aucune pensée, dans leur cœur aucune affection, dans leur volonté aucun désir délibéré; elles ne prononcent point de paroles, elles ne font aucun acte qui ne se rapporte ou à leur sanctification, ou à la gloire de Dieu, ou au profit du prochain. On dirait qu'elles ne sentent plus le poids de la corruption naturelle ni la force des passions. Leur chair, pour me servir d'une expression de Tertullien, est comme *angélisée* en Jésus-Christ (1). Leur conversation est dans les cieux; leur vie est toute spirituelle, angélique, divine. Cette guérison miraculeuse de toutes les infirmités de l'âme, dit saint Cyrille d'Alexandrie, cet éloignement de la mort du péché, est l'effet propre, naturel, intime de la communion eucharistique, parce que Jésus-Christ, venant ainsi personnellement en nous, restant, habitant un nous, repousse la violence des lois de la chair, qui se renouvelle incessamment dans nos membres; il mortifie les troubles intérieurs du cœur, il révèle le sentiment du véritable amour, de la vraie piété envers Dieu (2).

Que sont, en effet, les sentiments de l'âme fidèle en présence du Dieu vivant qui vient la visiter? L'amour remue son cœur, il en agite toutes les fibres,

(1) In Christo angelicata caro.

(2) Crede *eulogiam* non mortis solum, verum etiam morborum nostrorum depellendorum vi pollere. Christus enim, existens in nobis, sopit sævientem in nostris membris carnis legem; perturbationes mortificat et exsuscitat in Deum pietatem (Lib IV *in Joan*)

il en soulève toutes les affections ; et les fibres et les affections et le cœur ne parlent qu'amour (1). Les sens demeurent dans le calme, les passions dans le silence; l'homme charnel, l'homme terrestre ne fait, pour ainsi dire, aucun mouvement; il semble éteint avec Jésus-Christ en Dieu; il n'y a plus que l'homme réformé par la grâce du Sauveur, l'homme élevé à l'état de la communication la plus intime avec son Dieu, l'homme spirituel, l'homme céleste, qui s'humilie et qui se confie, qui se confond et qui s'offre, qui s'anéantit et qui s'abandonne, qui craint et qui aime. Sa crainte, en effet, est un amour révérentiel d'épouse, qui n'empêche pas l'âme de parler à son Dieu avec la familiarité la plus intime et de l'appeler son ami, son frère, son époux, son bien, sa vie, son tout. Il y a plus encore : tandis que le corps demeure dans le monde sensible, l'âme ressent la présence du monde céleste ; elle en savoure les prémices, elle en prend, pour ainsi dire, possession ; elle étend sans crainte la main jusqu'à l'arbre vrai de la vie ; sans remords, elle en recueille les fruits du ciel et le gage de la bienheureuse immortalité (2).

Il est vrai que ces sentiments si élevés, si spirituels et si divins perdent peu à peu de leur intensité et s'affaiblissent par l'usage quotidien, par les relations nécessaires avec les objets sensibles. Mais qui peut comprendre l'utilité, le bien qu'il y a pour une âme à se détacher ainsi de temps en temps du monde des

(1) Caro mea et cor meum exultaverunt in Deum vivum.
(2) Et futuræ gloriæ nobis pignus datur.

sens, patrie fugitive des illusions, et à se transporter dans le monde des esprits, à respirer dans une région plus pure, plus sainte, à participer sur la terre aux prémices de cet amour parfait qui doit former notre éternelle félicité dans les cieux? C'est ainsi que l'homme s'habitue au désintéressement des biens du monde et du corps, à la vie d'esprit, au goût des biens célestes, au sentiment de l'amour de Dieu. C'est ainsi que ce sentiment précieux lui devient, insensiblement, comme naturel, qu'il détruit le vieil homme, qu'il forme l'homme nouveau selon Jésus-Christ, l'homme excité, animé d'un intérêt tout spirituel pour le ciel; il en redouble les forces, en accroît et en maintient l'énergie, et le dispose à la pratique de toutes les vertus.

Voilà ce qui faisait dire au glorieux martyr saint Ignace, dans un transport de tendresse envers l'Eucharistie : « Je ne veux plus d'autre pain que le pain de Dieu, le pain céleste, le pain de la vie, le pain qui n'est pas autre que la chair de Jésus-Christ, Fils de Dieu, parce que c'est dans cette nourriture que je retrouve les sentiments de la charité incorruptible, le soutien d'une vie durable selon l'esprit, et qui me dégoûte de la vie corporelle et humaine (1).» C'est à l'Eucharistie également que saint Cyprien attribuait le courage des martyrs au sein de leurs tourments ;

(1) Panem Dei volo, panem cœlestem, panem vitæ, quæ est caro Jesu Christi Filii Dei, quæ est charitas incorrupta, et perennis vita : nolo amplius secundum homines vivere (*Epist. ad Roman.*, apud Ruin., in *Act. sinc. Martyr*).

c'est pourquoi il disait : « Il ne suffit pas d'exhorter les fidèles au combat avec des paroles, il faut les revêtir et les armer ; on ne peut leur donner ces armes et cette protection que par la communion du corps et du sang de Jésus-Christ ; car l'Eucharistie a été instituée pour être un bouclier de défense à ceux qui la reçoivent. Si donc nous voulons rendre les chrétiens forts contre les assauts de l'ennemi, il faut que nous les armions avec la défense du rassasiement du Seigneur (1).

Oui, la sainte communion est le principe, le stimulant, la nourriture, le soutien de tous les sacrifices de la chair, des richessses, de la vie, des inclinations les plus chères du cœur, pour l'assistance du prochain et pour l'honneur de Dieu ; de toutes les actions vertueuses et héroïques, ignorées des sectes protestantes, et si populaires, et si communes dans l'Église catholique, qui annoncent l'action, la présence de la nature divine, et honorent la nature humaine ! Le mystère de foi par excellence est aussi le mystère par excellence de toute vertu, de toute grâce. Non-seulement la sainte communion exige la sainteté et la pureté, mais encore elle l'engendre ; non-seulement elle demande la grâce, mais encore elle l'augmente ; non-seulement elle requiert la robe nuptiale de la

(1) Communicatio danda est, ut quos hortamur ad prælium non inermes et nudos relinquamus ; sed protectione sanguinis et corporis Christi muniamus. Et cum ad hoc fiat Eucharistia, ut possit accipientibus esse tutela ; quos fortes esse contra adversarium volumus, munimento, Dominicæ saturitatis armemus (*Epist. 54 ad Cornel. pap.*).

charité, mais encore elle l'embellit : et comme elle recherche dans l'âme une grande faim, une grande soif, un grand désir ; ainsi elle la rassasie, la rafraîchit la fortifie, la console. Elle est les vraies délices de l'homme chrétien, comme elle en est le vrai soutien et la vraie force. C'est ainsi que le Verbe fait homme applique à l'homme en particulier, quand il s'approche dignement de lui, l'action réparatrice, le trésor de toutes les miséricordes et de toutes les grâces qu'il est venu par l'incarnation, verser à pleines mains sur toute l'humanité (1).

La chrétienté catholique, la véritable Eglise est donc cette cité mystérieuse dont Ezéchiel avait prédit la richesse et la gloire, et dont le nom serait : *Dieu se trouve en elle* (2) ; et ce nom n'est une vérité que pour l'Eglise. En effet, par l'Eucharistie, Dieu se trouve réellement dans l'Eglise et avec l'Eglise, et avec chacun de ses enfants (3). Ce Dieu s'y trouve corporellement, réellement en sa propre substance, avec toute la plénitude de sa divinité, avec toutes les richesses de sa grâce, avec toute la lumière de sa vérité. Il s'y trouve sous les humbles espèces sacramentelles ; il nous attend dans ses temples sacrés, il parcourt nos rues, il pénètre dans nos maisons, il va visiter le chrétien malade, consoler le fidèle qui meurt ; il vient à nous quand nous ne pouvons aller à lui. Il s'y trouve enfin dans

(1) Plenum gratiæ et veritatis.

(2) Et nomen civitatis : Dominus ibidem.

(3) Dominus ibidem.

l'attitude la plus propre à nous inspirer confiance, afin que nous puissions converser familièrement avec lui, comme il traite familièrement avec nous : il nous visite, et il est visité; il écoute nos gémissements, et il nous fournit ses consolations; il reçoit nos supplications, et nous accorde ses grâces; il accueille nos hommages, et répand sur nous ses miséricordes. Et comme si tous ses bienfaits étaient peu de chose, il nous donne sa chair à manger et son sang à boire ; et comme cette chair et ce sang sont unis hypostatiquement à la personne du Verbe de Dieu, à Dieu même, ils sont, en conséquence, chair et sang de Dieu. Ainsi, dans le sacrement eucharistique nous mangeons un aliment divin. Saint Augustin avait donc bien raison d'affirmer que Notre-Seigneur, bien que très-riche, très-sage, tout-puissant, n'a pu, ne peut faire aux hommes un don plus grand et plus précieux que celui qu'il leur fait dans l'Eucharistie. Il ne saura, ne pourra jamais établir une union plus intime entre Dieu et l'homme, que celle qu'il a instituée par ce sacrement ; c'est par lui et en lui qu'il est, dans toute la force de l'expression, le véritable Emmanuel, Dieu réellement avec nous, qui habite en nous et avec nous (1).

Telle est, à ne pas en douter, la cause secrète, mais réelle et puissante, de l'absence de toute inquiétude, de la profonde sécurité où vivent, de la paix dont jouissent, de la joie que ressentent les

(1) Nobiscum Deus; habitavit in nobis.

peuples catholiques par rapport à la religion ; sécurité qu'on lit sur leur visage, qui transpire à travers leur attitude, qui constitue le caractère propre de leurs solennités religieuses. Ah ! le catholique a Dieu avec lui ; il habite avec Dieu ; il peut aller le visiter autant de fois qu'il lui plaît ; il peut encore le recevoir en lui-même, lui parler dans le secret de son cœur, se donner tout à lui, et être possédé par lui. Le catholique est l'homme mis dans l'heureuse situation de pouvoir contenter le besoin intime du cœur humain d'avoir Dieu avec lui et de demeurer lui-même avec Dieu. Le catholique n'a rien à désirer au delà, relativement à l'union réciproque avec son Dieu, vu qu'il ne saurait y en avoir de plus intime que celle qu'il possède. Le catholique est, en cette vie, dans son état normal, relativement à Dieu, dans l'état où son cœur a ce qu'il désire, où le premier, le plus intime, le plus légitime, le plus élevé de tous ses penchants est satisfait, rassasié. Le catholique est, par conséquent, dans l'état naturel, dans l'état parfait, et par là dans l'état de la paix, de la tranquillité, du contentement véritables.

Les hérétiques paraissent scandalisés; ils nous font un reproche de l'aisance, de la familiarité, de la confiance avec laquelle nous traitons avec Dieu et des choses de Dieu, parce qu'ils n'entendent ni ne peuvent entendre le mystère délicieux qui voile nos sentiments, ni l'Esprit divin qui les produit et les persuade; ils nous vantent et nous opposent, avec autant d'injustice que de déraison, leur sérieux,

leur recueillement, leur respect envers Dieu dans les jours et les choses saintes. Mais, hélas ! ce sérieux, ce recueillement et ce respect prétendus, à les bien considérer, ne sont autre qu'une réserve froide, fille du vide secret de leur cœur, de la profonde tristesse qu'il ressent dans sa privation, dans son veuvage de Dieu. Dépourvus de l'Eucharistie, ils n'ont point Dieu corporellement parmi eux et avec eux. Aussi, malgré tous leurs efforts, ne peuvent-ils se déguiser à eux-mêmes que quelque chose d'essentiel manque à leur âme, quoiqu'au milieu de tous les biens, de toutes les délices du corps ; et cette chose essentielle, c'est la conversation, les rapports familiers, l'union intime, personnelle avec Dieu, dont l'homme ne saurait absolument se passer. La tristesse, l'inquiétude, l'impatience, et les manies auxquelles ils s'abandonnent souvent, pour les motifs les plus frivoles ; l'abattement où ils tombent, et qui aboutit fréquemment à la folie ou au suicide, ne sont que l'effet du cri, des reproches secrets de leur cœur, lequel, irrité, cherche demande son Dieu à leur raison (1).

La conséquence naturelle, et j'oserais même dire nécessaire de cet état où les hérétiques se sont volontairement jetés par la négation, par la privation de la présence de Jésus-Christ sur la terre dans son sacrement, serait le retour à l'idolâtrie. Le peuple, en effet, est plus incliné chez eux qu'on ne le croit au

(1) Ubi est Deus tuus, ubi est ?

fétichisme et à ses superstitions (1). Mais l'état de développement intellectuel où le christianisme a porté la raison humaine en Europe; mais la permanence des vérités fondamentales chrétiennes au sein des nations hérétiques, que trois siècles de négations, de doutes de la raison et du sens privé n'ont pu détruire entièrement; mais l'influence secrète, exercée par l'Église catholique, même dans les contrées protestantes, par son enseignement, ses exemples, sa foi et sa seule existence; mais les habitudes des peuples sur lesquels ont passé quatorze siècles de christianisme : toutes ces causes, tant que ces circonstances seront les mêmes, rendent la renaissance de l'idolâtrie impossible en Europe. Qu'ont donc fait et que font encore les hérétiques, pour suppléer au défaut du Dieu de l'Eucharistie, c'est-à-dire au défaut du voisinage, du commerce familier, intime, personnel avec le vrai Dieu, et dans l'impossibilité où ils sont de se forger des dieux faux? Les grands, les riches, que le *dieu du siècle* a aveuglés, ont disposé leur vie de telle manière, ont arrangé les soins du corps et les distractions de l'esprit, les plaisirs et les affaires dans un ordre si continu, que, dans le jour tout en-

(1) Il y a, même chez les protestants instruits, une prédilection remarquable pour l'idolâtrie. Chacun sait que l'horrible Gibbon, parmi les accusations et les torts qu'il attribue au christianisme, y range celui-ci : d'avoir détruit le culte des idoles. Dans la vie, les ministres de certains gouvernants protestants montrent la sympathie la plus décidée pour le paganisme; ils accordent au culte des idoles plus que la liberté, ils y ajoutent encore la protection.

tier, il ne leur reste pas un seul instant où l'esprit et le cœur puissent se livrer aux pensées sérieuses de l'âme, de Dieu, de la religion, de l'éternité. Ils vivent par là dans un état de dissipation, d'ivresse perpétuelle; ils ne sentent ou feignent de ne pas sentir les reproches de leur esprit, le vide, les remords, les angoisses de leur cœur. Les autres se font un dieu ou des honneurs, ou des richesses, ou de la volupté; ils s'y abandonnent sans réserve; ils en font l'objet principal et unique de tous leurs soins, de tout leur amour; sans cesse occupés, toujours en compagnie de ces idoles de leur création, ils sentent moins le défaut de conversation du Dieu incréé. Quelques sectes ont substitué à la manière ineffable, réelle, divine qu'ont les catholiques de communiquer avec le vrai Dieu, mille autres cérémonies tout humaines, et, par conséquent, toutes fantastiques, ridicules, extravagantes et bizarres. Les *piétistes* allemands et les *quakers* anglais, avec leur enthousiasme, leurs prières, leur tremblement, leurs convulsions, leurs cris, par où ils cherchent à se mettre en communication intime et directe avec Dieu, ne font que publier, reconnaître cette grande vérité : le besoin impérieux, naturel, qu'a l'homme de posséder Dieu en lui et avec lui. Les hallucinations étranges qu'ils éprouvent véritablement dans cet état fébrile de leur âme, et auquel l'action démoniaque participe aussi largement, satisfait au mieux, ou plutôt trompe, séduit le besoin que leur cœur a de Dieu; il leur fait croire qu'il converse

véritablement et personnellement avec lui : c'est cette persuasion qui les rend si obstinés, si fanatiques dans leur secte. Enfin les philosophes, qui ont répudié tous les dogmes positifs du christianisme, toutes les vérités traditionnelles et communes de l'humanité, et qui ont pris pour point de départ de leurs recherches, pour base unique de leur science, le *moi* individuel, le *moi* personnel et privé, désespérant de parvenir, par cette voie, à communiquer véritablement avec un Dieu en dehors de l'homme, ont fini par donner à l'homme un Dieu dans l'homme lui-même, faisant de l'homme un Dieu ou une partie d'un tout, qui est tout Dieu. Là est venu aboutir le panthéisme moderne ou le protestantisme, dans différentes contrées de l'Europe, (1). Il n'est pas difficile de montrer que cet horrible système est, en effet, extravagant, honteux, diabolique et absurde; car ce n'est pas avec des raisons qu'on peut combattre chez un peuple qui, avec la vraie religion, a perdu le vrai moyen de communiquer avec Dieu. Ce système subsistera toujours chez un tel peuple, sous des noms divers; détruit sous une forme, il reparaîtra sous une autre. L'homme qui cesse de reconnaître le Dieu vrai, sera infailliblement entraîné

(1) Tout ce qui existe, étant ou esprit ou corps, le panthéisme s'est, à ce propos, partagé en trois sectes : le *kantisme*, pour qui *l'unique substance* ou le Dieu tout n'est qu'esprit; le *saint-simonianisme* et le *fouriérisme*, pour qui le Dieu tout ou la substance unique n'est que corps, chair, matière; et le *schlegelisme*, pour qui la substance unique, le Dieu universel est à la fois esprit et chair.

par l'instinct qui le pousse vers Dieu, à se fabriquer un dieu faux. Il n'y a, entre la religion et l'idolâtrie, aucun point d'arrêt où l'humanité puisse se fixer. Que si, pour les raisons que nous venons d'indiquer, l'idolâtrie proprement dite, l'idolâtrie extérieure lui est impossible, l'homme se plonge dans l'idolâtrie intérieure de lui-même ; il finit par faire un dieu de lui-même, de toute l'humanité, de tout l'univers : il lui semble alors satisfaire au besoin de rester uni à Dieu, vu que, par une croyance semblable, il a ce Dieu en lui-même, et qu'il est lui-même dans le Dieu dont il a besoin. C'est ainsi que le panthéisme, que nul, dans notre siècle, ne se serait jamais attendu à voir surgir du scepticisme du siècle dernier, est la dernière conséquence du renoncement à la vraie religion, l'enfantement monstrueux, il est vrai, mais légitime et naturel de l'hérésie (1).

(1) M. Cousin a démontré dans ses *Cours de Philosophie* que la philosophie antique en Orient et en Occident, en Chine, dans les Indes, en Perse, en Grèce, à Rome, à Alexandrie, et la nouvelle, en Allemagne, en Angleterre, en France, a eu *toujours* et *constamment* quatre phases : 1° elle s'est détachée du dogme religieux positif ; 2° elle a embrassé le *sensualisme* ou *l'idéalisme* ; 3° elle est arrivée au scepticisme ; 4° enfin, elle s'est arrêtée au mysticisme, soit au panthéisme : il a établi cette filiation des systèmes philosophiques comme une loi nécessaire de l'esprit humain. Voilà donc un philosophe, un chef d'école qui fait la censure la plus atroce, la satire la plus poignante de la philosophie dont il s'est donné comme le restaurateur : que peut-on dire, en effet, de plus concluant pour démontrer la vanité, la nullité, le danger de la philosophie qui se détache du dogme positif, quand on a proclamé qu'elle aboutit toujours et partout, et nécessairement au scepticisme et se fixe dans le panthéisme? Cette observation à part, la doctrine de

Mais redisons-le sans crainte : nous sommes, durant cette vie, dans un état d'enfance perpétuelle relativement à la connaissance de nos besoins spirituels et au mode de les satisfaire. Nous sentons, mais sans le comprendre, si ce n'est d'une façon fort confuse et incertaine, le besoin intime et naturel de notre cœur d'avoir Dieu avec nous et en nous : a combien plus forte raison ne pouvions-nous pas comprendre ni même soupçonner la manière ineffable et miraculeuse de l'apaiser ? Mais la Mère divine a pensé à nous ; dans sa sagesse infinie, elle a connu et nous a révélé ce besoin intime et caché de l'homme, sa créature et son enfant ; dans son amour infini, elle nous a préparé le moyen unique d'y satisfaire. Après cette révélation et cette marque de généreuse charité, nous savons clairement aujourd'hui pourquoi Jésus-Christ nous a laissé son corps et son sang dans le sacrement ; pourquoi il l'a institué sous forme de nourriture et de breuvage ; pourquoi il a choisi le pain et le vin afin de s'y cacher. Nous voyons clairement que le Sauveur, voulant se trouver personnellement présent en tout lieu, avec tous ses fidèles dispersés par tout le monde, converser avec eux, se donner à eux en nourriture, s'unir intimement à chacun d'eux, ne

M. Cousin, est l'ample commentaire de cette grande vérité : que l'homme a un besoin inné de Dieu, de converser intimement avec Dieu, et que la vraie religion, qui seule peut l'y conduire, étant une fois perdue, ou il se jette dans l'idolâtrie, ou, dédaignant l'idolâtrie comme chose trop honteuse et absurde, il s'abandonne et se perd dans le panthéisme.

pouvait rien faire de mieux que d'établir, comme il l'a fait, la sainte Eucharistie, ce mystère de foi grand, incompréhensible, que la raison ne scrutera jamais sur cette terre. Quant au mode dont il l'exécute, la raison voit clairement (puisque cela lui a été révélé) *pourquoi* il s'opère ; elle en saisit les relations intimes, nécessaires avec nos besoins, avec les dispositions les plus secrètes du cœur, avec ce qu'il y a de plus mystérieux, de plus intime dans la nature humaine, non moins qu'avec les autres dogmes et les autres vérités du christianisme. Sans doute l'intelligence créée reste stupéfaite, accablée devant ce prodige permanent, multiplié de la puissance divine, devant ce fruit généreux, ineffable de l'amour d'un Dieu qui se donne tout à l'homme, qui s'unit à lui de la façon la plus intime et la plus parfaite, en se faisant son aliment et son fortifiant. Mais, la croyance en étant une fois admise, loin de sembler un prodige superflu, un excès inexprimable de la part de Dieu, on voit et l'on comprend qu'il a sa raison d'être dans les dispositions, dans les inclinations imprimées par Dieu lui-même dans le cœur de l'homme ; on voit que, quelque indigne que l'homme fût devenu par le péché de cet excès de la bonté divine, il convenait néanmoins à cette divine bonté, supposé qu'elle s'était libéralement et miséricordieusement décidée à racheter l'homme, à le réhabiliter, à réparer toutes ses pertes, à le replacer à la hauteur du rang d'où il était descendu, à l'élever à l'état déifique et parfait ; il lui

convenait, dis-je, d'instituer l'Eucharistie, afin de répondre à tous les instincts primitifs, naturels, légitimes de l'homme ; de se communiquer à lui de la manière la plus intime, de le transformer en elle-même; ce qui constitue son bonheur, sa perfection et sa gloire tout entière. On voit, maintenant que le mystère nous a été manifesté, que, sans cette marque de la bonté infinie de Dieu, notre félicité terrestre eût été incomplète ; que quelque chose eût manqué à notre amour. Loin de nous paraître comme une institution accidentelle, accessoire à la vraie religion, la vraie religion cesserait d'être intelligible sans ce mystère qui en est le comble, le complément, le sceau, la magnificence, la dernière perfection possible sur la terre.

O mystère eucharistique, que vous êtes grand, admirable, précieux, magnifique! ô divin mystère, recevez aujourd'hui les humbles hommages de notre foi, de notre amour! Non-seulement nous vous croyons et nous vous adorons, mais nous vous reconnaissons encore et nous vous louons comme le mystère où le Verbe fait chair a voulu étendre et accomplir, même en chacun de nous en particulier, le prodige de son incarnation, s'unir à nous, habiter en nous, nous enrichir des trésors de sa sagesse et de sa bonté (1).

(1) Verbum caro factum est, et habitavit in nobis... plenum gratiæ et veritatis.

SECONDE PARTIE.

La manière la plus convenable de témoigner notre gré, notre reconnaissance à celui qui nous a donné une chose, c'est d'en user promptement, souvent, avec joie, avec plaisir et complaisance. Le mode le plus convenable, le plus agréable à Jésus-Christ, de lui témoigner notre reconnaissance pour le don insigne, précieux qu'il nous a légué dans la communion eucharistique, est donc de communier souvent. Surtout que, en communiant fréquemment, avec les dispositions requises, outre que nous montrons à notre bon Sauveur l'estime que nous faisons de ce don ineffable de son amour, nous nous procurons encore les plus grands avantages; car le témoignage de notre gratitude envers Jésus-Christ nous est d'autant plus utile, qu'il lui est à lui-même plus agréable. Aussi les Pères ne cessent-ils de recommander l'usage fréquent de la communion. Considérez, nous dit saint Jean Chrysostome, avec quelle avidité l'enfant s'attache au sein de sa mère et comment il le presse de ses tendres lèvres pour en obtenir le lait. C'est avec le même empressement, et même plus grand; c'est avec le même transport, et même plus vif, que nous devons nous asseoir au banquet divin où Jésus-Christ, comme une bonne mère, nous présente son sein spirituel rempli de son sang; que, pareils à des enfants allaités, nous devons y demeurer attachés, afin d'y sucer l'aliment de la grâce et

de la vie spirituelle (1). Saint Cyprien disait : « Lorsque, dans l'Oraison Dominicale, nous demandons à Dieu notre pain quotidien, nous demandons Jésus-Christ dans l'Eucharistie, puisque, dans ce sacrement, Jésus-Christ est pain de vie, pain non commun à tous, mais seulement à nous chrétiens; et nous demandons que ce pain nous soit donné journellement, vu que, ayant une fois recouvré la vie de la grâce et commencé à vivre en Jésus-Christ, la communion fréquente est le moyen le plus efficace pour ne plus nous séparer de ce corps divin et pour conserver en nous sa sanctification et son amour (2). » Saint Basile le Grand recommande aussi chaleureusement, comme une pratique souverainement fructueuse et pieuse, la communion quotidienne du corps et du sang très-précieux du Sauveur : parce qu'il est manifeste, dit-il à ceux qui veulent l'entendre, que la participation fréquente à l'auteur de la vie est la même chose que vivre souvent de lui et avec lui (3). Saint Augustin déclare (et saint Isidore

(1) Tanta igitur charitate affecti, non torpeamus. Non videtis quanta infantes animi alacritate mamillas arripiunt; qua pressione papillis infligunt labia? Non minori cupiditate nos quoque ad hanc mensam et ad hujus Calicis spiritualem papillam accedamus : imo vero majori desiderio, quasi lactentes pueri, gratiam spiritus sugamus (*Homil.* 85 *in Matth.*

(2) Panis vitæ Christus est, et Panis hic omnium non est, sed noster est; et ideo panem nostrum, id est Christum dari nobis quotidie petimus, ut qui in Christo manemus et vivimus, a sanctificatione ejus et corpore non recedamus (*De Oration. Domini*).

(3) Singulis certe diebus communicare et participare sancto Corpori et

de Séville a mis cette déclartion en canon) que recevoir Jésus-Christ indignement, c'est le recevoir en état de péché mortel et sans avoir reçu préalablement le sacrement de pénitence ; mais que, hors ce cas où il est interdit au chrétien de s'approcher de l'autel, les fautes légères ne sont pas une raison pour se priver de la *communion journalière*, puisque cette communion journalière en est le remède le plus assuré (1).

Personne n'a, plus que saint Ambroise, insisté sur la pratique de la communion *de chaque jour*. Voici comment il s'exprime : « Si Jésus-Christ lui-même nous a révélé que son sang divin est toujours consacré, toujours répandu pour la rémission des péchés, je dois donc recevoir constamment en moi ce sang divin, afin que mes péchés me soient toujours remis ; et comme je suis toujours porté, exposé à pécher, ainsi je dois toujours avoir en moi l'antidote et le remède contre le péché (2). » Ce même saint docteur continue à dire : « Si l'Eucharistie est le vrai pain

Sanguini Christi, bonum et fructuosum est. Jam vero quis dubitat, quin vitæ frequentius participare non sit aliud omnino quam frequenter vivere (***Epistol.*** 289 ***ad Cæsariam Patriciam***)?

(1) Hoc est indigne accipere, si eo tempore accipiat, quo debet agere pœnitentiam. Cæterum peccata, si tanta non sunt ut excommunicandus quisquam homo judicetur, non debet se a ***quotidiana medicina*** Dominici Corporis separare (***Epistol.*** 118 ***ad Januarium***).

(2) Si quotiescunque funditur Sanguis, in remissionem peccatorum funditur, debeo illum semper accipere, ut semper mihi peccata dimittantur. Qui semper pecco, semper debeo habere medicinam (***De Sacram.***, lib. IV).

quotidien, par quelle imprévoyance, ô homme, ne te mets-tu en peine de ne le recevoir qu'une fois l'an? Ah! comme le besoin que tu en as est journalier, la force qu'il te donne est aussi journalière : décide-toi à le manger chaque jour, à la condition, cependant, de vivre de manière à pouvoir le recevoir chaque jour. Ne dis pas que tu ne te crois pas assez saint pour pouvoir communier journellement ; car il ne faut pour cela que l'éloignement pour le péché ; et si tu ne vis pas dans cet éloignement, tu ne mérites pas même de communier une fois chaque année (1). Quand on a une plaie au corps, on ne cesse d'y appliquer le baume propre à la guérir. Et, puisque nous sommes tous sous l'empire des conséquences funestes du péché, que nous avons tous une âme remplie de plaies, tous nous devons fréquenter l'auguste sacrement, seul remède propre à la guérir (2). » Saint Cyrille d'Alexandrie s'élève avec toute la force de son zèle contre ceux qui entrent à peine une fois l'an dans l'église, ou qui ne reçoivent presque jamais la divine Eucharistie, affectant pour excuse le respect religieux, la crainte révérentielle que ce sacrement leur inspire : il dit que c'est un respect malentendu que celui qui éloigne le chrétien

(1) Si quotidianus est panis, cur post annum illud sumis? Accipe quotidie, quod quotidie tibi prosit. Sic vive, ut quotidie merearis accipere. Qui non meretur quotidie accipere, non meretur post annum accipere (*Ibid.*, lib. IV).

(2) Qui vulnus habet, medicinam requirit. Vulnus est, quia sub peccato sumus : medicina est cœleste et venerabile sacramentum (*Ibid.*).

de la communion fréquente; que ce respect n'est pas une vertu, mais un vice, une vaine excuse, un prétexte emprunté, par où les chrétiens de peu de foi cherchent à couvrir leur froideur, leur indifférence pour cet aliment divin. Malheureux! ajoute-t-il, qui ne vous apercevez pas que votre éloignement de l'autel est une religion fausse, un scandale réel, un piége pour votre âme ; car, en refusant de vous approcher de celui qui seul peut vous vivifier, vous vous excluez vous-mêmes de la vie éternelle (1)! Ah! si vous saviez, en tenant cette conduite, quel est celui dont vous suivez les inspirations et dont vous secondez les séductions! Vous cédez aux suggestions du démon; vous êtes le jouet de ses astuces toujours variées et funestes. Vous ne vous apercevez pas qu'après vous avoir entraînés dans toutes les habitudes du vice, en vous inspirant aujourd'hui de vous éloigner des saints autels, il vous fait haïr, prendre en horreur la source unique de la grâce qui pourrait vous guérir (2) !

C'est pour ces motifs que le saint Concile de Trente a déclaré que c'est son désir et son vœu que les fi-

(1) Intelligant qui cunctanter et vix ecclesias adeunt et longo temporum spatio eulogiam frequentare desinunt; et ex eo quod nolunt Christo mystice communicare damnosum metum ac reverentiam præstant ; æterna vita seipsos excludere dum vivificari renuunt; et recusationem illam tametsi a metu ac religione præfecta videatur in lapsum et scandalum cadere.

(2) Satanæ variæ ad decipiendum artes : postquam eos malis inquignavit, ipsam quoque ratiam cogit exhorrescere (*Comment. in Joan.*, lib. III).

dèles puissent communier, non-seulement spirituellement, mais encore sacramentellement à chacune des messes où ils assistent (1). Et cela non-seulement parce que la communion est partie intégrante du sacrifice ; et, pour cette raison, comme tous les fidèles qui y assistent, l'offrent simultanément avec le prêtre, ainsi ils devraient tous communier simultanément avec lui ; mais encore parce que ce serait le moyen de retirer du très-saint sacrifice le fruit le plus copieux (2). C'est pour ces raisons que les fidèles de l'Église primitive communiaient chaque jour, non-seulement les prêtres et les vierges, mais encore les laïques et les gens mariés. C'est pourquoi les grands saints suscités de Dieu au XVIe siècle, pour la réforme du christianisme (en opposition aux monstres d'hérésie que le démon vomit pour le détruire), un saint Gaëtan, un saint Ignace, un saint Philippe de Néri, un saint Charles Borromée, un saint François de Sales, un saint André Avellin, un saint Pierre d'Alcantara, un saint Jean de la Croix, une sainte Thérèse, mirent tous leurs soins à attirer les fidèles à la communion fréquente. Par cette pratique salutaire, qu'ils encouragèrent de leurs discours et de leurs écrits, ils réussirent à réformer les mœurs relâchées des peuples, à ranimer la piété à demi éteinte,

(1) Optaret sancta synodus, ut singulis missis fideles adstantes non solum spirituali affectu, sed et sacramentali etiam Eucharistiæ perceptione communicarent (*Sess.* 22, *Can.* 6).

(2) Quod ad eos hujus sanctissimi Sacrificii fructus uberior proveniret (*Ibid.*).

à faire refleurir toutes les vertus de l'Evangile.

Je n'ignore pas les difficultés que vous voudriez m'opposer : c'est-à-dire qu'on voit dans un grand nombre de ceux qui s'approchent des autels toutes les misères, toutes les faiblesses de l'homme, et rien de la sainteté du chrétien. Je ne prétends point contester ces faits, bien qu'il y ait beaucoup à retrancher de ce que l'on croit et de ce que l'on dit. Oui, cela est vrai, malheureusement, et je le sais comme vous et mieux que vous. Aussi n'ai-je pas la prétention de vouloir défendre les sacriléges de quelques âmes horriblement hypocrites, qui ne communient fréquemment qu'afin de voiler, par cet acte de piété feinte, leurs passions réelles, leur désir de captiver l'estime du public et de détourner les yeux du monde des turpitudes secrètes de leur conduite. Je déplore, je réprouve, je condamne avec vous et plus que vous le scandale de certaines âmes qui ne retirent pas d'autre fruit de leurs communions que le droit prétendu de se pardonner à elles-mêmes, et de se voir pardonner aussi par autrui, la dissipation de l'esprit, l'obstination à leur jugement, l'indocilité envers les supérieurs, les jalousies et les mépris envers les égaux, la hauteur avec leurs inférieurs, la licence des murmures, la satisfaction de la gourmandise, la servilité du respect humain, les pompes du luxe, l'attachement à l'intérêt, le goût des spectacles, la fureur des divertissements, les flatteries, les caprices de l'amour-propre, les bizarreries de la dévotion. Je déplore, réprouve, condamne avec vous

et plus que vous l'illusion funeste, l'erreur volontaire de quelques âmes qui, négligentes, indifférentes quand il s'agit de corriger leurs défauts, de mortifier leurs passions, de réprimer leur humeur, d'acquérir les vertus chrétiennes, de montrer du zèle, d'exercer la charité, d'accomplir les devoirs de leur état, sont cependant tout feu pour communier souvent, faisant consister toutes les obligations de la vie chrétienne à se montrer souvent aux pieds de nos saints autels. Oui, je réprouve, condamme tous ces abus, parce que la religion elle-même, l'Église les condamne et les réprouve. Malheur, dis-je, à ces âmes hypocrites, fausses, téméraires, sacriléges qui convertissent en poison ce divin aliment de vie! Mais qu'est-ce que tout cela prouve? Cela prouve que, comme il y en a qui abusent des saintes Ecritures, ce qui enfante les hérésies, ainsi il y en a qui abusent du divin sacrement, ce qui produit les sacriléges. Mais cela ne prouve rien contre l'utilité et la nécessité de la communion fréquente : pratique appuyée par l'exemple des premiers fidèles, insinuée par les Pères, recommandée par les conciles, provoquée par les saints, suivie par les âmes véritablement chrétiennes de tous les temps et de tous les lieux. Car, si l'abus qu'on fait d'une chose suffisait pour en condamner indistinctement l'usage, il faudrait condacner toutes les pratiques de religion, vu que, comme il n'y a rien de si inoffensif, de si salutaire dont quelques-uns n'abusent pour le corps; ainsi il n'y a rien de si innocent, de si saint dont d'autres n'abu-

sent pour l'âme. Il est donc tout-à-fait déraisonnable, absurde de condamner la fréquente communion pour la raison que quelques-uns abusent de cette pratique très-sainte et très-utile, afin de couvrir leurs torts, d'entretenir leurs vices, de contenter impunément leurs penchants mauvais.

Mais qui sont ceux qui s'élèvent avec plus de force contre l'abus que quelques-uns font de la communion fréquente? Sont-ce peut-être les hommes d'une foi vive, d'un zèle pur, d'une vie irréprochable et sainte? Sont-ce les hommes qui s'approchent rarement, il est vrai, des autels, mais qui y viennent avec un esprit d'humilité, la délicatesse de conscience, la pureté de cœur, la dévotion affectueuse qu'exige la communion? Ah! non, sans doute; ce sont, au contraire, ces hommes profanes dans les idées, dans les maximes, dans les affections et dans la conduite; des chrétiens qui n'ont que l'apparence de la religion qu'ils professent, qu'ils déshonorent par leurs vices, qui ne communient jamais ou qui le font seulement une fois l'année, mus par la peur des anathèmes de l'Église ou par l'influence du respect humain. Ce sont les ennemis secrets de la religion, qui, mécontents de ce que d'autres exécutent ce qu'ils n'ont pas le courage de faire eux-mêmes, cherchent à décrier toutes les pratiques de la vraie vertu et de la vraie dévotion. Ames chrétiennes, qui ne rougissez pas de fréquenter le banquet divin, combien ne vous est-il pas glorieux d'avoir pour enseurs de pareils ennemis!

Voici ce qu'au fond il y a en tout cela de plus commun, de plus certain, de plus évident : si, dans les personnes qui usent fréquemment de l'Eucharistie, on découvre bien des défauts; on ne voit aucune vertu dans vous, hypocrites, critiques injustes, zélateurs douteux : les faiblesses des dévots indiquent qu'ils n'ont pas cessé d'être hommes, malgré la fréquente communion ; mais, pour vous, vous montrez que vous n'avez pas même commencé à être chrétiens. Par les chutes que font les âmes spirituelles, chutes dont elles s'humilient, se confondent, s'affligent, elles indiquent que l'œuvre de leur perfection n'est pas encore achevée ; pour vous, vous montrez à tout le monde que vous n'avez pas encore mis la première main à votre salut : ceux-là pourraient être plus saints ; mais vous, vous êtes dominés par tant d'habitudes coupables, par tant de passions, que vous pourriez à peine devenir plus pécheurs.

Effectivement, où trouve-t-on, où admire-t-on plus purs et plus parfaits la piété sincère, la délicatesse de conscience, l'accomplissement fidèle de tous les devoirs de religion et de société, la pudeur timide, l'honnêteté incorruptible, l'amour de la justice, le zèle sincère pour la religion, la charité généreuse, les vraies et solides vertus chrétiennes, sinon dans ceux qui communient souvent avec les dispositions requises? Où trouve-t-on, au contraire, réunis ensemble, le libertinage éhonté, la sordide avarice, l'oppression cruelle du pauvre, l'ambition effrénée, l'esprit de calomnie, de médisance, l'oubli de toute

maxime religieuse, le mépris de toutes les lois de Dieu, de l'Eglise, l'indifférentisme religieux, l'impiété, tous les vices en un mot, si ce n'est chez ceux qui n'usent jamais, ou presque jamais des saints mystères ?

Au lieu donc de censurer les autres, ô juges impudents de la vraie dévotion ! censurez, condamnez, humiliez-vous vous-mêmes, tremblez pour vous; car, selon la menace manifeste que vous a faite Jésus-Christ, apostats volontaires de son corps et de son sang, vous serez un jour les exilés contraints de son royaume (1).

Pour vous, âmes vraîment attachées à Jésus-Christ, qui faites vos délices, votre consolation, votre gloire de son sacrement, rendez-vous supérieures aux censures iniques des faux docteurs, aux critiques méchantes des chrétiens les plus mauvais, aux moqueries sacriléges des impies. Continuez à fréquenter la table divine avec un esprit toujours plus humble, avec un cœur toujours plus pur, avec un amour toujours plus tendre, des désirs toujours plus ardents; en recevant souvent en vous, en donnant un asile continuel au Verbe fait chair, avec toute la plénitude de sa grâce et de sa vérité, vous multiplierez vos droits, vos mérites pour le posséder dans la gloire : là l'union et l'habitation de lui en vous et de vous en lui sera plus intime, la participation à sa grâce

(1) Nisi manducaveritis carnem filii hominis et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis.

et à sa vérité plus abondante ; là, conséquemment, vous pourrez redire au milieu des transports toujours croissants de reconnaissance et de louanges : *Verbum caro factum est, et habitavit in nobis, plenum gratiæ et veritatis.*

TRENTE-SIXIÈME HOMÉLIE.

L'entrée triomphante de Jésus-Christ dans Jérusalem.

S. Matthieu, chap. XXI; *S. Marc*, chap. XI; *S. Luc*, chap. XIX; *S. Jean*, chap. XII.

> Exulta satis, filia Sion : Ecce Rex tuus venit tibi justus (mansuetus) et Salvator: ipse pauper , et ascendens super asinam et super pullum, filium asinæ; et dissipabitur arcus belli, et loquetur pacem gentibus, et potestas ejus usque ad terminos terræ. (ZACH. IX.)

Ainsi que Jésus-Christ est homme et Dieu, ainsi ses mystères sont un assemblage de simplicité et de grandeur, de modestie et de majesté, de pauvreté et de magnificence. Mais de même que les misères réelles de la nature humaine dont il était revêtu, n'altéraient en rien la vérité de la nature divine de sa personne ; de même les apparences humbles n'obscurcissaient en aucune manière la grandeur, la magnificence et la gloire de ses mystères. Admirez, en effet, le mystère d'aujourd'hui, tel que, sept siècles auparavant, Zacharie l'a décrit, en évangéliste

plutôt qu'en prophète. Il est vrai que Jésus-Christ, selon cette admirable histoire plutôt que prophétie, entre aujourd'hui dans Jérusalem, accompagné seulement de ses apôtres, sans autre armée que la foule qui lui est dévouée, sans autre arme que la palme et l'olivier, sans autre monture qu'une abjecte bête de somme, sans autre parure que les vêtements simples de ses disciples; sans autre pompe que la modestie de son regard, la douceur de son visage, la pauvreté, la mansuétude de sa contenance (1). Néanmoins, ajoute le prophète, sous des apparences aussi simples, aussi abjectes et aussi pauvres, il ne s'en montre pas moins le Fils de Dieu, Sauveur de l'homme (2); il ne s'en montre pas moins le roi juste et puissant des Juifs, qui, brisant les armes de ses ennemis, assujettit et incorpore en ce jour les Gentils à son royaume pacifique (3); il ne s'en montre pas moins le Dieu créateur et maître de tout, dont l'empire n'a d'autres confins que l'univers, d'autre terme que l'éternité (4). Aussi cette entrée, si insignifiante en apparence, n'en est pas moins un des prodiges les plus frappants, un des plus grands événements de la vie du Seigneur; événement digne de l'admiration et des transports de la véritable Sion et de

(1) Ascendens super asinam et super filium asinæ, venit tibi mansuetus et pauper.

(2) Salvator.

(3) Rex tuus, justus; et dissipabitur arcus belli, et loquetur pacem gentibus.

(4) Et potestas ejus usque ad terminos terræ.

l'Eglise (1). Nous tâcherons de considérer ce soir (2) comment le Seigneur, par son entrée à Jérusalem, a rempli aujourd'hui une prophétie aussi remarquable; comment, sous des apparences si humbles, il s'est montré vrai Dieu, vrai roi et vrai Sauveur du monde. Nous tâcherons, pour la gloire de Notre-Seigneur, de découvrir ces mystères que l'orgueil méprise, parce qu'il ne les connaît pas; mystères cependant infiniment précieux à la foi qui les croit, les goûte et les admire. Commençons.

PREMIÈRE PARTIE.

La loi prescrivait aux Juifs de se pourvoir au mois de Nizan, durant lequel la pâque était célébrée, dès le dixième jour, d'un agneau qui devait être immolé le quatorzième du même mois et mangé le soir (3); de sorte que le dimanche précédent, comme aujourd'hui, les agneaux qui devaient être sacrifiés le jeudi suivant, entraient dans la ville ornés de rubans et de fleurs, au milieu des acclamations du peuple.

Rien n'est plus assuré dans l'Eglise, par les autorités de l'Ecriture et de la tradition, que cet agneau, immolé à Pâque par les Juifs, était le type et la fi-

(1) Exulta satis, filia Sion.

(2) Cette homélie a été prononcée le soir du dimanche des Rameaux; car, en ce jour, on ne prêche à Saint-Pierre que le soir.

(3) Decima die mensis tollet unusquisque agnum; et servabit usque ad quartam decimam diem; immolabitque eum multitudo filiorum Israel ad vesperam.

gure de Jésus-Christ, véritable Agneau de Dieu, qui devait être sacrifié pour effacer le péché du monde (1).

Selon les interprètes, Jésus-Christ, véritable Agneau de Dieu, figuré par ce rite, voulut, afin d'accomplir cette cérémonie prophétique, entrer dans Jérusalem le jour même où les agneaux qui le figuraient y étaient introduits (2). Il y entre au milieu des acclamations de ce même peuple qui allait le sacrifier quatre jours après, exactement comme les agneaux y entraient ce jour au milieu des vivats du peuple qui les immolait au quatrième jour suivant. Mais de même que le peuple tout entier, avant de prendre part à l'immolation des agneaux et d'en verser le sang le soir du jeudi, que le peuple tout entier, dis-je, les fêtait le dimanche à leur entrée ; qu'il les considérait, les reconnaissait comme le signe visible de la protection divine et du salut de tous ; de même Jésus-Christ, avant que tout ce peuple conspirât sa mort et son immolation le jeudi, en demandant à grands cris que son sang retombât sur toutes les familles et sur tous les individus juifs (3), voulut aussi être fêté par ce peuple ce même jour ; il voulut en être reconnu, salué, acclamé comme le vrai roi d'Israël, le vrai Messie, le vrai Sauveur, juste, saint, pur, béni, séparé des pécheurs, et par conséquent

(1) Ecce Agnus Dei, ecce qui tollit peccatum mundi (*Joan.* I).

(2) Quam figuram Christus implendo, eadem die Jerosolymam intrare voluit (Jansen.).

(3) Sanguis ejus super nos et super filios nostros.

le véritable agneau, la véritable victime, seule digne d'être immolée en sacrifice à Dieu pour le salut des hommes (1).

O sagesse ! ô providence ! ô dessein de ce Dieu Sauveur, attentif à se faire reconnaître comme le type de toutes les figures, l'objet de toutes les prophéties, la réalité de toutes les images, la vérité de toutes les ombres, et à prouver que tout avait été écrit de lui, que tout convergeait en lui; que la loi tout entière, avec ses rites et ses cérémonies, disposée pour lui et par lui, aurait sa fin, sa réalité, son complément en lui et par lui (2)!

Gardons-nous d'oublier les circonstances, futiles en apparence, très-graves en réalité, dont le Seigneur fit précéder son entrée mystérieuse en la ville où il devait accomplir son sacrifice.

Les évangélistes rapportent donc que le Sauveur, allant à pied du côté de Jérusalem (3), s'arrêta à un mille de distance de la cité, au village de Béthanie, près Bethphagé, et qu'il appela à lui deux de ses disciples : « Allez, leur dit-il, allez sur-le-champ au bourg qui est vis-à-vis de vous (4). Dès que vous y serez entrés, vous verrez une ânesse et son ânon liés au dehors d'une porte, au

(1) Hosanna filio David, hosanna in excelsis; benedictus qui venit rex; benedictus qui venit in nomine Domini (*Matth.* 9; *Luc.* 38).

(2) *Finis* legis Christus est (*Rom.* x).

(3) Cum appropinquasset Jerosolymæ.

(4) Ite in castellum quod contra vos est.

milieu de la voie publique (1). Ne vous informez aucunement à qui ils appartiennent ; ne vous occupez point d'examiner s'il convient de les prendre sans rien dire ; déliez-les et amenez-moi tout de suite et la mère et le petit. Je sais que personne encore n'a monté ce dernier. Vous pourriez, pour cette raison, le considérer comme indompté et peu convenable pour moi, et dire qu'une seule monture serait plus que suffisante. Je veux l'un et l'autre (2).

« On vous dira : Que faites-vous ? Pourquoi déliez-vous ces animaux ? De quel droit prenez-vous ce qui ne vous appartient point. Alors, sans entrer dans tant d'explications, vous répondrez simplement : Le Seigneur a besoin de ces montures, leur concours lui est nécessaire, et sur-le-champ on vous les abandonnera (3). »

Combien cette ordonnance du Seigneur n'est-elle pas majestueuse dans sa simplicité ! Combien cette parole qu'il place dans la bouche des deux apôtres n'est-elle pas magnifique : « Le Seigneur en a besoin ! » Il leur défend ainsi de dire : Notre Seigneur, votre Seigneur, le Seigneur de Nazareth, le Seigneur de Jérusalem, en leur ordonnant de dire seulement :

(1) In quod statim introeuntes, invenietis asinam alligatam et pullum.

(2) Pullum alligatum, super quem nemo adhuc hominum sedit : solvite, et adducite mihi (*Matth.* 1, 2; *Luc.* 29, 30).

(3) Si quis dixerit : Quid facitis? Quare solvitis ? Sic dicetis ei : Quia Dominus his opus habet; Dominus operam ejus (pulli) desiderat. Et statim dimittet eos (*Matth.* 3; *Luc.* 31).

« Le Seigneur, » sans y ajouter aucune particule, uniquement propre à limiter son domaine et sa puissance. Il leur enjoint de l'annoncer comme le Seigneur par excellence, le Seigneur absolu, le Seigneur vrai, le Seigneur unique qui, précisément parce qu'il n'est pas le Seigneur d'une chose ou d'un lieu particulier, est le Seigneur universel de tout, du ciel et de la terre, des hommes et des animaux, de tout ce qui vit et de tout ce qui existe (1). Combien n'y a-t-il pas d'autorité dans ces autres paroles : « Et tout de suite on vous les abandonnera (2) ! » C'était dire, en effet : Vos paroles auront infailliblement et subitement leur effet, parce qu'elles emprunteront de moi, qui vous les ai suggérées, une force irrésistible. Il ne sera rien répliqué à votre réponse. On ne vous demandera ni gage ni sûreté ; nul ne vous suivra pour savoir où vous conduirez ces animaux. On ne vous recommandera point de les ramener aussitôt après que je m'en serai servi ; mais on les laissera à votre disposition, comme si vous en étiez les maîtres (3).

Toutes ces circonstances s'exécutent précisément comme Jésus-Christ l'a ordonné et prédit. Les deux disciples trouvent les deux animaux à la place indiquée, et se mettent à les délier. Le propriétaire les en reprend ; mais, après avoir ouï la grande parole que Jésus-Christ avait enjoint à ses disciples de pro-

(1) Dicite : Dominus.

(2) Et confestim dimittet eos.

(3) Et confestim dimittet eos.

noncer : « Le Seigneur en a besoin, » il les cède sans autre difficulté (1). O sagesse, ô puissance, ô gloire de Notre-Seigneur ! Il n'a pas seulement vu de loin toutes ces circonstances, mais il les a préparées lui-même. C'est par sa disposition que les apôtres trouvent le tout exactement comme il le leur a prédit, sans qu'une syllabe de sa prédiction ne soit accomplie. Arbitre de la volonté du propriétaire des animaux, il les lui a fait attacher dans un lieu visible, il en rend le maître docile et obéissant à croire les disciples sans hésitation. Il préside à tout, sans avoir l'air d'y prendre part; éloigné, il est présent à tout; tout lui obéit, sans que ni les uns ni les autres connaissent le maître invisible de qui ils dépendent. Ayant donc conduit à Jésus-Christ l'ânesse et l'ânon, les apôtres les couvrirent de leurs propres vêtements, et y firent asseoir le Seigneur (2).

Mais que signifient tous ces détails? De Béthanie à Jérusalem, il n'y avait qu'un mille de distance, et le Seigneur l'avait parcouru plusieurs fois à pied : pourquoi donc faire aujourd'huice trajet à l'aide d'une monture? et, si une seule monture lui suffit, pourquoi en veut-il absolument deux ? Pourquoi veut-il faire son entrée à Jérusalem d'une manière tout-à-fait insolite? Peut-on conjecturer que le Seigneur en ait agi de la sorte par nécessité, ou pour sa commodité ?

(1) Euntes discipuli, invenerunt sicut dixit illis; et fecerunt sicut præcepit illis Jesus (*Matth.* 6).

(2) Et adduxerunt asinam et pullum ad Jesum, et imposuerunt super eos vestimenta sua; et eum desuper sedere fecerunt (*Matth.* 7).

Non, assurément : il fautdonc nécessairement y rechercher quelques mystères et de grands mystères.

Saint Matthieu, en citant la prophétie de Zacharie, dit que ce fait tout entier, si singulier, si extraordinaire et si nouveau, en fut l'accomplissement (1) ; et saint Jean fait remarquer que les apôtres ne comprirent rien alors à cet événement (2) ; que ce ne fut qu'après sa résurrection, lorsqu'il leur communiqua l'intelligence des Ecritures, au souvenir de cette journée, qu'ils comprirent que Jésus-Christ y avait accompli la prophétie de Zacharie ; que cette prédiction le regardait ; que, sans y rien comprendre, ils avaient contribué eux-mêmes à cet accomplissement (3). Or, il est incontestable, et les Juifs en conviennent, que cette magnifique prophétie regarde le Messie et ne peut regarder que lui. Le Messie, en effet, y est dépeint avec tous les caractères de son rôle, de sa mission et de ses prodiges. Il est constant encore que cette prophétie ne s'est accomplie à la lettre qu'en Jésus-Christ et par Jésus-Christ : c'est de lui seul qu'on lit qu'il est entré dans Jérusalem en la manière tracée par le prophète ; et nul, avant ni après lui, n'y est entré de cette façon. Il y a donc dans la conformité parfaite du fait avec la prédiction

(1) Hoc autem totum factum est, ut adimpleretur quod dictum est per Prophetam dicentem : Dicite, filiæ Sion : Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus super asinam et pullum filium subjugalis (*Matth.* 4).

(2) Hæc non cognoverunt discipuli ejus primum.

(3) Sed quando glorificatus est Jesus, tunc recordati sunt, quia hæc scripta erant de eo, et hæc fecerunt ei (*Joan.* 16).

une nouvelle preuve à quoi l'on ne saurait rien opposer, que Jésus-Christ est le vrai Messie, le vrai Sauveur annoncé au monde et attendu du monde. Telle est la première raison pourquoi notre Seigneur voulut entrer à Jérusalem sur une monture si humble et si glorieuse : il voulut accomplir une prophétie aussi remarquable, et obtenir par là la foi des Juifs et nous fortifier de plus en plus dans la nôtre (1).

Mais comme les prophéties ont servi à Jésus-Christ, et non Jésus-Christ aux prophéties ; comme il n'en est pas arrivé ainsi, parcequ'il en avait été prédit de la sorte; qu'il a été prédit ainsi, parce que les événements devaient se réaliser de cette manière, il nous reste toujours à retracer les mystères que le Seigneur accomplit, et qui doivent être d'autant plus grands, que les circonstances qui leur ont servi de voiles sont plus ordinaires ; car, tandis que les puissants du monde sont forcés d'employer de grands moyens pour exécuter leurs projets ; projets qui n'ont souvent rien de grand que la vanité et la faiblesse, Jésus-Christ, qui est la grandeur même, qui n'a besoin de rien, convertit les obstacles en moyens de réussite ; il choisit ce qu'il y a de plus infime, pour exécuter de grandes choses ; ce qu'il y a de plus vil, pour figurer les plus grandes opérations. Rien n'est plus digne de lui que ce choix de circonstances les plus basses en apparence, pour représenter ses plus grands

(1) Hoc autem... (Ut supra).

mystères (1). N'allons pas, néanmoins, juger un fait pareil avec les idées grossières des hommes qui, plus stupides que les animaux que Jésus-Christ s'est fait amener aujourd'hui, ne sauraient comprendre le fond de la religion (2); mais, à l'aide des Ecritures, premier interprète des Ecritures, tâchons de découvrir, nous dit saint Hilaire, dans cette série de circonstances futiles en apparence, la suite de grands faits futurs, et l'histoire de la religion chrétienne dépeinte au vif sous le voile de la parabole (3).

D'après l'Ecriture, l'animal de somme c'est l'homme qui, ayant stupidement oublié Dieu, s'abandonne à la licence des sens et des passions. Ainsi David, après avoir cédé à la concupiscence charnelle, au point d'avoir souillé la couche d'autrui et versé le sang de son prochain, déclare être devenu devant Dieu un animal immonde et stupide (4). En mentionnant les débordements auxquels les hommes s'étaient abandonnés, pour avoir oublié la vérité et la loi divine, il dit également : « L'homme n'a pas voulu comprendre sa dignité ; il s'est dégradé, s'est avili jusqu'à la condition des bêtes; il est devenu en tout semblable à elles (5). » Sachez donc bien le comprendre, ô chré-

(1) Infirma mundi elegit Deus.

(2) Quibus non est intellectus.

(3) Omnis hæc species futuri ordinem tenet; et parabolicis significationibus futuri forma præmittitur (Com. *in cap.* XXI *Matth.*).

(4) Ut jumentum factus sum apud te.

(5) Homo cum in honore esset, non intellexit; comparatus est jumentis insipientibus; similis factus est illis (*Psalm.*).

tiens! qui, méconnaissant la noblesse de votre origine, la sainteté de votre baptême, l'excellence de votre profession, la dignité de votre nom, vous livrez sans réserve aux délices des sens : tandis que vous marchez sur la terre avec vos pieds, vous traînez votre âme sur le sol ; vous regardez le ciel, et vous demeurez inclinés vers la terre ; vous avez une âme intelligente et immortelle, et vous vivez uniquement pour le corps et dans le corps ; vous avez la raison, et vous n'êtes guidés que par l'instinct : riches dans vos vêtements, élégants dans vos manières, délicats dans votre personne, vous n'êtes que des animaux à formes humaines. Rien ne vous manque pour les égaler : la seule chose qui vous en distingue, c'est ce reste de liberté et d'intelligence que les passions vous ont laissé et par où vous êtes coupables (1). Les animaux dont il s'agit aujourd'hui, signifient, à ne pas en douter, selon saint Jean Chrysostome, l'état où les hommes étaient réduits à l'avénement du Sauveur (2). Origène a dit aussi : Ne soyons point surpris que, dans ce trait de l'Evangile, les hommes soient comparés aux bêtes de somme ; car c'est probablement ce fait que David avait en vue quand il disait : « Je suis devenu comme un animal devant Dieu (3). »

(1) Homo cum... (Ut supra).

(2) Jumentum est præ cæteris animal magis irrationale, immundum, stultum, ignobile et oneriferum : sic fuerunt homines ante Christi adventum (*Imperf.* Homil. 37 *in Matth.*).

(3) Non tibi sermo insulsus videatur, quod intelligentes homines animalibus comparentur : forsan enim, tale aliquid intelligens, Propheta dixit : Sicut jumentum factus apud te (Homil. 14 *in Matth.*).

Ces animaux sont au nombre de deux, la mère et son petit ; et cela pour indiquer les deux peuples, nous dit saint Jérôme. La mère est la Synagogue juive, le peuple Juif soumis au joug, au bât très-lourd de la loi ; le petit, libre, indompté, figure le peuple gentil (1). Observez, nous dit saint Augustin, la remarque faite par le Seigneur sur le petit, quand il le nomme une *bête que personne n'a encore montée* (2). Avec quelle justesse n'a-t-il pas indiqué, par cette seule observation, le caractère du peuple gentil, qui, étranger à la loi mosaïque, ne possédait ni religion, ni sacerdoce, ni maître véritable (3). Saint Cyrille déclare à son tour que le Seigneur, par ce fait, a voulu indiquer dès-lors que le peuple gentil, bien qu'intraitable et indocile, lui deviendrait soumis et fidèle, et qu'il l'introduirait dans la Jérusalem spirituelle et céleste (4). On remarque enfin que ces deux animaux sont mère et petit, vu que, selon saint Jérôme, relativement à la religion et à Dieu, le peuple gentil est né du peuple juif (5).

(1) Asina, quæ subjugalis fuit, Synagoga intelligitur, quæ jugum Legis traxerat; pullus asinæ, lascivus et liber, populus Gentium (*Comment. in Matth.*).

(2) In quo nemo hominum sedit.

(3) Pullum asinæ, in quo nemo hominum sederat, intelligimus populum Gentium, qui legem Domini non acceperat (*Tract.* 51 *in* (*Joan*).

(4) Hæc fecit Dominus Christus, indicans novum populum e gentibus intractabilem, sibi subditum fore; et ductnrum eum ad superiorem cœlestemque Jerusalem (*Comm. in Joan*).

(9) Judæa enim, secundum Duem, mater est gentium.

Considérez aussi comment l'état où les apôtres trouvèrent ces deux animaux, et que l'évangéliste décrit minutieusement, exprime bien la situation à laquelle les Hébreux et les Gentils étaient réduits avant Jésus-Christ : le petit et la mère étaient également liés (1); telle était la condition des deux peuples. Les Juifs, comme enfants d'Abraham, se réputaient libres; les Gentils s'estimaient encore davantage tels, vu qu'ils étaient sans aucune loi positive, sans médiateur, sans Dieu, sans aucun lien réel de religion. Néanmoins, les uns et les autres, affirme saint Chrysostome, les Juifs à cause de leur fausse justice, les Gentils à cause de leur fausse sagesse, étaient liés avec des liens honteux, sous l'empire de maîtres hypocrites et imposteurs, sous la servitude de Satan (2).

Ces animaux n'avaient ni étable ni remise : déposés sur la voie publique, ils étaient attachés à une porte, sans pouvoir y entrer. Laissés sur le chemin, sans refuge ni nourriture, sans que personne en eût compassion, s'en occupât, ils étaient exposés à recevoir le fardeau quelconque qu'on aurait voulu leur imposer, à être menés partout où l'on aurait voulu (3). Quelle plus fidèle image, surtout des peuples gentils, véritablement liés au dehors des deux routes qui conduisaient au salut : l'une, la tradition primi-

(1) Invenerunt ligatum (*Marc.* 4).

(2) Ligata erant, id est diaboli vinculo impedita (**Homil. 67 in *Matth.***).

(3) Ligata foris in bivio ante januam (***Marc.* 4**).

tive; l'autre, la loi mosaïque, sans pouvoir prendre ni l'une ni l'autre, sans pouvoir entrer par Jésus-Christ, vraie et unique porte mystérieuse par laquelle seule, ainsi qu'il l'a déclaré lui-même, on arrive au pâturage abondant et salutaire (1). Quel tableau plus frappant des Gentils, au rapport de saint Chrysostome, qui, ignorant les desseins de Dieu, sans foi dans le présent, sans espoir en l'avenir, chargés de vices, privés de raison, dégradés par le péché, esclaves du démon et des passions, étaient disposés à suivre le premier imposteur, à recevoir la charge pesante de nouvelles superstitions, de nouvelles erreurs (2)!

Le Sauveur dépêche deux disciples qui ne sont pas nommés, pour indiquer, dit Remy, à l'exemple d'Origène, de saint Chrysostome, de saint Jérôme, les deux rangs où les apôtres furent classés plus tard; l'un destiné aux Juifs, l'autre aux Gentils (3). Il les envoie vers ces misérables animaux, afin qu'ils les délient : *Solvite*. C'est là, dit Origène, l'histoire anticipée des desseins miséricordieux du Dieu Sauveur, qui, par le ministère des apôtres, fit délier du vice et

(1) Ego sum ostium. Per me si quis introierit, pascua inveniet (*Joan.* x, 7).

(2) Passionibus immundi, verbi ratione carentes, ignobiles : quia obliti generationis cœlestis, servi passionum et dæmonum; oneriferi, quia sarcinam erroris sustinebant (Loc. cit.).

(3) Duos, propter duos ordines Apostolorum, ad Judæos et Gentes (*Caten.*).

de l'erreur les peuples juifs et gentils (1). Observez que les deux disciples sont chargés de délier les deux animaux au moment où Jésus-Christ s'approchait de Jérusalem (2). Le Seigneur fit connaître d'avance, continue Origène, par cette particularité, le mystère où plus tard, sur le point d'entrer dans la véritable Jérusalem, c'est-à-dire, peu avant de monter au ciel, il donna aux apôtres la mission d'aller dans le monde entier délier les hommes de leurs péchés, en vertu de l'Esprit-Saint qu'il leur communiqua (3). Saint Chrysostome ajoute aussi : Jésus-Christ qui dit aux deux disciples : Déliez l'ânesse et l'ânon, c'est Jésus-Christ qui, par l'enseignement et les miracles des apôtres, a vraiment délivré les Juifs et les Gentils de la servitude du péché (4).

Les deux disciples se sont à peine approchés de ces deux animaux pour les délier, que leurs deux maîtres s'avancent pour les en empêcher, en leur disant : « Que faites-vous (5) ? » Cruels! ils ne se souviennent d'être les propriétaires de ces deux bêtes que pour les accabler de fardeaux, et ils ne s'en

(1) Hæc sunt mysteria Salvatoris, qui per discipulos suos solvit vincula populi qui ex Judæis venit, et qui ex Gentibus (Loc. cit.).

(2) Cum appropinquasset Jerosolymæ.

(3) Appropinquans ad Jerusalem, id est in cœlum ascendens, jussit discipulos suos a peccatis homines solvere, dicens : Accipite Spiritum Sanctum, quorum remiseritis peccata, remittuntur eis (*Ibid.*).

(4) Solvite; quia Judæi et gentes per Apostolorum doctrinam et miracula sunt liberati (Loc. cit.).

(5) Solventibus autem illis, dixerunt domini : Quid facitis? Quid solvitis (*Marc.* 5; *Luc.* 33)?

souviennent pas pour les nourrir ; ils ne font valoir leur droit de propriété que pour leur disputer le sort d'être conduites au Sauveur, par la main des apôtres! C'est là une figure, une prophétie de la résistance que les apôtres devaient rencontrer dans la conversion du monde. Les scribes et les pharisiens étaient des maîtres cruels, opprimant le peuple sous le fardeau d'observances insupportables (1). Tout en le laissant manquer d'instruction pour reconnaître le Messie, ils s'inquiétaient peu que ce peuple, affamé des vérités saintes, allât en oubliant toujours davantage la spiritualité de la foi et en s'enfonçant de plus en plus dans le vice. A peine les apôtres se présentèrent-ils afin de délier ce peuple infortuné et de le conduire à la connaissance de Jésus-Christ, que ces dominateurs sans entrailles se levèrent comme un seul homme en criant : « Que faites-vous ? qui vous a donné le droit de prêcher votre doctrine au peuple qui nous est soumis? » qu'ils menacent et infligent aux apôtres la prison et la mort.

Les empereurs païens ont été aussi des maîtres sans pitié. Rien n'égale l'état d'oppression où ils tenaient les peuples soumis à l'empire romain. Loin de songer à leur faire connaître la vérité, ils avaient ouvert la métropole de Rome à toutes les erreurs. Ils ne se souvenaient de commander que pour opprimer. Quand Pierre et Paul accoururent afin de délier ce peuple de ses superstitions et de ses vices, et le

(1) Imponunt onera importabilia

conduire à Jésus-Christ, ces vils tyrans se levèrent avec fureur pour empêcher leur prédication, leur saint et charitable ministère; ils punirent de mort le zèle de ces envoyés de Jésus-Christ, desireux de former un peuple chrétien.

La cruauté se voit aussi chez les maîtres et chez les docteurs de l'hérésie. Où sont, parmi eux, ceux qui s'efforcent d'arracher les chrétiens malheureux qui gémissent sous leur joug aux vices et aux égarements? Tout le zèle de ces maîtres *sans affection* se réduit à ce que leurs misérables bêtes de somme n'écoutent point, ne ressentent point l'action bienfaisante des envoyés de la vraie Eglise, accourant pour les délivrer des piéges de tant de folles erreurs. C'est alors seulement qu'ils crient: « Que faites vous? » Qu'un peuple soit luthérien, calviniste, mélanchthonien, zwinglien, schismatique, toute sa croyance sera toujours plus ou moins sous l'action du pouvoir civil et de ceux qui le représentent et en profitent; il servira à leurs intérêts, à leurs caprices et à leurs avantages. Le catholicisme seul émancipe les consciences du despotisme local. Les envoyés de la véritable Eglise seuls peuvent délier ce malheureux animal, et, en le ramenant à Jésus Christ, sous la garde du Pasteur universel, lui rendre la liberté d'enfant de Dieu. Pourvu que ces tyrans des consciences parviennent, par l'injustice, la calomnie, l'oppression, à rendre le retour de ces peuples à la foi catholique impossible, peu leur importe que ces peuples malheureux croient ou non aux doctrines de l'hérésie ou du schisme; qu'ils

tombent dans d'autres erreurs, ou qu'ils se livrent à tous les vices. Aucun de ces maux ne saurait réveiller leur zèle hypocrite ni altérer leur froide barbarie, parce qu'il n'y a rien là qui compromette, ou plutôt qui ne fortifie la domination sacrilége qu'ils ont usurpée sur tout ce qu'il y a de plus sacré dans l'homme, l'esprit et le cœur. Les progrès seuls du Catholicisme les intimident ; la présence seule, la prédication seule des vrais apôtres les trouble, les met en fureur et les fait s'écrier : « Quelle hardiesse, quel attentat de vouloir, par une doctrine étrangère, troubler la tranquillité des Etats (1)! » Et de là, l'exclusion des vrais prédicateurs de l'Evangile, l'oppression, l'exil ou la mort.

Les disciples envoyés par Jésus-Christ ne répondirent qu'un seul mot aux propriétaires des animaux, le mot que Jésus-Christ leur avait suggéré : « Le Seigneur en a besoin (2). » O belle parole, s'écrie ici Origène ! ce besoin manifesté par le Fils de Dieu est bien digne de sa miséricorde ; car les malheureux lui sont nécessaires pour la répandre sur eux. Jésus-Christ a besoin de ces deux animaux, de leur docilité, de leur aide, non pas tant pour qu'en s'asseyant dessus, il y trouve du repos ; mais pour qu'en lui devenant soumis, ils trouvent de la force en lui et avec lui ; car leur force lui appartient (3). Oui, le Seigneur a be-

(1) Quid facitis ? quid solvitis ?

(2) Dominus his opus habet.

(3) Dignus est Filio Dei, ut habeat necessarios eos, quia misericors

soin de nous ; mais ce besoin naît de la richesse de sa miséricorde et non de la faiblesse de son pouvoir. Notre salut, notre liberté d'enfants de Dieu est un besoin pour son cœur très-aimant, à peu près comme si, dit saint Bernard, Dieu ne pouvait être complétement heureux sans nous (1). Ah ! il lui en coûte bien plus de nous perdre qu'il ne nous en coûte à nous-mêmes ! Il ne peut souffrir que le prince des ténèbres nous tienne liés à sa porte, qu'il nous retienne ses esclaves, comme cette femme de l'Evangile, qui, courbée vers la terre depuis dix-huit ans, ne pouvait lever les yeux au ciel. Oui, Jésus-Christ a besoin de nous : *Opus habet ;* mais c'est là un besoin d'amour, comme un père a besoin d'avoir son fils auprès de lui; il compatit à notre aveuglement, il souffre de notre ruine ; son cœur ne peut être satisfait qu'autant qu'il nous conduit au salut : *Opus habet.* O pécheur mon frère ! écoutez donc cette grande parole d'amour, vous qui, comme un animal indocile, parcourez les voies de la sensualité, de l'obstination et de la ruine ! Si, pendant que je vous parle, vous sentez vos entrailles émues, votre cœur repentant, ce n'est là que l'écho de cette parole amoureuse : « Le Seigneur en a besoin ; *opus habet.* » Jésus-Christ a besoin de vous pour vous faire du bien, pour répandre sur vous les trésors de sa miséricorde et de sa charité. Venez aussi vous, ô hérétique, ô mécréant ; cette voix qui retentit à votre oreille et qui

est. Necessarios habet ut repauset magis eos, sedens super eos, quam ut repausetur ab eis (Loc. citat.)

(1) Quasi sine nobis Deus beatus esse non posset.

remue votre cœur, et vous ne sauriez me le cacher, à moi qui connais l'effet de la parole divine, cette voix est celle du Sauveur, et je vous répète que je suis son envoyé : « Le Seigneur a besoin de vous ; *opus habet.* » Il a besoin de vous convertir par sa grâce, de vous éclairer avec sa vérité. Ah ! ne soyez ni sourds ni insensibles. Rendons-nous à cette affectueuse invitation : si c'est un besoin pour Jésus-Christ, c'est un don précieux, une nécessité véritable, réelle, urgente pour nous d'aller à lui, de nous convertir à lui (1).

Les maîtres des animaux ne répliquent point à cette intimation : « Le véritable maître les demande, parce qu'il en a besoin ; et leur consentement prouve mieux la puissance de la parole de Jésus-Christ que leur docilité pour les apôtres, qui, pauvres et inconnus, ne pouvaient avoir aucune autorité auprès d'eux ; car ils l'avaient répétée dans toute sa simplicité.

O mystère et prophétie magnifiques ! Comme la résistance de ces propriétaires figura la résistance que les princes des Juifs, les empereurs païens, les fauteurs de l'hérésie devaient opposer à la prédication évangélique ; ainsi la promptitude avec laquelle ils cédèrent, signifie l'impuissance, la nullité de l'opposition, de tous les efforts de la politique, de la puissance et de la cruauté humaine contre l'action de la parole divine. Et les apôtres qui ne répliquent absolument rien au-delà des deux mots que le Seigneur leur avait suggérés ; ce sont les apôtres qui,

(1) Dominus his opus habet, et nos Domino opus habemus.

pour vaincre la résistance du monde conjuré contre eux, n'ont eu recours ni aux doctrines étranges, ni aux discours académiques, ni aux artifices de l'éloquence profane (1) ; mais qui, restant dans la simplicité et dans l'obéissance de la foi, ont prêché l'Evangile dans sa pureté ; qui ont présenté à la raison humaine le scandale de la croix dans toute sa nudité ; qui ont répété, annoncé les paroles communiquées par Jésus-Christ (2), telles qu'il les avait mises dans leur bouche, sans les altérer, et avec toute leur intégrité. En agissant autrement, ils n'auraient pas manqué de compromettre le succès de la mission qui leur avait été confiée, et nous ne serions pas chrétiens. Ils n'ont triomphé qu'en laissant parler Jésus-Christ ; c'est ce Dieu qui a parlé par leur bouche, et sa parole est toute-puissante.

C'est ce succès magnifique et étonnant que les évangélistes ont signifié, quand ils disent que les apôtres amenèrent le petit de la mère (3). Dieu bon ! que de grandeur est cachée sous la simplicité de ces expressions ! La promptitude, la facilité avec laquelle cet animal indompté et récalcitrant obéit comme sa mère, avec laquelle il oublie sa légèreté et son impatience de tout joug, se laisse brider et conduire à la main, se soumet au poids qu'il n'a jamais porté, est l'image vive, dit saint Chrysostome, de la facilité avec laquelle les apôtres soumirent les Gentils, en

(1) Non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis.

(2) Docentes omnia quæcumque mandavi vobis.

(3) Et adduxerunt eum (*Matth.* 7).

changèrent presque tout-à-coup les mœurs et les idées (1). Cette simple parole des évangélistes : « Et ils le lui amenèrent, » est une histoire complète et une prédiction immense : c'est l'univers païen, sous le symbole de cet animal, soumis à Jésus-Christ ; c'est l'orgueil des Gentils, l'obstination des Juifs vaincus par la parole évangélique ; c'est le résultat incroyable de la prédication apostolique ; c'est l'histoire prophétique de la fondation de l'Eglise, de la propagation de l'Evangile par toute la terre ; c'est la victoire de la croix sur le monde entier, sur toutes les erreurs et sur tous les vices (2). Voilà donc Notre-Seigneur accomplissant en figure la prophétie du grand mystère de puissance et d'amour par lequel il devait rendre vaines les forces et les armes des ennemis de l'Evangile (3); soumettre les Gentils à son joug (4), se montrer le maître absolu de toute la terre, celui qui s'assujettit tout et qui triomphe de tout (5).

Mais où et à qui les deux disciples conduisirent-ils ces deux animaux déliés? A Jésus (6) : ils n'en firent point usage pour eux-mêmes, ajoute Drutmare ; ils ne s'y assirent point, mais ils les menèrent en main ;

(1) Quia pullus indomitus, et fræni omnino expers, non resilivit; obedientia significatur Gentium, et in melius repentina mutatio (Loc. citato).

(2) Et adduxerunt eum.

(3) Et dissipabitur arcus belli.

(4) Et loquetur pacem gentibus.

(5) Et potestas ejus usque ad terminos terræ.

(6) Et adduxerunt ad Jesum (*Luc.* 35).

ils les ôtèrent aux propriétaires afin de les conduire à Jésus-Christ, non pour s'en servir eux-mêmes (1) : c'était là l'emblème du désintéressement, de la générosité des apôtres et des vrais missionnaires, leurs successeurs, dans la prédication de l'Evangile. Ils n'ont point fait des disciples de *Pierre*, de *Paul*, de *Jacques*, ils n'ont fait que des chrétiens. Ils n'ont travaillé que pour les intérêts de Jésus, pour la gloire de son nom. O désintéressement ! ô générosité! ô oubli parfait de soi-même dont ces envoyés, ces dispensateurs fidèles des mystères de Dieu, ont donné l'exemple ! Que de voyages entrepris, que de fatigues endurées, que d'épreuves soutenues, que de sueurs et de sang répandus! Que de calomnies, que de persécutions, que de tourments pour t'amener, ô peuple romain, à Jésus-Christ ! Et cependant, âmes vraiment grandes, sublimes, héroïques ! quand s'attribuèrent-elles la plus petite louange, pour tant de conversions, de conquêtes ! Ils se cachèrent, s'effacèrent dans leur humilité. Ils n'eurent sur les lèvres et sur leur cœur que Jésus ; ils ne travaillèrent que pour la gloire de son nom, pour le triomphe de sa doctrine, pour l'extension de son empire. Ils ne cherchèrent qu'à se faire oublier, pourvu que Jésus régnât en nous et avec nous (2). Oui, si nous avons l'avantage de connaître la vraie foi, c'est Dieu que nous devons en louer. Sa miséricorde a choisi Pierre

(1) Non sederunt, sed adduxerunt (*Expos.*).
(2) Donec in vobis efformetur Christus.

et Paul et les a envoyés en Italie pour délier du frein de l'erreur le gentilisme et amener l'indocile ânon, nos aïeux, et par eux, nous tous à Jésus-Christ. Rome, capitale du monde connu, fut particulièrement figurée dans ce bourg que Jésus indiqua se trouver vis-à-vis des disciples (1) ; mais, ô saints apôtres ! si nous devons être reconnaissants envers Dieu qui vous a chargés d'une mission aussi importante et aussi précieuse, nous ne saurions vous oublier, vous qui l'avez remplie avec tant de zèle et tant d'amour !

Mais que pouvait signifier cette circonstance révélée par les évangélistes, que les apôtres couvrirent de leurs manteaux ces deux animaux et qu'ils aidèrent Jésus-Christ à s'en servir (2). S'il s'agissait d'une histoire humaine, il suffirait de dire, pour l'expliquer, que les apôtres en agirent ainsi pour la convenance et la commodité du Seigneur. Mais comme il est question d'une narration qui, dans sa vérité historique, contient les mystères du Fils de Dieu, on est forcé de reconnaître que cette circonstance, si futile en apparence, renferme une prophétie et un mystère. Les vêtements des apôtres, dit saint Jérôme, sont la variété des dogmes de l'Eglise qu'ils ont enseignés et les vertus dont ils ont donné l'exemple (3).

(1) Per castellum quod contra apostolos est, mundus iste designatur; contra apostolos enim erat, nec eorum doctrinam volebat accipere (Hieronym.).

(2) Et imposuerunt vestimenta sua, et Jesum desuper sedere fecerunt.

(3) Vestis apostolica vel doctrina virtutum intelligi potest, vel ecclesiasticorum dogmatum varietates (*Comm. in Matth.*).

Quel mystère important et beau les apôtres n'ont-ils pas figuré par cet acte de piété respectueuse, nous fait remarquer saint Jérôme ! Ils nous ont appris que l'Eglise est fondée sur les apôtres mêmes ; qu'ils sont les véritables docteurs de l'un et de l'autre peuple ; que, pour avoir une foi salutaire, il faut croire comme eux ; que les vraies doctrines sont celles qu'ils ont enseignées ; que la véritable Eglise n'abandonne point leurs vêtements, précieux héritage qui lui a été légué ; qu'elle ne les cache point sous d'autres vêtements plus récents ; c'est-à-dire, que toute doctrine nouvelle n'est qu'invention humaine ; que tout ce qui porte le sceau de la nouveauté, porte en même temps celui de l'erreur ; que le vrai peuple où Jésus-Christ s'assied, où Jésus-Christ règne, où il se repose, est précisément ce peuple, sont ces âmes recouvertes des vêtements apostoliques, de leur enseignement, de leurs exemples, de leurs vertus ; qui croient ce qu'ont cru ces premiers maîtres de la foi, qui pratiquent ce qu'ils ont pratiqué : vêtements toujours neufs, éclatants, qui ne vieillissent jamais, qui ne se tachent, ne se souillent jamais, qui brillent des couleurs les plus vives ; les seuls qui attirent les regards et les complaisances du Seigneur (1).

Infortunés, qui n'êtes plus couverts des vêtements des apôtres, mais du froc sacrilége de Luther, ou de la mozette souillée d'inceste de Calvin, ou du man-

(1) Quibus nisi anima instructa fuerit et ornata, sessorem habere Dominum non meretur (*Ibid.*).

teau taché d'adultères d'un Henri VIII, ou de la robe d'Elisabeth, empreinte du sang de tant de millions de catholiques immolés à sa cruauté ! Sous ces vêtements ignominieux, dégradants, infâmes, détestés du ciel, honnis de la terre, infortunés, je vous le répète, vous ne pouvez avoir l'avantage de voir Jésus assis au milieu de vous ! Vous n'avez ni les vêtements ni la foi des apôtres, puisque vous n'avez pas la foi romaine, la foi catholique. Secouez ces vêtements honteux qui vous embarrassent sans vous couvrir, qui vous empêchent de marcher sans vous parer, qui vous accablent sans vous défendre. Quittez ces honteux habillements tissus par le crime et imposés par l'apostasie ; foulez-les aux pieds ; reprenez le manteau des apôtres, les doctrines de l'Eglise catholique ; vous mériterez alors que Jésus-Christ s'asseye parmi vous (1).

O animal fortuné! qui eut l'honneur de porter sur son dos, non un roi de la terre, mais le Roi et le Maître des cieux! Plus heureux de ce fardeau que de n'en point porter, il sembla sentir ses avantages: la tête haute, l'œil brillant, le pas relevé, l'allure légère, applaudissant à son créateur, il remplit alors à la lettre cette prophétie, que l'âne entrerait dans l'étable, ou sous la conduite de son véritable maître (2). Mais combien sont plus heureuses les âmes figurées par cet animal! car, Jésus-Christ assis sur

(1) Quibus.... (Ut supra).

(2) Cognovit asinus præsepe Domini sui (*Isa.* I).

cette bête, c'est, nous dit saint Pierre Damien, Jésus-Christ justifiant par la foi les âmes qui accueillent docilement sa parole et qu'il comble de sa grâce (1). O âmes fortunées ! pour qui le joug du Seigneur est léger, le fardeau est doux ; qui vous sentez plus libres plus joyeuses et plus heureuses du frein de la loi divine, que ceux qui vivent sans frein et sans respect pour aucune loi !

Prenez garde qu'en ce jour tout se fait par le ministère des apôtres : cette circonstance indique la nécessité du ministère de l'Eglise pour arriver au Seigneur. Le Sauveur se contente d'ordonner qu'on lui amène l'ânesse et son petit ; il envoie deux de ses disciples les prendre. Ce sont eux qui les délient, qui les mènent en main, qui les conduisent et qui les couvrent ensuite de leurs vêtements ; ce sont eux qui y font asseoir le Seigneur (2). Telle est aussi la conduite des ministres de l'Eglise : ils convertissent encore aujourd'hui les Gentils et les Juifs, ils font asseoir Jésus-Christ là où Lucifer régnait auparavant ; ils augmentent le peuple chrétien, le maintiennent, l'instruisent, le guident. C'est en vain que les ministres de l'hérésie entreprennent la même tâche : leur voix est étrangère, leurs mains profanes et leurs vêtements bigarrés ; ce sont les mains des apôtres et non celles des hérésiarques qui sont requises pour faire reposer Jésus-Christ dans l'âme humaine.

(1) Dominus sedit super eos, quia ex fide sua justificavit illos (Ser. *in Dominic. Palm.*).

(2) Et desuper eum sedere fecerunt.

Tout ce qui se fait en dehors de l'Eglise, sans son ministère, est vain, stérile, inutile, odieux; le Sauveur n'y met aucune complaisance, il ne gravit dans nos âmes qu'avec l'aide de ses ministres, avec la coopération de leur ministère (1).

Au jugement des Pères et des interprètes, il est constant que le Sauveur se servit d'abord de la mère pour annoncer que le ministère apostolique commencerait son exercice à Jérusalem ; que l'Evangile serait prêché avant tout aux Juifs; que la première église où Jésus-Christ s'assiérait, serait fondée chez eux. Mais, après avoir dépassé l'Olivier et pleuré sur Jérusalem, il passa incontinent, toujours avec le concours de ses apôtres, sur l'ânon. Il figura ainsi, d'après Théophylacte, la répudiation des Juifs et le choix des Gentils, à qui les apôtres devaient le faire connaître et sur qui il devait régner (2).

A peine, cependant, ceux qui étaient venus visiter le Seigneur à Béthanie eurent-ils répandu la nouvelle qu'il se rendait à Jérusalem, que toute la ville se met en mouvement, que tout le peuple vient en foule à sa rencontre et l'accompagne sur le chemin (3) ; les uns le précèdent, les autres le suivent. En passant près de la montagne des Oliviers, ils en détachent des branches: chacun veut avoir son ra-

(1) Et desuper... (Ut supra).

(2) Primum sedit super asinam, postea super pullum, quia et primum quievit in Synagoga, deinde in gentili populo (*Expos.*).

(3) Turba multa, quæ venerat ad diem festum, cum audissent quia venit Jesus, processerunt obviam ei (*Joan.* 12, 13).

meau à la main, ou sa palme, et prendre part à ce triomphe (1). C'était bien avec la palme, nous dit saint Augustin, avec ce symbole de la victoire, qu'il convenait d'accompagner celui qui allait, par sa mort, vaincre la mort, et, par le triomphe de la croix, triompher du démon, auteur de la mort (2). La foule s'accroît à chaque instant ; la route qui conduit à Jérusalem suffit à peine à la contenir ; tous élèvent les bras, tous agitent les branches d'olivier ou de palmier ; la joie brille dans tous les yeux, l'enthousiasme se peint sur tous les visages, toutes les langues se consacrent aux bénédictions et aux louanges; les cris joyeux de toute la multitude sont répétés par la montagne voisine, et de l'Olivier remontent jusqu'au Calvaire. Les derniers instants de la vie du Sauveur du monde sont accompagnés du même cantique angélique qui salua sa naissance ; on les entend tous crier : « Paix aujourd'hui, de la part du ciel, aux hommes sur la terre, et gloire à Dieu, de la part de la terre, au plus haut des cieux ! » Voici le Roi béni qui vient au nom du Seigneur (3) ; puis ils continuent : « C'est celui que David a promis comme le restaurateur de son royaume (4). Sauvez-nous, ô Seigneur, ô vrai

(1) Acceperunt ramos palmarum; alii cædebant ramos de arboribus. Turbæ quæ præibant et quæ sequebantur (*Joan.* 13; *Matth.* 8, 9).

(2) Palmarum rami laudes sunt, significantes victoriam : quia erat Dominus mortem moriendo superaturus, et Crucis trophæo, de diabolo, mortis auctore, triumphaturus (*Tract.* 51 *in Joan.*).

(3) Dicentes : Benedictus qui venit Rex in nomine Domini; pax in cœlo, et gloria in excelsis (*Luc.* 38) !

(4) Benedictum quod venit regnum patris nostri David (*Marc.* 10).

fils de David; sauvez-nous, non pour le corps, mais pour l'âme, non-seulement sur la terre, mais encore dans les cieux (1). » Ceux qui sont en avant comme ceux qui sont en arrière répètent : « Hosanna (2) ! » le transport est général, la joie commune ; tous les esprits s'élèvent, tous les cœurs tressaillent, toutes les têtes le saluent, toutes les mains le montrent, toutes les langues le louent, toutes les bouches le bénissent. Considérez, au surplus, qu'on a souvent, pour honorer des rois et des conquérants, répandu des fleurs et des feuillages, particulièrement de laurier, sur les chemins ; mais on ne lit dans aucune histoire que des sujets se soient dépouillés de leurs vêtements pour les jeter sous les pieds de leur roi : le peuple de Jérusalem donna encore cette marque nouvelle d'attachement religieux au Sauveur du monde (3).

Quelle a donc été la source d'une résolution si prompte et si générale? que voit-on en Jésus-Christ pour l'acclamer comme roi avec tant d'enthousiasme et de chaleur? Jamais roi n'entra dans la capitale de son royaume au milieu de plus d'honneurs que le Sauveur n'entre aujourd'hui à Jérusalem; aucun roi

(1) Hosanna filio David, hosanna in excelsis (*Marc.* 9, 10) !

(2) Et qui præibant, qui sequebantur clamabant : Hosanna (*Ibid.*) — La parole *hosanna* se compose de deux mots : *hosi*, je vous en prie; *anna*, sauvez-vous. Saint Jérôme donne cependant à ces mots un sens plus étendu. *Hosanna*, selon lui, signifie sauvez-nous dans le ciel ; il dit qu'on conclut de ces expressions que la venue de Jésus-Christ et sa rédemption n'ont pas été seulement le salut de tous les hommes, mais celui de tout l'univers. Quid adjungitur..., etc.

(3) Plurima autem turba straverunt vestimenta sua in via (*Matth.* 8).

n'est peut-être entré, selon que le fait observer saint Chrysostome, dans un extérieur plus simple et plus modeste. Il n'est précédé d'aucun trophée de villes soumises; il n'est environné d'aucune garde d'honneur; il n'est suivi d'aucuns rois prisonniers, d'aucune armée victorieuse. Il n'a pour tout équipage que la plus humble et la plus vile monture, recouverte des humbles vêtements des apôtres. Au lieu de courtisans armés, il n'a autour de lui que ses douze pauvres apôtres. Il n'a ni la gloire, ni la magnificence, ni les richesses, ni le luxe, ni la pompe, ni la terreur qui accompagnent un roi de la terre. Il n'a rien qui puisse le faire redouter, mais uniquement ce qui peut le faire aimer; tout en lui et autour de lui respire la modestie, la pauvreté, la mansuétude, la grâce et la douceur. Il s'avance, non en imposant les tributs, mais en promettant des grâces; non en menaçant de l'esclavage, mais en apportant le salut (1). En un mot, il entre tel que le prophète l'avait prédit, quand, tant de siècles auparavant, il le dépeignait avec les couleurs les plus vives, avec les traits les plus fidèles, comme s'il l'avait eu sous les yeux (2).

Qu'il est doux, ajoute saint Chrysostome, de voir Jésus-Christ, en même temps qu'il accomplit tant de prophéties anciennes, opérer des prodiges si nou-

(1) Non currus, ut cæteri reges, agens; non vectigalia exigens; non satellitibus constipatus: sed magnam ubique humilitatem demonstrans (Loc. cit.).

(2) Ecce Rex tuus venit tibi justus (mansuetus), et pauper, et Salvator, sedens super pullum asinæ!

veaux, si étonnants (1). En effet, qui a pu révéler si clairement au peuple que Jésus-Christ, sous un extérieur si peu capable de séduire et d'imposer, était le vrai roi d'Israël, le Messie promis de Dieu à David, son véritable héritier, le restaurateur de son royaume spirituel, le Sauveur du monde ; le faire saluer comme le véritable envoyé de Dieu, le béni de Dieu qui vient apporter la bénédiction au peuple, la paix à la terre, la gloire au ciel (2) ? Qui a pu changer en un instant les idées grossières, les préjugés invétérés que ce peuple s'était formés sur le Messie qu'il attendait ? Qui a pu élever son esprit au point de ne pas se scandaliser d'un spectacle de tant d'humilité et de misère, lui faire comprendre le mystère du Messie comme l'entendaient Moïse et les prophètes ? Qui a pu, d'un peuple matériel, corrompu, ennemi de Jésus-Christ, faire tout-à-coup un peuple spirituel, saint, affectueux ? Et qui a pu changer ainsi sur-le-champ cet animal peu sensible, lui mettre le frein et tirer de sa bouche accoutumée aux blasphèmes l'hymne des anges, les éloges et les bénédictions des prophètes ? Qui a pu dissiper ainsi la terreur imprimée par la Synagogue à quiconque oserait seulement nommer Jésus, et qui contraignait tout le monde au silence, sans permettre à personne de se déclarer pour lui ? Que sont devenues les menaces répétées si souvent

(1) Diligenter expende quot miracula peragit, quot prophetias implet (Loc. citat.).

(2) Benedictus qui venit Rex, in nomine Domini; pax in cœlo, et gloria in excelsis !

par les pontifes, d'excommunier quiconque aurait osé reconnaître Jésus-Christ pour Messie (1) ? Qui a pu produire ces changements si grands et si imprévus? Qui a pu inspirer ces transports si soudains, ce zèle à honorer Jésus-Christ si vif, si universel, si courageux si fort, si supérieur à toutes les considérations humaines? Dieu bon, s'écrie saint Chrysostome ! que de prodiges ce seul prodige ne suppose-t-il pas? Les rois de la terre ne peuvent rien par eux-mêmes, parce qu'ils n'ont rien créé. Toute leur richesse est étrangère, toute leur magnificence est empruntée, toute leur force sensible provient de la contribution publique qui leur fournit bras et argent ! Jésus fait voir aujourd'hui qu'il dispose d'une force invisible, mais toute-puissante, laquelle réside uniquement et pleinement en lui-même. Jésus s'annonce aujourd'hui roi différent des autres rois, roi unique et vrai, qui, sous les humbles apparences de l'homme, est vraiment Dieu; roi d'une indépendance absolue, d'une grandeur infinie ; roi dont le règne ne dépend que de sa volonté, et qui contient en lui-même le principe et le droit de son commandement, la force de le faire valoir (2). Jésus se présente aujourd'hui comme un roi à qui la nature spirituelle et corporelle est assujettie, qui dispose des volontés libres comme des objets insensibles; qui se forme à lui-même des sujets tels, que leur obéissance même est l'effet secret de sa

(1) Jam enim conspiraverant Judæi, ut si quis confiteretur eum esse Christum, extra Synagogam fieret (*Joan.* IX, 22).

(2) Cujus principatum super humerum ejus (*Isa.* IX).

grâce ; qui n'a qu'à soulever un peu le voile pour se montrer ce qu'il est ; et qui, dès l'instant où il lui plaît de régner sur un peuple, sans autres traits que les impressions de sa grâce, sans autre sceptre que la douceur et la paix, se soumet les nations, fait que tous les esprits se prêtent à le reconnaître, que tous les cœurs se portent à l'aimer, que toutes les langues contribuent à lui rendre hommage, et fonde un empire sans limites (1).

Tout en accomplissant la prédiction de Zacharie, il s'en fait à lui-même une autre plus splendide et plus magnifique. Les prodiges opérés à Jérusalem sont des gages et des emblèmes d'autres prodiges plus grands qu'il fera bientôt, dans le monde entier, d'une façon plus étonnante. Il ne donnera point de trésors à ses disciples, mais il leur conseillera sa pauvreté ; il ne répandra point sur la terre des armes et des troupes, mais il y montrera seulement un bois de déshonneur (2) ; il ne versera point le sang de ses ennemis, mais le sien et celui de ses amis ; il sera roi, mais il aura pour sceptre un roseau, pour diadème des épines, pour manteau un lambeau de pourpre, pour or sa charité, pour trophées ses plaies, pour trône la croix. Il ne fera point la guerre, mais il apportera la paix ; il n'emploiera pas la force, mais la grâce ; il ne portera point l'épouvante dans les esprits, mais l'a-

(1) Ecce Rex tuus venit mansuetus, et pauper, et Salvator ; et dissipabitur arcus belli, et loquetur pacem gentibus, et potestates ejus usque ad terminos terræ

(2) Non ferro, sed ligno (S. August.).

mour dans les cœurs (1). Et, néanmoins, il parviendra à faire écrouler la puissance humaine qui s'opposera à l'établissement de son royaume ; il réduira en poussière le trône des Césars qui voudront persécuter sa religion ; il abaissera l'orgueil des grands de la terre, les forces de l'enfer ; il réunira les Juifs aux Gentils, il assujettira le monde d'une extrémité à l'autre ; il fondera un royaume éternel (2). O douce royauté de Jésus-Christ ! dont la sainteté est la base, la mansuétude l'ornement, le pardon la gloire, la grâce la magnificence, le salut éternel le fruit ! Soyez, ô Seigneur ! oui, soyez notre Roi véritable et unique. Régnez sur nos esprits par votre foi, sur nos cœurs par votre charité, sur notre conduite par vos exemples. Ne nous rejetez point de vous ; ne vous séparez jamais de nous : régnez en nous et avec nous dans le temps et dans l'éternité.

SECONDE PARTIE.

Tous les Pères de l'Eglise, appuyés sur l'autorité des saintes Ecritures, principalement de saint Paul, ont enseigné que, selon l'expression de saint Léon, l'incarnation du Verbe a produit, pour les justes de l'Ancien Testament qui l'attendaient dans l'avenir, les mêmes effets qu'elle produit pour les justes du

(1) Ecce venit Rex tuus mansuetus, et pauper, et justus, et Salvator ; et loquetur pacem gentibus.

(2) Et dissipabitur arcus belli ; et potestas ejus usque ad terminos terræ.

Testament Nouveau, qui la croient accomplie dans le passé (1). Une foi identique, vu qu'elle avait pour objet les mêmes mystères, ou prédits par les prophètes, ou prêchés par les apôtres, a uni à Jésus-Christ les justes de tous les temps et de tous les lieux, et les a sanctifiés (2). On ne saurait avancer que l'Incarnation ait été réalisée trop tard, puisqu'elle a été révélée dès le commencement, qu'elle a toujours été efficace, comme elle a toujours été crue (3). Or, ce mystère grand et magnifique de la perpétuité de la religion chrétienne, toujours une et toujours identique, dans les temps qui ont précédé Jésus-Christ comme dans ceux qui l'ont suivi ; ce mystère agréable de tous les justes des temps anciens et des temps nouveaux, constamment unis, dans la confession de la même foi, au même Jésus-Christ, comme centre du salut universel, est représenté d'une manière sensible par l'entrée triomphale que Jésus-Christ fait en ce jour à Jérusalem. En effet, l'évangéliste saint Marc présente cette remarque, que le peuple nombreux qui prit part à ce triomphe, était divisé en deux corps, dont l'un précédait, l'autre suivait le Seigneur, et que ces deux corps du même peuple, séparés de Dieu, mais unis de cœur et animés du même enthousiasme de foi et d'amour, chantaient

(1) Verbi Incarnatio hoc contulit facienda, quod facta.

(2) Quod prædicarunt apostoli, annuntiaverunt prophetæ. Una fides justificat universorum temporum sanctos.

(3) Nec sero est impletum, quod semper est creditum.

le même cantique *Hosanna* (1). Selon saint Jérôme, qui imite Origène, la foule qui précède signifie les justes de l'Ancien Testament, celle qui suit représente les justes du Nouveau. Malgré que les uns aient précédé et les autres suivi la naissance du Sauveur et la prédication de l'Evangile, les uns et les autres n'en ont pas moins cru en lui avec une même foi et compté sur lui avec une même espérance; ils l'ont proclamé, invoqué comme Sauveur du monde par une confession unanime (2).

O grandeur et magnificence du mystère de ce jour! Il retrace comme dans un tableau l'histoire de tous les siècles, l'unité et la perpétuité de la religion, la condition de l'Eglise voyageuse sur la terre ! Car Jésus-Christ qui, avec un air de mansuétude, d'amabilité, de douceur infinie, assis modestement sur une monture, voyage au milieu de ses apôtres ; c'est Jésus-Christ qui vit et règne dans l'Eglise, qui voyage avec elle par l'humilité de ses exemples et par l'onction de ses grâces. Les deux peuples dont l'un marche en avant, l'autre en arrière, en chantant le même hymne de gloire, ce sont les justes anciens et les nouveaux, les deux alliances, les deux Testaments, qui, comme deux chœurs mis à l'unisson, confessent les mêmes saints mystères, publient les mêmes louanges du Sauveur et lui adressent la même

(1) Et qui præibant..... (Ut supra).

(2) Turbæ, quæ præcedunt et quæ sequuntur, utrumque populum ostendunt eorum qui ante et post Evangelium Domini crediderunt et consona Jesum confessionis voce laudarunt (*Comm.*).

prière. Cette même foule divisée en deux, tout en ne faisant qu'une seule foule, introduite aujourd'hui par Jésus-Christ et ses apôtres dans la *Jérusalem* terrestre (mot qui signifie la *Vision de la paix*), c'est le peuple des élus, c'est la véritable Eglise, qui, attachée au côté du Sauveur, instruite, gouvernée, dirigée, défendue par lui, le confessant avec la foi vive des apôtres, l'honorant de leur culte, l'aimant de leur amour, est introduite par lui dans la Jérusalem céleste, cité de la vision de Dieu, de la paix immortelle et éternelle. Saint Paul n'a-t-il pas dit, en effet : « Vous vous acheminez désormais vers la véritable Sion, la vraie cité du Dieu vivant, la vraie Jérusalem du ciel, figurée par la Jérusalem de la terre (1).»

Qu'il est donc déplorable le sort de ceux qui, par leur obstination dans l'hérésie, vivent en dehors de l'Eglise, lui font la guerre, la méprisent et la détestent. Ils sont figurés par ces méchants pharisiens qui frémissent de rage en voyant le triomphe de Jésus, sans former partie du peuple, plein d'humilité et de foi, qui lui applaudit et qui l'honore. Ils ne sont point en la compagnie des apôtres dont ils ont rejeté l'enseignement et que l'Eglise catholique seule professe dans toute sa pureté ; ils n'ont point leurs vêtements, ayant répudié les vertus saintes pratiquées uniquement dans l'Eglise catholique. Jésus-Christ n'est point parmi eux, et ils ne sont point avec lui ;

(1) Accessistis ad Sion montem, et civitatem Dei viventis, cœlestem Jerusalem (*Hebr.* XII).

ils ne sont point guidés par lui, ils ne marchent point en sa compagnie. Ils resteront en dehors de la cité éternelle, où l'on n'entre qu'avec lui et par lui.

C'est nous seuls, membres de la véritable Eglise, qui ayons l'avantage d'être joints à ce peuple. Mais souvenons-nous que la foule qui accompagne aujourd'hui Jésus-Christ triomphant, en se dépouillant de ses vêtements pour en tapisser le chemin que le Seigneur doit parcourir, a figuré la générosité de l'Eglise primitive qui s'est dépouillée de tous les biens terrestres, biens figurés par ces vêtements; qui a tout sacrifié, tout offert à Jésus-Christ, et qui lui a fait honneur de tout, soit des corps immolés par le glaive des tyrans, soit des biens dont elle déposait le prix aux pieds des apôtres, soit des richesses qu'elle distribuait aux pauvres, qui, selon saint Augustin, sont les pieds de Jésus-Christ. Voilà comment nous devons accompagner le Sauveur à notre tour; dépouillons-nous des choses terrestres, jetons-les à ses pieds, en les faisant servir au soulagement des malheureux, aux œuvres de charité. Le peuple prit en main la palme, symbole de victoire : nous devons également suivre Notre-Seigneur en portant la palme de la mortification chrétienne, emblème glorieux des victoires remportées sur les appétits de notre chair, sur les passions de notre cœur. Enfin le peuple cueillit et tint à sa main l'olivier, figure de l'onction de la bonté céleste. C'est ainsi que nous devons marcher après Jésus-Christ, par la pratique d'une piété humble, fervente et sincère.

Chrétiens mes frères, notre vie terrestre et misérable, dans quelques années, ou dans quelques mois, peut-être même dans quelques jours, se flétrira comme une fleur, se dissipera comme un nuage aux rayons du soleil, comme la poussière est dissipée par le vent ; et notre âme devra quitter sa demeure temporelle pour habiter dans l'éternité (1). Au milieu des hommes, nous sommes éloignés de Dieu. Placés sur la terre, le ciel nous attend. Cette terre c'est l'exil ; le ciel c'est la patrie (2). Rattachons-nous donc à l'Eglise, marchons plus que jamais sur les traces de Jésus notre Sauveur et notre vrai roi, suivons les sentiers de son Evangile. Soyons généreux envers le prochain, sévères envers nous-mêmes, pieux et religieux envers Dieu ; telle est l'unique voie pour faire partie du peuple des élus, que Jésus-Christ conduit par sa grâce, qu'il fortifie de son action et qu'il mène à la gloire : guidés, fortifiés, conduits par lui au terme de notre carrière mortelle, la grâce dans le cœur, la joie sur le visage, l'hosanna sur les lèvres, la palme des vertus à la main, chantant l'hymne de l'espérance, nous entrerons avec lui dans la Jérusalem céleste. Ainsi-soit-il !

(1) Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus (*Hebr.* III).

(2) Dum sumus in corpore peregrinamur a Domino (II *Cor.* V).

TRENTE-SEPTIÈME HOMÉLIE.

La déposition de la croix et l'ensevelissement de Jésus-Christ.

S. Matthieu, chap. XXVII; *S. Marc*, chap. XV; *S. Luc*, chap. XXIII; *S. Jean*, chap. XIX.

> Cumque consummassent omnia quæ de eo scripta erant; deponentes eum de ligno, posuerunt eum in monumento.
> (ACT. XIII.)

Ce que l'Ecriture déclare dans la Genèse, que Dieu, ayant terminé en six jours la création du monde, se reposa au septième, comme celui qui est fatigué à la suite d'une œuvre laborieuse et grave, semble, au premier coup d'œil, étrange et inconcevable (1). Comment se peut-il, en effet, que la puissance infinie de Dieu, qui, comme le dit Jésus dans l'Evangile, créant à chaque instant des millions d'âmes et reproduisant sans cesse une infinité d'êtres nouveaux, ou leur conservant l'existence, depuis des milliers d'années jusqu'à présent, sans être jamais

(1) Et requievit Deus die septimo ab universo opere quod patraverat.

fatiguée (1); comment se peut-il, dis-je, que cette puissance infinie ait pu devenir lasse après six jours de labeur; en sorte qu'elle ait eu besoin de repos (2).

Voici la cause de l'obscurité de ce passage : on y attribue au seul Dieu-Dieu ce qui ne convient qu'à l'Homme-Dieu; on veut appliquer au passé ce qui n'est qu'une prophétie splendide de l'avenir; on veut rapporter à la figure ce qui ne se vérifie et ne s'accomplit littéralement qu'au figuré. Le Dieu qui a créé le monde est le même Dieu qui l'a réhabilité. La même sagesse qui a formé l'homme au sixième jour, l'a racheté exactement le sixième jour, en mourant pour l'homme (3); avec cette différence néanmoins, que la création du monde ayant été comme un passe-temps, un jeu pour la puissance divine (4), la rédemption a été, au contraire, l'œuvre sérieuse, l'opération de Dieu par excellence (5); tandis que la création fut le produit d'un commandement général, d'une parole prononcée par Dieu avec une sorte d'indifférence (6), la redemption fut un travail long et ingrat, et qui fatigua réellement l'ouvrier divin qui l'exécuta (7).

Combien il en a plus coûté à Jésus-Christ pour

(1) Pater usque modo operatur, et ego operor (*Joan.* v, 17).

(2) Et requievit..... (Ut supra).

(3) Sexta die qua hominem fecerat, pro eodem passus est (A Lap.).

(4) Ludens in orbe terrarum (*Prov.* VIII).

(5) Domine, opus tuum in medio annorum (*Habac.* III).

(6 Ipse dixit, et facta sunt (*Psalm.*).

(7) Laboravi sustinens (*Isa.* I). In laboribus a juventute mea (*Psal.* LXXXVII).

dissiper les ténèbres de l'idolâtrie, que pour créer la lumière ; pour détruire les vices, que pour faire naître les animaux ; pour restaurer l'image de Dieu dans l'homme, défigurée par le péché, que pour la former la première fois! L'Ecriture donc, en disant, au rapport de saint Augustin, que le Dieu-Dieu se reposa en lui-même le septième jour, après l'achèvement de la création, a voulu prédire que le Dieu-Homme se reposerait le septième jour dans le tombeau, après l'achèvement de l'œuvre bien autrement importante et bien plus noble de la rédemption du monde (1).

C'est précisément pour ce motif que, au jour de demain (le samedi saint), l'histoire du repos du Dieu créateur sera lue sous le titre de *prophétie;* car elle est réellement une prédiction du repos du Dieu rédempteur ; et c'est en vue de ce mystère, qui devait s'accomplir un samedi, qu'un pareil jour fut constamment grand, signalé, solennel chez les Juifs (2). Oui, le mystère de la sépulture de Jésus-Christ est aussi important que celui de sa mort et de sa résurrection, vu qu'il est la preuve de l'un et de l'autre, qu'il les enchaîne l'un à l'autre pour en faire un mystère grand et magnifique. Voilà pourquoi le symbole des apôtres en fait une mention expresse (3), pourquoi saint Paul, dans son fameux discours aux

(1) Diem quo Christus erat in sepulcro quieturus hoc modo prænuntiavit dicens : Et requievit die septimo ab universo opere quod patrarat (*De Genes. ad lit*).

(2) Erat enim magnus dies ille sabbati (*Joan.* xix, 31).

(3) Crucifixus, mortuus et sepultus.

Juifs, où il leur raconte l'histoire de la rédemption, appelle particulièrement leur attention sur ce mystère, en disant : « Après que les disciples eurent accompli tout ce qui avait été écrit de lui, ils le descendirent de la croix et le déposèrent dans un tombeau (1). » Méditons donc en ce jour les mystères divins que nous rencontrons dans ces paroles simples et que les chrétiens considèrent à peine. Nous y trouverons de quoi nous instruire toujours davantage dans la religion, à nous enflammer d'amour pour le Dieu qui est mort pour nous.

Suspendez néanmoins pour un instant encore, ô Joseph et Nicodème, l'œuvre de votre piété, la descente du corps très-saint de Jésus de sa croix, afin que nous nous prosternions devant cet autel auguste, pendant que la victime y est encore attachée ; que nous rendions et à la victime et à l'autel nos adorations et nos hommages, Oui, ô croix très-sainte ! pendant que tu portes encore le prix de notre rachat, l'espérance du monde entier, prosternés devant toi, nous t'adorons d'abord ; ensuite nous te prions de faire couler sur nos âmes infortunées une goutte de ce sang divin dont tu as été arrosée, afin qu'il efface les souillures du péché, qu'il nous en obtienne le pardon, la grâce ; qu'il augmente nos mérites et nous en assure la récompense éternelle (2).

(1) Et cum consummassent omnia quæ de eo scripta erant; deponentes eum de ligno, posuerunt eum in monumento.

(2) O crux, ave spes unica ! Hoc Passionis tempore, piis adauge gratiam, reisque dele crimina

PREMIÈRE PARTIE.

Le lis de Nazareth venait de replier sa tête languissante sur sa tige; l'Auteur de la vie venait d'endurer volontairement la mort la plus douloureuse; Jésus-Christ venait de consommer le grand, l'incompréhensible mystère de sa charité et de notre salut; purifiée dans son sang, arrosée de ses grâces, riche de ses mérites, la nouvelle Eve, l'Église, venait de naître belle et glorieuse, du cœur amoureux de Jésus, de ce cœur transpercé d'une lance cruelle, du sein du nouvel Adam, dormant le sommeil de mort (*Ephes.* v); et cependant, ô indifférence, ô lâcheté des disciples! nul d'entre eux ne se présente pour rendre les derniers devoirs au très-saint corps de leur divin Maître! Mais, ainsi qu'ils l'avaient abandonné vivant au jardin à la fureur des soldats; ainsi, maintenant qu'il est mort, ils le délaissent sur le Calvaire à la haine des Juifs prêts à souiller cette divine dépouille, en l'ensevelissant, sans distinction et sans honneur, dans la fosse commune des condamnés, aux pieds du Golgotha.

Rassurez-vous, toutefois, chrétiens mes frères; ce corps très-pur, que vous contemplez là déchiré et ensanglanté, suspendu à la croix, quoique séparé de l'âme très-sainte qui l'habitait, est cependant, non moins que l'âme elle-même, uni hypostatiquement à la personne du Verbe : comme le fourreau et l'épée dégaînée, tout séparés qu'ils sont l'un de l'autre, demeurent néanmoins unis à la même personne qui

porte le fourreau à son côté et l'épée à sa main. Le Père éternel veille sur cette dépouille précieuse de son Fils unique. Les millions d'anges qui l'entourent invisiblement, le défendent en l'adorant. Maintenant que le sacrifice est accompli, que le temps des humiliations est passé, nul n'aura plus la faculté de l'outrager. De même que la rage des Juifs n'a pu rompre les jambes au Sauveur, parce que Dieu avait dit qu'on ne briserait pas un seul os à son agneau (1) ; de même elle ne pourra point en profaner les chairs immaculées, en les confondant avec les chairs impures et corrompues des pécheurs ; car Dieu a dit aussi que son Saint ne verrait point la corruption (2). La bonté divine, qui avait dissipé le premier dessein des Juifs, dissipera encore cet autre.

D'ailleurs, à quoi bon nous scandaliser de la conduite des apôtres? Cette monstruosité des hommes est permise, destinée à servir, et sert admirablement un autre dessein de Dieu. Si les apôtres, nous fait remarquer saint Ambroise, avaient pris soin du corps inanimé du Seigneur, qui aurait empêché la méchanceté des Juifs de dire que les apôtres ne l'avaient pas enseveli, mais caché, puisque, malgré qu'il ait été enseveli, ils n'ont pas craint d'avancer que les apôtres l'avaient enlevé? Il fallait donc que cette inhumation, à laquelle la vérité de la résurrection était attachée, s'accomplît d'une manière publique et so-

(1) Os non comminuetis ex eo (*Ibid.* XIX, 36).

(2) Non dabis Sanctum tuum videre corruptionem (*Psal.* XV).

lennelle, et par des hommes de qualité et de distinction, appartenant au corps même du Sanhédrin judaïque, et sur qui l'on ne pût aucunement jeter le soupçon de trahison et de fourberie (1). Or, tels furent précisément les personnages à qui Dieu inspira la pensée et le courage de donner la sépulture au corps de son divin Fils.

L'un était Joseph d'Arimathie, habitant Jérusalem, noble de naissance, riche de fortune, très-haut par sa dignité et par son rang, puisqu'il était l'un des soixante-dix magistrats qui composaient le Conseil suprême et qu'on nommait les *Anciens du peuple ;* et, parmi ces derniers, il était l'un des dix sénateurs qui, sous les Romains, exerçaient la plus grande autorité (2). Ce Joseph était, au surplus, disciple de Jésus, mais disciple caché, par crainte des Juifs (3). Sa peur n'avait, au reste, rien de vil : elle n'était que cette prudence évangélique cachant la vérité pour un temps, afin de la faire triompher plus tard. Ce n'était pas de la politique mondaine qui la trahit et qui l'opprime : en effet, Joseph n'avait pris aucune part à la sentence du sanhédrin ; il avait même protesté contre la condamnation injuste du Sauveur (4). C'est

(1) Ut domestico Judæi revincerentur testimonio. Nam si apostoli sepelissent, dicerent utique non sepultum, quem sepultum, raptum esse dixerunt (*In Luc.*).

(2) Post hæc ecce venit quidam homo dives ab Arimathæa, qui erat nobilis decurio (XXVII, 57).

(3) Discipulus Jesu : occultus autem propter metum Judæorum (*Joan.* XIX, 38).

(4) Hic non consenserat consilio et actibus eorum (*Luc.* XXIII, 51).

pourquoi l'Evangile le loue à l'égal du saint vieillard Siméon et l'appelle aussi un homme simple et juste qui attendait d'une foi vive le règne de Dieu et la rédemption du monde (1). C'est ainsi qu'il conciliait la foi la plus vive avec la piété la plus tendre, la prudence avec le courage ; car le courage sans prudence n'est qu'audace ; et la prudence sans courage n'est que lâcheté. Ainsi, tandis que la présomption des apôtres se changea en peur, au moment du danger ; la prudente réserve de Joseph, l'humble défiance avec laquelle il se disposait secrètement, par la prière, à confesser Jésus-Christ en son temps, se changea en courage. Tel est l'homme que la Providence divine, dans sa plus grande sagesse, dit Bède, choisit pour la haute charge, dont les anges mêmes se seraient tenus honorés, de donner la sépulture au corps du Fils de Dieu, à savoir : un homme qui réunissait en sa personne la grandeur de l'autorité et la grandeur de la vertu, afin que, par son autorité, il pût sans obstacle accomplir parmi les hommes le noble office que ses vertus lui avaient mérité auprès de Dieu (2).

Dès que Joseph jugea le moment favorable où le disciple de Jésus devait se déclarer, se manifester, sans rougir du divin Maître, il se présenta à Pilate,

(1) Vir bonus et justus qui exspectabat regnum Dei (*Ibid.*).

(2) Talem autem esse decebat, qui corpus Domini sepeliret, qui per nobilitatem potentiæ sæcularis facultatem posset obtinere ministrandi ; et per justitiam meritorum tali ministerio dignaretur (*In Marc.*).

le visage intrépide, le cœur résolu (1) ; et, sans en redouter la politique aussi cruelle qu'inhumaine : « Sachez, lui dit-il, que je suis aussi un disciple de Jésus et que je m'en glorifie. C'est à ce titre que je viens ici en demander le corps ; il m'appartient, j'y prétends, je le veux (2).» Pilate humilié, confus d'un langage aussi libre, ne le contredit point et n'y fait point cette opposition, que le corps d'un condamné appartient à la justice publique, et que nul particulier ne peut avoir le droit de le réclamer. Il fait seulement appeler le centurion chargé d'assister à la cruelle exécution du Calvaire ; il demande si Jésus était véritablement mort, Dieu voulant, par ces dispositions, que nous fussions de plus en plus assurés de cette mort qui nous procurait la vie. Ayant su par ce témoin fidèle que le Sauveur était véritablement mort, en jetant un grand cri, il ordonna sur-le-champ que le corps du Crucifié fût livré à Joseph, et il lui en fit en quelque sorte don (3). O don magnifique ! ô trésor précieux ! qui pourrait rendre la joie sainte de Joseph en se voyant le dépositaire et l'arbitre du corps de son Seigneur ? C'est bien avec raison, dit saint Ambroise, que l'évangéliste l'appelle un *homme riche :* et comment ne pas être riche, quand on possède Jésus-Christ (4) ?

(1) Introivit audacter ad Pilatum (*Marc.* xv, 43).

(2) Petiit ut tolleret corpus Jesu, eo quod esset discipulus Jesu (*Luc.* 52 ; *Joan.* 38).

(3) Pilatus jussit reddi corpus ; donavit corpus Joseph (*Matth.* 58).

(4) Merito dives hic dicitur, ubi corpus accepit Christi (*In Luc*).

Le généreux Nicodème s'associe à l'intrépide Joseph dans ce devoir pieux. Il apporte avec lui près de cent livres du précieux baume de myrrhe et d'aloës, afin d'oindre, selon l'usage, le corps du Seigneur (1). Tout autre homme que Joseph se serait peut-être offensé de cette conduite et aurait dit : « Gardez, Nicodème, gardez votre baume : eh quoi! ne suis-je pas assez riche pour fournir des aromates plus qu'il n'en faut? puisque je donne spontanément le sépulcre, je puis tout aussi bien donner la myrrhe. C'est à moi seul que le corps a été donné; c'est à moi seul qu'il appartient de pourvoir à tout. » Mais non; comme la même grâce a choisi ces deux âmes généreuses, ainsi la même charité et la même religion les unit. Joseph, le pieux, le bon Joseph, voit au contraire avec plaisir son collègue dans le sanhédrin s'unir à lui dans l'œuvre sainte d'honorer la sépulture de Jésus-Christ. « Venez, lui dit-il, venez, mon frère, venez partager avec moi la gloire que Dieu m'accorde. Cette gloire est si grande, que, tout en la partageant avec vous, elle me reste encore tout entière. Votre coopération ne diminue en rien mon mérite; elle le redouble, quand il s'agit d'honorer Jésus; il faut que tous ceux qui l'aiment y concourent. » Ah! il n'y a dans les œuvres de religion ni rivalités scandaleuses ni susceptibilités mesquines et ridicules, quand le zèle en est pur, quand la charité de l'Es-

(1) Venit autem et Nicodemus ferens mixturam myrrhæ et aloe quasi libras centum (*Joan.* 39).

prit-Saint en est le principe, et la gloire de Jésus-Christ l'objet !

Ce Nicodème est le personnage distingué qui était venu antérieurement visiter de nuit le Seigneur (1), et l'avait confessé Fils de Dieu, Rédempteur du monde, par ces belles expressions : « Maître, nous savons que vous êtes descendu du ciel, que vous êtes venu de Dieu et que Dieu est avec vous : nul ne pourrait faire les prodiges que vous opérez, si Dieu n'était pas en lui et avec lui (2). » Jésus-Christ, ce bon Sauveur, l'avait accueilli avec bonté, l'avait instruit avec amour du grand mystère de la croix. Il l'avait, pour ainsi dire, initié à la grâce, à l'honneur qu'il devait avoir plus tard de l'ensevelir.

Mais comme Nicodème avait avec Joseph le commun avantage d'être disciple de Jésus-Christ, ainsi il avait avec lui, devant les hommes, la dignité d'être membre du grand Conseil, prince et ancien du peuple. O Providence divine ! combien vous avez été admirable dans les honneurs rendus à la dépouille de votre Fils, dans la réhabilitation de sa mémoire et de son nom, dans la confusion de la haine aveugle, des calomnies impudentes de ses ennemis ! Les pharisiens avaient dit, dans leur faste superbe, en parlant du Sauveur : « Quel est donc cet homme qui se donne pour le Messie ? Y a-t-il parmi nous, princes et sénateurs, un seul personnage qui ait cru en lui ?

(1) Qui venerat ad Jesum nocte primum (*Joan.* 39(.

(2) Scimus quia a Deo venisti, Magister : nemo enim potest hæc signa facere, nisi fuerit Deus cum eo (*Joan.* III, 2).

Il n'a rencontré de disciples que parmi de pauvres femmes, parmi la plèbe, parmi les ignorants des choses de Dieu, qui par là sont maudits de Dieu (1). » Voilà donc Dieu donnant un démenti solennel à des paroles aussi insultantes; voilà non-seulement un, mais deux, et les plus nobles, les plus riches, les plus influents et surtout les plus probes, les seuls pieux de tout le sanhédrin, qui, après la mort de Jésus-Christ, se déclarent ouvertement ses disciples et rendent un témoignage éclatant et public à son innocence et à sa divinité! Les voilà qui, à la vue d'un peuple immense, à l'aide d'échelles, s'élèvent jusqu'à la croix, qui, au lieu d'être alors l'ornement des couronnes royales, n'était que l'infâme gibet des condamnés; les voilà qui, sans rougir de faire l'office du bourreau, déposent eux-mêmes le crucifié! Ils ne redoutent point d'encourir l'impureté légale; car la loi déclarait impur et souillé quiconque avait touché un cadavre; elle voulait qu'il fût séparé du commerce des autres hommes comme un excommunié (2). C'est qu'ils savent que le contact du corps de Jésus-Christ efface les souillures au lieu d'en produire; qu'il purifie l'âme sans salir la chair de l'homme. C'est qu'ils sont les vrais disciples et les imitateurs de Moïse; car, sans égard pour le respect humain, pour la méchanceté de leurs collègues, pour les moqueries de la popu-

(1) Numquid ex Principibus aliquis credidit in eum, aut ex Pharisæis Sed et turba hæc maledicti sunt (*Joan.* VII, 48).

(2) Quicumque morticina tetigerit, polluetur, et erit immundus (*Levit.* XI).

lace, comme autrefois Moïse en esprit, ils s'associent en réalité et de grand cœur aux opprobres de Jésus, les préférant à toutes les richesses et à tous les honneurs de l'univers. Ils sont ses premiers disciples à s'honorer de la croix, à l'adorer, à en prêcher les gloires et les grandeurs ; et qui, prévenant les transports de la charité généreuse de saint Paul, semblent, par le fait, s'écrier du haut de la croix : « Nous mettons toute notre gloire, toutes nos espérances dans cette croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vient de nous sauver et de nous racheter ; croix qui contient et qui répandra dans le monde la grâce, le salut, la résurrection et la vie (1). »

Admirez ces hommes grands, sublimes, ces véritables pontifes, prémices et modèles du sacerdoce chrétien; considérez avec quel sentiment de tendresse et de crainte respectueuse dans le cœur, avec quelle expression de piété et de religion sur le visage, avec quelle modestie, quel recueillement ils approchent leurs mains du corps immaculé de Jésus-Christ, de ce tabernacle où habite la divinité, de ce corps pur, délicat, flexible, odorant ; de ce corps qui n'est point une œuvre humaine, mais celle de l'Esprit-Saint, et d'où s'échappe un parfum divin et qu'entoure une atmosphère céleste ! Nicodème, dit saint Bonaventure, en détache les clous, Joseph reçoit le saint corps entre ses bras ; et, heureux d'un fardeau aussi précieux

(1) Nos autem gloriari oportet in cruce Domini Nostri Jesu Christi : in quo est salus, vita et resurrectio nostra; per quem salvati et liberati sumus (*Galat.* vi).

il le presse contre sa poitrine. Comment avoir Jésus-Christ entre ses mains, le connaître, l'aimer et ne pas opposer lèvres à lèvres, cœur à cœur, ne pas l'embrasser, le couvrir de baisers affectueux (1)!

La Vierge Marie assiste à cette œuvre de piété religieuse, le cœur percé du glaive de la douleur; mais le front serein, la paupière sèche, le regard majestueux, l'attitude sublime, comme il convenait à la mère d'un tel fils. C'est elle, disent les interprètes, sur l'autorité d'anciens mémoires, qui, debout aux pieds de la croix, reçoit d'abord dans son sein, à mesure qu'ils sont arrachés, les clous cruels qui ont percé les mains et les pieds d'une humanité qui lui est si précieuse et si chère (2). Elle accueille ensuite entre ses bras, et place le saint corps sur le sein virginal qui l'avait enfanté ; absorbée dans ces mystères sublimes, extasiée dans sa douleur, elle serre contre son cœur le gage chéri de ses entrailles très-pures; et, dans sa magnanimité, elle l'offre au Père pour le salut commun (3). Jean, le disciple chéri, se jette sur la dépouille divine, et, une fois encore, il place sa tête virginale sur cette poitrine sacrée, sanctuaire de l'amour infini, contre laquelle, le soir précédent, il avait eu le bonheur de reposer et d'apprendre tant de secrets et tant de délices célestes (4). Madeleine

(1) Nicodemus descendit ad clavos, Joseph sustentabat corpus. Felix quippe, qui corpus Domini meruit amplexari !

(2) Clavos qui extrahebantur in sinu suo suscepit (Apud Metaph.).

(3) Toto corpore circumfusa, membra illius amplexa est (Baron.).

(4) Joannes plorans cecidit super pectus Jesu (Euseb.).

presse, embrasse, baigne de ses larmes, couvre de baisers pieux ses pieds divins, d'où elle avait senti autrefois surgir tant de contrition, tant de grâces, tant de paix et tant d'amour (1). En un mot, toutes les personnes présentes, âmes aimantes et dévouées à Jésus-Christ, les femmes pieuses, les soldats repentants, le centurion converti, s'empressent tour à tour de toucher, avec une piété respectueuse, l'auguste chair divine, d'où s'échappe une atmosphère céleste, une vertu ineffable, qui porte la consolation et la paix dans tous les cœurs.

Les mystères de Jésus-Christ, parfaitement accomplis, subsistent et se renouvellent néanmoins sans cesse. L'Agneau divin, toujours vivant dans les cieux (2), y est encore comme sans cesse immolé. Aujourd'hui donc, comme autrefois sur le Calvaire, tous les chrétiens doivent participer, sans distinction d'âge, de condition, de sexe, à la sépulture mystique de Jésus-Christ, c'est-à-dire à son sacrement. Tous doivent aller chercher le Seigneur à son autel, comme aux pieds de sa croix, disposés à renoncer à tout pour lui être fidèles; le recevoir comme s'il venait d'être déposé de la croix; considérer ses plaies, les baiser avec un amour mêlé de reconnaissance et de vénération; heureux d'être associés aux saints personnages du Calvaire et de pouvoir pratiquer d'une manière intérieure et spiri-

(1) Magdalena vero suscepit pedes, apud quos tantam gratiam olim venerat (*Idem.*).

(2) Semper vivens.

tuelle les services de piété religieuse que ces personnages rendirent d'une manière extérieure et visible au corps très-saint du Sauveur. L'Eucharistie, en effet, dans les intentions de Jésus-Christ, son divin auteur, n'est que l'abrégé, le mémorial toujours subsistant des mystères de sa mort (1).

Hâtons-nous cependant, le temps presse. La nuit qui précède le sabbat, où il ne sera plus permis d'ensevelir un mort, s'approche (2). Marie confie donc à Joseph et à Nicodème la dépouille sacrée : ceux-ci ne la lavent point ; quel besoin avait d'être lavé de notre eau le corps immaculé du Fils de Dieu, qui venait de nous laver tous avec son sang? Seulement, dit saint Jean, ils l'oignent de la tête aux pieds de parfums odorants. Ils l'entourent, le lient étroitement avec des linges blancs ; ils l'en ceignent tout entier, comme le faisaient ordinairement les Juifs, en pareille circonstance (3).

O caractère admirable et divin de l'Évangile ! tous ces détails sont rapportés par les évangélistes sans y ajouter aucune réflexion. Qu'y a-t-il cependant de plus digne de réflexion que tout ce qu'ils racontent? Pourquoi le Verbe divin a-t-il voulu que son corps fût embaumé de tant de parfums et d'aromates, tandis qu'il n'en avait aucun besoin, puisque la personne même du Verbe, à laquelle il était uni, était

(1) Hoc facite in meam comemmorationem.

(2) Dies erat parasceves, et sabbatum illuceseabat (*Luc.* 45).

(3) Acceperunt ergo corpus Jesu, et ligaverunt illud in linteis cum aromatibus, sicut mos est Judæis sepelire (*Joan.* 49).

plus que suffisante pour le préserver de la corruption? Pourquoi a-t-il voulu être traité en mort, puisqu'il devait ressusciter sous peu? Oh! ce bon Sauveur, dans toutes ses dispositions, eut bien moins en vue l'honneur dû à sa chair très-sainte, que la consolidation de notre foi. Il savait fort bien que, dans la suite des siècles, il ne manquerait pas de blasphémateurs audacieux (et il y en a même aujourd'hui) qui, animés de l'esprit infernal, oseraient soulever leurs langues, faire passer le Sauveur du monde pour un personnage fictif, mythologique, insubsistant; l'appeler la vertu de Dieu unie à une chair fantastique et aérienne; soutenir qu'il n'avait souffert, qu'il n'avait été crucifié et qu'il n'était mort qu'en apparence, et non en réalité : niant ainsi le sacrement magnifique, ineffable, souverainement consolateur de la bonté divine, du Fils de Dieu véritablement mort sur la croix pour le salut des hommes! Que fait donc le Seigneur? De même qu'à peine ressuscité, afin de détromper les disciples qui, en le voyant subitement devant eux, le prenaient pour un esprit et un fantôme (1); afin de les convaincre qu'il avait un corps glorieux, il est vrai, mais véritable et réel, il leur montra son côté ouvert, ses mains et ses pieds percés (2), et, avec une confiance toute d'amour, leur donna son corps à toucher (3) : de même au-

(1) Existimabant se spiritum videre *Luc.* (xx).

(2) Ostendit eis manus et pedes, et latus (*Ibid*).

(3) Palpate et videte, quia spiritus carnem et ossa non habet, sicut me videtis habere (*Ibid.*).

jourd'hui, à peine mort, il voulut être oint, touché, lié, dans un lieu découvert, en présence d'une foule de témoins, afin de rendre la réalité de sa chair et la vérité de sa mort toujours plus évidentes et plus certaines. Joseph et Nicodème, et tous ceux qui assistèrent à l'œuvre pieuse de l'inhumation du Seigneur, eurent sous les yeux, touchèrent de leurs mains ce saint corps; ils le palpèrent et se convainquirent, et nous ont par là même convaincus nous-mêmes que c'était une chair humaine comme la nôtre; ils en considérèrent la tête horriblement percée d'épines, le front pâle, les yeux éteints, les joues livides, les lèvres décolorées, la chevelure ensanglantée, les chairs en lambeaux, le côté ouvert, les blessures profondes, l'inertie, l'insensibilité, l'abandon d'un corps privé de vie; ils ne doutèrent point, comme nous ne doutons point nous-mêmes sur leur témoignage fidèle, que Jésus-Christ ne fût véritablement mort. En supposant même, par impossible, qu'il ne fût pas vraiment mort des tourments de la croix, de la blessure faite au cœur, il eût dû mourir par l'effet seul de son inhumation, puisqu'il est impossible qu'un corps humain, chargé et comme enseveli dans plus de cent livres d'aromates et de baume, lié étroitement par des langes, le visage couvert du voile mortuaire cité par l'Evangile, renfermé durant trois jours dans un tombeau, ne restât pas suffoqué, mort. Quelle admirable harmonie, quelle profonde sagesse, quel plan divin ne se montre pas dans les mystères de Jésus-Christ! S'il fût ressuscité peu après avoir

rendu le dernier soupir sur la croix, sans passer par le tombeau, on eût pu douter s'il était réellement mort; mais comment en douter après tout ce que nous lisons avoir été exécuté envers ce corps très-saint? Le mystère de la déposition et de la sépulture du Seigneur est donc une preuve invincible de celui de sa mort.

Ces saints personnages, en traitant comme mort le saint corps du Seigneur, Dieu le disposant ainsi, et sans qu'ils s'en doutassent eux-mêmes, se préparèrent à devenir des témoins exceptionnels de sa résurrection. Remarquez bien, pour cela, que Nicodème ne fut pas le seul qui apporta des aromates et des parfums pour oindre le corps de Jésus, mais que les femmes pieuses avaient apporté également des parfums pour embaumer ce corps qu'elles trouvèrent déjà ressuscité (1). Ce soin, cette attention des femmes pieuses et des hommes, des maris et des disciples à oindre le corps mort du Sauveur, montre qu'ils ne songeaient nullement qu'il pût ressusciter dans quelques heures; s'ils y eussent pensé, même quelque peu, ils l'eussent gardé, comme endormi, dans leurs maisons; ils n'eussent pas répandu à profusion tout autour une pareille quantité de parfums; ils ne l'eussent pas lié et serré entre des suaires; ils ne l'eussent pas enfermé dans un tombeau, comme tout autre corps devenu cadavre. Dieu permit alors que la foi en sa résurrection s'affaiblît ou s'éteignît presque

(1) Emerunt aromata, ut venientes ungerent Jesum (*Marc.* I).

entièrement chez tous (Marie exceptée), afin qu'on ne pût suspecter qu'ils eussent voulu soustraire le corps et le donner pour ressuscité ; car la possibilité de la résurrection était si éloignée de leurs idées, qu'ils ne songèrent qu'à le préserver de la corruption, au moyen d'antidotes humains. O providence admirable de Dieu ! ces âmes fidèles l'avaient vu mourir de leurs yeux (1); elles avaient été témoins de l'embaumement et de l'inhumation ; elles y avaient même participé ; elles l'avaient traité comme celui qui, dans leur persuasion, ne devait point ressusciter. On ne saurait donc attribuer la confession que ces dévots personnages firent de la résurrection du Seigneur, à une surexcitation d'imagination, à une idée fixe qu'ils avaient montré ne point avoir ; leur infidélité passée a donné le plus grand poids à leur témoignage postérieur. Plus ils ont mis de zèle unanime à ensevelir le corps du Sauveur avec tous les égards voulus, plus ils se sont montrés dépourvus de l'idée qu'il dût ressusciter ; moins ils crurent d'abord qu'il ressusciterait, plus ils ont ensuite mérité confiance, lorsque, forcés de se démentir, ils le confessèrent ressuscité.

Les faits de l'histoire de notre Seigneur, tout en éclairant l'esprit, parlent au cœur; tout en fortifiant la foi par les circonstances dans lesquelles ils s'exécutent, par les grands mystères qu'ils renferment, par les leçons précieuses qu'ils offrent, ils sont des stimulants à la piété, des règles de conduite et d'amour. Que

(1) Erant autem ibi mulieres multæ (*Marc.* 40).

voyons-nous en effet, tout d'abord, en ce moment sur le Calvaire ? Nous y voyons Marie et Jean, Joseph et Nicodème, les femmes pieuses et les autres fidèles dévoués qui, réunis en foule autour du corps mort de Jésus laissé en leur pouvoir, le prennent, le traitent et le touchent comme un objet qui leur est propre et s'empressent de le baiser, de le servir et de lui rendre hommage. Aucun des Juifs, ennemis de Jésus, ne se mêle à cette auguste compagnie. Les Juifs, retirés de cette société de saints, leur laissent, leur abandonnent le corps du Sauveur. O corps admirable de mon Seigneur! des mains des Juifs impies, qui l'ont déchiré et vilipandé, il passe aux mains des pieux disciples qui le vénèrent, l'adorent, le contemplent avec amour et s'estiment heureux de le posséder! tout en le déposant dans le tombeau, ils n'aspirent qu'au bonheur de le posséder dans leur cœur! Ce corps divin, après s'être offert en sacrifice pour tous les hommes, se donne en particulier à ceux-là seulement qui croient en lui et qui espérent en lui. Après avoir été en butte à le rage de l'enfer, après qu'il a satisfait à la justice du ciel, il devient le gage de la miséricorde, le bouclier de défense, la source des consolations de la terre. En effet, ô mystère tendre et enchanteur! ces âmes généreuses, Marie à leur tête, sont l'Eglise qui vient de naître du sang et de l'eau échappés du côté ouvert de Jésus-Christ. En ce moment donc l'Eglise reçoit le corps du Seigneur qui lui est abandonné par la Synagogue. La Synagogue s'en prive, elle le

dédaigne, le méprise ; et l'Eglise l'accueille, se l'approprie, s'en rend maîtresse, pour exercer le droit de le reproduire par la consécration eucharistique, de le conserver toujours en elle et avec elle. Elle commence par sa foi, par sa pureté, par son zèle, par son courage, à lui témoigner sa reconnaissance, son respect, son amour et sa tendresse!

O Joseph! ô Nicodème! ô personnages fortunés! choisis de Dieu pour accomplir ses pieux mystères! Ce sont eux qui, après l'avoir embaumé et entouré de langes éclatants de blancheur, l'élèvent et l'offrent au divin Père pour leurs péchés et ceux de tout le monde ; ils commencent à répéter ce sacrifice immortel qui durera jusqu'à la fin des siècles sur nos autels terrestres, pour se perpétuer ensuite dans les cieux, dans les abîmes de l'amour infini. Ils ne consacrent pas ce corps divin eucharistiquement, puisqu'ils l'ont visiblement, réellement entre leurs mains ; mais ils l'offrent à Dieu et l'exposent du haut du Golgotha à l'adoration de tous les hommes. Au lieu même où Jésus et sa très-sainte Mère offrirent le sacrifice sanglant, les disciples offrent ce même sacrifice non sanglant. Joseph et Nicodème sont en quelque sorte les premiers pontifes de l'Eglise. J'oserais presque dire que la première messe fut célébrée par les hommes sur le Calvaire, puisque celle du cénacle le fut par Jésus lui-même. L'Eglise, en effet, selon l'observation de Bède, a appris de ces saints personnages comment on traite, comment on ensevelit mystiquement le corps de Jésus. C'est en mé-

moire de l'embaumement de ce corps divin, de son enveloppement dans des langes très-purs, de son dépôt non plus dans une bière, mais sur une dalle de pierre, faite par Joseph et Nicodème, que l'Eglise se sert à son tour d'une pierre d'une seule pièce pour autel, qu'elle y répand du baume, y dépose l'auguste sacrement sur un linge blanc, qui, se nomme *corporal*, du *corps* du Seigneur: coutume très-ancienne dans l'Eglise et convertie en loi par le pontife saint Sylvestre (1). Maîtres de l'Eglise, ils l'ont été en même temps de tous les vrais fidèles. Joseph, époux immaculé de Marie, avait fourni autrefois les langes dont cette Mère divine enveloppa Jésus-Christ à sa naissance (2); les rois mages avaient apporté la myrrhe mystérieuse pour l'honorer. Maintenant, après la mort de Jésus-Christ, un autre Joseph fournit le saint suaire pour l'envelopper (3); Nicodème et les autres Marie, comme d'autres mages, donnent la myrrhe pour l'embaumer (4). Avec cette différence, cependant, que les langes et la myrrhe employés à sa naissance, étaient la prophétie de la condition de son corps *réel*; et que les langes et la myrrhe qui ont servi à sa mort, sont une instruction sur la manière de traiter son corps mystique, c'est-à-dire les fidèles.

(1) Hinc Ecclesiæ mos obtinuit, ut sacrificium altaris non in serico, neque in panno, sed in lino celebretur : sicut corpus Domini est in sindone munda sepultus, juxta illud quod a B. Sylvestro legimus esse statutum (*In Marc.*).

(2) Et pannis involvit (*Luc.* II).

(3) Joseph autem mercatus sindonem (*Luc.* 53).

(4) Nicodemus venit ferens mixturam myrrhæ (*Joan.* 39).

Jésus-Christ, entouré à sa naissance de langes blancs, de myrrhe odorante, c'est Jésus-Christ venant au monde pour y mener une vie pure et amère, innocente et pénitente, et qui, exempt de l'ombre même du péché, sera sujet aux infirmités, à la douleur, à l'ignominie, aux souffrances, à la mort, à toutes les peines du péché ; c'est Jésus-Christ saint, immaculé, vu qu'il est vrai Dieu, mais passible et mortel, vu qu'il est vrai homme. Jésus-Christ cependant, qui, déjà mort, ne veut être entouré que de langes très-blancs, oint que de substances amères, la myrrhe et l'aloès, c'est Jésus-Christ enseignant au fidèle que les dispositions avec lesquelles il doit le recevoir dans la sépulture mystique de son cœur, sont la pureté de l'âme, l'amertume de la pénitence et de la mortification du corps. C'est pourquoi l'Époux céleste, dans le Cantique des Cantiques, loue son épouse, figure des âmes fidèles, venant à sa rencontre ornée d'une part d'une beauté pure et sans tache (1), et de l'autre, les mains distillant le baume de la myrrhe (2).

Saint Marc fait encore remarquer que Joseph, dont la maison noble et riche ne manquait certainement pas de linges blancs et délicats, voulut cependant acheter le suaire sacré qui devait envelopper le corps du Seigneur (3). Il a voulu nous apprendre par là que non-seulement ce suaire n'avait servi à aucun autre usage, mais encore que, pour recevoir Jésus-

(1) Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te.

(2) Manus tuæ stillaverunt myrrham (*Cant.*).

(3) Joseph..... (Ut supra).

Christ, il faut quelque chose de neuf et de pur. Un linceul neuf et pur est une sorte de virginité. Envelopper le corps du Seigneur dans un linceul neuf, nous dit Bède, ce n'est pas autre chose que le recevoir avec un cœur sincère et purifié (1). « Le Seigneur, dit Théophylacte, voulut encore être enseveli dans un sépulcre neuf, afin de nous indiquer la nouveauté de vie que nous devons mener après l'avoir accueilli dans notre cœur, et comment nous devons nous renouveler en lui après une telle grâce (2). » Saint Grégoire disait également : « La conduite du vertueux sénateur Joseph doit être la règle et la loi de la nôtre (3); » c'est-à-dire que nous devons prendre les mêmes précautions, quand nous recevons le corps du Seigneur dans l'Eucharistie. Nous devons nous garder de l'envelopper dans le linge sordide d'une conscience immonde ; nous devons nous garder de l'accueillir dans le sépulcre d'un cœur corrompu, plein des os des morts, des œuvres du péché (4).

Le mystère du sépulcre offre encore d'autres enseignements plus graves. Observons d'abord que si Jésus-Christ n'était pas mort, il n'aurait pu ressusciter,

(1) Ille in sindone munda involvit Jesum, qui pura cum mente susceperit.

(2) Novum sepulcrum, futuram novitatem manifestat; et quomodo per sepulturam Domini innovandi sumus in illo.

(3) Quod ab honesto senatore gestum est, nobis sit tanquam lex.

(4) Ut idem quoque nos præstemus, cum illud corporis munus suscipimus : nec in sordido conscientiæ lino involvamus, nec in cordis monumento reponamus, pleno omni immunditia et ossibus mortuorum.

et sans sa résurrection, sa mort n'eût servi de rien. Oh! dit saint Paul, si le drame d'une passion aussi humiliante et aussi cruelle n'avait pas fini, pour Jésus-Christ, par la résurrection, il n'aurait été rien de plus qu'un homme juste, martyr de son zèle pour la loi de Dieu et de son amour pour le prochain; mais nullement le Rédempteur de l'homme, le Fils de Dieu; nos dettes envers Dieu demeureraient intactes; nos péchés subsisteraient encore, et avec eux notre servitude et notre condamnation. En conséquence, la prédication et la foi évangélique seraient inutiles et vaines, le christianisme entier ne serait qu'une absurdité, et les chrétiens, condamnés à toutes sortes de privations dans le temps, pour accomplir la loi du Seigneur, sans avoir rien à espérer dans l'éternité, seraient les plus infortunés des hommes (1). La résurrection seule du Sauveur efface les ignominies de sa mort, fait connaître que cette mort a été d'un prix, d'une valeur, d'une efficacité infinie pour notre rédemption, puisqu'elle fait connaître que celui qui l'a soufferte était véritablement Dieu (2); elle est par conséquent la preuve fondamentale de sa religion. Mais ces deux dogmes très-importants, la mort et la résurrection du Seigneur, sont reliés l'un à l'autre par celui de sa sépulture; c'est elle qui les démontre et

(1) Si Christus non resurrexit, inanis est prædicatio nostra, inanis est et fides nostra : adhuc enim estis in peccatis vestris. Si in hac vita tantum in Christo speramtes sumus, miserabiliores sumus omnibus hominibus (I *Cor.* xv).

(2) Declaratur Dei Filius ex resurrectione mortuorum (*Ibid.*).

qui les rend evidents. Voilà pourquoi ce mystère est expressement formulé dans le symbole entre ceux de la mort et de la résurrection ; voilà pourquoi saint Paul y a tant insisté, pourquoi les évangélistes l'exposent dans toutes ses circonstances.

Ils nous disent, effectivement, que le sépulcre où le Seigneur fut placé, n'était éloigné que de quelques pas du lieu où il fut crucifié, et qu'il était dans un jardin, sur ce même Calvaire (1). Il était donc dans un lieu découvert, et il ne fallut pas de longs détours pour y parvenir. Il n'y eut donc ni facilité, ni latitude pour échanger le corps et le cacher. L'inhumation en fut publique et prompte, comme l'embaumement et la mort l'avaient été. Les saints évangélistes marquent encore que les mêmes spectateurs qui l'avaient vu expirer sur la croix, oindre de parfums, lier de suaires, le virent placer dans le tombeau (2), et que, dans ce tombeau, ils voulurent encore considérer, et contempler de leurs propres yeux le corps qui venait d'y être déposé (3). Les historiens sacrés ajoutent, au surplus, que le sépulcre était neuf (4); ils avertissent encore, avec un soin tout particulier, qu'on n'y avait jamais mis aucun autre cadavre (5), afin que, selon l'observa-

(1) Erat autem in loco, ubi crucifixus est, hortus, et in horto monumentum (*Joan.* 41).

(2) Aspiciebant ubi poneretur (*Matth.* 47).

(3) Viderunt monumentum et quemadmodum positum erat corpus ejus (*Luc.* 55).

(4) Monumentum novum.

(5) In quo nondum quisquam positus fuerat (*Luc.* 53).

tion de saint Chrysostome, l'on ne pût pas dire que celui qui ressuscita, fût quelque autre homme juste, quelque autre prophète (1). On nous dit aussi que le monument n'était pas une grotte souterraine ou un composé de ciment, de pierres, qu'on aurait pu détacher et rétablir ; mais un antre tout d'un bloc, pratiqué avec le ciseau dans le roc vif, adossé à la montagne, inaccessible aux reptiles, impénétrable aux hommes ; qui n'avait et ne pouvait avoir aucune communication intérieure, ouvert uniquement du côté du midi (2), afin qu'on ne pût point dire qu'en soulevant la terre, ou en trouant la maçonnerie, quelqu'un était venu secrètement en extraire le corps. Il est dit enfin que la seule entrée qu'il y eût, fut close avec une pierre d'une grandeur démesurée, scellée avec de la chaux et du bitume, et qui ne pouvait être remuée que par plusieurs hommes, avec de grands efforts, un grand bruit et beaucoup de temps (3); en sorte qu'il était impossible que le corps qui y était recelé fût soustrait silencieusement et instantanément.

Il y a plus encore : les ennemis de Jésus eux-mêmes, par leur haine aveugle, leur fureur infernale, et qui, après l'avoir vu expirer, voulaient encore insulter à sa mémoire et à son nom, contribuèrent à confirmer son triomphe. Les pharisiens, après s'être

(1) Ne, Christo resurgente, quis alius prius in eo sepultus resurrexisse putaretur (*In Joan.*).

(2) In monumento quod erat excisum ex petra (*Marc.* 54).

(3) Et advolvit saxum magnum ad ostium monumenti (*Matth.* 60).

assurés que le corps était vraiment dans le tombeau, et que ce corps était réellement celui de Jésus-Christ, recommencèrent à le fermer et à sceller la grande pierre qui en bouchait l'entrée avec du bitume et du ciment. Après en avoir obtenu la permission de Pilate, ils firent construire une sorte de barrière autour du sépulcre (1); ils l'entourèrent de gardes prétoriennes armées, de sentinelles militaires qui se donnaient la consigne en en gardant l'accès : afin de prévenir et d'empêcher toute voie d'infidélité chez les gardes eux-mêmes, ils apposèrent sur la pierre les sceaux de la Synagogue, et les gardes devaient répondre de leur intégrité (2). O Juifs aveugles ! que venez-vous de faire? dit saint Jérôme: tandis que vous prétendez empêcher la résurrection, vous ne faites qu'en redoubler les preuves et les arguments (3) ! O sagesse de Dieu ! comme vous vous jouez de la méchanceté humaine et la faites servir à l'accomplissement de votre miséricorde ! C'est la haine qui détermine les Juifs à établir une garde; et partant, c'est Dieu qui, par leur entremise, fait honorer la tombe de son Fils; tandis que les Juifs se fatiguent si fort, afin que son corps ne soit pas enlevé, ils travaillent à faire croire qu'il est vraiment ressuscité !

Après de semblables précautions, il sera aussi

(1) Munierunt sepulcrum (*Matth.* 66).

(2) Signantes lapidem cum custodibus (*Ibid.*).

(3) Quanto magis reservatur, tanto magis virtus Resurrectionis ostenditur.

absurde de dire que les disciples de Jésus-Christ ont soustrait son corps durant la nuit, que de soutenir que les chrétiens en ont inventé les prophéties. Comme le dépôt de ces prophéties demeure entre les mains des Juifs, ainsi le corps de Jésus, après sa mort, est également resté en leur pouvoir : leurs barrières l'entourent, leurs gardes le surveillent, leurs sceaux l'authentiquent. C'est donc de leurs mains, et non des nôtres, que le Seigneur sortira vainqueur de la mort. Au rapport de saint Chrysostome, ce sont eux-mêmes qui, sans s'en douter, établissent la vérité du grand mystère par où celui qu'ils ont osé nommer *le Séducteur,* s'assiéra sur la tête de ses ennemis comme sur un escabeau. Ces satellites de la Synagogue sont donc les gardes fidèles de l'Église ; l'incrédulité des Juifs les y a apposées, et elles contribuent à justifier notre foi (1).

Le mystère de l'ensevelissement du Seigneur est encore la manifestation et la preuve d'autres mystères non moins importants et non moins précieux. D'abord, ce tombeau n'est point la propriété de sa famille, il n'appartient point à sa personne ; mais il lui a été fourni par la charité d'autrui. Chose étonnante, dit Théophylacte ! ce Fils de Dieu fait homme, n'ayant point eu de berceau propre à sa naissance, n'eut point non plus de maison à lui appartenant durant sa vie, ni même de tombeau propre à sa

(1) Inviti veritatis demonstrationem adjuvant; quantum in illis est manum apponunt, ut diligentia eorum fidei nostræ proficeret (Loc. cit.).

mort (1). Mais cette grande condescendance par où le Fils de Dieu, étant riche, voulut, selon le langage de saint Paul, se faire pauvre et indigent, naître, vivre et mourir dans une extrême misère pour notre instruction, pour notre exemple et pour notre encouragement (2); cette pauvreté, dis-je, fut encore, selon les Pères, une preuve de sa grandeur et de sa divinité. C'est à bon droit, déclare Origène, que le linge qui enveloppe le corps du Seigneur est blanc, que le sépulcre qui le reçoit est neuf, que la pierre qui le recouvre est grande (3). Ah! il ne peut être que Dieu, celui auprès du corps de qui tout respire candeur, nouveauté et grandeur! Saint Augustin fait observer que le Seigneur, par sa déposition dans le sépulcre d'autrui, indique qu'il est mort pour le salut d'autrui (4). Les autres hommes, mortels de leur nature, ont la mort propre, comme ils ont un tombeau propre; mais Jésus-Christ, pour qui la mort n'était pas une condition propre et nécessaire, n'avait aucun besoin d'un sépulcre propre : en ayant un tombeau étranger, il prouve que la mort lui était étrangère (5). Quel besoin pouvait avoir

(1) Qui non habuit domum in vita, neque mortuus habuit sepulturam.

(2) Qui, cum dives esset, factus est pro nobis egenus.

(3) Munda sindon, novum sepulcrum, magnum saxum : quia, omni quæ sunt circa corpus Jesu, et nova, et munda sunt, et magna valde.

(4) Ideo in aliena sepultura ponitur, quia pro aliena salute moriebatur.

(5) Ut quid illi propria sepultura, qui propriam mortem non habebat?

d'un tombeau sur la terrre celui dont l'habitation propre est dans les cieux? Pourquoi un tombeau propre à celui qui ne devait y séjourner que quelques heures seulement? il n'y entre pas comme un mort, mais comme celui qui se repose et se délasse sur un lit (1). Ainsi le défaut d'habitation et de tombeau propre démontre que son royaume n'est pas de ce monde ; qu'il n'est pas du monde : en ne possédant rien en particulier, il se montre le maître de tout.

Saint Ambroise dit également : Les grands du monde se font de magnifiques mausolées pour avoir un lieu où ils puissent se dissoudre magnifiquement ; mais le vainqueur de la mort n'avait nul besoin d'un lieu propre pour y tomber, à l'instar des autres hommes, en cendres, et pour finir de mourir (2).» De même qu'il est mort pour des motifs bien autres que ceux pour lesquels les hommes meurent ordinairement ; de même, c'est pour des motifs bien différents qu'il est enseveli. Il est enfermé dans le tombeau, afin que la vérité de sa mort en demeurât certifiée, et non pour y souffrir la corruption de la mort : il y est déposé comme momentanément et pour en sortir, et non comme dans la retraite perpétuelle de la mort et pour y demeurer.

Néanmoins, ce sépulcre que Jésus-Christ emprunte

(1) Ut quid tumulus in terris, qui sedem habebat in cœlis? Ut quid illi sepulcrum, qui tridui tantum spatio non tam in sepulcro jacuit, quam in lecto quievit?

(2) Victor mortis proprium tumulum non habebat.

pour quelques heures appartient au bienfaisant Joseph. O belle corrélation de fonctions et de noms, s'écrie Cornélius ! Jésus entra autrefois dans le monde à l'ombre de la chasteté de Joseph, époux de Marie ; il en sort aujourd'hui à l'ombre de la piété d'un autre Joseph (1) : le sépulcre, d'après saint Léon, est l'image de la virginité de Marie (2). Ainsi donc que le premier Joseph, qui avait Marie pour épouse, la laissa intacte au Verbe éternel, afin qu'il pût en être conçu ; ainsi le second Joseph, qui avait construit pour lui le sépulcre, le céda, dans sa charité, pur et neuf à Jésus-Christ, afin de pouvoir y ressusciter. Dépositaires fortunés du même trésor, l'un le revêtit à sa naissance, l'autre à sa mort ; l'un fut le témoin de la conception miraculeuse de la virginité de la Mère ; l'autre, le témoin de la résurrection et de la divinité du Fils.

Le sépulcre est simple, sans marbres, sans métaux, sans ornements ni faste ; c'est ainsi qu'il condamne, dit saint Jérôme, le fol orgueil, l'ambition insensée des riches qui ne veulent pas même se séparer de leurs richesses après leur mort (3). Mais, en renonçant à la vanité, le Seigneur ne renonce pas à la pureté ; c'est plutôt dans un sépulcre neuf que dans un sépulcre simple qu'il veut être déposé. C'est ainsi

(1) Notandum est Christum introisse in mundum per Joseph, sponsum Virginis, ac rursus per Joseph exisse de mundo.

(2) Novum sepulcrum Mariæ virginitatem demonstrat.

(3) Ex simplici sepultura Domini, ambitio divitum condemnatur, qui nec in tumulis volunt carere divitiis.

qu'auparavant il avait voulu naître d'une mère pauvre, mais vierge : nul ne fut jamais déposé dans ce tombeau avant ni après le Sauveur (1). Le sépulcre qui reçut le corps du Seigneur, selon que le dit saint Léon, a toujours été vierge, comme le sein qui le conçut (2). Joseph, continue le même Père, est nommé par l'Evangile un *noble décurion*, mais en même temps *le juste*, comme Marie *la Vierge*. Que de beauté dans ce mystère! c'est un sein virginal qui engendre le Seigneur à sa naissance; c'est à un sépulcre neuf que son corps est confié, quand il meurt (3). O corps vraiment saint, adorable et heureux! qui n'eut pour mère que la virginité et pour garde que la justice (4)! Il ignora, dans les entrailles de Marie, le désordre de la concupiscence humaine; dans le sépulcre de Joseph, il demeure étranger à la corruption de la mort; en tout temps et en tout lieu ce corps très-saint, pauvre, humble, souffrant, affligé, n'est jamais séparé de la pureté ni de la sainteté (5). Il se montre donc ainsi toujours et partout vrai homme et vrai Dieu : vrai homme, en pas-

(1) Sicut in Mariæ virginis utero nemo ante illum, nemo post illum conceptus est; ita in hoc monumento nemo ante illum, nemo post illum sepultus est (S. August.).

(2) Dominica ergo et virgo vulva, et virgo est sepultura.

(3) Cum nascitur, utero virginis gignitur; cum moritur, sepulcro justi commendatur.

(4) Beatum plane corpus, quod virginitas peperit, justitia custodivit!

(5) Illuc viri pollutione non tangitur; hic mortis corruptione non læditur. Ubique beato corpori deferitur sanctitas atque virginitas.

sant par tous les états les plus abjects de l'humanité; vrai Dieu, en se montrant avant tout jaloux de la sainteté et de la pureté, comme de la seule compagnie digne de sa personne, du seul ornement convenable à sa majesté (1). Ainsi qu'en naissant il dédaigna les palais des rois ; ainsi en mourant il rejette les mausolées des augustes. Mais comme en naissant dans une pauvre cabane, il voulut que cet humble abri fût relevé par la virginité de Marie, par la foi de Joseph, par l'innocence des pasteurs, par l'humilité des mages ; ainsi en mourant il voulut être placé dans un sépulcre simple, creusé dans le roc et n'ayant qu'une seule entrée : il ne permit point que ce sépulcre fût sous la dépendance de mains profanes, d'yeux malveillants, et de cœurs impurs ; mais il voulut y avoir pour couronne la constance de Marie sa mère, la virginité de Jean son disciple, les larmes pénitentes de Magdeleine, la piété des Marie, le courage de Nicodème, la justice de Joseph, la foi du centurion. Les fleurs mêmes du parterre où se trouvait le sépulcre (2), à l'apparition du corps de Jésus, s'épanouirent et inclinèrent leur tige pour lui rendre hommage, figurant ainsi les fleurs bien plus agréables pour lui de toutes les vertus qui l'accompagnèrent et le proclamèrent pour le Dieu de toutes perfections. Ce n'est qu'à un homme-Dieu qu'il convenait de mourir comme Jésus-Christ, sans faiblesse ;

(1) Domum tuam decet sanctitudo.

(2) In horto erat monumentum.

ce n'est qu'à un homme-Dieu qu'il convenait d'être enseveli comme il le fut, entouré de la pureté et de la sainteté (1). O sainteté, ô pureté, ô enchantement des mystères chrétiens ! O sainteté, ô pureté, ô enchantement de la religion chrétienne !

SECONDE PARTIE.

Vrai homme et en même temps vrai Dieu, jamais, dans tous ses mystères tendres et sublimes, Notre-Seigneur ne sépara les intérêts, la cause de Dieu de celle de l'homme. De là vient que, même dans le mystère de sa sépulture, il n'a pas seulement en vue le triomphe de la religion et la gloire de sa divinité, mais encore notre instruction et notre encouragement.

C'est d'abord saint Paul qui a vu, tracé et exprimé, dans ce mystère, l'instruction la plus importante sur l'esprit de la morale et de la sainteté de l'Evangile. « Sachez bien, disait-il aux premiers chrétiens, que nous n'avons été baptisés que pour retracer en nous, dans toutes ses circonstances, la mort de Jésus-Christ ; en sorte que, être baptisé est la même chose qu'être enseveli avec lui (2). » C'est à cet enseignement de saint Paul que saint Cyrille faisait allusion quand il disait aux baptisés selon le rite ancien de la triple immersion : « Vous avez été plongés

(1) Domum tuam decet sanctitudo.

(2) Nescitis quia qui baptizati sumus in mortem ipsius baptizati sumus, consepulti ei in baptismo (*Coloss.* II) ?

trois fois dans l'eau, et trois fois vous en êtes sortis; et, par cette cérémonie sainte, vous avez retracé en vous le mystère de Jésus-Christ, qui demeura trois jours dans le tombeau (1). » Saint Epiphane disait à son tour aux fidèles : « Souvenez-vous du jour où vous étiez conduits à l'ablution sainte du baptême, comme Jésus-Christ fut porté dans le tombeau (2). » Ainsi, d'après l'Ecriture et les Pères, le baptême est un engagement solennel que nous contractons à la face du ciel et de la terre, de mourir et de nous ensevelir mystiquement avec le Sauveur, afin de participer au mérite de sa mort et de sa sépulture réelle, de recevoir le caractère, les priviléges et les grâces de ces grands mystères dont le baptême est la figure (3).

Effectivement, Jésus-Christ mort, c'est Jésus-Christ complétement séparé à l'extérieur du commerce des hommes, de toute occupation, de tout intérêt terrestre et humain. Le chrétien, en jurant au baptême de renoncer à toute suggestion de Satan, à tout péché charnel et à toute pompe profane, devient comme mort au monde, à la chair, au démon. Il meurt mystiquement avec Jésus-Christ (4). Mais, pendant que Jèsus mort était encore suspendu à la croix,

(1) Mersi ter in aqua, rursus emersistis; atque per hæc symbola triduanam significastis sepulturam.

(2) Ducebamini ad sanctum baptismi lavacrum, sicut Christus ad sepulturam.

(3) Baptizati sumus in mortem ipsius; consepulti ei in baptismo

(4) Baptizati..... (Ut supra).

la vue de son très-saint corps, bien que sans vie, le faisait considérer en quelque sorte comme vivant encore. Ce ne fut donc qu'après avoir été déposé dans le tombeau, recouvert d'une grande pierre, qu'il demeura comme entièrement séparé du monde. Et ne le voyons-nous pas tous les jours? Pendant que le cadavre d'un homme mort est encore sur la terre, il inspire de l'intérêt, il provoque des regrets et des affections; la sépulture, en l'ôtant des yeux, en fait bientôt oublier la mémoire, achève la séparation, comble l'horreur et consomme le triste mystère de la mort. C'est ainsi que le chrétien, pour remplir les engagements de son baptême, ne doit pas seulement avoir renoncé à tout, être comme mort avec Jésus-Christ; il doit encore, par son amour pour la solitude, la retraite, le recueillement, et par une entière séparation du monde, être comme enseveli avec le Seigneur (1). Le premier devoir du chrétien, continue saint Paul, est de mourir au monde et à lui-même; mais cela ne suffit point encore : il faut qu'enseveli comme dans le secret de sa foi, dans l'obscurité de ses vertus, et comme celui qui est enfermé dans le tombeau, sans se mettre en peine de l'estime ni des mépris du monde, il mène une vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu (2).

Le corps de Jésus-Christ enfermé dans le tombeau, est toujours avec la personne du Verbe, à qui il est

(1) Consepulti..... (Ut supra).

(2) Mortui enim estis, et vita vestra abscondita cum Christo in Deo (*Colos.* III).

uni hypostatiquement, et avec les anges qui l'adorent. Voilé aux regards des hommes, il est toujours avec Dieu. C'est de la même façon que nous chrétiens, dans la sépulture mystique où nous sommes descendus, par notre divorce avec les intérêts du monde et les passions, nous sommes unis à Dieu par la grâce sanctifiante; que nous vivons pour Dieu, vu que nous sommes morts au monde (1). Nous devons, par l'exercice continuel de la prière, nous tenir en la compagnie de Dieu; et, séparés en esprit de la terre, nous tourner vers le ciel et converser avec lui (2), attendant avec une foi vive, une espérance ferme, le jour où notre bon Sauveur, de qui nous aurons imité la mort et la sépulture, nous fera part des priviléges et de la gloire de sa résurrection. Il faut absolument que nous mourrions et que nous partagions sa sépulture, si nous voulons ressusciter avec lui (3).

Heureux ceux qui meurent ainsi et qui sont mystiquement ensevelis au monde en esprit, avant de l'être en corps ! Heureux ceux qui se détachent dès à présent de tout ce qui est terrestre, par esprit de foi et de vertu, avant que la mort ne vienne, où toutes ces séparations seront le résultat d'une triste et inévitable nécessité ! Car, nous dit l'apôtre saint Pierre, l'homme du cœur, l'homme caché, l'homme

(1) Quasi morientes, et ecce vivimus.

(2) Nostra autem conversatio in cœlis est.

(3) Nostra autem conversatio in cœlis est : unde salvatorem exspectamus Dominum nostrum Jesum Christum, qui reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ.

enfermé dans le sépulcre mystérieux de la conscience pure, innocente, est paisible et tranquille : tout en paraissant triste, humilié, pauvre aux yeux des hommes, il est heureux, glorieux et riche devant Dieu (1), le mystère de la sépulture du Seigneur étant tout à la fois et une leçon magnifique et un puissant encouragement.

Ce fut, il est vrai, une grande humiliation pour le Fils de Dieu, que son saint corps, uni à la personne du Verbe, étroitement lié de langes, oint de parfums, le visage couvert du suaire funèbre, comme le corps de tout autre homme mort, soit démeuré clos et immobile dans le sépulcre ; que celui qui est la résurrection et la vie, soit resté dans la maison de la mort. Mais cette humiliation était nécessaire à notre encouragement ; c'est pourquoi Jésus-Christ ne refusa point de la subir. S'il fût ressuscité immédiatement après sa mort, sans passer par le tombeau, il eût fait voir qu'il repoussait une des situations les plus humiliantes de l'humanité, c'est-à-dire, celle de voir son corps déposé sous terre, avant de le reprendre glorieux pour le ciel ; il eût, pour ainsi dire, fait douter de son parfait amour, de sa parfaite ressemblance avec l'homme, en refusant de se soumettre à cette condition universelle de l'humanité. Mais, en consentant à demeurer comme nous dans le berceau, il consentit

(1) Qui absconditus est cordis homo in corruptibilitate quieti et modesti spiritus, qui est in conspectu Dei locuples (I *Petr.* III) :

aussi à demeurer comme nous dans la tombe. Il consentit à partager notre sépulture, comme il avait accédé au partage de notre naissance et de notre mort. En le voyant passer ainsi par tous les états, par toutes les situations et toutes les misères de l'homme, sans en dédaigner aucune, à ces traits ineffables, disait saint Paul, nous restons convaincus de sa miséricorde, de son tendre amour pour l'homme ; nous le regardons comme le vrai frère de l'homme, semblable en tout à l'homme (1).

Au surplus, le Fils de Dieu, en prenant nos misères, nous a fait part de ses richesses ; en passant par toutes les conditions les plus pauvres, les plus abjectes, les plus douloureuses de l'humanité, il les a comme élevées, sanctifiées, consacrées, divinisées et transformées en sources de consolations et de gloire. Comme donc, par sa naissance pauvre, par ses humiliations, par ses souffrances et par sa mort, il a rendu la pauvreté désirable et précieuse, les humiliations, les souffrances et la mort souhaitables ; ainsi, en voulant être enseveli, il a ôté au sépulcre son horreur naturelle. Aussi les âmes chrétiennes sont-elles loin de trembler, de frissonner à l'idée de sépulture, comme le font les âmes irreligieuses et profanes. L'obscurité, la solitude, l'insensibilité de la tombe ne les épouvante pas. Jésus-Christ ayant passé par cette voie et en ayant changé la condition,

(1) Per omnia voluit fratribus similari, ut misericors fieret.

elles considèrent la tombe comme le chemin qui conduit au ciel. Aussi, que de sang-froid à en parler, que de résignation à l'attendre, que de courage à l'affronter, que d'empressement à y descendre! Vous les diriez des personnes allant volontairement au repos par fatigue, plutôt que des personnes qui subissent une nécessité (1). C'est là, dit saint Paul, le sabbat des saints, du vrai peuple de Dieu, le repos après lequel ils soupirent, après toutes les peines endurées en vue d'acquérir le ciel; c'est là le sabbat figuré par le repos de Dieu, qui achevait de créer le monde, et de celui du Fils, de l'Homme-Dieu, après l'avoir racheté (2).

Mais comme la fatigue est ce qui rend le sommeil désirable et doux, ainsi la vie de crucifiement et de mort dont vivent les vrais fidèles leur fait désirer, leur rend délicieux le repos de la tombe. Celui-là seul se repose doucement dans le tombeau, qui a été pendant la vie crucifié avec le Sauveur (3).

C'est afin de nous rendre cette vérité importante sensible, que le repos et les douceurs du tombeau sont le fruit des souffrances de la croix, que le Seigneur a voulu être enseveli au lieu même où il avait été crucifié (4). Ainsi, comme on a coutume de

(1) Ut requiescant a laboribus suis.

(2) Relinquitur Sabatismus populo Dei : qui enim ingressus est in requiem Dei, etiam ipse requiescit a laboribus suis, sicut a suis Deus (*Hebr.* IV).

(3) In pace in idipsum dormiam et requiescam.

(4) In loco ubi crucifixus est, erat monumentum.

graver sur les mausolées des grands leurs armes, les insignes de leurs dignités et de leur élévation, de mêmeJésus-Christ a voulu que son tombeau servît d'assiette à la croix sur laquelle il était mort, et qui, pour cela, est devenue l'arme, l'écusson de sa dignité de redempteur, le principe de sa gloire, de son exaltation en tant qu'homme (1).

O croix! ô mystère! qu'il est beau de la voir, pareille à un étendard glorieux, flotter sur la cime du Calvaire et annoncer que celui qui est étendu à ses pieds vient de triompher, qu'il vient de conquérir toute la terre, qu'il en a pris possession, puisque sa bannière, qui bientôt parcourra le monde entier, y est plantée! O croix très-sainte! ô arbre précieux! quoique séparé du Crucifié, tu n'en es pas moins l'autel sur lequel la Victime divine offrit le sacrifice d'elle-même pour le salut de l'univers (2)! Tu es encore la balance infaillible où le poids d'un corps divin a non-seulement équilibré, mais encore allégé le poids horrible des péchés du monde entier (3). Tu es la grande banque où le prix du commun rachat a été déposé et accepté (4). Tu es aussi l'arme, méprisable en apparence, mais puissante et terrible en réalité contre le prince des ténèbres, qu'elle a vaincu et dépouillé de sa proie (5). Tu es, au sur-

(1) Mortem autem crucis : propter quod et Deus exaltavit illum.
(2) Sola digna tu fuisti ferre mundi victimam.
(3) Statera facta corporis.
(4) Beata cujus brachiis pretium pependit sæculi.
(5) Tulitque prædam tartari.

plus, le trophée de la victoire du Roi des rois, le trône glorieux par où le Dieu fait homme régnera sur l'univers et lui donnera des lois (1).

Permets donc qu'en ce jour où nous célébrons le souvenir des grands mystères que le divin Rédempteur accomplit en agonisant et mourant entre tes bras; permets que nous nous prosternions devant toi, que nous adorions en toi la place sainte où le Fils de Dieu posa ses pieds, son humanité (2). Oui, ô croix très-sainte ! identifiés par la même foi à tous les chrétiens dispersés sur la surface de la terre, nous t'adorons de nouveau profondément comme notre unique espérance. Nous te supplions d'appliquer à tous le fruit du sang divin dont tu as été arrosée. Oh! obtiens aujourd'hui le pardon aux pécheurs, la ferveur aux tièdes, une augmentation de grâce et de justice aux justes (3) !

Et vous, Trinité sainte, source de salut, qui avez accompli, de concert en ce jour, par la croix, d'aussi grands mystères, soyez aussi remerciée, bénie et louée par toutes les intelligences ! Tout en recevant nos humbles hommages, faites descendre sur tous l'abondance de vos grâces ; bénissez-nous avec cette croix par laquelle vous nous tous rachetés,

(1) Vexilla regis prodeunt. Regnavit a ligno Deus.

(2) Adorabimus in loco ubi steterunt pedes ejus.

(3) O crux, ave spes unica, hoc passionis tempore, piis adauge gratiam, reisque dele crimina.

afin qu'ayant obtenu, par la croix, le triomphe en cette vie, nous obtenions encore par elle la récompense éternelle dans les cieux (1).

(1) Te, fons salutis Trinitas, collaudet omnis spiritus : quibus crucis victoriam largiris, adde præmium. Amen. Benedictio Dei, etc.

TRENTE-HUITIÈME HOMÉLIE.

La résurrection du Seigneur.

S. Matth., chap. XXVIII; *S. Marc*, chap. XVI; *S. Luc*, chap. XXIV; *S. Jean*, chap. XX.

Respondens autem angelus dixit mulieribus : Nolite timere vos : scio enim quod Jesum Nazarenum crucifixum quæritis. Surrexit; non est hic.

(MATTH., V; MARC, VI.)

O joyeux et très-consolants mystères ! ô ineffables harmonies des mystères de Jésus ! Comme ce fut un ange qui en évangélisa l'incarnation et la naissance , ainsi c'est encore un ange qui, aujourd'hui, en atteste la résurrection et la gloire(1) !

Ces paroles furent prononcées par l'ange assis sur la pierre du tombeau (2) ; elles en furent pour ainsi dire la glorieuse inscription. Au lieu donc de *Ci-gît, Hic jacet*, » épitaphe lugubre, tracée de la main de l'homme sur les monuments des enfants des hommes, on lit : « *Il est ressuscité;* il n'est plus ici (3).» Telle est

(1) Respondens angelus dixit : Surrexit; non est hic.
(2) Invenerunt juvenem sedentem qui dixit illis (*Marc.* 5).
(3) Surrexit; non est hic.

l'épigraphe magnifique qu'un ange, au comble de la joie, dicte sur le tombeau du Fils de Dieu ; tel est enfin l'accomplissement de cette prophétie : que et tombeau devait être entouré d'une gloire unique et singulière (1).

Considérez combien l'accouplement de ces deux paroles est mystérieux et beau : « Le crucifié est ressuscité (2); « car elles signifient : Celui que vous pleurez, ô femmes pieuses et fidèles, comme ayant succombé à la mort la plus ignominieuse et la plus cruelle, est déjà passé à la possession de la plus douce et de la plus glorieuse de toutes les vies ; et, tandis que la grandeur et la puissance des rois de la terre expirent au tombeau, c'est du tombeau que datent aujourd'hui la grandeur, le pouvoir et l'empire du Roi des cieux.

C'est donc aujoud'hui que Notre-Seigneur, ensevelissant dans un tombeau toutes ses ignominies et toutes ses souffrances, a manifesté l'économie de ses mystères, accompli ses prophéties, dégagé sa parole, maintenu ses promesses, authentiqué sa doctrine, confirmé sa mission et donné au monde la preuve la plus sensible et la plus certaine de sa divinite (3).

Et puisque la gloire du chef rejaillit sur les membres, applaudissons, comme si elle nous appartenait, à la gloire de Jésus-Christ ressuscité. Afin d'accroître la joie pure et sainte que le mystère de ce jour

(1) Et erit sepulcrum ejus gloriosum (*Isa.* xi).

(2) Crucifixus resurrexit.

(3) Declaratur Dei Filius ex resurrectione mortuorum, (I.). *Corinth.*

révèle dans le cœur des véritable chrétiens, nous n'avons qu'à nous rappeler la magnificence avec laquelle il a été prédit, la gloire avec laquelle il a été accompli, la grâce avec laquelle il a été annoncé la première fois. Apprenons, par ces considérations, à élever nos pensées et nos affections au-dessus des mystères de la terre, et dirigeons-les vers la recherche et l'acquisition des biens du ciel (1).

PREMIÈRE PARTIE.

Une des preuves les plus lumineuses de la divinité de Jésus-Christ, est celle-ci : que c'est le seul né de la femme dont la vie ait été écrite, dans ses circonstances les plus détaillées, avant sa naissance. En effet, tous ces mystères ont été non-seulement prédits par les paroles des prophètes, mais encore figurés par les actions des patriarches, dont la vie, d'après saint Augustin, est appelée une vie mystérieusement prophétique (2).

Ainsi qu'Adam, en qui deux substances différentes, l'esprit et la matière, furent unies pour former une seule nature, figura l'incarnation de Jésus-Christ, en qui deux natures, la divine et l'humaine, ne formèrent qu'une seule personne ; ainsi que Moïse en figura la naissance, Abel l'innocence, Noé les fonctions, Melchisédech le sacerdoce, Job les souffrances, David

(1) Quæ sursum sunt quærite, quæ sursum sunt sapite : non quæ super terram (*Colos.* III).

(2) Etiam patriarcharum vita prophetica fuit (*Contra Faust.*).

les persécutions, Salomon la royauté, Joseph l'exaltation, Samson la mort ; ainsi il fut réservé particulièrement à Jonas d'en figurer la résurrection et la gloire. C'est Jésus-Christ lui-même qui a expliqué et qui s'est appliqué cette figure, en disant : « Comme Jonas, après avoir été trois jours et trois nuits dans les entrailles de la baleine, en sortit vivant ; ainsi le Fils de l'homme, après avoir été trois jours et trois nuits dans les entrailles de la terre, en sortira ressuscité (1). » Admirez comment le mystère de ce jour a été fidèlement dépeint dans cet ancien tableau!

Ce fut Jonas lui-même qui demanda à être jeté à la mer (2), et Jésus-Christ se livra aux mains des Juifs de sa volonté pleine et spontanée, de son choix libre pour être jeté dans ce que la prophétie appelle l'océan tempêtueux de ses opprobres et de ses souffrances (3). Le Seigneur n'a-t-il pas dit, en effet : « Nul ne pourra m'ôter la vie par violence? Je mourrai, parce que je le veux, et pour recommencer à vivre (4). »— « Ah ! s'écrie saint Maxime, de même que le navire de Jonas ne pouvait échapper au naufrage, si ce prophète n'eût été jeté à la mer ; de même l'Eglise, l'humanité entière ne pouvait échapper à sa

(1) Sicut fuit Jonas in ventre ceti tribus diebus et tribus noctibus, sic erit Filius hominis in ventre terræ (*Matth.* XVI).

(2) Mittite me in mare (*Jon.* II).

(3) Magna est velut mare contritio tua (*Thren* X).

(4) Nemo tollit animam meam a me; ego pono animam meam, ut iterum sumam eam (*Joan.* X.

perte, si Jésus-Christ n'eût été abandonné à la croix (1). »

En jetant le prophète à la mer, les matelots lui dirent : « Nous sommes innocents de votre mort ; ne faites donc pas crier votre sang contre nous. » Or, peut-on lire ces paroles sans se souvenir que Pilate également, en livrant Jésus-Christ aux mains des Juifs, à cette mer de sa passion, dit, en se lavant publiquement les mains : « Je suis innocent du sang de ce juste ? » Oui, la prière de ces matelots figurait et prophétisait les aveux et les protestations de Pilate (2).

Jonas, lancé au milieu des flots, est recueilli par la mâchoire d'une baleine. « Chose étonnante, continue à dire saint Maxime, celui que la méchanceté cherchait à perdre, fut sauvé et conservé par un monstre famélique (3). » Cette bête éprouve les aiguillons de la faim, elle est surprise d'elle-même lorsqu'elle sent une force irrésistible qui l'empêche de dévorer l'homme devenu sa proie (4). « Quel est donc, demande encore saint Maxime, cet homme

(1) Nisi Jonas pessundaretur, naufragæ navis periculum non sedaretur ; sic, nisi morte Christi, non diberaretur Ecclesia (Serm. *de Resur.*).

(2) Nautæ, dimissuri Jonam, verentur, et dicunt : Ne des super nos sanguinem innocentem. Nonne videtur nautarum imprecatio, Pilati esse confessio ? qui tradidit Christum, et tamen lavit manus, dicens : Innocens ego sum a sanguine justi hujus (*Id. Ibid.*).

(3) Quem hominum malitia perdidit, esuriens bestia custodivit !

(4) Plenis visceribus famem patitur, et in prædam, quam absorbuit, nihil sibi licere miratur.

extraordinaire et singulier qui se laisse, avec tant d'assurance, jeter à la mer, en butte aux flots et à la tempête (1) ? Qui est celui qui a pu être avalé par la gueule vorace d'un monstre, mais sans être consumé (2) ? Qui est celui qui, lancé en dehors des conditions de la nature humaine et comme exilé de la vie, voyage au sein des ondes en compagnie de la vie, entre les bras de la mort, et qui s'en échappe sain et sauf (3) ? Ah ! cet homme prodigieux, et prodige lui-même, c'est Jésus-Christ en effigie, c'est Jésus-Christ en figure, que la mort, monstre implacable et cruel, tente de ravir comme sa proie, et qui, restée captive de celui qu'elle croyait faire son prisonnier, trembla d'avoir osé attenter à l'Auteur de la vie (4). Ainsi que l'homme a été, dès le commencement du monde, l'aliment ordinaire de la mort ; ainsi la mort se disposa à dévorer aussi la sainte humanité du Seigneur : mais, en absorbant cette sainte victime, elle resta étouffée ; elle comprit la majesté, la grandeur de cet aliment qui, vrai homme, était exempt de cette dernière condition de l'homme (5). » Dieu commanda au monstre, et le monstre obéissant

(1) Quis est iste, qui vastissimos sinus tutus ingreditur?

(2) Quis est iste, qui inter avidos rictus absumi potest, consumi non potest?

(3) Quis est iste qui, demissus in alienam rerum naturam, in vitæ exilium, cum vita peregrinatur, mortis superstes (*Ibid.*)?

(4) Dominus noster Jesus Christus est, quem mors, implacabilis bellua, in escam suam rapuit, et prædam suam captiva contremuit (*Ibid.*).

(5) Quasi solitum cibum, perditum in origine mundi hominem devoravit; sed magnam esse cibi ipsius dignitatem præfocata cognovit (*Ib.*).

rejeta sur le rivage le prophète sain et sauf. Le même Dieu a commandé aujourd'hui à la mort, et elle a rendu au monde, plein de vie et de gloire, le Sauveur du monde (1).

Prodige admirable, mystère magnifique, dit à son tour saint Pierre Chrysologue! Tandis que, dans les autres tombeaux, la mort dévore les corps; dans le sépulcre de Jésus-Christ, dont le ventre de la baleine était l'image, le corps de Jésus-Christ qui y avait été déposé, y dévore la mort. Les hommes, mortels par eux-mêmes, repaissent la mort dans le tombeau; l'Auteur de la vie l'y étouffe. Les autres tombeaux, exécuteurs impitoyables de la sentence qui condamne l'homme poussière à redevenir poussière, détruisent les corps humains; le sépulcre du Seigneur, au contraire, préserve son corps de la corruption et le fait revivre. Comme le ventre de la baleine pour Jonas, le tombeau, pour Jésus-Christ, est une sorte de sein nouveau d'où il renaît une seconde fois: avec cette différence, cependant, que ce sein, l'ayant conçu mort, l'enfante vivant (2). Saint Léon dit à son tour que Marie conçut le Verbe immortel et l'enfanta humanisé, sujet à la mort : le tombeau le reçut mort et le rendit immortel. Cette seconde naissance est donc, sous quelques rapports, plus religieuse et plus pieuse

(1) Præcepit Dominus pisci, et evomuit Jonam in aridam. Præcepit morti, præcepit abysso, et mundo restituit Salvatorem (*Ibid.*).

(2) Mutatur ordo rerum mortem, non mortuum, devorat sepulcrum. Uteri nova forma mortuum concepit, parit vivum.

que la première (1). Enfin Jonas renaît des entrailles de la baleine pour aller prêcher la pénitence et le pardon à Ninive ; et Jésus-Christ, à peine sorti du tombeau, commande à ses disciples d'aller prêcher en son nom la pénitence et le pardon dans le monde entier (2). Mais le juif Jonas n'alla prêcher qu'aux Gentils ; et voilà encore un triste présage pour les Juifs, et un augure consolant pour les Gentils; c'est-à-dire que l'Evangile de Jésus Christ ressuscité, sa prédication, sa grâce et son Eglise passeraient des Juifs aux Gentils.

O grandeur, ô sagesse, ô puissance de Dieu, d'avoir voulu, s'écrie encore saint Maxime ! par l'étonnant miracle de la délivrance de son prophète des entrailles d'un monstre, nous représenter avec les plus vives couleurs, avec les traits les plus expressifs et les plus fidèles, et tant de siècles auparavant, le prodige plus étonnant encore de la mort et de la résurrection de son divin Fils (3) ! Et cela pour préparer le monde à la foi d'un aussi grand mystère et lui en donner une preuve sensible. Comment nier la réalité d'un prodige dans le Maître qui, tant de siècles auparavant, était avéré dans le serviteur (4) ?

(1) Illa corpus mortale genuit; hoc edidit immortale: religiosior ista, quam illa nativitas!

(2) Prædicari in nomine ejus pœnitentiam, et remissionem peccatorum in omnes gentes (*Luc.* 47).

(3) Videmus in propheta et mortem pariter et resurrectionem Domini apertissime figuratam.

(4) Quod impletum cernis in servo, ne credere cuncteris in Domino.

Mais rapprochons de cette splendide prédiction de fait quelques-unes des magnifiques prédictions de paroles touchant le même mystère.

David avait dit : « J'aurai constamment Dieu devant les yeux ; il sera sans cesse à mon côté droit, afin que je ne tombe pas. C'est pourquoi ma langue sera dans la jubilation, mon cœur dans l'allégresse ; et ma chair se reposera tranquillement dans le sépulcre, dans l'espérance de sa résurrection, car je suis assuré que vous, ô Seigneur ! ne laisserez point mon âme dans des lieux souterrains, ni votre saint dans la corruption du tombeau (1). » Or, l'apôtre saint Pierre, dans son premier discours aux Juifs, dit en citant ce passage du prophète : « Il est impossible que David ait parlé de la sorte de sa personne ; car il mourut, il fut enseveli, et ses ossements sont encore dans le tombeau que nous possédons au milieu de nous (2). » Donc David, étant prophète et lisant dans l'avenir, a clairement prédit, par ces paroles, la résurrection de Jésus-Christ ; car il est avéré de lui, par les faits, que son âme n'est point restée dans les limbes, et que son corps n'a point éprouvé la corruption. Dieu, effectivement, a ressuscité son Jésus

(1) Providebam Dominum in conspectu meo semper : quoniam a dextris est mihi, ne commovear. Propter hoc lætatum est cor meum, et exultavit lingua mea, insuper et caro mea requiescet in spe. Quoniam non derelinques animam meam in inferno ; nec dabis Sanctum tuum videre corruptionem (*Psal.* xv).

(2) Liceat de David dicere, quoniam defunctus est, et sepultus, et sepulcrum ejus est apud nos usque ad præsentem diem.

d'entre les morts ; et nous sommes tous témoins d'un si grand prodige (1). O gloire du mystère d'aujourd'hui, d'avoir été prédit si clairement mille ans auparavant !

Jésus-Christ, dit saint Grégoire, n'est point ressuscité par grâce d'autrui, par secours étranger, mais par sa vertu et sa puissance propres, comme il était mort de sa propre volonté. C'est ainsi qu'il donne, en ce jour, la plus belle preuve de sa divinité (2). Or, ce double prodige, qu'il mourrait de sa propre volonté, et qu'il ressusciterait par son propre pouvoir, a été également prédit quand il disait par la bouche de David : « De même que moi, personne divine, je me suis uni la nature humaine ; de même ce sera moi qui m'endormirai volontairement du sommeil de mort ; moi-même, oui moi-même, je ressusciterai vivant et immortel par ma propre puissance (3). »

Il avait dit aussi dans un autre endroit, par l'organe du même prophète : « On croira que je suis descendu comme les autres dans la prison souterraine, pour y demeurer prisonnier (4) ; mais ce sera

(1) Propheta igitur cum esset providens, locutus est de resurrectione Christi, qui neque derelictus est in inferno, neque caro ejus vidit corruptionem. Hunc Jesum resuscitavit Deus, cujus omnes nos testes sumus (*Act.* II)

(2) Mori dignatus est ex voluntate; resurrexit ex potestate. Ostendit e Deum esse, qui se ipsum a mortuis excitavit.

(3) Ego dormivi et soporatus sum, et exsurrexi, quia Dominus suscepit me (*Psal.* III).

(4) Æstimatus sum cum descendentibus in lacum.

à tort, vu que, sans le secours d'autrui, et de ma pleine liberté, je visiterai vivant la sombre région des morts (1). » En effet, lorsqu'il lui plaît, ranimé en un instant, il revit ; et comme il avait été conçu sans concours viril, ainsi il ressuscite sans secours étranger (2). Finalement le même prophète, parlant au nom du Messie, a proféré cette admirable parole : « Ma chair refleurira (3) ; » paroles admirables, je le répète, que tout le monde applique, dit saint Bernard, à la résurrection du Seigneur (4) ; vu que, comme l'avait déjà professé saint Ambroise, la chair du Seigneur refleurit véritablement dans sa résurrection (5). O belle et douce prophétie! cette chair sainte, immaculée, divine, fleurit la première fois, quand le Verbe la prit par l'incarnation! Alors cette fleur nazaréenne, pleine de toute la vérité de la grâce et de toutes les grâces de la vérité (6), sortit de la racine de Jessé, du sein très-pur de Marie (7). Plus tard, la fureur des Juifs voulut l'arracher ce rejeton de la terre des vivants dont il était l'ornement, la consolation et la gloire (8) ; et il se laissa

(1) Factus sum sicut homo sine adjutorio inter mortuos liber (*Psal.* LXXXVII).

(2) Factus sum..... (Ut supra).

(3) Refloruit caro mea (*Psal.* XXVII).

(4) Hoc de Resurrectione dici nullus est qui ambigat (*Tract. de Vite*).

(5) Refloruit Dominus, cum resurrexit (*In hunc. Psal*).

(6) Plenum gratiæ et veritatis.

(7) De radice Jesse, flos de radice ejus ascendet (*Isa.*).

(8) Eradamus eum de terra viventium (*Jer.* XI).

spontanément détruire pour le salut des hommes ingrats qui le déchiraient. Ce fut son amour, bien plus que leur cruauté, qui le jeta par terre, pâle, effeuillé, brisé (1). Mais la mort de Jésus-Christ, mort véritable et réelle, n'ayant fait que séparer l'âme du corps; l'âme et le corps n'en restèrent pas moins hypostatiquement unis à la personne du Verbe (2). Comme donc le germe, le principe de l'immortalité et de la vie était demeuré avec la personne du Verbe à laquelle il était uni, dans cette dépouille inanimée, étendu trois jours dans le tombeau ; ainsi, après être restée quelques heures sous terre, cette fleur choisie a commencé en ce jour à redresser sa tête radieuse sur sa tige ; elle a fait surgir un nouveau bourgeon; elle a étalé toute la richesse de ses couleurs, de ses grâces, de sa beauté. Sa résurrection a été un nouvel épanouissement (3).

Qui pourra jamais raconter la gloire avec laquelle cet épanouissement nouveau, cette résurrection si magnifiquement prédite autrefois s'est accomplie en ce beau jour. O résurrection, ô gloire de Notre-Seigneur ! Dans un seul et même instant, par la vertu du Verbe, l'âme se réunit au corps, et le corps revit, reparaît paré de la gloire du Verbe. Après avoir déposé les bandes funéraires qui le ceignaient, repoussé les parfums dont il était oint, étanché son sang, fermé ses plaies, ne conservant que ses cicatrices

(1) Flos Libani elanguit (*Naum*, I).
(2) Quod semel assumpsit, nunquam dimisit.
(3) Et floruit..... (Ut supra).

célestement empourprées, comme preuve de la réalité et de l'identité de sa chair, il revêt les qualités du corps glorifié. Il était vulnérable, et il devient impassible; il était charnel et il devient spirituel; il était pesant, dense, mortel, et il devient subtil, léger, resplendissant, immortel. O corps bienheureux! que de beauté le relève! que de grâce l'embellit! que de majesté le pare! que de lumière le recouvre! que de gloire l'environne! Et si, quand il fleurit la première fois, il était le plus beau des enfants des hommes, aujourd'hui qu'il fleurit de nouveau, il devient la beauté, la grâce, la lumière, la gloire même, car la beauté, la grâce, la lumière du Fils de Dieu se reflètent en lui (1). Ce corps divin ainsi transformé, passé de l'ignominie à la gloire, des souffrances à la joie, de la mort à la vie, s'élance tout-à-coup hors du sépulcre; avec la subtilité propre au corps glorieux qui passe à travers les murailles les plus épaisses sans les rompre, il sort du tombeau sans en ouvrir l'entrée. C'est ainsi, nous dit saint Augustin, qu'il était sorti du sein maternel sans altérer la virginité de sa mère très-pure (2).

O Juifs méchants et aveugles! que vous a servi, leur dit saint Grégoire, d'avoir ceint le sépulcre de barrières, de l'avoir entouré de sentinelles et de gardes, d'en avoir interdit l'entrée avec une pierre énorme, d'en avoir soudé les fissures avec de la chaux

(1) Refloruit..... (Ut supra).

(2) Sicut ex intactis Matris visceribus, salva virginitate processit.

et du bitume, d'y avoir apposé votre sceau et votre cachet, afin d'empêcher le corps du Seigneur d'en sortir (1)? En enfermant ainsi le corps, vous imaginiez-vous emprisonner aussi la divinité qui y est unie? Ah! le pouvoir de mort, si redoutable sur l'homme, est nul avec Dieu (2). Comment le tombeau eût-il pu retenir Celui que l'univers ne saurait circonscrire (3)?

Il est écrit que le Seigneur fit ressusciter en même temps que lui et avec lui plusieurs corps des saints patriarches et des prophètes de la loi ancienne (4). Ce qui signifie que l'âme très-sainte du Sauveur, revenant de la prison des limbes où elle avait délivré les âmes des patriarches, des prophètes et des justes de l'Ancien Testament, dépouillé le fort armé de ces dépôts précieux qu'il considérait comme sa proie ; heureuse du triomphe qu'elle avait fait remporter à ces serviteurs fidèles sur l'enfer, elle voulut aussi leur faire partager son triomphe sur la mort. C'est pourquoi sa toute-puissance rendit à ces âmes leurs corps vivants et glorieux, depuis longtemps en poussière, à l'instant même où elle reprit le sien. Et comme le Seigneur sort du tombeau le premier, car la résurrection des morts devait avant tout s'accomplir en celui qui, comme chef, était

(1) Ut non haberet Christus egressum.

(2) Cum Deus sit, teneri morte non poterat.

(3) Quem mundus non capit, nec sepultura custodit.

(4) Multa corpora Sanctorum qui dormierant surrexerunt (*Matth.* C. VII).

mort pour tous (1), ces saints abandonnent aussi les sépulcres, que Jésus-Christ venait d'ouvrir à sa mort (2). Ils se réunissent par milliers aux chœurs angéliques. Remplis de la même jubilation, ils entonnent ensemble des hymmes de louange et de remerciement. Ils viennent former une couronne joyeuse à Jésus-Christ ressuscité, applaudir à leur Dieu libérateur et rehausser la gloire, l'éclat de son triomphe (3). Non contents de ces démonstrations, ces serviteurs fidèles, ces âmes attachées à Jésus-Christ, qui avaient hâté sa venue par leurs prières; venue figurée par leurs actions, annoncée par leurs prophéties, se montrèrent aussi aux hommes, se firent voir ressuscités par tout Jérusalem (4). Ils annoncèrent, par leur résurrection, la résurrection de leur Dieu et Seigneur ; ils la rendirent plus célèbre, plus authentique, plus solennelle et plus certaine.

La nature corporelle s'unit encore à la nature intelligente pour applaudir à son Créateur. Le soleil, qui avait voilé sa face au spectacle du meurtre de Jésus-Christ mourant en croix, s'était hâté de dissiper prématurément les ombres de la nuit ; aujourd'hui, dit saint Jérôme, le soleil la prévient et la met en fuite avant le temps. Il rend en ce jour à la nature les heures de clarté qu'il lui avait ravies trois jours

(1) Primogenitus mortuorum.

(2) Et monumenta aperta sunt (*Ibid.*).

(3) Multa corpora Sanctorum qui dormierant, surrexerunt post resurrectionem.

(4) Venerunt in sanctam civitatem, et apparuerunt multis (*Ibid.*).

auparavant (1). Cette créature resplendissante, le soleil qui, mieux que les toutes autres créatures, retrace la magnificence, la puissance, la grandeur du Créateur, a prévenu aujourd'hui l'aurore, afin de se trouver présent à la résurrection et de l'éclairer par la richesse de ses rayons. C'est ainsi qu'il venait, en plein midi, d'éclipser sa lumière pour ne point en contempler la mort. Il semble ressusciter aujourd'hui avec lui, comme il parut alors mourir avec lui (2). Ce transport de jubilation sembla passer du soleil à toutes les autres créatures. Le ciel se montra paré d'un nouvel azur et d'un nouvel éclat. L'air, embaumé d'une suavité inaccoutumée, sembla respirer la douceur. La terre, produisant à l'instant des gazons nouveaux et des fleurs nouvelles, se couvrit du manteau magnifique, émaillé et varié qui surpasse les plus riches vêtements de Salomon ; elle se montra rehaussée d'une beauté nouvelle, pour fêter son Auteur. On vit tous les animaux saisis d'un transport inusité ; la nature entière parut reprendre une vie nouvelle avec Jésus-Christ, comme elle avait paru, auparavant, vouloir mourir avec lui. C'est ce tableau magnifique que le prophète semble avoir voulu tracer par ces paroles : « En ce jour, le ciel et la terre se montrèrent, en quelque sorte, renouvelés et parés

(1) Qui ante noctem fugerat in morte, nunc ipse noctem prævenit fugaturus, ut reddat luci nox horas, quas terror dominicæ passionis invaserat (*Com. in Matth.*).

(2) Ut consurgeret Auctori suo, antelucanus erupit : qui, ut suo commereretur Auctori, ipsam suam meridianam mortificaverat claritatem.

de nouveaux enchantements, afin de fêter Celui qui, par son sang, venait de sanctifier toute la création et de renouveler le monde (1).

Pour que rien ne manque à la gloire d'un pareil triomphe, la consternation profonde, l'abattement, la terreur, la confusion des ennemis de Jésus-Christ, se joint à la joie pure, aux transports sincères de tous ces serviteurs fidèles, pieux et dévoués.

A l'instant où le corps glorifié du Seigneur traversa le sépulcre sans l'ouvrir, un horrible tremblement se fit sentir à l'entour (2). Et malgré qu'aujourd'hui la terre tressaille d'allégresse, comme au jour de sa mort elle trembla d'effroi, ce tremblement n'en remplit pas moins d'une horreur froide, glaciale, le cœur des vils satellites qui veillaient à la garde du tombeau. Pendant qu'ils sentaient la terre manquer sous leurs pieds, l'ange de Dieu se montre et redouble par sa présence leur épouvante. Ses vêtements sont d'un éclat qui éclipse la blancheur éclatante de la neige ; son visage menaçant et sévère semble lancer autour de lui des éclairs de vengeance et de feu (3). Ce messager céleste s'approche du sépulcre, et d'un coup de pied fait sauter en l'air et lance à une grande distance la pierre énorme qui le fermait (4). Selon saint Jérôme, il sembla dire, par une sorte de mépris

(1) Dabo eis cœlos novos et terram novam (*Isa.* LXV).

(2) Et ecce terræmotus factus est magnus (*Matth.* 2).

(3) Angelus Domini descendit de cœlo. Erat autem aspectus ejus sicut fulgur, vestimenta ejus sicut nix (*Ibid.*).

(4) Et accedens revolvit lapidem.

de la mort : Où est donc, ô mort ! où est ton triomphe (1) ? Qui pourrait exprimer la terreur des gardes à la vue de tant de phénomènes réunis : de la terre qui tremble, de la pierre qui saute, de la tombe qui s'ouvre, de la lumière qui éclaire, de l'ange qui fulmine ? Ils demeurent comme atterrés, comme morts (2).

A peine sont-ils un peu remis de leur frayeur, qu'ils accourent auprès des princes des prêtres, confondus, le visage encore pâle, encore saisis de tremblement. Ils leur racontent les prodiges dont ils venaient d'être les témoins et dont ils avaient failli être les victimes. Les princes des prêtres et les pharisiens avaient déjà appris quelque chose d'un événement aussi prodigieux. Les saints, ressuscités avec Jésus-Christ et qui étaient venus dans la ville, en avaient annoncé la résurrection, donnant la leur pour preuve de la sienne. Tout Jérusalem était en mouvement et en tumulte ; un sourd murmure passait de bouche en bouche : *Il est ressuscité*. Les bons s'en réjouissaient, les méchants en frémissaient. Quelle ne fut pas la surprise des Juifs déicides, quand le témoignage authentique, fidèle de leurs gardes vint s'adjoindre à ces paroles vagues de la multitude (3). A cette nouvelle, la pâleur couvre tous les visages, la consternation rem-

(1) Revolvit lapidem quasi dicat : Ubi est mors victoria tua.

(2) Præ timore autem ejus exterriti sunt custodes, et facti sunt velut mortui (*Ibid.* 2, 3, 4).

(3) Quidam de custodibus venerunt et nuntiaverunt principibus Sacerdotum omnia quæ facta fuerant (*Matth.* 11).

plit tous les cœurs. Ils se réunissent en assemblée, et, après de longues délibérations et beaucoup de discussions (1), ils font venir les soldats auprès d'eux. « Ah ! par pitié, leur disent-ils, que nul n'apprenne de votre bouche ce qui vient d'arriver. Voici de l'argent, prenez-en autant que vous le voudrez, pour prix de votre silence (2). Dites plutôt que, durant la nuit pendant votre sommeil, les disciples de Jésus sont venus dérober son corps (3). Ce terme moyen est la vérité trop invraisemblable, ce mensonge est trop hardi, cette imposture est trop manifeste; mais ne vous en inquiétez pas. Ce sera notre affaire de l'accréditer parmi le peuple, de la persuader à Pilate; nous vous protégerons de tout notre pouvoir, pourvu que, par votre silence, vous conserviez notre sûreté (4). » O malice scélérate! ô perversité profonde! ô dureté infernale de cœurs volontairement et obstinément rebelles à la vérité de Dieu! La résurrection du Seigneur est un fait qu'ils ne peuvent nier; et, tandis qu'ils en recommandent le silence par des moyens aussi méprisables, ils en confessent eux-mêmes la vérité !

O ignominie! ô honte pour ces âmes coupables! Pendant que l'Agneau divin agonisait sur l'autel de

(1) Et congregati cum senioribus, consilio accepto.

(2) Pecuniam copiosam dederunt militibus.

(3) Dicite, quia discipuli ejus nocte venerunt, et furati sunt eum, vobis dormientibus.

(4) Et si hoc auditum fuerit a præside, nos suadebimus ei, et securos vos faciemus (*Ibid.* 12, 14)

la croix, dans un océan de souffrances, ils venaient insulter à sa douleur en lui disant : « Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix : à cette preuve seule, nous croirons à ta divinité (1). » Il ne convenait point alors à la majesté, à l'indépendance du Maître du monde de répondre, par le miracle demandé, à l'insolent défi de ces vils esclaves ; il ne convenait point au grand Pontife de Dieu d'interrompre, sur l'injonction d'une poignée de scélérats, le sacrifice qu'il offrait pour tous les hommes ; il ne convenait point au Rédempteur du monde de descendre vivant de la croix sur laquelle il était monté volontairement, afin d'y mourir pour sauver le monde. Aussi n'opposa-t-il alors à la scélératesse des Juifs qu'une patience divine ; aussi ne répondit-il à leurs blasphèmes atroces, à leurs insultes cruelles que par des accents de pitié et de pardon (2). Mais une fois l'heure de sa charité infinie passée, que fit le Seigneur pour venger sa gloire et pour confondre la témérité folle des Juifs ? Celui, dit saint Grégoire, qui ne voulut point descendre de la croix, est aujourd'hui sorti du tombeau (3). C'est-à-dire qu'il rendit les Juifs inexcusables, qu'il les réduisit au silence ; qu'il les confondit par un prodige bien plus grand, bien plus éclatant, bien plus magnifique que celui qu'invoquait leur incrédulité et qu'ils ne sauraient nier. Ne fut-ce

(1) Si Filius Dei est, descendat de cruce, et credimus ei (*Matth.* XXVII).

(2) Pater, dimitte illis (*Luc.* XXV).

(3) Qui de cruce descendere noluit, de sepulcro surrexit.

pas, en effet, un prodige plus grand d'être sorti du tombeau, après sa mort, que ne l'eût été celui de descendre vivant de la croix? Oui, ce fut un plus grand prodige de vaincre la mort par la résurrection, que d'abandonner la croix pour conserver la vie (1).

Le voilà donc Celui à qui les Juifs, non contents d'arracher la vie, voulaient encore ôter la réputation; Celui qu'ils avaient appelé séducteur, tout en le reconnaissant certainement comme saint; le voilà, dis-je, ce séducteur faible, qui se montre Dieu tout-puissant, qui a rendu toutes leurs précautions vaines, dissipé tous leurs calculs, déjoué toutes leurs prévisions; et qui, mieux encore qu'il ne l'avait fait par tous les prodiges de sa vie, les consterne, les humilie, les confond, les fait trembler par ce dernier miracle de sa mort; et qui, maintenant qu'il est mort, provoque bien plus que lorsqu'il était vivant, leur sollicitude, leur astuce, leurs inquiétudes, leurs chagrins! O sagesse, ô puissance du Rédempteur! ô gloire immense et unique de sa résurrection!

SECONDE PARTIE.

Nous venons de considérer la magnificence avec laquelle le grand mystère de la résurrection avait été prédit, la gloire avec laquelle il a été accompli :

(1) Plus fuit de sepulcro surgere, quam de cruce descendere. Plus fuit mortem resurgendo destruere, quam vitam descendendo servare.

il nous reste à voir en dernier lieu, pour notre instruction et notre encouragement, la manière amoureuse dont il fut annoncé la première fois.

A la première apparition de l'aube du dimanche (1), Marie Madeleine, Marie Cléophée, Marie Salomé, Jeanne et d'autres femmes pieuses, portant avec elles des parfums et des aromates, vinrent au tombeau de Jésus-Christ, afin de les répandre, selon l'usage des Juifs, sur son très-saint corps, et de donner à leur Seigneur et Maître ce dernier témoignage de leur piété (2). « Mais comment ferons-nous, se disaient-elles en cheminant ; et qui nous aidera à soulever la pierre énorme qui ferme l'entrée du sépulcre, et que toutes ensemble nous ne saurions remuer (3). » Pendant qu'elles parlent ainsi, dirigeant leurs regards vers le sépulcre qui attirait tout leur cœur, elles en voient la pierre ôtée et l'entrée ouverte à tous (4). Elles y entrent donc avec une piété religieuse ; mais à peine avaient-elles fait un pas, qu'elles reviennent incontinent en arrière, surprises et intimidées ; car, au lieu du corps sinat qu'elles recherchaient, elles y trouvèrent un ange, qui, d'un air de grande familiarité et de douceur, leur dit : « Non, non, ne vous épouvantez point (5). Je

(1) Valde mane, una sabbatorum (*Marc.* 2).

(2) Venerunt ad monumentum portantes aromata, ut ungerent Jesum (*Ibid.* 1).

(3) Quis revolvet nobis lapidem ab ostio monumenti? Erat quippe magnus valde (*Ibid*). 3.

(4) Et respicientes, viderunt revolutum lapidem (*Ibid.* 4).

(5) Respondens Angelus dixit illis: Nolite timere vos (*Matth.* 5).

connais bien les intentions pures et saintes qui vous ont amenées ici : vous cherchez Jésus de Nazareth crucifié, n'est-il pas vrai? Eh bien! je vous dis que ce Jésus n'est plus ici. Il est ressuscité comme il l'avait prédit. Venez, venez voir la place où était le Seigneur (1). Vite donc, allez sur-le-champ annoncer une si bonne nouvelle aux disciples, et en particulier à Pierre (2). Allez ensuite tous ensemble vers les montagnes de la Galilée où le Seigneur vous a précédés, comme il l'avait promis. Je vous assure que vous aurez tous la consolation de l'y voir (3). »

O bonne nouvelle, ô admirable discours! que de bonté, que d'amour, que de douceur, que d'enchantement n'y a-t-il pas dans ces paroles de l'ange? Se peut-il qu'un ange, un des plus nobles habitants des cieux, ait voulu s'entretenir avec tant de confiance et d'amabilité avec de pauvres femmes incultes, rebut de la terre? Et pourquoi s'en émerveiller? Il est le serviteur, le ministre de ce même Dieu de bonté, qui, au rapport des saintes Ecritures, s'entretient volontiers avec les âmes simples par des discours secrets et affectueux (4); qui se révèle, se manifeste à ces âmes, de préférence à toutes les

(1) Scio quia Jesum Nazarenum quæritis crucifixum. Non est hic, surrexit, sicut dixit. Venite, et videte locum ubi positus erat Dominus (*Matth.* 6).

(2) Ite cito, et dicite discipulis ejus, et Petro, quia surrexit.

(3) Ecce præcedit vos in Galilæam, sicut dixit vobis. Ibi eum videbitis: ecce prædixi vobis (*Matth.* 7; *Marc.* 7).

(4) Et cum simplicibus sermocinatio ejus.

autres. De même, en effet, que les simples bergers de Bethléem avaient été les premiers à connaître la naissance de Jésus-Christ, par la bouche de l'ange ; de même aujourd'hui, les simples femmes de Jérusalem sont aussi les premières à recevoir de la bouche des anges la révélation de sa résurrection. Les apôtres verront à leur tour le Sauveur ressuscité, et ils s'entretiendront familièrement avec lui pendant quarante jours, afin de pouvoir ensuite, comme témoins oculaires, attester au monde un aussi grand mystère. Mais la première connaissance ne leur en parvient que par des femmes ; et les femmes seules ont le privilége d'en être instruites par les anges. La piété simple, le désir dévoué de visiter, d'honorer Jésus-Christ mort, leur obtient l'avantage de recevoir les premières révélations et d'être les premières évangélistes de Jésus-Christ ressuscité. O leçon précieuse ! Jésus-Christ préfère toujours la simplicité à la science, l'humilité au génie, la piété au savoir ! Celui qui prie le plus profite plus à son école que celui qui étudie le plus ; celui qui aime davantage, et non celui qui discute le plus. L'âme humble, affectueuse, dévouée, sincère et pieuse le devine sur-le-champ, le rencontre, le retrouve ; elle a l'intelligence pratique de ses mystères, elle les aime en les croyant, elle les croit en les aimant, elle s'y repose et s'en estime riche et heureuse (1).

Que de douceur et d'amour ne trouvons-nous pas

(1) Et cum simplicibus..... (Ut supra).

dans les paroles de l'ange aux femmes pieuses : « Ne vous épouvantez point (1) ! » Celui qui s'exprime ainsi est ce même ange qui, peu d'instants auparavant, d'un coup d'œil foudroyant lancé aux gardes du sépulcre, les avait jetés sur le sol (2). Ce même ange, qui venait d'inspirer à ceux-ci tant de terreur, exhorte ces autres à ne rien redouter (3). Que ce *vous* est beau ! car c'était leur dire que les princes des prêtres, les pharisiens et les scribes, qui ont trahi le Seigneur, tremblent de crainte ! que Pilate, qui l'a condamné ; que les soldats, qui l'ont crucifié ; que le peuple tout entier, qui a demandé sa mort à grands cris, qui l'a blasphémé et insulté sur la croix, soient dans la terreur ! Pour vous, âmes aimantes de Jésus de Nazareth, fidèles à l'accompagner en pleurant sur le Calvaire, courageuses à l'assister à sa mort, pieuses et religieuses à le chercher crucifié, à vouloir l'honorer dans son tombeau (4), vous n'avez rien à craindre de ma part ; vous avez, au contraire, tout à attendre de lui (5).

C'est à nous aussi, qui chérissons et désirons Jésus crucifié, que ces paroles consolantes s'adressent (6). L'avez-vous compris, ô âmes fidèles, mais timides,

(1) Nolite..... (Ut supra).

(2) Præ timore autem ejus exterriti sunt custodes, et facti sunt velut mortui.

(3) Nolite..... (Ut supra.)

(4) Jesum..... (Ut supra).

(5) Nolite..... (Ut supra).

(6) Jesum..... (Ut supra).

aimantes, mais réservées? Vous n'avez aucun sujet de craindre (1). Mais que le Juif obstiné, pour qui le mystère de la croix est un scandale; que le philosophe superbe, pour qui il est une folie; que l'incrédule, qui se moque de Jésus, soient saisis de terreur! Que l'hérétique qui le blasphème, que le méchant catholique qui l'outrage, que l'avare pour qui il est indifférent, que le superbe qui en a honte et que le voluptueux qui le profane, soient dans la terreur et l'épouvante! Oui, que ceux qui ne veulent point l'aimer pendant la vie et qui ne peuvent s'attendre qu'à des châtiments après la mort, demeurent épouvantés! Mais vous, âmes généreuses, d'autant plus humbles devant les hommes que vous êtes plus nobles et plus élevées devant Dieu, vous, pour qui Jésus-Christ crucifié est l'objet constant de vos désirs et de votre amour, qui n'aimez que sa loi, qui ne recherchez que sa grâce, qui n'enviez que son cœur, qui n'aspirez qu'à sa vision; vous qui, pendant que vous le cherchez au dehors de vous, l'avez déjà en vous, et par la charité divine dans le cœur; qui, par la mortification chrétienne, l'avez imprimé et exprimé dans le corps, qui mettez tout votre bonheur dans sa croix, vous n'avez rien à craindre (2)! Peu importe que vous soyez pécheresses : n'avez-vous pas entendu l'ange charger les Marie de porter nommément à Pierre, au nom de Jésus-Christ, la nouvelle

(1) Nolite..... (Ut supra).

(2) Nolite timere vos. Scio quia Jesum Nazarenum crucifixum quæritis.

de sa résurrection (1)? afin que Pierre ne désespère pas de voir le Seigneur qu'il avait renié, vu qu'il s'était repenti de sa faute, et afin que nous soyons aussi nous-mêmes assurés que les péchés pleurés et détestés ne nuisent pas à ceux qui les ont commis (2).

Remarquez encore que l'ange, en parlant de Jésus aux Marie, ne le nomme pas *votre* ou *mon* Seigneur, mais le Seigneur en général (3). C'était leur apprendre par là qu'il est mon Seigneur comme il est le vôtre, le Seigneur commun, le Seigneur de tous. Puisque vous le cherchez sincèrement, que vous l'aimez comme je l'aime, que vous vous honorez comme je m'honore moi-même de le servir, nous sommes tous également les serviteurs de ce bon Maître. Hommes et anges, sans différence aucune, nous sommes les citoyens de la même patrie, les héritiers de la même gloire. C'est encore à nous qu'il est dit, dans la personne des pieuses Marie, que nous le verrons en Galilée, parole qui signifie *révélation;* et c'est, dit Bède, de cette révélation ineffable, complète, parfaite, qu'on obtiendra dans les cieux, que saint Jean a dit que, lorsque Jésus-Christ se découvrira à nos yeux, nous le verrons tel qu'il est en lui-même, et que cette révélation, cette vision claire de sa personnalité nous fera devenir sembla-

(1) Dicite discipulis ejus, et Petro.

(2) Ut Petrus ex negatione non desperet. Non enim nocent peccata quæ displicent (S. Gregor.).

(3) Ubi positus erat Dominus.

bles à lui (1). C'est dans cette mystérieuse Galilée qu'il nous a précédés (2). Le véritable Moïse, par sa résurrection glorieuse, nous en a aujourd'hui ouvert le chemin ; en sorte que notre pâque, soit notre passage au Seigneur à travers l'océan orageux de ce siècle, nous est assuré par Jésus-Christ, qui a marché devant nous (3). Que nous reste-t-il donc à faire? C'est, à cette époque des azymes pascals, que nous devons comme l'explique saint Paul, par les résolutions les plus saintes, avec les intentions les plus pures, avec les sentiments les plus sincères (4), à l'imitation des religieuses Marie, chercher Jésus dans le tombeau; ce qui veut dire, selon l'interprétation de Bède, travailler à imiter sa passion, à nous glorifier de sa croix (5). Allons-y dès le lever du soleil, c'est-à-dire après nous être dépouillés du manteau ténébreux de nos vices (6). Portons-y des parfums et des aromates ; c'est-à-dire, allons lui offrir le suave encens de nos prières, et cherchons, par l'odeur de nos actions vertueuses, à honorer le Dieu des vertus (7). Que la pierre énorme, figure de la loi écrite sur la pierre, ne nous épouvante point ! Cette pierre

(1) Galilæa *revelatio* dicitur. Illa revelatio vera est Galilæa, de qua : Cum apparuerit, similes ei erimus, quia videbimus eum sicuti est.

(2) Præcessit nos in Galilæam.

(3) Præcessit..... (Ut supra).

(4) In azymis sinceritatis et veritatis.

(5) Ad sepulcrum ; id est, passionem imitemur.

(6) Orto jam sole, id est, discussis vitiorum tenebris.

(7) Portantes aromata ; id est, odorem bonorum operum et orationum suavitatem Domino studeamus offerre.

est désormais renversée, repoussée du sépulcre et devenue légère (1); c'est-à-dire que, par la résurrection du Sauveur, toutes les lois sont devenues faciles, comme tous les mystères ont reçu leur explication ; que l'espérance de parvenir à la vie éternelle a été donnée à tous (2). La grâce qui s'est en ce jour répandue sur le monde, rend le joug de la foi léger pour l'esprit et celui de la loi léger pour le cœur. L'amour humble croit tout, l'amour désireux espère tout, l'amour efficace accomplit et supporte tout (3). Dans cette situation, nous sommes assurés de revoir Jésus-Christ ressuscité et glorieux dans la vraie Galilée, dans la révélation éternelle. Oui, mes chers Frères, vous répéterai je avec l'ange : Si vous cherchez ce Jésus crucifié dans le tombeau, vous le retrouverez en Galilée ; si vous partagez ses peines, vous partagerez aussi sa joie : vous le verrez, je vous l'assure, dans toute sa magnificence, dans son éclat, dans sa beauté, dans sa gloire ; vous serez éternellement heureux en lui et avec lui (4). Ainsi-soit-il !

(1) Invenerunt revolutum lapidem ab ostio monumenti.

(2) Revolutus lapis, reserationem Sacramentorum Christi insinuat; Lex enim lapide scripta erat, cujus ablato tegmine perpetua vita nobis speranda prædicari cœpit.

(3) Charitas omnia credit, omnia sperat, omnia sustinet.

(4) Præcessit vos in Galilæam sicut dixit vobis ; ibi eum videbitis : ecce prædixi vobis.

TRENTE-NEUVIÈME HOMÉLIE.

La résurrection des morts.

Si Christus in vobis est, corpus quidem mortuum est propter peccatum; spiritus vero vivit propter justificationem. Quod si Spiritus ejus, qui suscitavit Jesum a mortuis, habitat in vobis; qui suscitavit Jesum Christum a mortuis, vivificabit et mortalia corpora vestra, propter in habitantem Spiritum ejus in vobis

(Rom. VIII).

O paroles magnifiques et sublimes! qui, écrites par l'homme, indiquent cependant clairement avoir été inspirées, suggérées, dictées de Dieu! Elles contiennent un secret profond de la science divine, un mystère incompréhensible de l'économie de la religion, que l'homme ne pouvait connaître par lui-même et beaucoup moins inventer; mystère que Dieu seul pouvait révéler, comme lui seul pourra l'accomplir. En effet, il devient très-certain, par ces expressions, que, comme Jésus-Christ, quoique Fils de Dieu, est véritablement mort, parce qu'il avait pris une chair semblable à la chair de l'homme pécheur; ainsi, et à plus juste titre, nous devons, quant au corps, mourir

à notre tour, parce que nous avons un corps corrompu par le péché, bien que, quant à l'âme, nous ayons été vivifiés par la grâce de Jésus-Christ (1). Il n'est pas moins manifeste, par les mêmes expressions de saint Paul, que, participants de l'esprit de Dieu le Père, nous serons aussi participants du grand privilége de la résurrection de son divin Fils, vu que, en vertu de cet esprit, le même Dieu qui a fait ressusciter Jésus-Christ, nous fera aussi ressusciter nous-mêmes. De cette sorte, ayant eu en commun avec Jésus-Christ la filiation divine, relativement à l'âme, nous aurons aussi en commun avec lui, relativement au corps, les qualités de son corps glorifié (2).

O doctrine profonde et importante ! ô vérité consolante et délicieuse ! La résurrection glorieuse de Jésus-Christ n'est donc pas un mystère qui lui soit exclusivement propre ; il concerne tous les chrétiens à la fois. La résurrection de Jésus-Christ est la raison, le gage, le modèle de la nôtre ! Puis donc que nous nous sommes entretenus hier de la résurrection du Seigneur principalement par rapport à lui, envisageons aujourd'hui ce même mystère principalement par rapport à nous. Voyons comment et pourquoi la gloire de notre Chef ressuscité sera aussi commune aux membres, quand viendra la résurrection universelle ; c'est-à-dire qu'après avoir considéré dans une autre circonstance le dogme très-grave de la résur-

(1) Si Christus..... (Ut supra).
(2) Quod si Spiritus ejus..... (Ut supra).

rection universelle des morts, dans sa révélation, dans sa promesse et dans son emblème (hom. XXVIIe) nous devons le considérer aujourd'hui dans ses principes, dans ses causes, dans ses conséquences; découvrir le lien intime qui le rattache aux principales vérités du christianisme, afin que nous nous animions à recueillir, à établir en nous le véritable esprit de Jésus-Christ. Ce n'est, en effet, que par la possession de cet esprit sur la terre, que nous pouvons aspirer au bonheur de ressusciter glorieux avec Jésus-Christ dans le ciel (1). Commençons.

PREMIÈRE PARTIE.

La manière employée par Elisée pour rappeler à la vie l'enfant de la Sunamite, fut véritablement étrange et fort singulière. Il avait envoyé d'abord chez elle son serviteur Giézy, muni de son propre bâton, mais sans succès; car, malgré plusieurs applications faites par Giézy sur le visage de l'enfant, l'enfant ne ressuscita point (2). Elisée vient ensuite lui-même, personnellement. Etant entré dans la chambre où le mort gisait sur son lit, il se jete sur lui, il se rapetisse de telle sorte qu'il paraît devenu lui-même aussi un enfant, qu'il peut mettre ses yeux, sa bouche, ses mains précisément sur les yeux, la bouche et les mains du mort. Puis il souffle sept fois sur son vi-

(1) Qui suscitavit..... (Ut supra).

(2) Giezi posuerat baculum super faciem pueri, et non surrexit puer (*IV Reg.* XXVII).

sage (1). Et ô prodige ! ce petit cadavre commence par s'échauffer, et aussitôt que le prophète se fut redressé sur ses pieds, l'enfant respire sept fois. Enfin, ayant ouvert les yeux, il revient sain et sauf à la vie (2).

Comment ne point voir dans ce prodige inusité l'emblème fidèle, la prophétie de fait d'un miracle encore plus grand ? L'enfant mort, dit saint Augustin, c'est Adam mort par le péché (3). Giézy, qui n'a pu rappeler cet enfant à la vie, malgré qu'il l'eût touché avec le bâton miraculeux du prophète, c'est Moïse qui, avec la loi seule, bien que donnée de Dieu, n'avait pu rendre à l'homme, avec la justice primitive, la double vie dont il jouissait dans l'innocence originelle. Saint Paul a professé très-clairement que la loi mosaïque ne pouvait vivifier ; autrement, toute la rédemption serait provenue de la loi, et la grâce du Rédempteur n'aurait pas été nécessaire (4). Oh! dit ailleurs le même Père, oh! combien il était nécessaire qu'Élisée vînt en personne, lui qui avait envoyé son bâton ! et ce bâton qui ne sert à rien sans Élisée, c'est le mystère de la croix promis, figuré dans les prédictions et dans les rits de la loi.

(1) Ascendit Eliseus, et incubuit super puerum; posuitque os suum super os ejus, et oculos suos super oculos ejus, et manus suas super manus ejus, et insufflavit super eum septies (*Ibid. juxta* LXX).

(2) Et calefacta est caro pueri; et oscitavit puer septies, aperuitque oculos (*Ibid.*).

(3) Quid significavit mortuus puer? nisi Adam (Serm. 11 *de Verb. Apost.*).

(4) Posuit baculum supra mortuum, et non surrexit. Si enim data esset lex quæ posset vivificare, omnino ex lege esset justitia (*Ibid.*).

et qui ne servait à rien sans Jésus-Christ (1). Elisée venant en personne et montant dans le cénacle où l'enfant mort était étendu sur son petit lit, c'est Jésus-Christ qui devait venir lui-même dans le monde et monter sur le lit douloureux de la croix (2). Élisée se baissa pour ressusciter l'enfant, proie de la mort ; et Jésus-Christ s'est humilié pour relever de l'abjection le genre humain, proie du péché. O médecin compatissant ! il fallait qu'il s'abaissât jusqu'à nous ; car on ne saurait relever, sans se baisser, celui qui est étendu par terre (3). O Sauveur plein d'amour ! reprend encore saint Augustin : comme Elisée se rendit auprès de l'enfant, ainsi ce divin Sauveur s'est rendu auprès de l'homme qui avait besoin d'être sauvé; le Dieu d'infinie grandeur est venu visiter notre petitesse; le vivant est venu trouver le mort (4): et que n'a-t-il pas fait dans l'excès de sa miséricorde? Ah ! le vrai Elisée s'est rapetissé lui-même , l'homme de l'âge et de la stature parfaite (vu qu'il est simultanément Dieu et homme) s'est contracté au point

(1) Opus erat ut, qui baculum mierat, ipse descenderet. Baculum sine Eliseo nihil valebat, quia Crux sine Christo nihil poterat (Serm. 106 *de Temp.*).

(2) Venit Eliseus, et ascendit in cœnaculum, quia venturus erat Christus, et ascensurus crucis patibulum (*Ibid*).

(3) Inclinavit se Eliseus, ut puerum suscitaret; humiliavit se Christus, ut mundum in peccatis jacentem erigeret. Prius se medicus inclinavit, quia et revera nemo potest jacentem erigere, si se noluerit inclinare (*Ibid.*)

(4) Venit Grandis ad parvulum, Salvator ad salvandum; vivus ad mortuum (Serm. 11 *de Verb. Apost.*).

de ne pas sembler plus grand que l'enfant mort, que l'enfant de l'homme. Saint Paul a dit en effet : «Jésus-Christ s'est anéanti, il a pris la forme de l'esclave, il a adapté le corps de son immortalité et de sa gloire au corps de notre bassesse et de notre mortalité, afin de le reformer et de le faire participer aux priviléges du sien (1). »

Admirez, dit aussi saint Bernard, comment le Sauveur a accompli toutes les autres circonstances de ce miracle prophétique. De ses yeux vivants et divins il a touché nos yeux ternes et éteints; car il rallumé au front de notre homme intérieur comme deux lumières brillantes qui le parent, l'intelligence et la foi (2). Il a posé ses mains sur les nôtres, en nous donnant, par sa vie très-sainte, l'exemple des bonnes œuvres et la forme de l'obéissance à la loi du Seigneur (3). Il a approché sa bouche divine de la nôtre, il a imprimé un baiser vivifiant de paix sur notre froid cadavre, en nous réconciliant avec Dieu, pendant que nous étions pécheurs ; à la grâce et à la justice, pendant que nous étions morts (4). Outre cela, en

(1) Venit ipse, et quid fecit? Juvenilia membra contraxit, tanquam se ipsum exinaniens (*Philip.*), ut formam servi susciperet. Parvum se parvo cooptavit, ut efficeret corpus humilitatis nostræ conforme corpori claritatis suæ (*Ibid.*).

(2) Oculis suis tetigit oculos interioris hominis, frontem claris luminaribus ornans: fide et intellectu (Serm. 16 *in Cant.*).

(3) Manus suas meis superposuit, exemplum præbens bonorum operum et obedientiæ formam (*Ibid.*).

(4) Ori meo junxit os suum, et mortuo pacis signum impressit; quo-

appliquant sa bouche sacrée sur la nôtre, comme autrefois Elisée sur celle de l'enfant, il a soufflé à différente reprises l'aspiration de la vie, mais à une vie beaucoup plus noble et beaucoup plus sainte que celle qu'il souffla au commencement sur le premier homme. Par ce premier souffle, il nous créa en nous donnant une âme vivante ; par le second, il nous a reformés en nous communiquant l'esprit vivifiant (1).

Et comment ne pas voir dans Elisée qui souffle sur l'enfant mort, la figure et la prophétie du mystère où Jésus-Christ souffla et communiqua le Saint-Esprit aux apôtres (2). Ah ! ce fut par la chaleur divine de cet esprit que le cadavre froid, la masse glacée de l'humanité morte, commença à se réchauffer de l'amour de Dieu (3) ! Enfin l'enfant respira sept fois avant de ressusciter ; et de cette sorte, déclare saint Augustin, il figura dès-lors la grâce septiforme de l'Esprit-Saint qu'à l'avénement de Jésus-Christ, les hommes devaient recevoir, et à l'aide de laquelle ils devaient respirer un souffle divin, naître à l'immortalité et à la vie (4). O grandeur ! ô magnificence !

niam, cum adhuc peccatores essemus, reconciliavit Deo justitiæ mortuos (*Ibid.*).

(1) Os ori applicuit, iterato spirans in faciem meam spiraculum vitæ, sed sanctioris quam primo : nam primo quidem in animam viventem creavit me ; secundo in spiritum vivificantem reformavit me (*Ibid.*).

(2) Insufflavit, dicens : Accipite Spiritum Sanctum (*Joan.* xx.

(3) Et calefacta..... (Ut supra).

(4) Quod autem puer oscitavit septies, septiformis Spiritus Sancti gratia ostenditur, quæ humano generi, ut resuscitetur, in adventu Christi tribuitur (Serm. 106 *de Temp.*).

ô harmonie des mystères chrétiens, conclut saint Augustin! L'enfant mort, qui ne voit qu'après que le prophète s'est relevé de son abaissement, est le type prophétique, la figure de l'homme qui ne ressuscite à la double vie corporelle et spirituelle, qu'après que Jésus-Christ est ressuscité de la mort (1). Mais, avant de se lever de dessus l'enfant mort, Elisée a soufflé sept fois sur ce cadavre et lui a, en quelque sorte, communiqué son âme et sa vie ; de manière que l'enfant ressuscité ne sembla revivre que de la vie et de l'âme d'Élisée. Ce fait nous retrace comme en peinture le grand mystère que saint Paul, huit siècles après, nous a révélé par ces expressions : « Jésus-Christ, en se faisant homme, en s'humiliant et en mourant pour l'homme, lui a communiqué son esprit et sa vie, et par là même sa sanctification, ses droits et ses priviléges. Ainsi l'homme, en recommençant à vivre en son âme de l'esprit et de la grâce de Jésus-Christ, acquiert encore le droit de vivre en son corps, de ressusciter un jour à l'immortalité et à la gloire de Jésus-Christ, toujours en vertu cependant, de la communication de son esprit et de sa grâce (2). Efforçons-nous, néanmoins, de mieux comprendre l'ampleur, l'importance et la profondeur de ces paroles.

(1) Itaque in isto typo, Christo prophetice expresso, suscitatus est mortuus tanquam justificatus est impius (Serm. *de Verb.*).

(2) Si Spiritus ejus, qui suscitavit Jesum a mortuis, habitat in vobis; qui suscitavit Jesum a mortuis, vivificabit et mortalia corpora vestra propter inhabitantem Spiritum ejus in vobis.

Saint Paul, le premier et le grand docteur, le premier et le grand interprète de la religion, nous dit que, comme nous avons tous été compris dans le premier homme, et que nous sommes tous morts en lui et avec lui ; ainsi nous avons été tous compris en Jésus-Christ, et nous avons tous été vivifiés en lui et avec lui (1). C'est pourquoi, dit encore le même apôtre, il est très-certain que notre vieil homme, Adam avec toute sa descendance, l'humanité tout entière pécheresse a été crucifiée et morte en Jésus-Christ, a été attachée à la croix (2). En voici la raison, dit saint Léon : le Verbe éternel, en se faisant homme, ne prit pas, si l'on peut parler ainsi, un seul individu humain, mais la race, l'humanité tout entière. C'est par là qu'il put traiter et conduire à un heureux terme la cause de tous les pécheurs ; car il réunissait et représentait la nature de tous les pécheurs, hormis la faute (3). Il suit de là, continue encore saint Léon, que tout en Jésus-Christ est à nous ; et comme nous possédons l'humanité pure, enfantée par la virginité de Marie, en union avec la divinité, ainsi l'humanité sainte, crucifiée par l'impiété des Juifs est à nous ; à nous encore est ce corps vénérable qui resta inanimé dans le tombeau et qui, le troisième jour, revint à la vie (4). Jésus-Christ

(1) Sicut in Adam omnes moriuntur, sic et in Christo omnes vivificabuntur (*I Corinth.* xv).

(2) Nos scimus quia vetus homo noster crucifixus est (*Rom.* vi).

(3) Per eum agebatur omnium causa, in quo solo erat omnium natura sine culpa (Serm. 8 *de Pas.*).

(4) Sicut nostrum est quod, cum unione Deitatis, peperit materna

a donc été, permettez-moi ce langage, un homme public, un homme universel : le seul homme parmi tous les enfants des hommes, dit aussi saint Léon, en qui tous les hommes ont été crucifiés, en qui ils sont morts, en qui ils ont été sépulturés et en qui enfin ils sont tous véritablement ressuscités (1).

Cette communauté de vie, de condition, d'états, de mystères entre tous les hommes et Jésus-Christ, doit se comprendre en tant que Jésus-Christ a représenté en lui-même tous les hommes ; en tant qu'il est né, mort et ressuscité pour tous les hommes en général, et parce qu'il a, rigoureusement parlant et envisagé de la sorte, acquis à tous les hommes en général le droit de devenir aussi enfants de Dieu, de jouir de toutes les prérogatives, de tous les avantages de cette filiation divine (2). Mais, en particulier, comme le péché d'Adam, ses misères et son châtiment ne sont contractés que par la génération et la naissance charnelle d'Adam pécheur ; ainsi ce n'est qu'au moyen d'une génération nouvelle et d'une nouvelle naissance de Jésus-Christ, que sa sainteté, ses grâces, ses priviléges et ses récompenses nous sont communiqués. Or, cette seconde généra-

Virginitas; ita nostrum est quod Judaica crucifixit impietas. Nostrum est quod examine jacuit, et quod die tertia resurrexit (Serm. 13 *de Pas.*).

(1) Inter filios hominum solus Dominus noster existit, in quo omnes crucifixi, omnes mortui, omnes sepulti, omnes etiam sunt suscitati (Serm. 12 *de Pas.*).

(2) Dedit eis potestatem filios Dei fieri (*Joan.* 1).

tion, cette naissance spirituelle, par où les hommes renaissent de Jésus-Christ et de Dieu, s'exécute au moyen du baptême. Dans ses eaux, l'homme laisse l'antique Adam, l'antique naissance de la volonté de l'homme et de la volonté de la chair, l'antique parenté avec un chef prévaricateur et corrompu ; il renaît comme une créature nouvelle (1) ; il se revêt de Jésus-Christ (2) ; il se trouve uni à lui ; il devient membre de ce même corps saint dont Jésus-Christ est le chef (3). Or, de même qu'il n'y a rien de plus naturel, de plus simple, de plus juste que de voir des enfants hériter des richesses et de la gloire de leur père, les membres partager la condition de leur chef et se trouver en tout et partout unis par lui et en lui ; de même il est manifeste que les baptisés entrent en participation de tous les mystères du Sauveur ; qu'ils sont associés à tous ses mérites, à tous ses priviléges ; que tous ces divers états, tous ces mystères leur deviennent communs. Il est manifeste qu'en conservant en nous cet esprit et cette grâce du Seigneur reçus au baptême, et qui nous incorporent à lui, nous font devenir une même chose avec lui, comme Jésus-Christ est ressuscité corporellement, nous devons ainsi de toute raison, de toute nécessité, ressusciter à notre tour ; que Dieu le Père, ayant ressuscité d'entre les morts son Fils consubstantiel, devra également nous ressusciter, nous ses fils adop-

(1) Sed nova creatura (*Gal.* VI).

(2) Quicumque baptizati estis, Christum induistis (*Ibid.* III).

(3) Multi unum corpus sumus in Christo Jesu (*Rom.* XII).

tifs, qui ne formons avec Jésus-Christ qu'un seul corps, qu'un seul fils, puisque nous avons un même esprit (1).

Tels sont les résultats nécessaires, dit encore saint Paul, le grand théologien, le grand docteur, le grand évangéliste, du mystère de la résurrection des morts, afin qu'il arrive que, comme la mort est entrée dans le monde par un seul homme, la résurrection des morts se réalise aussi par un autre homme; qu'ainsi que tous les hommes meurent en Adam et par le seul Adam, pareillement tous soient un jour ressuscités en Jésus-Christ et par Jésus-Christ (2). Car, nous dit ailleurs le même apôtre, la bonté de Dieu est plus grande dans le pardon que la malice de l'homme dans le péché. Si donc tous les hommes ont été assujettis à la mort par le péché d'un seul qui n'était qu'homme, à plus forte raison tous les hommes pourront-ils ressusciter par la grâce d'un homme qui est en même temps Dieu (3). Paroles admirables, dit saint Thomas, et qui dissipent tout doute touchant cette vérité grave et consolante, que le mérite de Jésus-Christ sera bien plus efficace à détruire la mort dans tous les hommes, que le péché d'Adam pour la

(1) Quod si Spiritus..... Ut (supra).

(2) Quoniam per unum hominem mors; et per hominem resurrectio mortuorum. Et sicut in Adam omnes moriuntur; ita et in Christo omnes vivificabuntur (*I Corinth.* xv).

(3) Non sicut delictum, ita et donum. Si enim unius delicta multi mortui sunt, multo magis gratia Dei, et donum in gratia unius hominis Jesu Christi in plures abundavit (*Rom* v).

leur faire subir (1). Le Sauveur lui-même nous avait annoncé la même vérité avant saint Paul, par ces expressions véritablement sublimes et divines : « Je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, fût-il mort, vivra (2). » En disant : « Je suis la résurrection et la vie, » il se déclare le contre-poids d'Adam, qui avait été la corruption et la mort même. C'était dire, en effet : Adam, après le péché, devint la corruption et la mort ; mais la mort et la corruption ne s'identifièrent pas en lui, ne devinrent pas une même chose avec lui, au point où la résurrection et la vie se sont identifiées et personnifiées en moi. Si donc Adam parvint, malgré cela, à introduire la mort, je serai moi-même bien plus puissant à la détruire : c'est pourquoi si Adam, qui n'était que mortel et corrompu, entraîna toute sa race dans la corruption et la mort, je pourrai, à bien plus forte raison, ramener au salut et à la vie tous ceux qui s'uniront à moi par une foi ferme et sincère ; car je ne suis pas seulement ressuscité et vivant, mais je suis la résurrection et la vie même (3).

Ce qui donc est absolument nécessaire, c'est de s'unir, de s'incorporer à Jésus-Christ, d'attirer en soi son esprit, de le conserver toujours vivant jusqu'à la mort, puisque cette union, cette adhésion, cette com-

(1) Ex quo habetur, quod efficacius est meritum Christi ad tollendam mortem, quam peccatum Adæ ad inducendam (*Contr. Gentil.*, 4, 82).

(2) Ego sum Resurrectio et Vita. Qui credit in me, etiamsi mortuus fuerit, vivet (*Joan.* XI).

(3) Ego sum Resurrectio..... (Ut supra).

munauté d'esprit avec celui qui est la résurrection et la vie une fois établies, il est impossible de ne pas revivre, de ne pas ressusciter en lui et avec lui (1).

C'est par là que l'on comprend aussi pourquoi saint Paul a nommé la résurrection de Jésus Christ les prémices, le commencement de la résurrection de tout ce qui meurt; et Jésus-Christ ressuscité, *le premier-né des morts qui ressuscitent* (2). Pensée belle, sublime, magnifique, dit saint Augustin, pleine de vérité, de sens et de vraie philosophie! En effet, premier-né se dit de celui qui naît le premier dans la série de ceux qui doivent naître des mêmes parents (3). Saint Paul appelle donc Jésus-Christ le premier-né des morts, parce qu'il a été le premier qui, par la résurrection, qui est une sorte d'enfantement nouveau, une sortie des ténèbres du sépulcre comme d'un nouveau sein, est né à la lumière d'une nouvelle vie (4). En le nommant le premier-né des morts, saint Paul a clairement indiqué qu'il ne demeurera pas seul, mais que ceux qui seront nés après lui, le suivront dans cette naissance nouvelle; que la résurrection n'est pas un privilége de sa personne seulement, mais encore de toute sa famille, une condi-

(1) Qui suscitavit Jesum, vivificabit et mortalia corpora vestra propter inhabitantem Spiritum ejus in vobis.

(2) Christus primitiæ dormientium (*I Cor.* xv). Primogenitus ex mortuis (*Colos.* 1).

(3) Primogenitus dicitur ex eo quod secuturis aliis primus gignitur.

(4) Primogenitus ergo Christus vocatur ex mortuis, quod primum in lucem resurrectionis partus ediderit.

tion devenue commune à tous ses frères ; qu'entre lui et nous il n'y aura que cette différence, qu'il a précédé et que nous le suivrons, vu qu'il est le premier-né et nous les *ultro-nés ;* que, dans cet ordre, nous ressusciterons aussi après lui. Autrement, il ne serait plus le *premier-né* dans cette nouvelle façon de naître, s'il la partageait seul, et si d'autres ne devaient pas renaître encore après lui de la même manière. Cette grande parole de saint Paul démontre et découvre donc, dit saint Augustin, non-seulement le fait, mais encore la raison pourquoi le maître est ressuscité et pourquoi les serviteurs ressusciteront; et si Jésus-Christ est ressuscité à la vie, c'est à la vie que les chrétiens ressusciteront également (1).

Mais pourquoi l'union, l'affinité et la parenté que nous avons contractées avec Jésus-Christ, par le baptême, ne nous dispensent-elles pas de mourir ? Parce que, étant membres incorporés, il est nécessaire, il est juste, dit saint Thomas, que nous subissions en tout la condition du chef ; car les membres ne sont pas plus que le chef, ni les rachetés plus que le racheteur (2). Or Jésus-Christ, notre chef, malgré la conservation soutenue de la grâce dont

(1) Quia surrexit Christus, suscitabuntur mortui; quia surrexit Dominus, servuli reviviscunt. Ipse enim, ait Apostolus (*Colos.* I) : Primogenitus mortuorum (August., Serm. 161 *de Temp.*).

(2) Per baptismum homo incorporatur Christo, et efficitur membrum jus; et ideo conveniens est, ut id agatur in membro quod est actum in capite (III• *part.*, *Quæst.*, X, art. 10).

son âme très-sainte fut remplie dès l'instant de l'incarnation, n'en fut pas moins, quant au corps, soumis aux souffrances et à la mort ; à plus forte raison donc, nous ses membres, devons-nous être sujets à souffrir et à mourir, quant au corps, supposé que nous conservions dans notre âme la grâce sanctifiante que nous avons reçue à notre naissance spirituelle par le baptême. Mais, puisque Jésus-Christ est ressuscité de la mort, si nous avons véritablement son esprit, lequel nous unit intimement à lui, nous ressusciterons en lui et par lui (1).

Au surplus, quoique Jésus-Christ ait eu un corps de la même humanité que nous, pareil au nôtre, néanmoins son corps, tabernacle très-noble et parfait, non de construction humaine, mais de création divine (2), et uni substantiellement, comme son âme, à la personne divine, était divin, et par là même pur, saint, immaculé et exempt de tout mouvement de concupiscence et de toute ombre de faute. Il était, non plus l'esclave indocile, mais le frère, le compagnon fidèle de son âme bénie, le ministre obéissant de ses volontés, de ses désirs, de ses sacrifices et de sa ferveur : n'ayant rien à punir ni à expier pour lui et en lui, il n'était par là même, en aucune façon, soumis à la corruption, à la dissolution, à la mort ; tandis que nous, conçus dans le péché, produits du sang impur d'Adam pécheur, de la volonté de la chair

(1) Qui suscitavit Christum..... (Ut supra).

(2) Amplius et perfectius tabernaculum, non manufactum, neque hujus creationis (*Hebr.* IX).

et de l'homme, nous avons un corps de péché, un corps infecté jusqu'à la moelle des os par le levain vénéneux de la concupiscence, source du péché ; un corps, même chez les hommes les plus justes et les plus saints, asile et réceptacle des lois funestes de la chair, qui, en opposition perpétuelle aux lois de l'esprit, nous captive dans le désordre du péché ; par conséquent, un corps vicieux par lui-même, un corps gâté, corruptible, caduc, mortel. Or, si Jésus-Christ est mort pour n'avoir eu dans son très-saint corps que la ressemblance extérieure de la chair, du péché (1), combien n'est-il pas plus nécessaire, plus juste, que nous mourrions aussi, nous qui avons un corps pétri de péchés? Aussi saint Paul a-t-il dit : « Lors même que notre esprit est vivant par la grâce sanctifiante qui le vivifie en le sanctifiant, notre corps n'en demeure pas moins mortel, toujours sujet à la mort, voué à la mort et comme déjà mort, à cause du péché (2). » Ce qui signifie qu'il faut que notre corps meure, qu'il soit réduit en poussière, en punition d'avoir été le siége de la concupiscence, du péché; qu'il faut que cet édifice de corruption, entaché de la lèpre dans toutes ses parties, lèpre que tous les sacrifices et tous les rites de la loi ne sauraient guérir; qu'il faut, dis-je, qu'il soit démoli, détruit jusqu'en ses derniers fondements ; que l'air funeste, le germe vénéneux du péché qui, au mépris de toutes

(1) In similitudinem carnis peccati (*Rom.* VIII).

(2) Corpus quidem mortuum est propter peccatum; spiritus vivit propter justificationem.

les précautions et de tous les soins employés par l'âme, s'y est conservé dans ses replis les plus intimes, s'exhale, s'évanouisse par l'entière dissolution du tout (1).

Mais si nous conservons la grâce sanctifiante reçue au baptême, ou si, l'ayant perdue par de nouvelles fautes, nous la recouvrons par la pénitence; et si, à notre mort, nous nous trouvons incorporés à Jésus-Christ et vivant de son esprit, nous ressusciterons aussi comme Jésus-Christ est ressuscité (2), parce que l'esprit de Jésus-Christ qui aura habité dans notre âme, aura habité aussi dans notre corps; et comme le péché originel y a laissé un germe de mort, cet esprit divin y aura laissé également un germe de résurrection et de vie qui ne saurait être stérile et infructueux, qui, en son temps, se développera en nous et aura la force de nous faire sortir des entrailles de la terre comme des lis brillants d'un éclat céleste, comme des fleurs éternellement odorantes et agréables aux yeux de Dieu (3). C'est ainsi que s'accomplira la grande parole prononcée par Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'Evangile, que «les enfants de la résurrection deviendront vrais enfants de Dieu et ne pourront plus mourir (4).» O paroles

(1) Corpus quidem..... (Ut supra).

(2) Qui suscitavit..... (Ut supra).

(3) Justus germinabit sicut lilium, et florebit in æternum ante Dominum (*Ose.* XIV).

(4) Neque enim ultra mori poterunt, sunt enim filii Dei, cum sint filii resurrectionis (*Luc.* XX).

pleines de douceur! Elles signifient que Dieu le Père ressuscitera notre corps, autant qu'il se sera associé à celui de Jésus-Christ par la participation du même esprit, avec la même puissance, le même empressement, le même amour qu'il a mis à ressusciter le corps de son divin Fils. Il nous traitera comme il l'a traité ; il nous donnera la même marque de son divin amour ; il nous imprimera cette marque de sa filiation divine après laquelle il ne nous manquera plus rien pour passer et pour être les vrais enfants de Dieu, en Jésus-Christ et par Jésus-Christ (1).

Cet enseignement consolant et sublime a été mis encore plus à notre portée par saint Paul, quand il a dit : « Nous savons encore d'une manière certaine que, bien que notre corps, habitation terrestre de notre âme, doive tomber en dissolution sous les coups de la mort, Dieu se prendra néanmoins un jour à la réédifier, et qu'il en formera une demeure non plus de fabrication humaine et terrestre, sujette à s'écrouler, mais de construction divine, qui durera éternellement dans le ciel (2). C'est nous apprendre que nous ne devrons notre résurrection qu'à l'action immédiate de la toute-puissance de Dieu ; que la chair, le sang, la concupiscence, la volupté, les causes secondes ou créées n'auront aucune part à cette

(1) Qui suscitavit Jesum..... (Ut supra).

(2) Scimus enim quoniam si terrestris domus nostra hujus habitationis dissolvatur, quod ædificationem ex Deo habemus, domum non manufactam æternam in cœlis (II *Cor.* v).

renaissance ; que tout y sera pur et saint comme le Dieu qui en sera l'auteur immédiat ; que seul il sera l'architecte du nouveau temple, où l'âme exercera sans obstacle ni résistance son sacerdoce éternel devant Dieu, par une immolation mystérieuse d'amour qui formera son bonheur (1) ; que ce même Dieu, plein d'amour, reformera le limon de notre seconde naissance, ce limon si humilié par la main de la mort (2), avec plus de soin et plus d'amour qu'il ne forma le limon changé au corps du premier homme ; qu'il transformera notre habitation, habitation de terre et de fange, cette tente ignoble de notre pèlerinage terrestre, en une maison solide, auguste, céleste, qui ne devra rien à l'homme, qui n'aura reçu que de Dieu ses plans, sa structure, ses proportions et sa durée pour l'éternité (3).

Remarquez encore que cette expression, « non de fabrication humaine (4), » est identique à celle que ce grand Apôtre a mise en usage, en parlant du corps de Jésus-Christ, nommé par lui « tabernacle non fabriqué par les hommes (5) ;» afin de nous apprendre ainsi que, comme le corps du Seigneur n'eut pour matière que le sang très-pur de Marie, et qu'il reçut immédiate-

(1) Ædificationem ex Deo habemus.

(2) Reformabit corpus humilitatis nostræ.

(3) Si terrestris domus nostræ hujus habitationis dissolvatur, ædificationem ex Deo habemus, domum non manufactam, æternam in cœlis.

(4) Non manufactum.

(5) Tabernaculum non manufactum.

ment sa conformation de Dieu ; de même les corps des justes, dans leur nouvelle réédification, n'auront pour matière que leur poussière ancienne, sans quoi ils n'auraient plus leur véritable corps ; mais qu'ils récevront à leur tour leur forme nouvelle immédiatement de Dieu (1) ; c'est-à-dire que Dieu fera, dans la nouvelle naissance immortelle de ses enfants adoptifs, sous quelques rapports, le même prodige qu'il accomplit en l'incarnation de son Fils consubstantiel ; d'où il résultera que, à la manière ineffable dont Dieu nous fera ressusciter, il sera reconnu pour notre Père véritable, rempli d'amour, et nous pour ses enfants chéris (2). Et comment pourrait-il traiter notre corps autrement que celui de son divin Fils, dès qu'il verra dans nos dépouilles l'empreinte et l'esprit de son divin Fils ? Ah ! ayant avec ce divin Fils un esprit commun, il faudra que nous ayons avec lui une condition, des priviléges communs en la chair, et le droit au même amour qui présida à la résurrection de son Fils et qui devra présider pareillement à la nôtre (3) ! O théologie magnifique ! ô doctrines sublimes ! ô raisons profondes ! ô harmonies ineffables des mystères chrétiens !

Par sa résurrection, le Seigneur n'a pas seulement établi le principe, la raison, le droit, mais encore le fait de la nôtre ; non-seulement il a fixé, promis notre

(1) Ædificationem ex Deo, non manufactam.

(2) Sunt enim filii Dei, cum sint filii resurrectionis.

(3) Qui suscitavit Jesum Christum a mortuis, vivificabit mortalia corpora vestra propter inhabitantem Spiritum ejus in vobis.

résurrection, mais il l'a encore accomplie. Il est écrit, en effet, qu'au moment de l'expiration du Sauveur sur la croix, les rochers tressaillirent, les tombeaux s'ouvrirent, les cendres qui y étaient contenues se mirent et se ranimèrent, afin de remplir de surprise et de terreur le peuple déicide, de lui faire connaître Celui qu'il venait de mettre à mort, de le préparer au grand et éclatant prodige de la résurrection qui, peu d'heures après, allait se réaliser. Il est écrit que plusieurs corps de justes anciens ressuscitèrent aussi après la résurrection de Jésus Christ; que, sortant de leur tombeau, ils vinrent dans la cité sainte (1), allant où ils voulaient et se montrant à plusieurs (2).

Le Seigneur pouvait, sans doute, étendre alors le triomphe qu'il venait de remporter sur la mort à tous les justes trépassés jusqu'à ce jour, et les faire tous ressusciter avec lui. Il ne voulut cependant

(1) Quoique dégénérée et corrompue, Jérusalem était cependant encore la cité où le vrai Dieu avait un temple; elle était la métropole et le centre de la religion véritable; elle était la dépositaire de la semence choisie, destinée à être répandue par toute la terre. L'Esprit-Saint devait y descendre sous peu, y former l'Église, qui, par son désintéressement, par sa charité, par sa ferveur, deviendrait le modèle de toutes les autres. Les Apôtres, chargés d'évangéliser le monde, devaient en sortir; c'était à cet olivier saint, d'origine juive, que devait être enté l'olivier sauvage des Gentils. C'est pour ces différents motifs que Jérusalem est appelée la cité sainte, même après s'être souillée du plus grand de tous les forfaits, le déicide.

(2) Et monumenta aperta sunt; et multa corpora sanctorum, qui dormierant, surrexerunt; et post resurrectionem exeuntes de monumentis, venerunt in sanctam civitatem, et apparuerunt multis (*Matth.* XXVI, 52, 53).

point le faire, à cause des chrétiens; mais, comme il nous l'a révélé par saint Paul, il voulut que les justes de l'ancienne alliance attendissent ceux de la nouvelle ; que les saints des deux Eglises ressuscitassent simultanément au dernier jour du monde, et qu'ayant eu la foi et l'espérance en commun, n'ayant formé qu'une seule Eglise, ils eussent aussi la résurrection en commun (1). Afin de montrer qu'il était le maître de la vie et de la mort, il se contenta de faire pour quelques-uns ce qu'il eût pu faire alors pour tous. O mystère de miséricorde et de bonté du Sauveur ressuscité! Il ne voulut pas seulement consoler, par sa présence dans les limbes, les âmes des patriarches, des prophètes, de tous les justes qui avaient cru et espéré en lui ; il ne voulut pas seulement les tirer de ce cachot ténébreux et leur rendre la lumière et la liberté; mais il accorda, par une faveur anticipée, à une multitude de ces âmes saintes de ressusciter dès-lors dans leur propre corps. Dans cette faveur accordée à quelques-unes, il donna à toutes le gage, l'assurance de reprendre aussi au dernier jour leur corps vainqueur de la corruption et de la mort.

Par ce trait de miséricorde, ajoute saint Grégoire, le Seigneur voulut aussi nous éclairer dans notre ignorance et nous fortifier de plus en plus dans notre foi. S'il fût ressuscité seul, notre résurrection n'en eût pas moins été certaine et assurée, puisqu'il est impos-

(1) Deo pro nobis melius providente, ut non sine nobis consummarentur (*Hebr.* XI).

sible que les membres d'un chef ressuscité ne ressuscitent pas eux-mêmes. Néanmoins, il ne s'est pas borné à nous donner ce gage de notre résurrection dans la sienne ; et celui qui, à l'instant où il expira, fut seul à mourir, ne voulut point être seul à ressusciter à l'instant où il recommença à vivre (1). Il est aisé de comprendre, en effet, que Celui qui est la résurrection et la vie, non-seulement ne pouvait être retenu sous l'empire de la mort ; qu'une humanité exempte de l'ombre même du péché, substantiellement unie à la personne du Verbe, qui donne la vie à tout ce qui vit, ne pouvait devenir la proie de la corruption dans le tombeau ; que non-seulement il pouvait, mais qu'il devait nécessairement ressusciter. Pour nous, dont la chair pécheresse, corruptible et corrompue, n'a pas les prérogatives sublimes, les priviléges de la chair divine du Fils de Dieu, nous aurions pu craindre à jamais de n'avoir aucune part à sa résurrection : qu'a donc fait le Seigneur, afin de dissiper ces craintes que notre propre faiblesse ou la perfidie d'autrui aurait pu nous inspirer? Il a fait ressusciter avec lui un bon nombre de personnages qui, comme nous, n'étaient que des hommes ; il nous a démontré, par le fait, que de simples hommes peuvent aussi ressusciter, comme est ressuscité l'Homme-Dieu (2).

(1) Ad instruendam ignorantiam nostram et roborandam infirmitatem, suæ tantum resurrectionis exemplum sufficere noluit. Solus illo tempore mortuus est ; sed solus minime resurrexit.

(2) Ablata sunt ergo argumenta perfidiæ. Ne quis dicat : sperare de

Appuyés sur le sentiment commun des Pères, nous pouvons affirmer avec certitude qu'Adam fut au nombre des saints qui ressuscitèrent alors. En effet, Jésus Christ, s'étant substitué à Adam, s'étant fait homme, étant mort principalement à cause du péché d'Adam, s'étant constamment nommé lui-même le Fils de l'homme, c'est-à-dire d'Adam; étant venu réparer ce qu'Adam avait perdu et confondre le démon qui avait triomphé en Adam : rien n'était plus propre à faire ressortir les desseins miséricordieux du Sauveur, à honorer son triomphe, que de montrer qu'il ressuscitait avec lui cet Adam qui avait le premier mérité la mort par sa faute; que celui qui avait le premier perdu la vie, par l'astuce du démon, triomphait aussi le premier de la mort par Jésus-Christ; que, dès ce jour, la victoire remportée par le Dieu rédempteur sur le péché était pleine, complète, dans le premier homme pécheur, et quant à l'âme et quant au corps. On croit qu'avec Adam ressuscitèrent aussi Abel et Seth, le chef de la génération des enfants de Dieu, et plusieurs autres patriarches antédiluviens dont la mort avait réduit les cadavres en poussière, dont les cendres, altérées, confondues par les siècles, ne pouvaient plus être distinguées par l'œil humain. Ce fait nous fournit un argument en faveur de la facilité avec laquelle l'œil de la Sagesse divine saura discerner un jour la cendre de tous les

se non debet homo, quod in carne sua exhibuit homo Deus. Ecce cum Deo homines resurrexisse cognoscimus, quos puros fuisse homines non dubitamus (Hom. *in Evang.*).

morts, et de sa toute-puissance à recomposer tous les corps, à rendre à chacun son âme. La foi en la résurrection des morts devient ainsi plus facile : en sachant que ces hommes d'une antiquité si éloignée sont ressuscités avec Jésus-Christ dans leurs corps identiques, pour ne plus mourir jamais, tous les doutes concernant notre résurrection sont dissipés. Il n'y plus lieu de demander : *Comment cela se fera-t-il?* puis que nous savons que cela s'est déjà fait. Quelle difficulté à croire qu'un prodige opéré pour quelques-uns se renouvellera pour tous? Nos défiances se changent en certitude, en admiration, en actions de grâces. Notre foi, notre espérance de la résurrection future se convertit en un sentiment de sûreté comme d'un don actuel. Dans la personne de ces premiers justes, vainqueurs de la mort en notre nom et comme nos délégués, nous nons réputons, dès à présent, comme étant nous-mêmes les vainqueurs de la mort. Nous nous considérons, dans la personne de ces premiers justes ressuscités aujourd'hui avec Jésus, comme étant déjà nous-mêmes ressuscités avec lui. Dans la personne de ces premiers justes déjà assis en âme et en corps avec Jésus-Christ dans le royaume des cieux, nous nous y considérons déjà nous-mêmes comme assis à la droite de Dieu. La mort n'est plus pour nous qu'un sommeil d'où nous sortirions peut-être plus tôt que n'en est sorti en ce jour Adam lui-même. Tout en mourant, nous répéterons le cantique prophétique, où nous insulterons à la mort tout en la subissant ; nous chanterons notre

triomphe sur le tombeau à l'instant même où nous y entrerons (1).

Non-seulement le dogme de la résurrection des morts est clairement établi par la religion de Jésus-Christ, mais il est encore une vérité qui découle nécessairement de celui de son incarnation. Ce dogme est si étroitement lié avec les principaux mystères chrétiens que, une fois écarté, on arriverait à la destruction totale du christianisme ; car il est inconcevable d'abord comment le Verbe éternel, le Fils de Dieu, Dieu lui-même a pu s'unir à la nature humaine, en prendre la faiblesse, la caducité, la mort, sans lui laisser le germe de sa force, de son immortalité, de sa vie. Il est inconcevable ensuite que lui, qui est la résurrection et la vie, ne veuille ou ne puisse faire ressusciter ou revivre la chair de l'homme, qu'il a élevée, sanctifiée, déifiée en lui, en la prenant ; qu'il la laisse, comme la chair des brutes, la proie éternelle de la corruption et de la mort. Si la résurrection des morts n'a point lieu, on pourrait douter que le Verbe éternel ait réellement pris la chair, la nature de l'homme, qu'il se soit fait homme de la même humanité que nous.

Au surplus, la mort est une des principales conséquences du péché d'Adam. Si la descendance d'Adam ne devait pas ressusciter tout entière, il s'ensuivrait que la mort, ce dommage immense, cette grande humiliation attirée sur l'humanité entière par le péché

(1) O mors, ero mors tua ; morsus tuus ero, o inferne (*Ose.* XIII)!

d'Adam, ne serait aucunement réparée, ne serait nullement réhabilitée par le second Adam ; que Jésus-Christ ne nous aurait rachetés qu'à moitié ; qu'ayant tout fait pour nos âmes, il n'a rien mérité pour nos corps ; qu'Adam, qui nous a nui et pour l'âme et pour le corps, aurait été plus puissant pour perdre la nature humaine que Jésus-Christ pour la réparer ; que la malice du péché aurait été plus efficace que la grâce du Rédempteur, et par là, que la grande œuvre de la rédemption, l'œuvre par excellence de la sagesse, de la puissance, de l'amour de Dieu, aurait été une œuvre incomplète, défectueuse, imparfaite. Mais que dis-je ? Elle aurait été complétement illusoire et vaine. En effet, ainsi que le dit saint Paul, avec sa logique irrésistible, Jésus-Christ avait la même humanité que nous. Si donc notre humanité ne ressuscite pas, la sienne non plus ; parce que, s'il ne peut nous ressusciter un jour, il n'a pu davantage se ressusciter lui-même (1). Or, si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, continue à dire saint Paul, nous, ses apôtres, ne sommes plus que de faux témoins, qu'une troupe d'imposteurs sacriléges, qui allons annonçant dans le monde un miracle que Dieu n'a point fait, la résurrection de Jésus-Christ qui n'est pas véritablement ressuscité : il est impossible d'admettre qu'il soit vraiment ressuscité, s'il ne fait pas un jour ressusciter tous les hommes (2). Outre cela, reprend l'Apôtre,

(1) Si mortui non resurgunt, neque Christus resurrexit (I *Cor.* xv).
(2) Invenimur autem et falsi testes Dei, quoniam testimonium dixi-

si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, il n'a pu triompher de la mort ; et, s'il n'a pu triompher de la mort, il n'a pas pu le faire davantage du péché, qui en a été la cause. Notre péché subsiste donc avec toutes ses conséquences ; nous n'avons été rachetés en aucune façon ; nous sommes encore sous le poids de l'ancien anathème, de l'ancienne malédiction, de l'ancienne condamnation, produit du péché (1). Mais si Jésus-Christ ne nous a pas rachetés, il n'était point Dieu, il n'était qu'un homme ; dans ce cas, la prédication évangélique est une imposture, la foi chrétienne une folie, le christianisme tout entier une absurdité (2). S'il en est ainsi, continue le même apôtre, tous ceux qui sont morts dans la foi de Jésus-Christ, sont morts dans l'illusion ; ils se sont vus sans prix ni récompense ; au lieu d'une vie immortelle, ils ont acquis une perte éternelle (3) ; les chrétiens, sans exception, seraient les plus malheureux, les plus stupides, les plus insensés de tous les hommes ; car ils se condamneraient inutilement à toutes sortes de privations et de sacrifices, afin d'accomplir la loi de Jésus-Christ en cette vie, sans avoir rien de mieux à attendre en l'autre (4). Nier la résurrec-

mus adversus Deum : quod suscitavit Christum, quem non suscitavit, si mortui non resurgunt (*Ibid.*).

(1) Quod si Christus non resurrexit, adhuc estis in peccatis vestris (*Ib.*).

(2) Si autem Christus non resurrexit, inanis est prædicatio nostra, inanis est et fides nostra (*Ibid.*).

(3) Ergo et qui dormierunt in Christo, perierunt (*Ibid.*).

(4) Si in hac vita tantum in Christo sperantes sumus, miserabiliores sumus omnibus hominibus (*Ibid.*).

tion des morts est donc, d'après saint Paul, la même chose que nier la vérité de l'incarnation, de la ré surrection, de la rédemption ; la même chose que nier la divinité de Jésus-Christ, c'est détruire toutes les espérances du chrétien, c'est nier le christianisme tout entier.

Que nous dit, au contraire, le dogme de la résurrection universelle ? Il nous dit que, comme nous ressentons dès à présent les effets de la mort du Ré dempteur par notre libération du péché, ainsi nous ressentirons au dernier jour du monde les effets de sa résurrection par la délivrance de la mort, quand, par sa vertu, nous ressusciterons en lui et avec lui. Elle nous dit qu'il n'y a rien de plus naturel ni de plus juste pour nous, que de souffrir et de mourir, puisque Jésus-Christ, notre chef et notre Seigneur, a souffert, est mort lui-même ; mais que, de même que Jésus-Christ n'est pas mort seulement en notre nom, mais qu'il est encore ressuscité en notre nom, à titre de prémices, d'épreuve et de gage de l'humanité entière ressuscitant ; de même la vertu du Dieu qui a ressucité le corps de son Fils consubstantiel, ressuscitera aussi les corps de ses fils adoptifs (1). Il nous dit qu'ainsi que Jésus-Christ est mort, en tant que la personne du Verbe de Dieu s'est unie en lui à l'humanité; ainsi l'humanité entière ressuscitera, en tant qu'elle a été en lui unie à

(1) Qui suscitavit Jesum Christum a mortuis, vivificabit mortalia corpora vestra.

Dieu ; et qu'ayant pris notre mort, nous partagerons sa résurrection et son immortalité. Il nous dit encore, comme le fait observer le même saint Paul, que, comme Jésus-Christ a détruit en nous le péché, la première mort, la mort de l'âme, ainsi il détruira encore la dernière mort, la mort du corps (1). Il nous dit enfin, conformément à la conclusion que l'Apôtre tire de sa doctrine sublime, que, l'effet devant ressembler à la cause, cette cause, modèle de notre résurrection, sera la résurrection de Jésus-Christ, qu'une fois donc ressuscité en lui et par lui, nous ne mourrons jamais plus, puis qu'il est ressuscité de façon ne à jamais plus mourir; qu'en conséquence, le dernier jour achevé, on ne parlera plus de mort; que la mort n'aura plus aucun droit sur la race d'Adam; qu'alors s'accomplira la grande prophétie d'Osée, que « la mort restera à jamais absorbée dans la victoire du Rédempteur, qu'elle sera abolie et détruite pour toujours (2). » Le dogme de la résurrection des morts une fois admis, il est aisé de comprendre comment le Verbe éternel a vraiment pris la nature humaine, se l'est intimement unie et lui a transmis ses priviléges. On comprend qu'il nous a véri tablement rachetés, non-seulement du péché, mais encore de la mort ; que le nouvel Adam a complétement réparé tous les dommages de l'ancien ; qu'il a détruit le péché jusque dans ses dernières conséquences ; que

(1) Novissima autem destruetur mors (I *Corinth.* xv).

(2) Cum autem mortale hoc induerit immortalitatem, tunc fiet sermo (*Ose.* xiii) : Absorpta est mors in victoria (*Ibid.*).

son triomphe est accompli, que son action réparatrice est universelle, sa rédemption copieuse, entière et parfaite ; qu'il est ensemble et vrai homme et vrai Dieu ; en un mot, que le dogme de la résurrection explique toute l'économie de la religion, qu'il en découvre les merveilleuses harmonies, qu'il accomplit, prouve, consolide, établit tout le christianisme. Néanmoins ce dogme très-important est une vérité nécessaire, non-seulement dans l'ordre surnaturel et divin ; mais encore dans l'ordre naturel et sensible.

Il convenait à la Sagesse infinie qui fait tout dans un ordre parfait, avec mesure et avec une merveilleuse harmonie, de proportionner, dans la création des êtres, les causes matérielles aux causes formelles, les corps aux principes substantiels et constitutifs qui les composent; et, pour employer le langage de l'école, de proportionner la matière à la forme. Puis donc que l'âme intelligente, ainsi que l'enseigne la vraie philosophie, ainsi que l'a décidé l'Eglise au concile œcuménique de Vienne; puisque, dis-je, l'âme intelligente est la forme substantielle du corps humain (1), Dieu, dit le docteur angélique saint Thomas, en créant le corps humain, l'a proportionné, *harmonisé* avec l'âme; en sorte que, la vie de l'âme étant perpétuelle, le corps pût aussi vivre perpétuellement pour l'âme. C'est pourquoi Dieu, dans l'institution de la nature humaine, céda même au corps quelque

(1) Anima intellectiva est forma substantialis corporis humani.

chose au-delà de ce qui, en vertu des principes naturels, lui était dû ; c'est-à-dire qu'il attribua même au corps une certaine incorruptibilité, qui en fait une matière convenable et digne d'être unie, à une forme qui était l'âme immortelle et éternelle (1). C'est précisément là ce qu'a voulu dire l'Ecriture sainte par ces expressions : « Dieu créa l'homme inexterminable (2) ; » en sorte que la condition de l'homme naturel, de l'homme de la création primitive, était d'être immortelle.

Mais l'homme ayant troublé par son péché, continue à dire saint Thomas, l'ordre naturel existant entre l'âme et Dieu, l'ordre primitif entre l'âme et le corps demeura aussi troublé. Comme l'âme fut dépouillée de la grâce sanctifiante divinement infuse, qui l'élevait jusqu'à Dieu ; ainsi le corps fut privé de la disposition divinement accordée, d'être incorruptible, par où il s'élevait jusqu'à la dignité de l'âme : de là la mort, dont les livres saints disent qu'elle n'a pas été l'œuvre de Dieu. La mort n'est donc pas la condition naturelle de l'homme ; elle n'est survenue qu'accidentellement, à la suite du péché (3). Or, cet accident funeste, c'est toujours

(1) In institutione hamanæ naturæ Deus aliquid corpori humanoattribuit supra id quod ei ex naturalibus principiis debebatur, scilicet : incorruptibilitatem quamdam, per quam convenienter suæ formæ coaptaretur ; ut, sicut animæ vita perpetua est, ita corpus per animam perpetuo viveret (Div. Thom., lib. IV *cont Gent.*, cap. 81).

(2) Creavit Deus hominem inexterminabilem (*Sap.* II).

(3) Animæ igitur, præter ordinem suæ naturæ a Deo aversæ, subtracta est dispositio, quæ ejus corpori divinitus indita erat, ut sibi pro-

saint Thomas qui parle, qui a changé la condition de l'homme, a été ôté par Jésus-Christ. Par le mérite de sa passion et de sa mort, il a détruit notre mort, en tant que sa vertu divine a rendu au corps le privilége de l'incorruptibilité, qu'il lui avait originairement concédé et par où l'homme sera un jour ramené à une vie désormais exempte de mort (1).

Ainsi la résurrection des morts, conclut ce saint docteur, sera un prodige, le plus grand des prodiges peut-être après celui de l'Eucharistie ; mais ce ne sera un prodige que relativement au principe actif qui l'opérera, à savoir la toute-puissance divine; car elle seule pourra l'opérer. Quant à sa *fin*, la résurrection ne sera plus un miracle, un fait en dehors ou au-dessus des lois naturelles ; ce sera la chose la plus naturelle, la plus simple, la plus conforme aux lois données primitivement de Dieu à la nature. Rien n'est plus naturel, en effet, que la matière soit réunie à sa forme, le corps à l'âme (2). Il ne s'agira donc pas, dans la résurrection des corps, d'innover,

portionaliter responderet; et secuta est mors. Est igitur mors quasi per accidens superveniens homini per peccatum, considerata institutione humanæ naturæ (*Ibid.*).

(1) Hoc autem accidens sublatum est per Christum, qui merito suæ passionis mortem nostram moriendo destruxit. Ex hoc igitur consequitur, quod divina virtute, quæ corpori incorruptionem dederat, iterato corpus ad vitam reparetur (*Ibid.*).

(2) Resurrectio, quantum ad finem, naturalis est; in quantum naturale est animæ, esse corpori unitam; sed principium ejus activum non est naturale, sed sola divina virtute causatur (*Ibid.*).

mais de reformer la condition de notre corps (1). Il ne s'agira pas d'introduire un ordre nouveau, mais de restaurer l'ancien ; de donner au corps une destination nouvelle, mais de lui rendre celle qu'il avait perdue ; de changer l'ordre primitif, mais de le rétablir ; d'innover la nature humaine, mais de la restaurer selon le dessein p rimitif et de la ramener à son état originel, à la condition où Dieu l'avait placée (2).

Observez en outre, mes frères, et ne vous fatiguez pas à entendre des doctrines aussi élevées et qui nous révèlent les titres de notre grandeur future ; observez encore, dirai-je avec saint Thomas, que l'âme est immortelle, et qu'ainsi elle survivra toujours à la mort du corps; mais, selon son essence, elle est la forme substantielle de son corps. Si donc le corps ne ressuscitait pas, elle serait une forme séparée à jamais de sa matière. Or, il est contraire aux lois naturelles qu'une forme toujours subsistante soit toujours séparée de sa matière. La corruption perpétuelle du corps humain est donc contraire à la nature ; et il est contraire à la nature que l'âme soit toujours séparée de son corps. Or, ce qui est contre la nature ne peut toujours durer; donc l'âme ne sera pas séparée du corps pour toujours (3). Ce raisonnement

(1) Reformabit corpus humilitatis.

(2) Instaurare omnia in Christo (*Ephes.* I). Creavit Deus hominem inexterminabilem.

(3) Anima humana immortalis est; remanet igitur post corpus a corpore absoluta. Manifestum est autem, quod anima corpori naturaliter

est sans réplique : la résurrection universelle est donc loin d'être une chose étrange et inconcevable. Ce qui serait étrange et inconcevable, ce serait, au contraire, la mort perpétuelle du corps humain et le veuvage éternel de l'âme du corps, dont elle fut la forme et auquel elle fut substantiellement unie.

Ajoutons encore que, sans la résurrection des corps, l'ordre naturel de l'univers serait même compromis, inachevé, troublé, imparfait. C'est pourquoi les Pères ont insisté si fort sur cette preuve, tirée de l'ordre universel, pour confirmer le dogme de la résurrection. Les fruits, dit Tertullien, se consument et se reproduisent. Chaque espèce de semence, après avoir été, en quelque sorte, dissoute et corrompue, recommence à germer plus vivace qu'auparavant. Tous les êtres créés se conservent en périssant ; tout, dans la nature, après la mort, revient à vie nouvelle. Comment serait-il possible qu'au milieu de ce flux et reflux d'êtres qui meurent et qui ressuscitent, l'homme seul, qui en est le maître et le souverain, fût fait pour périr à jamais (1)? Saint Cyrille de Jérusalem disait aussi : « Si tous les végétaux, après être morts, recommencent à vivre, est-il possible que nous, pour

unitur ; est enim, secundum suam essentiam, corporis forma ; est igitur contra naturam animam absque corpore esse. Nihil autem, quod est contra naturam, potest esse perpetuum. Non igitur perpetuo erit anima absque corpore (*Ibid.*).

(1) Fructus consummuntur, et redeunt. Germina corrupta et dissoluta fœcundius resurgunt. Omnia pereundo servantur. Omnia reformantur de interitu. Et tu, homo, omnium morientium et resurgentium Dominus, ad hoc morieris ut pereas (*Apolog.*, num. 48).

l'usage et la fin de qui les végétaux ont été créés, nous ne recommencions pas à vivre après notre mort (1). » Oui, oui, dit saint Augustin, l'unité première, la fraternité antique de l'âme et du corps sera rétablie ; elle recommencera à resplendir dans le même homme pour ne jamais plus se dissoudre, Dieu ayant jugé digne de sa sagesse et de sa bonté que l'âme et le corps, autrefois substantiellement unis, règnent ensemble avec Jésus-Christ dans le ciel, puisqu'ils auront servi ensemble Jésus-Christ sur la terre (2).

Ainsi la perfection de l'ordre universel l'exige, la convenance des desseins primitifs du Créateur (que la malice de la créature ne peut ni ne doit suspendre pour toujours) le demande, la condition, la fin de notre existence, rend la résurrection, cette grande restauration de la nature humaine relativement à sa partie corporelle, nécessaire. Aujourd'hui que la révélation est venue en aide à la raison, la raison, à l'aide de cette lumière divine, voit clairement que ce grand dogme chrétien est une loi, une nécessité de l'ordre universel, une vérité nécessaire. Oh! belle religion chrétienne, qui seule conserve toutes les vérités, explique l'harmonie de la création et l'ordre admirable de l'univers !

(1) Si ista (frumenta) mortua reviviscunt, nos vero, quorum causa et illa nata sunt, mortui non excitabimur (*Catech.* 18)?

(2) Revocabitur in pristinum contubernium animæ et corporis unitas, et nullis unquam sæculis dissocianda germanitas. Dignum enim judicavit ut germana corporis animæque substantia cum Christo simul regnet in cœlis, quæ Christo servivit in terris (Ser. 156 *de Temp.*).

Mais comment sera-t-il possible que le corps humain renaisse tout entier de ses cendres (1); comment? Cela sera tout aussi possible qu'à l'homme de naître tout entier du néant. O homme! nous dit Tertullien, tu as en toi-même la preuve, tu es toi-même la preuve vivante de ta résurrection future! Pour savoir comment elle se fera en toi, il suffit que, rentrant en toi-même, tu réfléchisses à ce qui s'est fait en toi (2). Il y a quelques années que tu n'existais point, que tu n'étais absolument rien, et tu existes actuellement! Quelle difficulté peux-tu trouver à ce qu'une portion de toi, ton corps, même après s'être dissout dans le néant, puisse revenir à l'existence par la volonté toute-puissante de ton Créateur, qui, une fois déjà, a tiré du néant ton corps et ton âme? Dans ta résurrection, il ne t'arrivera rien de nouveau; seulement le prodige qui s'est autrefois opéré en toi et dans ton tout, se renouvellera en toi et pour toi dans une seule partie. Tu n'étais rien, et tu es sorti âme et corps de ce rien; tu seras âme, et ton corps seul te sera redonné de rien. O toi, qui cherches à savoir comment tu commenceras une autrefois à être, commence par comprendre d'abord, si tu le peux, comment tu as existé la première fois! Et, puis-

(1) Quant à la difficulté qu'on élève relativement au cadavre dévoré ou détruit de toute autre façon, voyez l'*éclaircissement* joint à la fin de cette homélie, où pareille difficulté est prévue et résolue par saint Paul, saint Augustin et saint Thomas, les trois plus grands génies du monde et même du christianisme.

(2) Considera temetipsum, o homo, et fidem resurrectionis invenies (*Apolog.* 48)

que tu as été une fois, il te sera plus facile de retourner à être ce que tu as été, qu'il ne le fut d'être la première fois, quand tu n'avais jamais été. Ne pouvant nier le premier miracle, dont tu es une preuve, quelle difficulté d'admettre aussi le second, qui est certainement moins grand que le premier? Pour nier ce second prodige, après avoir vu le premier s'accomplir en toi-même, tu serais contraint de blasphémer, que la toute-puissance divine s'est épuisée en te tirant du néant et que, par là, il lui sera impossible à jamais de te restaurer dans une partie seulement; tu seras forcé de dire que Celui qui a créé de rien et qui a animé ce vaste univers de son esprit vivifiant, sera incapable de ranimer ton corps (1).

D'autres Pères très-graves insistent aussi sur le même sujet. Comment ne comprends-tu pas, ô homme! dit saint Jérôme, que ce sera un miracle moins grand de te rendre l'existence que tu avais déjà, que celui de te donner une existence que tu n'avais jamais eue (2)? Oui, dit saint Augustin, le pro-

(1) Qui nihil fueras priusquam esses, idem, nihil factus, cum esse desieris, cur non possis rursus esse de nihilo, ejusdem auctoris voluntate, qui te voluit esse de nihilo? Quid novi tibi veniet? Qui non eras, factus es; cum iterum non eris, fies. Redde, si potes, rationem qua factus es, et tunc require, qua fies. Et tamen facilius utique fies, qui fuisti aliquando. Dubitabitur, credo, de Dei virtute, qui totum hoc corpus mundi de eo quod non fuerat composuit animatum, spiritu omnium animatore *Apolog.* 48)?

(2) Multo minus est restituere quod fuit, quam facere quod non fuit (*Epist.* 61 *ad Pamm.*).

dige qui a créé les hommes a été bien plus grand que celui qui les fera ressusciter. Les hommes qui naissent chaque jour, quand ils n'étaient pas, sont des prodiges vivants bien plus grands que celui par où des hommes qui ont été ressusciteront (1). Enfin saint Cyrille, que nous avons déjà cité, professe que, pour le premier homme, Dieu prit de la poussière et la changea en chair qui n'avait jamais été. Or, pourquoi ne pourrait-il pas convertir une autre fois en chair une poussière qui avait été déjà chair autrefois (2)? Qu'est-ce que le corps humain dans le sein maternel? Un germe à peine visible, une parcelle de matière informe et inerte : eh bien ! en y infusant une âme, Dieu en fait l'homme ; il convertit en os cette matière grossière et informe, il la change en peau ; en humeur, en sang ; il pétrit, divise, figure, dispose symétriquement en membres divers cette même matière, et il en tire la belle figure de l'homme. Or, le Dieu qui, de ces éléments grossiers, a fait surgir une œuvre aussi parfaite, ne pourrait-il pas la faire relever après qu'elle sera tombée ? Et celui qui a fait exister ce qui n'était pas auparavant, ne pourra-t-il donc pas restaurer ce qui a déjà existé (3) ?

(1) Plus est homines creare, quam resuscitare. Majora miracula sunt homines quotidie nasci, qui non erant, quam resurgere qui erant.

(2) Pulvis in corpus commutatur, et caro in carnem non convertetur.

(3) Nescis quomodo ex infirmis, rudibus et confusis rebus generamur? Jam rudi infirmaque materia formatur homo ; et quod erat imbecillum incarnatum, in omnimodam membrorum speciem mutatur. Qui ex tam levibus ita nos fecit Deus, num cadentes excitare non poterit?

Au surplus, dit Tertullien, la vérité de la résurrection est imprimée non-seulement en l'homme, mais encore en tout ce que nous voyons s'accomplir autour de nous. Les révolutions incessantes de la nature créée la prouvent et la proclament (1). Le soleil qui se couche et se lève ; le jour qui meurt et renaît ; les planètes qui s'éclipsent et se montrent de nouveau ; les arbres qui perdent leurs feuilles et reverdissent ; les fleurs qui se flétrissent et se reproduisent ; tout gagne par la destruction, acquiert en s'endommageant, revit en mourant. Toute la création a pour loi de tomber pour se relever ; tout en elle, après avoir disparu, revient au premier état ; tout, après avoir fini, recommence de nouveau ; nul être ne périt que pour commencer à renaître (2). C'est ainsi que Dieu, avant de retracer ce grand dogme de la résurrection en lettres dans les Livres saints, l'a rendu sensible dans ses œuvres ; avant de le révéler de sa voix, il l'a manifesté par la force de sa puissance. Il nous a initiés à cette vérité par la nature, avant de nous l'annoncer par les prophéties ; afin que nous crussions plus facilement à la prophétie, après nous avoir parlé de la même vérité et nous en

et qui non existens fecit ut esset, numquid cadens non sublevabit (Cyril. Hieros., *Catech.* 18)?

(1) Totus ordo volubilis rerum testatio est resurrectionis mortuorum

(2) Revera honore, interitu; injuria, usura; et lucro, damno. Universa conditio recidiva est. Omnia in statum redeunt cum abscesserint; omnia incipiunt cum desierint, et ideo finiuntur, ut fiant : nihil deperit nisi in salutem (*De Resurrect. carn.* 12).

avoir instruits par la nature ; afin que nous n'eussions pas de difficultés à croire, en écoutant un dogme dont nous avions vu partout les preuves de nos propres yeux ; que nous ne doutassions point qu'un jour Dieu, qui nous est connu comme le restaurateur de tous les êtres, sera un jour aussi le restaurateur de notre chair (1).

Mais qu'est-il besoin de preuves pour croire un mystère qui nous a été révélé en termes formels par Dieu, qui ne peut nous tromper, puisqu'il est la vérité infaillible ; un mystère qui doit être accompli de Dieu, à qui rien n'est impossible, puisqu'il est la puissance infinie ? Pour nier un aussi grand mystère, ô homme ! il faudra donc, te dit saint Augustin, que tu sois assez téméraire, assez audacieux pour donner un démenti à Dieu, pour soutenir à sa face qu'il n'a pu le révéler, parce qu'il manque de pouvoir pour l'exécuter (2). O malheureux ! garde-toi de porter aussi loin ta présomption sacrilége, ton orgueil insensé ! Qu'il te suffise de savoir que Dieu sera l'auteur d'un aussi grand prodige ; renonce à tes doutes mesquins, si tu ne veux contester à Dieu sa toute-puissance (3). Quant à nous, enfants véritables de

(1) Operibus scripsit Deus, antequam litteris. Viribus prædicavit antequam vocibus. Præmisit tibi naturam magistram, submissurus prophetiam ; quo facilius credas prophetiæ, discipulus naturæ ; quo statim admittas cum audieris, quod ubique jam videris ; nec dubites Deum carnis etiam resuscitatorem, quem nosti omnium restitutorem (*Ibid.*).

(2) Responde contra Deum et dic : Non potest Deus.

(3) Deus est qui facit ; considera auctorem, et tolle dubitationem.

l'Eglise, disciples dociles de Jésus-Christ, laissons le philosophe discuter à sa volonté, l'incrédule blasphémer ; et tenons-nous en, sur cet important mystère, à la simplicité humble et vertueuse de la foi (1).

SECONDE PARTIE.

La foi de la résurrection, dit saint Cyrille, est l'excitant le plus fort, le principe, la racine de toute opération sainte (2). Car il est vrai que nous ressusciterons tous de nos cendres ; mais, d'après saint Paul, nous ne ressusciterons pas tous de la même manière (3).

O la grande vérité ! ô la grande pensée que voilà! Tous, absolument tous, nous ressusciterons de notre poussière (4) ; car le Verbe éternel, enseigne aussi saint Thomas, a pris la nature humaine précisément afin de pouvoir la restaurer tout entière en lui et par lui. Puis donc que la séparation perpétuelle de l'âme de son corps est un défaut, un inconvénient contraire à la nature de l'âme, ce défaut sera réparé en tous. C'est pourquoi tous les hommes reviendront de mort à vie, même ceux qui n'auront pas été unis à Jésus Christ par les liens de la foi et de la charité,

(1) Illi garriant; nos credamus (Serm 154 *de Temp.*).

(2) Radix totius bonæ operationis (*Catech.* 18).

(3) Omnes quidem resurgemus; sed non omnes immutabimur (*Cor.* xv).

(4) Omnes resurgemus.

même ceux qui n'ont pas été initiés à ces divins mystères (1).

Toutes les âmes reprendront donc leurs corps. Tous les corps qui, en tant qu'unis aux âmes, forment l'homme naturel, seront réparés; tous nous ressusciterons dans un âge parfait, dans l'intégrité de nos membres, sans aucune des défectuosités produites par la faiblesse ou par les causes naturelles; tous enfin nous ressusciterons avec notre propre corps incorruptible et immortel (2). Mais nous n'éprouverons pas tous la même transformation heureuse ; nous ne reprendrons pas tous notre corps de la même façon (3).

Efforçons-nous de pénétrer plus avant dans ce mystère et d'en connaître les raisons, sous l'égide assurée de saint Thomas. Quoique, dit-il, par les mérites infinis de Jésus-Christ, dans la résurrection universelle, tous les défauts naturels qui altèrent la nature humaine, doivent être écartés communément dans tous les hommes, soit bons, soit méchants ; que tous doivent avoir ce qui leur appartient par institution de nature, ce qui constitue l'homme naturel, l'homme primitif, tel qu'il sortit des mains du Créa-

(1) Nec etiam negandum est omnium resurrectionem esse futuram, quamvis non omnes per fidem Christo adhæreant, nec ejus mysteriis sint imbuti. Filius enim Dei propter hoc humanam naturam assumpsit, ut eam repararet. Id igitur quod est defectus naturæ in omnibus reparabitur; unde omnes a morte redibunt ad vitam (Loc. cit.).

(2) Omnes..... (Ut supra).

(3) Sed non omnes immutabimur.

teur ; il y aura néanmoins, entre les élus et les réprouvés, une différence immense quant à la condition appartenant personnellement à chacun, à raison de sa conduite (1). Car c'est une condition de nature que l'âme soit la forme substantielle du corps, qu'elle le vivifie et lui conserve l'être. Par là, cette condition sera commune à tous ; mais l'état de l'âme élevée à la gloire de la vision de Dieu, n'est pas une condition de la nature, mais un effet de la grâce ; et l'âme y est ou admise pour le mérite de ses actes personnels, ou elle en est exclue pour ses fautes (2).

Chacun reprendra donc véritablement son corps dans les conditions les plus convenables à l'esprit ; c'est-à-dire que, comme l'âme est la forme incorruptible en tous, ainsi tous reprendront un corps incorruptible, vu qu'en cela la matière du corps humain sera conformée en tout, assimilée à la condition naturelle de l'âme par la puissance de Dieu (3). De même, cependant, que le corps sera, par la vertu di-

(1) Quamvis merito Christi defectus naturæ in resurrectione tollatur ab omnibus communiter tam bonis quam malis, remanebit tamen differentia inter bonos et malos quantum ad ea quæ personaliter utrisque conveniunt (Loc. cit.).

(2) Est autem de ratione naturæ, quod anima humana sit corporis forma, ipsum vivificans, et in esse conservans. Sed ex personalibus actibus meretur anima in gloriam divinæ visionis elevari, vel ab ordine hujusmodi gloriæ per culpam excludi (*Ibid.*).

(3) Disponetur igitur corpus communiter omnium secundum condecentiam animæ, ut, scilicet, forma incorruptibilis esse incorruptibile corpori tribuat : eo quod materia corporis humani, divina virtute, animæ humanæ, quantum ad hoc, subjicietur omnino (*Ibid.*).

vine, entièrement assujetti à l'âme ; de même il participera non-seulement à toutes les conditions naturelles, mais aussi à toutes les conditions morales de l'âme elle-même ; il sera donc ainsi entièrement assimilé à l'âme, non-seulement relativement à l'être, mais encore relativement aux actions, aux passions, aux mouvements, à toutes les qualités corporelles (1). Comme donc l'âme bienheureuse, admise à la vision de Dieu, devient comblée de la splendeur de la lumière divine ; ainsi le corps, approprié à cette condition de l'âme et pénétré de ce qui en ressort, deviendra lumineux à son tour ; et de là la *clarté*. C'est ce que l'apôtre saint Paul a voulu nous apprendre en disant : « Il est semé dans la corruption, il ressuscitera dans la gloire (2). » En sorte que notre corps, actuellement si opaque, si obscur, deviendra dans le royaume du divin Père clair et resplendissant comme un soleil (3).

Ainsi que le corps, totalement assujetti à l'âme, se mouvra par les désirs de l'âme; que l'âme bienheureuse possède le complément instantané et parfait de tous ses désirs; ainsi le corps bienheureux se mouvra avec la rapidité des désirs de l'âme, de là

(1) Est enim corpus totaliter subjectum animæ (divina virtute hoc faciente), non solum quoad esse, sed etiam quantum ad actiones, et passiones, et corporeas qualitates (*Ibid.*).

(2) Sicut anima divina visione fruens, quadam spirituali claritate replebitur; ipsum corpus suo modo claritatis gloria induetur; unde : Seminatur in ignobilitate, surget in gloria.

(3) Fulgebunt justi sicut sol in regno Patris mei (*Matth.* XIII).

l'*agilité* qui lui permettra de s'élever jusqu'aux sphères, de parcourir instantanément des distances immenses, avec la facilité et la légèreté de la pensée. Telle est la leçon que donne saint Paul lorsqu'il s'exprime ainsi : « Le corps de la naissance est dans la faiblesse ; le corps de la résurrection est dans la force (1). » La faiblesse actuelle du corps consiste surtout en ce qu'il est lent et impuissant à suivre toutes les volontés et les mouvements de l'âme ; mais cette infirmité sera entièrement effacée, abolie par la vertu surnaturelle que l'âme, intimement unie à Dieu introduira en lui.

Comme l'âme bienheureuse sera, dans toute la perfection de la grâce, unie à Dieu et comme identifiée avec lui (voy. homél. XIIe); ainsi le corps sera parfaitement obéissant à l'âme, uni à elle dans toute la perfection de nature : le corps sera, effectivement, parfait en tout ; et la perfection de la matière est d'autant plus complète, qu'elle est plus intimement unie et plus assimilée à sa forme. Or, comme l'âme, par son union intime avec Dieu, participera à un souverain degré, et selon toute sa capacité, à la bonté et aux perfections de Dieu ; ainsi le corps, par suite de son union intime et parfaite avec l'âme, participera à ces conditions naturelles : il

(1) Anima in omnibus experietur suum desiderium adimpletum ; et quia ex desiderio animæ movetur corpus, consequens erit quod corpus omnino spiritui ad motum obediet. Unde corpora resurgentium beatorum futura erunt agilia ; unde : Seminatur in infirmitate, surget in virtute.

sera aussi spirituel, exempt des passions animales, sans besoin de nourriture ni de fortifiant. De là la *subtilité*, par où, à l'égal de l'esprit, il passera à travers les autres corps sans les diviser. Tel est l'enseignement compris dans ces paroles de l'Apôtre : « Le corps de la génération est animal; le corps de la résurrection est spirituel (1). » Ce n'est pas que nous devions avoir des corps aériens et célestes, ou de subtances spirituelles, car des corps de cette espèce ne seraient plus corps; mais nous aurons, ainsi que le déclare saint Jean Damascène, des corps pareils à celui de Jésus-Christ ressuscité, composé, il est vrai, de chair et d'os, mais spiritualisé comme le sien, qui traversa le sépulcre sans le rompre, et les portes du cénacle sans les ouvrir; en somme, comme Jésus-Christ lui-même l'a dit : « Quoique unis à nos corps, nous nous mouvrons, nous parcourrons les cieux comme les anges qui n'ont pas de corps (2). »

Finalement, en possession du souverain bien, on ne saurait plus souffrir aucun mal. Comme donc l'âme bienheureuse, par son union avec Dieu, participera à tous ses biens, sans mélange de mal; ainsi le corps, par son union parfaite avec l'âme, participera à toutes ses perfections, sans mélange de défauts. De là le corps, comme l'âme, exempt de corruption, de défectuosités, de toute faiblesse et de

(1) Seminatur corpus animale, surget corpus spirituale.

(2) Corpus spirituale designat quale Domini corpus post resurrectionem clausis januis ingrediens. Erunt enim, inquit, sicut angeli Dei in cœlo (Damas., lib. IV *de Orthod. fid.*).

toute imperfection, ne pourra plus éprouver de fatigues, de dérangement, de douleur : de là l'*impassibilité* et l'*immortalité*. C'est encore à saint Paul que nous devons cet enseignement : « Le corps de la génération, dit-il, est sujet à la corruption ; le corps de la résurrection sera incorruptible (1). » Oui, il en sera absolument ainsi, et non autrement, continue à dire le grand Apôtre. « Notre corps, actuellement sujet à la corruption et à la mort, sera également revêtu de l'incorruptibilité de l'âme ; il participera à son immortalité (2). » C'est alors que la grande prophétie d'Osée recevra son accomplissement, que « la mort aura été absorbée par la victoire remportée en nous et pour nous par Jésus-Christ (3). » Heureuses donc vous, âmes véritablement chrétiennes, qui assujettissez vos corps aux lois d'une pureté sans tache, d'une pudeur sévère ; qui en réprimez les appétits, qui en refrénez les penchants, qui entourez le lis de votre pureté des épines de la pénitence et de la mortification chrétienne ! Ah ! laissez, laissez le monde ignorant et aveugle, vous appeler stupides, imbéciles, parce que vous vous privez même de ce qui est licite, pour ne pas tomber jusqu'à ce qui est défendu ; parce que vous vous interdisez les adoucissements

(1) Seminatur in corruptione, surget in incorruptione (I *Cor.* xv).

(2) Oportet corruptibile hoc induere incorruptionem, et mortale hoc induere immortalitatem.

(3) Cum autem mortale hoc induerit immortalitatem, tunc fiet sermo qui scriptus est : Absorpta est mors in victoria; novissime inimica destruetur mors (*Ibid.*).

même les plus innocents, aussi bien que les plaisirs coupables des passions et des sens. Ah! laissez le monde vous ridiculiser, vous mépriser! Il n'en sera pas moins vrai qu'un jour, à la face de l'univers entier, vous paraîtrez et vous serez honorés comme les âmes vraiment sages, prudentes et expérimentées, les âmes vraiment grandes, sublimes et parfaites, lorsque, à la vue de vos détracteurs infortunés, vous reprendrez votre corps embelli de toutes les qualités de la gloire. Ainsi que les martyrs, vous dit saint Augustin, conserveront les cicatrices des plaies qu'ils reçurent pour la foi de Jésus-Christ; ainsi vous conserverez, à votre tour, la marque de vos pénitences pratiquées pour l'amour du Seigneur; et ces stigmates glorieux, loin de déformer, accroîtront, au contraire, la dignité et la gloire de vos corps; votre chair, aujourd'hui si mortifiée, si humble, si soumise à l'esprit, comme l'esprit est soumis à Dieu, sera entourée d'une beauté qui, tout en rehaussant votre corps, n'en sera pas moins une beauté ineffable d'esprit et de vérité (1).

Quelle ne sera pas en ce jour votre gloire, votre satisfaction! Sainte Thérèse vit saint Pierre d'Alcantara, à peine expiré, monter au ciel environné de mille splendeurs et disant : « Bienheureuses mes rigueurs, heureuse ma pénitence, qui viennent de m'acquérir, de me procurer une aussi grande gloire, une aussi

1) Vulnerum cicatrices fortasse videbimus : non enim deformitas in eis, sed dignitas erit, et quædam, quamvis in corpore, non corporis, sed virtutis pulchritudo fulgebit (*De Civit. Dei*, lib. XXII, XXV).

grande félicité (1)! » C'est ainsi qu'à votre tour vous bénirez vos tribulations, vos peines, l'austérité de votre retraite, la fuite du monde, la pratique des mortifications, parce qu'elles vous feront reprendre votre corps si heureux, si beau, si glorieux, modelé sur la gloire, sur la beauté du corps de Jésus-Christ (2).

Oh! combien l'état des réprouvés est opposé au vôtre! En tant qu'hommes, leur nature est bonne, puisque c'est Dieu qui l'a créée. Quant à la nature donc, leurs corps seront aussi réparés: ils ressusciteront aussi dans un âge parfait, avec toute l'intégrité de leurs membres. Tous enfin ressusciteront avec leurs corps incorruptibles, puisque saint Paul a déclaré qu'aux premiers sons de la trompette, on verra les morts ressusciter incorruptibles (3). Ce qui comprend manifestement tous les hommes, les réprouvés et les élus. Mais comme, autant la nature des réprouvés a été bonne, parce qu'elle était l'œuvre de Dieu, autant leur volonté fut perverse par leur méchanceté; comme leur volonté est désordonnée, opposée à Dieu, privée de leur dernière fin; ainsi leurs corps se ressentiront de cette aversion, de ces désordres, de cette triste condition de l'âme; car il est nécessaire que l'état de leurs corps soit conforme à celui de leur âme. Au lieu de devenir spirituels, leurs corps et leurs âmes mêmes deviendront char-

(1 O felix pœnitentia quæ tantam mihi meruit gloriam!

(2 Reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ.

(3) Canet tuba, et mortui resurgent incorrupti.

nels; au lieu d'être agiles, ils seront lourds, pesants et insupportables à l'âme; au lieu d'être lumineux, ils seront horriblement opaques, ténébreux et obscurs; au lieu d'être impassibles, ils seront sujets à toutes sortes de tourments et de souffrances; au lieu d'être glorieux, immortels, ils seront abjects, difformes, sujets à ce que l'Ecriture appelle la *seconde mort*: nouvelle et horrible sorte de mort, dit saint Augustin, qui, à la différence de la première où l'âme fut, contre son gré, séparée du corps, retiendra l'âme attachée au corps contre son gré. Puisqu'il n'y a de vraie vie que là où l'on vit heureusement, l'infortuné qui invoque la mort, sans pouvoir mourir, meurt donc incessamment d'une mort immortelle (1). O vous donc qui flattez si fort votre corps, qui l'entourez de tant de mollesse, qui le nourrissez de tant de délices, qui le contentez dans ses plus honteuses concupiscences, qui ne lui refusez les plaisirs anciens que pour lui en procurer de nouveaux, qui l'avez mis à la place de l'âme et qui l'idolâtrez comme une divinité, oh! que vous êtes inconsidérés, stupides et insensés! Oh! combien vos âmes sont faibles et méprisables! Quels ne seront pas vos tourments, votre confusion, votre douleur, en vous voyant entourés de ce même corps parfumé d'essences et chargé d'ornements futiles; mais, comme un tison d'enfer, infect, difforme, horrible! Oh! comme vous vous en sentirez non-seule-

(1) Non est vera vita, nisi ubi feliciter vivitur. Ubi autem infelix mori non sinitur, mors ipsa, ut ita dicam non moritur. Hæc in Sacra Scriptura secunda mors dicitur (*Enchirid.*).

ment humiliés, mais encore opprimés et brûlés, parce qu'il vous sera imposé comme un vêtement de malédiction, de tourments et de feu (1)! Songeons donc que cette catastrophe funeste de la résurrection universelle arrivera infailliblement : la foi nous l'enseigne, la conscience universelle l'atteste et la raison même le prouve. Songeons que l'une de ces deux conditions nous écherra infailliblement : ou de ressusciter glorieux avec les saints, ou de ressusciter humiliés avec les réprouvés. Travaillons donc, pendant que nous sommes encore dans le temps, à nous acquérir la société où nous voudrions nous trouver alors. Unissons-nous à Jésus-Christ par une foi vive, une espérance ferme, une charité fervente et généreuse. S'il en est ainsi, notre divin Père nous revêtira des marques et des priviléges de la résurrection de son Fils : notre corps sera resplendissant, heureux de la même splendeur et de la même félicité que le sien ; et comme nous en aurons possédé l'esprit dans le temps et imité la vie, nous en partagerons également la gloire dans l'éternité (2). Ainsi-soit-il!

(1) Induet maledictionem sicut vestimentum (*Psalm.* CVIII).

(2) Qui suscitavit Jesum Christum a mortuis, vivificabit et mortalia corpora vestra, propter inhabitantem Spiritum ejus in vobis.

ÉCLAIRCISSEMENT TOUCHANT L'IDENTITÉ DE NOS CORPS RESSUSCITÉS.

La foi de la résurrection des morts apprend que tous les hommes ressusciteront non plus dans un corps quelconque, mais dans leurs corps identiques. Or, comment sera-t-il possible, disent les adversaires d'une aussi grande vérité, comment sera-t-il possible qu'un corps dont il ne reste qu'un peu de cendre, ressuscite identiquement le même? Sans doute, Dieu pourra former à l'instant un corps à chaque âme ; mais alors ce sera une vraie création d'un corps nouveau, mais non plus une vraie résurrection de l'ancien. Comment donc se peut-il que, selon la prophétie, nous ressuscitions tous dans la même chair que nous avons actuellement (1), que nous revêtions notre même peau (2), qu'avec les mêmes yeux, avec le corps numériquement le même dont nous sommes aujourd'hui revêtus, nous revoyions le Seigneur (3)? Les Gentils opposaient cette difficulté à saint Paul quand il leur prêchait le grand dogme de la résurrection des morts (4). Et il leur répondait : « O insensés que vous êtes! quand vous semez une plante, vous ne faites que jeter en terre la semence qui doit

(1) In carne mea.

(2) Rursus circumdabor pelle mea.

(3) Quem visurus sum ego ipse, et non alius, et oculi mei conspecturi sunt (*Job.* XIX).

(4) Sed dicet aliquis : Quomodo resurgent mortui, qualive corpore vestient (I *Corinth.* XV)?

la reproduire ; mais vous ne semez en aucune manière le corps qu'elle aura après sa croissance. Mais ce corps d'où, d'une petite semence, il sort un grand arbre, c'est Dieu qui le forme et l'approprie à chaque semence (1).»

Afin de bien comprendre la force de cette réponse, il faut rappeler deux autres vérités. La première, qui est que, pour dire que nous ressusciterons tous dans le même corps, il n'est pas nécessaire, comme l'enseigne saint Thomas, que ce corps ait précisément toute la même matière qu'il eut durant la vie (2). En effet, continue à dire ce même grand docteur, ce même corps que nous avons actuellement, rigoureusement parlant, n'est déjà plus, dans toutes ses parties, le même que celui que nous avions en naissant, soit parce que nous n'avions en naissant qu'un corps petit et faible, et que la masse, la grandeur, la solidité qu'il a présentement, s'est formée avec le temps à l'aide des aliments, des boissons, de l'air, de la chaleur et de tous les éléments qui concourent extérieurement à la végétation, à la nourriture, à l'accroissement des corps; soit parce que, dans notre corps, et les humeurs, et le sang, et les chairs, et les os, tout enfin se remplace et se consume incessamment; tout ensuite, par la nourriture et le sommeil, se ré-

(1) Insipiens! Quod seminas, non corpus, quod futurum est, seminas, sed nudum granum. Deus autem dat illi corpus, sicut vult, et unicuique seminum proprium (*Ibid.*).

(2) Non est necessarium ut quidquid fuit in homine materialiter, resurgat in eo (*Cont. Gent.*, lib. IV, cap, 81).

pare et se renouvelle : de là, notre corps adulte ne conserve presque plus rien de la matière qui le constituait dans son enfance. Cette première matière s'est peu à peu toute renouvelée ; et celle dont le corps est formé actuellement, est presque tout étrangère, acquise par l'usage des aliments et par le concours des éléments. Néanmoins, tout cela n'empêche pas que le corps de l'homme adulte ne soit le même corps que celui qu'il avait enfant. Car d'abord, l'âme est la *forme substantielle du corps*, qui lui donne l'être déterminé et la vie ; et comme cette âme, aux divers âges du même homme, est toujours la même, ainsi le corps a toujours pareil le même être déterminé, substantiel, et il est, pour cela, toujours le même. Ensuite, parce que la force végétative, nutritive, augmentative du corps réside dans l'âme ; c'est elle qui unit à la matière préexistante dans le corps tout ce que celui ci reçoit des substances extérieures ; c'est elle qui transforme ces matières nouvelles, qui les assimile à celle qui était auparavant dans le corps et les fait devenir sa propre matière et sa propre chair. Or, ainsi que c'est toujours la même âme qui exerce la même action, ainsi c'est toujours le même corps auquel elle est unie, malgré les pertes et les réparations continuelles auxquelles il est sujet et qui, de temps en temps, le renouvellent tout entier.

Voici donc, dit saint Augustin, en quoi consiste le miracle de la résurrection des corps : Dieu fera alors en un instant ce qui se réalise actuellement

en nous successivement (1). C'est d'un germe très-petit, à peine visible, déposé dans le sein maternel, d'un corpuscule venu à la lumière, que s'est formé, avec le temps et des substances extérieures, par la nutrition et la respiration, notre corps actuel, si grand et si parfait. De la même manière, au dernier jour, Dieu, d'une poignée de poussière, reste de notre corps, au moyen de l'accession de substances extérieures, reformera de nouveau à chacun de nous un corps parfait dans un même instant ; et comme notre corps actuel, quoique renouvelé, agrandi, augmenté par les substances extérieures, est numériquement le même qu'il était à sa naissance, parce qu'il s'est formé sur la même base, d'une même matiere, par l'union d'une même âme ; ainsi, par la toute-puissance divine, notre corps ressuscité sera numériquement le même que celui que nous aurons eu dans la première vie, parce que, uni à la même âme, il est formé de Dieu sur la base de la même matière. La seule différence est que ce qui s'effectue en nous maintenant avec lenteur et beaucoup de temps, s'exécutera alors en un clin d'œil, en un instant (2).

Voilà qui explique clairement la pensée de saint Paul ; c'est-à-dire que Dieu fera pour nos corps, à la fin du monde, ce qu'il fait aujourd'hui pour les plantes. Comme il n'en existe qu'un petit germe, et que Dieu assimile à ce germe les substances externes,

(1) Redditur munere, quod accessurum erat tempore (Serm. 151 *de Temp.*)

(2) In momento, in ictu oculi (I Cor. xx).

qu'il lui donne l'accroissement, qu'il en forme un arbre (1) ; ainsi notre corps n'existant plus qu'en un peu de poussière, Dieu y adjoindra, par sa puissance, les autres substances, les assimilera à cette portion de la matière préexistante et en formera un corps. Notre poussière, dans les mains de Dieu, sera donc ce qu'est la semence dans les entrailles de la terre, à savoir un principe, une base de reproduction nouvelle : et de même que l'arbre formé est numériquement le même que ce qu'il était dans son germe, quoiqu'il n'ait d'identiques que le germe et la forme substantielle, tout le reste lui étant survenu par les substances extérieures; de même, dans la résurrection, notre corps, reformé de Dieu à la manière que nous venons d'expliquer, sera numériquement notre même corps que nous aurons eu pendant la vie, bien qu'il ne conserve d'identiques qu'un peu de poussière et la même forme substantielle, ou son âme (2).

Mais n'est-il pas vrai, dira-t-on, que les cendres de plusieurs cadavres subsistent à peine, puisque la cendre même de tant de cadavres aura été dispersée, ou mélangée, ou transformée en d'autres substances dans le grand laboratoire de la nature? Que de cadavres auront été consumés par le feu! que d'autres auront été dévorés par les bêtes, par les oiseaux, par les poissons, par les hommes mêmes (les anthro-

(1) Incrementum dat Deus.

(2) Incipiens! Quod seminas non corpus, quod futurum est, seminas, sed nudum granum. Deus autem dat illi corpus sicut vult, et unicuique seminum proprium... Sic et resurrectio mortuorum.

pophages)! et leurs chairs, changées en tout autre substance, ont servi à former, à nourrir d'autres corps! Oui, cela est vrai; mais saint Paul a dit que toute chair n'a pas la même condition ni la même nature; et que autre est la chair de l'homme, et autre la chair de la brute (1).

Or, la différence qu'il y a entre chair et chair est celle-ci : qu'en vertu d'une loi naturelle, la matière devant suivre la condition de sa forme, la chair de la brute périt tout entière, ainsi que sa forme, soit l'âme sensitive qui y est unie. Mais la chair de l'homme, dit saint Augustin, étant *matière* d'une *forme* immortelle, puisque telle est l'âme humaine, elle conserve toujours, même au milieu de sa dissolution, un germe d'immortalité, afin de s'égaler à sa forme immortelle. Ainsi, tandis que les chairs de la brute se dissolvent tout entières, se convertissent en d'autres substances et périssent; la chair de l'homme, au contraire, quoique dissoute par le feu, dispersée en cendres, mangée comme nourriture, ne se détruit jamais tout entière; elle ne se transforme jamais tout entière en d'autres substances. Qu'elle ait été convertie en cendres et mélangée à d'autres poussières; qu'elle ait été dissoute dans l'air, par la transpiration de celui qui s'en est nourri; qu'elle ait été changée en nourriture et en chair dans d'autres corps, Dieu saura bien retrouver ces restes qu'il a lui-même rendus indestructibles. Sa toute-puissance les rendra

(1) Non omnis caro eadem caro, sed alia caro hominum, alia pecorum (1 *Cor.* xv).

à cette âme qui les aura animés une première fois ; elle rendra à l'homme cette chair par où il commença pour la première fois à être chair humaine (1).

Souvenons-nous qu'il n'y a pas de vérité, non-seulement de l'ordre surnaturel, mais encore de l'ordre naturel, qui, bien considérée, n'offre quelques difficultés, et qui ne soit, par quelque côté, insaisissable à notre courte intelligence. Celui donc qui se mettrait en tête de n'admettre que ce qu'il comprend, n'admettrait aucune vérité ; il ne s'admettrait pas lui-même, puisque, comme nous l'avons fait remarquer, l'homme, non-seulement quant à l'âme qu'il ne voit point, mais encore quant à toutes les fonctions de son corps qu'il voit, est à lui-même un mystère incompréhensible, une énigme indéchiffrable. C'est pourquoi saint Cyrille a dit dans une citation que nous avons rapportée ailleurs (hom. xxxe), « que demander le *comment*, en matière de révélation divine, est la même chose que donner issue à tous les blasphèmes, à toutes les erreurs, l'athéisme compris ; et se jeter de soi-même dans les ténèbres éternelles. »

(1) Non autem perit Deo materies de qua mortalium creatur caro; sed in quamlibet cinerem, pulveremque solvatur, in quoslibet halitus aurasque diffugiat, in quamcumque aliorum corporum substantiam vertetur, in quorumque animalium cibum cedet, caro, quæ mutatur, ill animæ humanæ puncto temporis redit, quæ illam primitus animavit (August., *de Civit. Dei*, lib, XXII15). Omnipotens Deus potest revocare quod fuerit. Reddetur caro illa homini in quo esse caro humana primitus cœpit (*Enchirid.*).

QUARANTIÈME HOMÉLIE.

Jésus-Christ ressuscité et ses diciples,

OU

LA PAIX DE L'INTELLIGENCE.

S. Luc, chap. XXIV; *S. Jean*, chap. XX.

Stetit Jesus in medio eorum; et dicit eis : Pax vobis, LUC. XXIV.)

Nous l'avons déjà fait remarquer bien des fois, les mystères du Dieu Sauveur se rattachent, s'harmonisent, se correspondent les uns aux autres d'une manière admirable. C'est ainsi qu'il fit annoncer par ses anges, au moment de sa naissance, la paix aux hommes (1). Il promit de nous laisser la paix, avant d'aller mourir pour nous (2), et le premier salut qu'il fait aux apôtres, le premier souhait qu'il leur adresse, la première promesse qu'il leur renouvelle, le premier don qu'il leur accorde, en se présentant aujourd'hui pour la première fois devant eux, après sa

(1) In terra pax hominibus (*Luc.* II).
(2) Pacem meam relinquo vobis (*Joan* XXI).

résurrection, c'est encore la paix (1). Car, nous dit Bède, c'est à cette fin que le Fils de Dieu a pris la chair humaine, qu'il est mort et qu'il est ressuscité : il voulait remettre les hommes dans le chemin perdu de la paix de Dieu (2).

Mais Jésus-Christ n'excite, en ce jour, les disciples à l'espérance et à l'amour par ses promesses, qu'après les avoir solidement établis dans la foi par les preuves les plus certaines de sa résurrection. Il ne leur donne la paix du cœur qu'après leur avoir donné la paix de l'esprit; prodige admirable et étonnant, que la grâce du Rédempteur a toujours renouvelé dès-lors, et renouvelle encore incessamment dans ces vrais fidèles dont les disciples étaient à la fois et les prémices et la figure, en mettant leurs esprits en paix, au moyen de la vérité de sa foi, avant de mettre leur cœur en paix, au moyen de l'onction de sa charité !

Et puisque je rappelle que, dans une autre circonstance, dans un jour pareil, j'ai parlé de la paix que Jésus-Christ a annoncée et promise aujourd'hui, par rapport au sentiment, je veux vous faire considérer particulièrement dans cette instruction cette paix divine, par rapport à l'esprit; vous expliquer le grand miracle de la grâce de la vraie foi, en donnant le calme, le repos, la paix à l'esprit humain ; afin que, pénétrés de la plus vive reconnaissance pour un aussi

(1) Stetit Jesus in medio eorum, et dicit eis : Pax vobis !

(2) Ad hoc enim natus, ad hoc passus, ad hoc est a mortuis resuscitatus : ut nos ad Dei pacem reduceret (*In Marc.*).

grand bienfait, nous répondions à l'amour par l'amour. Je veux avoir aujourd'hui la satisfaction de vous laisser unis à Dieu par la paix non-seulement de l'esprit, mais encore du cœur (1). Commençons.

PREMIÈRE PARTIE.

De même que la mort de Jésus-Christ, pareille à une violente secousse, avait, nous dit saint Pierre Chrysologue, bouleversé toute la nature ; de même elle avait ébranlé et bouleversé bien davantage encore les esprits des disciples (2). Ils étaient dans l'impossibilité de concilier dans leur esprit tant de prodiges opérés par Jésus-Christ, avec les opprobres, de sa passion, tant de preuves de sa puissance avec la catastrophe de sa mort, tant de preuves de sa divinité avec tant de misère de son humanité. Ainsi donc, continue à dire le même saint, qu'un vaisseau assailli en mer par une tempête furieuse, tantôt est poussé sur la cime des vagues irritées, et bientôt précipité dans les abîmes ; ainsi les esprits des disciples, agités par des sentiments contraires, tantôt s'élevaient jusqu'au ciel, tantôt retombaient jusqu'à terre, sans pouvoir atteindre le port de la paix de l'esprit, du repos du cœur (3).

(1) Pax vobis ; pax vobis!

(2) Non sic terram, sicut discipulorum corda passionis turbo concusserat (*Serm.*).

(3) Nunc Spiritus eorum tollebatur in cœlum, nunc collidebatur in terram ; et tali, in intimis eorum, procella saeviente, nullum quietis, nullum pacis portum poterant invenire (*Ibid.*).

Que fait donc le Dieu scrutateur des âmes, le Maître affectueux, à la vue du trouble de ses disciples? Il vient les visiter; et, par la force de cette même puissance qui lui fit dissiper en un clin d'œil la tempête et changer en tranquillité le soulèvement de la mer irritée (*Matth.* VIII), il ramène la paix dans leur esprit bouleversé (1).

Et remarquez bien cette expression : *la paix soit avec vous!* car il avait déjà, continue à dire le docteur cité, il avait déjà, par sa résurrection, rendu le calme à la terre tremblante, l'éclat au soleil éclipsé, l'ordre à la nature troublée, et recomposé toute la création bouleversée par la mort de son créateur. En disant donc : « La paix soit avec vous! « *Pax vobis!* c'était la même chose que s'il leur eût dit : Tandis que tout est revenu à la paix, vos esprits seuls sont dans le trouble, parce que vous balancez encore entre l'infidélité et la foi. Je viens donc en ce moment vous pacifier vous-mêmes, comme je viens de pacifier tous les êtres (2).

Oh! le peu de foi des disciples! En le voyant, les portes closes, entrer subitement au milieu d'eux, ils le croient un esprit (3), vu qu'il n'y a que la substance spirituelle qui ne soit point arrêtée par les obstacles matériels. Ils reconnaissent donc, dit en-

(1) Hoc videns scrutator pectorum Christus, qui solo nutu tempestates tranquillitate commutat, discipulos sua pace confirmat (*Ibid.*).

(2) Bene : Pax vobis : quia discipulis manebat adhuc bellum; collidebat eos acriter fidei perfidiæque certamen. (*Ibid.*).

(3) Existimabant se spiritum videre (*Luc.* 37).

core saint Chrysologue, ils reconnaissent, en Jésus-Christ qui leur apparaît, un phénomène naturel de son âme humaine et non un prodige de sa puissance divine(1).

Jésus-Christ leur dit au surplus : « C'est moi, soyez sans crainte. Pourquoi êtes-vous troublés (2)? » Ce langage montre jusqu'à l'évidence que l'esprit des disciples était dans la frayeur, dans le désordre, dans le trouble : mais pourquoi? C'est Jésus-Christ lui-même qui nous l'a révélé par les paroles qu'il continue à leur adresser : « Quelles sont donc les pensées qui jaillissent dans votre cœur, » leur dit-il (3)? C'est-à-dire, selon la remarque de Bède, que les apôtres, au lieu de se rappeler les uns aux autres les révélations divines que Jésus-Christ leur avait faites, s'occupaient plutôt de pensées humaines qui, sorties de la terre, étaient venues comme une mauvaise herbe, embarrasser leurs cœurs (4). Y a-t-il lieu de s'étonner que leur esprit soit dans la stupeur, leurs cœurs dans le trouble, leur imagination dans le bouleversement (5)?

Tableau admirable, peinture fidèle de l'esprit humain, en l'absence de la lumière divine ! Il est en

(1) Dabant Christo non quod potest divina virtus, sed quod natura recipit humana (*Ibid.*).

(2) Ego sum : nolite timere. Quid turbati estis (*Luc.* 36, 38) ?

(3) Et cogitationes ascendunt in corda vestra.

(4) Cogitationes istæ non desuper descenderant; sed de imo, sicut mala herba, ascenderunt in cor (Loc. cit.).

(5) Conturbati et conterriti discipuli (*Luc.* 36).

agitation, en désordre, en guerre continuelle avec lui-même ! Soyons convaincus que l'intelligence de l'homme est si bien formée pour la vérité infinie, que la vérité de Dieu peut seule la contenter : comme le cœur de l'homme est tellement formé pour le bien infini, que la charité pour Dieu peut seule le rendre heureux. Or, la vérité de Dieu, qu'on possède dans les cieux, par la béatitude de la vision, ne s'introduit en ce monde dans l'esprit que par la révélation de la foi tout comme la charité de Dieu ne s'établit dans le cœur que par la possession de la grâce. Comme donc le cœur n'a point de paix sans la possession de la grâce divine, ainsi l'intelligence n'a point de paix tant qu'elle est dans la privation de la foi. Ainsi que le cœur, qui résiste à la loi de Dieu, qui méprise sa volonté, n'a point la paix ; ainsi l'esprit qui résiste à la science de Dieu, qui méprise l'enseignement de la foi, n'a point de paix. De même que tous les biens créés ne sauraient rassasier le cœur fait pour le bien incréé, de même toutes les sciences purement humaines ne sauraient satisfaire l'intelligence faite pour la vérité incréée. Comme donc le cœur, privé de la grâce divine, est toujours inquiet, vide, même en possédant tous les honneurs, toutes les richesses et tous les plaisirs; ainsi l'esprit, privé de la foi divine, quoique enrichi de toutes sortes de connaissances humaines, est toujours agité, toujours incertain, toujours malheureux.

Telle est, à ne pouvoir en douter, la situation funeste de l'incrédule et de l'hérétique. Peu importe

que l'hérétique retienne ou professe retenir quelques-unes des vérités de la religion révélée, comme l'incrédule ou le déiste retient quelque chose de ce qu'on appelle le *religion naturelle*, puisque ces mêmes vérités chrétiennes, que retient l'hérétique, il ne les retient plus que comme des *opinions* plus ou moins probables aux yeux de sa raison, comme le fruit et la conquête de son intelligence, comme des opinions purement raisonnables et humaines, de la même façon que l'incrédule retient quelques vérités naturelles, comme fruit de son raisonnement, de son jugement et de leur évidence. L'hérétique, n'admettant des vérités chrétiennes, et l'incrédule, des vérités naturelles, que ce qui leur en semble admissible; l'un, en assujettissant la révélation chrétienne à son propre jugement ; l'autre, toutes les vérités traditionnelles, la croyance de l'un et de l'autre se réduit finalement à ce seul principe : *Je crois à moi-même*. Et cependant il n'y a, pas même dans cette croyance, vestige de foi humaine, et bien moins de foi divine. En effet, ce n'est plus Dieu qui, par la bouche de ses ministres légitimes, parle à sa créature, en repaît et nourrit l'intelligence du pain de sa parole, de sa vérité divine, mais c'est la créature qui se forme d'elle-même la science et la vérité de Dieu, et qui, en quelque façon, soumet Dieu à elle-même. Or, l'homme qui, en fait de croyance, ne prend pour guide que ses jugements et ses idées propres, ressemble à l'homme qui, en fait de morale, ne prend pour guide que ses instincts et ses passions ; et comme le cœur qui se soutient

lui-même en tout, est misérable et malheureux ; ainsi l'esprit qui ne croit qu'à lui-même, est misérable, infortuné (1).

Voyez ce qui se passe chez les protestants instruits; car, pour le peuple, chez les hérétiques mêmes, il croit sur le témoignage de l'autorité, j'oserais même dire qu'il croit catholiquement l'erreur; voyez, dis-je, les protestants instruits : ils n'étudient, ne discutent, ne conversent, ne voyagent que pour voir, pour entendre, pour trouver quelque chose qui les fixe, les repose, les satisfasse en matière de religion ; et pourquoi ? Parce qu'ils sont sans certitude, sans assurance concernant la religion qu'ils professent. De là vient qu'ils ignorent complètement la paix de l'esprit, laquelle est inséparable de la possession de la vérité certaine, immuable, infaillible, de la vérité divine qui ne se trouve que dans l'Église catholique. Demandez-leur s'ils sont tranquilles dans leurs croyances ; ils vous répondront que oui. Soyez sûrs, néanmoins, qu'ils se mentent à eux-mêmes; car la vraie tranquillité de l'esprit n'est et ne sera jamais l'effet d'un assemblage arbitraire, bizarre d'opinions vaines et incertaines que l'homme s'est formé d'après son jugement, son goût, son caprice et ses passions. Ceux qui, parmi eux, sont ce qu'on appelle d'*honnêtes gens*, changent de couleur à une pareille question; ils poussent des soupirs; et, confus, humiliés, ils vous répondent « qu'ils ne le

(1) Cette doctrine est très-longuement développée dans *Les Beautés de la Foi*, tom. II, lect. 6, § 15.

sont pas! » Tel est l'aveu qu'un prince protestant, dernièrement en séjour à Rome, faisait au milieu d'un torrent de larmes. Exhorté à prier Dieu, afin d'en être éclairé, il répondit : « Oui, je le ferai, je le promets, je le jure. Je jure et je promets, au surplus, que, la vérité une fois connue, je ne balancerai pas à l'embrasser au prix des plus grands sacrifices. » O trait de la miséricorde divine! Ce prince est venu à Rome protestant décidé, et il en est parti, on peut le dire, catholique ; car, avec les dispositions si généreuses et si pieuses où il est entré, il est impossible qu'il ne reçoive pas du Dieu de bonté le don de la vraie foi, et qu'il ne finisse pas par se déclarer catholique. Je tiens pour assuré que cette conversion s'effectuera sous peu à la confusion de l'hérésie, à la gloire de l'Eglise, à l'édification du monde. Mais revenons au cénacle.

Le bon Jésus ne laisse pas que d'avoir pitié de ses disciples affligés. Il avait conservé dans son corps très-saint les cicatrices de ses plaies ; et dans quel but? Afin de guérir, nous dit saint Augustin, par cette ressource digne de sa sagesse et de son amour, les plaies que ses malheureux disciples avaient au cœur; et quelles plaies ? Les plaies de l'incrédulité (1).

Considérez avec quelle pressante sollicitude, avec quelle industrieuse charité, il s'applique à opérer cette guérison importante. En effet : « Que craignez-vous,

(1) Hoc expedire judicavit, ut cicatrices ejus servarentur, unde cordis vulnera sanarentur. Quæ vulnera? Vulnera incredulitatis.

leur dit-il? Je suis votre Jésus, votre Père et Maître (1). Venez, approchez-vous de moi : examinez bien les trous de mes mains et de mes pieds, et l'ouverture de mon côté que les clous et la lance m'ont faite sur la croix. Considérez donc, voyez que je suis bien le même qui a été crucifié pour vous (2). Ne vous bornez pas cependant à me regarder; portez aussi vos mains sur moi, touchez, palpez-moi tant que vous le voudrez ; convainquez-vous que j'ai vraiment un corps humain de chair et d'os comme le vôtre, que je ne suis, par conséquent, point un fantôme qui n'a ni os ni chair, mais votre même et identique Jésus-Christ (3). »

Non content de ces preuves, il leur demande à dîner, et il mange en leur présence, non plus par besoin de leur nourriture, mais pour les convaincre toujours davantage de la réalité de son corps. Après les avoir confirmés dans la vérité de sa résurrection, il ouvre, par sa lumière divine, leur intelligence ; il leur accorde la grâce de comprendre le sens spirituel et mystérieux des saintes Ecritures (4) ; il leur fait connaître comment, non-seulement David dans ses psaumes, et les autres prophètes dans leurs prédictions, mais encore Moïse dans les cinq livres de la Loi, toute la

(1) Ego sum, nolite timere.

(2) Ostendit eis manus, et pedes, et latus, et dixit eis : Videte manus meas et pedes meos, quia ego ipse sum (*Luc.* 40).

(3) Palpate et videte, quia spiritus carnem et ossa non habet, sicut me videtis habere.

(4) Tunc aperuit illis sensum, ut intelligerent Scripturas.

religion ancienne dans ses rites, dans ses sacrifices, ont raconté, par anticipation, sa vie, ses miracles, ses œuvres, ses mystères, ses sacrements; que tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a souffert, toute la carrière qu'il a parcourue, n'a été que l'accomplissement exact de tout ce qui avait été symbolisé par tant de figures, prédit par tant de prophéties; et enfin que les tourments et les ignominies de sa Passion et de sa mort, loin d'être un motif de faire douter de sa mission divine, en ont été, au contraire, le sceau et la preuve, vu qu'une résurrection glorieuse a succédé à cette passion et à cette mort; vu qu'il n'aurait point été véritablement le Messie, s'il n'était point mort et ressuscité (1). Puis, soufflant sur les apôtres : « Recevez, leur dit-il, le Saint-Esprit, en vertu duquel, toutes les fois que vous remettrez ou que vous retiendrez aux hommes leurs péchés, ils leur seront véritablement remis ou retenus de Dieu (2). » C'est ainsi qu'il institua le sacrement précieux de la pénitence. Enfin il leur enjoignit de prêcher en son nom la pénitence et le pardon des péchés, en commençant par Jérusalem, chez toutes les nations (3). Pa-

(1) Quoniam necesse est impleri omnia quæ scripta sunt in Lege Moysi et Prophetis et Psalmis de me. Et dixit : quoniam sic scriptum est, et sic oportebat Christum pati, et resurgere a mortuis tertia die (*Luc.*).

(2) Insufflavit, et dixit eis : Accipite Spiritum Sanctum : Quorum remiseritis peccata, remittuntur eis, et quorum retinueritis, retenta sunt (*Joan* 21, 23)

(3) Et prædicari in nomine ejus pœnitentiam et remissionem peccatorum in omnes gentes, incipientibus ab Jerosolyma (*Luc.* 47).

roles magnifiques, dit le Vénérable Bède, par où, après avoir révélé la vérité de son corps réel, il manifesta aussi l'unité de son corps mystique, l'Eglise ; par où il annonça que cette Eglise, née à Jérusalem et répandue par toute la terre, composée de Juifs et de Gentils, ne serait qu'une seule et même Église (1).

Pendant que le Seigneur, plein d'amour, manifestait sensiblement par la parole cet enseignement divin à l'oreille des disciples, sa lumière et sa grâce opéraient invisiblement dans leurs esprits et dans leurs cœurs. Aussi, tout en écoutant des vérités aussi importantes, ils les croient, les goûtent, les aiment ; en sorte que ces mêmes disciples, qui venaient d'avoir devant les yeux le Seigneur sans le voir, qui venaient de l'entendre parler sans la reconnaître ; maintenant qu'ils croient, ils le voient, le prennent pour ce qu'il est, le Rédempteur ressuscité dans la réalité de son corps glorifié. Voilà cette foi sainte et divine, produisant ses propres effets : elle tranquillise, en effet, leur intelligence troublée ; elle en dissipe tout doute et elle y détruit toute crainte ; elle les rassérène et les calme : et cette paix de l'intelligence, fruit de la foi, en descendant dans leurs cœurs, en apaisant leurs sentiments bouleversés, s'y répand et s'y convertit en joie ; joie qui se montre à travers leurs yeux, qui transpire sur leur visage, qui se peint dans leurs

(1) Post commendatam sui corporis veritatem, commendat Ecclesiæ unitatem.

actes, dans leurs paroles, qui se traduit et se manifeste par les paroles d'une immense jubilation (1).

Or, la doctrine catholique n'est que cette même doctrine que le Fils de Dieu vient de révéler en ce jour à ses disciples. Ce que Jésus-Christ a fait aujourd'hui avec eux, l'Eglise continue à le faire en son nom, par son ordre et avec son autorité, à l'égard de tous les fidèles ; d'où il suit qu'en écoutant docilement l'Eglise, c'est exactement comme s'ils écoutaient Jésus-Christ en réalité (2). Ils voient, à leur tour, ce Sauveur ressuscité, avec les yeux de l'intelligence et de la foi. De là vient que l'enseignement de l'Eglise produit exactement dans l'esprit et le cœur des vrais fidèles les mêmes effets précieux que la révélation et l'enseignement de Jésus-Christ ont produits en ce jour dans l'esprit et le cœur des disciples. Il apporte la tranquilité, la paix de l'intelligence, qui se convertit à son tour en un sentiment de joie pour le cœur (3).

Il est d'expérience que la paix de Dieu, au témoignage de Théophylacte, est le bien mystérieux qui unit, associe, harmonise toutes les choses et les dispose dans leur ordre naturel (4). C'est pourquoi elle se répand partout, s'étend sur toutes les créatures, et l'harmonie de l'ordre qu'elle y produit est ce qui cons-

(1) Gavisi sunt discipuli, viso Domino (*Luc.* 40).
(2) Qui vos audit, me audit.
(3) Gavisi... (Ut supra).
(4) Pax enim Dei confœderat omnia.

titue principalement leur forme et leur beauté(1). Quant à nous, hommes, composés que nous sommes de deux substances, l'âme et le corps, nous participons à cette paix en deux façons. Relativement au corps, nous avons en nous la tranquillité et la paix, quand les éléments qui le composent sont dans leur équilibre naturel, et quand les membres qui le constituent sont parfaitement harmoniques entre eux par leurs formes et leurs proportions : dans le premier cas, cette paix corporelle s'appelle *santé ;* dans le second, *beauté* (2). Relativement à l'âme, nous participons à cette paix par le zèle à pratiquer les vertus qui nous mettent en communication avec Dieu (3). Ce qui signifie, en d'autres termes, que l'esprit et le cœur de l'homme ne sont en paix que lorsqu'ils sont placés dans leur ordre naturel ; et ils ne sont constitués dans leur ordre naturel, qu'autant, comme on vient de le dire, que l'esprit et le cœur sont unis à Dieu par les relations de connaissance et d'amour qui leur sont naturelles. Or, on ne connaît bien Dieu que par la révélation de la foi, comme on ne l'aime véritablement que par la communication de la grâce. La religion catholique, étant la révélation unique et légitime de la foi , elle seule place l'intelligence dans

(1) Pax diffunditur per omnem creaturam, cujus decor tranquillitas est.

(2) In nobis autem manet, secundum corpus quidem in membrorum et elementorum commensuratione : quorum alterum pulchritudo, alterum sanitas appellatur.

(3) Secundum animam vero per investigationem virtutum, et communicationem (*Expos.*).

son ordre naturel à l'égard de Dieu. C'est donc elle seule, selon la prophétie, qui fait asseoir le peuple fidèle au sein des beautés et de la tranquillité de la paix (1).

Afin de comprendre encore mieux une doctrine aussi profonde et aussi importante, considérez bien, mes très-chers frères, que l'intelligence humaine, *passive* en son principe (2), *active* dans son développement (3), a deux inclinations également naturelles, deux besoins innés, deux aptitudes primitives et indestructibles : le besoin de *croire* et celui de *raisonner*. Les religions *sensuelles*, comme l'idolâtrie et le mahométisme, imposées par la force et maintenues par la politique, ont pour principe, qu'on doit tout à l'autorité, et rien à la raison. Les religions de *l'orgueil*, au contraire, comme toutes celles des sectes hérétiques, établies par l'amour-propre blessé, et défendues par l'esprit d'indépendance absolue, ont pour principe, qu'on doit tout à la raison, et rien à l'autorité. Or la vérité, comme la vertu, se trouve dans le *milieu*, parce que la vérité est la vertu de l'intelligence, comme la vertu est la vérité du cœur. L'enseignement catholique donc, établi et conservé dans son intégrité et dans sa pureté par la sagesse, la puissance et l'amour de Dieu, est dans le milieu des deux systèmes indiqués et dans lesquels se résument toutes les religions de fabrication humaine. Il a pour prin-

(1) Sedebit populus meus in pulchritudine pacis. (*Isa.*).

(2) Intellectus passibilis.

(3) Intellectus agens.

cipe : soumission de la raison à l'autorité légitime, et usage légitime de la raison. C'est pourquoi saint Paul a dit : « Commençant par captiver l'intelligence par l'obéissance de la foi, que votre obéissance soit raisonnable (1);» c'est-à-dire que, tandis que les religions sensuelles proclament : *Croyez sans raisonner ;* que les religions de l'orgueil crient : *Raisonnez sans croire* (car *opiner* n'est pas *croire*) : l'enseignement catholique seul prêche constamment : *Croyez et raisonnez.* C'est pourquoi encore, tandis que la conséquence naturelle de toutes les religions sensuelles est l'extinction de toute science, et leur dernier mot : *ignorance ;* et qu'au contraire, la conséquence naturelle de toutes les religions de l'orgueil est l'extinction de toute foi, et leur dernier mot : *incrédulité;* le Catholicisme seul a pour conséquences naturelles de conserver simultanément la *science* et la *foi*, et son dernier mot est : *croire* et *savoir.* Voilà ce qui a inspiré à un profond philosophe chrétien de nos jours (De Maistre) cette belle exclamation : « Je jure, par la vérité éternelle, que la science et la foi ne peuvent être conservées hors de l'Eglise catholique. » Car, en effet, la science ne conduit point au joug d'une foi humaine et servile, imposée par une autorité purement humaine ; et la foi ne peut se soutenir en face d'une science intempérante et orgueilleuse qui rejette tout frein d'autorité. Dans l'éco-

(1) In captivitatem redigentes intellectum, in obsequium fidei..... rationabile obsequium vestrum (*Rom.*).

nomie de l'enseignement catholique, au contraire, où la dépendance est raisonnable et la raison est dépendante, la science n'a rien à craindre de la foi, ni la foi de la science. Car, comme l'a dit agréablement le même savant écrivain : « La science est un dissolvant qui dissout tous les métaux, à l'exception de l'or ; » ce qui signifie que la science détruit, anéantit toutes les religions humaines ; qu'elle n'est impuissante que contre la religion catholique, parce que cette religion seule est céleste et divine.

Tandis donc que les religions sensuelles, satisfaisant aux besoins que l'homme a de croire, éludent le besoin qu'il a de raisonner ; que les religions de l'orgueil, au contraire, secondant le besoin de raisonner, ne satisfont point celui de croire : la religion catholique seule, en *commandant* la foi et en *dirigeant* la science, résout le grand problème qui consiste à concilier ensemble la *raison* et l'*autorité*, la *science* et la *foi ;* elle seule répond au besoin que l'homme éprouve de *croire* et de *raisonner ;* seule, par conséquent, elle place l'intellect humain dans l'ordre qui lui est naturel et l'y maintient. Et cet ordre naturel, c'est pour l'esprit un état de tranquillité et de paix, puisque l'état de paix n'est pour les êtres, de quelque ordre qu'ils soient, que l'état où tout est en son rang naturel.

Ajoutez encore, cependant, que l'enseignement catholique, en plaçant ainsi l'intelligence humaine dans son état naturel, la fait se développer, la rectifie et la perfectionne ; car la perfection des êtres

dépend aussi de la place qu'ils occupent dans leur état naturel. De là ce jugement droit, ce bon sens exquis, cette raison parfaite, qui distinguent les nations catholiques de celles qui ne le sont pas. Considérez bien, en effet, les nations catholiques ; et vous verrez que, à mesure qu'elles s'éloignent plus ou moins de la doctrine catholique, elles sont plus ou moins stupides, extravagantes, aveugles, bizarres ; qu'elles ont une manière de juger les choses plus ou moins défectueuses ou exagérées ; un sens pratique plus ou moins altéré, anormal ou incohérent ; une logique plus ou moins imparfaite ; une raison à laquelle quelque chose semble toujours manquer. Vous verrez que, chez elles, l'homme, dans sa manière de penser, de juger, de se conduire, est quelques degrés au-dessous ou en dehors du dictamen de la saine raison, des véritables règles de l'humanité : tandis que les nations catholiques, dans la diversité même de mœurs, d'usages, de lois, de langage, qui les distingue, présentent à l'observateur philosophe un type égal, une forme harmonique de bien juger des choses, une logique saine, un sens droit, un tact délicat commun à toutes. En sorte que le *vrai homme*, l'homme naturel, l'homme entier, l'homme parfait, en qui la raison est complète, entière, généralement parlant, se trouve dans les contrées catholiques, en compagnie du christianisme entier, de la doctrine saine, de la foi vraie, de la religion parfaite. Tout en formant le chrétien véritable, l'enseignement catholique forme encore l'homme vrai.

Les effets précieux que l'enseignement catholique engendre dans l'ordre naturel, ne sont que la conséquence des effets bien autrement importants qu'il produit dans l'ordre surnaturel. La vraie foi n'est jamais séparée de la grâce dont elle est le fruit, et qui, tout en la fortifiant, en l'élevant, en la perfectionnant, la fait encore devenir, pour l'intelligence, une source secrète de paix et de tranquillité spirituelle et divine, à laquelle l'hérétique et le protestant sont totalement étrangers. Ecoutez : le saint ministère que j'exerce me fournit souvent l'occasion de voir un grand nombre d'hérétiques de toutes les sectes ; de considérer de près ces intelligences dominées par les préjugés, tyrannisées par l'erreur, désolées par le doute, qui vous nient aujourd'hui ce qu'elles vous ont accordé hier, pour vous accorder ensuite demain ce qu'elles vous ont nié aujourd'hui. O malheureux élèves du jugement privé ou de l'orgueil ! J'ai observé qu'ils ne sauraient demeurer quelques minutes avec l'un de nous, sans discourir au-sitôt de religion. Ils veulent toujours raisonner, sans cesse discuter sur les *opinions* religieuses d'autrui, parce qu'ils ne sont pas tranquilles sur les leurs : et, toujours timides, toujours incertains, toujours agités dans le flux et reflux de pensées contradictoires, je me suis convaincu qu'ils n'ont jamais ni paix ni trêve avec eux-mêmes ; et qu'ils sont les preuves vivantes de cette vérité exprimée par Isaïe, que « le cœur de l'impie est semblable à une mer constam-

ment agitée par les tempêtes (1).» Ramenant alors le regard sur mon intelligence attristé par la vue de tant de misères, de tant de désolation, de tant de vide, et y rencontrant le trésor précieux de la vraie foi que l'enseignement catholique y a déposé, que la bonté divine y a maintenu, je me dis à moi-même : « Oh! que je suis heureux ! Je n'ai pas besoin de me fatiguer à raisonner, de m'épuiser à discuter sur l'affaire très-importante de la religion ! Je n'ai rien à demander sur ce sujet aux sectes religieuses, à la raison, à la philosophie ! Je sais, relativement à Dieu, à Jésus-Christ, à l'âme, à la loi, à la vie future, ce qu'il m'est nécessaire de savoir. Et il en est comme je le sais et comme je le crois : j'en suis assuré d'une certitude absolue, métaphysique, infaillible, parce que le Dieu qui me l'a révélé par l'Eglise, est la vérité infinie. Je suis tranquille, sûr, content, heureux dans ma foi. » A ces considérations, je vous confesse, mes chers frères, pour la gloire de Dieu et l'édification commune, que je connais tout le prix et tout le bonheur d'être fils et disciple de la véritable Eglise ; je sens tout le poids de la reconnaissance que je dois à Dieu pour un aussi grand bienfait ; et j'éprouve un sentiment si exquis, si intense de consolation, de joie, de plaisir spirituel, que je ne saurais l'expliquer en aucune façon (2).

Pour vous, mes chers frères, qui partagez avec

(1) Cor impii quasi mare fervens, quod quiescere non potest (*Isaiæ* LXXVII).

(2) Superabundo gaudio.

moi le même avantage et la même félicité de posséder la certude, la sûreté, la plénitude, la paix de la vraie foi, vous éprouvez aussi les mêmes sentiments. Ils sont le partage de toute âme catholique qui croit d'une foi humble, sincère, ferme, fervente, amoureuse à la parole de Dieu révélée et enseignée par le ministère infaillible de l'Eglise catholique. O félicité du véritable enfant de l'Eglise, et partant du vrai disciple de Jésus Christ! Assuré de posséder la vérité de Dieu, non-seulement il la maintient avec jalousie, il la serre contre son sein avec transport, mais encore il s'y abandonne, s'y complaît, s'y repose avec une confiance immense, avec une tranquillité parfaite (1). Il fait à peine quelques différences entre voir et croire, entre posséder et attendre. Il lui semble avoir sous les yeux ce qu'il croit avec l'esprit et le cœur, tant il en est profondément pénétré et assuré! C'est ainsi qu'au moyen de la foi, il savoure déjà sur la terre les prémices de cette paix de l'intelligence, de cette joie infinie qui sera le fruit de la vision de Dieu dans le ciel (2).

Mais souvenons-nous que, tout catholiques que nous sommes, nous ne saurions jouir véritablement de cette paix délicieuse de l'esprit, produit de la vraie foi, si nous n'avons encore dans le cœur la paix des affections, produit de la grâce. Le cœur en tumulte, par le désordre des passions, ne laisse pas

(1) In pace in idipsum dormiam et requiescam.
(2) Gavisi... (Ut supra).

sentir la joie de l'esprit, qui est dans le calme par la vérité de la foi. Quand on vit comme on croit, quand la croyance est en harmonie avec les œuvres, la profession avec la vie, l'intelligence avec le cœur; alors, oui, alors seulement, la paix de Dieu, qui surpasse tout sentiment de plaisirs mondains, descend sur l'homme, en possède l'âme tout entière et la rend dès ce monde même véritablement heureuse. O paix de l'âme! que le monde promet sans cesse, sans pouvoir la donner jamais! ô paix de l'âme! que tous cherchent et qu'un petit nombre seulement trouve! ô paix de l'âme! vrai trésor, consolation, délices de celui qui la possède! ô paix de l'âme! qui ne découle que des plaies de Jésus-Christ ressuscité, qu'on ne rencontre qu'au pied de l'arbre de la croix, qui ne germe que dans le champ de la véritable Eglise! ô paix de l'âme! qui naît dans l'intelligence par la foi à la parole divine, et qui s'établit dans le cœur par la possession de la divine charité! Ah! conservez-la soigneusement en vous, ô chrétiens, si vous avez l'avantage de la posséder! Si vous en êtes privés, si vous l'avez perdue; sacrifiez volontiers, elle en vaut bien la peine, l'esprit et le cœur, afin de l'acquérir par l'humilité de la croyance et par la sainteté de la vie (1). Quiconque ne se procure pas cette paix divine dans le temps, se flatte en vain de la trouver, de la posséder dans l'éternité!

(1) Et pax Dei, quæ exuperat omnem sensum, possideat corda vestra et intelligentias vestras.

SECONDE PARTIE.

BÉNÉDICTION

Les évangélistes rapportent que Notre-Seigneur, à l'expiration de son divin ministère sur la terre et après avoir entretenu ses disciples du royaume de Dieu pendant quarante jours consécutifs (1) ; au moment de s'en séparer visiblement pour retourner au ciel, ayant élevé ses bras divins, les bénit de ses mains mêmes autrefois percées par les clous et qui conservaient les cicatrices glorieuses des plaies, voulant montrer, sans doute, que toute bénédiction provient du mérite de ses plaies, du sacrifice de sa croix (2).

Or, ce même divin Sauveur a dit aussi, dans la personne de ses apôtres, à tous les prédicateurs légitimes de son Evangile : « Comme mon Père m'a envoyé vers vous, ainsi je vous envoie également instruire le monde (3).» Et, par ces paroles, il nous a ordonné de faire à notre tour, avec les autres, ce qu'il fit lui-même avec ses disciples : de là est venue la coutume pieuse que les ministres de la parole sainte, après avoir évangélisé un peuple, élèvent aussi leurs mains sacerdotales sur ce peuple et le

(1) Per dies quadraginta loquens de regno Dei (*Act.* 1).

(2) Et Dominus quidem Jesus, postquam locutus est eis (*Marc.* 16,) elevatis manibus suis, benedixit eis (*Luc.* XXIV).

(3) Sicut misit me Pater, et ego mitto vos (*Joan.* XX)

bénissent avec la croix et par les mérites du Crucifié (1). Voilà ce que votre piété attend aujourd'hui de moi à la fin du ministère apostolique que j'ai eu, je ne dirai pas l'honneur, car ce serait vous faire un compliment profane, mais la sainte satisfaction en Jésus-Christ d'exercer auprès de vous.

A mon tour, bien que le plus indigne des prêtres, des prédicateurs de Jésus-Christ, ainsi que ce divin Sauveur a ses disciples, je vous ai parlé du royaume de Dieu pendant ces quarante jours mystérieux qui viennent de s'écouler (2).

J'ai entrepris, il est vrai, de vous expliquer les principaux mystères opérés par le Rédempteur du monde durant sa vie et dans l'ordre de la grâce et dans celui de la nature ; mais telle est la richesse, la fécondité de ses œuvres, que ce sujet m'a entraîné à vous faire connaître mieux l'importance, la majesté, la grandeur de sa religion, la magnificence de ses mystères, la vertu de ses sacrements, l'économie de sa grâce, la vérité de sa doctrine, les commandements de sa loi, la perfection de son culte, la nécessité de son Eglise, l'efficacité de ses exemples, les richesses de sa miséricorde, les délices de son amour, le bonheur de croire en lui, de lui appartenir, de lui obéir, de le servir, de l'aimer, de le posséder ; en un mot, je vous ai entretenus du règne de Dieu parmi les hommes et des hommes avec Dieu (3).

(1) Postquam locuti sint eis, elevatis manibus, benedicant eis.
(2) Loquens de regno Dei.
(3) Loquens... (Ut supra).

Mais que dis-je ? *Je vous ai parlé* ! Non, non, j'ose l'affirmer, ce n'est pas moi qui vous ai parlé, mais Dieu ; car, persuadé qu'on n'annonce Dieu avec fruit qu'en le faisant parler lui-même ; que sa parole seule éclaire l'homme, comme sa main seule l'a créé, je me suis, autant qu'il m'a été possible, retiré, effacé dans ma misère, dans mon néant. J'ai fait en sorte que l'Évangile seul de Jésus-Christ parlât à vos esprits, et son cœur à vos cœurs. Je ne doute aucunement que vos cœurs si chrétiens et si pieux, à travers le voile grossier de mes paroles, n'aient entendu, saisi ce langage de l'amour divin, et n'y aient répondu avec amour. Je m'en tiens pour d'autant plus assuré, à l'aspect de la faveur avec laquelle vous m'avez accueilli, de la patience avec laquelle vous m'avez écouté, de la discrétion, de l'indulgence avec laquelle vous m'avez jugé, bien que vous n'ayez trouvé en moi aucun de ces artifices, de ces ornements profanes que plusieurs chrétiens de nos jours recherchent lors même qu'il s'agit de les entretenir du salut éternel.

Je suis donc assuré, puisque je connais par expérience la miséricorde divine, de l'efficacité de sa parole annoncée avec simplicité ; je suis assuré qu'après avoir ouï les œuvres de la sagesse, de la puissance, de la bonté de Jésus-Christ, vous connaissez et ressentez mieux l'avantage d'être chrétiens ; vous vous croyez plus heureux d'appartenir à l'Eglise catholique, seule sainte, seule légitime, seule vraie ; que vous vous êtes affermis de plus en plus dans la grâce

par où vous en croyez l'enseignement divin et en professez les lois pures et parfaites ; que vous avez résolu d'harmoniser vos œuvres avec votre foi, votre conduite avec votre nom de chrétiens ; que de la sorte le règne de Dieu, dont je vous ai parlé (1), est actuellement en vous et avec vous (2).

Daignez donc, ô Seigneur, daignez étendre du haut du ciel votre main miséricordieuse, afin d'achever l'œuvre commencée par votre grâce dans ces saints jours (3). Du haut du temple de votre Jérusalem céleste, confirmez, par votre bénédiction, les résolutions salutaires que vous seul avez inspirées dans ce temple de votre Jérusalem terrestre (4).

Bénissez cet insigne Chapitre, avec son Chef illustre et ce clergé très-digne ; ne permettez pas que le zèle dont ces lévites sont animés pour leur sanctification et la splendeur de votre culte, s'éteigne jamais dans ce corps vénérable ; zèle qui forme les vraies pierres spirituelles de ce sanctuaire auguste, pierres plus resplendissantes et plus précieuses que les riches pierres matérielles qui en font l'ornement.

Bénissez cet auditoire si religieux et si fidèle, accouru avec tant d'empressement et d'assiduité pour entendre les œuvres de votre grandeur et de votre amour : faites que la semence de votre parole, tombée

(1) Loquens... (Ut supra).

(2) Regnum Dei intra vos est (*Luc.* XVII).

(3) Operi manuum tuarum porriges dexteram (*Job.* 14).

(4) Confirma hoc Deus, quod operatus es in nobis, a templo sancto suo, quod est in Jerusalem (*Psalm.* LXVII).

sur cette bonne portion du terrain de votre Eglise, y fructifie au centuple en grâces et en vertus.

Etendez encore cette bénédiction sur toute la cité de Rome, que vous avez privilégiée et distinguée avec tant de miséricorde et tant d'amour ; détruisez l'ivraie funeste que l'homme ennemi de l'homme, vient y semer secrètement sur le grain choisi de la vraie foi que vos apôtres Pierre et Paul y ont planté par leur zèle, fécondé de leur sang et conservé par leur protection. Rendez-en le clergé toujours plus saint, plus instruit, plus désintéressé, plus zélé ; les religieux plus édifiants, les vierges saintes plus ferventes, les supérieurs toujours plus sages, les inférieurs toujours plus dociles et plus soumis, les grands plus humbles, les riches plus généreux, les époux plus pudiques, les juges plus incorruptibles, les trafiquants plus honnêtes, les pauvres plus patients; afin que Rome, sainte comme elle est fidèle, puisse offrir au monde chrétien, avec la confession d'une foi toujours pure, les exemples d'une vertu parfaite.

Mais où placerai-je le personnage le plus intéressant pour Rome, pour cet État, pour l'Église universelle, pour le monde? le personnage le plus illustre, le plus digne et le plus saint qu'il y ait sur la terre, non moins par la haute dignité qui le revêt, que par la sagesse qui le distingue et par les vertus qui l'embellissent, l'immortel Grégoire XVI, votre auguste Vicaire sur la terre? Souvenez-vous, ô Seigneur, que c'est vous qui l'avez choisi dans votre sagesse et qui

nous l'avez donné dans votre miséricorde; qui en avez fait le centre de l'unité, la pierre fondamentale de l'édifice de votre Église, le témoin sincère de votre révélation, le dépositaire fidèle de votre doctrine, l'interprète infaillible de vos oracles, le soutien de vos autels, le vengeur de votre loi, le conciliateur des différends religieux, le propagateur de votre religion. Ah! répandez sur lui vos miséricordes en plus grande abondance. Vous lui avez déjà accordé de voir progresser rapidement le retour, retour désiré depuis trois siècles, de tant d'enfants prodigues à la maison paternelle de la véritable Eglise. Vous lui avez donné de voir que les prodiges de l'industrie humaine, qui ont détruit les distances et rapproché les peuples entre eux, servent à la propagation de la foi, et que, sur ces vaisseaux qui volent avec la rapidité de l'éclair, à côté de la cupidité mondaine, le zèle y monte aussi pour porter votre grâce, votre foi, votre sang, que ce zèle s'en va féconder, par la régénération des contrées de la superstition et de la barbarie. Vous lui avez donné de voir que des navigateurs audacieux, en mettant le pied sur des rives inconnues, n'ont fait qu'y porter vos ordres cachetés, dont ils ne pouvaient ire les caractères, et que, croyant avoir acquis ces rivages inconnus au profit de l'intérêt et de la politique, ils ne les ont découverts que pour votre vérité. Vous lui avez accordé de voir que le conquérant britannique a ouvert un monde nouveau, qui paraissait inexorablement fermé à la lumière de la vérité et de l'Évangile, et qu'en y plantant son étendard triomphant

sans peut-être y songer, il y a planté la vraie croix. Enfin vous lui avez accordé de voir que le trouble des éléments, les crimes des hommes, tant de révolutions insensées, tant de catastrophes déplorables, qui ont bouleversé la terre, comme les déviations d'une comète semblent déconcerter l'harmonie du ciel, arrêtées, dominées par votre puissance suprême, se sont changées entre vos mains en facilité pour amener l'unité des peuples, pour faire comprendre même aux rois la nécessité de l'union et de l'obéissance à votre Eglise.

Ah ! Seigneur, comme vous avez accordé à ce grand Pontife de votre choix et de votre cœur de voir le commencement de ces merveilles de votre droite, lesquelles rendront ce pontificat mémorable aux âges futurs, accordez-lui aussi d'en voir l'achèvement, achèvement qui doit combler le ciel de joie, l'enfer de dépit, la terre de stupeur et de consolation.

Faites que, par la destruction des divisions et des schismes qui déchirent la grande famille des régénérés par le baptême, Grégoire soit pour tous les chrétiens ce qu'il a été jusqu'à présent, le médecin compatissant qui guérit toutes les plaies de l'erreur et du péché; le nautonier charitable qui recueille tout le monde dans la barque de Pierre, dont il dirige le timon avec tant de vigilance, tant d'adresse et tant de courage; le maître qui nous instruit tous; le père qui nous accueille, nous embrasse, nous console tous; le pasteur qui introduit avec lui, dans les pâturages

éternels, tout le troupeau chrétien qui lui est confié (1).

A cette fin, répandez encore l'abondance de vos bénédictions sur tout le sénat apostolique, ornement de l'Eglise et de Rome; sur tout le corps des pasteurs appelés à partager les sollicitudes du Pasteur universel; sur tous les ouvriers et les ministres évangéliques occupés à ramener auprès de vous les dévoyés, par la force de la parole sainte et par la sainteté de leur vie; sur tous les princes et les peuples chrétiens, afin qu'ils luttent d'une sainte émulation, pour glorifier votre nom, pour pratiquer vos lois, pour respecter, pour défendre votre Eglise.

O Jésus saint! Jésus bon! Jésus clément! ô doux et miséricordieux Jésus! souvenez-vous que ce jour est celui du pardon, de la grâce, de la miséricorde et de la paix; répandez-la aujourd'hui à pleines mains, cette paix, cette miséricorde, cette grâce, sur cette terre sanctifiée autrefois par votre présence et par votre sang. Bénissez tous les enfants des hommes de votre bénédiction efficace et puissante, qui éclaire l'infidèle, ramène l'hérétique, purifie l'impur, réchauffe le tiède, perfectionne le juste, et, gage de confiance et de paix, change les persécuteurs en amis, les esclaves en enfants.

Je veux cependant, Seigneur, que, dans cette bénédiction où vous admettrez ceux-mêmes qui sont

(1) Ut ad vitam, una cum grege sibi credito, perveniat sempiternam.

éloignés, tous les hommes se trouvent compris et présents. Oui, oui, je ne vous en prie, je ne vous en conjure pas seulement, mais je le veux, je l'exige de votre miséricorde, de votre sang, par votre mort, par l'intercession de Marie, votre très-sainte Mère et la nôtre : ne permettez pas qu'aucun de ce pieux auditoire se perde. Que tous aient votre bénédiction dans le temps, gage de celle de l'éternité! Ah! élevez, je vous en supplie, élevez aussi vos mains dans le ciel, pendant que moi, votre ministre indigne, et en votre nom, je les élève sur la terre. Après avoir parlé à ce bon peuple par ma bouche, bénissez-le aussi par mes mains (1). Que cette bénédiction que je donne à tous de bon cœur, avec ce sentiment d'amour vraiment catholique où vous êtes mort pour tous, ne soit que l'écho de votre bénédiction (2)!

(1) Domine Jesu, postquam locutus est, elevatis manibus, benedic eis.

(2) Benedictio Dei omnipotentis, etc.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

VINGT-NEUVIÈME HOMÉLIE. — L'aveugle-né, ou la Grâce de la foi 1

TRENTIÈME HOMÉLIE. — Sur l'Eucharistie, ou la Révélation et la Promesse. 59

TRENTE-UNIÈME HOMÉLIE. — Sur l'Eucharistie, ou l'Institution. . 97

TRENTE-DEUXIÈME HOMÉLIE. — Sur l'Eucharistie, ou le Sacrifice. 152

TRENTE-TROISIÈME HOMÉLIE. — Le Purgatoire, ou la raison, la beauté et l'importance de ce dogme consolateur. 210

TRENTE-QUATRIÈME HOMÉLIE. — La Madeleine, ou la Confession sacramentelle 245

TRENTE-CINQUIÈME HOMÉLIE. — La Communion 273

TRENTE-SIXIÈME HOMÉLIE. — L'Entrée triomphante de Jésus-Christ à Jérusalem, ou Jésus-Christ rassemblant et conduisant l'Église. 341

TRENTE-SEPTIÈME HOMÉLIE. — La Déposition de la croix et l'Ensevelissement de Jésus-Christ, ou la Gloire de la sainteté de son corps. 382

TRENTE-HUITIÈME HOMÉLIE. — La Résurrection du Seigneur, ou la Gloire de sa divinité 427

TRENTE-NEUVIÈME HOMÉLIE. — La Résurrection des morts, ou la Raison théologique, philosophique et morale de cette croyance 456

Eclaircissement touchant l'identité de nos corps ressuscités . . 509

QUARANTIÈME HOMÉLIE. — Jésus-Christ ressuscité et ses disciples, ou la Paix de l'intelligence. 516

Bénédiction. 538

FIN DE LA TABLE.

TABLE ANALYTIQUE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS CES TROIS VOLUMES.

A

ABRAHAM : Sa foi, tom. II, p. 35. Quels en sont les vrais enfants, p. 32.

ABSOUDRE (FACULTÉ D') laissée à l'Église par Jésus-Christ. Ceux qui la nient sont des barbares et des possédés du démon, tom. II, p. 501.

ADAM : Ce que Dieu fit extérieurement en créant son corps, figure de ce qu'il fit intérieurement pour son âme, tom. II, p. 536. Que signifie : *qu'il fut fait en âme vivante*, ibidem. Comment il fut instruit de Dieu, tom. III, p. 288. Que signifie, que Dieu même le revêtit de peaux, tom. I, p. 157, tom. III, p. 289. Il fut vaincu dans le paradis terrestre et devint esclave du démon, tom. I, p. 164. Il a été crucifié avec toute l'humanité en Jésus-Christ, tom. I, p. 121, et il est ensuite ressuscité avec lui, *ibid.*, p. 481.

ADORATEURS (DU DÉMON) : Qui ils sont chez les chrétiens, tom. I, p. 168. Le nombre n'en est pas petit, *ibid.*

ADULTÈRE (LA FEMME) : Tom. II, p. 108. La mansuétude, la justice et la vérité de Jésus-Christ a triomphé en elle, *ibid.*, p. 121. Combien ses accusateurs sont hypocrites et pervers, p. 113. Jésus-Christ écrit sur la

erre leurs péchés, p. 114 ; il les confond et les disperse, p. 119. Sa conversion sincère, p. 122; elle reçoit le pardon, p. 124. — Voyez *Conversion*.

ADULTÈRE : Gravité de ce péché, tom. II, p. 124. Comment Jésus-Christ le condamna en pardonnant à la femme adultère, p. 126.

AGNEAU (PASCAL) : Pourquoi Jésus-Christ institua l'Eucharistie près la manducation de l'agneau pascal, tom. III, p. 102.

AGNEAUX qu'on devait immoler à Jérusalem le jeudi de la pâque; comment ils entraient dans la ville le dimanche précédent, tom. III, p. 343.

ALLÉGORIQUE (SENS) : Combien il est généralement négligé dans l'explication de l'Évangile, tom. I, p. 16.

AMBITION : Effets qu'elle produit chez les ecclésiastiques, tom. II, p. 20.

AME (HUMAINE) : Même en ce monde, elle cherche Dieu partout et toujours, tom. I, p. 399 ; beaucoup plus dans le ciel, p. 407. Elle a un instinct naturel, indestructible de s'unir à Dieu, de s'identifier en lui, tom. III, p. 277; de le manger, p. 278. Lors même qu'elle prostitue son cœur à la créature, dans le langage qu'elle lui tient, elle découvre le besoin intime qu'elle a de Dieu, p. 283, 284. Sa misère quand elle est séparée de Dieu, tom. II, p. 36. Pour commander au corps, il faut qu'elle obéisse à Dieu, tom. I, p. 21. L'âme dominée par les passions, figurée par la fille obsédée de la Cananéenne, tom. I, p. 276.

AMOUR des Bienheureux dans le ciel; d'où il provient, tom. I, p. 406, 407 et 409.

AMOUR (PROPRE) : Détruit dans le ciel par l'amour de Dieu, tom. I, p. 412.

AMOUR (L') de Jésus-Christ est la mort des vices et le moyen le plus efficace pour réformer l'homme, tom. I, p. 19.

AMOUR (DE DIEU) : Pareil au feu, tom. II, p. 360.

AMOUR : Désordonné de la créature ; quels effets il produit, quel langage il inspire, tom. I, p. 283.

ANCIENS : Comment et en quel temps ils dînaient, tom. I, p. 104.

ANDRÉ (SAINT APÔTRE) : Grande idée qu'il avait de Jésus-Christ, tom. II, p. 284.

ANGE : Pourquoi un ange fut envoyé annoncer à Marie, tom. II, p. 75, Comme un ange avait annoncé l'incarnation et la naissance de Jésus-

Christ; ainsi un ange en annonce la résurrection et la gloire, tom. III, p. 427.

ANGES : Sont comme les parents des vierges, tom. II, p. 70. Ils accompagnaient toujours invisiblement Jésus-Christ, tom. I, p. 174. Ils accompagnent encore le chrétien vainqueur du démon, p. 175. Ils accueillent l'âme juste au sortir du corps, p. 176. Anges et hommes, tous sont serviteurs du même Seigneur Jésus-Christ, tom. III, p. 450. Chaque homme a un ange pour gardien, tom. I, p. 158.

ANNONCIATION DE MARIE: Tom. II, p. 63. Ce passage de l'Évangile est tout à la fois simple et sublime, p. 64, etc. Signification du nom Gabriel; pourquoi l'ange ainsi nommé fut envoyé à Marie, p. 69. Marie, la vierge par excellence, p. 70, et le contre-poids d'Eve, p. 71, etc. La virginité forme son mérite, p. 72. Son amour pour la virginité fut récompensé de Dieu, p. 73. Signification et suavité de son nom, p. 75. L'ange pénètre dans la cellule de Marie, les portes en étant closes, p. 76. Il s'agenouille devant elle, p. 77. Marie véritable mère des vivants, p. 78. Comment Dieu était en elle et avec elle, p. 79. Pourquoi *bénie entre toutes les femmes*, p. 80. Parallèle entre Eve qui écoute l'ange des ténèbres et Marie qui écoute l'ange de la lumière, p. 80 et 81. La prophétie d'une vierge mère se réalise en Marie p. 82. Toute la théologie de l'incarnation se trouve dans le discours de l'ange, p. 84. Marie avait fait vœu de virginité, p. 89. Sa constance à vouloir le maintenir, p. 89 et 90. Sa vertu opposée au péché d'Eve, p. 90 et 91. La virginité consacra Marie en un vrai temple de Dieu, p. 92. Sein de Marie orné de la façon la plus convenable et la plus digne de Dieu; grandeur de Marie, p. 93 et 94. Comment l'Esprit-Saint la couvrit de son ombre, p. 96. Pourquoi sa conception est nommée *chose sainte*, dans un sens absolu, p. 98. Efficacité de son *fiat*, et sa profonde humilité en le prononçant, p. 100. Cette humilité a accompli le mystère de l'incarnation, *ibid.* Nous ne pouvons en recueillir le fruit que par l'humilité, p. 104 et suivantes. — Voy. *Humilité.*

APOTRES : Comment ils furent appelés, tom. II, p. 136 et suiv. Leur conversion à la vie parfaite, miracle plus grand que celui de la pêche prodigieuse, p. 138. Leurs succès annoncés par Jérémie, p. 186. Ils reçoivent la charge de prêcher aux hommes, p. 300; de gouverner l'Église, p. 302 et suiv. Docilité admirable avec laquelle ils accueillirent la révélation de l'Eucharistie, tom. III, p. 60. Comment ils en furent récompensés, p. 105 et suiv. Leur mission, p. 365 et suiv. Ce que signifient leurs vêtements, p. 364.

APPELS (DIVINS) : Comment Dieu nous appelle secrètement, tom. II, p. 325, 333 et 334. Combien il importe d'y répondre, p. 361.

ARCHE DE NOÉ : Figure du baptême, tom. I, p. 98.

ATHLÈTES : Comment ils instruisent les jeunes gens à la lutte, tom. I, p. 140.

ATTENDRE : On n'obtient rien dans le monde sans attendre, tom. I, p. 428. Il faut attendre d'aller au ciel pour être heureux, p. 429 et 430.

AUTEL : Pourquoi il doit être d'une seule pièce et doit être oint de baume, tom. III, p. 404.

AVARICE : Vraie idolâtrie, tom II, p. 20.

AVEUGLE-NÉ (L') : Tom. III, p. 1. Sa guérison et ses circonstances, p. 6, 7 et 8. Son nom est Sidoine; description de son malheureux état, p. 6. Grandeur et évidence de ce miracle, p. 13. Stupeur causée parmi les spectateurs, p. 16 et 17. Consternation des Pharisiens, p. 18 et 19. Victoire de Sidoine sur le respect humain devant le Sanhédrin, p. 20. Son admirable éloquence à défendre Jésus-Christ, p. 26. Excommunié du Sanhédrin, il entra dans l'Église, p. 25. Comment il reconnaît et adore le Fils de Dieu, p. 31.

B

BAPTÊME DE JÉSUS-CHRIST (LE) : Tom. I, p. 68. Magnificence avec laquelle David l'a prédit, p. 69. Combien le lieu où il fut accompli est vénéré, p. 73. Ce que c'était que le baptême de pénitence conféré par saint Jean-Baptiste, p. 74 et 75. Jésus-Christ n'en avait pas besoin, p. 73. Il a cependant voulu s'y soumettre, non pour lui, mais pour nous, *ibid.*; ayant assumé sur lui nos péchés, il était juste qu'il les expiât, p. 74. C'est à quoi il s'engage solennellement en se faisant baptiser, p. 73. Il souffre pour nous; il nous transmet sa justice et lave nos fautes, p. 76. Spectacle ravissant, le saint Fils de Dieu baptisé par l'homme, comme pécheur, p. 77. Miracles arrivés à ce baptême, p. 79. Jésus-Christ est merveilleusement glorifié pendant qu'il s'humilie, p. 80. Il est proclamé par son divin Père lui-même son Fils consubstantiel, p. 84.

BAPTÊME (LE SACREMENT DU) est institué par Jésus-Christ au moment où il est baptisé, p. 85. Comme il destina l'eau pour matière, p. 86. L'invocation de la Sainte Trinité comme forme, p. 89. Effets de notre baptême représentés sensiblement dans celui de Jésus-Christ, p. 90. Par le

baptême, Jésus-Christ a établi sa descendance spirituelle et formé son peuple, p. 95. Il répare tous les dommages d'Adam, *ibid.* Emblèmes splendides de ce sacrement : l'esprit du Seigneur sur les eaux primitives, p. 96. L'arche de Noé, p. 98. Le passage de l'Eritrée, p. 100 ; le passage du Jourdain, *ibid.* Naaman le Syrien, p. 103. Par le baptême, nous nous revêtons de Jésus-Christ, p. 105. Nous devenons une même chose avec lui, *ibid.* Comme le péché originel se contracte par la génération charnelle d'Adam pécheur, ainsi la grâce est donnée par la génération spirituelle du baptême, tom. III, p. 466. En recevant le baptême, nous retraçons encore la mortelle sépulture de Jésus-Christ, tom. III, p. 418 et 419. Ce qu'est devenu le baptême chez certains peuples protestants, tom. II, p. 350.

BEAUTÉ : Don innocent de Dieu qui fait beaucoup de coupables, tom. II, p, 55.

BÉNÉDICTION donnée par les prédicateurs; son origine, tom. III, p. 538.

BIBLES répandues par les protestants sans succès, tom. II, p. 308.

BIEN (TOUT) se trouve en Dieu, tom. I, p. 373 et 402.

BIENS (TERRESTRES) : Les pécheurs les reçoivent du démon, comme les justes de Dieu, tom. I, p. 166. Folie de les acquérir aux dépens de l'âme, p. 167 et suiv. Que de peines ils coûtent à gagner, p. 169. L'amour désordonné des biens, ou la cupidité est une véritable idolâtrie, p. 168. Effets qu'elle produit dans les ecclésiastiques, *ibid.* C'est une vraie hydropisie de l'âme, tom. II, p. 21 et suiv.

BŒUF (ET ANE) : Figures des deux peuples Juif et Gentil, tom. II, p. 17. Pourquoi le Seigneur parla aux Pharisiens de ces animaux, tom. II, p. 19.

BONAPARTE : Sa persécution contre l'Église, tom. II, p. 249 et suiv. Sa chute, p. 253 et suiv.

BRUTES (LES), sans instruction, par le seul instinct, connaissent leurs besoins et les moyens de se conserver, tom. III, p. 279.

C

CALVIN : Son blasphème en qualifiant de superstition la vénération et l'attouchement des habits du Sauveur par Véronique, tom. II, p. 377. Il admet le purgatoire, tom III, p. 234.

CANANÉENNE (LA) : Tom. I, p. 247. Sa patrie; elle l'abandonne, et par là elle trouve Jésus-Christ, p. 251. Figure de l'Église gentile qui

abandonne les superstitions païennes, p. 252 Sa prière sublime, *ibid.* Jésus-Christ semble la dédaigner, mais pour la glorifier, p. 256. Sa constance à suivre Jésus-Christ en pleurant, p. 259. Elle a figuré l'Église qui court après Jésus-Christ, *ibid.* Explication de ces paroles : *Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues d'Israel*, p. 262. Comment, malgré cela, il est vrai que Jésus-Christ est venu pour tous, *ibid.* Nouvelle insistance de la Cananéenne, p.263. Jésus-Christ l'appelle chienne, p. 265. Sa patience en s'entendant traiter ainsi, p. 267. Sa profonde humilité en se reconnaissant elle-même comme une chienne, *ibid.* Belles interprétations des Pères des paroles de la Cananéenne, p. 268. Elle se montre orateur et philosophe sublime, p. 269 ; violente avec Dieu, p. 271. Paroles très-douces avec lesquelles Jésus-Christ l'exauça, et leur explication, p. 275.

CANANÉENS : Quels peuples c'étaient, tom. I, p. 250.

CAPHARNAUM : Ville de la Galilée; pourquoi elle est nommée *cité* de Jésus-Christ, tom. I, p. 35 et suiv.

CATÉCHUMÈNES : Pourquoi on leur célait le mystère eucharistique, tom. III, p. 137.

CATHOLIQUE : Catholicité, voy. *Église, ses caractères.*

CATHOLIQUES (PEUPLES) : Pourquoi tous ont une grande dévotion au très-saint Sacrement, à la sainte Vierge et aux âmes du purgatoire, tom. III, p. 240 et suiv. Ces dévotions leur sont suggérées par le Saint-Esprit, *ibid.* Le mépris n'en est suggéré que par le démon, *ibid.* Eux seuls abondent de tous les secours du Saint-Esprit par la prédication de l'Église, par ses sacrements, tom. II, p. 303 et suiv.; par le zèle de seministres, *ibid.* Tableau des hérétiques et des mauvais catholiques, p. 321 et suiv. Nous, catholiques, nous sommes les vrais héritiers de l'esprit des apôtres, en croyant à l'Eucharistie, tom. III, p. 86 et suiv Preuve certaine que nous sommes instruits de Dieu, p. 88 et suiv. Les mauvais catholiques, qui outragent l'Eucharistie, sont les imitateurs du traître Judas, P. 93 et suiv.

CÉCITÉ (DU CORPS) : Figure de celle de l'âme, tom. III, p. 32 et 33.

CÉCITÉ (DE L'ESPRIT) : Les humbles en guérissent, tom. III, p. 37. Les hérétiques en sont frappés, à cause de leur orgueil, et ce châtiment devient ainsi un nouveau péché pour eux. Les mauvais catholiques en sont frappés pour leur ignorance présomptueuse, *ibid.* Misère de leur foi expirante, *ibid.*

CÉLIBAT (ECCLÉSIASTIQUE) est conforme au goût de Jésus-Christ et à l'esprit de l'Évangile, tom. II, p. 59; reconnu nécessaire par la loi

mosaïque et par l'accord de toutes les nations, p. 60. Grand crime de l'hérésie qui l'a aboli, p. 61.

CENTURION (LE) : Tom. I, p. 32. Ce qu'il était, p. 35. Il figura la conversion des Gentils, p. 34. Il n'ose, par humilité, se présenter à Jésus-Christ, p. 36. Il a Jésus-Christ dans son cœur, tout en se reconnaissant indigne de le recevoir chez lui, p. 37 et 38. Explication de ses paroles : *Seigneur, je ne suis pas digne*, p. 47 et suiv. Ses idées claires sur la religion et sur Jésus-Christ, p. 45 et suiv. Son mérite, sa foi, *ibid.* Il a fourni à l'Église le langage à tenir quand les fidèles communient, et comment l'Eglise l'en a récompensé, p. 51 et 52. Modèle de la milice chrétienne, p. 53. Guérison de son serviteur, miracle incontestable, p. 416.

CHAIR (TENTATION DE LA) : Comment on la vainc, tom. I, p. 152. Les passions charnelles empêchent la lumière de Dieu ; chair qui ne sert de rien ; ce que cela signifie, tom. III, p. 55.

CHAMEAU qui passe à travers une aiguille. Prodige opéré dans Zachée, tom. II, p. 8.

CHARITÉ (ENVERS LE PROCHAIN) est la plus belle disposition pour recevoir les grâces de Dieu, tom. I, p. 41. L'homme de charité s'annonce comme fils de Dieu ; l'homme dur, comme enfant du démon, p. 145.

CHEF (UN) était absolument nécessaire à l'Église, afin d'y maintenir l'unité du corps, tom. II, p. 200 et suiv.

CHRETIEN (VRAI) : Ce qu'il est, tom. II, p. 389. Il suit toujours Jésus-Christ et il le touche par sa foi, *ibid.*

CHRÉTIENS (MAUVAIS) : Le monde en est plein ; tableau de leur vie, tom. II, p. 389, 390 et 391.

CHRISTIANISME : Tout tend en lui à élever l'homme à la ressemblance de Dieu, tom. I, p. 401. A l'égal de Jésus-Christ, il est le salut des bons et l'achoppement des mauvais, tom. III, p. 40. Sentiments opposés qu'il trouve chez les hommes, *ibid.* Il est *la vraie religion naturelle.* Quel est son esprit, son but, p. 260.

CIEL (OUVERT SUR JÉSUS-CHRIST BAPTISÉ) : Ce qu'il signifie, tom. I, p. 79 et suiv.

CLERGÉ : Les séculiers lui attribuent souvent des désordres qui sont l'effet du peu de foi chez le peuple, tom I, p. 8.

COLOMBE (DE NOÉ) : Figure de celle qui se posa sur Jésus-Christ à son baptême, tom. I, p. 81 et suiv.

CONCILE (DE TRENTE) : Sa belle doctrine sur le purgatoire est toute

vérité, tom. III, p. 253. Sa doctrine sur la communion fréquente, p. 333.

CONCUPISCENCE (LA) : Figurée par la cruche d'eau de la Samaritaine, tom. II, p. 352.

CONFESSION (LA) : Tom. III, p. 245. Doctrine des hérétiques modernes qui en nient la nécessité, réfutée par la Madeleine, p. 248; par saint Augustin, *ibid.*; par le Concile de Trente, p. 249. Bonté de Dieu en la rendant facile, p. 250. Pourquoi le ministre n'est pas un ange, mais un homme, p. 251. Le prêtre absout par l'autorité de Jésus-Christ, et c'est Jésus-Christ qui absout par lui, p. 253. Efficacité de la confession; changement étonnant qu'elle opère, p. 255. Le sens commun des hommes a toujours reconnu, dans la confession spontanée des fautes, un mérite qui les expie, p. 260. La confusion qu'on y éprouve est glorieuse à Dieu, utile à l'homme, p. 257. Exemple de la Madeleine, *ibid.* Heureux celui qui surmonte sa première répugnance à confesser ses fautes, *ibid.* La confession est une pratique conforme à la nature humaine, p. 250. Elle est à l'âme ce que la médecine est au corps, p. 261. Une grande paix de cœur en est le fruit, p. 263. Dieu seul pouvait la révéler et l'imposer comme loi à l'homme, p. 265. Elle est un frein pour le vice et un stimulant pour la vertu, p. 266. L'esprit de pénitence fait passer dans le pécheur la haine de Dieu contre le péché, p. 269. Pécheurs qui, après s'être confessés, ne pensent plus à leurs péchés, p. 269. Saül et David se confessent dans les mêmes termes, mais n'en retirent pas le même fruit, p. 270. Le repentir sincère, condition essentielle d'une bonne confession, p. 272.

CONSCIENCE (ENDURCIE) : Figurée par le cercueil du jeune homme de Naïm, tom. II, p. 421.

CONVERSION (DE L'AME) : Danger de la différer, p. 127. Si elle a lieu promptement, elle s'exécute aisément, *ibid.*, p. 500 et suiv. La conversion des âmes est la nourriture propre à Jésus-Christ, p. 357-364.

CONVERSION (DU MONDE) est le plus grand des miracles, tom. II, p. 198. La persuasion seule, selon l'ordre de Jésus-Christ, a été mise en usage à cet effet, p. 229.

CORPORAL : Pourquoi il doit être de lin, tom. II, p. 406.

CORPS (HUMAIN) est le lit de l'âme, figuré par la ville de Naïm, tom. II, p. 420. Dieu, en le créant, lui donna une sorte d'incorruptibilité, afin de le rendre *matière* convenable à sa forme, soit à l'âme incorruptible, tom III, p. 488. Dévoré ou brûlé, il ne se détruit jamais entièrement, p. 513 et suiv.

COUPOLE (DE SAINT-PIERRE) : Sa magnificence, et mystère qu'elle annonce par son inscription, tom. II, p. 268.

CŒUR (DE JÉSUS ET DE MARIE) : Tout amour pour les hommes, tom. I, p. 228.

COUSIN : Tout en se donnant pour le restaurateur de la philosophie, il en fait la plus amère censure ; tom. III, p. 325.

CRÉATION : Le démon lui-même confesse qu'elle s'est exécutée par une seule parole, tom. I, p. 142. Comment sa grandeur, sa magnificence sera connue au ciel, p. 390.

CRÉATURES : Leur multiplication en vertu d'une seule parole du Dieu Créateur, figure de la multiplication du corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie en vertu d'une parole du Dieu Créateur, tom. III, p. 67 et 68.

CROIRE : Ce que c'est, tom. I, p. 12.

CROIX : Figurée dans le sycomore de Zachée, tom. II, p. 13. Par elle et sur elle on voit Jésus-Christ, p. 14. C'est la croix qui donne aux justes le repos du sépulcre, tom. III, p. 424. Prière à la croix, p. 425 et suiv.

CULTE : Instruction de Jésus-Christ sur la spiritualité et l'universalité de son culte, tom. II, p. 347 et suiv.

D

DANIEL envoyé par Darius, roi de Perse, dans la fosse aux lions, figure des âmes justes envoyées de Dieu dans le purgatoire, tom. III, p. 225 et suiv.

DÉMON ou *le jeune homme possédé du démon :* Tom. I, p. 1. Le démon concourt souvent à produire le mal caduc ou l'épilepsie, p. 7. Pourquoi Jésus-Christ ne guérit pas de loin ce possédé, p. 10. Ce jeune homme, figure du genre humain possédé par le démon, p. 14 et suiv. Invasion de l'homme par le démon, l'une spirituelle, l'autre corporelle, p. 17. Comment les pécheurs sont obsédés, *ibid.* L'abus que le démon faisait du corps de ce jeune homme, figure des effets produits dans l'âme par le péché, p. 21 et suiv. Il les rend sourds à la voix de Dieu et muets à la prière, *ibid.* Il les excite à la colère, à la haine, à la volupté, p. 22 et 23. Comment on vainc le démon, p. 26 et 27.

DÉMON (TENTATEUR DE JÉSUS-CHRIST) ou *la tentation en général :*

Tom. I, p. 109. Jésus-Christ est tenté pour s'assimiler à nous, p. 110. Il n'est pas indigne de l'Homme-Dieu d'avoir été tenté par le démon, *ibid.* Cette tentation fut un grand miracle, p. 111. Droits funestes que le démon avait acquis sur l'homme par le péché, p. 112. Ce qu'il fallait pour l'en dépouiller, *ibid.* C'est ce que fait le Sauveur en consentant à être tenté dans le désert, p. 114. Signification du mot *diabolus;* comme il convient à Lucifer, p. 115. Le Seigneur se soumit volontairement à la tentation, p. 116. Pourquoi cette tentation arriva dans le désert, *ibid.* Pourquoi le Seigneur s'y dispose par un jeûne de quarante jours, p. 117 et suiv. Dans cette lutte, c'est l'homme et non Dieu qui surmonte le démon, p. 118. Prophétie de Job sur le *dragon* pris à l'hameçon, p. 125. Nous avons tous triomphé du démon en Jésus-Christ, p. 126. En quoi consiste cette victoire, p. 127 et suiv. Celui qui s'expose volontairement à la tentation y succombe, p. 135. Nous nous forgeons mille tentations à nous-mêmes, p. 135 et 136. Les personnes les plus édifiantes sont moins tentées par les ministres de Satan, *ibid.* Les personnes libres y sont plus exposées, p. 136. Quel est le bouclier puissant contre les tentations, p. 137.

DÉMON (COMMENT IL TENTA JÉSUS-CHRIST) ou *la Tentation en particulier:* Tom. I, p. 139. Nul ne peut éviter toutes les tentations, *ibid.* Jésus-Christ nous a appris le moyen de les surmonter, p. 140. Il n'est pas de tentation invincible, p. 141. Le démon avait une idée confuse de la divinité de Jésus-Christ, p. 142. Il se fait théologien, et il prêche la transsubstantiation, p. 143 et suiv. Sa cruauté envers ses victimes, p. 145. Il n'est pas incroyable que Jésus-Christ se soit laissé toucher par le démon, puisqu'il s'est laissé prendre par ses ennemis, p. 154. Stupidité du démon en proposant à Jésus-Christ de se précipiter de lui-même, lui qui était venu relever les tombés, p. 155 et suiv. Il est un mauvais interprète de l'Écriture, p. 157 et 158. Il se découvre lui-même comme l'auteur de toute ruine, p. 159 et 160. Son ambition sacrilége à prétendre que Jésus-Christ l'adore, p. 163 et suiv. Il ne peut nous tenter chaque fois qu'il le veut, mais simplement quand Dieu le lui permet, p. 174.

DÉPOSITION DE LA CROIX (LA) : Tom. III, p. 382. Comme Jésus-Christ avait été abandonné vivant dans le jardin, ainsi il fut abandonné mort sur le calvaire par ses disciples, p. 389. Mais cet abandon tourne à la gloire de Jésus-Christ, p. 392. Ce qu'était Joseph d'Arimathie, sa vertu, l'éloge qu'en fait l'Évangile, p. 388. Son courage à se

rendre près de Pilate; comment il consent à partager son ministère avec Nicodème, p. 389 et suiv. Qui était Nicodème, p. 391. Desseins de Dieu en voulant que ces deux personnages déposassent Jésus de la croix, *ibid.* Avec quelle piété ils font cette déposition, p. 393 et suiv. Zèle des âmes aimantes à toucher le corps de Jésus-Christ, p. 394 et suiv. Manière dont le corps est enseveli, voy. *Sépulture.*

DÉSERT : Figure du siècle présent; les catholiques seuls y abondent de tout, tom. II, p. 367.

DÉSIR (LE) est une prière pour le cœur de Dieu, tom. II, p. 9, 25 et suiv.

DIEU : Ce qu'il est, tom. I, p. 405 et suiv. De combien de manières diverses Dieu est dans les créatures, tom. II, p. 79 et suiv. Dieu est pour l'homme un bien absolument nécessaire, tom. III, p. 277 et suiv.

DIGNITÉS, biens; les acquérir par le péché, c'est les recevoir du démon, tom. I, p. 132.

DOCTEURS (DE L'ÉGLISE) : Figurés dans les serviteurs de Cana, tom. I, p. 234.

DOCTRINE (CATHOLIQUE) : Seul arbre planté de Dieu, tom. II, p. 214 et 215.

DORMIR : Pourquoi Jésus-Christ dit de la fille de Jaïre, comme de Lazare, qu'elle dormait, tom. II, p. 400. De là vient le nom *dormant* donné aux chrétiens morts, p. 401. — Voir la note de la page 400.

E

ÉCLAIRCISSEMENT sur l'identité de nos corps ressuscités, tom. III, p. 509 et suiv.

EFFETS (DE L'ABSOLUTION) : Tom. I, p. 23.

ÉGLISE (L') n'est pas une école de sophistes, mais une famille de croyants, tom. III, p. 146. C'est la cité prophétique dont le nom est *Dieu-avec-elle*, p. 318. Excellence de sa constitution, tom. II, p. 198. Explication du mystère qui nous la donne pour Mère, p. 425 et suiv. Figurée par la femme qui persuada Naaman de se laver dans le Jourdain, tom. I, p. 104; par la veuve de Naïm, tom. II, p. 424 et 425. Prières qu'elle fait à la mort des fidèles, tom. I, p. 177.

ÉGLISE (CARACTÈRES DE L') : 1° *Unité :* Jésus-Christ lui a donné lui-même ce caractère d'une manière sensible, tom. II, p. 142. Hors d'elle, on ne trouve nulle part l'unité, p. 143. Elle est seule la barque de

Pierre, p. 148. L'Église grecque, l'Église latine, les Églises catholiques répandues dans le monde, n'en forment qu'une seule, et pourquoi, p. 146, 147 et 181. — 2° *Sainteté :* Ce caractère lui a été donné également par Jésus-Christ, p. 173. L'Église catholique seule est unie au nom du Sauveur, p. 176 et suiv. — 3° *Catholicité :* Jésus-Christ a donné ce caractère à son Église par deux miracles, p. 181 et suiv. Il ne convient qu'à l'Église romaine et forme sa nature, *ibid.* Elle seule est partout, p. 182 et suiv.— 4° *Apostolicité :* Quand Jésus-Christ donna-t-il, par le fait, ce caractère à son Église, p. 185 et suiv., p. 204 et 205.

ÉGLISE (STABILITÉ ET DURÉE DE L') : Les tempêtes des persécutions fortifient l'Église, tom. II, p. 224 et suiv.; voir aussi la p. 238. Combattue en vain dès sa naissance par les Juifs, p. 239 et 240; par les empereurs idolâtres, p. 242 et suiv.; par les hérétiques, p. 246 et suiv.; par la moderne incrédulité, p. 249 et suiv. Seule, elle n'a rien perdu dans la dernière persécution de l'impiété; elle est redevenue ce qu'elle était, p. 252, 253 et suiv. Sa monarchie seule s'est relevée plus forte après ces derniers assauts, p. 254. Trois arguments qui prouvent que Dieu maintient l'Église catholique et qu'elle seule est divine : 1° parce qu'elle est seule l'œuvre que n'ont pu détruire les efforts réunis des hommes et des démons, p. 357 et suiv.; 2° parce qu'elle est la seule institution qui ne vieillisse et ne meure point, p. 259; 3° parce qu'elle est seule l'œuvre stable par elle-même, p. 263 et suiv. Elle n'a point besoin de la protection des hommes pour subsister, p. 264. Elle seule se suffit, p. 265. Son passé répond de son avenir, quoiqu'éprouvée par mille tentations, comme Jésus-Christ, p. 266 et suiv. Combien le catholique doit s'estimer heureux de lui appartenir, p. 269.

ÉGLISES SÉPARÉES : Leur unité n'est qu'une apparence et un voile pour cacher leurs divisions et leurs discordes, tom. II, p. 176 et suiv. Elles ne sont pas la barque de Pierre, p. 164 et suiv. Leur enseignement est purement humain, p. 165. Ce sont des barques malheureuses, p. 166.

EMMAUS (LES DISCIPLES D') : Ils connurent Jésus-Christ par l'Eucharistie, tom. III, p. 311.

ÉRASME : Son beau témoignage en faveur de l'Eucharistie, tom. III, p. 145.

EUCHARISTIE (SUR L'): 1er disc. *La Révélation et la Promesse* tom. III, p. 39. Elle est principe de salut pour les vrais chrétiens, et signe de contradiction et de ruine pour les mauvais, p. 41. Paraphrase du discours où Notre-Seigneur révéla et promit ce grand sacrement,

p. 43. Six preuves contenues dans ce discours en faveur de la présence réelle, p. 74-84. Elle est plus précieuse que la manne, p. 45. Quelle foi elle exige, et l'humilité seule l'obtient, p. 49-76. Jésus-Christ promet avec serment de nous donner sa chair à manger, p. 50 et 52. Murmure des disciples indociles et des Juifs contre l'Eucharistie, condamné par le Seigneur, p. 53. Punition de leur orgueilleuse indocilité, p. 58. Comment le miracle de la multiplication des pains a été le sceau de l'Eucharistie, p. 63. Comment tous ceux qui communient mangent le corps identique du Seigneur, 65-69. La parole de l'homme, qui, identiquement la même, se multiplie et se répète dans l'esprit de ceux qui l'entendent, quel que soit leur nombre, figure de ce mystère, 69-72. Le dogme de l'Incarnation clairement distingué de celui de l'Eucharistie, p. 74. En elle on mange réellement la chair du Seigneur, p. 75-77. C'est précisément parce que Jésus-Christ est monté au ciel, qu'il es présent dans l'Eucharistie, p. 83. En croyant ce mystère, les catholiques sont vraiment les héritiers de l'esprit des Apôtres, p. 86. Les catholiques profanateurs de ce mystère, vrais Judas, p. 94. Pires que les hérétiques, comment ils sont punis dès ce monde, p. 95. Bonheur des âmes aimantes de Jésus-Christ dans ce sacrement, p. 96.

EUCHARISTIE (SUR L') : 2e disc. *L'institution*, tom. III, p. 97. Elle est le mystère des mystères, p. 98. Par elle s'accomplit littéralement la prophétie : *Que les desseins des impies, pour ôter Jésus-Christ du monde, seraient vains*, p. 99. Histoire de son institution, p. 100. Elle apprend que Jésus-Christ opéra un grand miracle dans cette circonstance, p. 102-120. Soutenir que Jésus-Christ parla alors en figure, c'est blasphémer, c'est dire que Jésus-Christ a plaisanté, p. 121. Bonté du Sauveur en faisant que la révélation et l'institution de ce sacrement aient été faites séparément, p. 104. La foi humble ne saurait douter qu'il contienne le corps de Jésus-Christ, p. 105. Paraphrase des paroles : *Prenez et mangez*, p. 107. *Transsubstantiation*, elle ne répugne point, p. 110. Elle est l'effet de la parole toute-puissante de Dieu, p. 111 et 112. A chaque instant il s'opère quelque chose de pareil dans la nature, p. 113. Dans l'homme même la nourriture se transsubstantie en chair, p. 114. Comment le corps du Seigneur se trouve entier dans une petite hostie, p. 115. Conciliation du témoignage des sens avec la foi concernant l'Eucharistie, p. 117. La cène eucharistique n'est une vraie représentation de la passion du Seigneur, qu'autant que son corps y est vraiment présent, p. 122. Jésus-Christ ne pouvait s'exprimer plus clai-

rement pour nous faire croire à la présence réelle, p. 125. Les hérétiques mêmes, sans le vouloir, avouent la même chose, p. 126. Si le corps du Seigneur n'était pas dans l'Eucharistie, il nous aurait trompé lui-même, p. 128. Il en serait de même de saint Paul et de tous les Évangélistes, p. 130. Preuves que la foi de l'Église concernant l'Eucharistie n'a jamais éprouvé aucune altération; qu'elle remonte jusqu'aux Apôtres, p. 133-141. Aucune vérité n'est mieux attestée par l'histoire et par la tradition, p. 134-139. On la donnait à emporter chez eux aux premiers chrétiens, et pourquoi, p. 137. On ne la révélait aux fidèles que longtemps après leur baptême, p. 138. Consentement unanime, même de Luther, de toutes les Églises anciennes schismatiques et hérétiques à admettre l'Eucharistie, p. 139 et 140. Danger à rechercher le *pourquoi* et le *comment*, quand il s'agit des mystères révélés de Dieu, p. 147. Cette curiosité est le produit de beaucoup d'orgueil et de peu de sens, p. 152.

EUCHARISTIE (SUR L') : 3e disc. *Le Sacrifice*, tom. III, p. 153. Melchisédech, figure de Jésus-Christ, *ibid.* Son offrande du pain et du du vin fut un véritable sacrifice, p. 155. Il prophétisa le sacrifice de l'autel, p. 157, qui pour cela est le plus ancien des sacrifices, p. 160. Ce que c'est que le sacrifice, *ibid.* Dieu lui-même instruisit les hommes à faire des sacrifices, p. 200. Il se fait sur l'autel une immolation véritable, p. 161 ; un vrai sacrifice, p. 162-178. Dans la cène, Jésus-Christ fit une effusion de sang mystique, mais vraie, p. 164 Il conclut vraiment le Nouveau Testament, p. 165. Pourquoi, avant de s'offrir en sacrifice sur la croix, voulut-il s'offrir en sacrifice par l'Eucharistie? Excellence et perfection de ce sacrifice, p. 168. Ce fut le même sacrifice que celui de la croix, p. 171. C'est pourquoi il institua alors un sacrifice nouveau, p. 172 ; un nouveau sacerdoce, p. 173. Il abolit tous les sacrifices anciens, p. 175. Il institua un sacrifice et un sacerdoce devant durer jusqu'à la fin du monde, p. 176. Pourquoi il choisit le pain et le vin comme matière de ce sacrifice nouveau, p. 177. En quoi il diffère de celui de la croix, p. 179. C'est un seul et même sacrifice, quoiqu'il s'en fasse beaucoup d'oblations, puisque c'est toujours la même et unique victime, p. 180. C'est un vrai *holocauste* ou *sacrifice de latrie*, p. 184. C'est un sacrifice *eucharistique* ou *d'actions de grâce*, p. 187. Il est encore *propitiatoire*, ou pour les péchés, p. 188; mais qui ne dispense pas du sacrement de pénitence, p. 189. Il est enfin *impétratoire*, puisqu'il obtient toutes les grâces, p. 199. Son extension et son excellence, p. 191. il punit les trois Églises militante, triomphante et souffrante, et il est le

symbole visible de l'unité de l'Église, p. 192. Nécessité du sacrifice reconnue par tous les peuples et même par le démon, p. 194. Nier la présence réelle est la même chose que nier tout sacrifice dans l'Église, et toute la religion, p. 193. Sacrifice *de la fleur de farine*, figure très-fidèle de celui de l'Eucharistie, p. 197. Absurdes conséquences qui résultent de la négation du sacrifice de l'autel, p. 199. Manière d'y assister avec profit, p. 203. Comment les prêtres doivent l'offrir, p. 205. L'Eucharistie conservée dans nos tabernacles, figurée par les *pains de proposition*, p. 207. Comment Jésus s'offre pour nous dans le silence des tabernacles, p. 209. Il est le trésor du temple, la gloire de l'Église, la défense du monde, p. 210. Obligation et avantage de l'y visiter souvent, p. 211.

EUCHARISTIE (SUR L'): 4e disc. *La Communion*, tom. III, p. 273. C'est un besoin de l'homme de s'identifier avec Dieu et par là d'en manger, p. 276, 277. Dès que les hommes eurent oublié Dieu, ils furent poussés par ce sentiment à se créer de faux dieux; de là l'idolâtrie, p. 280-283. Le Verbe éternel, en créant l'homme, lui avait préparé le moyen de satisfaire ce besoin, p. 288. Il renouvela cette miséricorde même après le péché, p. 289-292; et d'une manière solennelle dans l'antique alliance, p. 293, 294. Mais, dans la nouvelle alliance, il devait cependant préparer et offrir un moyen pareil d'une manière plus réelle et plus parfaite, p. 295 Pour cela, il ne suffisait pas de s'être incarné et d'être demeuré avec l'Église au moyen de sa doctrine et de son assistance, p. 296; il fallait qu'il y demeurât même *corporellement :* c'est ce qu'il a fait dans l'Eucharistie, p. 297. En elle les mystères de son Incarnation et de sa naissance se renouvellent incessamment, p. 298. Union intime de Jésus-Christ avec nous par la communion, admirée et expliquée par les Pères, p. 300. La communion est l'incarnation rendue personnelle à chaque chrétien, p. 302, 303. Elle est le signe et le complément de la réconciliation parfaite du chrétien avec Dieu; explication des paroles : *Mangez et buvez-en tous*, p. 304-308. Elle met le sceau à la confiance, au pardon obtenu par l'absolution, p. 309. Par elle, le Verbe incarné habite en l'homme, plein de *vérité* qui l'éclaire, p. 310. Les disciples d'Emmaüs, p. 311. Comment l'Eucharistie instruit, p. 312. Combien de lumières de foi les fidèles reçoivent de la communion, p. 313. Elle maintient les mystères du Rédempteur toujours vivants, p. 314. Le Verbe incarné habite bien davantage par elle, plein de grâce qui sanctifie l'homme, quand il communie p. 313. Beauté intérieure des âmes qui communient souvent avec les dis-

positions requises, p. 316. Sentiments sublimes et langage ineffable inspirés par la communion, p. 317. Elle procure au chrétien toute force, toute consolation, p. 318, 319. Elle place l'homme dans son état naturel, et contente son désir de s'unir entièrement à Dieu, p. 322. Les hérétiques, qui nient l'Eucharistie, sont sans Dieu en ce monde, et par là toujours inquiets, p. 325. Sans l'Église catholique, ils retomberaient dans l'idolâtrie, et ils y sont inclinés, p. 324. Ce qu'ils font pour suppléer au défaut de l'union avec le vrai Dieu : plusieurs se font un Dieu des choses créées, p. 325. Quelques sectes (les Piétistes, les Quakers recourent à des communications directes avec Dieu et ressentent des hallucinations diaboliques qui les confirment dans leurs erreurs, *ibid*. Les rationalistes, ne pouvant trouver Dieu avec l'homme, ont fini par faire un Dieu de l'homme et de tout l'univers, p. 326. Si Jésus-Christ n'eût pas institué l'Eucharistie, nul n'eût jamais pu imaginer que, par ce mystère seul, l'homme peut satisfaire au besoin d'avoir Dieu en soi et avec soi, p. 328. Maintenant qu'elle est instituée, on en comprend la nécessité et les relations intimes qu'elle a avec la nature humaine, et comment elle est la perfection de la religion, p. 329.

ÉVANGÉLISTES (LES) : Historiens très-nobles de Jésus-Christ; leur sincérité et leur modestie à raconter les gloires des autres apôtres et leurs humiliations, tom. I, p. 326.

F

FÉLICITÉ : Il faut la chercher en haut, tom. I, p. 370. Les saints commencent à la posséder sur cette terre, p. 371, 372; beaucoup plus au ciel, *ibid*. En quoi elle consiste, p. 373, 376 et suiv.

FÊTES (JOURS DE) : Belle manière de les sanctifier, tom. II, p. 12. Jésus-Christ les célébrait avec le peuple, tom. I, p. 347.

FIAT prononcé par Marie, et son efficacité : ce fut une sorte de parole sacramentelle, tom. II, p. 100 et 101.

FILS (DES HOMMES): Ils naissent souvent défectueux, pour les péchés de leurs parents, tom. III, p. 10. Pourquoi il y en a qui sont appelés *fils de la résurrection*, tom. III, p. 473.

FOI (LA) est l'effet de la prière, tom. I, p. 12. C'est la condition, nécessaire pour se convertir, p. 26, 27. Quel est le privilège du désir sincère, de la foi humble, p. 46. Nécessité d'y joindre les œuvres,

tom. III, p. 27. Combien elle est languissante chez les catholiques ignorants et présomptueux, p. 36. Comment ils peuvent la ranimer, p. 38. C'est la première des bonnes œuvres, p. 44. C'est un don de Dieu qui n'est refusé qu'à l'orgueil, p. 48. Danger de celui qui ne veut croire que ce qu'il comprend, p. 57.

G

GÉNÉALOGIE (DE JÉSUS-CHRIST) : Selon saint Luc; preuve de l'unité de la religion, tom. II, p. 204, 205.

GENTILS (PEUPLES) : Leur conversion prédite par Isaïe, tom. I, p. 218; accomplie en figure dans la guérison du serviteur du Centurion, p. 53. Prédilection de Jésus-Christ pour eux, p. 55. Leur conversion prédite par Jésus-Christ, p. 58 et 221. Ils n'avaient point le vin de la vérité et de la grâce, p. 225 et 226.

GIBBON (PROTESTANT) : Apologiste de l'idolâtrie, tom. III, p. 432-436.

GRACE (LA) est la première à nous appeler; en quoi consiste son mystère, tom. II, p. 331, 333, 334. Comment l'homme l'accueille ordinairement, *ibid.* Comment elle insiste, p. 335. Comment elle change le cœur et éclaire l'esprit, p. 335 et 336. Combien elle est justement comparée à l'eau, p. 337 et 338. C'est une source jaillissante, p. 339. Sa belle action sur les âmes, *ibid.*

GRACES (DE TOUTES SORTES) : Se demandent au sacrifice de la messe, tom. III, p. 190.

GRANDEUR MONDAINE : Jésus-Christ n'y met aucun prix, tom. I, p. 42.

GUÉRISONS (CORPORELLES) : Figures de celles des âmes, tom. I, p. 496.

H

HABITUDE (DE PÉCHÉ) : Comment elle se forme, et malheur de celui qui en est infecté, tom. II, p. 491 et suiv. Difficulté de s'en corriger, p. 493. Elle conduit au désespoir, *ibid.* Les habitudinaires sont figurés par Lazare fétide et puant, p. 496. Ils ne doivent pas désespérer, *ibid.* Jésus-Christ en a compassion, *ibid.* Madeleine, exemple de conversion de ces pécheurs, p. 497 et suiv. Ce qu'ils doivent faire pour se corriger, p. 498.

HEMORRHOISSE (L') : Tom. II, p. 364. Son nom, sa patrie, p. 368

et 369. Considérée comme immonde par la loi, elle habitait à la campagne : son infirmité désespérée, p. 370 et 171. Comment elle entend obtenir sa guérison de Jésus-Christ, *ibid.* Sa profonde humilité, *ibid.*; Sa foi héroïque, p. 372 ; sa guérison instantanée, p. 373. Beauté de ce miracle, p. 374. Elle fut la maîtresse des Juifs et des Apôtres eux-mêmes, *ibid.*, p. 375. Elle devient la fille affectueuse de Jésus-Christ, p. 381 et 382. Comment Jésus-Christ récompensa sa piété quand elle lui essuya le visage avec son voile, *ibid.* Sa vie après sa guérison, figure de l'Église des Gentils, p. 386 et 387.

HÉRÉSIARQUES : Ils ont appris du démon à interpréter faussement les Écritures, tom. I, p, 160. Ils travaillent dans cette nuit où personne ne peut se sauver, tom. II, p. 193 et suiv. Le démon seul les a inspirés dans la négation du purgatoire, tom. III, p. 235. Ils sont absurdes et téméraires, p. 236. Leur délire infernal à se placer au-dessus de l'Église, p. 237. Ils sont cruels, 239. En niant le purgatoire, ils ont détruit la morale évangélique, p. 244. Ils ont en commun, avec les premiers disciples apostats, d'avoir nié les mystères les plus consolants, p. 253.

HÉRÉSIE : Misère des peuples qui la professent ; ils n'ont pas de vin, mais du vinaigre, tom. I, p. 236 et suiv. Elle a été conséquente en abolissant le célibat ecclésiastique, tom. II, p. 60 et suiv. Ses doctrines sont des plantes qu'il faut détruire, p. 131 et 132. Elle ne peut jamais persuader à d'autres les vérités qu'elle retient, p. 154 et 155. Elle a donné un ébranlement terrible à la morale par l'abolition de la confession, tom. III, p. 266. Elle doit nécessairement être cruelle, p. 241.

HÉRÉTIQUES (LES) judaïsent, tom. II, p. 131. Ils ont, comme les Juifs, un voile sur les yeux qui les empêche d'entendre le Nouveau Testament, *ibid.* Leurs divisions et leurs discordes, p. 143 et 144. Ils n'ont qu'une unité apparente et politique, *ibid.* Vrais enfants prodigues, ils ont dissipé le patrimoine de la vérité qu'ils avaient emporté à leur sortie de l'Église, p. 29. Ils n'ont plus la foi des Apôtres, p. 211. Ils nient que l'apostolicité soit un des caractères de l'Église, p. 212. La guerre qu'ils ont faite à l'Eglise, plus terrible que celle des empereurs, p. 240. Les erreurs avec lesquelles ils l'ont combattue, p. 245. Leurs attaques lui ont été très-utiles, p. 249. Leur négation du ministère ecclésiastique condamnée par Jésus-Christ, p. 299, 300, 302 et 305. Le peuple qui leur est soumis, est toujours à jeûn, p. 305. Ils ne sauraient nourrir le peuple du pain et du poisson miraculeux, puisqu'ils n'en ont pas pour eux-mêmes, p. 307. Ils expliquent le Nouveau Testa-

ment, comme les Juifs expliquaient l'Ancien, *ibid.* Ces peuples sont toujours faméliques, p. 308 et 310. Le peuple est abandonné à lui-même dans les choses du salut, *ibid.* Ils condamnent le culte des reliques des Saints et ils honorent celles des scélérats, p. 377. Ils sont ces foules qui affligent et fatiguent Jésus-Christ sans le toucher, p. 391. Ils ne sont jamais tranquilles sur leur croyance, tom. III, p. 521 et 533.

HÉRÉTIQUES (SACRAMENTAIRES) : Ils sont héritiers de l'esprit d'orgueil des premiers disciples qui firent schisme avec Jésus-Christ, tom. III, p. 72 et 73. Leurs erreurs et leur extravagance concernant l'Eucharistie, p. 74. Leur aveuglement à soutenir que les paroles avec lesquelles Jésus-Christ révéla ce mystère, doivent être entendues dans un sens figuré, p. 77 et 83. Ils répètent journellement les blasphèmes des Juifs contre ce sacrement, p. 86. Ils sont les descendants de Judas qui, le premier, nia ce sacrement, p. 88. Preuve certaine qu'ils n'ont ni la foi ni l'instruction de Dieu, p. 90 et 91. Ils se sont séparés de l'Église pour ne pas croire à l'Eucharistie, p. 110. En niant la présence réelle, ils sont en contradiction avec l'Ecriture, p. 125 Tout en rejetant la tradition, pour tout le reste, ils fabriquent une tradition selon leur caprice et contraire à la lettre de l'Écriture, pour nier l'Eucharistie, p. 132. Leur assertion que l'Église est tombée dans l'erreur relativement à l'Eucharistie, gratuite, impudente, absurde, p. 133 et 141. Leur langage sur la doctrine à substituer à celle de l'Église, p. 142. Dans leur erreur, ils sont d'une mauvaise foi manifeste, p. 143. Ils seront inexcusables au tribunal de Jésus-Christ, p. 144. Terrible jugement qui les attend, p. 146. En niant la présence réelle, ils nient tout sacrifice dans l'Église, ils se montrent plus absurdes que les païens et le démon même, p. 194. Ils font descendre la religion chrétienne au-dessous de la juive, p. 175. En niant le culte, ils ont sapé la base du dogme et de la morale chrétienne, p. 202. En niant la présence réelle, ils n'ont point Dieu présent avec eux; de là leur inquiétude perpétuelle, p. 323.

HYDROPIQUE (L') : Tom. II, p. 1. Miséricordes de Jésus-Christ en appelant les Juifs par toutes les voies, p. 2 et 3. Motifs de piété qui portent Jésus-Christ à accepter l'invitation à dîner faite par les méchants pharisiens, p. 4. Tous ces dîners de Jésus-Christ finissaient par de grandes conversions, p. 8 et 9. Maintien qu'il observait dans des circonstances pareilles, *ibid.* Les ecclésiastiques doivent particulièrement l'imiter, *ibid.* Demande par où il réduit au silence l'astuce des pharisiens, p. 11 et 12. Il guérit l'hydropique, *ibid.* Discours plein de sagesse

dont il accompagne cette guérison miraculeuse, p. 13 et 14. Les pharisiens étaient de vrais hydropiques en leur âme, p. 17 et 18. Les avares et les ecclésiastiques ambitieux sont aussi de vrais hydropiques, p. 20. Comment ils peuvent guérir, p. 22 et 23.

I

IDOLATRIE : Quand elle commença à se répandre dans le monde, tom. II, p. 383. Une de ses causes, c'est l'instinct qu'a l'homme d'avoir Dieu toujours avec lui, tom. III, p. 280, 281. Pourquoi les hérétiques, inclinés à l'idolâtrie, n'y tombent pas, p. 323 et 324.

J

JACOB : Fontaine de Jacob, tom. II, p 331.

JAÏRE (FILLE DE) : Tom. II, p. 396. Qui il était, p. 397. Manière imparfaite dont il pria Jésus-Christ, p. 397, 398. Cri de Jésus-Christ, cri d'amour, p. 396. Circonstances du miracle de la résurrection de la jeune fille, p. 399, 400, 401 et 402. Jaïre, figure de Moïse ; sa fille, figure de la Synagogue, p. 403, 404. La troupe des joueurs d'instruments qui entourent la défunte, figure des Juifs incrédules et des rabbins qui célèbrent la Synagogue, laquelle enfin sera aussi rappelée par Jésus-Christ, p. 407 et 408. La mort de la jeune fille, nommée *sommeil*, est la figure de la mort des justes et de leur réveil au sein de Dieu, p. 409, 410 et suiv.

JEAN (ÉVANGILE DE SAINT) : On a tort de lui reprocher de n'avoir point parlé de l'institution de l'Eucharistie, tom. III, p. 42.

JÉRUSALEM (CÉLESTE) : (voir paradis et entrée de Jésus-Christ en Jérusalem) cité de : Pourquoi, même après avoir mis à mort le Messie, elle est encore nommée la cité sainte, tom. III, p. 479.

JÉSUS-CHRIST (VRAI DIEU). Il se révèle lui-même au démon, mais de façon qu'il ne le reconnaisse pas, tom. I, p. 144 et suivantes. Il en fait de même pour les Juifs, tandis qu'il se manifeste clairement à la Samaritaine, et pourquoi, tom. II, p. 351 ; à sainte Marthe et aux disciples, p. 451 et 452 ; à l'aveugle-né, tom. II, p. 32. Apparu dans la faiblesse de l'homme, il n'en a pas moins toujours paru un Dieu, tom. II, p. 93, 94 et suivantes. Sa prière à haute voix et son cri à la résurrection de Lazare ; preuves de sa divinité, tom. II, p. 459 et suiv. Nécessité de

croire non-seulement à sa personne, mais encore à sa parole, tom. III, p. 47.

JÉSUS-CHRIST *vrai homme* et *Sauveur du monde* : En recevant le baptême, il se présente à son Père comme pécheur, tom. I, p. 74. Il contracte l'engagement de satisfaire pour le péché, p. 75. Il a fait passer en nous sa justice, p. 76. Il jeûne pour expier le péché de gourmandise d'Adam ; pour vaincre le démon par la faiblesse de l'homme, p. 77. Il est tenté de sensualité, de vaine gloire et d'avarice, parce qu'Adam fut tenté de ces trois manières, p. 121 et suiv. Pour pouvoir affirmer qu'il a enduré toute tentation, puisque toutes les tentations se rapportent à ces trois-là, p. 123 et 124. Il vainquit le démon en tout droit d'équité, *ibid.* Cette victoire remportée sur le démon est nôtre, p. 126. Il se laisse entraîner par le démon et par là il nous a mérité la grâce de lui résister, p. 155. En guérissant plus d'âmes que de corps, il se montre vrai rédempteur divin et céleste, p. 300-315; figuré par l'ange qui descendait dans la piscine, p. 290. Elisée figure les grâces par lesquelles Jésus-Christ ressuscite les âmes et les corps, tom. III, p. 459. Il est la résurrection des bons et la ruine des méchants, p. 40.

JÉSUS-CHRIST reconnu *Dieu et Sauveur* par le divin Père, tom. I, p. 69 ; par l'archange Gabriel, tom. I, p. 85 ; par le Centurion, p. 37, 38 et suiv.; par les disciples et par les commensaux de Cana, p. 197 et 198; par la Cananéenne, p. 251, 258 et suiv.; par le paralytique de la piscine, p. 310 et 312; par le lépreux, p. 440 et 441 ; par Zachée, tom. II; par l'hydropique, p. 22 et 23; par la femme adultère, p. 126 et 127; par saint Pierre, p. 126 et 137; par la troupe des barques, après la tempête apaisée, p. 235 ; par la Samaritaine et par les Samaritains, p. 338 et 339; par l'hémorrhoïsse, p. 370 et 371; par le peuple de Naïm, p. 418 et 419.

JÉSUS-CHRIST (*sa sagesse*) : Elle confond l'astuce infernale du tentateur dans le désert, tom. I, p. 121. Elle lit dans le cœur des pharisiens et en déconcerte les mauvais desseins, tom. II, p. 13, 14 et 15. Il écrit par terre les péchés des accusateurs de la femme adultère, p. 114 et 115. Réponse pleine de sagesse avec laquelle il confond leur astuce, p. 117 et 118. Il annonce de loin la mort de Lazare, tom. II, p. 447 et 448. Le discours magnifique où il annonce l'Eucharistie, tom III, p. 42 et 62.

JÉSUS-CHRIST (*sa puissance*) : Il chasse le démon et délivre le jeune obsédé, tom. I, p. 13 et 14. Chaque jour il renouvelle ce prodige

dans les pécheurs repentants, p. 16. Il guérit de loin le serviteur du Centurion, p. 56. Il change les eaux en vin sans les toucher, p. 195. Il guérit aussi de loin la fille de la Cananéenne, p. 273. Il guérit le paralytique d'une seule parole, p. 303 et 304. Il guérit le lépreux par un simple attouchement, p. 443, 444 et 445. Sa chair très-sainte était guérissante, p. 447, 448. Il rend la vue à l'aveugle-né, tom. III, p. 12 et 13. Il change le pain et le vin en son corps et en son sang, p. 101 Il change en un instant le cœur de tout un peuple et l'oblige à le reconnaître et à lui rendre hommage, p. 376. Comment il a triomphé du monde, p. 378. Il ressuscite par sa propre vertu, p. 440.

JÉSUS-CHRIST (*sa bonté*) : Son désir de souffrir pour les hommes, tom. I, p. 51. Il est tout amour pour nous et toujours prêt à nous recevoir, p. 244. Il s'offre d'aller en la maison du Centurion pour y guérir son serviteur, p. 36 et 37. Il a voulu être tenté pour s'assimiler à nous, p. 110, 111 et 121. Ses ressources amoureuses pour convertir les Juifs, p. 266. Pourquoi il diffère de nous exaucer, p. 267 et 268. Bonté avec laquelle il finit par exaucer et louer la Cananéenne, p. 273. Il désire la conversion de la Samaritaine en lui demandant à boire, p. 333. Suavité divine avec laquelle il lui offre le don de Dieu, tom. II, p. 335. Ce fut par un sentiment de miséricorde, qu'il obligea l'hémorrhoïsse à confesser hautement sa guérison, p. 378. Douceur infinie avec laquelle il la console, p. 380. Il frémit, il se trouble et il pleure par amour de l'homme, p. 454. Ses larmes sont la joie du monde, p. 455. Bonté avec laquelle il guérit l'aveugle-né, tom. III, p. 7.

JÉSUS-CHRIST (*ses titres divers*) : Notre aide et notre exemple dans la victoire des tentations, tom. I, p. 110. Vrai soleil des intelligences, p. 309; source de toute vie, p. 383; souverain prêtre, p. 468 ; vraie victime, tom. III, p. 11 ; vrai roi, qui a en lui-même le droit et la force de sa principauté, p. 377. Il est la résurrection et la vie, tom. II, p. 452.

JEUNE : Il doit être uni à la prière ; puissance de ces deux armes contre le démon; jeûne de 40 jours : par lui commence une ère nouvelle dans l'histoire sainte, tom. I, p. 117 et suivantes.

JONAS : Figure fidèle de Jésus-Christ, tom. III, p. 432 et 436.

JOSEPH (SAINT) *époux de Marie :* Tom. II, p. 29. Bienheureux, parce que, comme Marie, il écouta la grande parole ou le conseil de la virginité, p. 31. Seul il avait les qualités requises à l'époux de Marie, p. 34, 35. Il avait toutes les vertus des patriarches, *ibid.* Il était le plus saint de tous les hommes, p. 36. Semblable à Marie par la vertu comme il en était

le parent par la naissance, *ibid.*, p. 37. Il fut vierge avant comme après son mariage, p. 38. La virginité en fut la base, p. 39. Excellence de ce mariage, *ibid.*, p. 40. Mystère qui en fut la fin, *ibid.* et 41. Fonctions de Joseph, époux visible, et de l'Esprit-Saint époux invisible, *ibid.* En la voyant enceinte, il ne suspecta point la pudeur de son épouse, p. 43, 44; il la crut la mère du Messie prédite par les Prophètes, p. 45, 46. Ce fut par humilité qu'il voulut se retirer d'elle, p. 46, 47. Il donna à l'ange l'occasion de nous révéler le mystère de l'Incarnation, p. 48 et suiv. Dans ce mariage les vertus s'unirent aux vertus, p. 52 et 53. On y vit l'accomplissement de la prophétie du *jeune homme qui habiterait avec la Vierge*, p. 54, 55. Pourquoi saint Joseph est représenté vieux, *ibid.* Sa pureté et sa ferveur augmentées par sa société avec Marie, p. 55, 56. Hommage au mystère de cette union, p. 58.

JOSEPH (D'ARIMATHIE) : Voir *Déposition de la croix.*

JUDAS (TRAITRE) : Il reste, par hypocrisie et par avarice, à la suite du Seigneur, après en avoir nié la divinité, tom. III, p. 61. C'est le premier hérétique qui ait nié l'Eucharistie, p. 62 et 88.

JUGEMENT (UNIVERSEL) : Grande confusion qu'y éprouveront les pécheurs, tom. II, p. 120. Séparation que les anges y feront des réprouvés et des élus, et ses effets, p. 217, 218. La rigueur de l'examen qui sera fait des catholiques, p. 322, 323. La voix de Jésus-Christ ressuscitera alors tous les morts, p. 452, 453, 463, 464, 465 et 466. La résurrection des justes, combien joyeuse ; celle des pécheurs, combien horrible, p. 468, 467 et suiv. — Voir *Résurrection de Lazare.*

JUIFS : Leur lâcheté et leur obstination contre la vérité, tom. III, p. 446.

JUSTES : Dieu habite dans leurs cœurs, tom. I, p. 17. Effets de cette habitation, p. 19, 20. En mourant, ils se trouvent entre ses bras, p. 30. Ils sont pris particulièrement pour point de mire par le démon, p. 130. Leurs tentations ne doivent pas exciter en nous de l'étonnement, p. 132. Leurs noms sont écrits dans le ciel, tom. II, p. 115. Marques pour reconnaître si nos noms sont écrits ou non dans le ciel, p. 116. Ils se réveilleront dans le sein de Dieu, tom. II, p. 470. Les justes sont figurés dans les pierres du temple de Jérusalem, tom. III, p. 217. Ils n'ont pas d'horreur pour le tombeau, parce que Jésus-Christ, en s'y laissant déposer, en a ôté l'horreur, p. 425. Ils le désiraient, au contraire, comme un lieu de repos, p. 426. Ils cherchent Jésus-Christ crucifié ; de là vient qu'ils n'ont plus rien à redouter durant la vie ni à la mort, p. 455.

JUSTICE : Comment Jésus-Christ a accompli toute justice, tom. I, p. 77.

L

LARRONS qui blasphémaient Jésus-Christ en croix, figures des deux grandes sectes des hérétiques qui le blasphèment aujourd'hui qu'il est dans le ciel, tom. I, p 179.

LAZARE (LA RÉSURRECTION DE) : Tom. II, p. 438. Tableau de Job prédisant la résurrection des morts, *ibid.* Importance de la résurrection miraculeuse de Lazare, p. 440, 441. La famille de Lazare chère au Sauveur pour ses vertus, *ibid.* Pourquoi Jésus-Christ permet que ses amis soient éprouvés, p. 442. Pourquoi Jésus-Christ, averti que Lazare est malade, tarde d'aller le voir jusqu'à ce qu'il soit mort, p. 443, 444. Discours où Jésus-Christ se révèle homme-Dieu et annonce de loin la mort de Lazare, p. 447, 448. Notre foi fait la joie de Jésus-Christ, p. 450. Plaintes de Marthe au Seigneur ; magnifique déclaration de Jésus-Christ qui s'annonce la *résurrection et la vie*, p. 451, 452. Bel acte de foi de Marthe, p. 453. Jésus-Christ frémit, se trouble et pleure : explication de ces mots sublimes, p. 454, 455. Tableau de la résurrection de Lazare, p. 458 et suiv. Grandeur de ce prodige, p. 462. Le Sauveur a voulu nous donner par là une idée de la résurrection universelle, p. 463, 462. Explication de ces paroles : *Je suis la résurrection et la vie*, p. 67, 468. Différence entre la résurrection à la vie et la résurrection au jugement, p. 468, 469. L'une ou l'autre est entre nos mains, p. 471 et suiv.

LÉPREUX (LE) : Tom. I, p. 433. Ce qu'était la maladie de la lèpre et ses effets, tom. I, p. 437. Comment le lépreux se présenta à Jésus-Christ, p. 439. Son humilité et sa résignation, *ibid.* et suiv. Comment l'attouchement de Jésus-Christ le guérit, p. 443, 444 et 445. Il contient la réfutation de toutes les hérésies contre la personne de Jésus-Christ, p. 450. Pourquoi le Seigneur envoie le lépreux aux pontifes, p. 451. Le lépreux, figure du genre humain, et en particulier des Juifs et de tous les pécheurs, p. 460. Rit ancien de la guérison du lépreux, p. 464 ; son explication allégorique, p. 465. Les deux passereaux, figure des deux natures en Jésus-Christ, p. 466. Mystère de l'hysope et du fil rouge, *ibid.* Analogies entre la lèpre et le péché de l'impudicité, p. 470. Selon saint Augustin, les hérétiques sont aussi de vrais lépreux, p. 466.

LIBERTÉ (LA) est l'unique condition demandée par l'Église pour remplir sa mission, tom. II, p. 265.

LUMIÈRE (LA) est la plus belle et la plus nécessaire de toutes les creatures inanimées, tom III, p. 1. Elle est la figure de la foi, p. 4 et 37. Jésus-Christ est la vraie lumière de ce monde, p. 306.

LUTHER : Son témoignage sur l'impossibilité d'entendre les paroles de la consécration autrement que ne les entend l'Église, tom. III, p. 125. Sa confession en faveur du purgatoire, p. 236.

M

MACHABÉES (LIVRE DES) rejeté par les hérétiques, parce qu'il condamne leur hérésie sur le purgatoire, tom. III, p. 237.

MADELEINE obsédée en l'âme par le démon à cause de ses péchés, tom. I, p. 61.

MADELEINE (LA) : Tom. III, p. 542. Tableau de la manière dont elle se présenta au Sauveur, *ibid.* Par tous ses actes, elle fait en silence une vraie confession, p. 246 et 248. Les avantages surprenants qu'elle en retire, p. 257. Sa conduite après son pardon, p. 267. Voir *Confession.*

MALACHIE : Sa prophétie magnifique concernant l'Eucharistie, tom. III, p. 184.

MALÉDICTION (DU MONDE) : Heureux celui qui l'encourt pour Jésus-Christ, tom. III, p. 25.

MANNE : Figure de l'Eucharistie, pain du ciel, mais non céleste, tom. III, p. 45, 50.

MARIE : Mère de Dieu, baptisée par Jésus-Christ, tom I, p. 94. Bonté de cœur qu'elle montra aux noces de Cana, p. 185. Jésus-Christ, en lui disant : *Que vous importe et à vous et à moi ?* ne la gourmande point, p. 186. Il ne voulut que signifier de grands mystères, p. 187, 188. Néanmoins il lui obéit, p. 191. Il nous montre qu'il veut faire passer ses grâces par Marie, *ibid.* Il établit ainsi les fondements du culte et de la confiance que l'Église professe pour Marie ; il lui fait le plus grand honneur, p. 192. Pourquoi il montra dans une circonstance ne vouloir pas la voir, p. 213, et 214. Amour de Marie pour les Gentils ; à Cana, elle pria pour eux, p, 225, 226. Pourquoi elle est appelée *bienheureuse*, tom II, p. 30. Pourquoi elle dut être épouse, p. 32. Dieu en a entouré la virginité de toutes les preuves humaines,

p.43. Elle reçut dans ses bras le corps du Seigneur déposé de la croix, tom. III, p. 398.

MARIE (LES) au Calvaire, tom. III, p. 399.

MARTHE (SOEUR DE LAZARE) : Son acte très-parfait de foi en l'incarnation, tom. II, p. 453.

MARTYRS : Ils tirent leur force de confesser Jésus-Christ de l'Eucharistie, tom. III, p. 138.

MÉLANCHTHON (HÉRÉSIARQUE) : Son témoignage en faveur de l'Eucharistie, tom. III, p. 145. Il ne peut pardonner à Luther le rejet de la confession, p. 266.

MER : Figure du siècle présent, tom. I, p. 236 ; et de la passion de Jésus-Christ, p. 248.

MER ROUGE (PASSAGE DE LA) : Figure du baptême, tom. I, p. 100.

MÈRE (LA) : Elle devine les besoins de son enfant, tom. III, p. 286. Jésus-Christ notre mère véritable, *ibid.*

MIRACLES (DE JÉSUS-CHRIST): Ils sont féconds en grandes instructions, tom. I, p. 4 ; et en mystères, *ibid.*, tom. III, p.53, 537 ; tom. I, p.130. Jésus-Christ les refuse au démon et aux hérétiques : il ne les opère que dans l'Église et par l'Église, p. 145, 146.

MINISTÈRE (DE L'ÉGLISE) : Sa nécessité figurée dans le mariage, tom. II, p. 277, 278 ; formellement énoncée par Jésus-Christ, p. 298, 299 et suiv. A quoi il se réduit chez les protestants, p. 305, 306. Ils s'inquiètent peu de l'âme du peuple, p. 307 et suiv. Les ministres de l'Église catholique seuls interprètent bien les saintes Écritures. Ceux de l'hérésie n'y entendent rien, et pourquoi, p. 312 et suiv. Par quelles mains Jésus-Christ s'assied dans les âmes, tom. III, p. 370.

MISÈRES (NOS) : Comment nous devons les exposer à Jésus-Christ tom. II, p. 26, 27.

MISÉRICORDE (DE DIEU) personnifiée en Jésus-Christ, tom. II, p. 1,2, Jésus-Christ a été envoyé pour nous l'annoncer, p. 121. Il nous suit, en nous appelant à conversion, p. 5.

MOISE, à la mer rouge, a figuré le mystère du baptême, tom. I, p. 100. Il fut le prophète et le héraut de Jésus-Christ, p. 353, 354, Quand et comment il symbolisa le sacrifice de l'Eucharistie, tom. III. p. 162 et 163.

MONDE (LE) : Heureux celui qui meurt au monde, tom. II, p. 30. Il discrédite les serviteurs de Dieu et il en implore les prières quand il est affligé, tom. II, p. 366, 367.

MYSTÈRES (DE JÉSUS-CHRIST) : Il nous y apprend que Dieu n'est pas inaccessible à l'homme, tom. I, p. 279. La prédication des mystères doit être accompagnée de l'administration des sacrements, tom. II, 314 et suiv.

N

NAAMAN : — guéri de la lèpre, figure de l'homme guéri par le baptême, tom. I, p. 103 et 104.

NAIM (LE FILS DE LA VEUVE DE) : Tom. II, p. 414. Ce miracle annoncé en figure par Élie, p. 415, 416. Douleur de cette mère veuve, p. 417, 418. Bonté et puissance montrée par le Seigneur en ressuscitant son fils, *ibid.* Les portes de la ville, figure des sens du corps humain, p. 420, 421. Le cercueil où gisait le mort, symbole de la conscience endurcie ou indifférente, *ibid.* Tableau de cet état du pécheur, p. 422. Les porte-morts, figure des mauvais désirs et des amis scandaleux, qui entraînent les âmes dans le sépulcre de l'enfer, p. 422, 423. La mère veuve figure de l'Église, p. 424, 425. Combien les prières de l'Église sont efficaces auprès de Jésus-Christ, p. 426, 427. Pour la consoler, il lui a laissé la faculté d'absoudre, par où elle fait ressusciter ses enfants du péché, p. 427, 428. Cruauté des hérétiques qui ont nié cette faculté, *ibid.* Le pardon vient du mérite de la passion du Seigneur, p. 429. Signification de la circonstance où Jésus-Christ arrête les porte-morts, p. 430. Consolation de l'Église en la conversion des pécheurs, figurée par la joie de la veuve à recevoir son fils vivant, p. 432 et 433. Comment Jésus-Christ, médecin céleste, visite les pécheurs pour les guérir, p. 434, 435. Engagement à répondre tout de suite à cette visite, p. 436 et suiv.

NOCES (DE CANA) : 1er disc., tom. I, p. 179. Pourquoi l'on en célèbre la mémoire le jour de l'Épiphanie; deux erreurs contraires des hérétiques sur le mariage chrétien, p. 180, 181 ; réfutées par saint Paul, p. 182. Quel était l'époux de ces noces, p. 183. Pourquoi Jésus y fut appelé avec Marie, p. 184. Grand miracle du changement de l'eau en vin, sa magnificence et ses preuves, p. 192 et suiv. Jésus-Christ fait du mariage une institution divine, p. 200 et 201. Quels sont les mariages saints parmi les chrétiens, p. 202, 203, et suiv. En quoi consiste l'excellence du mariage, p. 204. Cependant Jésus-Christ honore dans cette circonstance la virginité plus que le mariage, car c'est la virginité qui obtient le miracle, p. 206, 207, et 208. Éloge de la virginité, p. 210. *A quoi servent les religieuses*, p. 211.

NOCES (DE CANA) : 2e disc., tom. I, p. 215. Jésus-Christ qui sem-

ble ne vouloir pas voir Marie c'est Jésus-Christ répudiant la Synagogue et manifestant sa prédilection pour les Gentils, p. 216. Prophéties de l'union de Jésus-Christ avec l'Église, p. 217, 218. Elle commença à s'exécuter dans l'incarnation, p. 219. C'est pourquoi le mariage est indissoluble, *ibid.* Les protestants commencent à le reconnaître, *ibid.* L'union de Jésus- Christ avec l'Église des Gentils, qui ne devait s'accomplir que par sa mort, est représentée aux noces de Cana, p. 221 et 222. Part qu'y prit Marie, p. 225, 226. Explication des six vases de pierre et de leur capacité, p. 229, 230. Grands mystères indiqués par les eaux changées en vin, p. 232, 233. A quelles conditions s'obtient l'union de Jésus-Christ avec les âmes fidèles, p. 243, 244.

NOURRITURE (DE JÉSUS-CHRIST) : Ce qu'elle est, tom. II, p. 357; tom. I, p. 119.

OCCASIONS : Qui s'y expose volontairement, compte en vain sur l'aide de Dieu, tom. I, p. 133, 134. Pécheurs menteurs, quand ils se plaignent de leur faiblesse, puisqu'ils s'exposent à toutes les excitations au péché, p. 301 et 302.

P

PAIN (FRAGMENTS DU) : Ce qu'ils signifiaient, tom. I, p. 303, 304. Magnificence de ces paroles de Jésus-Christ : *Je suis le pain de la vie*, tom. III, p. 49.

PAINS (LA MULTIPLICATION DES), tom. II, p. 277. Doctrines sur la nécessité du ministère évangélique ; le Seigneur a voulu les confirmer par ce miracle, p. 278, 279. Histoire de la première multiplication, p. 281, 282 Circonstances particulières de la seconde multiplication, p. 287, 288. Pourquoi le Seigneur opéra deux fois ce prodige, p. 289, 290. Dans la seconde fut figuré le mystère de miséricorde qui devait s'accomplir avec les Gentils, *ibid.* Explication du mystère du nombre de pains multipliés et de leur qualité, p. 293, 294 et suiv.; du mystère des poissons, p. 296, 297. Jésus-Christ dépeça les uns et les autres, p. 296 Avec quelle clarté le Seigneur établit, par ce miracle, la nécessité du ministère ecclésiastique, p. 299 et suiv. Signification des douze corbeilles et des douze paniers remplis demeurés aux mains des Apôtres, p. 303 et

suiv. Profonde misère des peuples protestants privés du ministèr de l'Église, p. 305 et suiv. Félicité et abondance dont jouissent les nations catholiques, p. 313, 314 et suiv.

PAIX (DE L'AME EN GRACE AVEC DIEU: Combien elle est délicieuse ; cependant elle n'est qu'un avant-goût de celle du Ciel, tom. I, p. 413 et suiv. Tableau de la paix des bienheureux, *ibid.* Paix après la confession, tom. III, p. 263 et 264.

PAIX (DE L'INTELLIGENCE), tom. III, p. 517. Jésus-Christ est né, mort, ressuscité pour nous ramener à la paix de Dieu, *ibid.* Il la donne aux disciples, p. 518. Le trouble des disciples, effet de leur peu de foi, *ibid.* Le vrai hérétique n'a point la vérité de Dieu, et pour cela il n'est jamais tranquille dans sa religion, p. 521, 522. Preuves de la résurrection et révélations que le Seigneur donne aux disciples, par où il fortifie leur foi et met leur esprit dans le calme, p. 524, 525. La doctrine de l'Église produit le même effet dans les vrais fidèles, p. 528. Comment la paix de Dieu est dans toutes les créatures et en particulier dans l'intelligence, p. 528, 529. L'intelligence humaine a un double besoin : celui de *croire* et celui de *raisonner*, p. 530 et 531. Les religions sensuelles et celles de l'orgueil flattent seulement l'un ou l'autre de ces deux besoins, *ibid.* La foi catholique seule satisfait ces deux besoins et met l'esprit, dans son état naturel, *ibid.* C'est pourquoi les nations catholiques seules ont une intelligence parfaite, p. 532. Grande joie du catholique à pouvoir se dire : *Je possède la vérité*, tout-à-fait inconnue à l'hérétique, p. 535. Bonheur d'un enfant de l'Église, *ibid.* Mais cette paix de l'intellect ne peut être goûtée sans celle du cœur, laquelle descend des plaies de Jésus-Christ ressuscité, p. 536 et 537.

PANTHÉISME (LE MODERNE) : Est né chez les protestants, principalement de la négation de l'Eucharistie, tom. III, p. 325 et 326.

PARADIS: *la Vision de Dieu*, tom. I, p. 362. Jésus-Christ a voulu nous en donner un aperçu dans sa transfiguration, *ibid.* Il est impossible de parler dignement du paradis, p. 364 et 365. La terre ne peut rien nous apprendre, p. 365. Il n'y a que Dieu qui puisse rendre le règne de Dieu, p. 366. Entrée de l'âme au ciel, 366, 367 et suiv. Son enchantement et sa surprise, p. 368. Description de la Jérusalem céleste, de ses habitants et de sa félicité, p. 369 et suiv. Cependant l'âme n'y cherche que Dieu seul, p. 371 et 372. Vision de la très-sainte humanité de Jésus-Christ et de Marie, p. 373 et suiv. L'œil de l'esprit; vision

de Dieu et *un* de ses attributs; la lumière de la gloire, p. 376 et suiv. Le bonheur de voir Dieu commence ici sur la terre, p. 394 et 395. Les pécheurs y sont étrangers, p. 396. Il n'y a que les âmes pures qui en jouissent, p. 398.

PARADIS : *La Ressemblance avec Dieu;* tom. I, p. 399. L'homme cherche naturellement la ressemblance de Dieu, parce que c'est en cela que consiste sa perfection et son bonheur, *ibid.* Son tort fut de chercher en terre ce qu'il ne pouvait trouver qu'au ciel, p. 400. Le Seigneur montra, par sa transfiguration, comment il rendra tous les fidèles participants de son bonheur, *ibid.* Ressemblance des bienheureux avec Jésus-Christ dans le corps ; qualités de la gloire, p. 403 et 404. Ressemblance avec sa divinité ; comment elle sera possible, p. 404, 405 et suiv. Cette ressemblance ne sera pas seulement de connaissance, mais encore d'amour, p. 406. Ressemblance avec la Trinité, p. 409 et suiv. Effets de cette ressemblance : la possession de tout bien en Dieu et de Dieu, p. 410, 411, 412 et suiv. La paix ; description, p. 413, 414. La joie du ciel déduite de celle que les saints éprouvent quelquefois en ce monde, p. 416, 417, 419 et suiv. Caractères de la joie céleste : elle sera *pleine* et *parfaite*, p. 423 et 424; elle sera *immense*, p. 425. La joie dans le bienheureux et le bienheureux dans la joie, *ibid.* Elle sera inamissible, p. 426. Il faut attendre patiemment notre entrée dans le ciel pour être heureux, p. 429. Il faut néanmoins nous fortifier par l'espérance que le Père céleste viendra un jour nous prendre et nous transporter avec lui dans son héritage éternel, p. 431 et 432.

PARALYTIQUE (DE LA PISCINE), tom. I, p. 283. Pourquoi de tous les malades de la piscine, Jésus-Christ n'en guérit-il qu'un seul, *ibid.* Ce que c'était que la piscine, qui l'avait construite et à quelle fin, p. 286. Signification de ses cinq portiques, p. 287. Qui était l'ange qui en troublait les eaux, p. 290. Mystère de ce trouble, p. 291. La piscine, figure du baptême, quoique celui-ci guérisse tous et celle-là un seul, p. 293. Le miracle de la piscine représentait sensiblement tous les mystères de la religion présents et futurs, p. 295 et 296. Le paralytique de la piscine, figure de l'humanité, *ibid.* Constance de sa confiance en Dieu, p. 297 et 298. Son infirmité corporelle, figure de nos infirmités spirituelles: nous ne pouvons en être guéri si nous ne le voulons pas, p. 301 et 302. Le ministère de l'*homme* qui manquait au paralytique, nous l'avons toujours avec nous, p. 303 et 304. Guérison du paralytique et son zèle à la publier; combien les ordres que lui donna Jésus-Christ sont instruc-

tifs pour nous, p. 308. Révélation : que souvent les maladies corporelles sont les effets des péchés de l'âme, p. 314. Que les peines de l'enfer sont éternelles, et pourquoi. Prière à Jésus-Christ afin d'y échapper, p. 318, 319 et suiv.

PÊCHE (MIRACULEUSE), tom. II, p. 175. Quand et comment eut lieu la première pêche, p. 179. Jésus Christ indiqua lui-même que ses apôtres iraient prêcher toutes les nations, p. 182 et 185. La surprise des apôtres à la vue de cette pêche abondante ; sa signification, p. 186 et 187. Sagesse de Jésus-Christ dans le choix de ces pauvres pêcheurs, *ibid.* et suiv. La pêche des âmes se fait par l'Église romaine, p. 189. Description des engins de pêche, *ibid.* Hors de cette Église, la prédication est stérile et vaine, p. 191, 192 et suiv. Les missionnaires catholiques convertissent, et leur parole seule est efficace, p. 194 et 195. Les deux pêches miraculeuses, figure des deux états de l'Église militante et triomphante, p. 202 et 215. C'est Jésus-Christ qui a donné lui-même cette interprétation, *ibid.*, p. 205 et 217. Choix des poissons, figure de la division des élus des réprouvés au dernier jour, p. 218. Combien ce triage sera terrible, *ibid.*, p. 219 et suiv. Actuellement les pêcheurs sont pêchés pour la vie, à la fin du monde, ils le seront pour la mort, p. 222 et 223.

PÊCHEURS : Leurs noms sont écrits ici-bas, sur la terre, tom. II, p. 115. Ce sont des hommes terrestres, p. 117. Tableau du pêcheur, p. 422. Comme ils s'excitent mutuellement au péché, p. 423 et 424. Dieu les écoute cependant quand ils prient pour leur propre conversion, tom. III, p. 28. Les pêchés cessent de nuire quand ils cessent de plaire, p. 453 et 454.

PÈRES (SAINTS) : Leurs éloges et les belles interprétations des paroles de la Cananéenne, tom. I, p. 269.

PIERRE (SAINT APOTRE) : Vrai centurion qui prie pour nous, tom. I, p. 42. En quel sens Jésus-Christ l'appela Satan, p. 170. Son extase sur le Thabor et son langage erroné, mais non méchant, p. 342 et 343. Récompense que lui donne Jésus-Christ pour l'avoir reçu dans sa barque, p. 135 et 136. Ses sentiments sublimes à la vue de la pêche, p. 136 et 137. Il est le nautonnier qui a transporté à Rome la barque de l'Église, p. 180, 181. Sa primauté clairement établie par les faits, p. 200 201 et par les paroles de Jésus-Christ, *ibid.* et p. 202. Ce fut à lui seul qu'il communiqua le privilége d'être *la pierre fondamentale de l'Église* d. 238, 239. Il a triomphé de Néron, son persécuteur : gloire de son tom-

beau, p. 242, 243. Sa magnifique protestation au nom du collége apostolique de ne jamais abandonner Jésus-Christ, tom. III, p. 59. Paraphrase de cette protestation : elle est le langage de la vraie foi, p. 60.

PIERRES (SPIRITUELES) : Ce sont les âmes des justes, p. 215 et 216.

PIÉTISTES : Leur mysticisme; le démon n'y est pas étranger, tom. III, p. 342.

PONTIFE (ROMAIN) : Les titres et les noms qui lui sont donnés par l'Église, tom. II, p. 150. Toutes les Églises catholiques, vu qu'elles lui sont unies, ne forment qu'une seule Église, p. 145, 146, 147, 149 et 150. Judaïsme des hérétiques, qui nous font un crime de le croire divinement infaillible, p. 155. Le souverain Pontife ne forge point des dogmes par caprice, p. 156. Privilége de ne jamais errer, *ibid.* et 157. En croyant au Pontife, nous croyons à Jésus-Christ qui parle par sa bouche p. 158. Infaillibilité du Pape prouvee par l'histoire du Catholicisme et de son enseignement, p. 160, 161 et 162.

PRIÈRE : Elle humilie l'esprit : son efficacité, quand elle est unie au feûne, tom. I, p. 27 et 28. Ses conditions : la foi, la confiance, l'humilité, la ferveur, la persévérance, p. 252, 253, 254, 255 et 256. Comment Jésus-Christ répond à ces prières, p. 273. L'intercession des Saints, p. 261. Dieu veut être importuné de la prière, p. 264 et 267. Elle rapproche Dieu de nous, l'apaise, le vainc et le désarme, p. 279. L'homme qui prie est sauvé, p. 280. Il ne faut jamais se lasser de prier, tom. II, p. 460.

PROPOSITION (PAINS DE) : Comment et en quel lieu on les offrait à Dieu, tom. III, p. 206. Figure très-claire de l'Eucharistie, p. 207.

PROTESTANTS : Leur misère dans l'abandon à leur propre lumière; les vrais protestants, à la rigueur, ne sont plus chrétiens, tom. II, p. 305 et suiv. Ils ne jouissent aucunement de la paix de l'intelligence : ceux qui sont de bonne foi parmi eux, se confessent, tom. III, p. 521 et 522.

PURGATOIRE (LE), tom. III, p. 210 et 211. Ce dogme est révélé ; cependant il est fondé sur la nature de Dieu et de l'homme, et par là il est naturel, p. 211 et 213. Sa nécessité exprimée en figures, persuadée par la raison et prêchée par saint Paul, 213, 214 et suiv. Dieu, tout en punissant les âmes du purgatoire, ne laisse pas de les aimer, p. 219 et 220. Prison du purgatoire décrite par les Prophètes, révélée lairement par Jésus-Christ : les péchés de l'homme, vraies dettes en-

vers Dieu, p. 221, 222 et suiv. Ce dogme est une conséquence nécessaire de la sainteté de Dieu et de sa justice, p. 225 et 226. Nous, voyageurs, avons été établis comme un autre Dieu, afin de soulager ces âmes souffrantes, *ibid.* Dieu désire que nous les soulagions, p. 229. Qu'est-ce que la société ? Il y a société entre l'Église militante et l'Église souffrante ; le dogme du purgatoire, complément du dogme de l'unité de l'Église et de la communion des saints, p. 229, 230 et suiv. La négation du purgatoire inspirée par le démon, p. 233 et 234. La foi au purgatoire homogène à l'âme, consolante pour les fidèles qui vivent et pour ceux qui meurent ; p. 237 et suiv. La négation de cette foi, cause de la dépravation des mœurs; comment on doit vivre pour éviter le purgatoire, p. 242, 243 et 244.

R

RATIONALISTES (MODERNES) : Leur manière d'interpréter les Écritures est sacrilège, tom. III, p. 11 et 12.

RÉDEMPTION : Œuvre plus grande que celle de la création, tom. III, p. 96 et 386.

RÉGNER : Ce que c'est ; le seul pontife romain, rigoureusement parlant, règne aujourd'hui dans le monde, tom. II, p. 255 et 256.

RELIGION : Ce que c'est, tom. III, p. 210. Elle est et doit être révélée ; et nonobstant elle est naturelle, p. 211, 259 et 260.

RELIGIONS (FAUSSES) sont des plantes que Dieu n'a point plantées et qui, pour cette raison, doivent être et sont bientôt déracinées, tom. II, p. 176 et 177. Toutes déchoient et périssent, p. 259 et 260. Elles ne durent un temps qu'à la faveur des puissances humaines et des passions, p. 263 et suivantes.

RELIQUES (SACRÉES) : L'hémorrhoïsse nous a appris que nous leur devons un respect, tom. II, p. 376 et 377. Les catholiques qui en blâment le culte, tiennent le langage de Calvin, *ibid.* Contradiction des hérétiques qui, tout en blâmant le culte des reliques, honorent celle des scélérats ; voir la note de la page 376.

RESPECT (HUMAIN) : Sa lâcheté et ses effets, tom. III, p. 20.

RÉSURRECTION (DE LA CHAIR) prédite très-clairement par Job et plus clairement encore par Jésus-Christ, tom. II, p. 438 et suivantes. Foi de la résurrection très-vive chez les Juifs, p. 451. La résurrection est chose distincte de la vie, et la résurrection du j gement, p. 466, 467 et suiv.

RÉSURRECTION (DES MORTS), tom. III, p. 456. Paroles de saint Paul sur ce mystère évidemment inspirées, *ibid.* Mode étrange suivi par Elisée pour ressusciter le fils de la veuve, p. 458 et suiv. Tous les mystères de Jésus-Christ nous sont communs, et pour cela la resurrection : comme nous avons eu la mort commune avec Adam, p. 463, 464 et 465. La seule condition, pour cela, est de nous unir avec Jésus-Christ par la foi et la charité, et de former partie de son corps, p. 468 et suiv. Pourquoi Jésus-Christ ne nous a pas exemptés de la nécessité de mourir ? nous ressusciterons par la même vertu par où il ressuscita lui-même, p. 469 et suiv. Par le fait, notre résurrection est commencée en celle des saints qui ressuscitèrent avec Jésus-Christ, parmi lesquels il faut compter Adam. Belle preuve que le Seigneur nous donna par là de notre résurrection, p. 476 et suiv. La résurrection des morts est une conséquence nécessaire de l'incarnation et de la résurrection de Jésus-Christ ; elle en accomplit tous les mystères et elle est le fondement du christianisme, p. 482 et suiv. Magnifique argumentation de saint Paul sur ce sujet, *ibid.* C'est encore une vérité nécessaire de l'ordre naturel et corporel; elle accomplit et perfectionne l'ordre universel. Profonde doctrine de saint Thomas sur cette vérité, p. 487 et suiv. La vérité de la résurrection imprimée partout, p. 496 et suiv. Tous les hommes bons et mauvais, ressusciteront, et pourquoi ? mais non tous de la même manière, p. 499 et suiv.

RÉSURRECTION (DU SEIGNEUR), tom. III, p. 427. Les paroles de l'ange: *Il est ressuscité*, *ibid.* et p. 428. Elles furent comme l'épitaphe du tombeau de Jésus-Christ, *ibid.* Belle harmonie de ces deux paroles : *Le crucifié est ressuscité*, p. 428. Cette résurrection a été représentée dans toutes ses circonstances par l'histoire de Jonas, p. 430 et suiv. Explication des prophéties de David sur ce sujet, p. 435 et 436. Le soleil lui-même anticipe sa course ; toute la nature tressaille à ce mystère, p. 441 et suiv. A la joie des bons s'unissent la peur et la consternation des méchants pour honorer ce triomphe, p. 443 et 444. Profonde perversité et obstination des Juifs : Jésus-Christ, ressuscitant du tombeau, après sa mort, les confond par un prodige plus grand que celui qu'ils lui demandaient : de le voir descendre de la croix, p. 446 et 447. Les Marie au sépulcre : discours bienveillant par lequel l'ange leur annonce cette résurrection, et son explication, p. 448 et suiv. Ce discours nous regarde; comment nous pourrons aussi voir Jésus-Christ p. 451 et 452.

RÉSURRECTION (LES TROIS MORTS RESSUSCITÉS), tom. II, p. 473. Jésus-Christ ayant ressuscité plusieurs morts, pourquoi les Évangélistes ne parlent-ils que de trois, p. 476 et 477. Ils figurèrent les trois classes principales des pécheurs, p. 477 et suiv.

ROME (PAÏENNE) figurée par la mer, tom. II, p. 180 et 181. (CHRÉTIENNE) Tous les peuples tournent leurs regards aujourd'hui vers elle, *ibid.*

S

SAGESSE (DE DIEU) : Elle nous instruit aussi par les faits, tom. I, p. 2. (HUMAINE). Elle est impuissante contre Dieu, tom. II, p. 155.

SAMARITAINE (LA), tom. II, p. 324. Le mystère de la grâce révélé en deux mots, *ibid.* Lieu où arriva ce miracle ; et pourquoi ce lieu est indiqué par l'évangéliste, p. 326 et suiv. La Samaritaine figura les Gentils, p. 329. Ce que signifie la lassitude de Jésus-Christ, *ibid.* et suiv. Nom et parenté de la Samaritaine; ses défauts et la hauteur avec laquelle elle répond à Jésus-Christ, p. 331 et suiv. Explication du mystère de la soif du Seigneur et de la réponse dure que lui fait la Samaritaine, p. 333 et 334. Mystère de la grâce représenté par Jésus-Christ dans l'eau ; la Samaritaine ne saisit pas d'abord cette réponse, parce qu'elle était enracinée dans ses passions, p. 334 et 335. Comment la grâce commence à opérer en elle, p. 336. L'intellect est le vrai époux de l'âme ; la patience de la Samaritaine à s'entendre reprocher ses fautes, p. 342, 343 et suiv. Discours sublime de Jésus-Christ sur l'esprit de la vraie religion expliqué, p. 347, 348 et suiv. Jésus-Christ se révèle clairement à la Samaritaine comme le Messie, p. 351 et 352. Conversion subite de cette pecheresse, qui devient pudique et apôtre de Jésus-Christ, p. 352 et 353. Avec quel zèle elle attire ses concitoyens; fruit de sa conversion, p. 354 et 355. Vie de la Samaritaine après sa conversion, ses reliques conservées en l'église de Saint-Paul à Rome, p. 360 et suiv. Nécessité de correspondre promptement à la grâce, p. 362 et 363.

SANG (DE JÉSUS-CHRIST) nous a lavés du péché, tom. I, p. 292. Défense sévère de la loi aux pécheurs de boire du sang des victimes du péché, tom. III, p. 504. Le Seigneur, en disant : *Buvez-en tous*, ce qu'il voulut signifier, p. 305 et 308.

SCIENCE (LA) est un dissolvant qui détruit toutes les fausses religions et consolide la vraie, tom. III, p. 530. La science et la foi ne se maintiennent ensemble que dans l'unité catholique, *ibid.*

SÉPULTURE (DE JÉSUS-CHRIST), tom. III, p. 382. Importance de ce mystère, p. 384 et 385. Le mode dont Jésus-Christ a été enseveli, preuve de la vérité de sa chair et de sa mort, p. 397 et suiv. Les disciples ensevelirent le Seigneur comme tout autre homme, ne croyant pas qu'il dût ressusciter, p. 400 et suiv. Plus ils ont mérité de confiance en assurant sa résurrection, *ibid.* Explication du mystère agréable par lequel les Juifs laissèrent aux disciples le corps de Jésus-Christ, p. 402. La première messe, p. 403. On nous a appris sur le calvaire, comment on doit traiter le corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie et comment on doit le recevoir, p. 403 et 404. Signification du linceul neuf, p. 405 et 406. Le mystère de la sépulture, preuve et lien des mystères de la mort et de la résurrection du Seigneur ; c'est pourquoi les évangélistes l'ont raconté soigneusement, p. 407 et 408. Comment les ennemis de Jésus-Christ fournissent des preuves à la foi de la résurrection ; leurs gardes sont les sentinelles de l'Église, p. 409 et 410. Jésus-Christ n'a pas de sépulcre propre en mourant, comme il n'avait pas eu de berceau propre en naissant : exemple d'extrême indigence, p. 411 et 412. Cette pauvreté prouve sa grandeur et sa divinité, *ibid.* Faste des sépulcres des grands du monde, condamné par la simplicité de celui du Seigneur, p. 413 et 414. Le sépulcre du Seigneur n'en est pas moins glorieux dans les autres sépulcres, la mort détruit les corps ; dans le sien, le corps du Seigneur détruit la mort, p. 415.

SOMMEIL (DE JÉSUS-CHRIST). Ce qu'il signifie, tom II, p. 231, 232, 240 et 244.

T

TABERNACLES (LES TROIS) demandés par saint Pierre mal à propos, n'y ayant qu'un seul Dieu, tom. I, p. 342, 343. Dieu le fit voir par la nuée qui forma sur le Thabor un seul tabernacle. Sa signification, p. 345.

TEMPÊTE (APAISÉE), tom. II, p. 224. Description de la tempête qui assaillit la barque de Pierre, p. 229, 230. Pourquoi Jésus-Christ la permit, p. 230, 231. Signification de ce prodige, 233, 234, et 235. Comment le Seigneur l'a renouvelé et le renouvelle incessamment dans

l'ordre spirituel, p. 239, 240, 244 et 252. — Voir *Église* (stabilité de l') et *Tentation*.

TEMPLE (DE JÉRUSALEM) : Ses parties ; ce que c'était que le pinacle, tom. I, p. 153; voir la note n. 3. Jésus-Christ reconnu dans le temple par le paralytique; ce que cela signifie, p. 311, 312. Il était la figure du ciel, tom. III, p. 216.

TRANSFIGURATION (DE JÉSUS-CHRIST), tom. I, p. 322. Pourquoi Notre-Seigneur opéra ce miracle et l'appela *son règne*, p. 323-324. Pourquoi il n'y eut que trois disciples présents: raison littérale et morale, 327. et suiv. Tableau de Jésus-Christ transfiguré , *ibid.*, p. 330, 331. Comment ce prodige s'opéra, p. 332. Cette transfiguration est commune à quelques saints sur la terre, et comment elle s'opère au moyen de la prière, p. 333, 334. Ce que signifie, que Jésus-Christ apparut avec le visage brillant comme le soleil, p. 334, 335. Pourquoi Moïse et Elie y apparurent, et dans quelle attitude, p. 338, 339 et 340. Leur entretien avec Jésus-Christ et l'entretien de Jésus-Christ avec eux : son explication, *ibid.* Témoignage rendu à Jésus-Christ par le Père éternel, p. 347, 348. Signification de l'apparition de Moïse et d'Elie avec Jésus-Christ, qui reste seul avec ses disciples, p. 355, 356. Jésus-Christ figura la transfiguration des élus, p. 354 et 359.

TRANSSUBSTANTIATION : Le démon lui-même en confesse la possibilité, tom. I, p. 130 et 144.

TRAPPISTES : Pourquoi ils chantent le *Te Deum* quand l'un d'eux meurt, tom. II, p. 458.

TRINITÉ (LA) ou Mystère de la très-sainte Trinité, révélé au monde, pour la première fois, sensiblement au baptême de Jésus-Christ, tom. I, p. 89-90, 347-348, 376 et 377.

U

UNITÉ DE L'ÉGLISE) : Voir *Église, ses Caractères*.

V

VÉRONIQUE : C'est l'hémorrhoïsse de l'Évangile. — Voir *Hémorrhoïsse*.

VIE (DE L'AME) : En quoi elle consiste, tom. II, p. 467, 468.

VIRGINITÉ (LA) : Comment Jésus-Christ l'a exaltée au-dessus du

mariage, tom. I, p. 205 et suiv. Les hérétiques qui l'ont combattue, réfutés par saint Paul, p. 210. — Voir *Célibat*.

VISION (DE DIEU). — Voir *Paradis*.

Z

ZACHÉE, tom. I, p. 179. Le salut des riches est difficile, mais non impossible ; c'est ce que Jésus-Christ a voulu nous apprendre par le prodige de la conversion de Zachée, p. 481. Zachée, sa profession et signification de son nom, p. 484. Ses bonnes qualités et son désir de voir Jésus-Christ, p. 486, 487. Zachée, sur le sycomore, figure du chrétien qui, attaché à la croix, foule aux pieds les biens de la terre, p. 489 et suiv. Son humilité, sa ferveur, p. 491, 492. Comment il a invité Jésus-Christ à venir en sa maison, sans l'inviter. Son discours à Jésus-Christ et promptitude de sa conversion, p. 494, 495 et suiv. Le câble passe par le trou d'une aiguille, *ibid.* Il se dépouille de tout et embrasse le premier le conseil de la pauvreté volontaire, 501, 502 et 503. Le salut en la maison de Zachée, p. 505. Pourquoi il est appelé enfant d'Abraham, p. 507. Sa vie et sa mort, p. 509. Comment Jésus-Christ est demeuré dans la maison de Zachée, *ibid.* Comment il veut et doit demeurer en nous, p. 510.

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE.

BT 268 .V45514 1882 v.3 SMC
Ventura, Gioacchini,
Ecole des miracles 47230811

AWK-7054